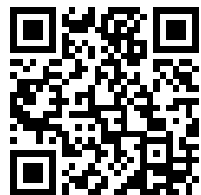

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

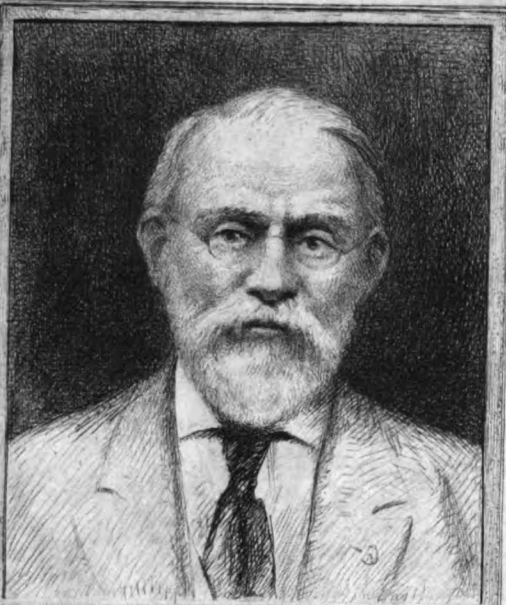
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49524 7 ^{DUPL}



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Gift of R. H. D. 1930

REVUE DE L'AGENAIS

ET DES

ANCIENNES PROVINCES DU SUD-OUEST
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE & ARTISTIQUE

PUBLIÉE A AGEN SOUS LA DIRECTION

DE

M. FERNAND LAMY

RÉDACTEUR EN CHEF DU *Journal de Lot-et-Garonne*

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS D'AGEN

Par une Société de savants & d'hommes de lettres de la région

(Paraissant à la fin de chaque Mois)

Prix de l'Abonnement : 12 fr. par An

Première livraison de la 1^{re} Année — 31 Janvier 1874

AGEN

PROSPER NOUBEL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

43, Rue Saint-Antoine, 43

1874

DC
611
. A16
A2

Sommaire de la Livraison de janvier.

- I** *Avant-Propos*, par M. Fernand Lamy.
 - II** *Un train de plaisir à l'Escurial, en 1869*, par M. A. de Tréverret.
 - III** *Souvenirs d'un Agenais*, par M. Adolphe Magen.
 - IV** *La Fontaine de Saint-Pardoux, récit légendaire du Quercy*, par M. J.-B. Goux.
 - V** *L'Agenais à vol d'oiseau*, par M. Jean Lacoste.
 - VI** *Aperçu sur la Constitution géologique du département de Lot-et-Garonne*, par M. Eugène Dupeyron.
 - VII** *Bulletin bibliographique*, par M. Jules Andrieu.
-

La REVUE publiera dans ses prochains numéros :

- L'Archevêque de Bordeaux et le duc d'Épernon*, étude historique, par M. de Villepreux.
- La Mort de Roland*, poème tiré de la chanson de geste, en langue d'oïl, attribuée à Thouroulde, trouvère du XI^e siècle, par M. J.-B. Goux.
- Suite de *l'Agenais à vol d'oiseau*, par M. Jean Lacoste, et du même, une étude sur le ministre protestant, *Jean Claude*.
- Contes populaires de l'Agenais*, par M. J.-F. Bladé.
- Un Voyage à l'île de La Réunion*, par le docteur Gaube.
- Fragment de poème humoristique*, par M. Ducos du Hauron.
- Les Anciennes suïenceries de la région*, par M. Edouard Forestié.
- Suite de *l'Aperçu sur la Constitution géologique du Lot-et-Garonne*, par M. Eugène Dupeyron.
- Les Engrais au point de vue de l'agriculture régionale*, par M. Duhois.
- Études sur la population de l'Agenais*, par M. le docteur de Gaulejac.
- O. Goldsmith, sa vie et ses œuvres*, par M. L. Ayma.
- Les Archives de l'Hôtel de-Ville d'Agen*, au point de vue littéraire, par M. Tholin.
- Le Château de Saint-Roch*, près d'Auvillars (Tarn-et-Garonne), par M. Ad. Magen.
- Notice sur le Mas-d'Agenais*, par M. Jean Lagarde.
- Histoire de l'Agriculture méridionale, ses traditions, son caractère particulier*, par M. Petit-Lafitte, professeur d'agriculture de la Gironde.
- Les Mobiles de Lot-et-Garonne à l'armée de la Loire*, par M. X^{xxx}.
- Un Prêtre agénais, massacré par les Chinois (l'abbé Dominique Deluc)*, par M. le chanoine Capot.
- Les Débordements de la Garonne depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, par M. Jules Serret.

Dunning
Nijhoff
10-11-26
13603.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. L. AYMA, rédacteur en chef du *Courrier du Lot*, inspecteur d'Académie honoraire, à Cahors.

ANDRIEU, à Agen.

BORIES, avocat à Auch, conseiller général du Gers.

BRUGUIÈRE, agronome, à Villeneuve-sur-Lot.

BLADÉ (J.-F.), homme de lettres à Toulouse, lauréat de l'Institut, membre de l'Académie de législation.

DUBOIS, professeur agrégé de physique au Lycée d'Agen.

DUPEYRON, conducteur des ponts-et-chaussées, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

DUCOS DU HAURON, juge au Tribunal civil d'Agen, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

FISTON (CYRILLE), lauréat des Jeux-Floraux, au Puy (Haute-Loire).

FORESTIÉ (ÉDOUARD), rédacteur du *Courrier de Tarn-et-Garonne*, à Montauban.

GOUX (J.-B.), à Agen, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

DE GAULEJAC, doct. en méd., memb. de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

GAUBE, doct. en méd., membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

GAUBAN (OCTAVE), avocat, à La Réole [Gironde].

LACOSTE (JEAN), ancien journaliste.

DE LAFFORE, docteur en médecine, vice-président de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

DE LOUVERCY, publiciste, collaborateur de la *Presse*, à Paris.

LAUZUN (PH.), avocat, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

MAGEN (ADOLPHE), secrétaire-perpétuel de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

MAURY (E.), rédacteur en chef du *Gers*, à Auch.

MASSOUBRE (E.), rédacteur en chef de l'*Écho de la Dordogne*, inspecteur des Monuments historiques, à Périgueux.

MOULLIÉ, conseiller à la Cour d'Agen, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

MOULLIÉ fils, avocat au barreau d'Agen.

MOULENQ, homme de lettres, à Valence [Tarn-et-Garonne].

NIEL (GROMES).

MM. PAYEN (L.), architecte du département, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

PETIT-LAFITTE, professeur d'agriculture de la Gironde, à Bordeaux.

POUJARDHIEU (G.), publiciste à Paris, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*.

THOLIN, archiviste du département, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

D^r TRÉVERRET, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux.

TAMIZEY DE LARROQUE, homme de lettres, membre de plusieurs Sociétés savantes.

THIBAUT (ADOLPHE), directeur du *Conservateur*, à Auch

SEILLAN, agronome, conseiller général du Gers, président de la Société de viticulture, à Mirande.

SERRET (JULES), membre de l'Académie de Bordeaux.

D^r VILLEPREUX, avocat à Marmande, lauréat de plusieurs Sociétés savantes.

Plusieurs ecclésiastiques du Diocèse.



AVANT - PROPOS.

La *Revue*, dont nous présentons au public le premier numéro, est destinée à réveiller l'esprit littéraire et scientifique dans cette région du Sud-Ouest qu'ont illustrée tant de génies vifs et primesautiers et où l'intelligence des hommes est, comme la nature du sol, d'une fécondité facile et luxuriante, parée de toutes les grâces et de toutes les séductions. Elle se propose encore d'atteindre un autre but : la vulgarisation de l'histoire locale trop ignorée de ces populations intelligentes qui ne demandent qu'à apprendre les annales de leur passé, les travaux et la gloire de leurs ancêtres et à y puiser d'utiles leçons, des enseignements salutaires pour le présent et pour l'avenir.

Lorsque, devenu agenais par une résidence déjà longue, par de nombreux et étroits liens de famille et d'amitié, celui, qui écrit ces lignes, conçut la pensée de fonder la *Revue de l'Agenais et des Anciennes Provinces du Sud-Ouest*, il ne se dissimula pas les difficultés d'une pareille tâche. Elle répondait cependant à des intérêts intellectuels manifestement en souffrance. Les ressources ne manquaient point autour de nous ; mais il s'agissait de les grouper, de surexciter l'indifférence des uns, de vaincre la timidité des autres et de prouver une fois de plus la force de l'initiative, quand elle aborde une idée juste et fait appel aux sentiments élevés et généreux de l'âme humaine.

Nous nous sommes donc mis courageusement à l'œuvre ; dès le début nous avons été aidé par de précieuses sympathies et nous pouvons le dire aujourd'hui, le cœur plein de reconnaissance pour

tous nos dévoués collaborateurs et souscripteurs, aucune de nos espérances n'a été déçue.

La *Revue de l'Agenais* inaugure sa publication sous les plus favorables auspices.

Elle vit, elle vivra.

Nous devons nous adresser tout d'abord à ceux de nos concitoyens que nous désignaient leur goût et leur pratique des études historiques, littéraires et scientifiques. L'Académie d'Agen, où nous venions d'avoir l'honneur d'être admis, compte parmi ses membres des hommes laborieux, savants, exercés depuis de longues années à l'art d'écrire. Nous avons soumis à leur appréciation les bases de notre projet ; ils nous ont approuvé et encouragé ; ils nous ont promis leur concours avec le plus sympathique empressement.

Chez nos confrères de la région, nous n'avons pas rencontré un moins cordial accueil. Plusieurs se sont attachés à nous par les liens de la collaboration ; tous ont mis à notre service l'importante publicité dont ils disposent.

Enfin sont venus à nous des écrivains dont les travaux ont figuré avec honneur dans les colonnes de la grande presse parisienne ; des avocats, des universitaires distingués, des lauréats de l'Institut, de grands propriétaires-agronomes.

Quand après avoir réuni ces éléments de rédaction, brillants et variés, nous avons demandé à nos compatriotes du Lot-et-Garonne et des départements voisins les moyens d'assurer la réussite matérielle de l'entreprise, nous avons reçu, de tous côtés, les plus flatteuses adhésions. Les souscripteurs qui, chaque jour depuis un mois, ont répondu et continuent de répondre à notre appel, appartiennent à toutes les classes de la société. Clergé, magistrature, professions libérales, industrie, commerce, agriculture nous ont fourni de

nombreux adhérents et les rédacteurs de la *Revue* seront lus par un public digne d'éveiller les ardeurs de leur talent. Ils travailleront pour une élite où sont représentées toutes les aptitudes, toutes les vocations, toutes les capacités.

Nous ne nous dissimulons pas les devoirs que nous impose cet enviable succès ; mais nos habiles et vaillants collaborateurs sauront prouver qu'ils méritent les témoignages de confiance et de sympathie qui ont fait à la *Revue de l'Agenais* un si joyeux baptême.

Nous avons banni de notre programme tout ce qui irrite et divise les hommes : les questions de religion et de politique. C'est dans la sphère sereine des études d'histoire, de littérature, de sciences et d'arts, que nous avons placé notre œuvre collective. Une grande idée de conciliation et d'apaisement domine cette œuvre. Elle en a inspiré la création ; elle sera toujours scrupuleusement obéie.

Le champ, qui nous reste à exploiter, est immense. Nous l'explorerons avec une infatigable persévérance ; mais sans jamais semer sur notre route aucun ferment de discorde.

Si les controverses ardentes, qui agitent l'époque tourmentée et fiévreuse où nous vivons, ne trouvent pas même un écho dans la *Revue de l'Agenais*, elle n'en servira que plus largement les intérêts intellectuels de nos contrées.

Le journal politique est une nécessité sans doute ; mais aux écrivains il ne donne qu'une publicité éphémère ; la *Revue* leur assure la *permanence* ; aux lecteurs le journal politique ne peut offrir que des articles improvisés, écrits au jour le jour sous la dictée des événements ; la *Revue* leur présentera des travaux sérieusement étudiés.

La *Revue* est aujourd'hui le complément et comme l'annexe indispensable du journal politique.

Ainsi pensent les Anglais, ces gens pratiques en toutes choses, même dans celles de l'esprit. Chez eux, les *Magazines* ont pris une extension considérable et il n'est pas de bonne maison où, avec le journal politique, on ne reçoive un de ces recueils destinés à moraliser et à instruire, à être lus au coin du foyer dans la saine intimité de la famille.

Ce qui a trop souvent manqué aux Revues françaises c'est le caractère simple et populaire des *Magazines* anglais.

La *Revue de l'Agenais* rompra avec la vieille tradition qui a presque toujours circonscrit la publicité de ses devancières dans d'étroites limites. Nous lui imprimerons une allure vivante ; nous en ferons une publication intéressante et animée. Les savants y perdront leur réputation d'hommes ennuyeux ; ils y feront œuvre de journaliste et prouveront qu'il n'est pas impossible d'être à la fois érudit et spirituel.

Aussi bien, la science ne gagne rien à se confiner dans l'enceinte froide et austère des Académies. Il faut qu'elle se produise au grand jour, qu'elle rayonne sur ce qu'on appelle le grand public, qu'elle se popularise. C'est par ce moyen qu'elle accroîtra ses bienfaits et son prestige.

Initiatrice et vulgarisatrice, telle doit être la science contemporaine ; telle sera la *Revue de l'Agenais*.

Les théories de décentralisation politique et administrative sont diversement appréciées ; mais la décentralisation intellectuelle est presque unanimement désirée par les habitants les plus éclairés de nos provinces.

Notre *Revue* est une tentative décentralisatrice.

Ce serait une pensée mauvaise et d'ailleurs chimérique de vouloir supprimer le grand foyer littéraire et scientifique de Paris ; mais il

importe cependant que toutes les forces intellectuelles du pays ne soient pas concentrées dans la capitale. En cherchant à multiplier, sur tous les points du territoire, les centres d'étude et de production pour les travaux de l'esprit, on sert la cause du vrai progrès, on réagit utilement contre certaines tendances fâcheuses de la vie provinciale.

Il nous a paru qu'à ce point de vue la *Revue de l'Agenais et des Anciennes Provinces du Sud-Ouest* pourrait rendre d'incontestables services.

Notre publication est une tribune pacifique ouverte à tous les hommes de bonne volonté qui ont quelque chose d'utile à dire, un souvenir du passé à mettre sous les yeux de leurs concitoyens, une pensée généreuse à leur soumettre, une carrière glorieuse à leur raconter.

Les écrivains d'humeur bienveillante et tranquille, qui redoutent la scène souvent orageuse des feuilles politiques, peuvent nous apporter leur concours sans nulle défiance. Ils jouiront parmi nous d'une indépendance et d'un respect que ne troubleront jamais de pénibles débats. Nous ne tolérerons aucune polémique entre les rédacteurs de la *Revue*. Les polémiques engagées même sur les sujets les moins irritants en apparence dégénèrent, presque toujours, sans profit pour personne, en personnalités désagréables. Nous ne permettrons pas à ces mauvaises mœurs du journalisme de pénétrer dans notre recueil et de lui enlever le ton calme, digne et courtois qu'il doit strictement observer.

Dans le paisible domaine de l'histoire, des belles-lettres, des beaux-arts, des sciences théoriques ou appliquées, de l'agronomie, dans ce domaine qui est le nôtre, chacun de nos collaborateurs pourra marcher tout à l'aise, sûr de ne rencontrer devant lui que sympathies, encouragements et reconnaissance, parmi ces nombreux

lecteurs curieux de s'instruire des hommes et des choses de leur province, avides d'apprendre à mieux connaître ce pays où la plupart sont nés et désirent mourir.

La *Revue de l'Agenais* n'est pas un organe fermé, c'est au contraire un organe ouvert à tous les travailleurs honorables animés de l'amour du bien public. Nous détestons les coterietes et les hommes de coterie ; l'impartialité et la largeur de vues qui ont présidé à la fondation de notre recueil, ne cesseront jamais d'en inspirer la direction.

C'est parce qu'elle aura sa physionomie propre et originale, c'est parce qu'elle réalisera une œuvre essentiellement moralisatrice que la *Revue de l'Agenais* verra, nous en sommes convaincu, s'accroître et s'affirmer chaque jour davantage son succès de la première heure.

Et pour résumer brièvement toute la pensée de notre programme : nous voulons, dirons-nous en terminant cet avant-propos, que la *Revue de l'Agenais et des Anciennes Provinces du Sud-Ouest* soit une publication attrayante et fructueuse à la fois pour ceux qui la rédigent et pour ceux qui la liront.

Fernand LAMY ,

DIRECTEUR , PROPRIÉTAIRE - GÉRANT.



UN TRAIN DE PLAISIR A L'ESCURIAL

EN 1869.

C'était jadis un rude labeur de franchir les treize lieues qui séparent Madrid et l'Escorial. Guidé par un muletier dont la monture cheminait à côté de la vôtre, vous passiez lentement à travers des plaines arides, semées de rares et tristes hameaux ; puis vous voyiez se dresser peu à peu les premiers contreforts de la Sierra ; le pied de votre mule bronchait au milieu des rochers qui couvrent tout et des maigres fougères qui végètent entre les rochers ; l'implacable soleil de Castille dardait sur vous ses rayons de feu, que le paysage de pierre vous renvoyait de toutes parts. Ni les contes du muletier ni sa chanson monotone n'auraient suffi à soutenir votre courage, sans l'espérance de voir cet édifice, que les Espagnols nomment avec tant d'orgueil la *huitième merveille* du monde. Vous l'aperceviez enfin, et vous auriez voulu, par les joies de l'admiration, vous payer au plus tôt de tant de fatigues ; mais déjà la nuit approchait ; vos membres lassés vous demandaient grâce ; il fallait entrer au village, souper à l'huile rance et au safran, coucher sur un grabat, sacrifier les affaires qui vous rappelaient à Madrid, et prodiguer à la visite de l'Escorial ce temps qui, d'ordinaire, est compté au voyageur.

Dans ces dernières années, il est vrai, les diligences, roulant assez vite sur une route bien tracée, vous épargnaient beaucoup de peine ; mais c'était encore un voyage : aujourd'hui c'est une promenade ; en deux heures, le chemin de fer du Nord de l'Espagne vous transporte à l'Escorial. Si vous voulez goûter en paix la tristesse et la solitude du royal monastère, faites votre pèlerinage dans la semaine ; mais s'il vous plaît d'étudier à la fois le sombre génie de Philippe II et la gaieté vivante du peuple espagnol, si dans ce contraste même vous cherchez un nouvel intérêt, prenez le train de plaisir un dimanche du mois d'août.

Le temps est beau, oui, beau... à faire peur ; car dès sept heures du matin la chaleur commence à pulvériser le sol de Madrid. On se précipite vers la gare, on monte en voiture avec un peu de désordre

et beaucoup de bonne humeur. On cause, on rit, on s'appelle d'un wagon à l'autre ; au paysan de Castille, qui vient, en culotte brune, en sandales, en chapeau à grands bords, fixer sur le train des yeux encore ébahis, le citadin de Madrid jette, par la portière, un *agur* (bonjour) triomphant. Bientôt commencent, entre voisins, les offres amicales, hospitalières ; chacun étale ses provisions, et les met à *la disposition de ustedes* (à votre disposition). Une outre circule, pleine d'un vin généreux, mais que le goût de peau de bouc et de résine fait redouter de l'étranger.

A ce libéral empressement gardez-vous de répondre par un refus, même poli ; vous contristeriez l'affable Madrilène, vous blesseriez le fier Aragonais ; tâchez plutôt de faire un échange, troquez une tranche de jambon contre des pêches, une cigarette contre une gorgée de vin.

Aux stations, même les plus chétives, vous pouvez descendre un demi-quart d'heure, flâner entre les rails, acheter un verre d'eau où fond l'*azucarille*, chercher à découvrir un arbre dans la poudreuse campagne, et donner un *ochavo* à un mendiant, que vous êtes mille fois plus sûr d'apercevoir.

Le train se remet en marche, et les montagnes du Guadarrama grandissent rapidement à votre vue ; leurs flancs, ouverts, il y a huit ans, par la mine ou par le marteau, vous livrent passage ; de hauts viaducs comblent pour vous ces lits de torrents à sec et ces vallées de Josaphat. Au sortir d'une tranchée profonde, l'Escorial vous apparaît ; ses dômes et ses tourelles de granit indigène s'élèvent bien au-dessus des arbres qui languissent tout à l'entour. Il semble fort près, parce que rien de grand ne vous en sépare, et vous vous étonnez de ne pas y arriver plus vite ; c'est que, pour adoucir une forte pente, le chemin de fer décrit une courbe : le long et joyeux train y déroule ses anneaux pendant cinq minutes, et vient s'arrêter à l'entrée d'une avenue.

La foule s'achemine vers le palais, qu'elle perd de vue en approchant ; ces flots d'hommes, de femmes et d'enfants montent paisiblement à travers les chênes nombreux, mais peu touffus ; l'ombre de leur feuillage à demi brûlé suffit pourtant à réjouir les Madrilènes ; déjà quelques bandes, moins curieuses des merveilles de l'art, se dispersent parmi les arbres, dépouillent la veste ou la redingote, et s'étendent sur l'herbe aride qui hérissé ce sol ingrat. Le reste de la troupe arrive à l'Escorial ; mais il faut, pour trouver l'entrée, longer

encore les grands murs du monastère. On reprend haleine, on se couche aux pieds du géant de pierre, dont l'ombre vous protège mille fois mieux que celle des bois. Des *aguadores* vous invitent avec leurs cruchons d'eau et leurs bouteilles d'anisette ; des paysans vous vendent leurs pastèques ; les couteaux jouent... fort innocemment, pour fendre les petits pains, éventrer les gros melons ; chacun se donne des forces, et fait très-bien ; car l'Escorial est un monde à visiter.

En passant sous le sévère portail qui s'élève à l'ouest, en face de la montagne, vous entrez dans une cour pavée qu'entoure, sur trois de ses faces, un triple rang de cellules. Ce vestibule monastique est effrayant ; les innombrables fenêtres semblent vous regarder comme des yeux mornes et impassibles ; il faut reculer, ou chercher un refuge dans l'église qui s'ouvre devant vous. La façade de cette église est aussi triste que le reste, mais plus haute et un peu moins nue ; deux tourelles surmontées de petites coupoles semblent plutôt la défendrer que l'orner ; au second étage se dressent six grandes statues de rois ; le sceptre d'or dans leurs mains, la couronne d'or sur leurs têtes reluisent au rayon du soleil ; c'est ici le sanctuaire de la religion et de la monarchie ; franchissons le seuil redoutable.

L'église est grande et de belles proportions. L'on y reconnaît ce type qui depuis la Renaissance obsède les architectes, le type de Saint-Pierre de Rome. Mais à Saint-Pierre les couleurs sont variées, les ornements brillent de toutes parts, les statues et les tombeaux peuplent l'intervalle des colonnes, les mosaïques émaillent le pavé ; ici, tout est grisâtre ou noir ; ce granit renfermé, que trois siècles de soleil n'ont point hâlé comme celui du dehors, offre un aspect dur et mélancolique ; c'est du brouillard pétrifié ; la lumière qui descend des fenêtres et du dôme suffit à éclairer, mais ne réjouit pas les yeux.

On monte au maître-autel par de nombreux degrés de marbre ; le rétable, qui atteint la voûte, est une décoration riche, mais sévère, formée de colonnes de tous les ordres ; quelques peintures assez belles apparaissent entre ces piliers de bois précieux et en adoucissent un peu l'austérité.

De chaque côté de l'autel un groupe de statues en bronze doré rappelle la même idée qu'exprimait déjà le frontispice : l'intime union de l'Eglise et de la Monarchie. L'empereur Charles-Quint, les rois Philippe II et Philippe III, avec leurs femmes, leurs sœurs, leurs enfants, sont agenouillés, à quelques pieds au-dessus de la place où ils ont jadis adoré le Roi des rois, partageant avec ce Dieu, dont on

les croyait l'image, l'encens du prêtre et la vénération des hommes. Ici, comme à Saint-Pierre, en parcourant l'enceinte sacrée, on la voit s'agrandir; et, chose étrange! dans cet espace élargi on ne se sent pas plus libre; on admire, on craint davantage le maître mystérieux dont on visite l'empire.

Montez à la galerie qui enveloppe un bras du transept; vous y verrez de longues rangées de stalles, noires, régulières, sans aucune de ces sculptures où se joue la fantaisie des artistes du moyen-âge; les colonnes qui les encadrent sont bien moulées et d'un beau bois, mais si sombres, qu'on les distingue à peine du reste de l'ouvrage.

Au milieu s'élève un immense lutrin que la main la plus faible peut cependant faire tourner sans effort; il porte sur chacune de ses faces un grand rituel, dont les feuilles en parchemin déroulent à vos yeux, sur une hauteur d'un mètre et sur une largeur presque égale, les prières et le chant sacré. Deux cents autres livres de même taille attendent, dans leurs casiers, les jours où ils devront paraître et servir à leur tour.

Ceux des fêtes solennelles sont ornés, dit-on, des plus riches enluminures; ceux qu'on laissait feuilleter à la foule le 29 août 1869 étaient parfaitement imprimés, en un caractère grand, net, et si je l'ose dire, tout plein d'autorité, mais sans aucune flatterie pour les yeux et pour l'imagination.

Cette galerie, qui règne autour du transept, s'enfonce par moments sous des voutes si noires et si basses qu'on tremble presque de tomber brusquement de l'église dans un cachot. L'âme humaine peut-elle, de ce sanctuaire, s'élever avec amour vers Dieu? Je ne veux point le nier; après tout, l'âme est libre; il n'est prison ni catacombe qui l'empêchent de voler aux plus lumineuses régions du Ciel; mais enfin ce que l'Escorial inspire, ce n'est pas l'amour pour le Maître suprême; c'est le sentiment inquiet de sa puissance, et du mystère où s'enveloppent ses desseins. Ici Dieu n'attire pas l'homme; il pèse sur lui de tout son poids.

Traversons la sacristie en jetant un coup-d'œil rapide aux armoires à peine sculptées qui renferment les ornements et les vases de l'autel; suivons la foule dans ce passage obscur. Là s'ouvre un escalier dont les parois, revêtues de marbres noirs et de porphyres bruns, reflètent la lueur vacillante de quelques flambeaux funèbres. Ce chemin, triste et magnifique, conduit au panthéon des rois, véritable palais de la mort, où l'or brille, mais assombri par la teinte grisâtre des marbres.

Huit pilastres soutiennent une salle octogone ; d'un pilastre à l'autre sont creusées des niches basses et profondes, qui se superposent et dont les plus élevées touchent à la voûte. Dans vingt-six de ces niches un roi ou un prince repose ; dans quelques autres, déjà prêtes, un roi ou un prince est attendu ; de grands coffres de marbre gris contiennent toutes ces poussières royales. Chaque coffre vide porte au-dessous de son couvercle un médaillon de bronze doré, sans inscription ; aussitôt que la mort l'a rempli, ce médaillon, rehaussé de quelques lignes, forme comme un sceau qui le ferme à jamais ; puis on y écrit un nom, et rien de plus : Carolus I, Philippus II, Philippus III, Carolus II., voilà les seules épitaphes de l'Escorial. A Saint-Denis, de magnifiques mausolées, couverts de statues et de bas-reliefs, rappellent le visage, les exploits, le caractère de François I^{er} et de Henri II ; ils semblent vivre encore, ou du moins ils ont laissé sur leur sépulture une empreinte personnelle de leur vie. Mais ici point de distinction ; tous ces hôtes de l'Escorial ont porté la pourpre, et tous ils sont morts ; voilà ce que savent leurs tombeaux, qui les ont reçus parés du manteau royal et qui ont entendu leurs noms prononcés par les hérauts d'armes : de leur existence, de leurs actions, les tombeaux ne savent rien, et ils se taisent.

La foule, dans ces lieux sacrés, s'arrête un moment, recueillie ; puis remontant l'escalier funéraire, elle entre dans le cloître inférieur où la gaieté renaît et où la curiosité s'aiguise encore ; à travers les fentes des vieilles portes, on cherche à pénétrer le mystère des cellules ; on entreprend de les compter, mais bientôt on y renonce, fatigué de leur grand nombre. Des enfants se poursuivent, se perdent, se retrouvent en jouant dans ce labyrinthe de galeries et de cours intérieures. Sur le grand escalier, on se repose une fois de plus ; les robes de toutes nuances tapissent les marches de granit, et la fumée des cigarettes monte légèrement aux voûtes décorées de peintures. Ici d'ailleurs le monastère commence à se changer en palais ; il sourit, si je puis dire, et nous invite à des pensées moins redoutables. Du pied même de l'escalier nous apercevons les fresques de Giordano ; si leur coloris un peu terne ne suffit pas à captiver nos regards, la beauté des attitudes et la noblesse du dessin doivent encore attirer l'attention de notre esprit.

Les salles voisines sont un vrai musée de tableaux espagnols et italiens ; et ce musée n'est pas tout monastique. On y voit, sans doute, beaucoup de Saints Pères et d'Ermîtes, qui, desséchés par la pénitence, attachent sur des rochers ou sur des têtes de mort leurs

yeux creux et austères ; mais les souvenirs païens trouvent toujours leur place dans un monument de la Renaissance, lors même qu'il est bâti, comme l'Escorial, en l'honneur de saint Laurent, et par l'espagnol Herrera, sur l'ordre du catholique Philippe II. Voyez cet homme, dont le peintre Giordano nous montre la chair et les veines dépouillées ; ce n'est pas un saint Barthélemy ; c'est le satyre Marsyas, qu'Apollon jaloux écorche avec une joie cruelle. Et plus loin, cette femme qui erre demi-nue dans la forêt, ce n'est point Madeleine pénitente ; c'est Diane, qui va surprendre son beau chasseur, ou qui redoute elle-même d'être surprise par Actéon.

Dans la bibliothèque, comme dans la galerie de peintures, le monde chrétien et le monde antique sont noblement réconciliés. Deux fresques, par exemple, rappellent le pouvoir divin de la musique : ici, le pâtre inspiré par Jéhovah touche sa harpe et calme les fureurs du roi Saül ; là, Orphée, enfant d'une Muse, voit, au son de sa lyre, s'incliner la cime des chênes, et les lions se coucher à ses pieds.

Que dis-je ? l'Orient infidèle est en ces lieux admis avec honneur ; parmi les livres de grand prix, que des vitrines nous laissent voir, nous admirons un superbe Coran ; et toute l'Europe sait d'ailleurs que de nombreux manuscrits arabes font la richesse et la gloire de l'Escorial.

Ne sortons pas encore de cette partie plus riante et plus mondaine de l'édifice ; arrêtons nos regards sur la cour principale du *palais*. Quel admirable asile pour les méditations d'un roi ! Quatre corps de logis, soutenus par des colonnes ioniques, aussi simples que gracieuses, l'environnent de toutes parts. Au centre s'élève un petit temple de marbre dont toutes les proportions sont exquises, et dont les ornements charment l'œil sans trop le distraire ; nulle idole n'y habite, nul souvenir mythologique n'y est évoqué ; les quatre Évangélistes en gardent majestueusement le seuil. Les rayons du soleil plongent dans la cour, mais à toute heure ils respectent le petit temple. A droite et à gauche murmurent deux fontaines, dont les eaux jaillissent à peine à la hauteur d'un pied, et sont reçues dans des bassins étroits. Ce bruit si faible, mais si argentin, ces sources qui semblent si pauvres et qui pourtant ne tarissent pas, ces eaux transparentes, mais verdâtres, où la lumière pénètre, mais ne se joue point, enfin ces jardins de buis artistement taillés, mais qui rampent presque au niveau du sol, tout cela convie l'âme à rentrer en elle-même, à s'écouter en silence, à vivre de pensée.

Là Philippe II combinait son œuvre immense, et conspirait sans

cesse contre l'univers pour lui imposer une seule foi, une seule volonté. « Il est un Dieu, se disait-il, et je suis le lieutenant de ce Dieu. Les autres rois l'étaient aussi ; mais infidèles à leur Maître, ils soutiennent l'hérésie, comme Elisabeth, ou la tolèrent, comme Henri III. Ils sont déchus, et je succède à leurs droits ; Dieu et moi nous devons régner sur le monde. »

Ainsi s'allumait dans le cœur de cet homme une ambition sur-humaine que nul dégoût, nul revers, nul remords ne pouvaient éteindre. « Un roi d'Espagne, se disait-il encore, ne cède pas : c'est un point d'honneur. Qui se repent d'avoir défendu son Dieu apostasie ; c'est un point de foi. Je ne céderai donc et ne reculerai jamais. La flotte que j'armais contre Elisabeth est repoussée par les vents ; Dieu m'éprouve, mais il ne me dispense point de ma tâche ; Elisabeth est toujours son ennemie ; je suis toujours l'ennemi d'Elisabeth. Où la combattrai-je maintenant ? Où retrouverai-je celle qui partout échappe à la vengeance divine et à la puissance de l'Espagne ? J'y songerai dans mon Escorial. »

Et maintenant encore ce même Escorial attire et retient les hommes qui se complaisent à méditer. « J'ai ma cellule au monastère, me disait le savant M. de Ochoa ; le gouvernement d'Isabelle me l'avait donnée, et la révolution me la laisse. J'y vais souvent étudier ; j'y porte quelques livres, et je puise ensuite à la bibliothèque. Là tout ce qui interrompt, tout ce qui gêne est écarté ; point de bruit, point d'importuns. Fraîche en été, tiède en hiver, ma cellule est délicieuse. De la fenêtre j'aperçois les jardins du palais et les bois ; la verdure en est rare et sombre ; mais conquise sur le désert, elle me fait sentir toute la puissance du travail. A droite, je contemple la montagne qui se dresse, nue et menaçante. Là parfois s'arrête, comme étonnée, une de ces chèvres à grandes cornes qui vivent sans toit et sans pasteur ; le regard et le fusil du chasseur se dirigent sur elle ; mais d'un bond vif elle leur échappe, et la balle va frapper le roc indestructible. Plus souvent encore un aigle étend ses ailes, pousse un cri de joie, et plane sur la solitude, comme l'esprit immortel de l'homme sur les tristesses de la vie. »

Je demandai à M. de Ochoa si le collège San-Carlos, que l'Escorial renferme dans sa vaste enceinte, était, en ce moment, peuplé de maîtres et d'élèves. « Les révolutions, me répondit-il, en ont chassé les moines hiéronymites ; mais on va le donner à la congrégation des Escolapios. Ils y établiront des cours d'enseignement primaire et secondaire, préparant au baccalauréat ès-lettres. — Pour des

enfants, pensai-je en moi-même, le site est bien sévère; ne conviendrait-il pas mieux à une société de prêtres qui, réunis, comme nos Oratoriens, par l'amour de Dieu et de la science, y passeraient leur vie dans l'étude! Qu'ils seraient bien placés en un tel séjour! Ils converseraient à leur gré avec les morts et avec les vivants. Près d'eux seraient Madrid, qu'agitent les idées modernes, et ce chemin de fer, qui relie l'Espagne à la France et au monde. Ils entendraient toutes les voix qui s'élèvent contre l'Eglise; ils ressentiraient toutes les secousses dont on ébranle l'antique édifice catholique; mais pour répondre à tant d'attaques ils auraient, à côté d'eux, dans la bibliothèque de l'Escorial, toutes les armes forgées par les Pères et les Docteurs. Ils s'en empareraient librement, remettraient sur l'enclume ces armes de fin acier, mais de forme un peu gothique, et sortiraient en campagne, comme le voulait sainte Thérèse, contre les doctrines ennemies. Nul bras séculier, cette fois, ne combattrait pour eux et ne les délivrerait de la discussion; ils seraient forcés d'avoir de la science et du génie; ils deviendraient les Lacordaires, les Ravignans, les Gratrys de la Péninsule.

Tandis que je rêvais pour l'Eglise espagnole un si beau réveil et une telle gloire, je vis une petite porte s'ouvrir, laisser sortir quelques personnes et se refermer brusquement. Je voulais entrer à mon tour: « Il est trop tard, dit le gardien; passé deux heures, on ne voit plus les appartements réservés. » Je disputai quelques instants, et conclus par un geste aussi calme qu'irrésistible: à la vue d'une piécette, le farouche gardien céda, et m'introduisit dans les plus jolis appartements du monde. Ce n'était plus l'Escorial, c'était Trianon, mais un Trianon espagnol, et même, il faut le dire, plus espagnol que le Madrid et la Séville d'aujourd'hui. De fraîches nattes recouvraient les dalles du pavé; les persiennes étaient si mobiles et si bien articulées qu'elles permettaient de mesurer à chaque point de la chambre son degré de lumière et de chaleur. Des bois précieux lambrissaient les portes et les fenêtres, et flattaient l'œil par les plus gracieuses marqueteries; tout était fin, exquis et sans faste; l'oratoire simple, étroit, et décoré d'un charmant crucifix d'ivoire. Les tapisseries, répandues à profusion, n'étaient à nos yeux que dans une seule antichambre l'image des Dieux et des rois divinisés; partout ailleurs ce n'étaient que paysages tranquilles et scènes familières. Voici l'auberge flamande de Téniers, ses joueurs de boule et ses fumeurs; puis les coutumes et les mœurs de cette Espagne qui s'en va, de cette Espagne qui n'est plus. Ici un *arriero* (muletier) valen-

cien fait remettre un fer à sa mule empanachée ; là , tandis que deux joueurs de *naipes* (cartes) se disputent et croisent déjà leurs *navajas* (couteaux) , un *picaro* (coquin) d'aubergiste andalou se paie de ses propres mains avec l'enjeu. Plus loin, vous voyez les seigneurs de la Cour, les officiers de la garde royale promener sur le Prado leurs beaux habits brodés : ailleurs une duchesse en mantille verse avec grâce un verre de malaga à un homme assis sur l'herbe auprès d'elle. Cet homme porte l'épée, un chapeau à plumes , un superbe costume de velours rouge chamarré d'or. Est-ce un général qui a sauvé la monarchie ? Non ; c'est un toréador sans égal , qui d'un seul coup d'épée étend le taureau mort sur l'arène. N'est-il pas juste que la grandesse rende hommage à ce héros ? Celui-là n'ira pas , comme Riego , proclamer, les armes à la main , une constitution libérale ; il sauve la monarchie à sa manière ; ou du moins , détournant sur de frivoles combats l'ardeur et l'attention d'un peuple , il prolonge de quelques années le doux repos des rois d'Espagne.

Et ce personnage habillé de noir, dont le portrait en pied paraît de si loin, est-ce un savant, un littérateur distingué ? Non, c'est un charcutier de la Cour, un homme précieux pour les gourmandises royales ; approchez donc, et voyez à côté de lui un de ses chefs-d'œuvre, ce jambon vermeil, appétissant, qui ferait prévariquer le juif le plus fidèle.

Tant de vie, et souvent tant de gaieté respirent sur ces visages et dans toutes ces scènes, qu'on oublie entièrement Philippe II et la politique, comme Charles IV, hélas ! les oubliait. La royauté, en ce temps-là, se plut à se rapetisser elle-même pour jouir à l'aise de son opulence. Marie-Antoinette, fatiguée de l'étiquette qui réglait tout au grand château de Versailles, courait à Trianon se déguiser en bergère et traire du lait avec ses nobles et frivoles amies. Quels coups de foudre interrompirent ces jeux ! Aux plaisirs de Trianon succédèrent les révoltes de Paris, la prison du Temple, l'échafaud ; aux charmants loisirs des petits appartements de l'Escorial, les insurrections d'Aranjuez, le détronement de Bayonne, la captivité de Valençay.

Cependant Philippe II, un instant disparu, va se représenter à nos yeux. Le gardien nous ramène tout-à-coup dans la salle des Batailles, où les victoires de Grenade, de Lépante et de Saint-Quentin sont peintes sans beaucoup d'art, mais avec force détails. Vaisseaux, armes, costumes, remparts de villes, tout, pour un archéologue, est digne d'étude dans cette longue suite de fresques militaires, dont la

★ ★

couleur et le dessin, en dépit des dates certaines de l'histoire, semblent remonter au ^{xv}^e siècle.

Et nous voici enfin au lieu le plus triste, le plus désolé de l'immense palais. La chambre de Philippe II est une cellule toute nue, blanchie à la chaux, garnie d'une table de sapin et de quelques misérables sièges. « Sur ce pliant, nous dit-on, il s'asseyait de préférence, et voyez ! les onguents qui enveloppaient ses jambes goutteuses y ont laissé leurs traces. » Sur cette planche, recouverte d'un velours usé, il appuya sa main tremblante de colère et de douleur quand il signa avec la France ce traité de Vervins, aveu d'impuissance où tant d'intrigues et d'efforts l'avaient conduit.

Vous demandez avec étonnement si cette chambre n'a jamais été dépouillée de ses meubles et de sa parure, et l'on vous répond que, depuis 1598, tout y a été conservé avec un soin religieux.

Ainsi, dans un édifice construit par son ordre et sous ses regards les plus attentifs, le maître des deux mondes ne se réserva qu'une stalle d'église, une cellule et un tombeau. N'éprouvant plus qu'un seul besoin, celui de méditer sa grande œuvre, il repoussait peut-être le luxe comme une distraction importune. Vieux et infirme, aimait-il, pour s'épargner toute fatigue, à concentrer sa vie sur un point unique ? Avait-il compris qu'une cellule royale, ajoutée à tant d'autres, conservait plus intact et rendait plus saisissant le caractère ascétique de l'édifice ? Voulait-il, en vivant lui-même comme un moine, unir plus intimement le pouvoir monacal et l'autorité du roi ? Ou enfin, tourmenté de certains remords que toute son ambition et tout son fanatisme ne parvenaient pas à étouffer, cherchait-il de bonne foi un refuge dans la pénitence ? Le penseur, le médecin, l'artiste, le politique, le prêtre, parmi tant de raisons qui expliqueraient cette conduite, n'en voudront peut-être chacun adopter qu'une ; mais la nature humaine ne les admet-elle pas toutes ?

L'alcove de la chambre royale est aussi magnifique que le reste en est indigent ; mais cette magnificence paraît plus triste, plus froide encore que celle des tombeaux. Le lit de Philippe II était enfermé dans du marbre, comme devait l'être un jour son cercueil. En ouvrant, sur la gauche, une petite fenêtre, le roi couché apercevait le prêtre à l'autel : jusqu'au dernier moment, les deux puissances unies n'ont cessé de se voir et de se garder. « Ici mourut Philippe II », vous dit le guide ; et tout est si funèbre, si glacial en ce lieu, que l'âme et le corps frissonnent en entendant ces mots.

On sort oppressé de pensées lugubres, et l'on est heureux de

retrouver la foule joyeuse, qui descend l'avenue de l'Escorial, et qui se dirige, avec des rires, des danses et des chansons, vers la *Casa del Principe* (Maison du Prince). C'est, là encore une retraite élégante et douce, comme Charles IV les aima. Il règne du reste un goût parfait dans ces petits appartements pleins de jolis tableaux, de statuettes, de mosaïques. Autour s'étend un *vrai* jardin, tout paré de fleurs et d'arbres fruitiers. L'Escorial était une vaste thébaïde ; la *Casa del Principe* est une étroite, mais fraîche oasis.

Cependant les ombres s'allongent ; on remonte en wagon, et si peu qu'on soit peintre ou poète, on admire les dernières lueurs dont le soleil, déjà couché, colore ce ciel sans nuage. Dans la plaine immense et que le crépuscule, de plus en plus sombre, enveloppe, le moindre paysan monté sur sa mule surgit comme un fantôme gigantesque. Enfin tout s'évanouit dans les ténèbres ; mais le plateau de Madrid apparaît subitement couronné de ses feux ; on arrive, on descend, et chacun rapporte de l'Escorial son impression ou son rêve ; l'un dit : « La bonne chose qu'un melon mangé à l'ombre ! » Un autre se répète tout bas : « Que la Manuela est gentille ! Et comme elle sautait dans l'avenue ! Et comme je l'ai fait rire aujourd'hui ! » Un autre enfin qui songe creux, et qui croit penser profondément, menace déjà le public d'un gros volume où il expliquera Philippe II par l'Escorial et l'Escorial par Philippe II.

A. DE TRÉVERRET.



SOUVENIRS D'UN AGENAIS.

**Les vieux Médecins, bustes et figures. — La tour Saint-Côme. —
Une expédition nocturne.**

*A Monsieur Joseph Bessières, ancien directeur des contributions
directes, maire de Cambayrac (Lot).*

BIEN CHER AMI,

Parmi les lettres qui, au jour du nouvel an, iront vous trouver sur votre montagne, il me plaît qu'une au moins vous arrive d'Agen en droite ligne. Vous lui ferez accueil, j'en suis sûr, parce que vous êtes très-hospitalier, et qu'elle vous parlera d'une ville où se passa la moitié de votre vie, que vous n'avez pas quittée sans regret et que vous n'osez revoir, même en passant, dans la crainte que le cœur ne vous défaille. Ce n'est guère qu'une causerie, mais elle porte sur des hommes dont la trace n'est pas encore effacée, sur des mœurs qui sentent le bon vieux temps et qui ne revivront plus. Quant à l'épisode qui s'y trouve, j'en ai vu la scène finale et je tiens les autres d'un ami dont les traits, dans ma pensée, se mêlent si bien aux vôtres que je ne puis les évoquer sans que vous soyez aussitôt présent. Agréez ces lignes, cher cénobite, comme un hommage de respectueuse et cordiale affection.

AD. MAGEN.

Agen, 30 décembre 1873.

I

La génération qui est venue au monde dans la seconde moitié du dernier siècle a donné à la ville d'Agen toute une série de médecins distingués. Plusieurs d'entre eux ont prolongé leur carrière bien avant dans celui-ci, pleins de zèle pour la science et d'exactitude à l'égard de leurs malades, dévoués, actifs comme à trente ans. Qui ne se souvient de Jean Belloc,¹ plus connu sous le nom familier de

¹ Jean Belloc, né à Saint-Maurin (Lot-et-Garonne) en 1766, mort à Agen le 25 décembre 1852 : fils de J.-B. Belloc et de Catherine Grèze.

Cadet, petit homme sec, nerveux au possible, vif comme la poudre, bon comme le pain et qui, presque aveugle, à quatre-vingts ans passés, faisait encore la médecine des pauvres? De J. Fraychinet,¹ mort aussi octogénaire, grand, brusque, dur d'aspect et prompt à s'emporter, mais prompt à revenir, chaud et large de cœur et loyal comme l'or? De Laffore,² l'oncle, ce type accompli de politesse naturelle ou acquise, sens droit, jugement clair, esprit ouvert à tous les progrès réalisables et doué d'une faculté d'observation qui eût été du génie s'il se fût habitué à une vision plus haute et plus abstraite des choses?³

Ce n'est pas de ceux-là que je veux parler, c'est d'un autre qui, né plus tard, disparut plus tôt, jeune encore et laissant d'universels regrets. Il y a de cela vingt-sept ans, presque un siècle en nos temps troublés, — et il semble que sa mort date d'hier; telle est l'impression, l'illusion, si l'on veut, de ses amis. En écrivant ici le nom du docteur Pons,⁴ j'entrevois, dans une sorte de lueur crépusculaire, un visage plein aux gros yeux saillants, des joues colorées où s'ébauche une fossette, des lèvres qui parlent, même au repos, et dont la sensualité s'atténue sous la grâce du sourire, une physionomie où se lisent la joie de vivre, la finesse et la bonté.

Je l'ai beaucoup vu dans les dernières années de sa vie. L'étroite connexité de nos professions et la parfaite analogie de nos goûts nous avaient mis en commerce journalier. Quand le soin de ses malades l'appelait à la campagne et qu'il faisait bon prendre l'air, le bruit connu de son cabriolet, cessant auprès de mon seuil, m'avertissait d'une lutte à soutenir : peine souvent perdue! Bon gré, mal gré, il fallait suivre. Que de bonnes courses nous avons faites, par les

¹ Jean Fraychinet, né à Grandfond, près d'Agen, en 1784, mort à Notre-Dame-de-Bon-Encontre, en 1870.

² Marcellin de Bourrousse de Laffore, né à Laplume (Lot-et-Garonne) le 9 août 1782, mort à Agen le 9 décembre 1855 : fils de Jean-Joseph de Bourrousse de Laffore et de Marie Anne Besse de Bouheben.

³ Je mentionne, en passant, les ayant peu connus, Labesque, membre du jury médical à l'origine, et qui revit en un digne successeur (1771—1842); Lasserre, neveu, chirurgien habile et original, mort septuagénaire en 1855; et J.-L. Desançon, un fin classique, qui se disait à lui-même, en allant voir ses malades, des pages d'Horace et de Virgile.

⁴ P. Pons, né à Agen, en 1793, mort le 25 janvier 1846, gendre de Durand, père, dont il est parlé plus loin; beau-frère du *Médecin des pauvres*, cet inspirateur d'un des plus touchants poèmes de Jasmin.

tièdes soirées de la belle saison, tantôt assis et lisant des journaux scientifiques, tantôt à pied, sur les pentes, fouillant, en vue de nos herbiers, les friches, les marges des bois, même les revers des fossés et les accotements des routes ! Entre temps, nous causions un peu de tout, de science, de littérature et d'art. Il aimait les livres, raffolait de la musique, colligeait en amateur les émaux, les faïences, les gravures des vieux maîtres, et c'était, quand il en parlait, une abondance de cœur intarissable. Il savait tant de choses et si agréablement, il avait si bien l'art de les *accommoder*, qu'à les entendre exposer si clairement, on s'étonnait de les savoir, pour ne les avoir jamais apprises.

Il y avait, on le pressent, beaucoup d'imprévu dans sa manière. Là était le charme, aussi l'écueil. Le docteur Pons entretenait deux élèves. Il leur devait des cours d'anatomie, de physiologie, de pathologie et d'histoire naturelle. L'atlas de Bourguery et Jacob, des squelettes articulés, un herbier, une collection de matière médicale, servaient d'appui à son enseignement et le complétaient par la démonstration. A la charge d'instruire ces jeunes gens, s'en ajoutait, chez lui, le vif désir ; mais le médecin faisait tort au professeur et le peu qu'il lui laissait de loisirs passait à l'homme du monde. Se rejeter sur la clinique, en se faisant accompagner des élèves auprès du lit des malades, n'était pas chose facile. L'âge et le sexe du client, sa fortune, sa position sociale, la nature et la gravité du cas, en regard, la discrétion nécessaire à laquelle est tenu le médecin par respect de l'amour-propre et du secret des familles, autant d'obstacles, dans l'espèce, que la clinique d'hôpital ne connaît pas. Cette sorte de stage bâtarde compliquait inutilement sa vie : il n'y gagnait que des ennuis, peut-être aussi quelques scrupules ; je n'oserais dire des remords. Un beau jour, il y renonça, et fit bien.

Comme il venait de s'alléger et qu'il s'en trouvait tout heureux, un épouvantable malheur le frappa. Son fils, un grand et beau jeune homme, mourut victime d'une imprudence dans une maison d'éducation du Midi. Dès ce moment la vie lui devint si triste que sa robuste constitution s'altéra et ne fit plus que décliner sur la pente où l'entraînait le poids d'une douleur acceptée comme un devoir. Nous nous liâmes alors d'autant plus et nos promenades, en devenant plus fréquentes, donnèrent lieu à plus d'épanchement. A l'une d'elles se rattache l'épisode qui me reste à raconter.

II

C'était en 1845 et dans les premiers jours de septembre. Il vint, un soir, presque joyeux, me proposer pour la matinée du lendemain une excursion à la campagne. Le but était son bien de *Petitou*, où il avait des ordres à donner. — Nous emporterons, me dit-il, un poulet froid, du Roquefort et du Bordeaux. Il y a là-bas des pêches délicieuses, et le vin du crû se laisse boire. Pour peu que l'air vif nous ait mis en appétit et que le café soit bon, nous déjeunerons comme des Dieux. Comptez aussi pour quelque chose le plaisir de n'être pas dérangés, ce qui nous arrive, à tous deux, si rarement ! —

Le lendemain, j'étais sur pied de bonne heure. Un brouillard fin, sec, presque lumineux, nous promettait une belle journée. Le docteur, ayant vu quelques malades, fit atteler sa vieille jument et puis... En route !

Connaissez-vous *Petitou* ? — Non. — C'est un endroit charmant, une maisonnette très commode, à la lisière d'un petit bois et d'un verger où les meilleures espèces semblent être venues comme chez elles, le tout joliment posé au bout d'un haut promontoire qui commande la gorge de Séguran et la vallée de la Masse. Comme nous y arrivions, la brume, peu à peu, s'enleva, découvrant tantôt un point, tantôt l'autre ; en face, le château de *Cambes*,¹ où l'évêque Gélas aimait à se recueillir, et qui passa plus tard aux Boissonnade ; *Darel*,² encadré dans sa verdure, et l'antique prieuré de *Sainte-Rose*,³ dont l'abbé de Grammont, en Limousin, nommait les titulaires ; à droite, le vieux manoir de *Bonnel* ⁴ où naquit Geoffroy d'Estrades qui fut maréchal de France et négocia la paix de Nimègue ; le petit

¹ Claude de Gélas, neveu et successeur de Nicolas de Villars, sacré en 1609, mort en 1630. Son frère, d'après Malebaysse (Chronique manuscrite), se cassa la jambe en tombant du haut de la tour de *Cambes*, qui était très élevée.

² Le bien de *Darel* appartenait, au xvi^e siècle, à un bourgeois de ce nom, qui fut enterré à la cathédrale Saint-Etienne, dans la chapelle Saint-Eloy. (Plan manuscrit de Saint-Etienne, des Archives de l'Evêché).

³ Sainte-Rose, au xvi^e siècle, avait pour vocables Sainte-Marie et Saint-Etienne : témoin le passage suivant d'un pouillé manuscrit que nous avons eu en main : « Prior B. Mariæ de Deffessio, sive Sancti-Stephani de Defessio, ad presentationem prioris Grandismonltis ordinis, in Avernia, etc. »

⁴ Le domaine de Bonnel existait au xiii^e siècle. On le trouve indiqué dans les protocoles de P. Coq, notaire à Agen (1282-1285), sous le nom de Bon-œil (*de bono oculo*). La seigneurie en passa aux d'Estrade, on ne sait à quelle époque. Vendu en

château de *La Lande*,¹ qui, au temps des guerres de religion, garda les reliques de nos Saints, et *Charpeau*, bien changé depuis, mais toujours cher aux botanistes : à gauche, enfin, le hameau du Pont du *Casse* au-dessous de *Mérens*² qui se souvient des Templiers.

Cette journée se passa vite. A l'inverse de bien des programmes, le nôtre avait tenu ses promesses. Il se faisait tard quand nous rentrâmes. J'accompagnai le docteur chez lui où un travail qui le préoccupait avait dû commencer en son absence. Il avait acheté depuis peu une maison contigüe à la sienne, et requis, la veille, un maçon pour ouvrir une porte entre les deux. De la rue, nous entendîmes le pic qui battait le mur en brèche. Son visage s'éclaira : — Ah ! ah ! fit-il. — Nous allons droit au chantier. Deux hommes cognaient dru, un tout jeune, presque imberbe, l'autre, d'âge plus que mûr. Mon hôte, de sa voix timbrée : — Bon ! dit-il en patois (il le parlait volontiers), voilà la besogne en train. J'avais bien peur que vous ne vinssiez pas. — Il parlait encore que le vieux maçon, troublé on ne sait pourquoi, devint pâle, pâle, puis, tout tremblant, laissa tomber son outil. — Qu'avez-vous, mon ami, fait le docteur d'une voix douce, tendre, presque caressante ? — L'homme se redresse tout-à-coup, fixe un instant son interlocuteur, met sa main sur ses yeux et s'affaisse comme sous le poids d'une terreur invincible. On s'empresse, on lui fait sentir des sels, avaler des cordiaux ; en vain ! A mesure que revient le sentiment, le bon visage du docteur charitablement penché sur lui, semble le glacer d'effroi. — On le ramena chez lui, on l'y porta plutôt, comme mort.

Huit jours après, il avait quitté la ville, comptant n'y plus revenir, mais ayant livré son secret, comme on va voir. Je laisse, ici, parler le docteur Pons.

bloc au prix de 300,000 francs en 1859, puis revendu en détail, il a été littéralement émietté. Un simple pavillon d'angle est actuellement tout ce qui reste du manoir.

¹ La Lande, alors *Lamothe-Cantat*, appartenait à Claude de la Lande, chanoine de la collégiale Saint-Caprais, qui a donné son nom à une rue où existe encore la maison qu'il habitait (maison Salières¹). Les reliques en furent extraites le 13 octobre 1566, après quatre ans de séjour, et solennellement réintégrées au trésor de la collégiale.

² Les Templiers possédaient une maison forte à Mérens et, dans le voisinage, le monastère de Bourdiels et les commanderies de Sainte-Foy-de-Jérusalem et de Sauvagnas.

III

« J'ai toujours eu le goût de la médecine. Enfant, je disséquais des lézards, des grenouilles, des oiseaux. Quand il fallut prendre un état, ma résolution était arrêtée. Je serais médecin ou ne ferais rien de bon. Mes parents, d'ailleurs, firent peu de résistance. Ils se sentaient flattés de mon choix et d'autant plus qu'il reçut l'approbation de M. le comte de Cessac,¹ ministre de l'administration générale de la guerre, qui les affectionnait et leur voulait du bien. On me mit chez M. Belloc, aujourd'hui octogénaire, alors dans la force de l'âge et tenant le haut du pavé. Il était frère et neveu de praticiens distingués : ² car, comme voit certaines tiges donner une fleur à chaque aisselle, chaque génération, dans cette famille, produit un médecin. — J'ai dit famille, mettez dynastie ; ce sera plus juste, car il y a longtemps que cela dure. — Au reste, je ne fus pas seul à recevoir les leçons du maître, elles étaient très recherchées et lui attireraient de nombreux élèves.

« Voici comment se passait notre journée. Le matin, au lever du jour, nous nous rendions à l'hôpital, qui était, comme vous savez, entre Saint-Caprais et Sainte-Foy, de la rue des *Martyrs* à la rue *Saint-Jolifort*. Arrivait le médecin de quartier, M. Durand, M. Lasserre, M. Argenton ou M. Fonfrède.³ — A la visite, messieurs ! — Nous voilà, suivant le docteur d'un lit à l'autre, écoutant ses moindres observations et notant, au vol, ses ordonnances, qui, par paren-

¹ Jean-Gérard Lacuée, comte de Cessac, né au château de Lamassas (Lot-et-Garonne) le 4 novembre 1752, mort à Paris le 14 juin 1841.

² J.-L. Belloc, auteur d'une *Topographie médicale du département de Lot-et-Garonne* et d'un *Cours de médecine légale* plusieurs fois réimprimé. (Saint-Maurin, 1730. + Paris, 1807). — Barthélemy Lami Belloc, né à Agen en 1777, mort, en 1812, d'une affection contractée en soignant des prisonniers de guerre atteints du typhus.

³ Comme Lami Belloc, Durand, père, mourut victime de son zèle médical, en mars 1811. — Lasserre était l'oncle et aussi l'éducateur de l'habile chirurgien dont il a été question à la note 3, p. 21. — Argenton continuait la lignée de médecins dévoués, qui commence à Pierre, son aïeul, venu de Confolens à Agen en 1626, et qui fit tant de bien durant la peste de 1628 à 1631. (Voir la *Ville d'Agen pendant l'épidémie de 1628 à 1631 d'après les registres consulaires*, par M. Ad. Magen ; Agen, 1862.) — Fonfrède, décédé le 12 juin 1814, était le grand-père du docteur Andrieu, que nous avons vu quitter la vie, il y a quinze ans, jeune encore et en pleine renommée.

thèse, étaient compliquées en diable. C'était la mode alors.¹ Plus un remède contenait de drogues, plus on lui croyait de vertu. Et c'est le contraire maintenant ! — Ainsi va le monde.

« Rentré chez soi, chacun se mettait à l'ouvrage. On était mal outillé. Il se faisait moins de livres qu'aujourd'hui et les moyens de transport laissaient tant à désirer que les envois étaient rares. En dépit de leur zèle à se tenir au courant, nos libraires, Noubel et Dourdin (je ne parle pas de Cérès),² étaient souvent en retard et lassaient notre patience. Aussi notre meilleure ressource consistait-elle en des cahiers manuscrits que M. Belloc nous prêtait et qui passaient de main en main. Nous les transcrivions à tour de rôle et deux fois par semaine, notre mémoire, aiguisée par ce travail, faisait ses preuves dans le cabinet du maître. Ces cahiers reproduisaient les leçons qu'il avait lui-même reçues à l'Ecole ; ils en étaient du moins une réduction assez fidèle pour inscrire, sans le déformer, le cercle entier des études médicales.

« L'après-midi était consacrée à d'autres soins. Vous souvenez-vous de la vieille tour d'enceinte qui se détachait en saillie sur la cour-tine, derrière le moulin de Saint-Caprais, et qu'on appelait la *Tour Saint-Côme* ? Ce muet témoin du passé, qu'on a supprimé, il y a douze ans, pour assainir un quartier infect, a joué un rôle à la fois triste et bouffon dans le drame de notre jeunesse.³ C'était notre *Clamart* à nous, pauvres carabins provinciaux. A trois heures, nous venions, en file, heurter à la porte du vacant par où on y accédait. Je vois encore, au-dessus, l'inscription à demi effacée qui faisait tant rêver les bons bourgeois :

¹ La Thériaque d'Andromède, avec ses cent et quelques ingrédients, était, naguère encore, le type du *remède de valeur*, comme disaient nos pères, et on eût peu prisé, même méprisé, celle d'aujourd'hui, qui n'en contient que quarante.

² La librairie d'Antoine Dourdin était située sur la place du Roi-de-Rome (marché actuel de la volaille), vis-à-vis la porte de la chapelle des Oratoriens ; celle de Cérès, en face de la Grande-Boucherie, à l'entrée de la rue Molinier, alors très étroite et comme étranglée à cet endroit. Comme il était, d'habitude, peu fourni et que sa boutique était très sombre, quand on demandait un livre qu'il n'avait pas, et qu'il avait pourtant l'air de chercher : — Il fait si noir, disait-il, que je ne sais où il est. — On comprenait à demi-mot.

³ Les élèves en médecine mystifiaient les curieux qui se hasardaient à les voir travailler, en leur glissant adroitement dans les poches de menus débris d'organes humains, chose d'autant plus facile qu'on portait alors de longues *lévites*, munies, à l'arrière, de véritables besaces.

Hic mors vitam tueri docet,

et qu'un malin avait ainsi traduite :

Ici le mort apprend à tuer le vivant.

De l'hôpital, qui était voisin, on y portait les corps des malades décédés sans famille connue. On nous livrait aussi ceux des suppliciés, gibier rare, mais de choix et d'autant mieux accueilli. Quand l'hôpital n'avait pas *donné* et qu'il n'y avait pas de *cadavre sur la planche* (pardonnez-moi ce mot cruel, la jeunesse, sûre de vivre, a la gaité funèbre), il fallait bien s'ingénier pour n'être pas au dépourvu, attendre l'occasion, — que dis-je? — la guetter et la prendre aux cheveux.

• M. Belloc était un bon citoyen ; il se conformait religieusement aux lois, hors une, il faut le dire, celle qui prescrit le respect des sépultures. Comme la plupart de ses confrères, il la croyait faite uniquement contre ceux que poussent des motifs inavouables. Rien de plus pur que ses intentions. En arrachant aux vers leur pâture, il faisait presque œuvre pie, n'ayant d'autre but que d'aider aux progrès de l'art bienfaisant par excellence. La police, de temps en temps réveillée par des bruits d'exhumations clandestines, s'était mise à ne dormir que d'un œil. Le chevalier de Gasc,¹ cet Argus bonasse que Jasmin a immortalisé, était sur les dents et ne savait plus que faire. Si l'on n'eût été aussi sûr de sa vertu, on l'eût peut-être accusé de connivence.

• C'est le moment que le maître choisit pour une de ces équipées. — Choisit n'est guère le mot ; on fait comme on peut, non comme on veut. — Rien n'avait troublé pendant deux longs mois le calme profond de la tour Saint-Côme. Pas de malades à l'hôpital ! Moins encore de morts ! Le patron, nerveux plus que de coutume, nous *bourrait* à propos de rien. De son côté comme du nôtre, c'était à n'y plus tenir.

• Un jour, il nous dit tout affairé : Il est mort une femme, à Jaquelot, une femme magnifique. On doit l'enterrer demain matin. Demain soir, à la nuit close, rendez-vous, l'un après l'autre, derrière le *Pont-des-Anes*.² On n'y passe guère à cette heure, et il n'y a pas de lune

¹ Je renvoie le lecteur au *Charivari* de Jasmin et notamment au chant troisième. Le chef de la police urbaine y apparaît dans son cadre naturel et dans sa gloire, comme un *Deus ex machina* populaire, un Jupiter tonnant, à l'humeur accommodante.

² Le *Pont des-Anes* était situé sur l'emplacement actuel de la gare des voyageurs : il servait de passage sur le ruisseau de la Masse, au bas de la montée de *Courpian*.

en ce moment. Un coup de sifflet vous donnera le signal. Escaladez le mur, qui est bas sur ce point, et venez droit à l'angle du cimetière qui touche au clos des suppliciés. Le fossoyeur y sera : c'est un homme sûr, qui entend les bons motifs. — Puis il distribua les rôles et venant à moi, le plus jeune des élèves, *lou cachoniou*,¹ comme ils m'appelaient : — Dis-moi, petit, fit-il, en me tapant sur l'épaule, tu n'auras pas peur, au moins ! — J'avais la gorge serrée, mais, contenant mon émotion, je promis d'être tout à mon devoir. »

Ici le docteur fit une pause et respira bruyamment, puis passant la main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur : — « Ce n'est rien, fit-il : une montée de jeunesse ! — Mais abrégeons, car je suis long en diable !

« D'abord tout marcha bien. Je crus qu'il en irait de même jusqu'au bout. Erreur ! Quand mon tour vint, j'étais, selon la consigne, assis sur la crête du mur, une jambe ballant du côté du cimetière, l'autre au dehors, vers la rue. On me passe le cadavre : je l'assieds sur mes genoux, non sans peine, — il pesait horriblement, — ni terreur, vous pensez bien. A ce moment, il me semble entendre un bruit du côté des Tanneries : ce sont des pas ; ils viennent de mon côté ! Une forme vague se dessine ; c'est un homme ; il continue à marcher et arrivé juste au-dessous de moi, tout au bas du mur, il s'arrête, lève la tête et regarde fixement... Ai-je crié, sans en avoir conscience ? Trahi mon maître, mes camarades, moi-même, complice d'un rapt infâme, pris le pied au traquenard ? Oh ! le misérable lâche ! pensais-je, — et je sentis que mon cœur s'en allait, et je perdis connaissance.

« Quand je m'éveillai, le lendemain, après un long cauchemar, voici ce que j'appris. J'étais tombé, lâchant enfin mon cadavre, sur le promeneur nocturne. Cet homme était un maçon qui allait à sa journée et qui, par hasard, comme il passait devant moi et sans se douter de ma présence, demandait l'heure aux étoiles. On l'avait transporté à l'hôpital, après l'avoir dégagé de mes étreintes, qui l'avaient plus que gêné, car je serrais dur, croyant tenir le cadavre. Quant à celui-ci, on l'avait mis en lieu sûr. L'honneur était sauf !

¹ On appelle de ce joli mot le dernier né d'une couvée, — par extension, d'une famille, — l'oisillon qui, ne pouvant encore *fouragner*, garde le nid, le cachant, pour ainsi dire, sous son petit corps sans plume.

• Le soir de ce même jour, je recevais de M. le comte de Cessac une commission d'élève interne dans les hôpitaux de Paris et je parlais, joyeux, comme à la conquête d'un monde nouveau. — C'était bien un peu cela, convenez-en, vous qui connaissez Paris. — Quant au pauvre diable que j'avais manqué tuer, une fois remis, il s'en alla faire son tour de France et d'Espagne. Il poussa même jusqu'en Afrique, où il est resté longtemps. Trente-trois ans se sont passés depuis cette étrange aventure, et nous ne nous étions pas revus quand le hasard, — un grand dénoueur de drames ! — nous a de nouveau rapprochés, tout-à-coup, au fond d'une cave, drôlement et brutalement. »

AD. MAGEN.



LA FONTAINE DE SAINT-PARDOUX,

RÉCIT LÉGENDAIRE DU QUERCY. ⁽¹⁾



A Monsieur Bessières, de Cambayrac.

I

Dieu donna rarement au monde
Un Saint pareil à saint Pardoux.
Sa charité douce et féconde
Était au service de tous.

Partout, nuit et jour, à toute heure,
Il cheminait, semant le bien;
Il consolait celui qui pleure,
Qu'il fût chrétien, qu'il fût païen.

Sous le soleil et sous la bise,
Ne craignant Loup-Garou ni Drack,
Visitant mainte et mainte église,
Surtout celle de Cambayrac,

Il disait souvent : « Quand la terre
Réclamera mes os, je veux
Que ce soit là que l'on m'enterre. »
C'était le plus cher de ses vœux.

Mais voilà qu'on n'en tint pas compte;
Et, chez eux, des voisins jaloux,
Secrètement, sans peur ni honte,
Cachent le corps de saint Pardoux.

Des jours, des mois, cent ans peut-être
Passent. L'Esprit du Saint navré
Vient, par deux fois, se plaindre au prêtre,
Prieur du hameau préféré;

(1) M. A. MAGEN a publié dans le *Recueil des travaux de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen*, tome III, 2^e série, *Une course en Quercy*, où il est question, à propos du village de Cambayrac, de la légende de saint Pardoux. M. Goux a tiré de cette Etude, à la demande de M. Bessières, le récit rimé qu'on va lire.

Et, chantant Psaume et Litanie ,
Le Pasteur et son peuple en deuil
Vont chercher la place bénie
Où le Saint gît en son cercueil.

On va , vient , fouille ; mais le zèle
N'y peut rien. Pourquoi s'obstiner ?
Déjà ceux dont la foi chancelle
Sont tout prêts à s'en retourner.

Soudain , retenu par la manche ,
S'arrêta le prêtre surpris.
D'un huisson sortit une branche
Qui s'engagea dans le surplis.

Mystère ! Sagesse profonde !
Signe émané l'on ne sait d'où !
Hors le vieux Prieur , tout le monde
Le méconnut. Un large trou ,

Par son ordre , à grands coups de pioche ,
Sous le huisson , vite , est creusé.
Le Saint , dans le creux de la roche ,
Les yeux clos , le teint reposé ,

Apparait ! Devant la relique
Qu'un miracle a fait recouvrer
Tous se signent ; la voix publique
Monte à Dieu , prompte à l'adorer.

II

Mais la journée était finie.
On ne peut se mettre en chemin.
L'ombre vient. La cérémonie
Est renvoyée au lendemain.

Les cloches, à toute volée,
Appellent, du soir au matin,
Les habitants de la vallée.
De Villesèque, bourg lointain,

De Cournou, des halliers, des vignes,
Des Roques, d'Albas, de Sauzet,
De Saint-Vincent, en longues lignes,
De Trébaix même on s'empressait.

Je ne cite que pour la forme
Cambayrac ! Il n'y resta plus
Qu'une fille aveugle et difforme,
Et qu'un vieux, des jambes perclus !

Quelle foi dans ce peuple immense !
Le voilà, sur deux rangs bien longs,
Qui se déploie et qui commence
A quitter le lit des vallons.

Il escalade la montagne.
Arbre et nuage sont absents ;
L'air est lourd, et le soleil gagne
Et chauffe les sentiers glissants.

Or, voici qu'une pauvre femme,
Bientôt mère, sous son fardeau,
S'affaisse, et, prête à rendre l'âme :
« J'ai bien soif, dit-elle, un peu d'eau ! »

« Au nom de la Vierge Marie,
Et du Petit-Enfant Jésus,
Bon saint Pardoux, je vous en prie,
De l'eau ! J'ai soif ! Je n'en puis plus ! »

Le Saint entendit sa prière.
Du rocher, le peuple attendri
Vit jaillir un filet d'eau claire
Qui, depuis, n'a jamais tari.

III

Dieu sait de quels soins manifestes,
De quel amour, de quel honneur,
Cambayrac entoure les restes
Du Saint qui lui porte bonheur !

Lorsqu'une grande sécheresse
Arrive en la chaude saison,
Et qu'on voit tomber en détresse
Bêtes et gens, fleur et gazon,

La foule, en priant, les ramène,
Le long du vallon altéré,
A la merveilleuse fontaine.
Le fléau, soudain conjuré,

D'une façon non équivoque,
Prouve le crédit triomphant,
Dont le grand Saint que l'on invoque
Jouit auprès du Dieu vivant.

J.-B. GOUX,



L'AGENAIS A VOL D'OISEAU.

L'ancienne province d'Agenais forme le noyau du département de Lot-et-Garonne dont elle occupe le centre. Toutefois une grande partie du territoire de ce département appartient, sous le rapport géographique, aux régions voisines.

Au fond, il est vrai de dire que le Périgord, le Quercy, la Gascogne viennent finir presque au pied d'Agen, point central de l'Agenais ; et des trois paysages divers que la ville embrasse du haut de la colline Saint-Vincent, l'un au nord, par l'escarpement et la nudité de ses coteaux, rappelle davantage le Périgord ; l'autre au sud et au sud-ouest, plus frais, plus vert, plus uni, tient de la Gascogne ; le troisième, vers l'orient, alterné de calcaires arides et de vignobles, se rapproche du Quercy.

De même, dans la population, suivant qu'elle réside au nord, au midi ou à l'est d'Agen, les influences des provinces d'alentour se font sentir sans qu'aucune de ces influences domine d'une manière sensible.

« L'histoire est d'abord toute géographie.¹ » — Depuis l'époque celtique jusqu'à la révolution de 89, la division physique et naturelle du territoire de Lot-et-Garonne répond identiquement aux divisions politiques ; mais il ne suffit pas de tracer la forme géographique de cette contrée, c'est surtout par ses fruits qu'elle s'explique : je veux dire, par les hommes et les événements que doit offrir son histoire.

A son berceau, la société française subit naturellement les fatalités de races et de climats : peu à peu, les nationalités de provinces perdent de leur originalité primitive, s'effacent en marchant à travers les siècles.

Ceci est vrai, surtout pour le département de Lot-et-Garonne : les extrémités du territoire, au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, furent toujours comme les membres et les muscles par lesquels un corps agit, se soutient, se défend ; mais la tête, le cœur, tous les or-

¹ Michelet.

ganes où s'élabore la vie sociale, furent au centre, dans le Bas-Agenais.

C'est par le Bas-Agenais que le reste de la province et les autres petites contrées à qui elle servait de lien, d'intermédiaire, se sont affranchies de la fatalité locale et ont abouti à l'unification monarchique, à cette centralisation merveilleuse qui fait aujourd'hui la puissance de notre nation.

Ce travail de fusion des races, d'assimilation des intelligences, de conquête des volontés, a commencé et fini à la même heure sur tous les points de la France. Ici, il s'est accompli sur de petites proportions ; là, sur une vaste échelle, selon que la persistance des races était plus ou moins opiniâtre, ou que les obstacles provenant de la nature ou de la configuration du sol, étaient plus ou moins difficiles à vaincre.

Décomposons topographiquement le département de Lot-et-Garonne.

En étudiant la géographie dans l'ordre chronologique, en voyageant à la fois dans l'espace et dans le temps, nous verrons par quelles épreuves morales il a dû passer, à quelles transformations politiques il a été soumis, dans quelles circonstances il a vécu depuis la nationalité gauloise jusqu'à la conquête romaine, depuis l'invasion franque jusqu'au monde féodal, depuis la lutte de la féodalité et de la monarchie jusqu'au triomphe du principe démocratique sur les débris de l'une et de l'autre, pour arriver à cette agrégation artificielle qui le caractérise au milieu des autres divisions territoriales du royaume, pour devenir l'unité d'un grand tout qu'on appelle la France.

Montons sur un des points les plus élevés du département, laissons derrière nous, à droite, l'ardente lumière de l'Espagne qui éclaire de magnifiques paysages, à gauche, le brouillard ondoyant sous le vent qui souffle des rives de la Gironde ; nous distinguerons, du nord à l'est, une zone à lignes courbes, ayant une longueur de six à huit myriamètres et une largeur presque égale : c'est le Haut-Agenais.

Les terrains jurassiques du Périgord, rattachés par le Lot aux plateaux calcaires du Quercy, constituent géologiquement cette contrée rude et sérieuse.

Le Haut-Agenais est un pays montueux qui n'a rien de grandiose, mais dont l'aspect, tantôt calme et sauvage, tantôt animé d'une beauté aussi brillante qu'originale, mérite de fixer l'attention.

Dans les vallées, on remarque des apparences de fertilité et de richesse ; mais sur les monticules, une terre aride, nue ou revêtue d'un simple manteau de fougères, déchirée de fondrières et de rochers. La surface du sol, dans sa plus grande étendue, est dominée par des rocailles qui, prenant toutes les formes, se courbent et se relèvent en festons, ou s'aplatissent en pavé, ou s'arrondissent en bornes, ou s'alignent comme les fondations d'un édifice, ou paraissent confusément jetées comme des restes de pilastres.

Là où la croupe des collines s'arrondit sous le pied des pâtres, se montrent une herbe longue et fine, des touffes de mousse ou verte ou jaunâtre, des expansions de lichens de toute couleur ; enfin, des forêts de chênes ou de châtaigniers complètent le plateau, en ajoutant à la variété du paysage.

Le hêtre, le tremble au feuillage mobile, le cornouiller mâle, le bouleau à la taille serrée dans un étui de satin blanc, l'aulne, le mérisier aux tiges élancées, couvrent le versant des ravins et se balancent quelquefois sur la cime des coteaux.

A l'époque de la fleuraison, on voit s'épanouir la campanule à feuilles rondes, l'asphodèle blanche à la carène pourprée, la tulipe *œil du soleil*, la potentille argentée, l'ophrys à l'odeur de vanille, le stipe plumet dont les barbes pennées ressemblent aux plumes de l'oiseau du paradis, la scabieuse à fleurs blanches, la primevère d'un jaune pâle, le liseron blanc et rose, l'épiaire des Alpes, le géranium au parfum acre et pénétrant, la digitale qui élève ses hautes pyramides de cloches purpurines tigrées de noir et de blanc. Là aussi le buis sauvage et le houx aux feuilles d'éméraude tapissent les gorges de nombreux ruisseaux dont l'eau limpide et glacée a le goût de la menthe et du thym quand le voisinage du minerai de fer ne lui communique pas un goût ferrugineux assez prononcé.

Dans plusieurs cantons du Haut-Agenais, la terre ingrate et rebelle semble livrer à regret des produits médiocres, mais indispensables à la nourriture de l'homme. L'homme aussi semble grandir en raison des obstacles : il a, pour féconder son travail, des sueurs plus abondantes, des bras plus robustes, une volonté plus opiniâtre que l'habitant des pays fertiles.

Le paysan du nord, dans les cantons de Duras, de Villéréal, de Monflanquin, est d'une stature élevée. Il y a en lui une force réelle, une sève amère, mais vivace ; plus laborieux qu'industriel, il laboure sans s'inquiéter de la pauvreté du sol qu'il déchire à peine avec la pointe de sa charrue.

A l'est, il y a plus de vie, plus d'animation qu'au nord : l'homme de taille moyenne, au teint rembruni, à la peau rude et sèche, est pétulant et généreux comme les bons vins rouges de Péricard et de Thézac ;¹ mais ces deux races, distinctes en apparence, n'en font qu'une : la race des Celtes !

L'élément celtique se retrouve, en effet, chez les habitants du Haut-Agenais, dans les qualités physiques du corps, dans la langue, dans la voix perçante et le timbre éclatant, dans les mœurs ; et, comme si ce n'était pas assez de ces monuments caractéristiques, on voit encore debout, çà et là, dans la contrée, quelques-uns de ces monuments appelés druidiques et que la tradition populaire désigne sous le nom de *tombes des géants* (Las toubos dès Tsaïans.)

Sur ce point du territoire, le droit féodal fut de bonne heure brillamment représenté par de puissants seigneurs, les Caumont-Laforce, les Biron, les Durfort, les Duras, les sires de Pardailan, les Lauzun dont un des descendants épousa, dit-on, secrètement la grande *Mademoiselle*, petite-fille de Henri IV ; beaucoup de donjons, de châteaux, de bastides, de forteresses ; peu de monastères ou de prieurés pour représenter l'idée chrétienne ; à peine quatre ou cinq communes, entr'autres Villereal et Fumel, pour affirmer l'élément municipal encore faible dans ce monde de fer.

Auprès de Cancon, vieille baronnie, on trouve un souvenir des guerres anglo-françaises dans la dénomination d'un champ voisin, *Lou camp dès Anglés*. Castillonnès (*Lou Castillounet*) bâti au moyen-âge pour tenir en respect les brigands qui dévastaient le pays, devient une ville au xiii^e siècle par la munificence des comtes de Toulouse et est instituée en commune. Monsempron et Martiloque dont le nom réveille le souvenir de la conquête romaine dépendaient de l'abbaye d'Aurillac : il y eut là un monastère important, comme l'attestent l'église et le cloître encore debout. Ici c'est Sauveterre (*Salva Terra*) dont le seigneur payait cinq sols par jour au roi d'Angleterre ; là Bonnaguil aux ruines imposantes dont le maître farouche, suivant la tradition, se souilla de crimes abominables. Voilà Monclar (*Monsclarus*) si admirablement situé entre deux vallées, au-dessus des deux Tolzats ; Montastruc, berceau de la famille de Flamarens. Labas Monflanquin dont la fondation date des premières croisades ; Paulhiac si pittoresquement assis sur un sommet baigné par la Lède ;

¹ Thézac et Péricard, dans le canton de Tournon, sont situés sur la frontière de l'Agenais et du Quercy.

Gavaudun, ancienne résidence de la famille Belzunce. Voici Frespech dont les forts remparts ne purent défendre l'anglais Pons de Castillon contre la vengeance du seigneur de Lustrac ; le château de Castelgaillard, célèbre par la fin tragique de sa belle châtelaine ; Puy-Calvary perché sur un pic comme un aigle ; Hautefrage, la charmante résidence des évêques d'Agen ; Tournon et Bourlens confisqués au ^{xiii}^e siècle au profit de ces prélats.

Le génie du Haut-Agenais, c'est un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide. Pendant nos guerres religieuses du ^{xv}^e siècle, à Duras, à Fumel, à Tournon, la réforme soutient des luttes sanglantes et terribles. La conviction s'y montre forte, intolérante : le seigneur de Fumel entre à cheval dans le temple des réformés de Condat ; il est aussitôt mis en pièces. La femme de confiance du marquis de Duras, Jacqueline de Miramont, à la tête de quelques personnes armées, arrête une procession de catholiques, saisit le curé par son vêtement, et menace, si le prêtre ne se retire à l'instant même, de faire main basse sur tous ceux qui le suivent.

Mais l'expression la plus noble et la plus élevée de cet esprit d'opposition, de liberté et d'indépendance, ce fut un homme de génie, ou ce qui vaut mieux, un homme d'un grand cœur, Bernard Palissy, de la Capelle-Biron.

Maintenant suivons le Lot, ce sérieux enfant des Cévennes, de l'est à l'ouest ; la scène change comme par enchantement. A l'aspect triste et sombre du Haut-Agenais succèdent une vallée fertile et des coteaux riants.

Passons, sans nous arrêter, devant Penne (*Pinna aginnensis*) dont les ruines rappellent Montfort et la croisade des Albigeois, Montluc et les malheurs des protestants.

Voici Villeneuve d'Eysses qui fut successivement station romaine, abbaye et ville municipale du moyen-âge ; Villeneuve, patrie des Guitton et des Cieutat, ces héros du courage civil, aussi grands que les plus grands hommes de Plutarque. Là est Casseneuil, l'une des châtellenies royales de Charlemagne et berceau de Louis le Débonnaire, qui porta longtemps les cruelles traces du passage des Normands.

Puis viennent l'ancienne seigneurie de Hauterive ; Sainte-Livrade qui fut, au ^x^e siècle, un monastère fondé par saint Robert ; Fongrave, célèbre succursale de l'abbaye de Fontevrault ; Castelnoron qui réveille le souvenir des invasions sarrazines ; Clairac, la ville protestante par excellence, où la réforme prit naissance dans un couvent de moines, et jeta de si profondes racines ; enfin, Aiguillon,

cette autre station romaine, qui semble présider à la fusion des deux races Aquitaine et Celtique, mises en présence par la Baïse et le Lot, sur les bords du grand fleuve méridional, la Garonne.

Etendez de quelques myriamètres de largeur, du nord au sud, le rayon que nous venons de parcourir : ce sont des collines couvertes de vignes, d'arbres à fruits, une riche plaine, enfermée dans un vaste bocage ; c'est un pittoresque mélange de moissons jaunes et de prairies vertes que le Lot coupe de son écharpe bleue jetée en plis capricieux sur cette carte géographique.

Traversons la Garonne : le beau pays qui est là devant vous, au sud et à l'ouest, c'est la portion du territoire aquitain comprise dans le département de Lot-et-Garonne.

Embrassez du regard toute cette contrée, fraîche de verdure comme la vallée de Montmorency, sous un ciel brûlant comme l'Espagne ; voyez ces champs de blé et de maïs d'un vert transparent qui se jouent aux reflets du soleil sur la plaine large et riante, ces maisonnettes à toit plat, entourées de sveltes peupliers et de riches massifs, qui donnent au paysage un aspect d'Italie : ici, les fruits précoces courbent les branches des arbres, alors que les fleurs ne font que poindre aux jardins de la Touraine ; des bosquets délicieux, des prairies herbeuses et fleuries, sont coupés par de nombreux ruisseaux qui, selon l'expression du poète, semblent quitter à regret les rives enchantées qu'ils arrosent : plus loin, au midi, et comme pour couronner ce brillant panorama, les cimes géantes des Pyrénées blanchissent à l'horizon.

Les Ibères, ou Aquitains, se montrent non moins obstinés dans leurs terres hautes et basses que le Celte sur le territoire pierreux et sec du Haut-Agenais. Toutefois l'Aquitain des plaines fertiles ouvertes de toutes parts aux invasions, dans l'arrondissement de Nérac surtout, a fini par s'imprégner de la civilisation romaine. Au ^v^e siècle, après la conquête, le sol de la Novempopulanie était aussi riche, aussi bien cultivé qu'à notre époque. Les Aquitains étaient du nombre des Gallo-Romains méridionaux chez lesquels l'industrie, les arts, la littérature et la politesse de Rome avaient fait le plus de progrès. Mais, dès le ^{vi}^e siècle, les Vascons ou Aquitains des montagnes, toujours indomptables, souvent malheureux, mais jamais vaincus, viennent retremper l'esprit national des habitants de la plaine. Une alliance étroite, qui rappelle la glorieuse confédération *Sotiate* au temps de César, se forme entre ces populations d'origine commune ; l'étendard de l'indépendance est levé contre la domina-

tion franke, et le chant de guerre retentit des Pyrénées aux rives de la Garonne. La lutte, semée d'alternatives de revers et de succès, soutenue avec un courage héroïque par les ducs aquitains, Eudes, Hunold, Waifer, dure plus de deux siècles : la fortune des Franks triomphe !

Cependant, au x^e siècle, les Aquitains avaient encore une langue et des mœurs qui les distinguaient des nations du Nord.

« La protection de la reine Constance, dit la chronique, attira de
« l'Aquitaine à la cour du bon roi Robert des hommes remarquables
« par leur caractère léger, par leur vanité extrême, par leurs mœurs
« et leurs costumes étranges et ridicules. On fut choqué en voyant
« la bizarrerie de leurs vêtements, de leurs armures et des harnais
« de leurs chevaux ; leur tête à moitié tondue, leur menton rasé à
« la manière des histrions, leurs hauts-de-chausses, leurs souliers
« très difformes, attirèrent sur eux le *mépris général*. »

Au temps des Plantagenet, vers le milieu du xii^e siècle, les Aquitains apparaissent encore avec leur turbulence, leur ardeur de combats, leur passion d'indépendance, et avec leurs poésies incisives et harmonieuses, expression des sentiments et des idées populaires. Et plus tard, quand ils virent que la force et le courage opposaient une barrière impuissante aux empiètements de l'étranger, ils surent bien vite prendre leur parti : les voilà, les uns suivant la bannière Franke, les autres passant sous le pennon des Anglais. (L'Anglais payait plus cher : il était mieux servi.) — Mais ce n'est pas seulement de l'argent qu'il fallait pour prix de leurs services à ces nouveaux *soldures*¹ dont le dévouement était aussi intéressé que suspect : ils demandaient d'abord des libertés et des privilèges pour leurs villes ; puis des châteaux, des fiefs, des emplois supérieurs à la cour pour eux et leurs hoirs.²

Tels ils se montrent encore au xv^e siècle, sous Bernard d'Armagnac, et enfin sous le règne du roi gascon, Henri IV.

« Quoiqu'au fond le caractère ait peu changé, nous ne devons

¹ Les soldures aquitains étaient des gens qui se liaient à la vie et à la mort à la mauvaise fortune d'un chef : s'il périssait, ils périssaient avec lui ou se donnaient la mort à eux-mêmes ; et, de mémoire d'homme, pas un seul n'a manqué à cet engagement. (Comm. de César, liv. III.)

² Au xiii^e siècle, on voit des Gascons gouverner l'Angleterre. Depuis le xiv^e siècle jusqu'à nos jours, un grand nombre d'entre eux sont parvenus aux premières dignités de l'Etat en France.

« pas nous figurer les Aquitains d'alors, comme nous les voyons « et les comprenons aujourd'hui.¹) — Cependant allez du sud à l'ouest, sur la rive gauche de la Garonne, dans l'arrondissement d'Agen en partie et dans tout l'arrondissement de Nérac, et dites-moi si le Gascon, habitant de cette contrée, ne ressemble pas à l'Aquitain, comme l'Aquitain lui-même aux enfants de l'Ibérie ? Dites-moi si le type original de la race ibérique n'a pas été respecté par les siècles, malgré les révolutions sociales et les progrès de la civilisation ? Ces traits expressifs, cette taille carrée mais souple, cet esprit vif et intelligent, n'établissent-ils pas des analogies frappantes entre les descendants et les ancêtres ? Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, le Gascon ou Aquitain est brave, adroit, rusé, beau parleur et homme d'action ; il a la langue prompte, la main aussi ; infatigable à la marche, le soldat de l'infanterie aquitanique mérita, à l'époque gauloise, les éloges de César : il n'a rien perdu de sa réputation, en passant à travers les sanglantes mêlées du moyen-âge. Avons-nous besoin d'ajouter que pendant les guerres de la République et de l'Empire, cette réputation n'a fait que grandir ?

(*A continuer.*)

JEAN LACOSTE.

¹ Michelet.

APERÇU SUR LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT DE LOT-& GARONNE.

Notions préliminaires.

La Géologie ne doit plus être aujourd'hui un simple objet de curiosité. La Terre n'est pas seulement un musée d'antiquités à la disposition des collectionneurs ; elle présente à celui qui veut étudier les transformations du globe un plus vaste champ d'études et de sérieuses méditations. Grâce au développement rationnel des sciences, la Géologie a pris rang parmi les sciences exactes ; et nous pensons que sa connaissance serait plus répandue, si de malheureuses subdivisions de terrains, purement locales, n'étaient venues jeter l'ennui et le dégoût dans l'esprit de ceux qui auraient abordé l'étude de cette branche des sciences naturelles.

Quelle est l'origine de la Terre ; à quelle cause attribuer les montagnes ; comment les êtres organisés ont-ils été formés ? Grandes questions que nous n'effleurons pas même dans un mémoire de Géologie locale, mais dont la solution est réservée à la persévérance des études géologiques. Assez de savants travaillent à la recherche de cette solution, pour nous permettre d'espérer que son influence sera considérable sur les progrès à venir ; car, il faut le reconnaître, il en reste beaucoup à réaliser.

Les individus varient suivant le milieu dans lequel ils vivent ; les races subissent les modifications de l'individu ; de nouvelles espèces viennent remplacer les espèces transformées ; — c'est donc un devoir d'étudier la Géologie, ou du moins de ne pas rester indifférent à ses progrès : car, de même que les chemins de fer et le télégraphe électrique ont changé notre manière de vivre, de même la Géologie finira par lever, en partie du moins, le voile qui couvre encore l'origine et la fin de l'humanité.

Le but que nous nous proposons n'est pas de faire de la Géologie spéculative, encore moins essaierons-nous de toucher au côté phi-

losophique de cette science. Nous nous bornerons à décrire les terrains du département de Lot-et-Garonne tels que nous les avons vus, et nous mettrons à profit le résultat de longues et pénibles recherches stratigraphiques faites avec nos excellents amis et camarades MM. Roussel, Baritaud et Tripelon. Nous tâcherons de classer nos terrains, non pas exclusivement à l'aide des fossiles, mais en étudiant les effets produits par les soulèvements des montagnes.

Avant d'entrer dans le sujet lui-même, qu'il nous soit permis de décrire succinctement les principales phases par lesquelles la Terre a passé. La suite de notre travail sera peut-être plus facile à comprendre.

Lorsque l'anneau de matière cosmique destiné à former la Terre se fut condensé autour de son centre d'attraction, un astre, d'aspect cométaire, circulait autour de la planète centrale, *le Soleil*, et tournait sur lui-même. La matière constituant cet astre, à l'état de vapeurs, se condensa; et il vint un moment où « la Terre, à l'état de fluidité ignée, formait une colossale goutte de matières fondues, d'une circonférence de près de neuf mille lieues (Le Hon). » Cette sphère brûlante prit la forme sphéroïdale, résultant de son mouvement de rotation autour de son axe, et entraînait autour d'elle une atmosphère immense composée des matières les plus volatilisables. Elle circulait dans les espaces intersidéraux dont la température, d'après Fourier, n'est pas moindre que 60 degrés au-dessous de zéro, et perdait incessamment, par le rayonnement, une partie de son calorique. Il arriva que la surface pâteuse du globe se figea.

Dès lors l'écorce solide de la Terre commença à exister; elle garda la forme sphéroïdale. La lourde atmosphère ambiante, obéissant à la loi du rayonnement, se condensa et les vapeurs se précipitèrent sur l'enveloppe solide dont elles modifièrent la constitution.

Telle est l'origine de ces puissantes masses connues sous le nom de *Granit*, appelées aussi *Terrains azoïques* ou privés d'êtres organisés. Ces terrains, formés sous l'influence du feu central, sont divisés en sept groupes par M. Albert Gaudry, savoir les groupes *protogénique*, *granitique*, *amphibolique*, *serpentineux*, *ophitique*, *trachitique* et *basaltique*.

Les vapeurs se condensant toujours, se précipitèrent encore et la terre fut couverte d'eau, au sein de laquelle, agitée ou tranquille, se déposèrent les matières tenues en suspension.

Nous sommes arrivés à la période *Primaire*, c'est-à-dire aux premiers terrains déposés ou *de sédiment*. La croûte terrestre, quoique

solide, n'empêchait pas la partie fluide, située au-dessous, de diminuer de volume en se refroidissant. Il arrivait des moments où l'enveloppe formait calotte. Lorsque cette calotte, cette voûte, si l'on veut, avait une portée trop grande, sans augmentation d'épaisseur à la clef, il en résultait des affaissements, des dislocations; et, avec les effets de la force expansive des gaz intérieurs, l'émergement d'une grande quantité d'îles, qui donnèrent naissance à d'immenses archipels. Lorsque les eaux furent suffisamment refroidies la *Vie* se manifesta : d'abord par des plantes de l'organisation la plus simple, plantes gigantesques, à immenses feuilles, destinées à épurer l'atmosphère et les eaux afin de rendre possible l'apparition de la *Vie animale* représentée à cette époque par les formes primitives des *Trilobites*, des *Brachiopodes* et des *Crinoïdes*.

Les terrains primaires se divisent en trois groupes : l'INFÉRIEUR, subdivisé en étages *Cambrien*, *Silurien* et *Murchisonien*; le MOYEN, subdivisé en étages *Dévonien* et *Carbonifère*; le SUPÉRIEUR qui comprend l'étage *Permien*. Tous ces noms sont donnés par des noms de pays où les terrains déjà nommés se retrouvent principalement.

Déjà bien des montagnes étaient soulevées et avaient tracé des lignes de démarcation précieuses entre ces divers étages. Ce sont les systèmes :

1° Du Westmoreland et du Hundrusck, entre le terrain Cambrien et le terrain Silurien;

2° Du Bocage (Calvados et des ballons des Vosges) entre le terrain Silurien et le terrain Carbonifère;

3° Du nord de l'Angleterre, soulevé entre le terrain Carbonifère et le terrain Permien;

4° Du Hainaut, entre le terrain Carbonifère et le grès des Vosges, partie supérieure du terrain Permien;

5° Du Rhin, soulevé entre le grès des Vosges et le terrain du Trias, dont il va être question.

Nous entrons maintenant dans la grande période *Secondaire* qui comprend les trois grandes divisions du *Trias*, du *Jurassique* et du *Crétacé*, divisées elles-mêmes en plusieurs étages, séparés par l'apparition de nouvelles chaînes de montagnes qui ont considérablement accru l'importance des continents. Ces grandes époques ont toujours vu se produire la condensation de nouvelles vapeurs qui déposaient de nouvelles couches ensevelissant, dans leurs masses, la plus grande partie des êtres des époques précédentes.

Les animaux et les plantes du terrain triasique servent de transition entre les formes précédentes des temps paléozoïques et celles du terrain jurassique. A cette époque apparaissent les premiers mammifères, mais ils n'ont qu'une chétive importance : ce sont des marsupiaux et des insectivores occupant le dernier échelon de leur classe. Les tortues et les premiers lézards apparaissent ; les céphalopodes prennent un développement extraordinaire ; mais l'époque secondaire est surtout remarquable par le prodigieux accroissement des reptiles sauriens qui règnent à la fois sur la terre, dans les eaux et dans les airs. Ce sont les *Ptérodactyles*, les *Ichthyosaures*, les *Plésiosaures*. Sur les continents vivent des lézards de la taille des rhinocéros et des éléphants : le *Dinosaure*, le *Mégalosaure* et le colossal *Iguanodon*.

Les chaînes de montagnes soulevées pendant l'époque secondaire sont les systèmes suivants :

1° Du Thuringerwald et du Morvan, soulevé entre la période du Trias et le terrain Jurassique ;

2° De la Côte-d'Or, soulevé entre les terrains Jurassique et Crétacé inférieur ;

3° Du mont Viso, soulevé entre le terrain Crétacé inférieur et l'étage supérieur, ou *Sénonien*, du même terrain.

Après l'époque secondaire vient la grande période *Tertiaire*, divisée en trois âges par l'éminent géologue sir Ch. Lyell, savoir : 1° l'*Eocène*, ou terrain tertiaire inférieur ; le *Miocène*, ou terrain tertiaire moyen, et le *Pliocène*, ou terrain tertiaire supérieur. Chaque division tertiaire a été bien tranchée de la précédente par des soulèvements de montagnes, et nous regrettons de ne pouvoir ici donner une description de la découverte qui immortalisera le vénérable secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Elie de Beaumont.

Dès la période tertiaire, les innombrables céphalopodes secondaires sont éteints ; les oiseaux et les poissons se multiplient ; les mammifères sont nombreux et leur nombre va toujours croissant, à mesure que s'amoindrit l'ordre des sauriens. La végétation se rapproche insensiblement de celle de nos jours ; on trouve les dicotylédones : l'orme, le chêne et le saule, etc. La température est plus élevée que la température actuelle, car les *Palmiers* croissent jusqu'au centre de l'Europe. (Nous aurons à parler des chênes et des palmiers trouvés dans le département de Lot-et-Garonne). En un

mot, la vie se manifeste par des êtres d'une organisation de plus en plus élevée à mesure que l'atmosphère s'est épurée.

L'époque tertiaire est éminemment lacustre, c'est-à-dire que les terrains tertiaires ont été, en grande partie, déposés dans l'eau douce. Les *Lymnées*, *Planorbes* et *Helix*, dont les espèces vivent encore, sont nombreux et caractéristiques. La mer fait quelquefois irruption et refoule les eaux des lacs : nous en trouverons des traces dans la description de notre département.

Comme nous l'avons dit, de nouvelles chaînes de montagnes ont marqué les diverses subdivisions tertiaires, et ces montagnes, à mesure qu'elles se rapprochent de l'époque actuelle, atteignent des hauteurs plus considérables. Ce sont les systèmes :

1° Des Pyrénées et des Apennins, soulevé entre les périodes du terrain Crétacé supérieur, de l'Éocène moyen et celle de l'Éocène supérieur ;

2° De Corse et Sardaigne, soulevé entre l'Éocène supérieur et le Miocène inférieur ;

3° Des Alpes occidentales, soulevé entre le terrain Miocène et le terrain Pliocène, ou *alluvions anciennes* ;

4° Des Alpes principales, soulevé entre le terrain Pliocène et la période actuelle.

Ainsi qu'on a pu le voir par ce qui précède, à chaque grande période géologique la mer abandonnait les rivages précédents et laissait une ligne de rivages, toujours concentriques aux précédents. A l'intérieur de ces rivages concentriques, il resta un bassin assez étendu dans lequel se déposèrent les terrains tertiaires.

En étudiant une carte géologique de France on peut voir une « succession d'étages descendre des hauteurs des Vosges vers Paris, « en dessinant une série de courbes concentriques, comme les gradins d'un amphithéâtre. Ces lignes de bourrelets séparés par des « escarpements sont très importantes au point de vue stratégique, et « la capitale de la France se trouve ainsi défendue sur une très « grande étendue par un véritable système d'enceintes naturelles. Le « premier bourrelet, formé par une côte très rapide, commence un « peu à l'est de Metz, et descend de là jusqu'à une assez grande « distance vers le sud : il est déterminé par la tranche des couches « calcaires appelées *lias* (Terrain jurassique inférieur). Le second « bourrelet répond à l'étage inférieur du système oolithique (Terrain « jurassique supérieur), et ces couches reparaissent au jour sur la « lisière de la Normandie. Le troisième bourrelet, situé à l'est de « Verdun, répond à l'étage moyen du même système ; le quatrième, « à l'ouest de Verdun, répond à l'étage supérieur du système ooli-

« thique. On conçoit que, le long de toutes ces bandes parallèles, la
« différence des terrains argileux et des terrains calcaires se témoi-
« gne d'une manière sensible dans les conditions diverses de l'agri-
« culture, qui se trouve par conséquent soumise aussi, dans cer-
« taines limites, à cette même disposition en bandes parallèles. Le
« cinquième bourrelet, un peu en avant de Sainte-Menehould, est
« constitué par les déchiement du grès vert (Terrain crétacé infé-
« rieur), et c'est dans cette longue bande que s'infiltrèrent les eaux
« artésiennes. Le sixième, très voisin presque partout du précédent,
« correspond à la craie qui forme au-delà un large gradin presque
« plat dans les grandes plaines de la Champagne. Enfin, le septième
« bourrelet, déterminé par la saillie des couches calcaires tertiaires,
« commence ces riantes campagnes qui environnent Paris, en oppo-
« sant un vif contraste au dépôt de craie qui les entoure.

« Il est bon de remarquer, avec M. Elie de Beaumont, qu'à partir
« du point où les bourrelets s'interrompent en s'enfonçant au-des-
« sous du terrain tertiaire qui s'étend uniformément de Paris à
« Bruxelles, la politique a dû suppléer à la nature par des lignes de
« forteresses, qui sont comme la prolongation artificielle des remparts
« naturels du sol. L'importance de ces remparts naturels pour la dé-
« fense du territoire est secrètement inscrite dans l'histoire militaire
« de la France ; car c'est précisément sur eux que se sont données
« les batailles les plus décisives, surtout à ces brèches qui s'y trou-
« vent creusées par le passage des rivières. Cette vérité devient évi-
« dente en suivant les opérations de l'invasion de 1814. C'est sur le
« bourrelet le plus inférieur, formé par les extrémités du dépôt ter-
« tiaire, que se trouvent les champs de bataille de Montereau, No-
« gent, Sézanne, Vauchamp, Montmirail, Champaubert, Epernay et
« Laon. Sur la deuxième crête, formée par les limites de la craie, se
« trouvent Troyes, Brienne, Vitry, Sainte-Menehould, et aussi Valmy.
« La troisième crête, formée par les couches de grès vert, présente
« les fameux défilés de l'Argonne. Les autres bourrelets ont offert
« les mêmes incidents militaires. On voit par là toute l'importance
« stratégique des zones de rivages successivement abandonnées par la
« mer. (Géologie contemporaine, par l'abbé Chevalier ; Tours, 1868.) »

Reprenons maintenant la description des grandes époques géolo-
giques.

Nous sommes arrivés à l'époque *Quaternaire*, époque qui a été pré-
cédée d'une nouvelle condensation de vapeurs dont la tradition se
retrouve partout sous le nom de Déluge universel.

Depuis longtemps l'homme avait fait son apparition. M. l'abbé
Bourgeois a retrouvé des traces de son existence dans la période
miocène. D'autres savants mettent son apparition dans la période
pliocène ; d'autres enfin la croient quaternaire.

Après cette trop courte description des temps géologiques, nous
allons étudier les terrains qui composent le département de Lot-et-
Garonne. Nous commencerons par les plus anciens.

(A continuer.)

EUGÈNE DUPEYRON.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Toute *Revue* bien née doit à ses lecteurs un exposé quelconque du mouvement littéraire contemporain. C'est un des éléments les plus indispensables de son programme.

Quels que soient le caractère, la forme et les proportions de cet exposé : causerie, revue, chronique ou catalogue, le but n'en est pas moins précis et invariable : tenir le lecteur au courant des choses nouvelles de l'esprit et lui indiquer, au passage, les publications fraîches écloses pouvant le mieux répondre à ses désirs, à ses besoins ou à ses préférences.

La tâche est, sans contredit, aride et laborieuse, même en la réduisant aux proportions les plus modestes, même en se bornant, comme l'indique notre titre, à un simple *bulletin* détaillé, terme plus voisin de la sécheresse extrême d'une nomenclature que de la verbosité d'une critique générale.

Au point de vue bibliographique et littéraire, le mois de Janvier 1874 se trouve affligé d'une pauvreté telle que malgré le développement luxueux de notre préambule, nous devons recourir à Décembre pour remplir le peu d'espace qu'une première livraison nous accorde.

En effet, à part un petit volume du genre neutre : le *Mariage de Juliette*, par Hector Malot (Michel Lévy, in 12), dont on ne saurait rien dire de bien sérieux ; à part quelques autres brimborions de même espèce, Janvier n'offre guère de recommandable que l'impression de plusieurs comédies nouvellement applaudies ; mais, en se reportant de très peu de jours en arrière, on pourrait aisément recueillir une ample moisson de brochures et de livres avec lesquels on n'aurait plus que l'embarras du classement et du choix.

Soyons sobre cependant et, puisqu'il faut absolument citer, bornons-nous aux quelques citations suivantes :

C'est d'abord la réimpression des *Jeunes-France* de Th. Gautier (Charpentier, in-12), un livre depuis longtemps épuisé et que notre génération connaissait à peine.

C'est encore un ouvrage inédit de Prosper Mérimée : *Lettres à une inconnue* (Michel Lévy, in 12), qui, pour n'ajouter rien à la gloire littéraire d'un aimable écrivain trop tôt disparu, est loin de déparer son œuvre.

Le luxe inouï des publications de la librairie Lemerre n'est plus à signaler : papier teinté, ornements et fleurons, typographie fantaisiste, rien n'y manque. Voici, par exemple, tout un lot récent de poésies, poésies légères, vagues, nébuleuses et éphémères : *Idylles et Chansons*, par G. Lafenestre, — le *Bleu et le noir*, par A. Theuriot, — *A mi-côte*, par Léon Valade, — *les Siestes*, par Grandmougin, etc.,

etc. — De l'art, beaucoup d'art ; mais quant au souffle, à l'originalité, à l'inspiration ?...

Les ouvrages de vulgarisation scientifique se multiplient. Le précieux filon découvert naguère par Louis Figuier est aujourd'hui largement exploité, et chaque fin d'année voit éclore une foule de volumes de tous formats, dans lesquels la science cherche à dérober son aridité sous les artifices d'un style familier et sous le luxe de la gravure.

Tels sont, par exemple :

Histoire d'une maison (Texte et dessins de Viollet-le-Duc). — Hetzel, in-8°.

Les Sciences usuelles, par Du Temple (Hetzel, in-8°).

Les Applications de la physique, par Amédée Guillemin (Hachette, in-8°).

Les Machines par With (Baudry, 2 vol. in-8°).

Sans oublier cette charmante collection in-12, éditée par la librairie Hachette sous le titre un peu vague de *Bibliothèque des Merveilles*, et dont les derniers volumes parus se nomment :

Les Machines, par Collignon (1 v.)

Les Merveilles de la locomotion, par Deharme (1 v.).

La Photographie, par Tissandier (1 v.), et surtout, méritant une recommandation spéciale :

L'Envers du théâtre, par Moynet (1 v.).

Signalons enfin, en terminant, un petit livre charmant dû à la plume aimable et honnête d'un de nos compatriotes : les *Légendes du châtier rural*, par Goux (Librairie de la Maison Rustique, — in-18), avec une préface de M. Ad. Magen.

Les vers, ou, disons mieux, la véritable poésie de ce recueil, pour être étrangères au lyrisme factice que le goût réproche et que tant de lecteurs recherchent, la poésie de ces *Légendes* n'en est pas moins réelle, sincère et de bon aloi. — L'art, ici, ne se montre pas outre mesure en débordant la pensée ; mais l'inspiration du cœur se traduit toujours en des termes excellents, sous une forme délicieuse. — La description a du relief et le paysage des parfums.

Une telle lecture ne peut que reposer l'esprit et faire aimer le poète.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au présent *Bulletin* se trouvent à la librairie J. Michel et Médan, à Agen.

L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

EK LE DUC D'ÉPERNON.¹

I

Le duc d'Épernon devenu gouverneur de la Guyenne, en 1622, ne tarda pas à se trouver en lutte avec deux des grandes puissances de cette province : le Parlement et le Clergé. Cela du reste n'avait rien d'étrange et s'expliquait parfaitement pour ceux qui connaissaient les sentiments d'orgueil, de fierté et d'insubordination qui animaient le favori d'Henri III. Nous avons déjà raconté ² les échecs subis par lui, dans ses longs différends avec le Parlement de 1623 à 1627, échecs qui n'avaient pas eu pour effet d'apporter plus de retenue, de modération et de sagesse dans ses actes. Il fut non moins violent, et non moins emporté, en 1633, dans ses démêlés avec l'archevêque Henri de Sourdis. Cet événement qui fit alors tant de bruit est cependant assez peu connu aujourd'hui. Aussi avons-nous pensé qu'il pouvait fournir l'objet d'une Étude intéressante pour les annales de la Guyenne avec d'autant plus de raison, que non seulement il dépeint le caractère et les habitudes des deux personnages qui en furent les principaux acteurs, ainsi que le rôle joué, dans ces circonstances, par les divers éléments qui dominaient à Bordeaux, le Parlement, le Clergé et la Jurade, mais parcequ'il démontre en même temps que le cardinal de Richelieu savait user d'autres moyens que de l'échafaud, pour briser la résistance de ces grands seigneurs turbulents et factieux, qui, depuis la mort d'Henri IV, cherchaient à établir, à leur profit, une nouvelle féodalité.

¹ Cette étude historique inédite a été couronnée par l'Académie des sciences, arts et lettres de Bordeaux, dans sa séance publique du 11 mars 1869.

² Voir la Revue critique de Législation, avril, mai, juin et août 1870. — *Le Premier Président de Gourgues et le Duc d'Épernon*, ouvrage couronné par l'Académie des sciences, lettres et arts de Bordeaux, le 23 avril 1868.

Une pareille étude était d'ailleurs le complément obligé de celle que nous avons consacrée à faire connaître les nombreuses discussions qui s'élevèrent entre le Parlement et le gouverneur. L'accueil beaucoup trop flatteur que ce dernier travail a reçu de l'Académie de Bordeaux nous imposait le devoir d'entreprendre celui-ci. Puissions-nous avoir réussi à le rendre encore digne de sa bienveillante approbation.

Dès que le duc d'Épernon fut arrivé à Bordeaux, comme lieutenant du Roi et gouverneur de la province, il s'empressa de se rapprocher du cardinal de Sourdis, qui occupait alors le siège archiépiscopal de cette ville, et cela en haine du Parlement pour lequel le prélat n'avait aucune sympathie. Leurs relations devinrent plus étroites encore, à la suite des graves débats qui s'agitèrent entre le premier président de Gourgues et le gouverneur. Aussi, lorsque l'archevêque devint gravement malade, dans les derniers mois de l'année 1627, et qu'il fallut songer à son successeur, d'Épernon s'en préoccupa vivement, désireux d'empêcher à tout prix l'évêque de Maillezais, Henri de Sourdis, frère du cardinal, de le remplacer.

Avant d'entrer dans les ordres Henri de Sourdis avait suivi la carrière des armes, et il était resté autant homme d'épée qu'homme d'Église. On le comptait au nombre des amis et des protégés du cardinal de Richelieu. L'activité qu'il avait déployée pour équiper la flotte destinée au siège de La Rochelle, et l'énergie dont il avait fait preuve pour défendre les îles de Rhé et d'Oleron n'avaient fait qu'augmenter la faveur dont il jouissait auprès du premier ministre. Il suffit pour s'en convaincre de lire la correspondance échangée entr'eux à cette époque.¹

L'estime et l'affection que Richelieu portait à l'évêque de Maillezais à raison des services qu'il avait rendus, pendant la mémorable campagne de 1627, avaient profondément blessé d'Épernon, car c'était à Bordeaux, sous ses yeux, et sans son concours, que le prélat avait préparé le matériel de la flotte. Or, comme Henri de Sourdis désirait succéder à son frère, il avait cherché, pendant son séjour dans cette ville, à s'y créer des partisans. Témoin des violences du gouverneur à l'égard du Parlement, il avait embrassé la cause de ce dernier, et il ne négligeait aucune occasion pour prévenir le cardinal en faveur

¹ Lettres et instructions diplomatiques du cardinal de Richelieu, par M. Avenel, t. I, pag. 387, 515, 545.

de cette compagnie. — C'est ainsi que le 27 février 1627, il écrivait à Richelieu combien il avait à se louer du concours que lui avait prêté le Parlement pour remplir la mission qui lui avait été confiée. C'était d'autant plus habile de sa part, qu'à ce même moment, le duc avait froissé le cardinal en lui faisant une mauvaise querelle à propos de quelques caraqucs portugaises échouées sur les côtes de Gascogne, et que le ministre revendiquait, en sa qualité de surintendant de la marine. Richelieu du reste n'avait jamais eu aucune sympathie pour d'Épernon, il détestait en lui cet esprit de révolte et d'insoumission qui le caractérisait plus encore que la plupart des grands seigneurs, ses contemporains. Il tenait essentiellement par suite à avoir à Bordeaux un archevêque dévoué, d'un caractère ferme et énergique, qui pût tenir tête au gouverneur. Nul ne remplissait mieux ces conditions qu'Henri de Sourdis. Plein d'ardeur et de ténacité, ombrageux, jaloux de ses droits, incapable de supporter une contradiction, il ne s'inclinait que devant la volonté du cardinal ministre. Aussi les démarches et les tentatives de d'Épernon pour l'écarter de Bordeaux ne firent que maintenir Richelieu, dans la détermination qu'il avait prise de le donner pour successeur au cardinal de Sourdis. Dans le dernier mois de l'année 1627, il le créait coadjuteur de son frère,¹ et le cardinal étant mort, en février 1628, Henri de Sourdis le remplaça immédiatement.²

Cette élévation excita de plus fort la colère du duc d'Épernon. A peine le nouvel archevêque avait-il pris possession de son siège que des froissements multipliés éclatèrent entr'eux. Richelieu ne les ignora pas, il y fait allusion dans sa correspondance avec Henri de Sourdis, quand il lui dit : « *Que les difficultés qui existaient entre le Gouverneur et lui ne devaient pas retarder le service du Roi.* »³

L'attitude du duc d'Épernon au début de leurs relations détermina l'archevêque à se prémunir contre les éventualités qui pourraient en être la conséquence ; car, même sous l'inflexible ministre qui était au pouvoir, le gouverneur de la Guyenne avait su conserver une haute influence. En conséquence, Henri de Sourdis s'attacha de plus fort au cardinal, et fit, avec lui, la campagne de la Valteline. Les lettres de Richelieu ne tarissent pas sur les remerciements qu'il adresse à son lieutenant (c'est la qualification qu'il lui donnait) pour les nouveaux

¹ Avenel, tom. II, pag. 713.

² Ravenez ; *Hist. du cardinal de Sourdis*. — ³ Avenel, t. III, pag. 58.

services qu'il rendit, pendant cette expédition. Ils se trouvèrent ensemble à Montauban, après la soumission des Réformés du Midi. — D'Epéron était venu lui-même, dans cette ville, au-devant du cardinal. Celui-ci voulant profiter de cette occasion pour tenter de les réconcilier, présenta l'archevêque au duc, en lui disant : « *Voici Monsieur de Bordeaux, il veut être votre serviteur, et je vous prie d'être son ami pour l'amour de moi.*¹ » Le duc d'Epéron ne se tourna qu'à demi du côté d'Henri de Sourdis, et se borna à répondre : « *Nous nous connaissons, Monsieur de Bordeaux et moi.* » Cette scène déplut singulièrement au cardinal et à l'archevêque ; ils dissimulèrent leur mécontentement, mais ils ne l'oublièrent jamais.

Non seulement l'archevêque servait, avec fidélité et dévouement, la politique du cardinal, mais il était encore l'intendant de ses intérêts privés ; c'est ainsi qu'en 1630 et en 1631, il dirigea les travaux d'embellissement du château de Richelieu : il venaient à peine d'être terminés au moment de l'exécution du duc de Montmorency, en 1632 ; aussi lorsque Anne d'Autriche quitta Toulouse, après ce douloureux événement, le cardinal insista vivement auprès de la Reine pour qu'elle s'arrêtât à Richelieu en revenant à Paris. Le duc d'Epéron la supplia de son côté de visiter son château de Cadillac, en passant : elle y consentit, et, en arrivant à Langon, elle trouva une galiote sur laquelle elle monta avec sa suite pour se rendre à Cadillac. Le duc avait eu soin de faire préparer, sur le bord de la Garonne, un carrosse pour la Reine, mais il ne s'en trouva pas pour le cardinal, qui, quoique malade et souffrant, fut obligé de faire à pied le trajet de la rivière au château. Était-ce négligence ou malice de la part du duc d'Epéron ? S'il faut en croire Girard² le duc avait donné des ordres pour qu'un carrosse fût mis à la disposition du premier ministre, mais ce carrosse aurait été pris par des officiers de la suite de la Reine, au milieu des embarras du débarquement. Ce qu'il y a de certain, c'est que d'Epéron, après avoir conduit la Reine au château, revint sur ses pas pour recevoir le cardinal : il le trouva en route, et, malgré ses sollicitations, Richelieu refusa d'accepter un carrosse.³ Cette mésaventure ne fut pas la seule qui signala le séjour du cardinal à Cadillac et à Bordeaux. Il tomba gravement malade dans cette dernière ville, et y

¹ *Histoire de Louis XIII*, par le père Griffet, tom. I, page 679. — *Idem*, Bassompierre, Mémoires, collect. Michaud, page 306.

² Girard, *Histoire de la vie du duc d'Epéron*, édit. in-f°, page 477.

³ Griffet, tom. XI, page 366.

reçut les soins les plus empressés et les plus dévoués d'Henri de Sourdis. — La Reine poursuivit son voyage sans attendre la guérison complète du cardinal. Pendant qu'elle était à Bordeaux, d'Epernon avait quitté tous les attributs du gouvernement qu'il y exerçait, mais il se hâta de les reprendre après son départ. Il alla même visiter Richelieu, revêtu de ses insignes de gouverneur, accompagné de ses gardes et de cent cinquante gentilshommes. Richelieu qui connaissait son audace, et le considérait comme son ennemi, refusa de le recevoir, en prétextant l'état de maladie dans lequel il se trouvait, et ne tarda pas à quitter Bordeaux, emportant la conviction que si d'Epernon n'avait pas eu l'intention d'attenter à sa personne, du moins, il avait cherché à lui faire peur.¹ Le duc attribua cette impression du cardinal aux insinuations de l'archevêque,² et des lors il ne chercha plus qu'une occasion d'en tirer vengeance.

II

L'archevêque passa la plus grande partie de l'année 1633 à Richelieu, et ne fit que de très rares apparitions à Bordeaux. Il y séjourna néanmoins, dans le courant du mois d'octobre, mais sans faire au gouverneur la visite obligée. Rappelé peu de temps après à Richelieu, il envoya un officier de sa maison au duc pour lui exprimer ses regrets de n'avoir pas pu le voir, et d'être obligé de retarder ainsi sa visite, appelé qu'il était à Richelieu par le cardinal, mais promettant, qu'à son retour, il lui rendrait les honneurs qui lui étaient légitimement dus. D'Epernon se borna à répondre : « Nous nous verrons, nous nous verrons. »³

Il était d'usage à Bordeaux que lorsque l'archevêque revenait dans cette ville, après une absence, les jurats allassent le recevoir au moment où il rentrait.⁴ D'Epernon chercha à connaître le jour et l'heure où l'archevêque reviendrait de Richelieu, et lorsqu'il fut fixé à cet égard, il manda les jurats chez lui, quelques instants avant l'arrivée de l'archevêque, sous le prétexte de leur donner des ordres. Quand il supposa qu'Henri de Sourdis avait fait son entrée en ville, il renvoya les jurats en leur disant : « Vous pouvez aller rendre vos

¹ Griffet, tom. II, page 369, *Idem*, *Mémoires de Laporte*, collect. Michaud, page 15.

² Girard, page 479. — ³ *Mercure Français*, tome II, page 925.

⁴ *Dom Devienne*, Hist. de Bordeaux, page 230.

devoirs à l'archevêque, vous y serez assez d'heure.¹ » En sortant de chez le gouverneur, les jurats ayant appris que l'archevêque était déjà chez lui, s'empressèrent de se présenter à son hôtel, pour s'excuser de ne pas s'être trouvés à son arrivée, retenus qu'ils avaient été par le gouverneur. S'il faut en croire le *Mercure Français*, l'archevêque n'accepta pas leurs excuses² : selon le père Griffet³ et Dom Devienne, au contraire,⁴ l'archevêque aurait fait entendre aux jurats : qu'il ne voulait pas les rendre responsables de leur absence, sachant bien qu'elle était due à une influence étrangère.

En apprenant le mécontentement que ce mauvais tour avait produit chez l'archevêque, d'Epéron chercha une nouvelle occasion de le molester.

Il y avait alors, à Bordeaux, un marché spécial pour le poisson, et sur la place où se tenait ce marché, une enceinte entourée de barreaux qui renfermait le poisson frais, et qu'on appelait la *Clie*.⁵ D'Epéron prétendant avoir le droit de pénétrer, par ses pourvoyeurs, dans la *Clie*, avant toute autre personne, même avant le Roi, et de choisir ainsi le poisson qui lui était nécessaire, en sa qualité de seigneur de *Puy-Paulin*, quartier où se trouvait la *Clie*. Il paraît qu'il avait exercé ce droit, soit vis-à-vis de Louis XIII, soit vis-à-vis du prince de Condé, pendant leur séjour à Bordeaux.⁶ En conséquence, le 27 octobre 1633, vigile de la fête des apôtres Simon et Jude, il ordonna à son maître d'hôtel de ne choisir le poisson dont il aurait besoin qu'après l'heure de midi, et d'empêcher par suite tous les autres maîtres d'hôtel, et notamment celui de l'archevêque; de prendre du poisson, avant que sa provision eût été faite.⁷ Cet ordre fut exécuté. — C'était une misérable et futile querelle, l'archevêque eut tort de s'en préoccuper. Il le fit cependant, en protestant immédiatement par acte devant notaire.⁸ Heureux d'avoir ainsi réussi dans ses mesquines tracasseries, et, sachant que le lendemain, 28 octobre, l'archevêque avait tout le corps de ville à diner, d'Epéron renouvela les mêmes recommandations à son maître d'hôtel, et envoya une partie de ses gardes autour de la *Clie*, une autre partie autour de l'archevêché, avec mandat de fouiller toutes les personnes

¹ *Mercure Français*, idem. — Griffet, tome II, pag. 499.

² *Mercure Français*, tome II, page 495 et suiv. — ³ Griffet, tome II, page 499.

⁴ *Histoire de Bordeaux*, page 231. — ⁵ Dom Devienne, page 231.

⁶ Girard, page 486. — ⁷ Griffet, page 499. — Girard, page 486.

⁸ Archives de l'Archevêché de Bordeaux. — Idem, *Mercure Français*.

qui se rendraient à l'archevêché pour y offrir du poisson.¹ Le maître d'hôtel de l'archevêque s'étant rendu à la *Clie*, et voyant que l'heure de midi approchait, sans que l'enceinte eût été ouverte, voulut y pénétrer de force, mais il fut repoussé par les gardes du duc ; les domestiques de l'archevêque étant venus à son secours, il en résulta une mêlée à la suite de laquelle les gens de l'archevêque furent violemment frappés, et obligés de se retirer sans provisions.²

Cette ridicule malice indigne d'un gouverneur de province, mais où se révélait l'esprit inquiet et difficile de son auteur, aurait dû laisser l'archevêque insensible, s'il lui eût été possible de modérer l'emportement qui faisait le fond de son caractère ; malheureusement il n'en fut pas ainsi, car, à cette nouvelle, il fit signifier aux jurats un acte dans lequel, après avoir rappelé ce qui s'était passé la veille et le jour même à la *Clie*, il déclarait qu'il en porterait plainte au Roi lui-même, ajoutant : qu'une autre injure lui aurait été faite, car, tous les ecclésiastiques qui s'étaient rendus, le même jour, à l'archevêché, avaient été l'objet d'investigations outrageantes de la part de certaines personnes couvertes de *casques de vert brun avec croix blanches*, qui les avaient fouillés, pour s'assurer s'ils ne portaient pas de poisson.³

C'était inutilement et presque avec la certitude de ne rien obtenir, que l'Archevêque s'adressait aux jurats ; il l'aurait facilement compris, si au lieu de céder au premier mouvement d'irritation, il eût réfléchi aux relations qui existaient entr'eux et le gouverneur. On sait que par leur organisation et les fonctions qu'ils remplissaient, les jurats formaient une véritable puissance à Bordeaux ; or, même avant d'être gouverneur de la Guyenne, d'Epéron avait eu l'habileté de se les rendre favorables. — En effet, il ne manquait jamais, lorsqu'il allait passer quelques jours à Cadillac, de faire de fréquentes apparitions à Bordeaux, et contrairement à ses habitudes, il avait toujours eu pour la jurade, des procédés pleins de bienveillance. Le désir de lui être agréable n'avait pas été étranger non plus aux brillantes fêtes qu'il avait données plusieurs fois à Bordeaux. Aussi les jurats avaient-ils accueilli, avec joie, sa nomination au gouvernement de la province, et devinrent-ils ses zélés partisans dans sa lutte avec le premier président de Gourgues et le Parlement.

On comprend dès lors quelle dut être leur attitude, en présence

¹ Archives de l'archevêché. — ² Dom Devienne, pag. 231.

³ Archives de l'Archevêché.

des protestations de l'archevêque. Le sieur Jean de la Roche, l'un d'eux, auquel l'acte avait été signifié, répondit : qu'il était malade et retenu chez lui, depuis deux jours, mais qu'il tâcherait de se rendre le lendemain à l'hôtel-de-ville pour conférer avec ses collègues, sur les plaintes du prélat.¹

C'était évidemment une mauvaise fin de non recevoir, car, tout en faisant cette réponse, la jurade se hâtait de communiquer l'acte de l'archevêque au gouverneur ; celui-ci reconnut bien vite que les hommes désignés comme couverts de *casques de vert brun avec croix blanches* n'étaient autres que ses gardes ; il ne chercha plus dès lors qu'à poursuivre de plus fort la suite de ses mesquines et ridicules attaques contre l'archevêque.

Tout cela se passait le 28 octobre 1633.

III

Le lendemain, 29 octobre, l'archevêque devait aller visiter l'église Saint-Michel. Quelques personnes lui conseillèrent de ne pas s'y rendre, et de rester chez lui, en lui disant : que le gouverneur voulait lui tendre des embûches pour se débarrasser de lui, et l'obliger à quitter Bordeaux. Henri de Sourdis ne tint aucun compte de ces avis, et ne manqua pas d'aller à Saint-Michel. Lorsque la cérémonie fut terminée, et au moment où il se disposait à rentrer à l'archevêché, on vint lui annoncer que toutes les avenues de son palais étaient occupées par les gardes du duc d'Epernon, et on l'engagea à ne pas s'y présenter. — Le prélat ne s'en émut pas, et donna ordre au cortège de prendre la direction de l'archevêché, précédé qu'il était, d'un de ses aumôniers, portant sa croix patriarchale.²

D'Epernon avait envoyé le sieur Naugas, lieutenant de ses gardes, accompagné de ces derniers, sur la place de l'archevêché, avec mission, au moment où l'Archevêque rentrerait, de lui présenter ses gardes, et lui demander s'il reconnaissait ceux qui la veille, s'étaient permis de fouiller des ecclésiastiques. — Cette mesure n'était qu'une nouvelle inconvenance ajoutée à toutes celles qui avaient précédé,

¹ Archives de l'Archevêché de Bordeaux. — *Idem*, *Mercur*e français.

² Archives de l'Archevêché, rapport de l'Archevêque ; *idem*, collect. Brienne, manus. de la Bibliothèque nationale, tom. 344, f° 1.

et ne pouvait être considérée , quoiqu'en dise le secrétaire du Duc ¹ comme une satisfaction de l'outrage fait la veille.

En effet, dès que l'archevêque parut à l'entrée de la place Saint-André, et à l'endroit appelé *la Salvetat*, qui était un lieu de franchise et d'asile catholique, Naugas s'avança vers le carrosse de l'archevêque, tenant son chapeau dans une main, et, portant dans l'autre, le bâton de commandement ; l'archevêque, en l'apercevant, donna un ordre au cocher de suivre la croix et de ne pas s'arrêter. Arrivé près du carrosse, Naugas commanda au cocher d'arrêter ses chevaux, en disant à l'archevêque : qu'il avait à lui parler de la part du duc d'Epéron, mais qu'il n'eût rien à craindre, parcequ'il avait mission de lui tenir le langage le plus convenable. — L'archevêque, sans répondre à Naugas, se borna à répéter au cocher l'ordre qu'il lui avait déjà donné. — Naugas insista pour faire arrêter le carrosse, en disant de rechef au prélat : qu'il avait à lui parler. — Celui-ci répondit : que s'il avait à lui parler, il n'avait qu'à se présenter chez lui, et enjoignit au cocher de continuer sa route. — Naugas arrêta le cocher, pendant que les gardes mettant l'épée à la main, saisissaient les rênes des chevaux, et dit encore à l'archevêque : qu'il avait à lui parler de la part du gouverneur. — L'archevêque répartit plus vivement : que c'était dans son logis qu'il devait aller pour lui parler, et non se présenter ainsi devant lui, avec violence, quand il était revêtu de ses habits pontificaux, le menaçant s'il persistait à le violenter, de s'en plaindre au Roi. — Mais Naugas et les gardes ne tinrent aucun compte de ses observations, et ordonnèrent de nouveau au cocher de ne pas faire avancer les chevaux. Alors l'archevêque descendit de son carrosse, et se rendit à pied à l'archevêché, protestant de plus fort contre les violences dont il était l'objet. Naugas l'y suivit en lui demandant : s'il reconnaissait parmi les gardes qui l'accompagnaient, les hommes couverts de *casques de vert brun avec croix blanches*. — Mais l'archevêque ne l'écoula pas.²

Cette scène fut bientôt connue à Bordeaux et y excita, il faut bien le dire, un blâme à peu près général. Si l'archevêque n'avait trouvé la veille aucun appui auprès des jurats, il n'en fut pas de même de l'appel qu'il adressa immédiatement à son clergé. A peine rentré à l'archevêché, et sous le poids de l'indignation qui l'ani-

¹ Girard, page 487. — ² Archives de l'Archevêché ; *Idem*, collect. Brienne, tom I, fo 1 ; *Idem*, Girard, page 487.

mait, il se hâta de convoquer auprès de lui les chapitres de la Cathédrale de Saint-Seurin, tous les curés de Bordeaux, et les supérieurs des maisons religieuses. En arrivant dans le diocèse, après l'inflexible cardinal de Sourdis, son frère, il n'avait trouvé que peu ou presque pas d'abus à réprimer, aussi avait-il su conquérir promptement les sympathies du clergé qui répondit sans retard à sa convocation. — Dès que l'assemblée fut réunie, il lui fit connaître non seulement les violences dont il venait d'être l'objet, mais il lui rappela encore toutes les difficultés que lui avait suscitées le gouverneur, depuis qu'il était à la tête du diocèse, lui demanda son avis pour avoir raison de ces outrages, et pour faire maintenir les droits et les prérogatives de sa charge. — Sous l'impression du récit de l'archevêque, l'assemblée parut décidée à prononcer contre Naugas l'excommunication : *Si quis suadente diabolo*. Quelques membres firent cependant observer : qu'il serait peut-être imprudent d'user de ce moyen de nature à produire un très mauvais effet sur la population, qu'il vaudrait mieux s'adresser au Roi, lui signaler ce qui venait de se passer, et attendre sa réponse avant d'agir. — Ce langage dicté peut-être par la crainte qu'inspirait alors l'impérieux gouverneur, calmant un peu la première émotion, d'autres membres ajoutèrent : qu'il serait plus convenable d'envoyer au duc une députation pour savoir s'il approuvait ou non les actes commis par son lieutenant, sauf à aviser quand on connaîtrait toute sa pensée à cet égard. — Ce dernier parti, auquel ne s'opposa pas l'archevêque, prévalut, et, on choisit pour remplir cette mission le sieur *Grimaud*, chanoine théologal, *Antoine Amadou*, et *Joseph Larrivière*, chanoines de l'église métropolitaine, *Du Couzeau* et *Richon*, chanoines de Saint-Seurin, les curés de Saint-Projet et de Saint-Remi, le Père prieur de la Chartreuse, et le Gardien des Capucins.¹ La députation ainsi composée se présenta, le lendemain 30 octobre, au château de Puy-Paulin, demeure du duc d'Epéron.

(A continuer.)

LOUIS DE VILLEPREUX.

¹ Archives de l'Archevêché, Congrégation de tout le clergé de Bordeaux. *idem*, Collect. Brienne, tom. 344 f° 3.

L'AGENAIS A VOL D'OISEAU.

(Suite)¹

C'est surtout par la langue que l'*originalité* des habitants de la rive gauche de la Garonne est mise en relief.

A Agen et dans les environs, l'idiome s'altère, s'efface, disparaît insensiblement devant ce flot de gallicismes qui vont chaque jour s'infiltrant et contre lequel lutte Jasmin, aussi habile linguiste que grand poète ; au nord et à l'est du département, il a quelque chose de la rudesse celtique ; mais en deçà et au-delà de Nérac, dans la zone longeant la Garonne du sud à l'est, le patois, reste précieux d'une langue illustre, s'est conservé comme les débris d'un vase antique dont on peut admirer encore la richesse et la beauté.

Ici, on retrouve dans le patois l'harmonie, la correction, la grace de l'ancienne langue romane des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles ; il y a quelque chose d'attique et de pur dont nous demanderons raison plus tard à la géographie et à l'histoire. Comme ce patois est accentué et pittoresque ! Comme il murmure doucement à l'oreille ! Quelle douceur ! Quelle clarté de sons et d'images ! Quelle allégresse de tour ! Mais à peine vous éloignez-vous, du côté du Gers, du côté des Pyrénées, que vous sentez dans plusieurs finales les dures consonnes qu'on remarque dans le basque.

Cette contrée est riche en souvenirs historiques.

Vous y voyez partout les traces indestructibles du peuple-roi : des ruines de villas et de temples, des constructions sous le sol, fondements de stations ou de cités, enfin les tronçons d'une voie antique, la Ténarèze (*Iter Cæsaris*), dont le ciment de fer ne s'est pas plus effacé sous le pas des générations que la gloire et le grand nom romains des pages de l'histoire.

Çà et là apparaissent rares le château féodal et l'abbaye du moyen-âge. Sos, que la tradition représente [comme le lieu de refuge (*Oppidum*) et le centre de la résistance opposée par les confédérés

¹ Voir la livraison de Janvier.

Sotiates aux légions de Crassus ; Mézin (*Sancti Joannis Medisiacum*), monastère de bénédictins au ix^e siècle ; Vianne, théâtre des exploits d'un guerrier fameux, Montcassin, dont le nom est resté dans la légende populaire comme synonyme de force et d'héroïsme. Brave comme un héros d'Homère, il était la terreur des huguenots pendant les guerres de religion. Quand il fut mort, on le porta dans un fauteuil sur les remparts ; et l'ennemi l'ayant aperçu s'enfuit précipitamment, en s'écriant : *Ah ! voilà ce diable de Montcassin qui vit encore*. Puis viennent Montcrabeau (*Mons Capreoli*) dont le baron qui devait ost et chevauchée au Roi, suivit saint Louis aux croisades ; Francescas (*Francum Clastrum*), autre monastère dont le nom atteste le droit d'asile ; La Montjoie (*Mons Jovis*) où les Romains laissèrent des traces de la religion païenne et qui dut au xiii^e siècle son existence communale à une charte de Philippe-le-Bel ; Barbaste, avec ses quatre tours bâties, dit-on, par quatre sœurs, qui rappelle la légende du château des Quatre-Sœurs à La Réole, et toute fière de son moulin, propriété d'Henri IV, qui se donne plaisamment la qualification de meunier au bas de quelques-unes de ses lettres familières (*Mouliè dé las Tous dé Barbasto*) ; enfin, la jolie ville de Damazan, la ville aux cent tourelles, fondée par les Anglais.

On ne peut parcourir ces lieux sans penser à deux hommes également intrépides, qu'inspirait le génie des batailles, étroitement unis par l'amitié et couronnés de la même auréole : La Hire et Poton de Xaintrailles, brillants chevaliers du xv^e siècle, qui servirent avec tant de succès et de dévouement la cause de la nationalité française sous la bannière de Charles VII. Mais tout souvenir disparaît devant celui des sires d'Albret, ces nobles et audacieux aventuriers qui avaient pris pour devise : *Ce qui doit être ne peut manquer*.

En suivant les méandres charmants de la Baïse, vous arrivez à Nérac.

A la vue de ce château qui tombe de vétusté, de cette garenne, de ces jardins et des ruines qui les entourent, il vous est impossible de ne pas faire revivre par l'imagination les personnages célèbres à plus d'un titre, qui peuplaient ces lieux, il y a trois cents ans.

Voici Marguerite de Valois, sœur de François I^{er} et mariée à Henri d'Albret. Belle, gracieuse, elle eut tous les dons de l'esprit et toutes les tendresses de cœur ; on l'appelait la *Marguerite des Marguerites*. Lors des premières poursuites contre les calvinistes, elle leur ouvrit un asile ; on vit autour d'elle, dans sa petite cour de Nérac, Clément

Marot, Dolet, Calvin, Desperriers, Lefèvre d'Étaples, Roussel, Mélancthon, etc.

Jeanne d'Albret, sa fille, continua son œuvre et l'agrandit, en devenant l'âme du parti protestant. Cette sainte, qui faillit être enlevée avec ses enfants pour subir le jugement de l'Inquisition en Espagne, nourrissait une haine vigoureuse contre la religion catholique ; elle poussa le fanatisme jusqu'à démolir toutes les églises et tous les monastères de la ville de Nérac ; ne pouvant léguer à son fils (Henri IV) ses vertus, ses convictions religieuses, son austérité, elle lui transmit du moins son génie politique et son courage viril. « Là où est la liberté, là est la vie, » disait-elle souvent.

Avec elle disparaissent la rigidité des mœurs, la sévérité des principes, la Réforme soupçonneuse et intolérante. Les sectaires et tous les prédicants se taisent. La religion fait place à la galanterie.

Une autre femme, une fée, Marguerite de Valois, armée de toutes les séductions, comme Armide dans son palais enchanté, règne en souveraine.

Voilà des seigneurs et de nobles gentilshommes qui se rendent au prêche ; la reine et son train ¹ se disposent de leur côté à entendre la messe dans la chapelle du parc.

A l'issue des offices, catholiques et protestants se mêlent ; ils se promènent ensemble dans des *allées de cyprès et de lauriers fort longues* ; ² le signal est donné ; des festins, des tournois, des danses, des joutes se succèdent toute la journée.

Le soir, au bal, des femmes aux épaules nues, le sourire sur les lèvres, au regard provocant, traînent après elles le velours et le satin broché d'or. Celle-ci est d'Ayelle au profil grec, dont les yeux noirs brillent comme les cordons de ses pierreries ; plus loin la jolie Le Rebours à la tête ornée de longues plumes aériennes et molles ; l'aimable Fosseuse jouant avec ses aiguillettes de diamants pour montrer sa main blanche et effilée, pendant qu'elle cause avec Henri de Béarn.

Bientôt l'orchestre chante. Cet essaim de belles dames et de brillants cavaliers prend son essor ; les danses deviennent plus vives, les conversations plus tendres ; des aveux, des serments d'amour s'échangent à voix basse ; mais la jalousie a versé ses poisons dans certains cœurs ; des paroles de défi et des menaces de mort sont

¹ Mémoires de la reine Marguerite. — ² Idem.

prononcées : l'orgie ne serait point complète s'il n'y avait pas de sang versé, car on eût dit qu'un mouvement perpétuel de fièvre agitait tous ces hommes de métal brut, turbulents, sensuels, avides de toutes émotions, de plaisirs comme de souffrances. La façade et les cours du château étincellent de lumières ; mais les jardins ne sont éclairés que par le reflet des appartements : on peut s'ensevelir dans une mystérieuse obscurité, et se reposer du bruit au fond des ombrages où les sons de la musique arrivent doux et faibles, interrompus souvent par les bouffées d'un vent chargé de parfums. — Peu à peu la fête s'endort pour se réveiller le lendemain plus passionnée et plus folle.

Sortez de Nérac ; et, aussi loin que la vue peut s'étendre dans cette fertile vallée et sur ces riches côteaux, de toutes parts surgissent à vos yeux étonnés, comme des mâts au milieu de l'Océan, des tours, des flèches aiguës, des murailles gothiques qui tracent autant de raies noires sur l'horizon ; ces manoirs, ces castels, ces maisons de plaisance, Espiens, Mont-Gaillard, Seguinot, Hordosse, Lagrange, etc., etc., rappellent les compagnons d'armes et les maîtresses de Henri IV.

Au moment de vous détourner au nord, vers les Landes, si les trompes éclatantes retentissent dans les bois et si l'écho apporte jusqu'à votre oreille ces bruyants éclats de cuivre en spirale qui déchirent l'air, vous pensez aussitôt aux chasses du roi de Navarre. Ecoutez : la chasse approche avec ses fanfares et ses piqueurs. Vous entendez les voix confuses et glapissantes des meutes, le galop et les hennissements des chevaux ; vous croyez, tant votre illusion est complète ! voir scintiller à travers les clairières le fer des piques et l'acier des arquebuses et voltiger le panache blanc des berrettes.

C'est que, dans les Landes, pays de viveurs et de gibier, on ne peut faire un pas sans retrouver quelques monuments ou quelques souvenirs du *Diable-à-Quatre* !

La tour d'Avance, maladroite et nue, qui s'élève sur la bruyère comme un phare au milieu des flots ; Durance, dont les sires d'Albret furent si fiers ; les châteaux d'Allons, de Capchicot, de Gueyze, de la Tour-Neuve, étaient autant de rendez-vous de chasse ou d'amour, illustrés par la mémoire du roi populaire.

Les Landes ne sont pas tout d'abord aussi tristes et aussi sauvages qu'on s'est plu à le dire.

Dans les forêts de chênes-lièges, on rencontre de nombreuses et

belles habitations, des fermes, des usines : l'agriculture et l'industrie s'y donnent la main.

Les pinadas dont l'odeur de goudron et les pins élancés font rêver de mer et de voyage, ont un aspect riant et animé ; le genêt épineux fleurit en rameaux d'or aux pieds des pins qui parent eux-mêmes leurs extrémités d'une pointe vert-tendre. Cent espèces de bruyères mignonnes et jolies jonchent le sol de leurs touffes empourprées, et dans ces bois tout vivants d'oiseaux, de soleil et de fleurs, on aime à s'égarer à travers des sentiers d'un sable blanc à peine tracés.

Ici la végétation large et vigoureuse se montre toute pétulante de verve : que de gaité dans tous ses caprices désordonnés ! que de fougue dans sa parure quand elle se hérisse de ronces, se couronne de feuillages bigarrés et se livre d'elle-même au combat des éléments, audacieuse, insouciante, et renaissant verte et jaune sur ses propres débris !

Le matin, tout est vie et réveil dans la savane ; à midi, tout se tait : les feuilles endormies se crispent sur leurs tiges ; les grandes antipoes de velours noir, qui éclosent au printemps sur les bruyères, ferment leurs ailes frangées d'or, et n'en montrent plus que la doublure, semblable aux feuilles mortes, parmi lesquelles elles reposent.

Dans les marécages et aux bords des lacs, une légère brise joue avec la valériane aux fleurs purpurines, le muguet de mai, le daphné odorant et l'œillet rouge. Les rives de la Gelise et de l'Avance sont parsemées de scirpe, de pimprenelle, de menthe, de nénuphar, etc.

La lumière pénètre vive et joyeuse dans les fourrés les plus mystérieux du taillis ; elle glisse sur la tige blanche et satinée des bouleaux ; elle dore la mousse verte et tendre ; elle sème de rubis et de perles les feuilles luisantes du houx.

Et à côté de cette nature vierge si libre et si vagabonde dans ses développements se trouvent jetés comme des oasis dans le désert, ici des échappées de prairies, là quelques plants de vignes, plus loin des champs de seigle et de maïs. Le sable, sans presque aucun mélange d'argile, est cependant l'unique sol auquel le Landais puisse demander les produits qui le nourrissent ; et, phénomène providentiel ! sur ce sable aride, on récolte deux moissons, la même année,

en grains différents, sans avoir recours aux travaux d'une nouvelle culture.¹

La scène va changer : déjà vous apercevez le ciel qui se développe large et pur devant vous ; la forêt disparaît comme un rideau jeté à l'horizon, et la lande nue et immense se déploie devant votre regard à la fois effrayé et ravi.

Quel silence ? quelle tristesse uniforme ? Le désert est là avec ses perspectives infinies dont un rare accident, un chêne racorni, un marécage bleuâtre, une masse de sable qui s'éboule ou que le vent soulève et chasse devant lui comme un flot, viennent à peine interrompre l'indigente immensité. Le soleil, en s'abaissant, y projette l'embrasement de ses vives lueurs. Quand il a disparu lentement derrière les insaisissables limites de l'horizon, des brumes grises légèrement pourprées montent dans le ciel, et la plaine noire ressemble à un linceul étendu sous vos pieds. Le vent courbe les molles bruyères et les fait onduler comme un lac ; parfois il n'y a d'autre bruit, dans cette profondeur sans bornes, que celui d'un ruisseau frémissant contre les fougères qui font obstacle à son passage, le croassement des oiseaux de proie, les sons plaintifs des clochettes suspendues au cou des bœufs, le bêlement des troupeaux, les aboiements d'un chien, le chant mélancolique du berger landais.

L'homme qui peuple ces solitudes est courbé, prosterné sous la toute-puissance fatale de la nature. Il tient au sol, il y est engagé, il semble en faire partie. Essayez de le transporter sur un autre point de notre territoire, il mourra bientôt d'ennui et de douleur.²

L'influence de race et de climat règne donc en souveraine dans les Landes. Le type ibérien s'y est conservé presque intact ; et, chose

¹ Un sable presque pur est l'unique sol auquel l'habitant des Landes confie les grains qui le nourrissent : le seigle est semé sur le sable couvert d'engrais ; à peine a-t-il acquis quelques pouces de haut, dans le printemps, que le panis est répandu sur le même local ; il y germe, il y végète sans nuire au seigle. Tandis que celui-ci s'élève, des cultivateurs, munis d'un outil de fer à manche court, passent dans les sillons qu'ils creusent, en rehaussant le panis. Après la moisson du seigle, ce panis croît en liberté, et l'on voit le même sable produire deux récoltes la même année, en grains différents, sans avoir exigé les travaux d'une nouvelle culture. (Saint-Amans. Voyage dans les Landes, page 12.)

² On a remarqué que la nostalgie faisait de plus grands ravages sur les conscrits qui viennent des Landes que sur ceux qui sont fournis à l'armée par les autres parties de la France.

remarquable ! le Landais ressemble beaucoup plus au Ligure dont parle Strabon qu'à l'Aquitain des rives de la Garonne. « Le Ligure était de petite taille et d'une complexion sèche, mais nerveuse, sobre, économe, dur au travail ; il gâtait ces vertus par des vices qui lui donnèrent chez les anciens une célébrité malheureuse. Il passait pour fourbe et intéressé.¹ »

N'est-ce pas là le portrait du Landais de nos jours ?

La végétation de la forêt est hardie et vigoureuse, mais stérile ; le sable donne deux moissons par an, mais souvent insuffisantes pour la nourriture d'une pauvre famille ; l'espace à parcourir est sans bornes, mais pas un fruit pour le corps, pas une douce sensation pour l'âme, sur cette terre triste et inféconde ; puis arrivent ces pluies d'orage qui forment ces lagunes d'où s'exhalent en été des miasmes pestilentiels, et les fièvres moissonnent les hommes par milliers.

Ainsi, rencontrant partout des forces disproportionnées, le Landais, accablé par la nature, n'essaie pas de lutter ; il se livre à elle sans conditions : De là cette tendance au fatalisme et aux croyances superstitieuses. Autour de lui, chaque objet exerce un pouvoir absolu sur son imagination exaltée et craintive : un soupir de la brise dans l'ajonc ou le genêt, c'est une âme en peine qui lui réclame des prières ; la chute inattendue d'un arbre séculaire est l'avertissement d'un malheur prochain ; un nuage aux formes bizarres, un bruit, un son, c'est l'esprit surnaturel qui médite quelque châtiment ou qui veille pour écarter le danger. Qu'une maladie décime ses troupeaux, ou qu'un fléau météorologique détruise sa moisson, il accuse son voisin le sorcier, et cherche à lire dans les étoiles, compagnons éternels de sa solitude, les moyens de neutraliser les effets du sortilège. La vie est à ses yeux une vallée de ténèbres où l'homme, marchant au hasard, ne peut, malgré ses efforts, manquer d'être dupe s'il n'est fripon.²

Est-ce à dire que la fleur délicate de la civilisation ne pourra jamais s'épanouir sur le sol des Landes ? Le caractère sauvage du Landais,

¹ *Strabon Diod. de Sicile*, liv. IV.

² Nous trouvons dans ce qui se passe à la foire de Lubbon un symbole des croyances fatalistes du Landais, croyances qui influent si profondément sur ses mœurs et son caractère.

« A la foire de Lubbon, les Landais trafiquent uniquement des sonnettes qu'ils suspendent au cou de leurs bestiaux. Résolus de se tromper mutuellement, ils ne se rendent à cette foire que la nuit. Au milieu des ténèbres, et jusqu'au point du jour,

* *

son instinct poétique tourné à la rêverie par l'influence du sol et du climat, sa faiblesse intellectuelle et physique qui le pousse à la défiance et à la ruse, résisteront-ils à la marche progressive du temps ? J'ai lu quelque part, dans Ausone ou Sidoine-Apollinaire, que, dans les premiers siècles de la domination romaine, la ville de Bazas était encore environnée de sables mobiles dont les vents se disputaient la possession. A la place de ces sables on voit aujourd'hui des champs parés de vignobles, d'arbres fruitiers et d'une végétation luxuriante. Naguère, Brémontier a fixé les dunes et posé des limites à l'Océan. En ce moment, des essais de prairies artificielles dans les Landes de Bordeaux et de plantations de pins dans les sables de l'arrondissement de Nérac, donnent les plus belles espérances. Les routes, les canaux, les chemins de fer, les travaux d'assainissement et de défrichement feront le reste. Un jour, les Landes de Gascogne auront changé d'aspect, et l'habitant de ces contrées, riche et civilisé comme ses autres frères de l'Aquitaine, goûtera paisiblement les fruits de sa conquête.

Mais hâtons-nous : l'Avance, ce joli ruisseau des Landes nitiobrigiennes, après avoir amoureusement baisé les vieux murs de Casteljaloux, s'enfuit avec rapidité vers la Garonne, comme un amant qui a peur d'être surpris. En le suivant à la course, nous serons bientôt au point où commence la belle et fertile vallée du Bas-Agenais.

Pour nous rendre à Agen, nous pouvons remonter les bords du fleuve, cette rue magnifique où les châteaux touchent aux châteaux et les villages aux villages, ou marcher à pied dans cette route qui traverse, comme un ruban éclatant de blancheur, des prairies verdoyantes, doucement ondulées, et semées de beaux jardins, de superbes vergers et d'élégantes villas.

De son sommet, la haute tour de Meilhan vous regarde d'un air narquois et jette aux échos de la rive le vieux dicton :

« Qui voit Meilhan
« N'est pas dedans. »

ils vendent, ils échangent leurs sonnettes, qui retentissent dans toutes les parties de la foire, aux oreilles des acheteurs ; celles surtout qui sont fêlées, et c'est toujours le plus grand nombre, sont les plus bruyantes. Ils ont l'art de les raccommoder momentanément, et de les agiter avec précaution. Les plus fins, comme les moins connaisseurs, sont également dupés dans ces transactions nocturnes, et ne s'aperçoivent qu'au retour de l'aurore des mauvais marchés qu'ils ont faits. » (Saint-Amans, Voy. dans les Landes.)

Voici, le pied dans l'eau, les unes toutes gracieuses, les autres pétillantes de gaité, Sainte-Bazeille, Caumont, Marmande, la fille des gens de mer (les Anglais);¹ Calonges et le Mas; Tonneins fondée par une puissante famille patricienne au ^{vii}^e siècle, mais plus illustre par sa résistance héroïque aux armes de Louis XIII; Nicole (la blanche colline),² tout heureuse que le pacifique sifflet des locomotives du chemin de fer ait remplacé le cri de guerre et le bruit des arquebuses; Monheurt et Thouars dont le nom se trouve si souvent mêlé à nos luttes civiles et religieuses; le Port-Sainte-Marie qui reçut dans son église des Dominicains la dépouille mortelle de l'évêque d'Agen, Bandel, poète et conteur à la manière de Boccace; enfin la ville d'Agen, dont l'histoire résume toute l'histoire de la province.

Du haut de cette colline qui domine la cité, vous avez un coup-d'œil ravissant.

Là-bas, à l'ouest, les campagnes plantureuses du Port, d'Aiguillon, de Tonneins, couvertes de blé, de chanvre et de tabac: riches et beaux produits qui croissent à l'envi sur ce sol privilégié; aux premiers jours d'automne, la prune d'ente sur ses claies d'osier et les tabacs se dorant au séchoir, y embaument l'atmosphère d'un mélange de délicieuses odeurs que vous ne retrouverez pas ailleurs.

Ici, sous vos pieds, un jardin botanique d'une richesse sans pareille: les arbres, les fleurs, les plantes y sont distribués avec art, avec une symétrie enchanteresse, par la main des fées.

D'un côté, de petites gorges boisées recèlent, au bord de ruisseaux et de fontaines, la véronique aux fleurs bleues, la verveine suave, l'angélique aux fleurs blanches, l'anémone blanche lavée de rose, le lys et la violette simple; de l'autre les prairies offrent comme des nappes de verdure, émaillées des plus jolies fleurs, la paquerette, la jonquille, la renoncule, le bluet céleste, l'amaranthe et la tubéreuse.

Il n'est pas jusqu'aux pierres des coteaux qui ne végètent et ne se recouvrent de l'iris aux corolles barbues, du gaillet argenté, du jasmin officinal, de la pervenche aux grandes fleurs bleues, des plus beaux lichens dont les teintes vives ajoutent à l'effet magique du paysage.

Et puis, des vignobles, des moissons qui se balancent avec insouciance au gré du zéphir sur leurs tiges frêles; les pommiers, les pru-

¹ L'étymologie du nom de Marmande (*Man* homme, *Mar* mer) est justifiée par la fondation de cette ville attribuée à Richard-Cœur-de-Lion par une charte du ^{xiii}^e siècle.

² Nicole, *nitida collis* (la blanche colline), où se cueillent les plus beaux fruits de la contrée, destinés à l'exportation.

niers et les amandiers en fleurs ; le saule qui vient boire dans le fleuve ; derrière, le peuplier, l'orme et le tremble ; les chemins, les sentiers sont bordés de haies d'aubépine, de rosiers et de clématite ; le pampre s'attache aux arbres où la vigne en guirlandes semble avoir été oubliée après une fête.

Dès l'aube du jour, quand le soleil se lève sur les coteaux, que la Garonne se couvre d'une vapeur satinée, que ses eaux limpides et frémissantes se plissent au souffle du matin, les odeurs aromatiques apportées de la plaine augmentent l'enchantement ; vous n'avez rien éprouvé de plus délicieux que l'illusion causée par ce panorama de couleurs et de parfums ; il y a comme une poussière violette répandue autour des collines, surtout à leur base, vers la région où finit la lumière de la plaine, où commence l'ombre des plateaux ; vous avez reconnu là sans doute cet air du midi qu'on voit et qu'on ne sent point.

On a dit, avec raison, que les vieilles races, les races pures, les Celtes et les Ibères, devaient céder aux races mixtes, la frontière au centre, la nature à la civilisation. Eh bien ! ce travail d'assimilation, si lent, si difficile, et qui constitue le progrès, a commencé, il y a plus de deux mille ans, en France, et par conséquent sur le territoire de Lot-et-Garonne, pour finir à la révolution de 89.

La fusion des races et des provinces est définitivement accomplie sous le rapport politique ; mais il existe encore, sur tel ou tel point, des inégalités, des oppositions, des résistances physiques et morales : nous les avons signalées, en affirmant qu'elles disparaîtraient, grâce au temps, à la diffusion des lumières, au perfectionnement de nos institutions et aux conquêtes industrielles.

Et, maintenant, nous allons rechercher comment une ville, *Agen*, et un petit coin de terre qu'on appelle le *Bas-Agenais*, qui doivent toute leur influence à une heureuse position topographique, ont joué leur rôle dans l'histoire du pays, ont rempli leur mission civilisatrice au milieu de ce grand et douloureux enfantement social d'où est sortie la France, telle que nous la voyons aujourd'hui, grande malgré ses revers, puissante malgré les divisions qui la déchirent, riche malgré la rançon monstrueuse qui l'écrase.

Agen, dont le nom signifie *commerce*, dut être de bonne heure un entrepôt assez important, un centre d'affaires dans la Gaule garonnaise.¹ Elle profitait, comme aujourd'hui, des relations commerciales

¹ *Agen* vient du celtique *Agen*, commerce. Il est hors de doute que cette ville fut primitivement un *emporium* comme Bordeaux. Du radical *Agen*, viennent les mots com-

établies entre Marseille, Toulouse et Bordeaux. Elle était en communication constante, par le Lot, avec les *Petrocorii* (habitants du Périgord) et les *Cadurci* (habitants du Quercy).

La Garonne ne fut pas longtemps sans doute une barrière sérieuse entre les Aquitains et les *Nitiobriges*¹ (peuples de l'Agenais); car, dans l'avant-dernière levée de boucliers des Gaulois contre César, Teutomar,² le *rex* ou *righ* des Nitiobriges, commandait, outre son corps d'armée, quelques escadrons de cavalerie aquitaine, qui s'étaient rangés sous ses drapeaux.³

Ainsi, initiés d'abord à la civilisation grecque par *Massalia* (Marseille), dont la langue, les idées et les traditions descendaient la Garonne avec les produits, objets de commerce ou d'échange, qu'on envoyait, soit sur les côtes de l'Océan, soit dans l'intérieur des terres; puis possesseurs d'un territoire neutre, fertile, ouvert de toutes parts, qui servait de passage ou de rendez-vous naturel, d'un côté, aux Celtes du nord et de l'est, et, de l'autre, aux Aquitains dont ils n'étaient séparés que par le fleuve, les *Nitiobriges* perdirent facilement cette physionomie rude, ce caractère primitif et sauvage des populations celtiques: il se fit en eux et par eux un mélange de races, d'idiomes et de mœurs qui leur permit de devenir comme le lien, le chaînon nécessaire, par lequel les éléments les plus hétérogènes purent s'unir et s'entendre.

Rome trouva donc le sol agenais tout préparé pour ses larges se-

posés *Agen-Oria*, déesse du commerce et de l'industrie, *Agen-Or*, roi phénicien que l'on représente comme ayant le premier envoyé ses enfants courir les mers pour faire fortune.

¹ En langue celtique, *Niti-o-brog* signifie *humide* ou *arrosée est la contrée*: Les *Nitiobriges*, peuples de l'Agenais. — *All-o-brog* signifie *haute est la contrée*: Les *Allobroges*, peuples de la Savoie et du Dauphiné.

Nith, *nithi*, qui, d'après Bécaneus (*Becani opera*) a la signification de *humide*, *mouillé*, se retrouve dans la langue grecque, *nipgo*, *nipgos*, en latin *madefactus*, *irrigatus*. — Au reste, cette étymologie de *Nitiobroge* ou *Nitiobrige* est aussi vraisemblable que vraie: Si l'ancienne *Aqui-tania* (pays des eaux) était remarquable par ses fleuves, par ses sources minérales et par sa position sur les bords de l'Océan, la *Nitiobrigie*, contrée bien plus circonscrite que l'Aquitaine, était arrosée par la Garonne, le Lot, le Dropt et une quantité innombrable d'autres petites rivières et de ruisseaux.

² Le nom de *Teutomar* signifie chef de peuple; *Teuto* ou *Teut*, nation; *Mar*, grand chef. — Ainsi *Britomar*, *Induciomar*, *Virdumar*, etc., qui étaient chefs de diverses tribus gauloises.

³ Comm. de César, liv. VII.

mences de civilisation : bien avant cette conquête, les chefs nitiobriges furent honorés du titre d'*amis* par le Sénat. Les peuplades aquitaniques et les Celtes du Quercy défendaient encore leur territoire avec le courage du désespoir que la ville d'Agen avait des rapports d'alliance et d'intérêts avec la *Province romaine* (la Provence et le Dauphiné).

Sous Auguste, Agen prend place au rang des cités ; et voilà les palais de marbre, les temples éblouissants, les édifices aux faîtes dorés, les amphithéâtres, les vastes portiques qui s'élèvent sur les ruines ou à côté des chaumières de bois, de terre ou de paille de la ville nitiobrigienne.¹

Peu à peu le municipe romain succède au vicus gaulois ; un préteur est installé dans *Agennum* (Agen), qui impose les lois de l'Empire à tous les habitants du territoire agenais et des petites provinces voisines.

L'heure d'une grande révolution a sonné : le vieux monde romain se retire des Gaules où la culture des arts, un luxe effréné, la débauche la plus honteuse, des jouissances matérielles de toute espèce et le despotisme impérial avaient énervé, épuisé la société, qui tombait d'excès et de décrépitude. Le Nitiobrige avait bu, lui aussi, à la coupe empoisonnée ; mais pour se sauver de l'ivresse et de la mort, il ne fut pas des derniers à embrasser la croix. Le christianisme s'avance et Agennum lui ouvre ses portes : saint Vincent et saint Firmin proclament la *bonne nouvelle* (Evangelium), envoient des disciples de tous côtés prêcher, au péril de leur vie, le mépris des idoles, l'amour de la liberté et de l'égalité ; leur parole est écoutée, mais le sang coule sous le glaive de la persécution, et il n'est pas dans les annales du Martyrologe de noms plus glorieux que ceux de Vincent, de Foi et de Caprais, de Prime, Félicien, Antoine et Maurin. N'est-ce pas Félicien qui, sommé d'adorer les idoles, s'écria comme le Polyeucte de Corneille : *Je suis chrétien* ?

Plus tard, dans le quatrième siècle, le titre de *Defensor civitatis* passe à l'évêque ; l'évêque prend en main la défense des intérêts de la population, l'administration de la justice ; et en même temps qu'il veille sur la cité et sur le diocèse avec la sollicitude d'un père, il combat par la parole ; il combat avec autant de science que de zèle

¹ Ad montis Pompeiani radicem civitas mirifico circumdata periholo sita est quam senes Agennum vocitantes fulgentibus edificiis decorare summopere decertarunt. — (*Légendaire manuscrit.* — *Vitæ Sanctorum* (Saint Caprais). — *Les Bollandistes*.)

et de charité pour le triomphe de l'Eglise : c'était le savant Phœbade. Aux écoles civiles avaient succédé depuis longtemps les écoles cathédrales ou épiscopales que Phœbade et saint Dulcide eurent soin d'établir même jusque dans les campagnes où elles portaient la civilisation et la foi.

Non-seulement la science, mais les matières de la science ont changé : les questions, d'intellectuelles qu'elles avaient été jusque-là, deviennent morales. On ne rencontre presque plus que des philosophes, des orateurs, des politiques, des traités de morale religieuse, de graves controverses sur la grâce, sur l'immatérialité de l'âme, c'est-à-dire sur les plus grands intérêts de la pensée et de la vie. Mais, à l'approche des Barbares, les disputes cessèrent ; les écoles se fermèrent et se turent dans l'Agenais comme dans le reste des Gaules.

Agennum, ses évêques surtout, supportent avec impatience le joug des Visigoths ariens. Viennent les Francks et Clovis à leur tête ; ils seront reçus comme des frères et des sauveurs.

Le pouvoir de l'Eglise allait toujours en grandissant : les débris de la population se tenaient, se rassemblaient autour de la demeure de l'évêque, attirés par un mouvement naturel qui leur montrait dans le christianisme une consolation présente et une future délivrance. Aussi grande fut l'indignation publique lorsque Didier, comte de Toulouse et lieutenant de Gontram, entra dans Agen et, violant le droit d'asile, fit arracher par ses soldats de la basilique Saint-Caprais la femme de Regnowald, lieutenant de Chilpéric !

Pepin, à l'exemple de Clovis, sut consolider sa domination sur l'Agenais par l'influence et l'amitié de l'évêque, seul chef reconnu dans le pays. Mais, sous les derniers Mérovingiens, la société se couvre de ténèbres profondes ; tout menace de s'abimer dans le chaos ; et le clergé lui-même, abandonnant la science pour les plaisirs ou l'exercice des armes, est incapable d'arracher les populations au néant, de les ramener dans la voie du salut et de la lumière.

Charlemagne paraît et avec lui l'ordre et la discipline dans l'Etat. Le voilà, refaisant de son mieux l'Empire : le comte tient la place des duumvirs, l'évêque rappelle le *défenseur des cités* ; la curie romaine est restaurée ; l'Eglise d'Agen ouvre une école destinée à l'instruction du peuple, sous la direction de l'écolâtre Ejecius.

Vers le milieu du neuvième siècle, les Normands se répandent sur les côtes de l'Océan et, remontant la Garonne, brûlent les monastères, détruisent toutes les églises, les palais, les villages.

La ville d'Agen succombe sous les coups de ces barbares. Mais, au milieu des décombres et des ruines, le municipe romain reste debout, l'évêque conserve son autorité et son prestige. Qu'importent ces murs abattus, ces somptueux édifices couchés dans la poussière ! L'esprit de la cité plane sur ces imposants débris. Les Agenais ont perdu le secret de cette riche et grandiose architecture, sans doute, mais au fond des cœurs est gravé l'instinct de l'unité et de l'ordre. Pour être abritées derrière une simple ville de bois et de terre, l'indépendance religieuse et les libertés municipales n'en seront pas moins en sûreté.

Dans la période qui s'écoule entre la destruction d'Agen et le moment où elle renaît de ses cendres, la féodalité continue ses progrès sur le territoire agenais. De toutes parts, sous la dynastie des ducs de Gascogne, ou des comtes de Poitiers, ou des comtes de Toulouse, s'élèvent successivement des châteaux fortifiés : c'en est fait désormais de l'unité ; le corps social est déchiré en lambeaux et les puissances locales s'organisent ; mais au-dessous du seigneur féodal est située l'humble chapelle, *Salvetat* ou *Sauveterre*, asile du serf opprimé ; puis la cité qui reste comme dépositaire de cette idée de l'unité, de cette force centralisante qui doit un jour engendrer la patrie.

Il est difficile de préciser l'époque à laquelle la ville d'Agen put être classée au rang des communes du Midi ; mais déjà, en 961, ses murailles et ses églises, (Saint-Étienne et Saint-Caprais) ont été réédifiées par les soins de Raymond I^{er}, marquis de Gothie et comte de Toulouse.¹ Dès le x^e siècle, Agen avait ses coutumes locales, légèrement mélangées de droit germanique ; mais pénétrée longtemps et profondément de l'influence romaine, elle avait conservé presque sans altération ses institutions municipales. La commune n'y fut ainsi qu'un développement du municipe, et ce changement se fit sans secousses et sans luttes. L'évêque (c'était Gombaud en 982) continua son rôle de *Defensor* avec le titre de comte et exerçait un grand pouvoir temporel et moral, non-seulement sur la ville, mais sur tout le territoire de l'Agenais ; il fonda La Réole.

Après la guerre des Albigeois, il se forme une ligue de défense mutuelle entre les villes d'Agen, du Mas, de Condom, de Marmande et de Port-Sainte-Marie. Agen était comme le moteur de la confédé-

¹ D. Vaissette : *Hist. Gén. du Languedoc*.

ration. Ce qu'avaient décidé ses consuls après mûre délibération, les autres l'exécutaient tête baissée.

Mais qui sera le chef de cette ligue? L'évêque? il serait trop faible désormais pour résister aux forces temporelles des barons et des rois. Lui-même, pour garder ses richesses, ses nombreux fiefs, sa *Comitalie* et les droits qui en découlent, il est obligé de faire des concessions, de partager son autorité tantôt avec le roi de France, tantôt avec le roi d'Angleterre, suivant les chances de la fortune. Il faut donc choisir entre ces deux puissants monarques : la royauté seule peut aspirer à devenir le pouvoir central de la société; et les regards du faible, de l'opprimé se tournent vers elle.

C'est le roi de France qui sera jugé le plus digne de protéger les communes de l'Agenais; il frappe fort, sinon toujours juste; il a l'intelligence des besoins, des aspirations, des intérêts des municipalités; il respecte, augmente leurs privilèges et leurs franchises. D'ailleurs son domaine va toujours en s'agrandissant : chaque jour les fiefs seigneuriaux faisant retour à la couronne, soit par la confiscation, soit par hérédité, soit par deshérence, il se rapproche des provinces du Midi. Vers le milieu du *xiii^e* siècle, il est voisin, presque maître de l'Agenais. Au premier signal d'alarme, il fournira des secours nombreux et efficaces, tandis que l'Anglais au-delà des mers, dans son palais de Londres, n'aurait pu entendre les cris de détresse des bourgeois pressurés par les féodaux et les hommes de guerre. Et remarquez qu'un sentiment commun, un lien naturel devaient exister entre le roi de France et les villes municipales de l'Agenais; car ils avaient tous deux en présence les mêmes adversaires. La royauté française guerroit contre les barons, résiste aux prétentions des évêques, aux menaces de la papauté. Déjà par la force de son principe unitaire, elle fait contre-poids à tous ces pouvoirs anarchiques qui ont eu constamment pour alliés et défenseurs les orgueilleux monarques de la Grande-Bretagne.

De 1293 à 1453, la Guienne et l'Agenais qui en faisait partie, devinrent le théâtre des guerres anglo-françaises; mais sous Philippe-le-Bel et après lui, pendant les courts moments de trêve, la commune d'Agen continua de lutter, non sans quelque énergie, contre le pouvoir du clergé, contre l'évêque et contre l'aristocratie féodale.

Ainsi les consuls d'Agen exigent, sous Philippe-le-Bel, que les ecclésiastiques paient le subside nécessaire pour rebâtir les murs de la ville et réparer le pont sur la Garonne. Le clergé, invoquant ses

privilèges, refuse de concourir à ces travaux. Le juge-mage d'Agen et le lieutenant du sénéchal pour le Roi font enlever par des sergents, à la réquisition des consuls, les serrures, les portes mêmes des maisons de tous les ecclésiastiques. Le clergé proteste et veut prendre à partie le juge et les consuls. Pour toute réponse, une proclamation publiée à son de trompe, enjoint de la part des consuls, à tous les fermiers, détenteurs de fonds appartenant au clergé et à l'évêque, de remettre le prix de leurs baux ou toutes les autres sommes dont ils seraient redevables aux gens d'Eglise, entre les mains du receveur municipal. Une autre proclamation annonça que tous les biens des ecclésiastiques étaient saisis et mis sous la main du Roi. Ensuite on fit briser les portes et les fenêtres des caves et des greniers des membres du clergé, et tout ce qu'on y trouva fut mis sous le sequestre.

Le Pape prit naturellement parti pour le clergé et excommunia les consuls.

La fête de la Pentecôte approchait et les consuls, malgré l'excommunication, voulurent assister ce jour-là aux offices, selon l'usage. L'un d'eux, Arnaud Anier, dont l'oncle avait été brûlé comme hérétique, se rendit à l'église Sainte-Foy, paroisse de sa résidence. Dès qu'il y parut, le curé s'étant revêtu de ses habits sacerdotaux, se tourna vers le consul et le somma de sortir. Anier, sans s'émouvoir et s'adressant aux assistants, leur ordonna de le suivre : il fut obéi. De là désordre, tumulte dans l'église, et l'office est interrompu.

Le dimanche suivant, jour de la Trinité, les consuls allèrent défier leurs adversaires jusque dans le sanctuaire de l'église-cathédrale. Ils s'y rendirent en corps pendant la grand'messe. L'évêque était absent ; mais le grand archidiacre, le chantre et les chanoines leur enjoignirent de sortir, puis quittèrent eux-mêmes l'église, lorsque les consuls leur eurent officiellement signifié la résolution de ne pas céder la place.¹

Encouragés dans leur résistance par le Roi, les consuls s'attaquent à l'évêque et lui contestent certains droits de justice. Ces contestations furent souvent renouvelées de 1311 à 1321, et l'évêque, Amanieu de Fargis, pour être efficacement protégé, se vit forcé d'accepter le *paréage* avec Edouard II, roi d'Angleterre.²

Enfin les consuls d'Agen résistèrent énergiquement aux prétentions

¹ Manusc. Labrunie et Argenton. — Louvet, *Histoire d'Aquitaine*.

² Manusc. Labrunie et Argenton.

des barons féodaux qui faisaient sans cesse irruption sur le territoire de la commune. L'un de leurs plus redoutables ennemis fut sans contredit le seigneur de Madaillan, Amanieu du Fossat, qui les troublait dans leur juridiction sur les fiefs de Cardonnet, de Laugnac, de Doulognac, de Bajamont, etc. Un jugement rendu en 1334 en faveur des consuls, fut exécuté par ordre du sénéchal, Fontaner d'Angaravaqua. En conséquence Guillaume de Talives, bailli d'Agenais, Raymond Lacassagne et Guillaume Bonne, consuls d'Agen, se rendirent au château de Bajamont et là, le seigneur du lieu, Rainfroï de Durfort, enjoignit aux vassaux et manants des paroisses contestées, d'obéir aux consuls et bailli d'Agen et de les reconnaître désormais pour leurs juges naturels. — En 1343, nouvel empiètement du sire de Madaillan. Quatre ans après, le roi de France confisque les biens de Du Fossat, déclaré *félon*, et les consuls obtiennent définitivement gain de cause.

Quelque temps avant, une autre confiscation autrement importante avait eu lieu, celle des biens des Templiers (1311). Cet ordre célèbre possédait en Agenais de nombreux établissements et de vastes domaines. Indépendamment des commanderies de Sainte-Quitterie, de Golfech, de Sauvagnas, du Temple, de Nom-Dieu, de Sainte-Foi-de-Jérusalem, du Port-Sainte-Marie, etc., données à l'ordre de Malte, ils avaient encore, aux environs d'Agen seulement, plusieurs fiefs, tels que les Tours ou le château de Mérens et une grande pièce de terre dans la commune de Castelculier, qui a retenu le nom de *los Caballos*, les Chevaliers.¹

Pendant de longues années, l'Agenais fut un vaste champ de bataille.

Les villes sont prises et reprises ; les villages brûlés, les châteaux rasés ; Anglais et Français se ruent avec furie les uns contre les autres ; ce sont de grands coups d'épée, des assauts terribles, des massacres continuels par le fer et par le feu.

Le comte de Derby, à la tête de l'armée anglaise, prend Aiguillon, Montpezat, Tonneins, Castelmoron, Damazan, le Port-Sainte-Marie, etc. Jean, duc de Normandie, accourt avec 60 mille hommes, met le siège devant Aiguillon, et là s'accomplissent les prodiges de valeur

¹ On a trouvé en cet endroit des tombeaux de chevaliers du Temple, ensevelis avec leurs armes sur lesquelles était gravée la croix grecque.

racontés par Froissard. Mauny, avec une poignée de soldats, tint en échec pendant cinq mois toute l'armée française ! (1346).

Les Anglais restent les maîtres.

En 1364 eut lieu à Agen une imposante cérémonie. L'évêque, Raymond de Salg, nouvellement élu, fait au prince de Galles, dit le *prince Noir*, hommage pour la moitié de la justice d'Agen, la monnaie et les autres droits féodaux ; le prince, à son tour, jure sur l'Évangile, de le défendre, lui et son Église, et le retient pour son *conseiller*. Le lendemain, le prélat prend possession avec solennité de sa ville épiscopale. Il était à cheval, précédé d'un corps d'arbalétriers, de Jacques d'Andelles, de Jean Lemoine, sénéchal d'Agenais, et de plusieurs autres chevaliers anglais. Il avait à sa droite le Prince Noir, et à sa gauche, l'évêque de Florence destiné à la nonciature de Guienne. Une suite brillante et nombreuse de comtes, de barons, de chevaliers anglais et français, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, fermaient la marche. Le cortège étant arrivé à la grande porte de l'église collégiale de Saint-Caprais, l'évêque mit pied à terre pour être revêtu, selon l'usage, par les mains du prieur de cette église, de ses habits pontificaux. Il s'assit ensuite sur une chaise ornée de belles draperies et fut porté jusqu'à l'entrée de la cathédrale sur les épaules des barons de Clermont-Dessus, de Laroque-Timbault, de Montpezat et de Fumel, premiers vassaux du siège et obligés à *ce devoir*.¹

« Jusque-là tous les honneurs de la journée étaient pour l'évêque ; mais, après avoir été introduit processionnellement dans la cathédrale avec les reliques, et qu'il y eut célébré la messe, il suivit à son tour le Prince Noir au couvent des Dominicains, où ce prince avait fait préparer un festin magnifique. Ils y furent accompagnés par les prélats, les nobles, le clergé, les consuls et une partie du peuple tant de la ville que du diocèse qui, plusieurs jours auparavant, avaient été invités à cette solennité. Le repas fut splendide et royal ; Edouard le fit servir portes ouvertes, afin que tout le monde eût la liberté de le voir. Il avait fait tous les frais de l'entrée de l'évêque, la plus brillante de celles qu'on eût vues jusqu'alors. Enfin, il voulut compléter la fête en revêtant le prélat de ses propres habits d'*écarlate fourrés de menus vairs*.² »

L'évêque d'Agen était en réalité le plus puissant seigneur de la province.

¹ Man. Labrunie et Argenton. — ² Procès-verbal. (Man. Labrunie et Argenton).

Comme *Defensor civitatis* depuis l'époque romaine jusqu'à la fin du règne de Charlemagne, il eut des pouvoirs très étendus. Il administrait la justice, puis il obtint le droit de battre monnaie ;¹ il reçut le titre de comte. Les principaux barons, ses vassaux, le portaient sur leurs épaules en grande cérémonie jusqu'à l'église cathédrale, le jour où il prenait possession de son siège.

Il était seigneur suzerain de tous les fiefs ecclésiastiques de son diocèse et, parmi les vassaux laïques du siège épiscopal, on comptait le vicomte de Brullois, le seigneur de Clermont-Dessus, ceux de Beauville, de Fumel, de Madaillan, de Roquecorn, de Lacourt, de Ligardes, d'Astaffort, de Fauguerolles, de La Tour d'Agen, de Cauzac, de Bajamont, de Monbalen, de Montastruc, de Castillon et de Monteils.

Il étendait même ses droits seigneuriaux hors du diocèse, puisque l'abbé de Sarlat lui faisait hommage d'une *mule blanche* avant l'érection de l'abbaye en évêché.²

Il possédait quatre résidences princières : les châteaux de Bazens près du Port-Sainte-Marie, de Monbran aux portes d'Agen, de Tournon avec la baronnie et le fief de Bourlens, de Saint-Just (commune d'Hautesfage), où l'on voit encore la tour carrée bâtie par le cardinal de Rovère, en 1488.

Peu à peu cette puissance fut entamée : les hommages tombèrent en désuétude ; les droits furent méconnus ; les fiefs s'en allèrent un à un. Il ne restait plus à l'évêque en 1789 que ceux de Montastruc et de Beauville.

En 1372 la guerre se rallume.

Les Français ayant à leur tête le duc d'Anjou envahissent de nouveau l'Agenais : Bertrand du Guesclin faisait partie de cette armée, ayant sous ses ordres cent hommes d'armes. Divers barons de l'Agenais et plusieurs communes (Agen au premier rang) se joignent au duc d'Anjou : le sire de Fimarcon, Jehan de Durfort. Gaston de Laparade, le sire de Montpezat, Pierre de Moncaut, Hugues Renaud, capitaine de Cuzorn, maître Gaubert de Caravelle, Grimond de Birac, Bertrand du Fossat, les bourgeois de Marmande, *las gens de Mounflanqui* (habitants de Monflanquin.)³

Une trêve survient. Les hostilités recommencent en 1378. Le duc d'Anjou s'empare de Bergerac, de Sainte-Foy, de Duras et, dit la

¹ La monnaie *Arnaldense* à laquelle l'évêque Arnaud de Beauville donna son nom (1042). — ² Cartulaire de l'évêché. — Man. Argenton. — ³ Man. Labrunie et Argenton.

chronique, de *trois cent villes, bourgs ou villages en Agenais et en Périgord*, dans moins de trois mois. Thomas Fulletin, sénéchal de Guienne pour le roi d'Angleterre, est fait prisonnier.

Plus tard, de 1382 à 1393, les *Tuchins, Coquins et Libertins*, commirent en Agenais de grands ravages. C'étaient des *compagnies*, composées de paysans et de soldats qui parcouraient et désolaient le pays. Ces tristes fruits de la misère du temps achevèrent de priver le peuple des bénéfices de la paix qui venait d'être conclue.

De 1415 à 1442, ce sont de coups de main tentés tantôt par les Routiers sur La Roque-Timbault, Prayssas, Monbran, Sainte-Livrade, Fumel, Lauzun, Laparade, La Sauvetat, Fauillet, Tonneins, Dolmayrac, Fréguimont, Frespech, tantôt par les Anglais contre Meilhan, Duras, La Tour-Laduguie, Tournon, le Mas-d'Agenais et Marmande. Agen est emporté par escalade. Le sénéchal et l'évêque ressemblant les principaux habitants, le 21 juin, dans l'église cathédrale, afin de se racheter par des subsides extraordinaires.

Partout la dévastation, le pillage et l'incendie : le désordre est à son comble. Enfin, Charles VII précédé par ses armées victorieuses fait son entrée solennelle à Agen, et après une lutte aussi vive que terrible, il reste maître de l'Agenais. Une amnistie générale, accordée à tous ceux qui avaient embrassé le parti des Anglais, pacifia complètement cette malheureuse province.¹ (1453)

Dans ce conflit mémorable de deux grandes nations, Agen ne cessa jamais de dissimuler sa prédilection et ses vives sympathies pour le parti de la France. C'est la rougeur de la honte au visage et le désespoir dans l'âme que ses habitants voyaient flotter sur leurs remparts la bannière des Edouards à la place du drapeau fleurdelysé, ce signe d'unité, de gloire et d'espérance. Malgré les traités et quel que soit le succès des armes franques ou anglaises, ils agissent ouvertement ou en secret, ils font des sacrifices d'hommes et d'argent en faveur des représentants de la nationalité française. Aussi les rois dont ils ont embrassé la cause avec tant de dévouement et de courage se montrent, dans toutes les occasions, généreux et reconnaissants. Charles IV, Philippe VI, Jean, Charles V, Charles VI, Charles VII, confirment et étendent les privilèges de leurs *bien-aimés et fidèles consuls et habitants de la cité d'Agen*.²

¹ Mézeray, tome VI.

² Cahier des privilèges accordés par les rois de France : *Dilecti et fideles consules et habitatores civitatis Aginni*. (Arch. de l'Hôtel-de-Ville d'Agen.)

Depuis Louis XI jusqu'à François I^{er}, de longues années de paix aidèrent l'Agenais à cicatriser ses blessures. C'est en vain que les Armagnacs voulurent le ramener sous la domination anglaise ou le rendre indépendant avec la Guienne, sous Charles, duc de Berri : il sut repousser tous les moyens de séduction.

Sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, l'Agenais fut prospère et paisible. L'agriculture fit de notables progrès ; les relations commerciales prirent, à l'intérieur et à l'extérieur, de grands développements ; il y eut plus d'aisance dans les maisons, plus d'élégance dans la vie intérieure, plus de richesse et de goût dans les meubles et les vêtements ; les arts et la littérature commencèrent une existence régénérée.

En 1516, toute résistance féodale avait disparu ; et, s'il n'y avait pas eu une révolution religieuse pour faire revivre la puissance et l'opposition seigneuriales, la France serait dès lors entrée de plain-pied dans la monarchie absolue.

Mais la Réforme est déclarée : jusqu'au milieu du xvi^e siècle, elle va être le fait prédominant qui engendre, transforme et ramène à lui tous les autres. Déplorable scission qui brisa pour jamais cette magnifique unité d'où descendaient dans les masses les inspirations communes qui font agir les peuples comme un seul homme ! L'esprit d'individualisme allait dominer ; la société, de féodale, chevaleresque et militaire, tendait à devenir positive, bourgeoise et industrielle : les temps de poésie étaient passés.

Ce fut seulement sous le règne de Henri II que la Réforme qui bouillonnait comme une lave ardente dans les têtes et dans les cœurs des habitants de l'Agenais, fit explosion en provoquant la révolte des paysans qui se plaignaient de la lourdeur des impôts. Toutefois les meneurs de l'insurrection se gardèrent bien de donner à leur démarche un caractère religieux. Le moment n'était pas encore venu pour la nouvelle doctrine d'agir et de combattre en son nom.

La Cour de Nérac fut le foyer où s'élaboraient les nouvelles idées religieuses, et déjà l'Agenais était inondé de prédicants chaleureux : Jean Carvin à Villeneuve, Jérôme Cazabonne à Monflanquin, André Mélancthon à Tonneins, Gérard Roussel et le bénédictin Ayméric à Clairac recrutaient des prosélytes à tous les étages de la société. Le supplice du dominicain Jérôme Vindocin, brûlé vif sur le Gravier, à Agen, loin d'arrêter le progrès du protestantisme, ne fit que l'accélérer. (1539)

Les réformés s'assemblaient en plein champ au nombre de plus de

deux mille personnes ; le ministre montait sur une charrette ou sur des arbres amoncelés, le peuple se plaçait sous le vent pour mieux recueillir la parole, et ensuite, tous ensemble, hommes, femmes et enfants, entonnaient des psaumes. Ceux qui avaient des armes veillaient à l'entour la main sur l'épée. Puis venaient les colporteurs qui débattaient des catéchismes, des petits livres et des images contre les évêques et le Pape.

Ils ne s'en tinrent pas longtemps à ces assemblées. Non moins intolérants que leurs persécuteurs, ils voulurent exterminer ce qu'ils appelaient l'*idolâtrie*. Ils commencèrent à renverser les autels, à brûler les tableaux, à démolir les églises, notamment à Nérac, à Agen, à Villeneuve, à Penne. Les haines religieuses étaient déjà bien violentes ; des serments de vengeance avaient été prononcés de part et d'autre ; on n'attendait plus qu'une occasion. Le culte réformé gagnait du terrain. Les contrées de Fumel, de Penne, de Libos, les villes de Nérac, Tonneins, Clairac, Mas-d'Agenais, Miramont, Grateloup, avaient leurs ministres. « Pendant que sur les rives de la Garonne et « du Lot, se réunissaient de nombreux troupeaux, les ouvriers que « Dieu avait placés du côté de Bergerac et de Sainte-Foy visitaient « Duras, Pardaillan, Saint-Barthélémy. » (1560-61)

Au milieu de cette crise qui se prépare, quel sera le rôle de la ville d'Agen ? Jusqu'à ce moment nous l'avons vue combattre, avec la royauté, le principe d'isolement, le morcellement du territoire et de la souveraineté, afin de concourir au triomphe de l'unité territoriale et nationale. Se montrera-t-elle désormais infidèle à sa conduite passée ? Non. Elle n'ignore pas qu'une partie de l'aristocratie féodale, ou sciemment ou par instinct, se sert de la Réforme, comme d'un instrument de restauration, pour ressaisir des privilèges ruinés ; elle n'ignore pas que le protestantisme une fois victorieux, c'en est fait de l'ordre politique et social : la France est menacée de rétrograder aux mauvais jours de la féodalité, au règne de la force brutale. Agen reste donc royaliste et catholique par nécessité, par intérêt et par conviction.

Nobles et vassaux, bourgeois et clercs courent se ranger sous leurs bannières respectives. Bientôt on entend le tocsin et les cris de guerre et le bruit du canon sur tous les points du territoire agenais. La mort n'épargne ni âge, ni sexe. Le pillage, la dévastation et l'incendie s'attaquent indistinctement aux campagnes,

¹ A. Lagarde, Chronique des Eglises réformées de l'Agenais.

aux châteaux, aux villes. Les deux partis s'arrêtent quelquefois haletants et épuisés de fatigue, mais ils semblent altérés de sang et de carnage : le combat n'est que suspendu, pour recommencer avec plus de fureur et d'acharnement.

Une figure épouvantable de laideur et sublime d'indomptable résolution remplit à elle seule cette grande et sinistre époque : c'est celle de Montluc.¹

Blaise de Montluc, catholique fervent, mais royaliste dévoué et fanatique, voyait surtout le côté politique de la guerre. Il est facile de comprendre, en lisant ses *Commentaires*, qu'à ses yeux la lutte engagée était un duel à mort entre la monarchie et la noblesse féodale. La monarchie devait, à tout prix, vaincre, abattre, exterminer ses adversaires : le salut de la patrie était attaché au salut du roi.

Les monuments historiques justifient, d'ailleurs, l'opinion de Montluc : la noblesse de Guienne n'avait pas participé aux faveurs de Cour ; elle était brutale, orgueilleuse, peu riche et brave ; elle se porta tout entière sous les drapeaux de la Réforme, comme autrefois ses pères sous ceux des Plantagenet et du prince Noir, pour piller et tuer les hommes du Nord ; et quand on lui parlait de l'obéissance au roi : « Quel Roy ? disait-elle ; nous sommes les Roys : celui-là dont vous parlez est un reyt de rien : nous lui donnerons des verges et lui donnerons mestier pour apprendre à gagner sa vie comme les autres.² » Et ces idées d'indépendance étaient répandues même parmi la multitude : « Les ministres prêchaient publiquement que les rois ne pouvaient avoir aucune puissance que celle qui plaisait au peuple ; autres prêchaient que la noblesse n'était rien plus qu'eux.³ »

(*A continuer.*)

JEAN LACOSTE.

¹ Cette époque est fertile en grands hommes et en grandes choses. Je ne prétends pas mettre Montluc au-dessus des autres chefs de parti qui prirent part aux guerres religieuses en France ; mais on peut affirmer à coup sûr qu'il fut supérieur, par son courage et par ses talents militaires, aux hommes de guerre de son temps, protestants ou catholiques, qui servaient dans les provinces du Sud-Ouest.

² *Commentaires* de Blaise de Montluc. — ³ *Idem.*

UN PRÊTRE AGENAIS MASSACRÉ EN CHINE.

L'ABBÉ DOMINIQUE DELUC.

Au mois d'octobre de l'année 1860, l'émotion publique fut vivement excitée, quand du corps expéditionnaire anglo-français opérant dans la Chine arriva la dépêche suivante :

« Des émissaires des deux nations envoyés en avant de l'armée par le général en chef pour traiter des préliminaires de la paix ont été faits prisonniers par les troupes tartares ; quelques-uns ont été immolés. »

Au nombre des victimes était l'abbé Dominique Deluc, de La Gruère près le Mas-d'Agenais. Devenu par son dévouement et par sa mort une des gloires de ce diocèse, il a droit à un public hommage de nos regrets et de nos sympathies. Je suis d'autant plus heureux de le lui rendre que j'étais pour l'abbé Deluc un ancien maître et un ami. En 1835 je l'avais eu pour élève au Petit-Séminaire, dans une classe de grammaire. C'était une âme ingénue, inhabile au mal, ne le soupçonnant même pas. Mais comme la plupart des enfants de ces familles rurales qu'absorbe la culture du sol, il était à peu près dépourvu de toute éducation du foyer. Chez lui cependant les aspérités des manières étaient à demi effacées par une rare douceur de caractère et de physionomie. Et cette aménité chez l'abbé Deluc survécut aux années d'enfance ; plus tard, sur les bancs des études théologiques, il la possédait tout entière ; elle a même été jusqu'à la fin le trait distinctif de sa nature.

Toutefois les événements de 1848 éveillèrent chez lui une exaltation qui parut quelque temps le jeter en dehors de lui-même. Mais bientôt devenu plus calme, l'abbé Deluc donna à son besoin d'enthousiasme un autre aliment que celui de la politique. Un rêve l'obsédait depuis son enfance. A peine dans les ordres, sans attendre la prêtrise, il crut le moment venu de le réaliser. Ce rêve, c'était de se jeter avec ses vingt ans et toute son âme, dans l'œuvre des Missions étrangères.

La présente notice ne doit s'occuper ni de ses déchirements de cœur, ni du courage par là-même admirable avec lequel il quitta sa famille, ni de ces qualités charmantes d'un esprit toujours égal qui le distinguèrent au Séminaire des Missions. Disons seulement que grand fut son bonheur lorsqu'admis au sacerdoce et bientôt averti pour le départ, il apprit que c'était dans la Chine que s'exercerait son zèle. Le martyr était à cette époque une chance presque assurée pour ces héroïques jeunes gens qui s'en allaient évangéliser ces contrées inhospitalières ; or, l'espoir de mourir sur des calvaires nouveaux et d'apporter pour leur part à l'Église ce témoignage du sang qui ne lui a jamais manqué, c'était déjà pour eux une récompense de tous leurs sacrifices. Ainsi tressaillaient les premiers confesseurs de la foi, à la vue de l'amphithéâtre.

Donc, quelques mois après, incorporé à cet immense Vicariat apostolique dont Canton est le chef-lieu et dont les limites ne sont pas tracées, l'abbé Deluc y vécut d'une vie qui n'était qu'une succession de privations à subir, de ruses hostiles à déjouer, d'innies précautions à prendre, ce qui ne l'empêchait pas de faire de merveilleux progrès dans la connaissance de cet idiôme chinois dont les éléments constitutifs ont si peu d'analogie avec nos langues de l'Occident. Lorsque l'évêque de Canton, M^{re} Guillemain, passa dans nos contrées en 1857, il parla de notre cher missionnaire comme d'un linguiste remarquable. Il le cita également (et ceci valait mieux encore) comme un homme de cœur, comme un véritable apôtre, et il voulut de sa personne aller visiter la famille Deluc, dans sa maison de pauvre apparence.¹

Quels étaient cependant alors les détails précis de la vie du jeune prêtre ? Ses lettres à ses parents, qui m'ont été confiées, renferment une suite de sentiments et de récits très-intéressants sans doute, mais qui chez un missionnaire sont choses banales et vont d'elles-mêmes. Je m'arrête donc aux lettres seules qui viennent les dernières en date ; et là je ne vois pas sans émotion avec quelles espérances il saluait cette guerre anglo-française contre l'Empire chinois, guerre hélas ! qui devait être pour lui l'occasion et la cause d'une fin si prématurée.

Voici ce qu'il écrivait le 6 février 1858 : « Soyez-en sûrs, mes chers

¹ On raconte une particularité délicate de cete visite. L'évêque accepta le dîner de campagne qui lui fut offert, mais à condition que la table serait mise dans la chambre du missionnaire.

« parents, nous n'allons pas tarder à trouver en Chine la liberté qui
« est nécessaire à la propagation de notre foi. Nous pourrions par-
« tout circuler sans avoir à redouter les mandarins et leurs soldats,
« qui désormais seront obligés de veiller eux-mêmes à notre sûreté.
« Il leur en coûtera d'abord quelque peu, mais chez eux la peur du
« canon français est efficace ; ils ne manqueront pas de s'exécuter
« et deviendront nos bons amis. *Ne craignez donc plus pour ma*
« *personne.....* »

Cette lettre était écrite de Canton. Il y raconte, dès les premières lignes, comment cette ville de près d'un million d'habitants était tombée en un jour au pouvoir de cinq mille soldats anglais et français.

Précédemment, en novembre 1857, il avait appris à son père que l'amiral Rigault de Genouilly avait demandé un missionnaire pour lui servir d'interprète, et que c'était lui qu'on avait chargé de cette honorable fonction. « Je suis heureux, ajoutait-il, de trouver là une occasion de faire beaucoup de bien à nos pauvres Chinois, chrétiens ou non chrétiens. J'espère aussi rendre quelque service à notre excellent amiral. » Ainsi, dans cette charge nouvelle qui n'eût été pour tant d'autres qu'un triomphe de vanité, cette âme généreuse ne voyait qu'une facilité plus grande d'être utile à tous, sans regarder ni à la condition ni à la croyance.

Le 26 septembre 1859, après la reprise des hostilités, par suite du guet-à-pens du Peï-ho, il écrivait qu'il serait nécessaire que l'expédition s'avancât jusqu'à Pékin. Pour lui, attaché depuis la prise de Canton à la commission européenne chargée d'administrer la ville, il restait encore au Yamoun du gouvernement.

La dernière de ses lettres parvenue à La Gruère est datée du 10 janvier 1860. Il y souhaite du bonheur à tous les siens pour cette année qui commençait et qui hélas ! devait le voir succomber victime d'une trahison sauvage.

Nous avons longtemps ignoré les véritables circonstances de la mort de l'abbé Deluc ; quelques-unes, si non toutes, nous sont maintenant connues par le récit qu'en a tracé une lettre de l'abbé de Séré, l'un des aumôniers attachés au corps expéditionnaire. Le docteur Larrivière, médecin-major dans la même expédition, sollicita, sur ma demande, cette lettre qu'il m'a transmise. Qu'il me permette de l'associer en le nommant, à ce devoir qu'à tant de titres je rends à la mémoire de l'abbé Deluc.

Voici la lettre de l'abbé de Séré :

« Le 16 septembre, M. l'abbé Deluc assista à la messe que je célébrai vers les sept heures du matin ; il y assistait à côté du malheureux intendant Dubut qui, comme lui, devait être victime de la perfidie des Tartares.

« Durant la journée, je passai plusieurs heures avec l'abbé Deluc, tantôt au quartier-général où il logeait, tantôt dans ma tente qui se trouvait dressée tout à côté ; il était fort gai et paraissait heureux de se rendre utile en accompagnant à *Tong-Tché-Ou* les officiers que le général en chef avait désignés. Vers huit heures du soir, il vint dans ma tente et me fit part de ses appréhensions sur l'imprudence du voyage qu'il allait faire. « On ne doit pas se fier à la bonne foi chinoise ! Comme « on ne peut jamais être sûr du lendemain avec ces gens-là, je viens vous trouver « pour me confesser. » Je fus heureux de saisir moi-même cette occasion de le faire, et ce devoir rempli, je ne manquai pas de rassurer et même de plaisanter l'abbé Deluc sur ses craintes chimériques ; car, comme le reste du petit corps français qui marchait en avant, j'étais persuadé que nous allions faire un voyage d'agrément jusqu'à *Tong-Tché-Ou*, et peut-être jusqu'à Pékin.

« Le lendemain (17), l'abbé Deluc partit à six heures du matin, en compagnie du caïd Osman¹ avec lequel il partageait le modique logement qu'ils occupaient dans la pagode d'*Ou-Tsé-Ou*, et avec tous les officiers désignés par le général en chef : ces messieurs allaient, avec M. de Bastard, premier secrétaire de l'ambassade, s'assurer des bonnes intentions des mandarins Tartares qui avaient promis de signer le traité de paix à *Tong-Tché-Ou*, s'entendre avec les autorités du pays afin de réserver des logements convenables pour l'ambassade et l'état-major général, et enfin déterminer l'emplacement où nous devions camper. L'abbé Deluc fut très utile à nos officiers et à M. de Bastard pour conférer avec les mandarins et obtenir d'eux des réponses favorables ; sans lui il eût été impossible à ces messieurs de remplir leur mission avec la certitude d'être compris et dans un bref délai. — Ils étaient arrivés à *Tong-Tché-Ou* d'assez bonne heure pour accomplir leur mission, tandis que notre petit corps de troupes s'était arrêté à *Mata-Tiou* jusqu'au lendemain. — Le 18, il avait été convenu entre l'abbé Deluc et le caïd Osman qu'ils se lèveraient de bonne heure pour revenir sur leurs pas à la rencontre du général en chef ; (chacun de ces messieurs avait pris l'heure qui lui convenait le mieux pour rentrer au camp ; d'autres devaient attendre l'état-major général dans le logement qui venait de leur être désigné par le Tao-Taï de la ville) mais le sommeil avait été si doux et si paisible pour ce malheureux abbé, qu'il ne voulut point se lever et répondit au caïd : « Laissez-moi ; « il y a plusieurs jours que je dors mal, je désire réparer mes forces, aujourd'hui que « je me trouve si bien couché et si bien disposé à dormir ; je rentrerai avec plusieurs « de nos officiers, ou bien j'attendrai le général. »

« Le caïd part pour aller au devant de la colonne qui s'avancait, et c'est grâce à sa

¹ Personnage quelque peu mystérieux, d'origine allemande et qui s'était identifié avec les mœurs africaines. Le général de Montauban l'avait trouvé en Algérie et attaché à son état-major.

promptitude qu'il a échappé aux mains des Tartares qu'il voyait se réunir de toutes parts et se grouper aux abords de la route.

« J'ignore dans quelles circonstances l'abbé Deluc a été fait prisonnier ; mais sur les rapports de plusieurs soldats Tartares, chrétiens, nous savons qu'il a été pris avec le capitaine Brabesson (de l'artillerie Anglaise). Comme il parlait le chinois avec beaucoup de facilité, le mandarin qui a présidé à son arrestation l'a fait conduire au *chim-pao* (généralissime). Les rapports de tous les soldats chrétiens, interrogés séparément, s'accordent à dire que ces deux Messieurs ont été parfaitement traités, et que le *chim-pao* a eu de fréquents entretiens avec l'abbé Deluc. — Pris le 18, ils ont été probablement conduits aussitôt à Pali-Kao, où se trouvaient le gros de l'armée Tartare et son généralissime (il n'y a pas plus d'une lieue de *Tong-Tché-Ou* à *Pali-Kao*). — Le 21, lorsque nous avançâmes sur l'armée Tartare, l'abbé Deluc et le capitaine Brabesson furent gardés à vue dans une chambre de la pagode qui se trouve sur la droite et un peu au-dessus de la route pavée qui conduit à Pékin. — Le *chim-pao* fut blessé une première fois au bras, mais légèrement ; peu après, une seconde blessure au visage le fit tomber de cheval ; les soldats chrétiens ne savent pas dire si, dans ce moment de douleur et de rage, il a donné l'ordre de mettre à mort les deux Européens, ou si les soldats qui l'entouraient ont voulu venger leur chef, sans en avoir reçu l'ordre.

« Il paraît certain que des soldats furieux sont entrés dans la chambre où étaient gardés nos deux prisonniers, et qu'ils les ont conduits en dehors de la pagode ; là M. l'abbé Deluc s'est mis à genoux et a joint les mains pour recommander son âme à Dieu, et bientôt sa tête est tombée sous un seul coup de sabre.

« Il n'a eu à subir aucune des cruelles tortures qui ont tant fait souffrir nos autres malheureux prisonniers, il n'a point vu la mort si longtemps en présence, et surtout il n'a pas vécu plusieurs jours dans ces terribles incertitudes, plus cruelles que la mort elle-même.

« Les soldats ajoutent qu'après avoir décapité ces deux prisonniers, on a lacéré leurs corps à coups de sabres et de lances, et l'un d'entr'eux assure qu'il les a vu couper à morceaux et enterrer à la hâte, à très peu de profondeur, parce que déjà la déroute avait commencé. — On a envoyé quelques chrétiens à Pali-Kao, pour chercher les restes du malheureux abbé Deluc ; malgré les indications précises des soldats, ils n'ont point su les retrouver : ils n'ont vu que des ossements épars et à moitié décharnés ; et comme ni vêtement, ni objet particulier ne pouvait leur indiquer à qui appartenaient ces restes, mêlés d'ailleurs avec des corps de Tartares, nous avons eu le grand regret de faire notre triste cérémonie du 29 octobre au cimetière de Pékin, sans joindre aux six cercueils de nos compatriotes la dépouille du regrettable missionnaire. »

L'autographe de ces lignes sera réuni par mes soins à toutes les lettres de l'abbé Deluc que m'avait, pour un temps, confiées son vieux père. Il rendra plus complet ce dossier précieux où j'ai cru découvrir des traces de larmes et qui est, aux yeux du vieillard, le plus précieux héritage qu'il puisse transmettre à ses petits-fils.

La fermeté de cet homme profondément honnête et chrétien ne s'est jamais démentie. Deux jours font époque dans sa vie, celui où son fils lui dit l'adieu du départ et celui où il apprit que ce fils bien-aimé avait vécu. Ni l'une ni l'autre de ces deux épreuves n'a ébranlé sa foi et sa résignation. En se séparant de son enfant, il lui avait adressé une parole où le père et le croyant se révèlent de la manière la plus touchante : *Puisses-tu gagner autant d'âmes à Dieu que ta perte va me coûter de larmes*. Ce n'est rien moins que le sublime dans la simplicité. Quand plus tard, en octobre 1860, la terrible nouvelle lui fut apportée, malgré le brisement de son âme il eut encore la force de bénir le Ciel de ce que son fils était mort pour son Dieu et pour la France. C'était en effet la France que servait l'abbé Deluc lorsqu'il marcha précédant notre armée, et comme à l'avant-garde de la civilisation. Mais il n'aurait pas été là s'il n'eût été prêtre, mais c'était son zèle d'apôtre qui l'avait jeté sur le chemin de l'armée française, placé sous la main du général en chef, et à ces causes nous pouvons en quelque sorte le proclamer martyr. Si donc il n'a pas vu, avec ses compatriotes, la croix s'élever victorieuse et acclamée sur la cathédrale de Pékin ; s'il n'a pas fait cortège à cette poignée de braves entrant, l'arme au bras, dans l'immense capitale d'un immense empire ; si, comme Moïse, il n'a salué la terre promise que d'un regard mourant et lointain, il n'a pas moins eu sa part de gloire dans cet événement fastique qui s'harmoniait si bien avec notre légende militaire encore alors toute vivante.

Ainsi malgré sa mort violente, et quoique tombé avant l'heure puisqu'il est tombé plein de jeunesse, l'abbé Deluc laisse une mémoire véritablement digne d'être enviée ; car elle mérite à la fois et les bénédictions du Ciel et la reconnaissance de la patrie.

ANASTASE CAPOT, *chanoine*.

A PROPOS DES ENGRAIS.

Le but de cet article n'est point de donner une théorie complète des engrais, de leur emploi, de leur choix ; c'est seulement sur le fumier de ferme que je veux appeler l'attention.

Mais je dois auparavant dire quelques mots sur les engrais en général. Qu'entend-on par engrais ? C'est une matière qui, mélangée avec le sol, sert directement à la nutrition des végétaux, tandis que l'on nomme amendement une substance employée pour modifier la nature d'un sol, y ajouter des éléments qui ne s'y trouvent pas, ou rendre assimilables, par une transformation chimique, des éléments jusque là insolubles. C'est qu'en effet la nutrition des végétaux s'effectue de deux manières, par les racines et par les feuilles. Les feuilles ont un double but : elles empruntent à l'atmosphère des gaz qui entrent directement dans la constitution de la plante, ou bien, jouant le rôle d'organe respiratoire, elles prennent dans l'atmosphère des gaz qui modifient les sucs végétaux, et sont ensuite rejetés au dehors sur une forme nouvelle, forme plus simple s'il s'agit de la transformation de l'acide carbonique en oxygène, forme plus complexe s'il s'agit de la transformation de l'oxygène en acide carbonique.

Les racines, par leur extrémités les plus ténues, ou radicelles, absorbent dans le sol des aliments, mais exclusivement à l'état liquide : donc, une des premières conditions que doit remplir une substance destinée à alimenter la plante par ses racines, c'est d'être liquide. Cependant, le sol est solide, et presque toutes les substances qu'on y ajoute comme engrais ou amendements sont aussi à l'état solide : mais chacun sait que, pour que la végétation se puisse produire, il est nécessaire que le sol soit humide, c'est-à-dire imprégné d'eau ; l'eau a la propriété de dissoudre, en d'autres termes de liquéfier, un grand nombre de substances, c'est donc à l'état de dissolution aqueuse qu'il faut amener les aliments offerts aux racines des plantes : par conséquent tout engrais doit pouvoir, à l'aide des influences qu'il su-

bira dans le sol, passer à l'état de dissolution dans l'eau. Mais ce n'est pas à dire que toute substance soluble dans l'eau soit un engrais ; il faut en effet que le corps employé convienne à la plante, et, pour le choisir, il faut se rappeler tout d'abord que les substances constitutives par excellence des corps organisés, animaux ou végétaux, sont au nombre de quatre seulement : l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote. A ces quatre éléments essentiels s'en ajoutent d'autres, variables avec les espèces, comme le phosphore, le silicium, le soufre ; c'est pour introduire ces derniers corps dans l'organisme végétal que l'on choisit de préférence certains terrains pour certaines cultures, ou bien que l'on amende le sol de telle ou telle manière suivant que l'on veut fournir au développement de telle ou telle plante. Mais il faut avant tout que le végétal trouve les quatre éléments que nous avons d'abord cités. L'eau donne de l'hydrogène et une partie de l'oxygène ; l'acide carbonique de l'air donne du carbone, et l'air fournit le surplus de l'oxygène. Mais il reste l'azote. Ce corps constitue à lui seul les $\frac{4}{5}$ de l'atmosphère dans laquelle nous vivons ; cependant la plante ne sait point d'ordinaire assimiler l'azote sous cette forme ; il faut rendre l'azote liquide. Pour cela, il est nécessaire de le présenter sous forme de combinaison soluble, et c'est à l'état d'ammoniaque ou de sel ammoniacal que l'azote est assimilable ; on a ainsi l'avantage de donner simultanément à la plante de l'azote et de l'hydrogène.

De ce qui précède résulte suffisamment que c'est surtout la richesse en azote qui constitue la bonté d'un engrais général, puisque les autres éléments de la plante peuvent être fournis par l'air et par l'eau. Voyons donc, surtout à ce point de vue, ce que vaut le fumier de ferme. Cet engrais, on le sait, est constitué par les vieilles litières sur lesquelles ont séjourné les animaux de la ferme. Dans certains cas s'y ajoutent deux substances extrêmement énergiques, la colombine et la poulaille, qui contiennent plus de 8 % d'azote. Mais si nous négligeons ces deux éléments, le fumier de ferme sera constitué par de la paille, imprégnée des excréments de bœuf, de cheval, de porc et de mouton. , renfermant en moyenne 0,587 % d'azote. Le rôle de la paille est presque uniquement d'absorber ces excréments, tellement que l'on a pu obtenir de bon fumier en donnant comme litière aux animaux du sable, de la marne, ou de la terre végétale préalablement séchée à l'air. Si l'on choisit la paille, c'est surtout parce que c'est la substance qui, sous le moindre poids, absorbe le plus de matières liquides. Quelques nombres

donneront une idée des différences qui existent entre diverses sortes de litières.

<i>Noms des substances.¹</i>	<i>Poids de substance pouvant remplacer 100 kilogrammes de paille de blé.</i>
Paille de blé	100 kilogrammes.
— d'orge	77 —
— d'avoine	96 —
— de colza	110 —
Feuilles de chêne tombées	136 —
Bruyère	220 —
Terre végétale séchée à l'air	440 —
Marne	550 —
Sable quartzeux	880 —

On voit que, si le grain du froment n'était pas bien plus précieux que celui de l'orge, il vaudrait mieux, au point de vue du fumier, cultiver l'orge que le blé.

Mais je reviens au fumier de ferme, tel qu'il est produit. Si le cultivateur a intérêt à faire absorber à la paille des litières le plus possible de substances fertilisantes, il ne peut d'autre part la saturer dans l'étable même, car la santé du bétail s'en trouverait très mal. C'est ici que je critiquerai très vivement les habitudes du Lot-et-Garonne. Dans ce pays, lorsque le cultivateur juge que la santé du bétail exige l'enlèvement de la litière, il transporte celle-ci au dehors, la met en tas, et, jusqu'à l'époque où le fumier sera porté sur les champs, celui-ci s'égoutte, car il a entraîné par adhérence des liquides qu'il n'a pas encore absorbés ; de plus il est exposé à la pluie, qui, dissolvant les engrais véritables contenus dans le fumier, les remplacera en partie par de l'eau, de sorte que plus on attendra pour se servir du fumier, plus il sera pauvre. Il y aurait donc là une modification à apporter, et je l'indiquerai bientôt. Une seconde critique que je tiens à indiquer est relative au mode de construction des étables. La plupart du temps, la litière des animaux de la ferme est faite dans une sorte de cavité pratiquée dans le sol. De cette manière, on empêche l'écoulement au dehors des excréments liquides, et on favorise la formation du fumier. Mais on ne prend pas assez de soin dans l'établissement du sol de l'étable, et une grande partie du

¹ J'emprunte ce tableau à un mémoire de M. P. P. Dehérain, dans le Dictionnaire de chimie de Wurtz.

liquide fertilisant s'infiltrer dans la terre et se trouve perdue. Voici alors les améliorations bien faciles que je proposerai aux cultivateurs. Au lieu de mettre le fumier en tas en un lieu quelconque, on préparera une cour ronde ou allongée, mais dont le sol aura une forme concave. Ce sol sera fait de terre argileuse très fortement battue, de manière à être très peu perméable. Le fumier que l'on retirera chaque jour des étables sera méthodiquement étalé autour de la partie centrale, où on laissera un certain espace dépourvu de fumier. Dans cette cavité se rassemblera tout le liquide qui s'écoulera, et, si l'eau s'évapore en partie sous l'action de la chaleur, l'eau des pluies d'autre part augmentera la masse liquide. De temps en temps, et plusieurs fois de suite à l'époque où l'on transporte le fumier sur les champs, on rejettera sur la masse relativement sèche le liquide ou purin qui s'est rassemblé au milieu. Quant à l'étable, son sol sera pavé, ou simplement fait d'argile fortement battue, et de plus il sera incliné en deux sens : une pente très légère, allant de la crèche jusqu'au-delà de la partie postérieure de l'animal, conduira les déjections liquides dans une rigole parallèle à la crèche, et cette rigole, inclinée elle-même, portera le liquide qui s'y rassemblera dans une citerne, d'où, à l'époque des fumures, on l'extraira pour le conduire dans les champs à l'aide de grands tonneaux : là, à l'aide d'écopes, on répandra le purin sur la surface du champ. Ou bien, si le cultivateur recule devant la dépense très productive d'une citerne, la rigole sortant de l'étable amènera le liquide fertilisant dans la cour à fumier. Cette cour aura de plus l'avantage d'attirer poules et pigeons, venant chercher les graines échappées à la digestion des animaux de la ferme, et laissant en échange la poulaille et la colombine dont, comme nous l'avons dit, la richesse en azote assimilable est si considérable.

Si quelque cultivateur lit ces lignes et essaie d'appliquer les principes que je viens d'indiquer sommairement, il s'en trouvera très bien, j'ose l'affirmer, car je n'ai fait que tracer à grands traits les principes suivis dans le Nord à l'égard du fumier de ferme, et tout le monde reconnaît que le Nord est, de toute la France, la région où la culture est le plus perfectionnée.

E. DUBOIS.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Le classement méthodique des productions contemporaines ne laisse pas d'offrir, en général, une certaine difficulté. Un genre neutre, hybride, à formes frustes et indécises domine l'ensemble, attribuant précisément à la littérature du jour le caractère de brillante frivolité qui lui appartient. Ce genre, l'épithète pittoresque de *fantaisiste* le désigne aussi vaguement qu'il convient à l'admiration facile des lecteurs les plus friands, les plus naïfs ou les plus conrageux.

Nous n'adopterons donc pas ici ce classement inexact, incommode et subdivisé à l'infini, et, s'il vous plaît, nous conviendrons de grouper au hasard des dates ou de la plume les divers éléments de notre bulletin mensuel.

Par quoi commencerons-nous aujourd'hui ? — Etes-vous sentimental et élégiaque, cher lecteur ? Votre humeur est-elle fantasque et vaporeuse ? ou bien, dominé par une imagination folâtre, aimez-vous à jeter un rire sardonique aux échos d'une sensiblerie pleurnicheuse et d'un enthousiasme frelaté ?

Voici alors le clan des poètes :

Redelsperger.. *Paquerette*, 1 vol. in-12.

Fr. Maulmond. *Aspirations et réalités*, 1 vol. in-12.

Lucien Paté... *Mémoires intimes*, 1 vol. in-12.

Em. Ormestine. *Les vagabondes*, 1 vol. in-42.

H. de Blazac... *Les anciens jours*, 1 vol. in-18.

Th. Renaud... *Aube et brume*, 1 vol. in-12.

Dans ce monceau de ruines, courageusement éditées par la *Librairie des Bibliophiles*, la richesse et la pauvreté se distribuent comme dans la société, par proportions fort inégales. La science du rythme n'a plus de secrets d'ailleurs pour ces fabricants d'hémistiches, mais...

Accélérons un peu notre marche.

Aimez-vous les romans ? Ce genre littéraire a perdu, il est vrai, de son ancien crédit, mais sans se démoder entièrement, et c'est peut-être encore un des articles courants de librairie qui s'écoulent le mieux. Il y a, du reste, bien des sortes de romans : roman d'aventures (c'est le meilleur), roman de mœurs, roman social, roman technique, folichon, politique, graveleux, psychologique, médical, extravagant et fantastique, roman de genre et roman sans genre.

Citons vite et sans commentaires :

X. Aubryet... *Madame Veuve Lutèce*. (Lachaud, in-18.)

Edouard Cadol... *Madame Elise*. (Lévy, in-12.)

- H. Malot..... *Une belle-mère.* (Lévy, in-12)
Renée de Vicq... *Histoire de mon élève* (Dentu, in-12.)
Ch. Joliet..... *Le Roman de Berangère.* (Sartorius, in-12.)
Alf. Assolant.... *Rachel.* (Dentu, in-12.)
Ad. Decourcelles. *Un homme d'argent.* (Dentu, in-12.)
Ferd. Fabre..... *La Rue du puits qui parle.* (Dentu, in-12.)
 Id *Le Marquis de Pierrervue.* (Dentu, in-12.)
J. Claretie..... *Les Muscadins.* (Dentu, in-12.)
Th. Betnzon.... *Une Vis manquée* (Lévy, in-12.)

Citons encore :

- Ch. Dickens..... *Le Mystère d'Edwin Dwood* (Hachette, in-12.)
Wilkie Collins... *La Morte vivante.* (Hachette, in-12.)

Deux romans anglais, inévitablement traduits par M. Charles-Bernard Derosne, le traducteur patenté de toutes les divagations d'Outre-Manche.

Ernest d'Arjis... *Au Coin du feu.* (Lemerre, in-12.)

Contes gaillards, pimentés et croustillants, où les tableaux manquent de gaze et les descriptions de mesure. C'est le genre Droz et Quatrelles dépouillé de quelques périphrases, et, sans prudence, on peut contester l'utilité d'un conte tel que les *Bains de mer*, copiant le célèbre dénouement de la *Maupin* de Gautier, moins le style.

Gaudriole à part, l'auteur de *Au coin du feu* paraît être doué de qualités littéraires dignes d'être mieux utilisées qu'en des contes grivois.

Que dire enfin aujourd'hui du dernier livre à peine paru de Victor Hugo : *Quatre-Vingt-Treize*, un roman encore une thèse humanitaire et politique délayé dans un drame en trois volumes dont nous ne connaissons que le titre et le sujet ? — L'auteur a-t-il enfin retrouvé la lumineuse inspiration d'autrefois ? — Sommes-nous seulement en présence de quelques pages brillantes émergeant péniblement d'un inextricable fouillis de lieux communs et de déclamations stériles, ou s'agit-il, au contraire, d'une œuvre saine, robuste, mûrie, pensée et de conception puissante.

La réponse à cette question prématurée doit forcément être renvoyée au prochain *Bulletin*.

On le voit, le roman pullule ; mais il ne constitue pas à lui seul tout le bilan littéraire du mois, et, après avoir fait la large part des productions légères ou futiles, dont quelques-unes, du reste, ont bien leur mérite, il nous reste à feuilleter ensemble rapidement un certain nombre d'œuvres plus sérieuses, plus considérables ou plus importantes

Parlons d'abord de deux volumes de voyages :

Em. Montégut. — *Tableaux de la France : Souvenirs de Bourgogne* (Hachette, in-12).

C. de Varigny. — *Quatorze ans aux îles Sandwich* (Hachette, in-12).

Il ne suffit pas assurément d'affecter une allure raide et compassée pour être taxé d'auteur sérieux, et tel écrivain, dans son style lourd, opiécé, non moins dépourvu de valeur que de charme, est bien inférieur, en somme, au fantaisiste léger et sans pré-

tention dont les folles périodes ont du moins le mérite de la gaité. — Pour nous, *maussade* et *sérieux* ne sont pas deux adjectifs tout-à-fait synonymes en littérature, et voilà pourquoi, cher lecteur, des deux volumes de voyages que nous avons cités, le plus maussade, c'est-à-dire le second, est loin de valoir le plus sérieux, c'est-à-dire le premier.

Dans ses *Souvenirs de Bourgogne*, en effet, M. Montégut a placé une dose considérable d'érudition charmante et variée. C'est à la fois de la géographie historique et anecdotique, de la critique d'art, de l'archéologie et d'excellents souvenirs littéraires présentés sous une forme attrayante et dans un style limpide, précis et sobrement imagé. — La science géographique proprement dite est, il est vrai, un peu trop négligée par l'auteur dont le livre, à cet égard, ne nous paraît pas devoir combler la lacune souvent signalée dans l'éducation de nos contemporains.

Mais hâtons-nous d'arriver à l'ouvrage dont le retentissement a été le plus considérable et dont l'apparition a constitué, en quelque sorte, — après la mort de Michelet et la nomination de Dumas fils à l'Académie française, — l'événement littéraire du mois : l'*Histoire du Romantisme*, par Théophile Gautier (Charpentier, 1 vol. in-12).

Ce volume se compose d'un trop court fragment inédit d'histoire littéraire, d'une série de notices biographiques et romantiques exhumées de divers journaux et recueils, et enfin de cette brillante étude officielle sur la poésie contemporaine, étude écrite un peu de sentiment en 1868 et comprise dans le *Rapport d'ensemble sur les lettres* auquel collaborèrent Sylvestre de Sacy, Paul Fèval et Ed. Thierry.

Ce dernier travail est trop connu pour que nous ayons à nous y arrêter ici ; mais les nombreuses notices recueillies sont intéressantes à divers titres et se recommandent d'ailleurs, comme tout ce qu'a produit la plume de Gautier, par une forme splendide et personnelle et par un relief inimitable. — Quant à cette ébauche inachevée écrite par *Fortunio* sous le titre, désormais trop vaste, d'*Histoire du Romantisme*, nous ne saurions la recommander trop instamment au lecteur.

Dans ce style, aux reflets chatoyants, au coloris éclatant et harmonieux, Gautier nous raconte l'éclosion et les premières armes de la nouvelle école. — Ceci est presque de l'autobiographie. — Dans ces pages vécues, à travers ces souvenirs et ces anecdotes, on semble vraiment retrouver comme un écho des espérances généreusement insensées, de la soif ardente d'idéal et d'inconnu, des aspirations inconscientes et lumineuses dont la traduction en folles théories constitue la caractéristique presque insaisissable et trop savamment indiquée par Nodier de la dernière évolution littéraire.

Hélas ! combien ces époques si proches paraissent déjà lointaines ! Que de noms émergés de la foule sont déjà retombés dans l'ombre ! et que de regrets n'éprouve-t-on pas devant ces pages interrompues, simple promesse d'une monographie mille fois précieuse !

Mais ne restons pas ainsi, cher lecteur, sur cette impression de tristesse et citons encore, pour terminer, les deux volumes suivants :

1^o Un livre utile :

H. Cocheris. — *Origine et formation des noms de lieu*. (Librairie de l'Écho de la Sorbonne — in-12.)

Livre rempli d'intéressants détails historiques, géographiques et philologiques ; système hardi et ingénieux, inductions savantes et bien conçues.

2^o Un livre curieux :

Arm. Dubarry. — *Quatre célébrités*. (Librairie de la Société des Gens de Lettres — in-12.)

Il s'agit ici de quatre personnages n'ayant entre eux qu'une relation vague et de circonstance : Saint-Janvier, Masaniello, Alexandre Dumas père et Rosambeau.

Assurément, à composer un groupe plus étrangement assorti, on pourrait bien ne pas réussir du premier coup.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin* ci-dessus se trouvent à la librairie Michel et Médan, à Agen.



LIBRAIRIE J. MICHEL & MÉDAN ,

16 & 18, rue Pont-de-Garonne, à Agen.

L'Histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à ses petits-enfants, par M. Guizot. — En vente les tomes I, II et III ; 3 vol. grand in-8° illustrés de 225 gravures sur bois, par A. de Neuville, avec deux cartes. Chaque volume séparément : 18 fr. broché ; richement relié avec fers spéciaux, dos maroquin, tranches dorées : 25 fr. — On peut aussi se procurer cet ouvrage par livraison, à 50 c.

Œuvres de Rabelais, texte revu et collationné sur les éditions originales, accompagné d'une Vie de l'auteur, de notes et d'un Glossaire ; 60 grandes compositions et nombreux dessins, par Gustave Doré, 2 beaux vol. in-4°, imprimés sur papier vélin, reliés en percaline rouge : 200 fr.

La librairie J. MICHEL et MÉDAN se charge de fournir à des conditions avantageuses les ouvrages dont il lui est fait la demande : Littérature, Droit, Sciences, Agriculture, Religion, etc.

Achat de Bibliothèques.

LIBRAIRIE MICHEL LÉVY Frères ,

Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

EN VENTE :

ÉTIENNE MARTIAL CHARRIÉ,

Avocat à la Cour de Paris, né à Lauzun (Lot-et-Garonne).

Étude biographique, par M. Louis de Villepreux.

LIBRAIRIE MAISONNEUVE & C^{IE} ,

Éditeurs, 15, quai Voltaire, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE :

Découverte de l'Amérique par les Normands, au X^e siècle, un beau volume avec cartes et illustrations, par Gabriel Gravier, membre de la Société des Antiquaires de Normandie.

Agen, Imprimerie de Prosper Noubel.

A TRAVERS LES ARCHIVES

D'AGEN.

Le public, qui ne s'occupe guère d'histoire sérieuse, se figure généralement que les dépôts d'archives sont des amas de pièces fastidieuses dont on ne saurait aborder l'étude qu'en affrontant la poussière et l'ennui. C'est qu'il n'en voit que le côté utile, celui des intérêts, ce qui concerne et sauvegarde les droits de l'État, du département, de la commune et des particuliers. Des sources vives qui en jaillissent au grand profit des études historiques, il n'a et ne peut avoir aucune idée. A peine soupçonne-t-il (et c'est le fait peut-être d'un homme sur cent), qu'en remontant, à travers les archives, au-delà de la période administrative moderne, dans cet inconnu qui commence à l'an 1800, pour se perdre dans les profondeurs du moyen-âge, on rencontre une infinité de pièces d'un caractère original, variées dans leur style, parfois libres d'allures et de forme presque littéraire, plus souvent embarrassées de formules, mais toujours pleines de vie et animées des passions qui s'agitaient autrefois.

Tel qui s'aventure en curieux dans une de ces nécropoles qu'on appelle les archives se sent bientôt envahi par un sentiment de vive curiosité. Les premières difficultés de lecture surmontées, s'il va jusqu'à briser l'os pour en extraire la moelle, il en arrive assez vite à préférer à nos livres d'histoire, froids par excès de méthode, incomplets, systématiques, les matériaux bruts dont on les édifie. Que de fois, sans la moindre intention de rien écrire, en parcourant les liasses ou feuilletant les registres, il se sent attiré, même séduit par la physionomie morale du document, son air de sincérité, les infinis détails familiers ou sérieux qu'il contient. Alors pris du désir de faire part à tous de ce qui l'a instruit ou charmé, il n'hésite pas à publier tels quels les actes originaux. C'est ainsi qu'on en est venu de nos

jours à imprimer peut-être plus de documents inédits que de narrations historiques.

Je voudrais me garder d'accabler les lecteurs de la *Revue de l'Agenais* de textes et de citations archaïques ; mais je m'engage volontiers à tirer des archives qui me sont confiées quelques articles contenant des renseignements variés sur l'histoire locale. En rédigeant ces notes , qui se détacheront parfois comme une série de *faits divers* du passé, peut-être échapperai-je aux difficultés que présentent la forme narrative continue et la nécessité logique des transitions. On ne trouvera dans ces pages que de simples causeries à bâtons rompus.

Un mot d'abord pour faire connaître le terrain sur lequel je m'aventure, un mot sur la composition des archives.

C'est durant la Révolution que les papiers provenant des anciens corps administratifs ou judiciaires, des communautés religieuses supprimées, des propriétés confisquées, furent centralisés aux chefs-lieux de district d'abord, puis aux chefs-lieux de département. Ces titres, qu'il était si difficile de consulter, alors qu'ils représentaient des droits effectifs et des privilèges, sont devenus accessibles à tous. Ils ont gagné en intérêt historique tout ce qu'ils ont perdu en intérêt pratique.

Dans la répartition des archives il n'a pas été possible de restituer à chaque département tout ce qui semblait devoir lui revenir. Je puis citer à cet égard deux faits qui concernent le Lot-et-Garonne. Les papiers de l'élection d'Agen se trouvent à Bordeaux, et la plus grande partie des archives de l'arrondissement de Nérac sont conservées à Pau, où elles ont suivi le fonds très important de la maison d'Albret.

De là de grandes difficultés pour ceux qui veulent écrire des histoires un peu complètes.

Indépendamment des archives départementales, il existe dans quelques villes anciennes (pour le département je ne puis guère citer qu'Agen), des fonds d'une grande richesse qui renferment, en des centaines de registres et de liasses, toutes les annales de la localité. On en peut extraire aisément l'ensemble des faits enchaînés par des dates précises ; mais il est plus difficile d'en dégager l'histoire bien autrement intéressante des institutions et de la condition des personnes sous l'ancien régime.

J'ai dit que la forme des vieux documents est très variée. Pour le mieux démontrer je vais faire à ce sujet une courte revue des archives de l'hôtel-de-ville d'Agen, en décrivant les caractères particuliers à chaque catégorie de titres.

Les documents les plus anciens et les plus précieux sont les chartes de privilège et les actes politiques de la commune. Leur série remonte jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle. Ils émanent des chancelleries de tous les suzerains de l'Agenais, c'est-à-dire des comtes de Toulouse et des rois d'Angleterre et de France. Ils comprennent aussi des bulles des papes, des lettres des évêques et des sénéchaux, des traités d'alliance entre les villes du pays. Les chartes antérieures au ^{xv}^e siècle sont généralement sur parchemin et portent pour signes de validation des sceaux ou leurs débris en cire verte, rouge ou blanche, suspendus à des lacets de soie ou à des bandes de parchemin. Les écritures anciennes sont fort belles. Un petit nombre d'actes sont ornés de précieuses miniatures. Ces pièces ont toutes les dimensions depuis le rôle de plusieurs mètres de longueur, composé de pièces cousues bout à bout, jusqu'à la bande étroite qui dépasse à peine le format d'une carte à jouer.

Il y a peu de choses à dire sur ces documents considérés au point de vue littéraire. Ils sont généralement remarquables par leur brièveté. Au ^{xiii}^e siècle surtout les formules sont courtes ; et, dans le corps de l'acte, ce qu'on appelle le dispositif, beaucoup de choses sont dites en peu de mots.

Une singulière remarque que l'on peut faire pour tous les pays, c'est qu'à partir de la fin du ^{xv}^e siècle, les écritures sont généralement fort négligées. Plus de scribes de profession à la main exercée. A quoi bon faire de la calligraphie ? L'imprimerie est découverte. L'homme a trouvé un moyen préférable à l'écriture pour multiplier, prolonger, éterniser presque l'expression de sa pensée.

Il existe à l'hôtel de ville d'Agen un grand nombre de lettres missives originales, ayant pour le moins des signatures autographes. On peut en citer de nos rois depuis Charles VIII, des maréchaux, des gouverneurs, Monluc, Biron, Mayenne, le duc d'Épernon, etc.

Dans les actes de l'administration municipale, pas de chartes et peu de feuilles volantes, mais des notes, des procès-verbaux consignés dans de volumineux registres. C'est l'histoire inédite de la cité en cent volumes depuis le milieu du ^{xiv}^e siècle jusqu'à la dernière convocation des États-généraux. Qu'on élimine les détails inutiles, qu'on rapproche les textes contemporains, les annales d'Agen seront à peu près faites,

Les registres des délibérations de nos conseils municipaux sont loin de donner une idée de l'abondance des renseignements qui se trouvent dans les gros livres des *jurades*. Il faut ajouter que l'import-

tance des attributions des consuls fait l'intérêt de ces actes. On ne sait pas assez que, jusqu'aux réformes centralisatrices du commencement du xvn^e siècle, les magistrats municipaux avaient les plus grands pouvoirs.

Le roi de France, résidant au loin, n'intervient qu'à de rares intervalles. L'autorité du gouverneur est limitée. Au corps délibérant appartient aussi le pouvoir exécutif, et l'on doit être prêt à l'action comme à la parole. Au xvi^e siècle Biron écrit aux consuls d'Agen ce mot que l'on devait depuis attribuer à tant d'autres : « les actes sont mâles et les paroles femelles. » La politique des consuls s'inspire de cette grande maxime. L'ère des franchises municipales est aussi le temps des grandes initiatives, des vigoureux efforts, des caractères énergiques. C'est que le corps de la jurade devient à l'occasion : un conseil de guerre, quand il faut lutter contre les Anglais ou prendre parti dans les guerres civiles ; ¹ un bureau de santé quand la peste décime la population. ² C'est que le jour on délibère, et qu'on sera le soir aux portes ou sur les remparts. C'est que le magistrat se transforme en ingénieur pour élever des gabions ou creuser des fossés. C'est que le bourgeois porte légèrement le mousquet et l'artisan la pique. L'évêque comme les autres doit faire sa faction. Ainsi la cité semble grandir dans les épreuves. Elle n'attend rien ni de Paris, ni de Bordeaux, ni de Toulouse. Elle a tout au plus pour appui quelques capitaines qui tiennent la campagne et font diversion avec de petites troupes, dont la solde coûte cher. La commune doit se suffire à elle-même, bâtir ses murailles, ses ponts et ses églises, lever ses impôts, fondre ses canons, guérir ses malades, nourrir ses pauvres, tracer ses chemins, répartir au besoin le travail. ³

On comprend tout l'intérêt que peuvent offrir les documents qui traduisent les effets de cette activité générale. Souvent ils ont une certaine éloquence dans leur brève simplicité.

¹ Voir : *la ville d'Agen et son enceinte extérieure et intérieure après la Saint-Barthélemy*, par M. A. Moulié, dans le RECUEIL DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN, t. VI et VII.

² Voir : *la ville d'Agen pendant l'épidémie de 1628 à 1631 d'après les registres consulaires*, par M. Ad. Magen. — Agen, 1862.

³ Nous croyons avoir beaucoup inventé à l'époque moderne. Citerai je les ateliers nationaux, les conseils d'hygiène et de salubrité, l'expropriation pour cause d'utilité publique, etc. ? Toutes ces choses ont été pratiquées dans la ville d'Agen dès le xvi^e siècle, et même peut-être bien avant.

Voici le livre journal où l'on note tout ce qui se fait, pour ainsi dire heure par heure. Vous trouverez pour un seul jour des pages pleines. Ce livre de la commune peut se comparer au journal de bord d'un navire, où sont relevés les moindres incidents d'un voyage.

Voici les testaments politiques, mémoires secrets débutant par de graves préambules dans lesquels, à la fin de chaque année, les consuls sortant de charge, rendent compte de leur gestion à leurs successeurs. Ils ne ménagent pas les conseils inspirés par leur expérience des affaires. Ainsi les hommes peuvent passer ou changer, les traditions restent ; chacun s'honore de continuer et de mener à bonne fin une œuvre utile. Ces testaments sont pleins de demi-mots. Ils étaient très bien compris par ceux qui vivaient au milieu des événements. Leur concision nous lègue aujourd'hui bien des points obscurs à éclairer, plus d'un problème à résoudre.

Heureusement les procès-verbaux des délibérations sont là pour nous aider à renouer les fils de la trame. Nous y voyons les moindres affaires traitées par les consuls assistés des jurats ; les plus importantes sont résolues dans les assemblées où figurent les trois ordres. Ça et là la série de ces procès-verbaux est interrompue par des transcriptions d'arrêts, de lettres et d'ordonnances, quelquefois par de véritables narrations des événements, d'autrefois par de simples notes sur les faits de moindre importance.

Si la ville est jamais en proie à la famine, on trouvera dans les livres des consuls une recette pour faire du pain avec de la paille hachée. Sans doute le moyen n'est guère pratique, mais ne rions pas : ceux qui préconisent cet expédient de la dernière heure l'ont sans doute expérimenté.

Tournez encore quelques pages et vous saurez qu'en telle année on a vu les roses fleurir en janvier, en telle autre les vendanges ont été tardives, la grêle a ravagé les champs, les inondations ont envahi la ville.

Souvent ces notes sont précédées de la formule solennelle : *Soit pour mémoire à la postérité*, ou de toute autre, analogue, rappelant le *Notum sit universis tam presentibus quam futuris*, ou le *Sachent tous* des vieilles chartes. On songeait en effet à faire profiter les générations futures de toute l'expérience acquise. Pour elles, les archives devaient résumer les enseignements du malheur ou de la bonne fortune.

Les réflexions personnelles des secrétaires se mêlent souvent aux

réécits des événements, à l'exposé des opinions émises par les magistrats municipaux. Comme toujours, le scribe a surtout en vue l'avenir. Deux exemples entre mille.

C'est dans la seconde moitié du xvr^e siècle. Le pays est ruiné, meurtri par les guerres fratricides entre catholiques et protestants. La peste, le mousquet, la famine ont causé de profonds ravages ; puis les révoltes ont fermenté dans la misère du peuple. Les réfractaires de ce temps-là, on les appelait *croquants*, se sont rassemblés en grand nombre. Penne est leur quartier général ; ils menacent Agen au nombre d'environ vingt-cinq ou trente mille. Lassé d'avoir à dire, après tant de souffrances, qu'on en redoute encore de nouvelles et de plus grandes encore, le secrétaire, comme se parlant à lui-même, s'écrie : « On voit que c'est comme ung abisme, qu'on s'y plonge » tant plus on va à l'avant, ne sachant ce qui en sera fait encores. »

Puis, le règne réparateur d'Henri IV rend la sécurité au pays ; au bout de tant d'agitations, on peut entrevoir un avenir meilleur ; ce qui inspire cette réflexion au bon greffier (on était en 1601) : « Le » siècle précédent finit ainsin, laissant matière de bien faire à » celui-cy. »

Entraîné malgré moi par les détails de mon sujet qui serait intarissable, je m'arrête, n'ayant rien prouvé de la thèse que je voulais soutenir, à savoir que les livres des consuls ont tout l'intérêt des chroniques, et même, à certains points de vue, plus d'intérêt, parce qu'ils sont plus véridiques, étant moins passionnés ; plus variés, car ils ont toutes les formes et les styles bons ou mauvais de toutes les époques ; plus complets et plus précis, puisque tous les faits, jusqu'aux plus insignifiants, s'y trouvent soigneusement classés selon leurs dates.

Je renvoie donc à quelque article futur cette démonstration que je ne ferai certainement pas selon toutes les règles du syllogisme, mais en glanant toujours çà et là dans le champ des archives. Je citerai alors les bons modèles, qui ne manquent pas. Pour aujourd'hui, je me contente de publier deux morceaux fort courts qui représentent, au contraire, le goût faux d'une époque. Puis, comme font volontiers les conteurs, je finirai par une histoire.

Je n'ai pas à définir longuement les caractères du style de nos auteurs du xvr^e siècle. On sait que ses qualités consistent surtout dans ses libres allures, dans la souplesse des formes qui se prête à l'emploi de l'inversion, des mots expressifs plus ou moins passés dans le langage usuel, des diminutifs par exemple, et des épithètes imagées.

enfin dans un reste de la naïveté ou de la finesse de la langue du moyen-âge. D'autre part, les tournures pédantesques des phrases latinisées, la recherche prétentieuse des citations introduites avec effort dans les récits, les *concetti* d'importation italienne, les formules pompeuses pour traduire des riens constituaient de sérieux défauts, et ces défauts, de plus en plus outrés, comme il arrive toujours, s'abimèrent dans le ridicule au xvii^e siècle. Il était écrit que Racine tuerait la fausse éloquence des artistes en plaidoirie par les mains de *Petit-Jean* et de *l'Intimé*, et que Molière, au moyen des *Précieuses*, porterait le dernier coup au genre fastidieux qui avait si longtemps régné dans le cénacle de l'hôtel de Rambouillet.

Les deux fragments que j'exhume auraient pu figurer dans *Les Plaideurs* et dans *Les Précieuses ridicules*.

Voici comment un avocat en renom, plaident, en l'année 1620, au Parlement de Bordeaux, cherchait à démontrer contre les consuls d'Agen qu'il fallait de l'ordre dans les élections consulaires, et qu'ils auraient dû, par conséquent, mettre son client, un noble, en première ligne. L'orateur ne perd pas cette bonne occasion de définir l'ordre :

« Il est certain, dit-il, que l'ordre et le rang es eslections consu-
« laires est une partie essencielle desdites eslections, lesquelles
« sont conservées, maintenues et autorisées par le moyen dudit
« ordre ; voire l'ordre peult estre vrayment appelé l'ainé de toutes
« choses, comme estant l'image de la justice. Car, comme escript
« Plutarque en l'opuscule du *Prince*,¹ la fin de la loy est justice, et
« l'ordre n'est autre chose que distribution analogique (*sic*), c'est-à-
« dire despartement raisonnable et comme attribution quy se faict
« en droicture par proportion ou de nombre ou de géométrye, quy
« sont toutes parties ou qualités essentielles de la justice. Et, comme
« en l'univers il y a une admirable distinction et ung ordre merveil-
« leux, tant aux choses sublimes que aux substances séparées
« de nos sens, de mesme, aux plus parfaites formes du gouverne-
« ment il y a des différences perpétuelles de personnes et de digni-
« tés ; il y a au corps humain des membres plus excellants, au ciel
« des estoiles plus luisantes,² aux familles des charges plus nobles
« les unes que les autres. Ainsin au corps politique, il y a des magis-

¹ Aristote, *primò*, *peri politicon*. (*Les Plaideurs*.)

² Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune. (*Id.*)

« tratz qui comandent et des autres qui sont comandés..... C'est
« pourquoy l'ordre est institué de Dieu pour être le père et l'auteur
« de la beauté.¹ S'il est nécessaire voire que ce soit l'ame des res-
« publiques et des villes bien pollicées, il doit estre principalement
« observé aux eslections consullaires, parce que ces chargès sont
« appelées honneur dans le droict, comme nous voyons dans le
« tiltre *De Muneribus et Honoribus*.

« Et à ce propos, Juvénal en la satire troisieme : *Clari velamen*
« *honoris* ; et au droict *honoratus* signifie l'officier de ville, comme
« prouve Panorolle au chapitre : *De Magistratibus municipalibus*.²

« Or cet ordre a esté fort mal observé en l'eslection consulaire
« dont est question, etc. »

Dans la même affaire, l'avocat des consuls répondant à celui que nous venons d'entendre, trouve le moyen de citer, toujours à propos des élections consulaires, les actes du Pape Célestin, du Pape Léon, du Pape Grégoire, etc.

Voici, maintenant, la forme prétentieuse. Il était bienséant aux consuls sortant de charge de complimenter leurs successeurs, et réciproquement. Les consuls de l'an 1693 s'expriment ainsi :

« Faisant attention sur le mérite des personnes qui nous succèdent
« en la charge, nous trouvons à leur teste Monsieur de l'Estelle, que
« nous pouvons appeler avec justice une estoile qui brille aussi bien
« le jour que la nuit, et duquel on peut dire, à bon droit, que les
« noms conviennent souvent à leurs effects. Il est vray qu'il y a cette
« différance dans la comparaison que les étoiles n'ont de lumière
« dans l'ordre naturel que par participation et autant que le soleil
« leur en communique, au lieu que, dans l'ordre politique, Monsieur
« de l'Estelle se peut vanter qu'il trouve dans son propre fonds
« toutes les lumières qui peuvent estre nécessaires à l'administration
« de la charge consulaire. Et, joignant à ce mérite celui des autres
« Messieurs, il est vray de dire que ceux qui occupent les rangs des

¹ avant donc
La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière
Était ensevelie au fond de la matière. (*Les Plaideurs*.)
² « Qui ne sait que la loi *Si quis canis*, Digeste
« *De vi, paragrapho*, Messieurs, *Caponibus*,
« Est manifestement contraire à cet abus ? » (*Il.*)

« jurats sont d'une intégrité et d'une expérience consommée pour
« cet employ, et que pour Messieurs les nouveaux consuls, ils sont
« d'une odeur et d'une réputation inaltérable et à laquelle la
« calomnie même n'a jamais pu donner d'atteinte, etc. »

C'est vraiment à se demander s'il n'y a pas un peu d'ironie en tout cela. Encore l'expression est-elle trop forte pour l'ironie comme pour le compliment. Du reste, si l'auteur de ce galimatias triple eût voulu se moquer des néophytes du consulat, il ne s'y fût pas pris d'autre façon.

A notre époque de grande publicité certains procès viennent parfois passionner l'opinion. Tantôt c'est le nombre ou l'atrocité des crimes qui éveillent une curiosité parfois malsaine, tantôt les éléments dramatiques qui se mêlent aux contestations et divisent le public qui prend alors fait et cause pour l'une ou l'autre partie.

En notre temps, après les articles de journaux, attendus comme la suite du roman à la mode ou le cinquième acte d'un drame émouvant, après les incidents de la dernière heure, toute cause célèbre est l'occasion ou le prétexte d'un livre : certains noms restent dans la mémoire : aux uns s'attache l'intérêt qu'inspirent naturellement les innocents et les victimes ; aux autres, la flétrissure qui poursuit les grands criminels, même après l'expiation.

Au contraire, la plupart des procès qui remontent à plus d'un siècle sont ignorés. Une génération seule en a gardé le souvenir plus ou moins altéré, car le nombre était petit de ceux qui pouvaient suivre les débats. Il y avait en ce temps-là beaucoup d'informations secrètes. C'est seulement dans les archives que l'on peut retrouver traduits fidèlement, mais dans la forme froide et sèche qui est particulière aux actes de procédure, les détails affreux de certains crimes ou les aventures romanesques qui ont rempli quelques existences.

Parmi les dossiers criminels qui offrent un certain intérêt, j'en prends un pour en faire l'objet d'une brève analyse. Le procès dut produire en son temps un grand scandale, les acteurs du drame appartenant à des familles anciennes fort considérées dans le pays. Bien que ces familles soient éteintes, je ne donnerai ni les noms ni les dates.

François de C... était mort laissant à sa jeune veuve toute sa fortune, qui était fort considérable, à la condition qu'elle ne se remarierait pas.

Celle-ci, revenant à ses goûts de plaisir, eut l'occasion de rencontrer dans le monde le chevalier de G... qui habitait Agen comme elle. Elle souffrit ses assiduités et bientôt, tous deux s'aimèrent. Aucun d'eux n'eut assez force pour triompher de sa passion, ni assez de désintéressement pour renoncer à une fortune conditionnelle.

M^{me} de C... donna le jour à une petite fille. Le père, foulant aux pieds tout sentiment d'affection ou de honte, avait pris toutes les précautions pour tenir cette naissance secrète. Il fit des marques au fer rouge sur le corps de la pauvre enfant, puis, assisté d'un de ses amis intimes, il la roula dans quelques langes, la cacha sous son manteau, alla sonner de nuit à la porte de l'hôpital Saint-Jacques, y déposa son fardeau, et s'enfuit pour n'être pas reconnu. Il se contenta, le lendemain, de prendre quelques informations sur la cérémonie du baptême.

La petite fut appelée Buissonne. Les romanciers ont-ils créé un plus joli nom d'enfant trouvé ?

Six ans après la naissance de Buissonne, le chevalier et la dame de C... s'unirent par un mariage clandestin dans la chapelle de Notre-Dame-du-Bourg. L'acte de mariage, rédigé sur une feuille volante, leur fut remis. Ils vécurent dès lors dans la même maison. Ils avaient pris assez de moyens détournés pour n'avoir pas à restituer l'héritage. Leur union ne pouvait être démontrée contre eux, mais elle n'était cependant un mystère pour personne dans la haute société agenaise. Ils cessèrent même de garder un secret absolu sur la naissance de Buissonne, dont l'éducation se fit loin d'eux.

Elle fut nourrie d'abord à l'hospice, puis à Estillac, où son père allait quelquefois la voir; ensuite on la plaça chez un artisan nommé Lépine, qui logeait rue Porte-Neuve, et qui avait de fréquentes relations avec le chevalier. A l'époque du mariage de ses parents, Buissonne fut conduite à Sauvagnas dans une propriété de sa mère, y passa huit jours, comblée de caresses par ses parents, qui pourtant ne se décidèrent pas à la garder auprès d'eux. Elle fut rendue à la famille Lépine et fréquenta les écoles jusqu'à l'âge de dix ans.

Elle passa ensuite aux mains d'un nommé Guillaume, qui l'employait à dévider du fil sur un rouet. Une tante du chevalier s'occupait d'elle avec attention. Sa mère venait aussi la voir, la couvrait de baisers, toute désireuse de la voir grandir et peu à peu devenir belle. C'était le portrait de son père. Un jour, une jeune fille du peuple, témoin des effusions extraordinaires auxquelles se livrait la dame de C..., ne put s'empêcher de lui en demander la raison, et celle-ci,

sans hésiter, lui répondit : « Elle est à moi, sur la foi du mariage. » Aussitôt cette jeune fille lui proposa de prendre chez elle la pauvre Buissonne. L'offre fut acceptée et l'enfant abandonnée servit à boire dans un cabaret.

Le chevalier, que tourmentaient à la fois dans des luttes contradictoires un vil attachement à la fortune et la honte de rendre publique sa faute encore réparable, ne sut jamais prendre la grande résolution que lui dictaient ses sentiments de père violemment refoulés dans son cœur. Ce fut, chose étrange ! une passion mesquine, sa vanité de gentilhomme, qui se révolta seule quand il apprit à quelle triste condition sa fille était réduite. Je ne veux pas, disait-il, que « ma fille donne à boire. » Il plaça Buissonne à Bon-Encontre, dans un couvent de religieuses, pour y compléter son éducation.

Inutile d'insister sur les détails navrants de cette histoire. C'est la tante du chevalier qui pourvoit à l'habillement de la pensionnaire ; c'est M^{me} de C. . . . qui s'en va voir sa fille et l'inonde de larmes. La mère se trahit toujours. Parfois la pauvre enfant est conduite à Agen, en présence de son père, qui lui sourit un moment, l'embrasse, puis la repousse.

La conscience des deux coupables pouvait-elle être tranquille ? De plus en plus âpre dans ses convoitises, de plus en plus aigri par des souvenirs qui l'obsédaient, le chevalier exerçait sur sa femme une domination absolue. Parfois il se livrait sur elle aux dernières violences. Il n'eut pas de peine à lui arracher un testament en sa faveur, dans le but, non avoué, de transmettre ses biens à un neveu qu'il affectionnait.

M^{me} de C. . . . avait constamment supplié son mari de reconnaître sa fille et de la prendre avec lui. Elle mourut consumée sans doute par le chagrin. Buissonne avait seize à dix-huit ans.

Le chevalier se remaria six mois après.

Il avait du moins promis à sa fille de l'établir dans une position convenable, de la doter, d'assurer son avenir. Buissonne attendit en vain, durant quatorze ans, l'effet de ces promesses. Elle vivait chez des parents de son père et de sa mère, errant de châteaux en châteaux, entourée sans doute d'égards, mais n'ayant rien que la fortune et le nom d'une enfant trouvée.

A la mort de son père, lassée de cette étrange condition, Buissonne résolut enfin de revendiquer son nom légitime et l'héritage de sa mère. Il fallait prouver le mariage clandestin. Elle dut commencer par accuser l'héritier, son cousin, d'avoir anéanti les titres qui cons-

tataient son état civil. Celui-ci comparut devant le présidial et nia tout.

D'autre part, les témoins de Buissonne, parents, amis et domestiques de son père et de sa mère, magistrats, officiers, représentants de la haute noblesse, prêtres et religieuses, etc... apportèrent par-devant le tribunal un ensemble de faits, affirmés sur la foi du serment, qui ne laissent aucun doute dans l'esprit sur la justice de la cause de l'enfant trouvée.

Cette preuve testimoniale était-elle insuffisante au point de vue légal? L'état civil pouvait-il être établi par un mariage clandestin? Je ne suis pas renseigné sur les solutions que le droit ancien pouvait fournir sur ces deux questions. Toujours est-il que le procès se termina par une ordonnance de non lieu.

G. THOLIN.



APERÇU SUR LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT DE LOT-& GARONNE.

(Suite)

II

TERRAIN JURASSIQUE. — Le terrain le plus ancien que l'on trouve dans le département de Lot-et-Garonne appartient à l'étage supérieur du terrain Jurassique, ou *grande Oolithe*, ou étage *Kimméridgien*. Depuis l'entrée de la rivière du Lot dans le département jusqu'au pied du barrage éclusé de Fumel, le fond du lit, les berges, le sous-sol de la plaine et la base des coteaux qui la bordent sont formés par des roches calcaires appartenant à l'étage Kimméridgien.

Ces roches jouissent du type orographique spécial au terrain Jurassique. Leur stratification est arquée et ondulée, et la masse calcaire, de couleur bleuâtre, déposée au fond d'une mer agitée, est divisée en lames de trente à cinquante centimètres d'épaisseur, parfaitement parallèles.

La partie supérieure de l'assise Kimméridgienne contient, dans le département, des masses de ciment, d'excellente qualité, exploitées à Fumel, à Condat et à Sauveterre-de-Fumel, par MM. Trenty et Gipoulou. Ces masses représentent l'étage Portlandien qui fournit un ciment très estimé.

L'étage Kimméridgien est constitué par des roches calcaires très perméables ; aussi le Lot ne reçoit, dans cette partie du département, aucun affluent important, si ce n'est la Thèze, qui se jette dans cette rivière à Condat.

Les fossiles que l'on rencontre dans le terrain Jurassique du département de Lot-et-Garonne sont fort nombreux, et la collection

¹ Voir la livraison de Janvier.

de M. J.-L. Combes, pharmacien à Fumel et membre de la Société géologique de France, est une des plus intéressantes à visiter. Les fossiles les plus abondants et, en même temps, caractéristiques, sont la petite *Exogyra Virgula*, et les *Terebratula Sella* et *Subsella*. On trouve encore les genres *Ceromya*, *Pterocera*, *Nucula*, *Gervillia*, *Ammonites*, *Pholadomya*, *Arca*, *Trigonia*, *Natica*, *Pecten*. . . . et des mâchoires de sauriens.

Le terrain Jurassique plonge dans le Lot, au pied du barrage éclusé de Fumel, suivant un plan qui forme avec le plan de l'horizon un angle de 16 degrés. De Fumel au barrage éclusé de même nom, c'est-à-dire sur une distance de 1,500 mètres environ, le calcaire jurassique a une pente totale de 40 mètres.

Dans l'énumération qui a déjà été faite des soulèvements de montagnes, nous avons vu que le soulèvement de la Côte-d'Or dont la direction est E. 40° N. à O. 40° S., est survenu à la fin de l'époque jurassique. En étudiant attentivement les divers affleurements jurassiques dans notre département, on peut observer au moins deux ondulations occasionnées par le soulèvement en question, ondulations qui, probablement, ne sont que les rides d'une même surface convexe.

1° Si l'on parcourt la route départementale qui cotoie la Thèze, à Condat, on remarque sur la rive droite de ce ruisseau quelques affleurements jurassiques, très arqués, à *Raillette*, au droit de *Larché* et dans le vallon de *Catalo*, derrière Condat; ils sont faciles à distinguer du calcaire crétacé qui les recouvre par les nombreuses exogyres virgules et térébratules et la couleur bleuâtre de la roche. Puis en remontant de Condat à Fumel, on peut suivre facilement la grande ondulation jurassique qui s'élève insensiblement jusques à la fontaine publique de Fumel, et qui contient la galerie où M. Trenty exploite le ciment. Maintenant, si du sommet de la grande ondulation jurassique de Fumel, on mène une ligne dont l'orientation est E. 40° N., c'est-à-dire parallèle à la Côte-d'Or, cette ligne passe par les sommets de Raillette, de Larché et du vallon de Catalo.

2° La deuxième ondulation du soulèvement du système de la Côte-d'Or dans le département de Lot-et-Garonne est indiquée par le calcaire jurassique de Perriard, situé sur la rive droite du ruisseau du Dor, dans la commune de Montayral, et le sommet jurassique situé à la limite du département sur la rive gauche du Lot.

C'est sur cette ride que se trouvent les serres de Montayral, inté-

ressantes à étudier au point de vue jurassique ; c'est aussi le point où le calcaire de cet étage se montre à nu sur une grande étendue.

TERRAIN CRÉTACÉ. — Le terrain *Crétacé* a succédé à l'époque Jurassique, et, dans le département de Lot-et-Garonne, il repose directement sur le calcaire oolithique. Ce terrain occupe une bien plus grande étendue que le terrain jurassique, car on le trouve dans tout le canton de Fumel, dans la partie Nord-Est des cantons de Monflanquin et de Villerséal, et dans toute la partie de canton de Tournon, située sur la rive droite du Boudouyssou.

Le terrain Crétacé du département appartient à l'étage supérieur dont on retrouve les trois divisions *Cénomaniennne*, *Turonienne* et *Sénonienne*, appelées quelquefois *Craie glauconieuse*, *Craie marneuse* et *Craie blanche*.

Nous étudierons séparément chacun de ces étages.

ÉTAGE CÉNOMANIEN. — Le terrain Crétacé débute, dans les berges du Lot, par un banc argilo-sableux avec lignites, formation fluvio-marine remarquable, située entre Fumel et Libos, sous le château de Cézérac.

Les berges du Lot et la partie inférieure des coteaux qui bordent la plaine, sur les deux rives, appartiennent, jusqu'au barrage de Saint-Vite, à l'étage Cénomaniennne, ou craie glauconieuse.

Cet étage est déterminé non seulement par le faciès général de cette nature de terrain, c'est-à dire par un calcaire plus ou moins marneux ou arénacé et par un grès grossier, friable, glauconieux (remarquable surtout au pied de l'enracinement du barrage de Saint-Vite, sur la rive droite du Lot,) mais encore par les fossiles caractéristiques de la formation cénomaniennne, parmi lesquels, il faut citer : *Ostrea Columba* ; *O. flabellata* ; *Ptérodonia inflata* ; *Nerinea* ; *Salenia* ; *Pleurotomaria* ; *Terebratella Menardi* ; *Trigonia Crenulata* ; *Ammonites Mantellii* ; *Goniopygus major*, espèce facile à trouver bien que moins commune, dans la gorge de la Briolence, près Blanquefort.

ÉTAGE TURONIEN. — L'étage *Turonien* ou de la *craie marneuse* repose sur le précédent. Il se présente sous forme de craie jaunâtre, à grains fins, à cassure saccharoïde, remplie de paillettes de mica ; il forme la partie moyenne des coteaux qui bordent la plaine du Lot et il occupe la base des collines du canton de Monflanquin où se montre le terrain crétacé, notamment dans la vallée du Laussou, dans la magnifique gorge de Gavaudun-sur-Lède, et à Pépicou, à l'entrée du Dropt dans le département.

Dans la partie inférieure du canton de Fumel, la craie marneuse se présente divisée en minces feuillets de quelques centimètres d'épaisseur, particularité qui permet de l'employer pour couvrir les maisons, tandis que dans la partie supérieure du canton et dans ceux de Monflanquin et de Tournon, les feuillets deviennent plus épais, atteignent jusqu'à quarante et cinquante centimètres (un mètre quelquefois) et peuvent fournir de bon matériaux de construction.

L'étage turonien contient des silex en rognons. Les silex sont blanchâtres, très abondants et caractérisent, d'après le vénérable d'Omalius d'Halloy, l'étage de la craie marneuse. On rencontre ces rognons de silex, en assez grande abondance, dans la vallée du Cendroux, sur la rive droite de ce ruisseau, au-dessus de Sauveterre de Fumel.

Parmi les fossiles que contient l'étage de la craie marneuse, il faut citer comme caractéristiques les Hippurites organisans et sulcata très abondants en aval de Saint-Vite, — Ammonites Vieilbanci ; — Acteonella — Micraster brevis — Pterodonta — Radiolites — Astrea et Ostrea Matheronii.

L'étage turonien, et avec lui le crétacé, disparaît dans la rivière du Lot à l'amont du gravier de Lapoujade.

ETAGE SÉNONIEN. — L'étage Sénonien ou de la craie blanche couronne le précédent. Cet étage est assez rare dans le département, car on ne le rencontre qu'au sommet du Pech del Trel, au nord-nord-est de Condat, près Fumel, et dans le vallon de Las Parières au nord de Montagnac-sur-Lède.

La roche dominante de cette assise consiste dans une masse pure et blanche de calcaire ordinairement tendre, mais quelquefois très dur.

Au Pech del Trel, qui contient les carrières de Condat, l'étage sénonien peut se diviser en trois couches :

1° L'inférieure, tendre, à grains assez gros, pulvérulente et tâchant les doigts, ordinairement colorée en jaune par l'oxyde de fer. Cette roche se laisse facilement scier et sculpter.

2° La moyenne, blanche, dure à grains fins.

3° La supérieure, composée par un calcaire jaunâtre, divisée en plaques minces.

La craie blanche contient, surtout à la partie inférieure, des silex concrétionnés gris ou noirâtres, à cassure conchoïde. Elle contient

au Pech del Trel une couche de dents et de débris de poissons mélangés avec des coprolithes de ces vertébrés.

Parmi les nombreux fossiles qui caractérisent cet étage, il faut mentionner : *Ostrea Vespertilio* — *O. Vesicularis* — *O. Santonensis* — *Cyphosoma magnificum* — *Cardium* — *Hemiaster* — *Pecten* — *Cyprina* — *Cidaris*..... et des débris de polypiers en si grande abondance que la roche du Pech del Trel en est presque entièrement composée.

Le terrain crétacé, dans le département de Lot-et-Garonne, a ses derniers affleurements sur la rive gauche du Laussou, presque au confluent de ce ruisseau avec la Lède, et au moulin de Lamothe, sur le Boudouyssou. La ligne qui réunit ces deux points suit une direction de N-40° O., sensiblement perpendiculaire au soulèvement de la Côte-d'Or, qui a clos la période jurassique.

TERRAIN TERTIAIRE.— Après le dépôt du terrain crétacé qui termine la période des terrains secondaires, de nouveaux sédiments sont venus former les *terrains tertiaires* dont les diverses couches, sensiblement parallèles, peuvent être considérées comme un livre dans lequel on ne saurait trop étudier.

Dans les formations tertiaires, les couches ne peuvent plus être facilement différenciées comme dans les époques secondaire et primaire. Les fossiles tertiaires, qui consistent en coquilles d'eau douce, et en débris de mammifères... ne caractérisent que rarement la couche dans laquelle on les a trouvés. Le faciès des divers calcaires lacustres que nous allons étudier varie d'un endroit à un autre et souvent à peu de distance, même pour le même banc.

Tandis que, pour les terrains secondaires, le paléontologiste peut espérer parler à coup sûr, il n'en est pas de même pour les terrains tertiaires ; le paléontologiste sincère doit maintenant accepter les faits démontrés par la stratigraphie.

Pour bien se rendre compte des diverses assises lacustres, pour pouvoir les diviser en étages et les classer géologiquement, il faut suivre chaque banc, presque pied à pied, et ne jamais oublier que, presque toujours, on trouve l'alternance des trois couches : *grès*, *marne*, *calcaire*. Cette dernière couche est ordinairement surmontée d'une couche argileuse, de telle sorte que l'assise, avant son dépôt complet, ressemblait assez à la fiole des quatre éléments, déposés ensuite, pendant le repos, suivant leur ordre de densité.

Le département de Lot-et-Garonne, éminemment tertiaire, contient les trois grandes divisions *Éocène*, *Miocène* et *Pliocène*. Nous allons,

dès maintenant, résumer par un tableau les diverses assises qui composent l'ossature de notre beau pays.

Terrain quaternaire { Diluvium rouge } avec gravières.
 { Diluvium gris }

Terrain	Terrain	Pliocène	— Sables des Landes — minéral ferrugineux de l'Avance.
	Terrain	M. Supérieur	— Calcaire jaune de l'Armagnac divisé en deux assises avec grès sous-jacent.
	Miocène	M. Moyen.	{ Calcaire gris de l'Agenais et grès sous-jacent.
			{ Calcaire blanc de l'Agenais et grès sous-jacent.
Tertiaire	Miocène	M. Inférieur.	{ Calcaire siliceux de Devillac, argiles à meulière et grès s-jacent.
			{ Silex meulière de La Rocal.
	Terrain	E. Supérieur.	— Marnes gypseuses de Sainte-Sabine près Villereal.
	Eocène	E. Moyen.	{ Calcaire blanc du Périgord et grès sous-jacent. Calcaire des Ondes et grès sous-jacent.
		E. Inférieur.	— Sables à minerais de fer et argile plastique.

ÉTAGE ÉOCÈNE.

EOCÈNE INFÉRIEUR. — *Sables à minerais de fer et argile plastique.* — Les coteaux qui se trouvent à l'Est de la ligne qui réunit le confluent du Laussou et de la Lède au moulin de Lamothe, près Tournon, sont couronnés, sur la rive droite du Lot, par une forte couche d'argiles et de sables contenant des minerais de fer qui se présentent sous formes de rognons et de géodes.

Dans les vallées de la Lémance et de la Briolence, très riches en minéral, on a construit, il y a déjà quelques années, un grand nombre de hauts fourneaux que la cherté du combustible oblige à un chômage regrettable pour le pays. Les forges de Fumel ont repris, depuis quelque temps, leur ancienne activité et présentent au visiteur de beaux ateliers admirablement dirigés.

Le minerai du département peut se subdiviser en deux catégories :

1° Celle qui donne le fer dur et qui comprend quatre variétés, désignées dans le pays, par les noms de *Minerai mamelonné* ; *Minerai fibreux* ; *Minerai Caillaben jaune* et *Minerai Caillaben noir*.

2° La deuxième catégorie fournit le fer doux et comprend trois variétés appelées : *Minerai fesain* ; *Minerai feuilladi* et *Minerai en géode*.

Ces diverses espèces de minerai ne se trouvent pas avec la même abondance. Ainsi, le *Caillaben* est le moins abondant : tandis que les variétés qui donnent le fer doux sont très communes, mais sont celles qui donnent le moins de fonte et de fer.

M. J.-L. Combes (de Fumel) a analysé les diverses variétés de minerai ; et il résulte de ses expériences que les variétés de la première catégorie donnent 50 pour cent de fonte et 35 pour cent de fer ; tandis que les variétés de la deuxième catégorie ne donnent pas plus de 47 pour cent de fonte et 33 pour cent de fer.

De nombreuses exploitations de minerai existent dans le canton de Fumel. Les principaux lieux d'extraction sont situés dans les communes de Fumel, Blanquefort et Cuzorn. Cette extraction se fait, soit à ciel ouvert, soit dans des puits. Quant au lavage du minerai, il existait, en 1870, près de Blanquefort, un lavoir que rendait fort pittoresque le costume presque primitif des femmes employées à ce travail. Il est probable que ce lavoir existe encore.

Au-dessus des sables et argiles à minerai de fer, on trouve dans le canton de Fumel quelques amas d'argile plastique. Cette argile qui repose sur une couche de sable blanc est rarement pure et blanche : elle est diversement colorée suivant le degré d'oxydation du fer sous-jacent. L'argile blanche se rencontre dans le vallon du *Tort*, affluent de la rive gauche de la Lemance, et *al Brétou* ; elle est réfractaire, et ne saurait être employée pour la poterie qu'après avoir été mélangée avec d'autre argile.

Le dépôt arenacé sur lequel repose l'argile plastique se développe beaucoup aux dépens de cette argile qui finit même par disparaître. Le sable reste seul alors, avec sa couleur blanchâtre, à grains fins, fortement agglutiné par le fer hydraté en un grès ferrugineux à partir du barrage des Ondes. C'est ce grès que l'on retrouve au fond du lit de la Garonne et du Lot dans les parcours ci-après : 1° pour la Garonne, depuis son entrée dans le département à Laspeyres (43) jusques à Saint-Hilaire (33), et il se retrouve sous les bancs de gravier

jusques au droit de Tonneins (10) ;¹ 2° pour le Lot, depuis les Ondes (50) jusques à Casseneuil (27) ; et il se retrouve, sous les grèves, jusqu'à l'embouchure du Lot dans la Garonne (13).

L'argile plastique, proprement dite, disparaît au ruisseau de Lasca-bales, affluent de la rive droite du Lot, au-dessus de Ladignac. Elle est ensuite remplacée par une assise argilo-marneuse de cinq à dix mètres de puissance, peu consistante à son origine, se laissant facilement corroder par les crues du Lot. C'est en cet endroit (Bornes kilométriques 10^k à 11^k 500) que la route nationale n° 111 s'affaisse après de grandes crues de la rivière, et cet affaissement ne saurait être attribué à d'autre cause qu'au glissement des argiles sur le plan incliné du crétacé immédiatement inférieur. Cette assise argilo-marneuse disparaît dans le Lot, un peu plus bas que le barrage de Lustrac, et forme le sous-sol de la plaine de la Garonne depuis la limite du département, à Laspeyres, jusqu'à Port-Sainte-Marie.

EOCÈNE MOYEN. — L'étage de l'éocène moyen dans le département de Lot-et-Garonne se divise en deux assises bien distinctes contenant chacune, à la base, un banc de grès et, à la partie supérieure, une couche calcaire. Ces deux assises, nous les désignerons par le nom de leur calcaire, et nous décrirons d'abord le banc de grès.

1° *Assise du calcaire des Ondes.* — Au-dessus de l'argile plastique ou des marnes qui lui succèdent se trouve un banc de sable blanc et gris, quelquefois verdâtre, composé de grains de quartz assez gros et d'un peu de mica : le tout faiblement agglutiné au début, c'est-à-dire des Ondes à Lustrac (63) et ayant ensuite une consistance assez grande pour permettre d'être exploité comme grès de construction. Ce banc donne de belles pierres de taille et d'excellents pavés. Il alterne quelquefois avec des marnes et il forme les berges du Lot depuis Lustrac (63) jusques à Aiguillon (27), et celles de la Garonne depuis Aiguillon (27) jusques à Jusix (10), limite aval du département.

Cette couche de grès contient, sur les bords du Lot, les carrières de Rigoulières, de Romas, de Courbiac, du Marais près Villeneuve, de Favols près Casseneuil. C'est elle qui forme la falaise de Tonneins.

Depuis Laspeyres (64) jusques à Port-Sainte-Marie (25) ce banc de grès est constamment à l'état sableux et se trouve à la base des coteaux qui bordent la plaine de la Garonne.

¹ Les chiffres entre () indiquent des altitudes par rapport au niveau de la mer à Royan.

Au-dessus du banc de grès dont il vient d'être question se trouve une couche marneuse de quelques mètres de puissance formée par une pâte argileuse renfermant des conglomérats calcaires, disséminés dans le département sous forme de lentilles plus ou moins développées.

Ces lentilles se rencontrent sur les bords du Dropt, aux environs de Doudrac (100); à la limite des communes de Caubel, Hauterive et Casseneuil (50); à Romas (52); à Rigoulières (60); à l'embouchure de la Gélise dans la Baïse (37).

Mais la principale lentille, celle qui nous a servi à donner le nom à la couche calcaire entière, lentille qui a l'apparence d'un banc important, c'est celle qui se trouve sur les deux rives du Lot, au droit des Ondes, et dont les limites extrêmes sont les suivantes :

Sur la rive droite, cette assise commence au ruisseau de Lascabales, par une épaisseur de cinquante centimètres environ, suit les sinuosités du coteau, atteint son épaisseur maxima au droit du barrage des Ondes, où la partie supérieure du calcaire est à l'altitude 81. Cette assise disparaît brusquement, comme elle a commencé, au passage en dessus du chemin de fer de Périgueux à Agen, sur la route nationale n° 111, après un développement de 2,500 mètres.

Sur la rive gauche du Lot, le calcaire des Ondes débute à quelques mètres en amont de *La Pronquière* (79), près Saint-Georges, occupe la base des coteaux qui bordent la plaine et vient finir brusquement au ruisseau de Maunesse, à deux ou trois cents mètres en amont du barrage de Lustrac.

Ce calcaire présente une cassure unie; il est légèrement coloré en jaune par l'oxyde de fer. Il contient beaucoup de fossiles parmi lesquels on trouve en grande abondance des débris de poissons, des dents de crocodile, des coquilles d'eau douce, des écailles de tortues et des restes de mammifères. Nous avons extrait de ce calcaire deux mâchoires de mammifère : ces mâchoires, englobées dans la masse calcaire, avaient toutes les dents parfaitement conservées.

Nous avons pensé que les mâchoires de cet animal devaient être attribuées à un *Anthracotherium*. Mais l'illustre Lartet, dont la science déplorera encore longtemps la perte, croyait devoir classer ce mammifère, ainsi qu'il nous l'écrivait au mois de mars 1870, parmi les *Palæotherium*; et de l'avis de M. Gaudry, il serait contemporain du gypse de Montmartre. Nous regrettons, non de donner à notre fossile le nom de *Palæotherium*, mais de ne pouvoir le faire contem-

porain du gypse de Montmartre ou de l'éocène supérieur. A cette époque, les Pyrénées avaient modifié l'ossature du département, ainsi que nous le constaterons dans la suite de notre travail. Nous avons, près de Villeréal, à Sainte-Sabine, un gisement de gypse fort important et qui est le représentant du plâtre de Montmartre ; or le soulèvement des Pyrénées a laissé des traces sur les calcaires inférieurs au gypse de Sainte-Sabine ; il en résulte que le calcaire des Ondes, étant bien inférieur au gypse de Sainte-Sabine et par assimilation au gypse de Montmartre, ne peut contenir des ossements de fossiles devant être attribués à l'âge de l'éocène supérieur. Du reste, la stratigraphie, avec laquelle ne compte pas assez la paléontologie, ne saurait admettre l'identité des couches du calcaire des Ondes et du gypse de Sainte-Sabine, couches séparées par deux assises, l'une de grès et l'autre de calcaire bien connu sous le nom de Condesaygues (près de Fumel), et appelé encore par M. Victor Raulin *calcaire blanc du Périgord*. C'est celui que nous allons maintenant étudier.

Calcaire de Condesaygues ou blanc du Périgord. — Au-dessus de la couche argilo-marneuse qui contient les lentilles calcaires qui viennent d'être étudiées, se trouve une couche de marnes blanches, surmontée de sables glauconifères plus ou moins agglutinés. Ces sables forment la base d'un banc de grès dont l'importance est très grande dans le département, car il sert d'assiette aux plateaux peu élevés au-dessus des plaines du Lot et forme la partie moyenne des collines de la vallée de la Garonne, au-dessus d'Aiguillon, et la base de celles qui se trouvent en aval du confluent du Lot et de la Garonne. Ce grès d'un blanc terreux, contenant des grains de quartz et des paillettes de mica, est largement exploité pour matériaux de construction.

Dans la vallée du Lot, surtout dans la presqu'île limitée par la rive droite du Lot et la rive gauche de la Lède, il fournit un grès très dur, à grains fins et donnant des matériaux de très belle dimension, tandis que dans la vallée de la Garonne, en aval de Tonneins, il est peu agglutiné et ne présente qu'un grès exploité à la trace et se laissant facilement scier. C'est à cet étage qu'il faut rapporter les carrières de Gontaud, près Marmande (59-40), de Lauzun, de Saint-Pierre-de-Nogaret..... en un mot la majeure partie des carrières de grès que contient la partie de l'arrondissement de Marmande située sur la rive droite de la Garonne.

Sur la rive gauche de la Garonne et dans la partie du département comprise entre la rive gauche du Lot et de la rive droite de la Ga-

ronne, ce grès se présente constamment à l'état de *sable de renard*, c'est-à-dire à l'état de grès friable.

Au-dessus des sables que nous venons de décrire et presque sans transition marneuse, repose une assise calcaire qui correspond au premier calcaire lacustre de MM. Chaubard et de Raigniac¹ et appelé par M. Victor Raulin, *calcaire lacustre blanc du Périgord*. Nous l'avons appelé calcaire de Condesaygues, afin de ne pas sortir de notre département, et parce que c'est à Condesaygues qu'on peut aisément le déterminer sans chance d'erreur.

Ce calcaire débute dans les cantons de Fumel et de Monflanquin, à Condesaygues (132) et à Montagnac-sur-Lède (130), par un amas marneux de plus en plus calcaire, à mesure que l'on descend vers l'ouest du département.

Il est quelquefois argileux, ce qui permet de l'employer à la fabrication de la chaux hydraulique à Rigoulières (108-92) rive droite du Lot, et à Moudoulens (105-90) rive gauche ; mais il perd bientôt cette qualité et ne sert plus, dans les autres régions du département, qu'à fournir des matériaux de construction ou de la chaux grasse.

Ce calcaire a une grande importance dans la partie comprise entre la rive droite du Lot et la rive gauche de la Lède. Il y détermine les crêtes des vallées que contient cette région, vaste plateau servant de base à quelques pitons très élevés, et où il est possible de le suivre dans toutes ses sinuosités sans jamais le perdre de vue.

Entre la rive droite de la Lède, la rive droite du Lot et la rive droite de la Garonne, ainsi que sur la rive gauche de cette dernière, le calcaire blanc du Périgord n'est pas toujours visible et ne présente pas constamment l'aspect du carbonate de chaux proprement dit ; il est remplacé souvent par des marnes plus ou moins compactes, toujours très claires, ordinairement colorées en rose ou en vert. Il faut toutefois mentionner sa présence dans toutes les vallées secondaires situées entre les deux rives du Dropt, dans les cantons de Duras, de Lauzun et de Seyches. On le retrouve encore dans la vallée de la Guppie et ses affluents et sur les deux rives du Tolzat, dans les communes de Puymiclan et de Seyches.

Sur la rive gauche de la Garonne, le calcaire blanc du Périgord

¹ Voir : *Notice géologique sur les terrains du département de Lot-et-Garonne, ancien Agenais*, par MM. Chaubard et de Raigniac.

est surtout remarquable dans la vallée de la Baïse où il contient les belles carrières de Vianne, et dans la vallée de l'Auvignon.

Sur la rive gauche du Lot, le calcaire de Condesaygues commence à se montrer, se dégageant des argiles ferrifères, près du village de Saint-Georges; il ne franchit pas l'embouchure du Boudouyssou, sous le coteau de Penne, et il remonte la rive droite de cette rivière jusques auprès du hameau de Dausse.

Dans toute la partie comprise entre la rive gauche du Boudouyssou, la rive gauche du Lot et la rive droite de la Garonne, ce calcaire est remplacé par des marnes très-dures que la mine seule peut briser.

Dans les cantons du Mas, de Marmande et de Sainte-Bazeille, le calcaire lacustre blanc du Périgord reparait, sur la rive droite de la Garonne, depuis le Tolzat jusqu'à la limite du département. Il offre même un signe caractéristique qui permet, ainsi que nous le verrons dans la suite, de classer géologiquement le grès de Maubin-Beaupuy dans le miocène inférieur. Sur la rive gauche de la Garonne, dans les mêmes cantons, on le rencontre depuis le Mas-d'Agenais jusqu'au ruisseau de l'Avance; il suit, pendant ce trajet, la berge gauche du canal latéral.

Le calcaire lacustre blanc du Périgord détermine l'arête du premier gradin des collines qui limitent les plaines du Lot et de la Garonne. Son altitude est comprise entre 122 et 95 pour la rive droite de la Garonne, et 80 et 45 pour la rive gauche.

Parmi les localités qui reposent sur le calcaire dont il s'agit, il faut citer : Condesaygues, Montagnac-sur-Lède, Lacaussade, Savignac, Mauvezin, Nérac, Lavardac....

Les fossiles contenus dans l'assise du calcaire lacustre blanc du Périgord sont principalement des coquilles d'eau douce, telles que : *Lymnées*, *Planorbes* et des restes de mammifères *Anthracotherium*, *Rhinocéros*, *Palæotherium*, *Paloplotherium*, *Kaïnotherium*, etc.

C'est ici que finit pour nous l'étage éocène moyen des terrains tertiaires. C'est après le dépôt complet de cet étage que les Pyrénées ont été soulevées. Nous allons, avant de passer à l'étage éocène supérieur, étudier l'effet de ce soulèvement.

(A suivre.)

EUGÈNE DUPEYRON.

L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

ET LE DUC D'ÉPERNON.

(Suite)¹

Comptant sur le pouvoir presque absolu dont il disposait, plein d'outrecuidance et de fierté, d'Épernon loin d'attacher une importance quelconque aux actes de Naugas, ne fit qu'en rire avec son entourage, supposant que l'archevêque avait eu peur de ses gardes, comme si un pareil sentiment avait pu exciter chez l'homme qui, sur de nombreux champs de bataille, avait montré autant de courage que d'intrépidité. Aussi, à peine les députés eurent-ils été admis auprès de lui, le théologal Grimaud commença sa harangue, en prononçant le mot de *Monseigneur*, que le duc l'interrompit pour lui demander d'abord : *qui il était* : le chanoine lui répondit : *député du clergé*. D'Épernon réitéra la même demande à laquelle le député garda le silence. — D'Épernon continua en lui disant : *s'il le connaissait*. — Le chanoine repartit : *qu'il le connaissait en qualité de lieutenant du Roi et de gouverneur de la province*. — La même question fut encore adressée à Grimaud qui ne répondit rien. — Le duc l'interpella alors pour lui demander *de la part de qui il venait*. Grimaud lui dit : *qu'il venait de la part de tout le clergé*. A ces mots, d'Épernon déclara qu'il consentait à donner audience à la députation en considération des personnes ecclésiastiques qui la composaient, mais non à cause de l'archevêque pour lequel il n'avait ni estime ni respect.²

Sans se préoccuper de ce langage, le chanoine théologal exposa le but de sa mission, par le récit des derniers outrages faits à l'archevêque, en ce que les jurats ne lui avaient pas rendu, lors de son retour à Bordeaux, les honneurs qui lui étaient dus, en ce que l'enceinte de la *Clie* avait été fermée à son maître d'hôtel, en ce que des

¹ Voir la livraison de Février.

² Archives de l'Archevêché, Discours de Grimaud. — *Idem*, Collect. Brienne, n° 6.

hommes armés rodaient journellement autour de son palais, avec ordre de fouiller ceux qui s'y présentaient ; il insista surtout sur les violences dont l'archevêque avait été l'objet la veille, alors que : « revêtu de ses habits pontificaux, et la croix au-devant de lui, il « passait en carrosse, sur le milieu de la place Saint-André, lieu de « singulière franchise, interdit même aux armes du Roi, il fut accosté « par Naugas qui arrêta le carrosse, avec une grande violence, menaçant le cocher, saisissant et faisant saisir la bride des chevaux, « ce qui obligea, chose insolite et sans exemple dans le royaume, » l'archevêque de rentrer à pied. Puis faisant connaître les opinions émises dans l'assemblée de la veille, notamment celle qui voulait que l'excommunication fût d'ores et déjà prononcée contre l'auteur et les complices de ces violences, il ajouta : que tel n'avait pas été l'avis de l'archevêque, qui avait pensé qu'il fallait, avant tout, signaler ces faits au gouverneur lui-même, afin qu'usant de son autorité il obligeât Naugas et les gardes « à se reconnaître coupables et à faire pénitence. » C'est en effet ce que ses collègues et lui venaient solliciter, en le suppliant de faire droit à leur demande « pour l'amour de Dieu, « pour l'honneur de l'Eglise, le bien des âmes et l'édification du « peuple qui en est extrêmement scandalisé. » — « Et pour ce qui « touche, continua Grimaud, le surplus de nos intérêts et de nos « franchises, nous supplions qu'il plaise à votre piété y pourvoir en « sorte que nous ne soyons point obligés de recourir au Roi, et « qu'au contraire nous puissions à notre ordinaire, offrir nos prières « à Dieu, avec le même zèle que nous avons de vous honorer et de « vous servir de tous nos cœurs.¹ »

Il était difficile de s'exprimer avec plus de calme et de convenance; néanmoins d'Epéron ne put pas retenir l'irritation qui le dominait, il interrompit à chaque instant le chanoine théologal pour déclarer : que les faits allégués par lui étaient faux, ou pour jeter tout le blâme sur l'archevêque. Aussi à peine Grimaud eut-il fini, que s'adressant, avec beaucoup d'emportement et de vivacité, à la plupart des députés, et notamment aux religieux, il leur dit, à plusieurs reprises : qu'ils devaient rougir de honte de s'associer ainsi aux passions de l'archevêque. Puis s'expliquant sur les griefs dont ils étaient venus se plaindre, il soutint : que les jurats n'e devaient recevoir l'archevêque que le jour où il faisait sa première entrée à Bordeaux, qu'en

¹ Archives de l'Archevêché, Rapport de Grimaud.

fût-il autrement, les jurats étaient avant tout aux ordres du gouverneur lorsqu'il avait besoin d'eux ; que l'archevêque n'avait pas le droit d'entrer, par ses pourvoyeurs, dans la *Clie*, que ce droit n'appartenait qu'à lui ; qu'il était faux que ses gardes eussent fouillé les ecclésiastiques ou tout autres personnes se rendant à l'archevêché ; qu'aucune violence n'avait été faite à l'archevêque par Naugas et ses gardes, que seulement il avait envoyé son lieutenant auprès de l'archevêque pour lui dire quelque chose de sa part, et si ce prélat eût voulu l'écouter « il aurait eu peut-être du mécontentement et peut-être de la satisfaction » ; mais que saisi d'une terreur panique, il avait quitté son carrosse sans que rien l'y obligeât, que s'il n'ignorait pas les égards qu'il devait à l'archevêque, il savait aussi, qu'en sa qualité de gouverneur, il avait le droit et le pouvoir de mander l'Archevêque chez lui, et, en cas de refus, de le contraindre à se rendre ; que loin d'user de ce moyen, il s'était borné à envoyer un gentilhomme à l'archevêque pour connaître la cause des plaintes adressées par lui aux jurats, dans un acte signifié, le 28, relativement au droit de *Clie*, et aux faits imputés à ses gardes, lequel acte était gravement injurieux pour le gouverneur ; et sur ce, il renvoya la députation.¹

S'il faut en croire Girard,² au contraire, le duc se serait borné à répondre : qu'il avait la mémoire mauvaise, qu'il ne se souvenait de rien, et, qu'il priait la députation d'articuler ses griefs par écrit, afin qu'il pût répondre. Ce récit, contredit par le procès-verbal dressé le même jour par la députation, ne laisse pas que de paraître quelque peu invraisemblable. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette attitude et ce langage bientôt connus à Bordeaux, ne firent qu'aggraver l'irritation qui existait déjà. D'un autre côté, non content d'avoir ainsi traité les délégués du clergé, d'Epéron engagea les jurats à se mêler activement à la lutte et à prendre fait et cause pour lui. En effet, le même jour, ceux-ci firent notifier à l'archevêque un acte en réponse à celui qu'ils avaient reçu le 28, et, dans lequel ils disaient :

Qu'ils avaient toujours considéré le duc d'Epéron, en sa qualité d'héritier de la maison de Candale et des captaux de Buch, et par suite de seigneur de Puy-Paulin, comme étant seul propriétaire du droit de *Clie*, droit qui lui avait été toujours reconnu, par le prince

¹ Archives de l'Archevêché, Rapport de Grimaud. — ² Girard, page 288.

de Condé et par le Roi lui-même, lorsqu'il avait honoré la ville de Bordeaux de sa présence; qu'ils n'avaient eux qu'un droit de surveillance sur la *Clie*, pour empêcher tous désordres, lors de la vente du poisson, ou pour en vérifier le prix ;

Qu'en ce qui concernait les personnes couvertes de *casques de vert brun avec des croix blanches*, ils ne connaissaient comme portant de pareils vêtements, que les gardes du gouverneur, qui, loin de se livrer à des violences contre les particuliers, les avaient toujours défendus contre de pareilles attaques; que du reste si l'archevêque avait à se plaindre d'eux, il devait s'adresser au gouverneur, et non aux jurats, qui, n'avaient, sur ces gardes, ni juridiction ni autorité ;

Qu'au moment où ils délibéraient la veille sur la réponse à lui faire, ils avaient appris qu'une réunion d'ecclésiastiques tenue à l'archevêché, avait décidé de mettre la ville en interdit, à propos de quelques prétendues violences sur des ecclésiastiques; qu'à cette nouvelle, ils avaient chargé le procureur syndic de la ville, de relever appel comme d'abus d'une pareille décision, et que dans le cas où le procureur syndic ne l'aurait pas fait, ils déclaraient en appeler comme d'abus, par le même acte.¹

Ce qui démontre suffisamment qu'en faisant cette signification, les jurats n'étaient que les instruments du duc d'Epéron, c'est la manière dont l'acte se termine, ils ajoutent en effet : qu'à l'instant où ils allaient signer, le sieur Naugas est intervenu, et a déclaré pareillement interjeter appel comme d'abus des délibérations qui tendraient à le frapper d'excommunication, car il n'avait rien fait contre les saints décrets et les libertés de l'Eglise gallicane, et s'était conformé seulement aux ordres de son maître, le duc d'Epéron.²

En notifiant cette réponse à l'archevêque, les jurats firent publier à son de trompe une ordonnance du gouverneur défendant à tous pages et laquais de porter bâtons ou épées.³ Cette mesure, prise à la suite des troubles qui venaient d'avoir lieu, les jours précédents, était évidemment dirigée contre l'archevêque, elle ne pouvait atteindre le gouverneur qui était toujours accompagné de ses gardes, tandis que le prélat n'avait pour le défendre que ses pages et ses laquais.

Malgré le ressentiment qu'il devait éprouver à l'égard du gouver-

¹ Archives de l'Archevêché, *Mercure français*. — ² Idem. — ³ Idem.

neur, car il n'avait pas perdu le souvenir des longs et amers différends de 1627, et malgré les sympathies qu'il avait toujours eues pour Henri de Sourdis, le Parlement n'intervint, dans ces débats, qu'avec beaucoup de modération et de dignité. — Le premier président étant absent, ce fut le président Daffis qui en prit l'initiative. Apprenant, le 30 octobre, les résolutions arrêtées la veille par l'assemblée du clergé, il se rendit auprès du gouverneur pour l'engager, dans l'intérêt du bien public, à terminer les contestations soulevées entre l'archevêque et lui, au nom des sentiments de piété qui l'animaient, et du respect qu'il avait toujours témoigné pour l'Eglise. D'Epéron lui répondit : que, dans cette circonstance, il s'agissait non de respect pour l'Eglise, mais de l'autorité du Roi dont il était le premier représentant, dans la province ; que par suite, il fallait, avant tout, que le Roi fût averti des causes de ce dissentiment ; que quoique la menace d'une excommunication pour son lieutenant et ses gardes constituât un outrage à son égard, il consentait à laisser les choses dans le *statu quo*, pourvu que l'archevêque en fit de même.¹

En quittant le gouverneur, le président Daffis se présenta chez l'archevêque, et le supplia de mettre fin à ce déplorable conflit que ne ferait qu'aggraver la publication de l'excommunication projetée, le conjurant ainsi de surseoir à cette mesure jusqu'à ce que Sa Majesté eût été informée de ce qui s'était passé. — L'archevêque lui répondit : qu'il était prêt à soumettre à la décision du Parlement le différent qui existait entre le duc et lui, mais que ne pouvant pas user des forces temporelles, en présence des actes du gouverneur, il se voyait obligé, ainsi que le lui conseillait son clergé, d'avoir recours au glaive spirituel.² Le président Daffis se retira, espérant agir plus efficacement le lendemain, avec l'aide et le concours de toute la compagnie.

Une nouvelle réunion du clergé eut lieu, dans la soirée du même jour, à l'archevêché. La députation fit connaître à l'assemblée les détails de l'audience du duc et la réponse qu'elle en avait reçue ; l'archevêque lui communiqua en même temps l'acte que les jurats venaient de lui faire signifier. — Alors il n'y eut plus d'hésitation, et il fut arrêté : que Naugas et les gardes qui l'avaient accompagné, le 29 octobre, seraient excommuniés, et on remit la rédaction de la sentence au lendemain 31 octobre.³

¹ Registres secrets du Parlement de Bordeaux, séance du 11 novembre 1633.

— ² *Idem.* — ³ Archives de l'Archevêché, et Collect. Brienne, tom. 344, f° 10.

Ce même jour 31 octobre, l'archevêque mit les jurats en demeure de lui délivrer une copie de la délibération sur laquelle était basée leur réponse, « délibération intéressant tous les corps de la ville, « même le Parlement qui avait rendu des arrêts contraires à ce « qu'elle portait, afin qu'elle pût être ainsi notifiée au procureur « général, gardien des intérêts du Roi et du public, alors surtout qu'il « était constant que les seigneurs de Puy-Paulin avaient toujours été « les vassaux des archevêques de Bordeaux.¹ » Il assurait dans cette sommation, qu'il n'avait rien fait sans mûre réflexion, et qu'en se conformant aux saints décrets et aux constitutions canoniques, toujours prêt du reste à donner l'absolution à ceux qui manifesteraient du repentir ; l'action dont il se plaignait n'étant pas, comme le disaient les jurats, un chef des libertés de l'Eglise gallicane ; qu'au surplus, ayant été averti de la défense faite par les jurats à tous pages et laquais de porter épées ou bâtons, il était prêt à y faire conformer ses domestiques, mais à la charge par les jurats de faire cesser tous outrages et violences contre lui et les siens, attendu qu'il n'avait pour se défendre « que les armes spirituelles, celles de la croix, » les rendant au besoin responsables des excès qui pourraient être commis contre sa personne.²

Le jurat La Roche auquel cet acte fut notifié, répondit : qu'il lui était impossible de s'expliquer sur les griefs de l'archevêque, en ce qui concernait le duc d'Epéron, car à l'heure où l'acte lui était signifié (six heures du soir), il ne pouvait le voir, et, que, d'un autre côté, pour ce qui avait trait à la jurade, il était obligé de s'entendre avec ses collègues, ce qu'il aurait fait le lendemain, sans la fête de la Toussaint ; mais qu'il ne tarderait pas à en délibérer avec eux, et, par suite, à transmettre à l'archevêque telle réponse qui conviendrait.³

Si les jurats prenaient ainsi le parti du gouverneur, en éludant de répondre aux demandes si précises de l'archevêque, et ne cherchaient pas à terminer ce dissentiment, il n'en était pas de même du Parlement. Le président Daffis ayant échoué, la veille, dans la démarche personnelle qu'il avait tentée auprès des deux contendants, crut devoir convoquer, chez lui, les présidents et conseillers qu'il put trouver à Bordeaux, afin de voir s'il ne serait pas possible d'arriver à une conciliation. Il fut convenu, dans cette réunion, qu'une députa-

¹ Archives de l'Archevêché, et *Mercure français*.

² Archives de l'Archevêché. — ³ Archives de l'Archevêché.

tion composée du président Daffis et des conseillers de Loyac et de Guyonnet, se rendrait, à la fois, chez le gouverneur et chez l'archevêque pour tâcher d'apaiser leurs querelles. Ils se présentèrent en effet tout d'abord chez le gouverneur auquel ils dirent : qu'avertie des actes commis par Naugas et ses gardes à l'égard de l'archevêque, la Cour le priait de ne pas diminuer la gloire qu'il s'était acquise par son zèle pour la religion, et par sa piété, et que s'il voulait accepter sa juridiction, l'affaire se terminerait promptement. D'Epéron déclara de nouveau : qu'aucune violence n'avait été faite à l'archevêque; que, quant à lui, il s'était borné à envoyer le lieutenant et ses gardes auprès du prélat pour lui parler, que les plaintes de ce dernier étaient sans fondement, qu'il ne pouvait du reste, dans cette occasion, accepter d'autre juge que le Roi; que cependant il maintenait les propositions déjà faites au président Daffis, pourvu que l'archevêque laissât les choses dans l'état où elles étaient.

En quittant le gouverneur, les magistrats se rendirent chez l'archevêque pour lui communiquer la réponse du duc, et le prier de surseoir à l'excommunication. Après avoir rappelé les faits qui s'étaient passés, et qui constituaient à ses yeux « une offense pleine de « mépris et d'injure », Henri de Sourdis leur dit : qu'il était prêt à se soumettre à leur décision, mais les conjura de l'excuser s'il ne pouvait pas surseoir à l'excommunication encourue par Naugas et ses complices, obligé qu'il était de la dénoncer « pour ne pas être déserteur de la dignité de sa charge.¹ »

Ainsi toutes les démarches du Parlement devinrent inutiles un peu sans doute par la résistance de l'archevêque, mais principalement par l'impérieuse obstination du duc, dans laquelle il persista, avec plus de force, quand il se vit aussi énergiquement appuyé par la jurade. — En conséquence la sentence d'excommunication fut signée le 31 octobre 1633.

IV

Cette sentence fut publiée le lendemain 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, dans toutes les églises de Bordeaux; elle portait : « Nous à qui Dieu a mis en main l'autorité qui s'élèvera à l'encontre de « son Eglise, de l'avis de nos vénérables confrères les chanoines dé-

¹ Registres secrets du Parlement de Bordeaux, séance du 11 novembre 1633.

« putés de notre chapitre métropolitain de Saint-André et de Saint-
« Surin de Bordeaux, des curés de la ville et voix commune du
« clergé tant séculier que régulier, avons déclaré et déclarons Nau-
« gas lieutenant des gardes, tous et uns chacuns des soldats de ses
« gardes qui l'ont assisté à commettre cet attentat, avoir encouru de
« fait les peines portées par les saints décrets contre ceux qui com-
« mettent violence à l'encontre des personnes ecclésiastiques, pour
« tels les avons dénoncés et les dénonçons excommuniés, et ordon-
« nons que pour tels ils seront publiés dans les églises de cette ville
« aux grand'messes d'icelle afin que chacun les fuye iceux comme
« personnes retranchées du corps de Jésus-Christ, et de la Sainte
« Eglise pour ne participer à leurs prières; et bien que les auteurs
« de l'attentat soient compris es-mêmes censures et condamnations,
« nous considérant combien de personnes sont obligées de les fré-
« quenter pour le service du Roi et bien de la province, nous n'a-
« vons voulu et nous ne voulons en faire la même déclaration et
« dénonciation. Mais nous confiant en la miséricorde de Dieu qui
« frappe les cœurs endurcis, et en tire des larmes de salut, nous
« avons indit et ordonné, indisons et ordonnons oraison des qua-
« rante heures au dimanche VI novembre, en l'église Saint-Michel de
« cette ville où nous exhortons tous les peuples fidèles chrétiens et
« catholiques de fréquenter le Saint-Sacrement, invoquer le secours
« de la divine bonté pour la conversion de tous les pécheurs, et la
« considération de tous les ordres et nommément du clergé, et par-
« ticulièrement pour faire oraison pour la personne de notre Roi
« très chrétien afin que la même bonté divine anime son cœur, et
« à la continuation du maintien de l'autorité ecclésiastique.¹ »

Le duc d'Epemon n'était pas nominativement excommunié, mais évidemment l'archevêque faisait allusion à sa personne quand il disait : que, quoique compris dans la même condamnation, les auteurs de l'attentat n'étaient pas dénoncés comme tels, à cause des relations qu'on était obligé d'avoir avec eux pour le service du Roi, et surtout quand il ordonnait l'oraison des quarante heures; en cela le prélat manquait aux convenances et allait beaucoup trop loin. — Quoiqu'il en soit, la sentence fut publiée, dans toutes les églises de Bordeaux, avec mandat à tous les prêtres et vicaires de la faire rigoureusement exécuter « tant qu'icelles personnes excommuniées

¹ Archives de l'Archevêché, et collect. Brienne, tom. 344, fo 10. — ² *Idem*.

« croupiraient dans l'offense et ne viendraient pas à récipiscence et satisfaction.¹ » En même temps, l'archevêque adressa à tous les religieux un mandement, dans lequel, après avoir rappelé l'excommunication qui avait été prononcée, il leur ordonnait de ne pas tolérer, sous peine d'excommunication pour eux-mêmes, que Naugas et les autres gardes excommuniés entrassent dans leurs chapelles, pendant le service divin (sauf pendant la prédication de la parole de Dieu), leur enjoignant et à défaut par ceux-ci d'obéir, de cesser toutes cérémonies religieuses en leur présence.²

Le duc d'Epemon ne parut pas tout d'abord attacher la moindre importance à cet acte, et s'efforça au contraire de le tourner en dérision. Le lendemain 2 novembre, l'archevêque devait donner le sacrement de confirmation à Saint-André ; cette cérémonie avait été annoncée, depuis plusieurs jours, dans toutes les paroisses, aussi une foule considérable était-elle accourue dans cette Cathédrale. Six des gardes excommuniés la veille s'y rendirent, envoyés évidemment par leur maître. L'archevêque les ayant aperçus les interpella directement pour savoir s'ils avaient assisté Naugas, lors de l'arrestation de son carrosse, attentat pour lequel ils avaient encouru les peines de l'excommunication.³ Sur leur réponse affirmative, le prélat leur ordonna de sortir, les menaçant, en cas de désobéissance de leur part, de quitter ses habits pontificaux, et de cesser la cérémonie commencée. Les gardes répondirent : que l'église était *commune* et qu'ils voulaient y rester : l'archevêque déclara alors qu'il allait se retirer et commença même à se dépouiller de ses habits pontificaux ; les murmures de l'assistance éclatèrent dès lors avec tant de vivacité que les gardes firent mine de sortir, mais s'arrêtèrent près du bénitier situé du côté du nord.⁴ On en prévint l'archevêque qui venait de reprendre ses vêtements : aussitôt, la mitre en tête, et la croix à la main, il se dirigea de nouveau vers eux, et leur enjoignit encore de sortir de l'église ; ceux-ci, après quelques hésitations, obéirent, « aux acclamations de tout le peuple, dit l'archevêque.⁵ »

Les divers incidents de cette lutte avaient été signalés à Louis XIII et à Richelieu, par Henri de Sourdis, ce qui n'empêcha pas le Par-

¹ Archives de l'Archevêché, et collect. Brienne, tome 344, fo 10.

² Collection Brienne, tom, 344, fo 15.

³ Collection Brienne, tom. 354, fo 16, et Archives de l'Archevêché.—⁴ *Idem*, fo 16, Collect. Brienne. — ⁵ *Idem*, fo 16, et Archives de l'Archevêché.

lement de tenter de nouveaux efforts pour amener une conciliation. — Le président Lalanne avait ménagé, dans ce but, une entrevue au couvent des Minimes entre l'archevêque et le commandeur de La Hilière, ami et mandataire du gouverneur ; mais elle fut sans résultat, car avec un homme tel que d'Épernon le différend ne pouvait que s'envenimer ; c'est ce qui eut lieu en effet.

Les jurats avaient gardé le silence sur l'acte que l'archevêque leur avait fait signifier, le 30 octobre ; ils ne le rompirent que le 4 novembre, c'est-à-dire après l'entrevue qui venait d'avoir lieu au couvent des Minimes, pour déclarer : 1° que les délibérations dont il leur était demandé copie étaient enregistrées au greffe de l'hôtel-de-ville ; 2 que la déclaration relative au droit de *Clie* ne pouvait préjudicier au public ni aux particuliers ; 3° que les prohibitions faites aux pages et aux laquais de porter armes et bâtons émanaient du gouverneur pour empêcher toutes violences sur les personnes, qu'on ne s'était pas plaint à eux que quelqu'un dépendant de leurs juridictions se fût livré à de pareils actes, que si du reste l'archevêque avait besoin d'une plus grande protection il pouvait s'adresser au gouverneur qui la devait à tous, et ne la refusait à personne, comme représentant la personne du Roi.¹

Ce renvoi de l'archevêque au gouverneur, dans les circonstances où ils se trouvaient l'un et l'autre et à la suite des événements que nous venons de raconter, constituait une véritable dérision de la part des jurats et démontrait de plus fort que tous ces actes leur étaient ordonnés, ou tout au moins inspirés par d'Épernon.

(*A continuer.*)

LOUIS DE VILLEPREUX.

¹ Archives de l'Archevêché.

MOLIÈRE A AGEN.

D'APRÈS UN DOCUMENT INÉDIT.

La mémoire de Molière, si justement honorée, est devenue depuis quelques années l'objet d'un culte de plus en plus fervent. Rien de ce qui s'y rattache directement ou indirectement n'est indifférent à ses fidèles et l'on salue comme un événement la découverte du moindre autographe échappé à la main qui écrivit *Tartuffe* et le *Misanthrope*.

Cet homme dont Goethe disait : « Il est si grand qu'on ne peut le relire sans un étonnement toujours nouveau » et Kemble, l'interprète de Shakespeare : « Il n'est pas plus à vous, Français, qu'à personne, il appartient à l'univers ! » — cet homme n'a pas encore sa biographie complète. La première partie de sa vie de comédien, sa carrière de cabotinage provincial, comme on dit en style de théâtre, est restée obscure sur bien des points, malgré les plus actives recherches. Il y a là douze années de préparation laborieuse, une humble et longue Odyssée dont on aimerait à retrouver les étapes pour les marquer d'un jalon conservateur. C'est un de ces jalons que je voudrais poser et tel est le but de cette simple note.

Qu'on me permette, avant tout, un rapide énoncé des dates et des faits biographiques sur lesquels, grâce aux derniers travaux, il n'y a pas de contestation.

Molière, né à Paris le 15 janvier 1622, renonça, on le sait, à la survivance de la charge paternelle pour se vouer au théâtre. Il s'affilia au début avec la société des *Enfants de famille*, sorte de comédie bourgeoise où l'on jouait pour passer le temps et qui, peu à peu élevant ses prétentions, voulut se montrer au public et en tirer de l'argent, comme dit Grimarest (*Vie de Molière*). Ces acteurs, en effet, s'établirent en 1645 dans le faubourg Saint-Germain et attirèrent la foule sous la dénomination d'*Illustre Théâtre*, mais la vogue ne tint pas et malgré de puissantes protections les affaires allèrent de mal en pis. On changea de quartier, toujours sans succès. Le

moment vint où Molière, qui en partageait la direction avec Madeleine Béjart, fut emprisonné au Châtelet, en vertu d'une sentence rendue au profit d'Antoine Faussier, pour ne pouvoir payer une fourniture de chandelles (août 1645).

L'idée d'aller tenter la fortune en province naquit de cette situation. La troupe des *Illustres Comédiens* partit de Paris en 1646, pour n'y rentrer qu'après douze années d'une vie errante à la façon des personnages du *Roman comique* qui était alors sur le métier.

La troupe alla d'abord à Bordeaux où le meilleur accueil lui fut fait par le duc d'Epemon, gouverneur de la Guyenne, puis à Toulouse où elle donna sa représentation au *Logis de l'Écu*, puis à Vienne en Dauphiné, puis à Nantes (23-26 avril 1648), tout cela largement entremêlé de séjours plus ou moins longs dans les villes moindres par où l'on passait. Presque au même temps, un comédien en renom, Charles Dufresne arrivait à Nantes avec une bonne troupe. On n'en fit qu'une des deux et Molière fut mis à sa tête. Il ressort à peu près des documents que Dufresne s'adjoignit à lui en qualité de régisseur.

Où alla la troupe au sortir de Nantes ? On la perd de vue pendant environ vingt mois qu'elle employa, d'après Soleirol (*Molière et sa troupe*, p. 4) à visiter les principales villes du Sud-Ouest de la France. Au reste, Molière était à Narbonne le 10 janvier 1650. Ce jour-là, fut baptisé un enfant qui eut l'honneur d'être tenu par Molière, Dufresne étant l'un des témoins.

Ici encore nouvelle lacune. Une heureuse recherche me permet toutefois d'en combler une partie. A l'époque où M. Emm. Raymond (Léon Galibert) publia ses *Pérégrinations de Molière en Languedoc*, l'idée me vint de compléter cet ouvrage en compulsant les riches archives de notre hôtel de ville. C'était en 1858. Je ne découvris que quelques lignes, mais on va voir qu'elles ont leur importance.

Elles se trouvent dans un registre in-4°, couvert en parchemin et intitulé : *Journal pour l'année 1649, finissent en 1652*, BB. 59, et occupent le milieu du folio 101 v°. En voici la teneur :

« Le mesme jour (13 février 1650) le sieur du Fraisne comédien
« est venu dans la maison de ville nous randre ses devoirs de la
« part de leur compaignie et nous dire qu'ilz estoict en cette ville par
« l'ordre de Monseigneur nostre gouverneur. »

Voilà tout et le nom de Molière n'est pas prononcé, mais est-ce à dire qu'il n'était pas à Agen en même temps que ses camarades ? Ce n'est pas probable, ni même possible. Outre qu'il était leur chef et, par sa culture d'esprit, par l'ensemble de ses qualités, en un mot, par son génie, l'âme de ce corps multiple, il y avait en cette occasion plus de nécessité pour lui que jamais à ne pas se séparer d'eux. La Cour des aides venait reprendre son siège à Agen après une longue absence ; un message du sénéchal annonçait pour le 15 février l'arrivée des officiers, on se préparait à leur faire grand accueil et l'officiel envoi des comédiens qui, en diverses fois, avaient charmé Bordeaux, entraînait évidemment dans le programme des réjouissances destinées à fêter cet heureux événement. Molière, avec son triple souci de directeur, d'auteur et d'acteur, ayant toujours à arranger quelque pièce, à distribuer les rôles, à diriger les répétitions et les études, pouvait mieux employer son temps qu'à faire sa révérence à des magistrats municipaux d'une petite ville de province. Son devoir, à lui, qui était venu *par ordre* du gouverneur, était de préparer un spectacle digne d'un tel patronage. Le soin des choses extérieures, les rapports avec les autorités, tout ce qui est de cérémonie ou d'étiquette, incombant de droit au régisseur, ce fut naturellement Dufresne qui représenta devant les consuls la société des *Illustres Comédiens*, et voilà comment il se fait que Molière ne soit pas même nommé dans le *Journal des Consuls*. Il n'avait, au reste, à cette époque, aucune notoriété, et l'on eût probablement étonné la plupart de ses auditeurs en lui prédisant, devant eux, l'immortelle renommée qui l'attendait.

La troupe joua-t-elle plusieurs fois ou ne fit-elle que se montrer à Messieurs de la Cour des aides dans une représentation unique ? Je n'ai trouvé dans nos archives que la simple mention qu'on a lue. Bien des sacs restent à ouvrir, qui rendent possibles de nouvelles découvertes. M. Tholin, notre excellent archiviste, a une belle occasion de témoigner de ses grâces d'état, la patience et l'exactitude.

AD. MAGEN.



L'AGENAIS A VOL D'OISEAU.

(Suite)¹

En 1562 les protestants s'emparent d'Agen sous la conduite du capitaine Truelle. Ils s'introduisirent dans la ville au nombre de 800 pendant la nuit du 15 avril et se trouvèrent en bataille sur la grande place, à la pointe du jour. Truelle réunit dans la maison de l'évêque, alors absent, les consuls, les membres du présidial avec les notables habitants, et les y retint en charte privée. Pendant ce temps, il recrutait des soldats, passait des revues, désarmait les catholiques, pillait les églises et brûlait les archives des chapitres. Il força aussi les détenus à l'évêché de se rendre au prêche où ils furent conduits par des gens armés commis à leur garde.²

La prise d'Agen produisit un grand effet dans l'Agenais. Beaucoup de villes, entr'autres le Port-Sainte-Marie, Nérac, Monflanquin, se déclarèrent pour le prince de Condé, chef des Huguenots.

Montluc vient à Villeneuve, de là à Galapian, et enfin chez M. de Beaumont, près d'Agen, où la noblesse fidèle se trouva pour le conjurer de ne pas abandonner l'Agenais dans la crise dont il était menacé. Montluc négocie, combat avec succès à Astaffort, à Francescas, à Castelvieu, à Feugarolles. Sur ce point, les protestants furent écrasés et presque tous massacrés sans résistance; plusieurs se noyèrent dans la Baïse; d'autres gagnèrent les taillis où les bandouillers les tiraient comme des bêtes fauves. La terreur précéda le héros farouche à Marmande et à Tonneins. « On pouvait, dit-il dans ses *Commentaires*, reconnaître par là où j'étais passé; car, par les arbres, sur les chemins, on trouvait des enseignes. »

A l'approche de Montluc qui avait recruté dans ses courses des hommes et de l'artillerie, les protestants qui tenaient Agen sont consternés. Sylve de l'Escale, fils de Scaliger, est envoyé vers le baron de Duras pour lui demander du secours, mais Agen ouvrit ses portes. On fit main basse sur les protestants; la populace furieuse alla jus-

¹. Voir les livraisons de Janvier et de Février. — ² Procès-verbal; Man. d'Argenton.

qu'à détruire de fond en comble l'église de Saint-Phébadie où avait été célébré le culte réformé, et elle choisit pour gouverneur le chanoine Lalande qui portait sous sa robe de prêtre un cœur de soldat. Applaudissant à ces représailles, Montluc, sans perdre un instant, va faire le siège de Penne, qui était le principal boulevard de l'Agenais. Il avait dans son armée une horde d'Espagnols, brigands déterminés ; il les lança à l'assaut ; il se tint toujours là l'épée au poing pour faire avancer ses bandouliers que l'énergique défense des assiégés faisait quelquefois fléchir ; il était décidé à *faire quelque mauvais coup, s'il en eût vu de poltrons*.

« La place fut vivement défendue. Accablés par le nombre, les protestants se réfugièrent dans le château, décidés à continuer le combat. Leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards étaient restés dans la cour. — « Les assiégeants n'eurent pitié ni de l'âge, ni du « sexe ; *ils voulurent se jouer avec quelques femmes*, » dit atrocement Montluc. Cependant il cherche à innocenter ses soldats de cette scène de sauvagerie ; il jette toute la faute sur les Espagnols. « Les soldats « espagnols se disculpaient, » ajoute-t-il, « en disant qu'ils croyaient « *que c'étaient des Lutheranos desguisés*. »

« La grande tour du château résistait encore. Ce qui restait de soldats valides s'y était fortifié ; mais tous leurs efforts devinrent inutiles ; ils acceptèrent l'offre qu'on leur fit de leur laisser la vie sauve, à la condition qu'ils évacueraient la tour. On les fit prisonniers ; mais, au mépris de la foi jurée, tout périt dans cette horrible boucherie, à l'exception de trois hommes, deux domestiques de la maréchale Saint-André, épargnés par Montluc, et un pauvre diable qui parvint, en se glissant le long d'une corde, à gagner les bords du Lot qu'il traversa à la nage sous une grêle d'arquebusades.¹ »

En quittant Penne, Montluc poursuivit Duras jour et nuit sans relâche, avec une poignée de gens à cheval. Il le presse et le force d'en venir aux mains : Duras est défait.

Les hostilités sont reprises en 1568. Montluc fait occuper les points stratégiques les plus importants de l'Agenais par ses lieutenants et jette des troupes dans Castillonès et Sainte-Foy ; il s'avance jusqu'à Miramont et Monbahu, et met les protestants en déroute. Rentré à Agen, il y tint les Etats de l'Agenais et leva de nouveaux subsides. Après avoir guerroyé encore quelque temps, ne se sentant pas secondé par les autres chefs du parti catholique, il écrivit à Charles IX :

¹ A. Lagarde ; Chronique des Eglises réformées de l'Agenais.

« Je voy vostre Guyenne perdue, la noblesse désespérée et sans secours, et le commun peuple se rend huguenot pour conserver ses biens et ses vies. On dit, en un commun proverbe, que *la médecine pitoyable* (qui a pitié) *fait les plaies véreuses.* »

Il était l'homme des moyens extrêmes et de la politique impitoyable. Ni trêve, ni merci, telle était sa devise.

« C'est lui qui donna au peuple, dans la Guienne, le spectacle des exécutions au flambeau. Le conseiller Jean Cléret, arrêté à Monflanquin, servit le premier à ces horribles fêtes. Revêtu de son costume de conseiller et coiffé de sa toque, ce glorieux martyr du protestantisme dans l'Agenais fut pendu, la nuit, à Agen, sous les yeux de Montluc qui avait fait éclairer de mille torches le lieu de l'exécution.¹ (1572) »

Oui, sans doute, Montluc était un soldat farouche et sanguinaire. On lui reproche des exécutions barbares, des actes de cruauté inouïe qu'il a eu le triste courage de raconter avec toute la vantardise d'un Gascon ; mais les sectateurs de la Réforme ne furent pas plus généreux que lui. Catholiques et protestants n'étaient nullement enclins à la clémence ; ils se livraient à tous les excès, et vengeaient les sacrilèges de leurs ennemis par d'horribles atrocités : pères, fils, frères, se poursuivaient avec une haine implacable ; on faisait rarement des prisonniers ; les femmes étaient éventrées, les enfants égorgés. L'esprit de parti et le fanatisme religieux dans les deux camps avaient éteint tout sentiment d'humanité.

Les habitants d'Agen adoraient Montluc ; quand il entra dans la ville, le clergé, la magistrature, le peuple allaient au-devant de lui avec des acclamations et des cris de joie ; ils le saluaient du nom de *libérateur* et le portaient en triomphe ; sa présence donnait du cœur aux plus timides ; sa parole présomptueuse et son audace inspiraient une telle confiance que la cité d'Agen se croyait invincible avec Montluc derrière ses remparts.

Henri III venait de monter sur le trône lorsque Montluc, vieux et criblé de blessures, se retira à Estillac et suspendit sa lourde et vaillante épée à la porte du manoir de ses pères. (1574)

Henri de Béarn (depuis Henri IV) fit publiquement profession de la religion réformée à Agen, en 1575, et se mit à la tête du parti protestant. Il ordonna de désarmer les habitants, en les assurant de sa pro-

¹ A. Lagarde ; *Chron. des Églises réformées de l'Agenais.*

tection. Ayant formé le projet d'élever une citadelle, il choisit à cet effet l'emplacement du couvent des Jacobins auxquels il enjoint de se procurer un autre domicile. La démolition d'une partie de ce couvent est commencée. Le capitaine Tappiac y conduit l'artillerie. Le seigneur de Lusignan demande les clefs de la porte du Gravier, qui lui sont remises par un consul. Il fait à l'instant ouvrir le magasin à poudre et prend deux barils.¹

La guerre était partout déclarée et les réformés de l'Agenais ne furent pas les derniers à prendre les armes.

Le roi de Navarre, Henri de Béarn, attaqua Marmande, ville alors très bien fortifiée et qui fut vaillamment défendue. Après quelques vives escarmouches, on conclut une trêve ; Henri fut reconnu gouverneur de Marmande et revint à Agen, qui était secrètement hostile.

On s'était flatté, à la cour de France, que les conférences de Nérac calmeraient les protestants. Ceux-ci se voyant joués coururent de nouveau aux armes. Ce fut la septième guerre civile, entreprise sous prétexte de religion, et dont l'Agenais fut le théâtre. Les réformés, toujours mécontents, toujours inquiets, se levèrent en masse au premier signal. Biron courut à leur rencontre avec des forces imposantes. Le roi de Navarre, ne se sentant pas capable de lui résister, se tint enfermé dans ses places fortes. Gontaud, petite ville voisine de Tonneins et qui appartenait à Biron, fut la première qu'il attaqua. La brèche était faite ; Biron ordonne l'assaut, s'empare de la ville qui est saccagée ; les habitants sont passés au fil de l'épée, Gontaud réduite en cendres. Le souvenir de cet horrible événement s'est conservé dans une complainte dont chaque couplet se terminait par ce lamentable refrain :

Las damos qué soun sul rampart
Cridon : Moun Diou ! Biergé Mario !
Adiou, Gountaou, bilo joulío !

La reddition de Tonneins suivit de près la catastrophe de Gontaud (1580). Mais Clairac demeura fidèle au roi de Navarre, et sa garnison continua la petite guerre, qui ne fut pas toujours heureuse. Cependant Biron, maître du pays, après avoir passé la Garonne, entra dans le duché d'Albret, et s'approcha de Nérac, séjour ordinaire de la reine Marguerite. Cette princesse avait obtenu du roi son frère que la ville

¹ *Registres de l'Hôtel-de-Ville.*

serait respectée par ses troupes, et que sa neutralité s'étendrait sur un rayon de trois lieues, pourvu que le roi de Navarre ne fût pas dans ses murs. Biron s'avança néanmoins à la tête de son armée et la rangea en bataille sur les hauteurs qui dominent Nérac, où il savait que le roi de Navarre se trouvait alors. Ce prince avait défendu à la noblesse qui l'accompagnait de sortir à cheval et n'avait même laissé ouverts que les petits guichets des portes parce que n'ayant que peu de monde et toute l'armée ennemie étant en bataille dans les vignes, au-dessus de la ville, il ne voulait pas engager une action mal à propos. Quelques troupes sortirent néanmoins pour harceler Biron, l'escarmouche fut vive, mais finit bientôt par la retraite des soldats de Henri, qui ne pouvaient tenir contre une armée aussi nombreuse que celle qui venait les braver. Au reste l'intention du chef de cette armée était assez manifeste à cet égard, et l'on ne put en douter lorsque, se trouvant à portée, il fit pointer sur la ville et tirer sept à huit coups de canon vers les remparts où Marguerite et quelques dames de sa suite étaient allées voir défilier les troupes du Roi. On a dit que Biron avait commis cette étourderie à cause de certains propos offensants que la reine et le roi de Navarre avaient tenus sur son compte.¹ Quoiqu'il en soit, un boulet parvint jusqu'au château. Marguerite donna ordre qu'on le ramassât, et bientôt il servit à faire perdre le gouvernement de la Guyenne à Biron malgré les excuses qu'il envoya faire à la reine, et qu'elle ne voulut pas recevoir.²

En 1585, soit par calcul, soit par vengeance, Marguerite de Valois était entrée dans le parti de la Ligue. Elle descendit à Agen, ville de son apanage, qui servait la même cause. A peine arrivée, elle harangue les habitants et reçoit leur serment. Elle se fait livrer ensuite les clefs de la porte du Pin, met des troupes à la porte du Pont Long, sous les ordres de Duras. Non contente de ces mesures, elle cherche à s'emparer de Tonneins et de Villeneuve. La première de ces villes est secourue par le roi de Navarre, qui bat et disperse les troupes de la reine ; la seconde est sauvée par le courage héroïque du maire, Cieutat. Enfin, Marguerite donne la commission à Mauléon de lever un régiment d'infanterie pour tenir garnison à Agen ; et, pour mieux s'assurer de cette ville, elle entreprend d'y construire une citadelle. On démolit, en conséquence, pendant trois jours, les maisons situées entre la Porte-Neuve et le couvent des Jacobins. Toute

¹ *Mém. de Sully.* — ² Villeneuve Bargemont; *Notice sur la ville de Nérac.*

la ville est bouleversée. Les habitants murmurent et font bientôt éclater leurs plaintes. Ces entreprises et les exactions multipliées exercées au nom de Marguerite par la duchesse de Duras et ses favoris aigrissent au dernier point les esprits et les disposent à la révolte. Alors, la reine intimidée commence ses préparatifs de départ pour ne pas tomber entre les mains de Matignon, chargé de se saisir de sa personne et de la conduire au roi Henri III. Les Agenais, résolus de leur côté à recouvrer leur indépendance, s'emparent de la porte du Pin. Il y eut là un combat de quatre heures entre les Agenais et les gens à la solde de Marguerite. Ceux-ci battent enfin en retraite, et la reine s'enfuit en croupe, déguisée en simple bourgeoise, derrière Lignerac.¹

Le maréchal de Matignon qui sans doute avait excité la révolte, entra à Agen immédiatement après le départ de Marguerite, loua le courage des habitants et leur fit distribuer une somme de 530 écus par Darasse, son trésorier.²

L'année suivante (1586), le vicomte de Turenne qui s'était joint au roi de Navarre arrive avec un petit corps de troupes. Le duc de Mayenne quitte le Quercy, se rend à Villeneuve, puis à Aiguillon. A son approche, le seigneur de l'Etoile, qui était à Tonneins avec quelques soldats, et le capitaine Melon qui commandait Meilhan abandonnent leurs postes. Damazan est également déserté par le capitaine Parabère. Les habitants de l'Agenais voyant avec effroi la guerre civile se renouveler, dans leur fertile contrée, au moment de la moisson, supplient Matignon de disposer ses troupes de manière à protéger les travaux de la campagne. Matignon y consentit avec bonne grâce.

Cependant le roi de Navarre, de retour à Nérac, n'y séjourne que deux jours, prend le chemin de Barbaste, tourne vers Damazan, revient sur Casteljaloux, gagne Caumont, ne fait que longer les fortifications de Marmande et marche sur La Sauvetat d'Eymet pour se rendre à Sainte-Foy : il y arrive. Ces contre-marches aussi rapides que savantes étonnent avec raison l'ennemi. Sur ces entrefaites pourtant, le duc de Mayenne assiège Montignac-le-Comte qui, peu fortifié et mal défendu, se rend à lui. Sainte-Bazeille suit l'exemple aussi funeste qu'inévitable de Montignac et capitule.

Matignon se défilant de Saint-Chamarand qui, l'année précédente, avait succédé à Durfort de Bajamont dans la charge de sénéchal

¹ Journal du Frère Élie. — ² Man, Argenton.

d'Agenais, ne se contente pas de lui faire prêter un nouveau serment de fidélité ; il met quatre compagnies de Suisses en garnison à Agen ; il s'assure encore du seigneur de Lusignan dont il se méfiait aussi et ne lui rend la liberté qu'après l'avoir recommandé à la surveillance de Charles de Montluc. Il maintint par ces mesures la paix dans le pays (1588).

Après l'excommunication de Henri III, la ville d'Agen se prononça une seconde fois avec beaucoup d'énergie pour le parti de la Ligue. Tous les esprits furent agités et divisés dans l'Agenais. On força le sénéchal Saint-Chamarand, réformé très ardent et suspect d'être dévoué au roi de Navarre, à sortir d'Agen. Les têtes s'exaltèrent : Turenne, Favas, Lusignan et d'autres partisans de Henri, voulant signaler leur valeur par une action d'éclat, imaginèrent de reprendre Agen et vinrent assiéger le faubourg du *Passage* ; ils furent repoussés. Mais la ville était dans une confusion indescriptible.

Les consuls rassemblaient souvent le peuple et lui faisaient les exhortations les plus propres à maintenir la concorde et la paix, mais l'exaltation était telle que la voix des magistrats municipaux n'était plus écoutée. Il fallut l'intervention conciliante et énergique du maréchal de Matignon pour forcer les factieux à se calmer.

A la mort de Henri III, Agen et presque tout l'Agenais se déclara pour le cardinal de Bourbon, proclamé roi sous le nom de Charles X. De grandes réjouissances eurent lieu.¹

Mais Saint-Chamarand, partisan d'Henri IV, résolut d'enlever Agen par un coup de main. Il pénétra dans la place avec quelques troupes par la porte du Pont-Long, le 5 janvier, à deux heures après minuit. Dans cette première surprise, une cinquantaine d'hommes furent tués. Les consuls Trenque et Mathieu rallièrent autour d'eux un certain nombre de citoyens déterminés à se défendre. Ils envoyèrent aussitôt, bien qu'un peu tard, une partie de cette troupe à la garde des portes et des murailles, et marchèrent avec l'autre pour reconnaître et combattre les assaillants.² Déjà ceux-ci s'étaient emparés de l'hôtel-de-ville et d'une coulevrine qu'ils avaient trainée jusqu'au couvent des Grands-Carmes, situé à l'entrée de la rue de la Porte-du-Pin. Les deux partis se rencontrèrent sur ce point. On s'y battit avec acharnement, tandis que le peuple élevait des barricades, tant aux avenues de la Grande-Place qu'à la jonction de la rue de Garonne et de la rue Saint-

¹ Chron. du Frère Elie. — ² Man. de Malehaysse.

Antoine. Les nuits sont très longues dans cette saison ; on fut longtemps à se reconnaître ; seulement, au point du jour, le combat devint partout fort animé. On entendit alors, de toutes parts, le bruit des armes à feu, mêlé au cri de *guerre à mort, sans réserve et sans pitié*.¹

Ce fut principalement vers le couvent des Carmes, où se trouvait le gros de l'ennemi et où la plus grande partie de la population s'était portée, qu'on se battit avec le plus de rage et qu'il y eut le plus de sang répandu. Là, dès que l'obscurité fut dissipée, on se joignit corps à corps et l'on se battit sur un tas de cadavres. La victoire fut incertaine jusqu'au moment où Saint-Chamarand et son fils tombèrent sous les coups de Trenque. Alors les ennemis découragés se mirent en retraite, prirent à revers les barricades et se retirèrent précipitamment, vers dix heures du matin, par où ils étaient entrés. Ils ne furent point poursuivis.²

On compta près de deux cents morts : du côté des assaillants, le sénéchal de Saint-Chamarand avec son fils et le frère du comte de Panjas, colonel d'un régiment au service d'Henri IV ; du côté des Agenais, MM. de Naux, de Rance, Dupeyrat, le consul Mathieu, Corne, sergent-major et quelques autres.³ (1591)

Ainsi les religions catholique et protestante, le peuple et la noblesse, l'esprit d'unité et l'esprit féodal étaient en présence, avec une grande différence de moyens et de forces. Mais Henri de Bourbon (le roi de Navarre) n'était pas un homme ordinaire ; quand il vit que la force était inutile, il apostasia le parti où il était né et se jeta dans celui qui lui donnait le droit, la puissance et l'avenir.

Dès ce moment, Henri IV cesse d'être un chef de partisans, guerroyant à l'aventure ; c'est le représentant de la monarchie, le jeune et intrépide défenseur des croyances de la majorité nationale, de l'ordre et de l'unité territoriale. Le nouveau roi de France n'aura pas désormais dans son royaume de ville plus soumise et plus dévouée que la ville d'Agen.

(*A continuer.*)

JEAN LACOSTE.

¹ Man. de Malebaysse. — ² *Idem* — ³ Man. des Cordeliers et de Malebaysse.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Aujourd'hui encore la moisson est abondante, et si la qualité répondait convenablement à la quantité, nous posséderions les éléments d'un *bulletin* mensuel vraiment remarquable. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et tout est loin d'être recommandable dans l'avalanche de publications variées, tombée en mars 1874, sur les têtes de nos contemporains.

Soldons, avant tout, notre arriéré :

Bien qu'il soit un peu tard maintenant pour parler de la dernière œuvre de Hugo : *Quatre-vingt-treize*, nous devons néanmoins et selon la promesse faite en février nous y arrêter un instant.

Le sujet de l'ouvrage, — aujourd'hui assez connu de tous pour que nous puissions nous dispenser d'une analyse, — est d'une grandeur, d'une immensité digne d'exercer les facultés du penseur et de tenter le génie du poète ; mais que de science, d'impartialité et d'efforts n'exige-t-il pas pour être compris et traité selon les lois immuables de la conscience !

Le choix du cadre, d'ailleurs, n'est pas toujours indifférent pour le tableau et nous comprenons assez mal le roman politique et social. La thèse humanitaire, noyée dans le drame écrit, perd son relief et sa grandeur ; elle se résout, le plus souvent, en une déclamation insolite, sans impulsion et sans portée.

Les données politiques et humanitaires sont exclusivement du ressort de la Philosophie et de l'Histoire et ne sauraient s'introduire dans le domaine de l'art sans compromettre l'œuvre et bouleverser l'expression.

Dans ce livre de *Quatre-Vingt-Treize*, qui eût pu être, au gré du poète et du penseur, un beau livre de philosophie, un drame puissant ou un splendide poème, l'auteur n'a pu ou voulu produire qu'une œuvre mixte et sans unité. — On trouve là, pêle-mêle et à la fois, de splendides fragments, des pages médiocres, des sophismes et des puérités. — Et voulez-vous savoir ce qui nous est resté de toute cette lecture ? c'est une page éblouissante sur l'enfance, un vrai chef-d'œuvre de sentiment, d'intuition, d'âme et de poésie, qui nous a redonné, pour un instant, le Victor Hugo d'autrefois et que nous regrettons vivement de ne pouvoir pas reproduire.

En somme, *Quatre-vingt-treize* est un pas de plus fait dans cette voie malheureuse où est venu, poussé par de fatales influences, s'égarer et se meurtrir l'esprit le plus brillant et le mieux doué de notre siècle.

Et maintenant que nous voici attardés plus qu'il ne convient, hâtons-nous, chers lecteurs, de dresser notre nomenclature ordinaire.

Notons d'abord un chômage à peu près complet de la poésie. Pour l'instant, la rime ne paraît pas ressentir trop vivement l'influence du printemps et nous n'avons à citer à cet égard qu'un seul volume :

Bouchor. *Chansons joyeuses*. (Charpentier. In-12.)

Il est vrai qu'il s'agit d'un nouveau venu sur le chemin du Parnasse et qu'on a soigné son *entrée* d'une façon particulière ; mais, malgré l'enthousiasme dithyrambique du *Petit Journal*, les strophes cueillies dans le volume du poète et présentées à l'admiration de la France ne nous semblent pouvoir être signées ni Bouchor-Lamartine, ni Bouchor-Hugo, ni Bouchor-Musset.

Voici la fiction, romans et contes :

Elie Berthet. *Les Drames du cloître*. (Sartorius, in-12.)

E. d'Hervilly. *Contes pour les grandes personnes*. (Charpentier, in-12.)

Contes intéressants et bien conçus.

F. du Boisgobey. *Les Collets noirs*. (Dentu, 2 vol. in-12.)

Alf. Assolant... *Rachel*. (Dentu, in-12.)

Ch. Varrey..... *Le Bal du diable*. (Lévy, in-12.)

Quatre contes sans couleur ni saveur.

X. de Montépin. *La Voyante*. (Dentu, 4 vol. in-12.)

Un roman abracadabrant.

Lemonnier. *Histoire de gras et de maigres*. 1 volume in-12.

Contes drôlatiques, bachiques et pantagruéliques.

L. Ulbach..... *La Maison de la rue de l'Echaudé*. (Lévy, in-12.)

Césarie Farrenc. *Ce que peut une femme*, 1 v. in-12.

Roman à thèse humanitaire, c'est-à-dire détestable sans doute.

Ainsi le conte et la nouvelle dominant. Les machines insensées à la Ponson-Rocambole tendent à céder le pas aux petites bluettes gracieuses. Ne nous en plaignons pas, lecteurs : c'est plutôt indice de goût qu'absence d'imagination.

Citons, en passant et sans commentaires, deux volumes de voyages :

Th. Duret... *Le Japon, la Chine, etc.* (Lévy, in-12.)

Ch. Monselet. *Les souliers de Sterne*. (Lévy, in-12.)

Récits humoristiques et délicieux.

Les ouvrages de science s'adressant à tous sont, nous l'avons déjà dit, un des éléments bibliographiques que nous désirons le plus indiquer aux lecteurs.

Nous avons à présenter aujourd'hui :

Aristide Roger. *Votre histoire et la mienne* (1 vol. in-12).

Vingtième volume de la *Bibliothèque de la science pittoresque*, dont les dix-neuf premiers volumes ont paru, de 1868 à 1870, à la librairie Brunet, ce petit livre d'Aristide Roger est une sorte de manuel populaire et familier d'anatomie humaine.

Louis Figuier. *L'Année scientifique*. (Hachette, in-12.)

C'est la dix-septième année d'un excellent recueil qui mériterait mieux qu'une mention pure et simple.

Vivien de Saint-Martin. *L'Année géographique* (Hachette, in-12.)

Douzième année d'une revue dont la valeur n'est plus à constater.

Jules Girard. *Les explorations sous-marines*. (Savy, in-8o.)

Travail savant et curieux, par lequel nous devons clore cette subdivision intéressante.

Nous arrivons enfin à la dernière partie de notre tâche, aux ouvrages essentiellement littéraires, et nous citons sans ordre :

E. Despois. *Le théâtre français sous Louis XIV*. (Hachette, in-12.)

Etude charmante, malgré l'usure du sujet.

Ernest Feydeau. *Th. Gautier, Souvenirs intimes*. (Plon, in-12.)

Volume à peine paru, sur lequel nous reviendrons, s'il y a lieu, au prochain *Bulletin*

Van der Meer. *La Sirène*. (Ghio, in-12.)

Critique fine et spirituelle du *Monsieur Alphonse* de Dumas fils.

Jules Claretie. *Ruines et fantômes*. (Bach.-Deflor., in-12.)

Recueil de tartines historiques, politiques, anecdotiques et littéraires. Menue monnaie d'un esprit qui se dépense un peu follement et se disperse, sans y songer, aux mille vents d'une publicité éphémère.

Em. Ollivier. *Lamartine* (Garnier, in-12.)

Livre bâti sur la pointe d'un conflit académiquement ridicule. Nous ne rappellerons pas ici les incidents singuliers qui l'ont fait maître, mais nous constaterons d'ores et déjà que son succès, si succès il y a, leur sera dû,

Le comte Siméon. *Horace*. Traduction en vers avec le texte latin et 170 eaux-fortes. (3 volumes in-8°.)

Nous n'oserions pas affirmer qu'un besoin absolu de cette mille et unième traduction d'Horace se faisait vivement sentir, certainement non ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

Ch. Louandre. *Chefs-d'œuvre des conteurs français avant La Fontaine*. (Charpentier, in-12.)

Publication très intéressante quoique un peu trop restreinte, et à laquelle nous n'avons qu'un seul reproche sérieux à adresser, celui de n'avoir pas donné, ne fût-ce qu'en note, pour les écrivains antérieurs au XVII^e siècle, le texte même des fragments reproduits.

Terminons, chers lecteurs, par le volume suivant :

Lettres de l'inconnue. (Lemerre, in-8°.)

On se souvient de ces *Lettres à une inconnue*, publication posthume de Mérimée, que le public, en général, sembla trouver assez inopportune. Le volume ci-dessus contient précisément, ou du moins paraît contenir quelques-unes des lettres de cette *Inconnue* elle-même. Il y en a peu. L'éditeur explique cette pauvreté au moyen d'un conte où interviennent le pétrole et la Commune. — Passons.

Cette publication, assez banale du reste, n'est cependant pas dépourvue de toute valeur et le style des lettres dont elle se compose est remarquable à plus d'un titre.

On a parlé, à cette occasion, d'une petite supercherie littéraire ; on est même allé jusqu'à mettre un nom masculin et bien connu au-dessous de ces pages spirituelles. — Loin de reproduire ici de tels *racontars*, nous nous bornerons à considérer ce recueil comme une simple curiosité anecdotique et littéraire.

C'est ce qu'on peut en dire de meilleur.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin* ci-dessus se trouvent à la librairie J. Michel et Médan, à Agen.

CONTES POPULAIRES RECUEILLIS EN AGENAIS.

Les monuments poétiques et prosaïques de la littérature populaire ont déjà conquis en France la faveur de cette portion du public dont un écrivain qui se respecte peut et doit ambitionner le suffrage. Dans ce domaine magnifique, et pourtant si peu exploré, les lettrés et les gens du monde se sentent particulièrement attirés par ces poèmes et par ces récits, dont l'apparente naïveté repose et rafraîchit délicieusement les esprits blasés sur les créations des littératures classiques et artificielles. Les philologues trouvent là de nouveaux sujets d'étude, et les gens curieux de comparaisons mythiques et légendaires ont aussi de quoi se satisfaire amplement.

La Gascogne est plus riche qu'on ne pense en contes et en chansons. J'entrepris de le prouver, en 1866, par la publication d'une brochure de *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac*. Le succès de cette brochure, destinée à un public restreint d'érudits, et où j'avais réduit mon rôle à celui de greffier docile de la Muse rustique, dépassa toutes mes espérances.

D'illustres critiques français et étrangers approuvèrent hautement mon entreprise, et me pressèrent de publier un recueil complet et définitif. Je me mis en devoir de les satisfaire, et tout en opérant en Armagnac, je trouvai moyen de pousser une pointe dans l'Agenais. Les récits recueillis dans cette dernière province, furent soumis à M. Gaston Paris, professeur au Collège de France, et à M. Reinhold Köhler, de Weimar, dont le monde savant a dès longtemps reconnu la haute compétence en matière de littérature populaire comparée. M. Köhler, qui avait déjà publié un travail de ce genre sur mes *Contes d'Armagnac* dans le *Göttingische gelehrte Anzeigen*, voulut bien m'offrir d'en faire un autre qui servirait d'appendice à mes *Contes d'Agenais*.

J'accueillis avec reconnaissance la proposition de cet illustre critique ; et le recueil allait être broché, quand l'année 1870 vint déchaîner sur la France les horreurs de la guerre étrangère, et les abominations de la guerre civile. L'abaissement de la patrie m'avait

fait prendre toutes choses en dégoût. Je demeurai bien longtemps à recouvrer un peu de courage, et à reprendre assidûment mes études favorites. Quand on me pressait de donner mes *Contes populaires recueillis en Agenais*, je me demandais toujours s'il était désormais permis à un Français de collaborer avec un Allemand.

Cette incertitude s'est prolongée pendant quatre ans, et avant de prendre un parti j'ai bien souvent demandé conseil. M. Köhler a dû faire pour son pays les vœux que chacun de nous faisait pour la France ; mais l'éminent critique de Weimar a certainement le cœur et l'esprit trop hauts pour n'avoir pas réprouvé les pillages et les atrocités des Germains du Nord. Deux jours avant la déclaration de guerre, je recevais encore de lui un opuscule avec quelques mots de sympathie personnelle que je n'ai pu oublier.

Voilà pourquoi je maintiendrai à la suite des *Contes populaires recueillis en Agenais* qui paraîtront dans un mois, l'*Étude de littérature populaire comparée* écrite par M. Reinhold Köhler avec une science et une autorité sans rivales parmi les érudits de la France et de l'étranger. Cette collaboration a été d'ailleurs approuvée, même par des savants dont je ne partage à aucun degré les théories politiques et religieuses, tels que MM. Littré et Renan. Ce dernier m'a dit un jour que les communications scientifiques entre écrivains de deux pays séparés par la fortune des armes, était de droit absolument « comme la communion que le prêtre donne à un envahisseur. »

Je tenais essentiellement à donner ces explications avant de publier les *Contes*. Cette forte brochure se composera de la traduction française, du texte agenais et du travail de M. Köhler. Sous la dénomination générale de *Contes* sont compris les *Contes* proprement dits, les *Récits* et les *Superstitions*. Cette classification par moi proposée dès 1866, est aujourd'hui généralement admise.

Le Directeur de la *Revue de l'Agenais* a cru, trop obligeamment, que la publication que je prépare ne serait pas sans intérêt pour ses lecteurs. Voilà pourquoi j'ai détaché de ma brochure, à l'intention de M. Lamy, la traduction française d'un *Conte*, d'un *Récit* et d'une *Superstition*, assortis de la partie du travail de M. Köhler afférente à chacun d'eux.

Agen, ce 20 avril 1874.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

LES DEUX JUMEAUX.

Il y avait une fois ¹ un homme qui passait tout son temps à pêcher. Un jour cet homme prit un gros poisson.

— Homme, dit le gros poisson, laisse-moi aller.

— Non, gros poisson, je veux te porter à ma femme qui te fera cuire, et nous te mangerons ensemble.

— Homme, laisse-moi aller. Je t'enseignerai un endroit où tu prendras des poissons tant que tu voudras.

L'homme laissa aller le gros poisson, qui lui enseigna un endroit où il prit autant de poissons qu'il voulut.

Le lendemain, l'homme revint à la pêche et reprit le gros poisson.

— Homme, dit le gros poisson, laisse-moi aller.

— Non, gros poisson, je veux te porter à ma femme qui te fera cuire, et nous te mangerons ensemble.

— Homme, laisse-moi aller; je t'enseignerai un endroit où tu prendras des poissons tant que tu voudras.

L'homme laissa aller le gros poisson, qui lui enseigna un endroit où il prit autant de poissons qu'il voulut.

Quand il rentra à la maison, sa femme lui dit :

— Comment as-tu fait pour prendre tant de poissons hier et aujourd'hui.

— Hier et aujourd'hui j'ai pris un gros poisson qui m'a demandé de le laisser aller, et qui m'a enseigné deux endroits où j'ai pris des poissons tant que j'ai voulu.

— Écoute, mon homme, si tu reprends ce gros poisson, apporte-le-moi; je veux en manger.

Le lendemain, l'homme revint à la pêche et reprit le gros poisson.

— Homme, dit le gros poisson, laisse-moi aller.

— Non, gros poisson, je veux te porter à ma femme qui te fera cuire, et nous te mangerons ensemble.

— Homme, laisse-moi aller; je t'enseignerai un endroit où tu prendras du poisson autant que tu voudras.

— Non, gros poisson, je ne veux pas. J'ai raconté tout à ma femme,

¹ Écrit sous la dictée de Catherine Sustrac.

qui m'a recommandé de t'apporter, si je te reprenais, parce qu'elle veut te manger.

— Eh bien ! homme, puisque je dois être mangé, quand tu seras rentré dans ta maison, tu donneras ma tête à ta chienne, ma queue à ta jument et mon ventre à ta femme. Ta chienne fera deux petits chiens, ta jument deux poulains, et ta femme deux jumeaux.

L'homme revint à sa maison avec le gros poisson, et il donna la tête à sa chienne, la queue à sa jument et le ventre à sa femme.

Au temps voulu, la chienne fit deux petits chiens, la jument deux poulains et la femme deux jumeaux. Les deux petits chiens, les deux poulains et les deux jumeaux grandirent jusqu'à l'âge de vingt ans, et la ressemblance était si grande pour chaque paire, qu'il était impossible de distinguer un homme ou un animal de l'autre.

Au bout de vingt ans, les deux jumeaux prirent chacun un cheval et un chien, et s'armèrent pour aller courir le monde. Ils cheminèrent longtemps, longtemps, longtemps, jusqu'à un carrefour où il y avait une croix de pierre.

— Frère, dit l'ainé des jumeaux, c'est ici qu'il faut nous séparer. Je m'en vais du côté du soleil levant ; toi, va-t-en du côté du soleil couchant. Quand tu reviendras à la maison, tu frapperas cette croix de pierre avec ton épée. S'il en coule du sang, cela voudra dire qu'il m'est arrivé malheur. Mais s'il n'en coule rien, ce sera bon signe, et tu pourras suivre ton chemin jusqu'à la maison.

— Frère, cela est convenu, dit le cadet des jumeaux.

Les deux frères se séparèrent et s'en allèrent, l'un au levant et l'autre au couchant. Pendant trois jours et trois nuits, l'ainé chemina dans un grand bois sans rien voir ni rien entendre que les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages. Enfin, il arriva dans une ville où tous les gens étaient en deuil et pleuraient.

— Gens de la ville, pourquoi êtes-vous en deuil, et pourquoi pleurez-vous ainsi ?

— Certes, nous avons bien raison d'être en deuil et de pleurer. Il y a dans le bois voisin une grand'bête à sept têtes, qui nous prend chaque année la plus belle de nos jeunes filles. Hier encore, elle nous a fait dire qu'elle viendrait nous manger tous si nous ne lui en amenions pas une. Par force il a fallu obéir, et ce matin nous sommes allés dans le bois lier au pied d'un arbre une demoiselle belle comme le jour.

— Gens de la ville, quittez le deuil et ne pleurez plus. Je vais aller

dans le bois, et, s'il plait à Dieu, je tuerai la grand'bête à sept têtes et délivrerai la demoiselle.

— Dieu t'assiste, brave jeune homme, et te garde de malheur.

L'ainé des jumeaux siffla son chien, tira son épée, et partit pour le bois au grand galop de son cheval. Après trois heures de course, il trouva, liée au pied d'un arbre, la demoiselle belle comme le jour.

— Monsieur, dit la demoiselle, qu'êtes-vous venu faire ici ? Retournez-vous-en bien vite. J'entends les cris de la grand'bête à sept têtes qui s'approche. Vous pouvez encore vous sauver pendant qu'elle me mangera.

— Demoiselle, je ne suis pas venu pour fuir. Je veux tuer la grand'bête à sept têtes et vous épouser aujourd'hui. — Hardi ! mon chien. Gagne ton avoine, mon bon cheval.

Pendant trois heures d'horloge, l'ainé des jumeaux combattit la grand'bête à sept têtes, et finit par la percer de part en part. Alors il lui arracha les sept langues qu'il mit dans son mouchoir. Puis il coupa d'un coup d'épée les cordes qui liaient la demoiselle, et la ramena en croupe à la ville.

— Braves gens, j'ai tué la grand'bête à sept têtes. Maintenant, il me faut cette demoiselle pour femme.

— Oui, oui, brave jeune homme, épouse-la ; tu l'as bien gagnée.

L'ainé des jumeaux mena aussitôt la demoiselle à l'église et l'épousa. La noce dura jusqu'à minuit, et, au premier coup de cloche, tout le monde alla se coucher. Le lendemain, au point du jour, le mari réveilla sa femme.

— Femme, habille-toi, et allons nous promener dans la campagne.

La dame s'habilla et suivit son mari à la promenade.

— Femme, dit le mari, quelle est cette maisonnette que je vois là-bas ? Je veux l'acheter pour m'y reposer quand j'irai à la chasse.

— Gardez-vous-en bien, mon ami ; c'est une maisonnette mal habitée. Si vous y alliez, il vous arriverait malheur.

L'ainé des jumeaux ne répondit rien ; mais il ramena sa femme à la ville, et revint seul frapper à la porte de la maisonnette.

— Pan ! pan ! pan !

— Que demandes-tu ?

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

— La porte est en cœur de chêne et en fer, avec de bonnes serrures et des verroux solides. Tu ne l'enfonceras pas. Si tu veux entrer, arrache un cheveu de ta tête, et fais-nous-le passer par la chatière.

L'ainé des deux jumeaux arracha un cheveu de sa tête et le fit passer par la chatière ; mais aussitôt la terre l'engloutit.

Pendant que tout cela se passait, la dame, qui ne savait rien, demandait des nouvelles de son mari.

— Savez-vous où il est allé ? disait-elle à tout le monde.

— Madame, nous l'avons vu de loin entrer dans la maisonnette mal habitée ; mais nous ne l'en avons pas vu sortir.

— Ah ! mon Dieu ! il lui sera arrivé malheur.

Pendant que la dame pleurait toutes les larmes de ses yeux et priait Dieu de lui rendre son mari, le cadet des jumeaux avait fini son voyage au couchant, et retournait dans son pays, monté sur son cheval et suivi de son chien. Arrivé au carrefour où était la croix de pierre, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à son frère aîné. Aussitôt il tira son épée et frappa la croix. A la première entaille, le sang coula.

— Ah ! mon Dieu ! il est arrivé malheur à mon frère aîné. — Hardi ! mon chien Gagne ton avoine, mon bon cheval.

Au soleil couchant, le cadet des jumeaux était dans la ville, où la femme de son frère pleurait toutes les larmes de ses yeux, et priait Dieu de lui ramener son mari.

— Madame, madame, crièrent les gens de la ville, voici votre mari qui revient.

— Ah ! mon Dieu, mon bon ami, je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur dans la maisonnette mal habitée.

Le cadet des jumeaux ressemblait tellement à son frère aîné, que tout le monde le prenait pour lui. Il soupa avec la dame et alla se coucher. Mais à peine fut-il au lit qu'il se tourna du côté du mur et s'endormit comme une souche. Le lendemain, à la pointe du jour, il sella son cheval, siffla son chien, et s'en alla frapper à la porte de la maisonnette mal habitée.

— Pan ! pan ! pan !

— Que demandes-tu ?

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

— La porte est en cœur de chêne et en fer, avec de bonnes serrures et des verroux solides. Tu ne l'enfonceras pas. Si tu veux entrer, arrache un cheveu de ta tête et fais-le passer par la chatière.

Le cadet des jumeaux arracha un crin de la crinière de son cheval, et le fit passer par la chatière ; mais aussitôt la terre engloutit le cheval. Alors le cavalier entra avec son chien par la porte ouverte,

et tua toutes les méchantes gens qui étaient dans la maisonnette. Cela fait, il dépava la chambre basse, et délivra son frère et son cheval.

— A présent, frère, il faut retourner à la ville. Quand nous y serons, je verrai si tu es un homme avisé.

Quand ils arrivèrent à la ville, les gens furent fort étonnés de voir deux hommes, deux chevaux et deux chiens, si parfaitement semblables ; et la femme de l'ainé ne savait comment reconnaître son mari.

— Femme, dit le cadet, ne me reconnais-tu pas ?

— Femme, dit l'ainé, ne me reconnais-tu pas ?

— Vous vous ressemblez tellement, que je ne suis pas en état de choisir. Que celui de vous deux qui est mon mari m'en donne la preuve.

Alors l'ainé des jumeaux tira de sa poche le mouchoir où étaient les sept langues de la grand'bête.

— C'est vous qui êtes mon mari.

— Frère, dit le cadet, je vois que tu es un homme avisé. Demeure ici avec ta femme, et que Dieu nous maintienne en contentement de santé. Moi, je m'en retourne à la maison, et je donnerai de vos nouvelles à nos parents.

Et cric, cric,
Mon conte est fini ;
Et cric, crac,
Mon conte est achevé.
Je passe par mon pré,
Avec une cueillerée de fèves qu'on m'a donnée.

LES DEUX PRÉSENTS.

Henri IV¹ était un roi haut d'une toise, gros en proportion, fort comme un bœuf, et hardi comme un César. Il faisait beaucoup d'au-

¹ Le nom de Henri IV est encore très populaire en Gascogne. On débite sur son compte (principalement dans l'arrondissement de Nérac, qui est en dehors de mon domaine actuel), un certain nombre d'anecdotes dont la plupart ont été imprimées dans divers ouvrages. Je n'ai trouvé nulle part celle que je donne ici. Elle a été racontée devant moi, il y a quatre ans, par un vieux chasseur d'alouettes, à la gare de

mônes et n'aimait pas les intriguants. Avant d'aller s'établir à Paris, ce roi demeurait à Nérac, et il avait toujours auprès de lui son ami Roquelaure, qui était l'homme le plus farceur de ce temps-là.

Un jour que Henri IV et Roquelaure jouaient aux cartes après dîner, ils virent entrer dans la chambre un paysan qui portait sur sa tête une citrouille si grosse qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais la pareille.

— Bonjour, mon prince et la compagnie.

— Bonjour, mon ami. Que viens-tu faire ici avec ta citrouille ?

— Mon prince, je viens vous porter ce présent. La soupe de citrouille et de haricots frais est une fort bonne chose ; mais ne manquez pas de recommander à votre cuisinière de conserver les graines. Vous en donnerez à tous vos amis et connaissances, et je viendrai moi-même en chercher pour l'année prochaine.

— Merci, mon ami ; va-t-en manger un morceau et boire un coup à la cuisine.

— Avec plaisir, mon prince.

Le paysan descendit à la cuisine, où on ne le laissa pas manquer de pain, de vin et de viande. Pendant qu'il buvait et mangeait, Henri IV dit à Roquelaure :

— Roquelaure, ce paysan m'a l'air d'un brave homme, et je crois qu'il m'a porté sa citrouille de bon cœur. Que pourrais-je lui donner ?

— Mon prince, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous a pas porté un œuf pour avoir un bœuf, faites-lui présent d'un beau cheval.

— Roquelaure, tu as raison.

Quand le paysan eut mangé à sa faim et bu à sa soif, il revint dans la chambre pour saluer le roi avant de partir.

— Mon ami, que demandes-tu pour récompense ?

— Mon prince, je vous demande de ne pas oublier de me faire garder des graines de citrouille, pour me maintenir en belle semence.

Libos, où j'attendais le passage du train pour revenir à Agen. Le conteur me parut, à son langage, être né dans le Haut-Agenais ; mais j'eus le tort de ne pas lui demander son nom et sa demeure. Je me souviens fort bien que dans mon enfance, une jeune fille nommée Claire, servante chez ma grand'mère, M^{me} Liaubon, de Marmande, m'a raconté une histoire à peu près semblable. Cependant, le personnage de Henri IV était remplacé par celui d'un roi quelconque. Il n'y était pas non plus question de Roquelaure.

Alors Henri IV commanda qu'on donnât un beau cheval au paysan, qui rentra chez lui fort content.

Ce paysan était métayer de M. de Cachopeu ,¹ un noble, glorieux comme un paon et avare comme un juif. Quand M. de Cachopeu vit que son métayer avait été si bien récompensé pour une citrouille, il pensa :

— Demain j'irai trouver Henri IV, et je lui ferai présent de mon plus beau cheval. Pour le moins il me fera marquis, et me donnera un baril plein de doubles louis d'or.

En effet, le lendemain matin M. de Cachopeu descendit dans son écurie, choisit son plus beau cheval, partit pour la ville de Nérac, et trouva Henri IV et Roquelaure qui jouaient aux cartes après diner.

— Bonjour, mon prince et la compagnie.

— Bonjour, mon ami. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Mon prince, je suis M. de Cachopeu, et j'ai appris que vous aviez donné un beau cheval à mon métayer, qui vous avait fait présent d'une citrouille. Je vous amène une autre bête pour remplacer celle que vous n'avez plus.

— Merci, mon ami. Et où est cette bête ?

— Mon prince, je l'ai laissée là-bas à l'écurie.

— Eh bien, mon ami, je veux aller la voir. Passe devant : moi et Roquelaure nous te rattraperons dans cinq minutes.

M. de Cachopeu descendit à l'écurie. Alors Henri IV dit :

— Roquelaure, ce Cachopeu m'a l'air d'un bien brave homme, et je crois qu'il m'a amené son cheval de bon cœur. Que pourrais-je lui donner ?

— Mon prince, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous a pas donné un œuf pour avoir un bœuf, donnez-lui sept métairies et un grand pouvoir dans tout le pays.

— Roquelaure, tu as raison.

Henri IV et Roquelaure descendirent à l'écurie.

— Mon prince, voici le cheval.

— Mon ami, je n'en ai jamais vu aucun de si beau. Que demandes-tu pour récompense ?

¹ *Cachopeu* signifie *écrase-pou*. Inutile de dire que ce mot a été forgé par la malice populaire, et qu'il n'existe, ni en Agenais, ni en Gascogne, une famille ou une terre de ce nom.

— Mon prince, je vous demande pour le moins de me faire marquis, et de me donner un baril plein de doubles louis d'or.

— Mon ami, je veux te donner mieux que ça. Viens avec moi à la cuisine.

Roquelaure et M. de Cachopeu suivirent Henri IV.

— Cuisinière, as-tu gardé les graines de la grosse citrouille qu'un paysan m'a apportée hier ?

— Oui, mon prince.

— Eh bien ! remplis-en deux cornets de papier. L'un sera pour Cachopeu, l'autre pour son métayer.

L'HOMME AUX DENTS ROUGES.

Il y avait une fois¹ un homme et une femme qui avaient trois enfants : une fille et deux garçons. Quand la fille fut grande, son père et sa mère voulurent la marier ; mais elle n'écoutait aucun galant, et toujours elle disait :

— Je veux pour mari un homme qui ait les dents rouges.

Le père et la mère firent tambouriner partout la volonté de leur fille, et attendirent pendant sept ans. Alors un homme qui avait les dents rouges se présenta dans leur maison.

— Voici l'homme qu'il me faut, dit la fille.

On les maria sans tarder ; le lendemain de la noce, l'homme aux dents rouges se leva de bonne heure, descendit à l'écurie, donna l'avoine à son cheval, lui mit la bride et la selle, et partit au grand galop sans qu'on pût voir où il allait. Il ne revint à la maison qu'à l'entrée de la nuit.

— D'où viens-tu, mon homme ? dit la femme.

L'homme aux dents rouges ne répondit pas.

Le lendemain, l'homme aux dents rouges se leva de bonne heure, descendit à l'écurie, donna l'avoine à son cheval, lui mit la bride et la selle, et partit au grand galop, sans qu'on pût voir où il allait.

Alors la femme dit à son père, à sa mère et à ses deux frères :

— Vous voyez ce qui se passe. Mon homme part le matin de bonne

¹ Ecrit sous la dictée de Catherine Sustrac.

heure et ne rentre qu'à l'entrée de la nuit. Quand je lui demande d'où il vient, il ne me répond pas. Peut-être s'en va-t-il voir quelque ancienne maîtresse. Cela ne peut point se passer ainsi.

— Sois tranquille, ma sœur, dit le frère aîné. Demain je demanderai à ton homme de me prendre en croupe, et je te dirai où il va.

L'homme aux dents rouges revint à la maison à l'entrée de la nuit. Le lendemain, il se leva de bonne heure, descendit à l'écurie, donna l'avoine à son cheval, et lui mit la bride et la selle. Alors le frère aîné de la femme entra dans l'écurie.

— Homme aux dents rouges, dit-il, je veux t'accompagner dans ton voyage.

— Monte en croupe, mon beau-frère.

Le cheval partit au galop à travers les bois. Au bout de trois heures, il s'arrêta dans un endroit où coulait une fontaine d'argent.

— Mon beau-frère, dit l'homme aux dents rouges, descendons de cheval pour boire à cette fontaine.

Ils descendirent tous deux : mais à peine le beau-frère eut-il bu tant soit peu de l'eau qui coulait de la fontaine d'argent, qu'il s'endormit au pied d'un arbre jusqu'au coucher du soleil. Alors l'homme aux dents rouges le réveilla.

— Mon beau-frère, tu as dormi longtemps. Il est trop tard pour continuer notre voyage. Retournons à la maison.

Tous deux remontèrent à cheval, et à minuit ils étaient rentrés à la maison.

L'homme aux dents rouges se mit au lit et s'endormit. Alors sa femme se leva doucement, doucement, et s'en alla dans la chambre du frère aîné.

— Eh bien ! mon frère, où êtes-vous allés ?

— Nous avons galopé à travers les bois jusqu'à midi. Alors nous sommes descendus de cheval, dans un endroit où coulait une fontaine d'argent. J'ai voulu boire tant soit peu d'eau, et je me suis endormi au pied d'un arbre jusqu'au coucher du soleil. Alors ton homme m'a réveillé, et nous sommes revenus à la maison. Mais il ne m'a pas dit ce qu'il avait fait jusqu'au coucher du soleil. Retourne dans ton lit, ma sœur, et dors tranquille. Demain j'accompagnerai encore ton homme, et je ne boirai point de l'eau qui coule de la fontaine d'argent.

Le lendemain, l'homme aux dents rouges se leva de bonne heure, descendit à l'écurie, donna l'avoine à son cheval, et lui mit la bride et la selle. Alors le frère aîné de la femme entra dans l'écurie.

— Homme aux dents rouges, dit-il, je veux t'accompagner dans ton voyage.

— Monte en croupe, mon beau-frère.

Le cheval partit au grand galop à travers les bois. Au bout de trois heures, il s'arrêta de nouveau dans l'endroit où coulait la fontaine d'argent.

— Mon beau-frère, dit l'homme aux dents rouges, descendons de cheval pour boire à cette fontaine.

Ils descendirent tous deux ; mais le beau-frère était sur ses gardes et ne voulait point boire.

— Allons, bois ; cela te fera du bien.

— Non, je n'ai pas soif.

— Eh bien ! mange si tu ne veux pas boire.

L'homme aux dents rouges tira de son porte-manteau une mi-che de pain et un grand morceau de porc très salé. Quand le beau-frère en eut mangé quelques bouchées, la soif le prit, et il s'approcha de la fontaine d'argent. Mais à peine eut-il bu tant soit peu d'eau, qu'il s'endormit au pied d'un arbre jusqu'au coucher du soleil. Alors l'homme aux dents rouges le réveilla.

— Mon beau-frère, tu as dormi longtemps. Il est trop tard pour continuer notre voyage. Retournons à la maison.

Tous deux remontèrent à cheval, et à minuit ils étaient rentrés à la maison.

L'homme aux dents rouges se coucha et s'endormit. Alors sa femme se leva doucement, doucement, et s'en alla dans la chambre de ses frères.

— Eh bien, mon frère, où êtes-vous allés ?

— Nous avons galopé à travers les bois pendant trois heures. Alors nous sommes descendus de cheval dans l'endroit où coule la fontaine d'argent. Je ne voulais pas boire ; mais ton homme m'a donné à manger du pain et du porc très salé. Après quelques bouchées, la soif m'a pris, et je me suis approché de la fontaine d'argent. Mais à peine ai-je eu bu tant soit peu d'eau que je me suis endormi au pied d'un arbre jusqu'au coucher du soleil. Alors ton homme m'a réveillé, et nous sommes revenus à la maison ; mais il ne m'a pas dit ce qu'il avait fait jusqu'au coucher du soleil. Maintenant j'ai assez de ces voyages, et je n'y veux plus retourner.

Quand la femme entendit cela, elle se mit à pleurer comme une Madeleine ; mais à toutes ses prières le frère aîné répondait toujours :

— J'ai assez de ces voyages, et je n'y veux plus retourner.

A la fin, le frère cadet, qui était niais, prit pitié de sa sœur.

— Ma sœur, ne pleure plus ainsi toutes les larmes de tes yeux. Retourne dans ton lit et dors tranquille. Demain j'accompagnerai ton homme, sans manger ni pain ni porc salé, et sans boire de l'eau qui coule de la fontaine d'argent.

— Toi, pauvre niais, tu veux accompagner mon homme ?

— Retourne dans ton lit et dors tranquille.

Le lendemain, l'homme aux dents rouges se leva de bonne heure, descendit à l'écurie, donna l'avoine à son cheval, et lui mit la bride et la selle. Alors le niais entra dans l'écurie.

— Homme aux dents rouges, dit-il, je veux t'accompagner dans ton voyage.

— Monte en croupe, niais.

Le cheval partit au grand galop à travers les bois. Au bout de trois heures, il s'arrêta dans l'endroit où coulait la fontaine d'argent.

— Niais, dit l'homme aux dents rouges, descendons de cheval pour boire à cette fontaine.

— Je n'ai pas soif.

— Descendons pour manger un peu de ce pain et de ce porc salé.

— Je n'ai pas faim.

— Descendons au moins pour nous reposer.

— Je ne suis point las.

L'homme aux dents rouges eut beau prêcher, le niais ne voulut rien entendre, et il fallut se remettre en route. Tous deux cheminèrent ainsi jusqu'à un champ où quelques hommes bêchaient.

— Niais, dit l'homme aux dents rouges, j'ai besoin d'aller parler à ces bêcheurs. Tiens mon cheval jusqu'à ce que je revienne.

— Sois tranquille, il ne m'échappera pas.

Le niais attacha le cheval à un arbre et suivit l'homme aux dents rouges sans être vu. Au bout d'une heure, il arriva dans des prés si maigres qu'on eût pu y ramasser du sel ; et pourtant les bœufs et les vaches y étaient gras à lard.

Un peu plus loin, il arriva dans des prés où il y avait de l'herbe deux pieds par-dessus la tête ; pourtant les bœufs et les vaches y étaient maigres comme des clous.

Un peu plus loin, il arriva dans des prés ordinaires, où paissaient des chèvres qui n'étaient ni maigres ni grasses.

Un peu plus loin, il vit l'homme aux dents rouges entrér dans une petite église et fermer la porte. Le niais regarda par le trou de la serrure, et vit un autel avec un cierge beaucoup plus court que les autres. Un prêtre disait la messe, et l'homme aux dents rouges la servait. Pendant ce temps-là des volées d'oiselets arrivaient des quatre vents du ciel, et venaient frapper contre les vitres de la petite église avec leurs becs et leurs ailes ; pourtant les fenêtres ne s'ouvraient pas, et les pauvres petites bêtes demeuraient toujours dehors à frapper et à crier :

— *Riu, chiu, chiu.*

La messe finie, l'homme aux dents rouges ferma le missel et souffla les cierges. Alors le niais prit la course, et revint auprès du cheval.

— Eh bien ! niais, veux-tu retourner à la maison ?

— Je suis à ton commandement.

Tous deux remontèrent à cheval, et arrivèrent à la maison au coucher du soleil. Pendant le souper, le niais raconta ce qu'il avait vu depuis le moment où l'homme aux dents rouges lui avait donné son cheval à garder.

— Homme aux dents rouges, pourquoi ne t'es-tu pas arrêté avec les bêcheurs ?

L'homme aux dents rouges ne répondit pas.

— Homme aux dents rouges, parle-nous de ces prés si maigres qu'on aurait pu y ramasser le sel ; pourtant les bestiaux étaient gras à lard.

— Niais, ces prés étaient le paradis, et ce bétail les saintes âmes.

— Homme aux dents rouges, parle-nous des prés où j'avais de l'herbe deux pieds par-dessus ma tête ; pourtant les bestiaux y étaient maigres comme des clous.

— Niais, ces prés étaient l'enfer, et ce bétail les âmes damnées.

— Homme aux dents rouges, parle-nous des prés ordinaires où paissaient des chèvres qui n'étaient ni maigres ni grasses.

— Niais, ces prés ordinaires étaient le purgatoire, et ces chèvres ni maigres ni grasses, les âmes qui attendent le moment de la délivrance.

— Homme aux dents rouges, parle-nous du prêtre qui disait la messe dans la petite église.

— Niais, ce prêtre est le Bon Dieu.

— Homme aux dents rouges, parle-nous des volées d'oiselets qui arrivaient des quatre vents du ciel et venaient frapper contre les vitres de la petite église avec leurs becs et leurs ailes ; pourtant les fenêtres ne s'ouvraient pas , et les pauvres petites bêtes demeuraient toujours dehors à crier : *Riu, chiu, chiu*.

— Niais, ces oiseaux étaient les âmes des petits enfants morts sans baptême, qui n'entreront point en paradis.

— Homme aux dents rouges, parle-nous du cierge plus court que les autres qui brûlait sur l'autel.

— Niais , quand on a vu ce que tu as vu , on n'a plus rien à apprendre dans ce monde. Aussi vrai que tu seras tout-à-l'heure en paradis , ce cierge était ta propre vie , et il s'éteignait sur l'autel à la fin du dernier évangile.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

LITTÉRATURE POPULAIRE COMPARÉE.

LES DEUX JUMEAUX.

Sur le conte si répandu des deux jumeaux fidèles l'un à l'autre, comparer VON HAHN, *Griechische und Albanesische Märchen*, n° 22, note ; mes remarques dans *Orient und Occident*, t. II, p. 118 ss., et sur L. GONZENBACH, *Sicilianische Märchen* n° 39 et 40.

A la croix de pierre d'où le sang doit couler, si un malheur arrive à l'un des frères, répond, dans le conte sicilien n° 40, un figuier, d'où doit couler du lait ou du sang, et dans SIMROCK, *Deutsche Märchen* n° 63, un arbre dans lequel les frères font des entailles qui doivent devenir rouges de sang, si l'un d'eux meurt. Dans les autres contes parallèles, ce sont d'autres signes auxquels on doit reconnaître la mort des deux frères (un arbre, une fleur se flétrira , un couteau, un glaive planté au départ dans un arbre, se rouillera ; une eau se troublera, etc.).

Un trait particulier au conte agenais, c'est que le vainqueur du dragon se sert des langues coupées au monstre pour se faire reconnaître *de sa femme*. Dans beaucoup de récits parallèles, le vainqueur coupe également la langue ou les langues, et se fait par là reconnaître pour le véritable libérateur de la princesse, au lieu d'un courtisan ou d'un serviteur qui prétend avoir tué le dragon.

Notre conte a encore en propre la disparition de l'un des frères sous terre dans la maison des sorciers. Dans la plupart des récits analogues, il est pétrifié, et dans beaucoup d'entre eux par le contact du cheveu d'une sorcière.

Dans presque toutes les versions du conte des *Frères*, on retrouve un trait qui manque dans le conte agenais : le second frère, quand il dort avec sa belle-sœur, qui le prend pour son mari, place une épée entre elle et lui.

LES DEUX PRÉSENTS.

Cf. le poète latin du moyen-âge, *Raparius* ou *Rapularius*, imprimé dans MONE, *Anzieger sur hunde des deutschen Vorziet*, VIII, 561 ss., et dans PFEIFFER, *Germania*, VII, 43 ss. (cf. ibd. VII. 253 ss.), en extrait dans GRIMM, *Kinder-marchen*, III. Là, c'est le plus pauvre de deux frères qui offre au roi une rave si grande qu'il faut deux bœufs pour la trainer, et reçoit en retour une riche récompense. Le frère riche, plein d'envie, fait alors de magnifiques dons en or et en chevaux, et reçoit en récompense la rave. Dans les Pays-Bas (G.-W. WOLF, *Deutsche Marchen und Sagen*, n° 187), on raconte que Charles-Quint donna à un pauvre paysan, en échange d'un fromage garni de raves, autant de terre qu'il pourrait en labourer en deux jours avec deux chevaux. Là-dessus le voisin riche et envieux du pays offre à l'Empereur deux beaux chevaux, et l'Empereur le récompense avec le fromage. Il y a aussi un conte en vers allemands du XVIII^e siècle par Weisse, *La Rave*, qui traite ce sujet.

L'HOMME AUX DENTS ROUGES.

Je ne connais pas de conte qui réponde à celui-ci dans son ensemble : il se rapporte au cycle des contes relatifs à un voyage dans l'autre monde. Plusieurs de ces contes parlent, comme le nôtre, de bétail gras sur des prés maigres, et de bétail maigre sur des prés riches. Voyez BLADÉ, *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac*, p. 59, et ma note sur L. GONZENBACH, *Sicilianische Marchen*, n° 89.

REINHOLD KÖHLER.

LAS VESPRADOS DE CLAIRAC

(LES SOIRÉES DE CLAIRAC),

PAR

M. GABRIEL AZAÏS, DE BÉZIERS.¹

Une des bonnes fortunes de la vie pour les hommes qui aiment l'étude, c'est l'arrivée imprévue d'un bon livre. Cette chance est moins rare qu'on ne croit. Je l'ai eue dernièrement et n'ai pu tenir de la faire partager. C'était en un petit cercle intime, entre gens de mêmes goûts, habitués à se voir et tout portés à s'entendre, pacifiques, mais passionnés pour les exercices de l'esprit. On avait discuté avec chacun la question tant controversée de l'instruction obligatoire. Résolue positivement par quelques-uns, elle l'avait été par d'autres en sens contraire, tandis qu'un ou deux, les plus timides, n'hésitaient pas à la ranger parmi les problèmes insolubles. Il y avait dans l'air un reste d'excitation ; mais la discussion languissait, s'égarait même parfois, et les visages, fatigués, accusaient la tension du cerveau. Il fallait une diversion. Tirant de ma poche un mignon petit volume qui m'était venu droit de Béziers, je l'ouvris et, sans avertir, lus tout haut la première page. Encouragé, je poursuivis, devidant grain à grain mon chapelet pour ne m'arrêter qu'à mi-longueur. Si j'eusse été jusqu'au bout, on m'y eût suivi, tant l'ouvrage fut goûté. Comme Lafontaine à Peau-d'Ane, on y prit un plaisir extrême. C'est tout dire.

Ce plaisir est certainement de ceux qu'on peut offrir aux lecteurs de la Revue. Le présent article n'a pas d'autre intention. Si M. Azaïs n'appartient par sa naissance ni à l'Agenais, ni même au Sud-Ouest, il est du Midi, comme nous et plus que nous. Il comprend notre vieux langage, le parle en savant, l'écrit en artiste et contribue à en fixer les lois par des travaux de forte érudition. Ce qu'il a produit dans ce

¹ Un vol. de format et de caractère Elzéviens, tiré à 300 exemplaires. — Se trouve à Avignon, chez Roumanille, éditeur ; à Béziers, chez Bénézech-Roques et tous les libraires ; à Agen, chez Michel et Médan, etc. — Prix : 5 fr.

but patriotique suffirait à le rendre populaire, si le talent et la persévérance pouvaient, sans l'aide de la réclame, classer un homme à son rang. Son édition du *Breviari d'amor* est une œuvre considérable dont l'introduction peut passer pour un modèle d'exposition lumineuse et de solide critique. Deux éditions à dates peu distantes n'ont pas épuisé le succès de ses *Troubadours de Béziers*, fruit de recherches habilement dirigées dans le domaine de l'histoire littéraire. Son *Catalogue botanique de la Flore Languedocienne*, publié il y a trois ans, et son *Dictionnaire des Idiomes romans du Midi de la France*, recueil des mots qui constituent de nos jours le fond des patois méridionaux, ont amplement démontré la fécondité de son esprit en matière de philologie.¹

M. Azaïs, on le voit, est un savant, un savant de la vieille et bonne école, travaillant beaucoup et travaillant bien.² Il est poète aussi, à ses heures et, chose rare en tous les temps, l'épaisse atmosphère d'érudition où il vit, n'arrête pas, au passage, le rayon inspirateur. J'en prends à témoin un vrai maître en poésie, l'aimable et cher Roumanille, fondateur du *Félibrige*, qui a écrit pour les *Vesprados* une préface si étincelante de bonne grâce et d'humour qu'on n'en dit pas tout le bien qu'elle mérite, en la proclamant un pur chef-d'œuvre. Parlant de la muse de Provence qui dicte à Mistral ses admirables poèmes, et la comparant à celle du Languedoc qui conseille M. Azaïs, il dit, dans cette langue charmante que ma traduction déflore, je le sens bien : — « Quelquefois il prend fantaisie à la muse de notre ami de se mettre à la façon d'Arles. Alors, elle s'arrange si bien, cette fillette de Béziers, qu'on dirait une belle Arlésienne descendant l'escalier de Saint-Trophime. Elle en a l'élégante allure et la royale prestance, et même, ce qui étonne, l'accent musical et le tendre parler. Ils ne diront pas le contraire, tous les félibres qui écrivent dans le dialecte de *Miréio*, lequel est un miel sur la bouche et, pour l'oreille, un doux

¹ Il n'a encore paru de cet ouvrage que trois livraisons allant jusqu'à CAR. Nous supplions M. Azaïs d'en continuer la publication activement. Ce nous sera, à tous, un précieux instrument de travail. Qu'il termine aussi le *Breviari*, si avancé !

² M. Azaïs a publié en 1873 le *Journal de Charbonneau* sur les guerres de Béziers pendant la Ligue. Le soin qui a présidé à ce travail a valu à l'auteur les éloges de la *Revue critique*, un recueil impartial jusqu'à la dureté, et dont les rédacteurs, comme rédacteurs, n'ont point d'amis. Je cite encore les *Impressions de chasse* (Hachette 1870), collection de variétés cynégétiques dont la lecture donne l'illusion de plaisirs et de périls partagés. Œuvre de fin chasseur et aussi d'habile peintre !

chant. En lisant les douze morceaux intitulés : *Un brigoun de Provençau*, vous prendriez Azaïs pour un Arlésien, mais de ceux qui ont bouche d'or. » — A ce témoignage, j'en ajoute un autre, qui ne s'impose pas moins, celui de F. Mistral. Ami de M. Azaïs, il fait si grand cas de son talent poétique que plusieurs pièces des *Vesprados* ont été, sur sa prière, données à l'Almanach provençal, frais bouquet de fleurs sauvages, cueilli brin à brin aux meilleurs coins, qui brille tous les hivers derrière les vitres de la librairie de Roumanille.

Certes me voilà tout à l'aise pour recommander les *Vesprados*. Rien qu'à les voir, d'ailleurs, on se sent bien disposé. Elles feraient bonne figure à côté des jolis volumes de Lemerre et constituent un titre sérieux pour M. Séguin, d'Avignon, dont les presses se sont piquées d'honneur. Le frontispice est composé avec goût, imprimé à deux couleurs, orné d'un bois élégant. Le papier, teinté à peine, fait songer à la pulpe fine et mate de certains fruits des tropiques. Voilà un livre bien présenté.

Ouvrons-le donc. A la première page, un sonnet porte ce titre : *A mon père*. C'est un pieux hommage à une chère mémoire, celle d'un des plus honorables enfants de Béziers, le fondateur de son Académie, poète plein de verve et jurisconsulte éminent.¹ L'auteur nous mène en un site assez sauvage, dans un vieux château lézardé qui fut le nid de sa famille. C'est Clairac. Il trouve partout le souvenir paternel, dans le bois qui suit le verger, sur les âpres sommets qui le dominent, dans le solitaire sentier que le vieillard aimait à parcourir. Voici le salon où, le soir, il lui lisait ses vers fraîchement éclos. — Je les ai tous mis dans ce livre, — lui dit-il, et il ajoute dans un sentiment exquis : — Frères puînés des tiens, je les dépose sur ta tombe, avec mes pleurs.

Cette pièce, où le deuil du cœur se traduit par des couleurs si discrètes, est suivie d'une autre dont le titre semble promettre d'intimes confidences. C'est un retour sur le passé, comme nous en faisons tous, en notre saison déclinante. Une jeune fille — femme aujourd'hui, mère de famille peut-être, et vénérable, — passa un jour quelques heures à Clairac. On s'en alla jouer sur les bords du

¹ J. Azaïs, né à Béziers le 9 août 1778, mort le 20 octobre 1856. — Outre plusieurs traités de droit parus dans la continuation du grand ouvrage de Toullier sur le Code civil, il a publié : 1° *Essai sur la formation et le développement du langage*; 2° *Dieu, l'Homme, la parole ou la langue primitive* (1853); 3° *Berses patoises* (1867).

Liberon, un ruisseau où se mire le manoir, puis elle partit. L'y reverra-t-on jamais?... L'auteur se recueille un instant et sent peu à peu s'éveiller tout un monde de souvenirs :

« Moi aussi j'avais de petites sœurs. Joyeux comme des passe-reaux, nous poursuivions les papillons, nous cueillions des fleurs dans les prés, nous déroptions aux buissons la nichée des rossignols.

« Quels bons sommes sous la ramée, à l'heure où la chaleur endort l'oiseau sur la branche et les troupeaux à l'étable !

« L'eau se brisait, babillarde, entre les roches et la cigale nous berçait au bruit de sa chanson endormante.

« Du bois, un jour, Jeanne, en tremblant, cria : Regardez ! c'est Phanor qui aboie, furieux, après un serpent tapi dans les ronces !

« Aussitôt, la bande peureuse de s'enfuir à travers le bois où, riante, vous cueillites une tige de bruyère, tandis que Marie cueillait un bouton d'argent

« Et que la friande Isabelle faisait pleuvoir à coups de gaule des arbouses rouges comme sa bouche mignonne. »

Mais l'enfant peu à peu grandit. Un moment vient où il lui faut quitter le manoir paternel pour s'en aller à Paris, la grande ville. Il s'y trouve, dès les premiers jours, dépaycé. Nul enthousiasme d'ailleurs pour l'éclat et le bruit qui enchantent la jeunesse et auxquels trop souvent l'âge mûr se laisse prendre :

« Les plaisirs, en ce pays, arborent partout leur bannière, mais ce sont articles de foire : qui les achète s'en repent.

« Cette chanteuse qui sourit, vous la croyez jeune et jolie ? Le fard et la poudre de riz voilent les taches de son teint.

« Oh ! que plus belle est la pastoure qui, dans le miroir du ruisseau, voit deux grands yeux couleur de mûre et des dents comme un grain de sel ! »

Il ne tient pas à cette vie faite de dégoûts et de regrets. Comme l'oiseau échappé au filet retourne au toit où il suspendit son nid, l'exilé s'envole vers sa bastide, dans la garrigue ensoleillée que le vent du Carous pénètre de ses senteurs. Sa première course le mène au grand frêne qui les vit, elle et lui, sous son ombrage. Rien

n'a changé, depuis, en ce coin de terre. Le soleil rayonne, comme alors, sur la plaine en feu, semblable à un volcan, jetant, avec sa fumée, sa braise dans l'étendue. C'est la même brise qui souffle et sans doute les oiseaux l'ont reconnu, car on croirait qu'ils lui font fête. Mais tout à coup lui vient une pensée grave, un triste et doux souvenir. Il songe à son père, à sa mère, à ses sœurs, qui aimaient tant à s'asseoir sous le grand frêne et qui n'y reviendront plus jamais. C'est la vie ! N'est-ce pas comme le ruisseau dont le poète parlait tout-à-l'heure et qui vit les ébats de sa jeunesse ?

« Quand vous le vites, il coulait avec un gai murmure sur le sable uni et blanc, sage à mériter un prix.

« Mais il faut le voir dans la saison orageuse ! Hors de son lit, comme un chevreau, s'élançant ses eaux courroucées.

« Il court au galop vers la mer, tout vaseux, tout gonflé d'écume ; et, se butant au vent du large, il tourbillonne à l'embouchure.

« L'été venu, il joue à cache-cache. Les troupeaux cherchent en vain son eau maigre sous le sable et s'en retournent morts de soif.

« Plus un oiseau n'y vient hormis le coucou vorace, si friand de la chenille qui mange le frêne et l'ormeau.

« Voilà la vie ! Elle coule, claire, durant quelques heures, se trouble à l'âge où le cœur gronde et tarit avec la vieillesse. »

Cette aimable pièce se termine à la façon d'une des meilleures de Ronsard : c'est le ton de l'ode à Cassandre, cette merveille de grâce amoureuse, c'est la même ingénuité, je dirais la même émotion si l'Épicurisme qui, à des degrés divers, les imprègne l'une et l'autre, n'était exclusif de tout effort dangereux pour l'équilibre du cœur. Rien de plus instinctif d'ailleurs que ce culte de l'heure présente dans l'ignorance de l'avenir fermé.¹ N'est-ce pas, d'Anacréon à Horace et d'Horace à Lamartine, le thème éternel des poètes, la trame où, sous leurs doigts légers, sont nées les plus fraîches fleurs et les plus vives images ? Reconnaissons toutefois que la sensualité

¹ Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,

Cueillez, cueillez votre jeunesse
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

néo-payenne du chef de la Pleïade s'est adoucie et comme idéalisée dans l'idylle du poète de Béziers. Un mot, un seul, a suffi pour tout changer, le nom de Dieu, créateur de toutes choses. C'était un bas-relief grec, Daphnis et Chloé, si l'on veut, deux éphèbes jeunes et beaux faisant l'amour à la face du soleil; ce sont, quelque nom qu'on leur donne, — Eudore et Cymodocée, Paul et Virginie, comme on voudra, — deux âmes pures que l'évangile a touchées. Que le lecteur en juge, s'il lui plaît :

« Mais trêve à ces tristes pensées ! Nous entendrons dimanche le sermon. Allons maintenant dans la prairie cueillir les fleurs que Dieu sema. »

Je pourrais, je devrais peut-être grouper avec soin dans cette étude les pièces tirées de la même veine que le livre nous montre éparées selon le caprice ou l'ordre des divisions. Mieux vaut, prenant l'auteur pour guide, l'accompagner de page en page, comme on suit les bords d'un ruisseau dont les aspects varient à chaque contour. On a ainsi le plaisir de la surprise, cette impression vive qui naît du contraste et répond si bien à l'instinct du changement que chacun de nous porte en soi. On rend hommage, en même temps, à l'idée qui régla l'économie du livre, idée mûrie certainement, avant d'affronter le public sous une forme définitive et concrète.

Les contes forment la première division de l'ouvrage. Sauf un, *Les trois bossus*, où la verve surabondante s'empreint de vulgarité, ils ont, en général, les qualités du genre. La donnée est originale, l'allure vive et l'exécution si habile qu'on n'y sent pas la trace du travail. On croirait, en les lisant, que le fait est arrivé, que le narrateur en fut témoin, qu'il l'expose comme il l'a vu, qu'il n'y avait pas d'autre façon de le dire et que cela a coulé comme de source et d'un jet. Je ne sais si le conte du *Mulet changé en moine* est de l'invention propre de M. Azaïs ou s'il l'a tiré d'un fabliau, mais j'affirme qu'on ne saurait présenter sous une réalité plus plaisante, assaisonner de plus de sel, de finesse et de bonne humeur, faire accepter comme possible cette énorme bouffonnerie.

Un villageois un peu naïf rentrait de la foire de Béziers tirant par la bride un mulet dont il avait fait emplette. Comme le jour finissait, notre homme, pour se donner du courage, chantait à se rendre

sourd. Deux voleurs, dont un déguisé en capucin, l'attendaient au coin d'un bois. Ils le laissent passer, vont au mulet doucement et détachent le licou sans bruit. Le faux moine y met son visage et, à la place du mulet, marche derrière le paysan, qui ne s'est aperçu de rien. Quand il juge que la bête est hors d'atteinte, il s'arrête, et se couche à terre, la tête sur ses mains, à la façon des matous. Le maître, sentant la bride tirer, croit que le mulet regimbe; il se retourne, lève son bâton et,.... voyant ce qu'il voit, reste un moment sans parole. Bientôt : — Où est mon mulet ? crie-t-il. — Votre mulet ? maître, répond l'autre, mais c'est moi ; — et il lui raconte qu'avant d'être moine (il ne le fut pas toujours, Dieu merci !) il aimait une fillette qui le payait de retour ; que le mariage devait suivre, mais que les vieux ne s'étant pas mis d'accord, il avait, de désespoir, pris la robe ; qu'il ne songeait plus à Zinette quand un jour qu'il quêtait dans son quartier, il la baisa honnêtement sur la joue ; que le bon Dieu, en expiation de ce péché, l'avait changé en mulet pour cinq ans ; que, ce terme venant d'expirer, il redevenait capucin. — Il fallait donc m'avertir avant l'affaire, dit le rustre tout penaud. Je ne me serais pas mis dedans, comme j'ai fait. A présent j'y suis. Qui m'en tirera ? — Le faux moine n'est pas à bout de ressources : un garnement de son espèce ne s'embarresse pas pour si peu. Il voyait bien que le maître *s'enfonçait*, mais comment le lui faire entendre. S'il eût été l'âne de Balaam au lieu d'un simple mulet !... Au surplus, il lui appartient et n'a garde de s'en défendre. On n'aura pas, d'ailleurs, de peine à le nourrir. Ail, oignon, légumes, tout lui va. Il ne coûtera donc pas plus qu'un mulet et priera Dieu pour son maître. — Qu'ai-je besoin de cela, fait le paysan, qui se monte. Ce qu'il me faut, c'est une bête solide, trimant été comme hiver, labourant mon champ, trainant ma charrette. Ferez-vous cela, mon beau monsieur ? — Oui, maître, si je le puis. — Laissez-moi et allez au Diable ! — et il lui met la bride sur le cou. Le vaurien, qui ne demandait pas mieux, détale au plus vite. Il court encore.

• Un mois après, dans une foire, notre homme reconnaît son mulet, portant le même licou.

• Il voit un paysan qui s'en approche, le tâte, regarde s'il se laisse ferrer et, à la fin, le marchande.

• Voici, dit-il en ricanant, un grand nigaud, comme je fus. Il

croit acheter un mulet : pauvre innocent ! Il s'enfonce comme, je fis.

« Puis, à son tour, il s'approche du mulet, lui prend l'oreille et, dans le trou qui bée, lui dit à demi voix : Vous avez fait, je vois, mon révérend, une autre peccadille. »

Les contes sont comme les jours, ils se suivent et ne se ressemblent pas. Citons le *Moulin à vent*, une bonne gasconnade qui prouverait, au besoin, que la hâblerie fleurit sur les bords de l'Orb aussi bien que sur ceux de la Garonne ; *La mauvaise pluie*, fantaisie philosophique, humoristique tout au moins, cadre ingénieux à coup sûr, où se montrent en action les travers de l'humanité, égoïsme, frivolité, vanité bête et sot orgueil, ignorance qui fait la roue, tout hormis le bon sens, cet aîné de l'esprit et la plus rare de denrées connues ! On relit avec plaisir l'*Ours pendu* dont on a eu la primeur dans les *Contes d'Armagnac*,¹ de notre ami M. J. F. Bladé. La naïve gravité du récit original, loin de s'altérer dans le moule poétique, où M. Azaïs l'a fait entrer, semble y avoir gagné un plus vif relief, comme il arrive aux proverbes populaires et aux vieux adages de droit maintenus par le rythme ou par l'allitération.

Le Chasseur au filet n'est guère qu'un tableau, mais d'une exquise fraîcheur. L'auteur, dans une de ses courses, par un de ces jours chauds que fêtent les cigales, voit un filet posé au revers d'un tertre où verdoie une herbe épaisse. A deux pas miroite une flaque d'eau, que les oiseaux doivent connaître puisque l'engin est là, qui les attend. Voici venir, en effet, un cochevis, à la tête huppée. Il regarde, inquiet, de tous côtés, avise la ficelle attachée au filet, la suit jusqu'au poste, découvre l'homme et s'envole. Moins circonspects, la linotte et l'ortolan, race légère et sans cervelle, le chardonneret qui n'en a pas plus, vont à l'eau par bandes folles, boivent leur saoul, évoluent et partent, sans se presser. Mais où donc est le chasseur ? A ce métier, s'il continue, il ne gagnera champ ni vigne. Il fait la sieste ou il est mort. — Et le promeneur pousse jusqu'à la cabane : il regarde... L'oiseleur y est, mais non pas seul et tout

¹ *Contes recueillis en Armagnac*. Paris, Franck, 1867. Cet ouvrage depuis longtemps épuisé, reparaitra bientôt en une édition très complète faite en collaboration avec un éminent érudit.

auprès, sous une ormaie, un troupeau de chèvres paît à l'abandon. Ne demandons pas où est la pastoure.

La prose ne saurait prétendre à donner une idée du ton général de cette pièce. C'est vif, leste, enjoué, enlevé à ravir. Le vers court sur ses six syllabes avec la souplesse de l'oiseau et les strophes, inégales en longueur, ont des entre-croisements de rimes, dont la variété brusque rappelle aussi la capricieuse allure de ce petit monde ailé.

On en aurait jusqu'à demain (et quel bon emploi de son temps !) si en parcourant les *Vesprados*, on s'arrêtait à tout ce qui est aimable, spirituel et fin et distingué. Il y a dans les Fables, dans les Bagatelles (*Menudalhos*) dans les Variétés provençales (*Un brigoun de Provençau*), des qualités de style et d'invention à faire d'un inconnu d'hier, non pas une gloire d'aujourd'hui, mais l'objet de quelque chose de plus qu'une sérieuse espérance littéraire, une personnalité distinguée et vivace. Je n'en veux pour preuve que la pièce qu'on va lire, résumé de philosophie pratique qu'on devrait enseigner à tous, en ce siècle d'ambitions impatientes et d'appétits effrénés :

« Le maître demandait son âge au vieux Jeanet, son berger. — De vous le dire au net, Monsieur, fit celui-ci, je serais fort empêché. Je sais bien que je suis né en la saison des cerises, au hameau de Cabrières; mais en quelle année? c'est ici qu'est l'embarras. Notre curé s'en souviendrait peut-être. Je puis avoir soixante ans, tout comme soixante-dix. La vieillesse, voyez-vous, vient sans qu'on y prenne garde. Je compterais mes écus, si j'en avais comme vous. Je sais combien d'agneaux me sont nés depuis un an. Je les compte tous les matins, avec mes moutons et mes brebis, je les recompte le soir quand ils rentrent au bercail, pour m'assurer qu'aucun n'a disparu. Quant aux ans, c'est autre chose. Comme ils ne s'en vont pas, l'appel est inutile. Chacun garde les siens sans pouvoir s'en défaire. Vous payeriez cher, n'est-ce pas, qui voudrait vous en ôter, mais cela est impossible. Il faut donc vivre contents, laisser courir le temps comme Dieu veut, et, pour peu qu'on ait la joue fraîche, lui rendre grâces, — sans compter, — pour les années qu'on a vécu. »

Presque au terme de ce long compte-rendu, nous constatons à notre très grand regret que les deux pièces capitales du Recueil n'ont

pas même été mentionnées.¹ Aux reproches qu'on peut nous en faire, nous joignons volontiers les nôtres (car nous nous reconnaissons coupable), à condition qu'on accueille nos excuses. *Lélette* et *Robert le troubadour* ne sont pas deux pièces dans le sens propre du mot, ce sont deux poèmes comme en écrivait Jasmin, deux de ces simples récits avec lesquels il ouvrait les cœurs et faisait jaillir du sein collectif des foules les eaux vives de la charité. Pour en parler comme il convient à des ouvrages que l'auteur a rapprochés sous le titre commun de *Paulo majora*, il faudrait consacrer à chacun d'eux une longue et complète étude, dépasser le cadre de la *Revue* et les limites de nos moyens. Qu'on nous permette d'y suppléer en faisant un nouvel emprunt au merveilleux avant-propos dont Roumanille a décoré le seuil de *las Vesprados*.

Comme, à l'occasion de ses vers, dans le sonnet qu'il dédie à son père, M. Azais s'appelle modestement un faiseur de sornettes, Roumanille, prenant l'auteur à partie et le défendant contre lui-même, le sangle de compliments furieux. — « Sont-ce des sornettes, dites-moi, *l'Ane et le mulet*, *le Nigaud et le miroir*, *le Renard dans le puits* et tant d'autres fables comme en faisait M. Jean de Lafontaine ? Une sornette aussi, *Lélette* la blondine, la petite marchande de poisson, sœur des belles vierges de Jasmin, de *Françonnette* et de *Marthe l'innocente* ? *Lélette* : un poème où la langue d'Azais, de plus en plus limpide et châtiée, noble, ardente, gracieuse, chante et pleure et rit et résonne si gentiment ? Une sornette aussi, *Robert le troubadour*, la plus riche, sans contredit, des sornettes de maître Gabriel ? Robert, un poème exquis, œuvre de main d'ouvrier, pleine de souffle et de vigueur, retraçant, on ne saurait mieux (l'auteur les ayant étudiées assez pour les connaître à fond), les mœurs de cet âge aimable où tout château ou châtelet avait son nid de troubadour comme, au mois de mai, chaque bosquet a son nid de rossignol ? Ainsi, au temps si poétique où la reine Berthe filait, devaient trouver et dire leurs couplets, ces maîtres du gentil parler, dans les châteaux des Baux et de Romanin. » — Ne voilà-t-il pas une belle exécution, et qui justifie le proverbe : Qui aime bien châtie bien ? Il ne reste au poète de Béziers, qu'à s'incliner sous cet arrêt et à faire, désormais, moins bon marché de son talent, qui est de haut aloi.

¹ Et le mois de Marie et les trois Sœurs de Penrieu et A mon portrait et Pour le mariage d'Isabelle, et tant d'autres morceaux charmants ! Quel dommage de n'en pouvoir dire son sentiment tout à l'aise !

Quand la ville d'Agen paya son tribut à Jasmin en lui élevant un monument digne d'elle, le pays de Langue d'Oc fit choix de deux délégués pour cette fête presque nationale. Accueillis dans une maison qu'un deuil récent a depuis et à jamais attristée, MM. Azaïs et Mistral, par leur simplicité charmante et la cordialité de leurs manières, se créèrent parmi nous de chaudes amitiés. Et le grand jour venu, après que l'auteur de *Mireio* eut, de cette voix timbrée qui complète son génie, honoré « l'altissimo poeta » dans des stances qu'Agen n'oubliera plus, M. Azaïs dit des vers qui ne purent arriver jusqu'au public, mais où brillent ses meilleures qualités, l'élégance sobre, l'émotion discrète, la finesse, la grâce et l'esprit. La dernière strophe de la pièce résume, à mon sens, tous ces dons heureux. Le poète s'adresse à la ville d'Agen : — « Mère tendre, cité bénie, lui dit-il, tu as mis ton fils sur un trône de gloire ; sa mémoire sera éternelle. Avant qu'à son beau nom morde le ver rongeur, Agen, tes fillettes piquantes se faneront en leur printemps et tes pruniers porteront des fruits sauvages. »

AN. MAGEN.



JASMIN CHEZ LUI.

Nous ne venons pas apprécier ici les œuvres de Jasmin ; c'est un sujet très attrayant sans doute mais que la critique a épuisé et qui, pour des lecteurs méridionaux surtout, n'aurait guère plus d'intérêt qu'une étude banale sur Corneille, Racine, Lamartine ou Victor Hugo. Nous n'avons pas davantage la prétention de raconter la vie de ce grand homme de bien, de cet apôtre de la charité. Les documents, le temps et l'espace nous manquent, et d'ailleurs cette vie de l'illustre poète agenais a été déjà écrite, d'une façon charmante et complète, dans un livre excellent et trop peu connu, publié, il y a quelques années, par un de nos confrères de la région.¹

Notre but est plus modeste. Mettant à profit les quelques détails qu'il nous a été donné de recueillir sur Jasmin grâce à l'amitié dont nous honorent son fils et sa veuve, nous avons voulu seulement esquisser, en traits rapides, la physionomie intime de l'homme et du poète et peindre, dans une lumière discrète, ce que nous appellerions volontiers le *déshabillé du génie*.

La *Revue de l'Agenais* aura peut-être prochainement la bonne fortune d'une collaboration posthume de l'auteur des *Papillotes* qui certes, s'il vivait encore, ne nous aurait pas refusé l'honneur de son précieux concours.

Jasmin chez lui est donc, dans notre pensée, comme une sorte de préface.

II

Ce qui, à un point de vue général, constitue, selon nous, l'originalité de Jasmin, c'est la *spontanéité* et la *sincérité*.

¹ *Jasmin, Sa vie et Ses Œuvres*, par M. Léon Rabain. — Paris, Firmin Didot, éditeur (1867).

Jasmin n'était pas un poète fait par des lectures ; il n'était point le produit plus ou moins perfectionné d'un milieu intellectuel ; il n'obéissait ni à des règles ni à des conventions d'école et de système ; son inspiration n'avait rien de factice ; l'ampleur, l'énergie ou la grâce de sa forme n'étaient pas le résultat des procédés qu'on apprend dans les cénacles littéraires.

De condition très obscure et presque sans instruction, il commença à chanter, dès sa jeunesse, parce que la poésie était comme un besoin et une fonction de cette imagination ardente et supérieurement douée. L'étude et la science vinrent plus tard en aide aux admirables facultés naturelles de l'écrivain ; mais tout de suite, à ses débuts, le pauvre barbier agenais annonça un millionnaire d'idées.

Comme toutes les intelligences de cette trempe, Jasmin possédait une étonnante facilité de travail. Cette facilité était telle qu'il la redoutait et qu'après avoir jeté sur le papier les pensées que la fièvre de l'inspiration lui dictait, il n'avait plus qu'un souci : épurer, émonder son œuvre exubérante. Nous avons vu les manuscrits de ses poèmes les plus célèbres. Sans être très nombreuses les ratures et les transpositions révèlent les efforts de l'artiste pour atteindre cette perfection dans l'ordonnance et le développement du sujet, ce fini de l'expression qui font des diverses compositions de Jasmin, autant de modèles d'un goût achevé et d'une pureté toute classique, dignes des immortels lyriques de l'antiquité grecque.

Quand il était en veine de travail, l'impressionnabilité du poète devenait excessive. C'est alors que M^{me} Jasmin (*Magnounet*),¹ si délicatement et si intimement associée aux travaux de son mari, redoublait de soins et de prévenances ingénieuses. Jasmin avait une grande confiance dans le sens critique de sa femme qu'il consultait à chaque instant. Quoique les ayant demandées, il accueillait quelquefois fort mal les observations qu'elle lui adressait. M^{me} Jasmin n'insistait point. Le poète prenait vingt-quatre heures pour maudire son juge, mais presque toujours il suivait le conseil qu'il en avait reçu.

De l'impressionnabilité de Jasmin, celle qui fut la compagne intelligente et dévouée de toute sa carrière, nous a raconté des choses curieuses. Cet homme si grand par l'esprit avait de l'enfant l'ingénuité d'âme, parfois les caprices et les folles terreurs. Il croyait au

¹ Diminutif de Marie et l'équivalent du français Mariette. M^{me} veuve Jasmin s'appelle Marie Barrère.

mauvais œil, sans se l'avouer à lui-même. C'est ainsi qu'au moment de mettre le pied dans la rue pour se rendre à l'une de ces séances qui lui valaient tant de triomphes, il redoutait de rencontrer telle personne dont la figure lui aurait déplu. Faisait-il, par hasard, cette rencontre, il rentrait immédiatement au logis, sous un vain prétexte, et n'en franchissait de nouveau le seuil, qu'après s'être remis de son trouble.

Lorsqu'il paraissait en public, Jasmin ne se sentait à l'aise, que s'il était vêtu du même habit noir qu'il ne voulut jamais quitter. Au premier rang de son auditoire, il aimait à apercevoir Magnounet dont le regard l'encourageait et stimulait la chaleur et la sûreté de son débit.

Du reste, la foule ne l'intimidait pas. Il se réjouissait, au contraire, d'être écouté par une de ces nombreuses assistances d'où se dégage comme une sorte de fluide magnétique qui surexcite et décuple les moyens des grands orateurs et des grands artistes.

On sait quelle voix superbe possédait Jasmin, avec quelle autorité de geste et quelle science de diction il *jouait* ses poèmes. Il conserva jusqu'à ses derniers jours ces qualités merveilleuses qui ne l'abandonnèrent pas plus que sa vigueur intellectuelle. Six semaines avant les premières atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau, en juillet 1864, il donnait encore deux séances, l'une à Cahors, l'autre à Bordeaux, et soulevait l'enthousiasme de ses auditeurs.

Et cependant Jasmin, pendant plus de trente ans, avait laissé en quelque sorte un lambeau de lui-même sur toutes les routes de la charité. On vit double quand on vit autant que lui par l'esprit et par le cœur. Si, comme tant d'autres marqués en naissant du sceau du génie, il ne fut pas victime avant l'heure des fatigues de la production littéraire et d'une dépense continuelle d'idées, s'il ne succomba pas sous le poids du labeur écrasant de plus de mille séances publiques, il dut à l'austérité et à la dignité de sa vie cette conservation parfaite de la santé morale dont il eût joui probablement jusqu'aux limites extrêmes de la vieillesse.

Ah ! c'est que Jasmin n'avait point traversé les orages de la triste bohème parisienne, meurtrière à tant d'intelligences.

Jasmin avait passé sa jeunesse dans une petite ville de province, honnêtement livré aux occupations de son état de coiffeur. Il s'était marié tôt et avait eu le bonheur de trouver une femme qui, devant son génie, veillait sur lui avec une sollicitude admirable.

Simple il était à l'aurore de sa célébrité ; simple il demeura au milieu des enivrements de la gloire la plus acclamée, la plus fêtée.

Ses repas furent toujours d'une frugalité presque lacédémonienne. Quand il accomplissait ces pèlerinages poétiques qui produisirent plus d'un million pour les pauvres et les bonnes œuvres de toute nature, Jasmin, soit en voiture, soit en chemin de fer, prenait les places les plus modestes. Si le voyage était court, pour éviter des dépenses d'hôtel qui eussent diminué la part des indigents, il emportait un petit panier de provisions, ordinairement une tranche de pâté, un petit pain et une demi-bouteille de vin.

Jasmin n'a-t-il pas bien mérité le glorieux surnom de Saint Vincent de Paul de la poésie ?

Un jour, appelé à Nérac comme témoin dans une enquête, en compagnie de quelques postillons d'Agen, il réclama pour toute indemnité le prix du transport par la voiture publique. Tandis que ses compagnons de voyage avaient copieusement festoyé, à l'auberge de Cru-belet, aux frais d'une des parties en cause, notre poète, alors en possession de toute sa renommée, chevalier de la Légion d'honneur, avait modestement déjeuné d'un rond de saucisson et d'un verre de piquette apportés de la maison.

En fait de gourmandise, Jasmin n'avait qu'un faible ; il aimait passionnément les huitres et en faisait acheter une douzaine, chaque fois qu'il vendait un volume des *Papillotes* à l'un de ces nombreux étrangers qui, toute l'année, venaient lui rendre visite dans le modeste petit salon du Gravier où M^{me} Jasmin reçoit encore ses amis. Il y a vingt-cinq ou trente ans, les huitres ne coûtaient pas cher ; mais quand peu à peu elles atteignirent le prix exorbitant où elles sont cotées aujourd'hui, Jasmin, qui était très économe, qualité rare chez les poètes, résolut de se priver de son mets favori. C'est alors, détail charmant et touchant, que Magnounet, pour qu'il ne s'infligeât pas cette privation, eut recours au mensonge suivant qu'elle nous a raconté, les larmes aux yeux. Jasmin, comme la plupart des hommes absorbés par les travaux d'imagination, était, à l'endroit des conditions vulgaires de la vie matérielle, d'une ignorance enfantine. C'est par hasard que l'élévation du prix des huitres avait été connue de lui. De plus il était si bon, si serviable, il se voyait partout l'objet de tant de prévenances qu'il était facilement enclin à croire qu'une exception gracieuse pouvait être faite en sa faveur. Magnounet lui affirma que l'écaillère de la place Saint-Antoine avait déclaré que pour le poète la douzaine d'huitres ne serait jamais augmentée d'un centime !

Jasmin crut au dire de Magnounet et continua de manger des huitres en toute paix de conscience.

L'anecdote n'est-elle pas piquante et un véritable poème intime en l'honneur de M^{re} Jasmin ?

Le seul luxe que se donna Jasmin, ce fut *Ma Bigno*, le délicieux coin de terre qu'il a chanté en vers exquis, le Tibur dont il a été l'Horace. Molière aimait Paris jusque dans ses verrues ; Jasmin avait pour Agen et son sol natal une prédilection touchante qui lui inspira de magnifiques accents. Il préférerait sa petite patrie à la grande ; il était gascon dans l'âme ; il fut incomparablement le premier des derniers Gascons.

Quand il revenait d'une de ces tournées où les populations du Midi décernaient au troubadour moderne des ovations triomphales, il saluait avec joie le clocher des Jacobins et les grands arbres du Gravier, si souvent témoins silencieux des confidences de son génie dans la veille !

Toute l'œuvre de Jasmin porte l'empreinte de cet amour du pays où il était né. Elle a une saveur de terroir pleine de charme. Du haut de la terrasse de *Ma Bigno* les regards du poète embrassaient d'un côté la Garonne et la splendide plaine qui la borde, de l'autre ce frais et ombreux vallon de Vérone, Eden des Agenais en villégiature, où la nature méridionale a prodigué toutes ses séductions. Que de fois, par une tiède nuit de juillet, sous un ciel digne de l'Italie, il a dû promener sa rêverie à travers ces lieux enchanteurs ! *Ma Bigno*, c'était pour le poète comme le tableau en raccourci de ces plantureuses contrées de l'Agenais qu'il adorait en artiste épris de ce climat admirable, de cette végétation luxuriante, de ces paysages à l'éblouissant coloris !

C'est pour chanter sa Gascogne en une langue qui rivalisât avec les plus sonores et les plus colorées du Midi, que Jasmin se livra sur le vieil idiome de ses pères à des études persévérantes. Il parvint ainsi à l'assouplir aux exigences du rythme, à lui redonner son originalité native, à en faire un instrument d'une remarquable perfection. Jasmin n'avait pas seulement une imagination de haut vol qui se révélait par l'abondance de l'improvisation ; il possédait encore un goût très sévère et très sûr. Critique excellent de lui-même, il avait pris l'habitude de se défier de la trop grande richesse d'expressions qui lui était naturelle et il sut, à force de patience et de travail, obtenir cette savante concision qui le classe au premier rang parmi les maîtres. Un jour, sous une tonnelle du jardin de sa maison du

cours Saint-Antoine, il lisait à Magnounet son célèbre poème de *Françouneto*. Lecture faite, il biffa brusquement sur le manuscrit, d'un trait de plume, quatre cents vers que M^{me} Jasmin avait beaucoup admirés.

Comme elle exprimait à Jasmin son regret de lui voir faire une pareille coupure : « Ma statue est très belle, dit-il ; mais elle avait une main à six doigts, j'en enlève un. »

Dans le genre satirique, Jasmin eût excellé. Il aurait eu facilement l'ironie cruelle d'un Juvénal ; mais la satire répugnait à cette âme profondément douce. Il craignait toujours d'être pour un de ses semblables la cause d'une peine ou même d'une contrariété. Il était si compatissant qu'il redoutait qu'on lui signalât des gens malheureux qu'il ne pouvait pas secourir. On l'a vu se lever, la nuit, pour aller frapper à la porte d'un puissant de ce monde dont il était prié d'implorer la protection en faveur d'une infortune pressante. Jamais il n'utilisa ses hautes relations que pour aider des amis ou des compatriotes. Quelques uns l'ont accusé d'orgueil. Jasmin n'était pas orgueilleux ; il avait le sentiment de sa valeur, ce qui n'est point un défaut. Et le mérite, qui s'avoue, n'est-il pas préférable à certaine fausse modestie sous laquelle s'abrite trop souvent la plus sotte vanité ?

Jasmin avait obtenu des honneurs qui eussent altéré peut-être la raison de bien d'autres hommes sortis comme lui des rangs populaires. Cependant il était resté plein de simplicité et de bon sens. Il avait traversé Paris, la cour, les salons des plus illustres personnages avec curiosité mais sans envie. Au bout de quinze jours d'absence, quel que fût l'éclat de ses succès, quel que fût l'empressement qu'on mit à l'accueillir, il se sentait pris de la nostalgie de *Ma Bigno* et du Gravier. Et il reprenait gaiement en compagnie de Magnounet le chemin de son modeste toit.

Ce fut sa femme qui pour lui assurer une plus grande liberté de travail littéraire le força à renoncer à sa profession de coiffeur qui lui plaisait et où il excellait, car Jasmin ne fut pas, comme on le suppose généralement, un vulgaire perruquier. Il était très habile aux coiffures féminines et à une certaine époque les dames élégantes d'Agen ne voulaient être coiffées que par lui, les soirs de bal.

Il n'aimait pas plus l'argent que les jouissances des grandeurs sociales. Il est mort sans fortune, après avoir versé, nous l'avons dit, des sommes considérables dans la caisse des indigents, des malades nécessiteux ou des églises pauvres.

Jasmin, en effet, était très religieux. Il ne serait jamais passé devant une croix sans se découvrir et se signer. Sa foi large et éclairée n'eut pas de défaillance, et l'éloquente *Réponse à M. Renan* a été le testament de son génie.

En septembre 1864 il s'alita, sans qu'on le crût atteint d'un mal dont il dût mourir. Mais son état devint grave vers le 1^{er} octobre. Jasmin fit alors appeler M. Magen, curé de l'église Saint-Hilaire, sa paroisse, se confessa et reçut la sainte-communion avec le calme et la résignation du chrétien qui envisage la mort sans crainte. Le 5, il expirait en serrant les mains de sa femme et de son fils. Il n'avait pas eu d'agonie.

III

Jasmin chez lui n'est plus. Il avait à peine disparu de son foyer que la postérité s'emparait de cette noble et sympathique figure.

Elle ne lui fut pas ingrate.

Six ans plus tard, le 12 mai 1870, aux acclamations de toute la cité agenaise, sur la place Saint-Antoine, en face de cette Garonne et de ce Gravier que Jasmin avait tant aimés, et à cinquante mètres de sa maison, se dressait sa statue en bronze, œuvre d'un maître de la statuaire, M. Vital Dubray.

La reconnaissance publique avait voulu rendre au poète cet hommage éclatant et fixer, dans une forme aussi indestructible que la popularité de son nom et la pureté de sa mémoire, les traits de cet enfant du peuple élevé par le seul ascendant du génie et de la vertu aux plus hauts sommets de la gloire.

FERNAND LAMY,

LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE D'AGEN.

Le congrès archéologique de France doit tenir prochainement une de ses sessions à Agen. Je me fais un devoir de donner aux lecteurs de la *Revue de l'Agenais* quelques renseignements sur l'origine et sur le but de ces réunions scientifiques.

Il y a quarante ans environ que se fondait une société libre pour la conservation et la description des monuments français du moyen-âge. A cette époque les chefs-d'œuvre de nos architectes et de nos artistes nationaux, méconnus, oubliés ou mutilés depuis trois siècles, devenaient enfin l'objet des plus sérieuses études.

Ce retour vers nos gloires artistiques du passé concordait avec le grand mouvement littéraire de 1830. Ceux qui ont pris part aux luttes de cette nouvelle renaissance nous redisent tous les jours combien l'enthousiasme était grand, la révolution profonde. Avec l'école romantique, l'archéologie pénétra dans le roman et même dans la poésie. Quel que soit l'abus qu'on fit alors des descriptions et de la couleur locale, l'initiative brillante qu'avaient prise nos plus grands auteurs devait porter ses fruits.

Où le poète avait rêvé le savant venait, reprenant par les détails la description des cathédrales et des châteaux, datant, classant les édifices, reconstituant en un mot les archives et l'histoire de l'art français.

Après avoir admiré les monuments on songea naturellement à les conserver. De là des luttes incessantes contre l'ignorance et la vérialité qui ont fait détruire tant de curieux édifices, contre le mauvais goût qui en a dégradé un plus grand nombre encore par des restaurations disparates.

La Société française d'archéologie a pris un rôle actif et parfois militant. Admirablement dirigée par M. de Caumont, dont la science déplore la perte récente, puissamment organisée dans tous les départements, elle a réalisé des prodiges grâce à la puissance de l'association et à l'énergie de quelques-uns de ses membres. Ses capitaux ont servi à subventionner les fouilles et les petites restaurations, à

acheter, pour les sauver de la ruine, des monuments destinés à disparaître. Tout acte connu de vandalisme a soulevé de chaudes protestations. L'organe périodique de la Société française, le *Bulletin monumental*, qui atteint son quarantième volume, est une petite encyclopédie de l'art français.

Afin d'exercer une influence plus directe, plus étendue, la Société se déplace tous les ans pour tenir des congrès dans une ou plusieurs villes importantes. La plupart des chefs-lieux de département ont été visités. Ils ont servi de centre à des excursions rayonnant dans tous les sens. Les monuments, les musées de nos diverses provinces ont été l'objet des études les plus approfondies.

Cette année, la ville d'Agen sera pour la première fois le siège de ces assises scientifiques. Elle aura l'honneur de recevoir la Société française d'archéologie, après le congrès qui se tiendra dans la ville de Toulouse du 1^{er} au 7 juin. Il y aura 5 séances, dont une publique. La première aura lieu le 8 juin.

La visite des monuments et du musée d'Agen, des excursions au château de Bonaguil, à la villa gallo-romaine de Bapteste, aux églises de Moirax et de Layrac, etc., rempliront les trois ou quatre journées du congrès.

Dans les séances on donnera lecture des rapports sur les excursions et des mémoires en réponse aux questions d'un programme varié.

Tout le monde peut faire partie du congrès, moyennant une souscription de 10 francs.

Ceux qui voudront honorer le congrès de leur adhésion devront adresser leurs demandes à MM. Magen et Tholin, secrétaires généraux, et leurs cotisations à M. le docteur de Gaulejac, trésorier.

Ils auront droit à prendre part aux travaux du congrès, à faire toutes les excursions, pour lesquelles on espère obtenir des prix réduits.

Ils recevront immédiatement un programme des séances, et, plus tard, dans un an, le volume orné de planches renfermant le compte-rendu des travaux du congrès à Toulouse et à Agen.

Nul doute que l'on ne s'empresse de participer à ces études, et que l'on ne fasse le meilleur accueil aux savants venus de tous les points de la France pour rechercher tout ce qui dans le passé du département peut offrir de l'intérêt.

G. THOLIN.

LES PUITTS RICHARD-CŒUR-DE-LION & MONLUC

A PENNE

(LOT - ET - GARONNE),

RETROUVÉS ET DÉBLAYÉS EN 1856 ET 1864.

Leur vue frappe trop la curiosité des nombreux visiteurs des ruines de Penne et des pèlerins de N.-D. de Peyragude, pour que l'histoire n'en explique pas le percement motivé, la disparition, l'oubli pendant trois cent deux ans, et enfin la découverte récente.

Éléonore de Guyenne ou d'Aquitaine, répudiée par Louis le Jeune, s'était inspirée de sa haine et de son dépit, et avait épousé, huit jours après, le comte d'Anjou, duc de Normandie, Henri II, lui apportant une nouvelle fraction de la France, par son domaine de Guyenne et du Poitou.

Ce mariage provoqua longtemps des divisions et des révoltes dans la famille royale d'Angleterre. Il fut pour la France la cause de trois cents ans de guerres qui ravagèrent nos contrées.

Illæ nuptiæ causa fuerunt gravissimi belli inter Francos et Anglos.

En 1173, dans la conférence entre Trie et Gisors pour la pacification de ses enfants rebelles, le roi d'Angleterre donnait à Richard, son second fils, la moitié des revenus de l'Aquitaine, avec quatre places de sûreté dans le pays.

« Richard se prit à aimer sa place de sûreté de Penne, dit Pierre, le Bénédictin de Vaux-les-Cernay, pour la beauté du pays et pour l'assiette inexpugnable de sa disposition naturelle. » Il la traita en prince puissant, en guerrier amoureux de fondations stratégiques et militaires, et il ajouta ce *castrum regium*, le château du Roi, comme l'appelle encore le peuple.

Richard en voulut faire une forteresse imprenable, la clef principale de la Guyenne, comme disent nos chartes.

Penne avait hors de son enceinte trois riches fontaines publiques et dans l'intérieur des puits publics, mentionnés par les plus anciens documents; mais il fallait assurer sa large provision d'eau à la forteresse, en particulier, pour les cas de siège. Richard y pourvut si bien que les eaux de son puits s'élevèrent, durant la longue sécheresse de 1870, jusqu'à huit mètres. Ces eaux se conservent toujours pures et agréables dans leur réservoir calcaire où elles s'amassent du suintement de la roche.

Le forage des deux puits à quarante-cinq mètres de profondeur sur environ deux mètres de largeur, à travers diverses couches de tuf, de grès, de calcaire, exigea des dépenses considérables.

Telle était leur importance pour la forteresse que depuis 1271 toutes les chartes, dans les inventaires, ne manquent jamais de redire : *habet Dominus Rex puteum*.

L'emplacement fut lui-même calculé sur la commodité et la sûreté de leur service pour la forteresse.

Le plateau, partagé à main d'homme, en trois mamelons, se prolongeait de l'est à l'ouest. Le dernier mamelon couvrait le joli préau qui sépare la chapelle des ruines de la tour carrée et se couronnait du dernier fortin qui défendait le quartier où se trouvaient les magasins, les écuries, les habitations, etc., avec sa poterne fortifiée, dérochant son issue au nord pour les sorties de la place, ou ses communications avec la grande grotte.

Ces deux puits principaux étaient donc au centre du quartier des habitations, des écuries et des magasins ou casernes. Ils s'adossaient au dernier fortin, l'un à son flanc sud, l'autre au sud-est. La colonne de ce dernier, échancrée à l'est jusqu'à la hauteur de cette roche, depuis la margelle du sol inférieur, ouvrait le puisage de ses eaux au fort supérieur et au quartier habité.

Le mamelon le plus large, sur lequel s'élevait la grande tour dont parle Monluc, avait lui-même sa citerne pour conserver les eaux pluviales : on en voit encore le carrellement fortement cimenté, avec une cuvette en contre-bas, où pouvaient se ramasser les immondices.

Ces précautions étaient minutieuses, prudemment calculées, et pourtant, quarante ans après, la disette d'eau causa la capitulation de la place.

C'était en 1212 : Simon de Monfort y tenait assiégés Hugues d'Alfar, le sénéchal Agenais, avec ses Albigeois pour le comte de Toulouse, Raymond le jeune.

« Loqual s'éty donc metut à l'Assention, ont l'an ténguérans jusqu'as la fin dé séptémbré, et aguérans téngut jusques al jour dél jut-jament, sé las aygas no lor fossan et sécadas et taridas ; *mais li pots son sécats* per lasquallas causas fouc forsa al dit Nuc d'Alfar, capitani, dé rendré la dita plaça et castel. » (*Chronique Albigeoise.*)

En 1562, Monluc, voulant ôter aux rebelles cette forteresse, la fit démolir, après l'avoir emportée d'assaut, où « furent despéschés plusieurs mauvais garçons lesquels servirent de combler un puits bien « profond qui estoit au chasteau. »

Le souvenir des puits s'était conservé ; il excitait même l'avidité des chercheurs de monuments, d'objets historiques ; l'avidité surtout de quelques chercheurs de trésors ; car on y supposait enfouis des trésors fabuleux ; comme si les siècles passés étaient moins âpres que le nôtre aux richesses et moins attentifs à leur conservation : d'ailleurs la fouille des innombrables silos qu'on trouvait chaque jour dans toute la montagne, en ville ou dans les environs, cette fouille n'avait jamais, quoi qu'on en ait dit, amené la découverte d'aucun vestige de trésor, mais la cupidité est tenace.

La trace des puits, le souvenir de leur emplacement étaient pleinement effacés. Mille recherches étaient demeurées infructueuses.

Les éboulements, les décombres, les terres s'étaient amoncelés autour du dernier mamelon et s'échelonnaient jusqu'au reste de fondations de son fortin, couvrant entièrement l'esplanade de cet ancien quartier : au sud et au nord, des vignes, des arbres, des haies jusqu'au chemin, et la rampe de la roche avec des pierrailles entassées s'avançaient jusqu'à la pièce en culture où s'élève aujourd'hui la chapelle de N.-D. de Peyragude. Pour sa construction, on tira des matériaux du flanc de la roche, et on porta le chœur et son dégagement jusqu'à 15 mètres dans la base calcaire.

Après la bénédiction de la pierre angulaire, en 1843, M^r de Vezins disait, en plaisantant, au frère Quêteur : « Vous devriez prier la Sainte Vierge de vous donner une fontaine, là-haut. — Elle est bien assez puissante et assez bonne, répondait le frère. — Oui, disait le prélat ; ce serait bien un miracle de premier ordre ! »

Treize ans après, en 1856, on exploitait la roche à l'angle sud-ouest, pour extraire des quartiers et des moellons. Tout-à-coup un bruit sourd, caverneux, se prolonge sous la pioche : les oreilles se dressent : on interroge encore, la cavité continue à répondre : et tous de dire : « *Une caxo, une caxo !!! la granouille !!!* » (un silo, la

bourse, le trésor!) En déblayant, on reconnut l'orifice d'un puits; on différa de l'explorer; la pierre était réclamée d'urgence.

Vint enfin l'heure désirée. Deux mineurs se chargèrent de vider à fond. On accourut de toutes parts; et les curieux étudiaient avec passion chaque rendement du puits recéleur: pendant quelques jours montèrent des démolitions, des quartiers de pierre de taille, provenances du fortin englouti. L'impatience gagnait les curieux, lorsqu'un mugissement lugubre et prolongé vint attrister tous les cœurs: plus de bruit de pioche! plus de voix humaine! un silence désolant... On appelle: Henri! Henri!... Cet appel retentit dans la profondeur du gouffre... Point de réponse... On frissonne d'anxiété... A la fin, la voix d'Henri arrive sourde, affaissée... — Veux-tu monter? — Oui. — Et comme la comporte remontait légère et vide, Henri ajoute: allongez la corde. On remontait enfin ce superbe jeune homme, ce vigoureux mineur, pâle, abattu, les coudes déchirés et les habits en lambeaux. Il se remit vite, et dans son intrépidité ordinaire, il demandait à redescendre; on le contint. Il raconta ainsi l'accident: le sol s'était effondré subito sous ses pieds et l'entraînait rapide; il avait cherché, pour s'arrêter, à s'arc-bouter avec les coudes contre les parois de la colonne; il y avait gagné des écorchures, sans ralentir sa descente. « — Et qu'avez-vous pensé alors, lui demandait-on? — J'ai cru partir pour l'autre monde, par une route nouvelle. » L'autre mineur abandonna sur-le-champ le travail. Henri, le Belge intrépide, se chargea seul de l'entreprise et redescendit à l'œuvre.

L'opération ne tarda pas à produire des comportes d'une fange et d'une eau fétides, quelques cheveux, quelques ossements... et toujours les mêmes déceptions... Un lecteur de chroniques soutenait que ce ne pouvait pas être le puits de Monluc; on lui imposa silence et pour l'obtenir, on le joua.

Un matin, on le mande à la hâte. « Une trouvaille! une trouvaille! » On lui montre, dans le bournier de la comporte, le fer d'une pique, mais sans rouille, sans brèche... Il veut protester: on s'accorde à affirmer qu'il a été trouvé au fond du puits... La vérité est qu'on l'avait porté de l'arsenal de la commune et embourbé dans la comporte.

Ce n'est pas la seule entorse qu'on chercha à donner à l'histoire.

On retira du puits quelques couteaux, des clous, des fers de cheval, deux entraves en barre de fer, avec leurs colliers, etc. Ces trouvailles avaient leur cachet véritable. On les étala sur une grande table, au bord du puits, et les étrennes arrivaient à l'intrépide mineur. Pour

les augmenter, on y joignit une main décharnée, trouvée autrefois à la campagne, dans un cimetière : et jouant la pitié, on disait aux bonnes femmes : « Voilà la main de Madame Géraude, cette pauvre Dame de Castelgaillard, que le féroce Simon de Montfort fit précipiter dans le puits et crever à coups de pierre ! » Et les bonnes vieilles s'enfuyaient en s'essuyant les yeux.

Mais, huit ans après, la vérité historique se montrait. Le 18 janvier 1864, le puits parla en effet comme Monluc, et son rendement se trouva être conforme à l'inventaire des Mémoires du fameux démolisseur.

Une résolution, incomprise d'abord et désapprouvée même de quelques notabilités, livrait aux besoins des travaux du chemin de fer la roche du dernier mamelon, exceptant les quartiers de grès qui avaient servi au revêtement du fortin.

Une large tranchée s'était ouverte, du nord au midi, entre les deux mamelons, pour l'enlèvement des terres. On avait rencontré la poterne, avec son corps-de-garde, fortement bâtie, et dans les talus de chaque côté de cette tranchée, au milieu, on avait constaté et reconnu des démolitions premières, suivies de couches de cendres de plusieurs centimètres, mêlées de charbons pulvérisés, et par dessus des décombres plus significatifs et moins anciens. Evidemment on avait sous les yeux l'œuvre de Simon de Montfort (1212), l'incendie général de la place et de la ville par les Anglais (1379), et enfin la destruction de Monluc (1562).

On s'amusait à des fers d'arbalètes, à des boulets de pierre d'un calibre plus ou moins fort, à quelques pièces de vieille monnaie arnaldines ou anglaises, à diverses ferrailles, lorsque le retentissement déjà expérimenté se fit entendre aux travailleurs et attira les curieux. Les pics de fer s'enfonçaient de quelques mètres dans une terre friable et cendreuse ; l'orifice annonça un puits, dans les conditions du premier. Les approches, pour le puisage, avaient leur carrellement intact, en briques anciennes et usées : sa colonne était échancrée dans la roche, depuis la margelle jusqu'à l'étage du fortin.

Après les décombres et les quartiers maçonnés, montèrent sans fin des crânes, des ossements humains ; ces crânes avaient leur rateau, et portaient les marques du combat ; quelques-uns même avec de larges entailles indiquaient des coups portés d'en haut et devaient annoncer des assiégeants ; ce qui nous confirma dans la pensée que Monluc n'avait fait servir les puits qu'à des tombes générales pour la sépulture des victimes de la guerre, assiégés ou assiégeants,

sans y faire jeter des prisonniers comme on l'en accusait, contre son propre récit.

Après les ossements humains, on montait les pierres de la margelle, la roue et le tour en bois où s'enroulaient les cordes du puisage, et un sceau cerclé en fer ; des os, des fers de cheval, des coquillages de limaçons en quantité, débris sans doute des derniers aliments des assiégés : mais aucune monnaie, aucun lambeau d'habit : car on avait sans doute jeté les cadavres entièrement dépouillés.

Cette exploitation a calmé des regrets qui avaient leur légitimité patriotique : à la place de quelques fondations antiques, elle a révélé les puits, ouvert une esplanade délicieuse où les amateurs et les pèlerins jouissent à leur gré d'un splendide horizon, de belles vues, historiques ou religieuses, au milieu d'un parterre artistement dessiné et embelli de fleurs et de verdure.

Un kiosque rustique avec chambres et des tables champêtres couvrent le puits, et des eaux délicieuses s'offrent aux touristes qui veulent déjeuner et se rafraîchir dans ces lieux charmants.

Voilà la source que M^r de Vezins faisait demander à la Sainte-Vierge par le frère Quêteur.

Ces lieux, ce quartier des casernes surtout, attristés pendant de longs siècles, par les cris et le tumulte de la guerre, par les chants et la conversation des soldats albigeois, gasco-anglais ou huguenots, ne respirent aujourd'hui que la paix. Les chants pieux et les entretiens paisibles des habitants honorant le passé glorieux de leurs ruines, ont remplacé les cris de guerre dont retentissait jadis la place de Penne, maintenant démantelée, petite ville ouverte et paisible.

DELRIEU, *Chanoine.*



LE CHATEAU DE ROQUES - GAULTIER

(ROCHE DE GAUTIER),

A CANCON (LOT - ET - GARONNE).

Moi aussi, je veux essayer de vous dépeindre à vol d'oiseau, non pas l'Agenais, ni même une grande partie de l'Agenais, mais un petit coin intéressant du canton de Cancon.

Quand vous suivrez la route qui va de Cancon à Villeneuve, et à trois kilomètres de Cancon, placé sur les hauts plateaux que suit la grande voie, regardez à droite et remarquez un petit château presque tout moderne, habillé de neuf et méconnaissable pour ceux qui l'ont vu avec ses tourelles inégales, de forme diverse, aux murs de silex noircis par le temps ; c'est Roques-Gaultier.

Admirez d'abord son site merveilleux : il domine au loin les vallées, jusques à la plaine du Lot ; solitaire, comme une sentinelle perdue qui surveille l'ennemi qui s'avance de la plaine au coteau, il est sur la limite de ce qu'on appelle les *Tertres* ou *Pech* en langage du pays : de là, les terres vont s'abaissant graduellement vers la rivière du Lot.

Trois coteaux s'avancent comme trois promontoires se détachant de la grande chaîne et affectent la forme d'un trident.

Au milieu le vieux castel, à droite de ce dernier *Pépau* (*Pech-pauvre*) autrefois complètement aride avec un village de douze feux environ ; de ce village il ne reste plus que des ruines, on dirait que le Prussien a passé par là et que Pépau eut un jour le sort de Bazeilles.

A gauche c'est *Soulodres* (par corruption de *Sous l'ordre*), à cause de sa dépendance de Roques-Gaultier ; comme Pépau, Soulodres se réduit chaque jour et tend à disparaître.

D'intéressants souvenirs conservés par les légendes du pays s'attachent à Roques-Gaultier ; on les retrouve dans les hameaux environnants : c'est *Vassal*, *Vassal-Haut*, *Vassal-Bas*, *Vassallet*, *La Rebelle*, *Marcus*, *Francoulon*, tous rappelant, sinon la servitude, du moins certaines sujétions des habitants envers le château.

Quelquefois ces souvenirs sont gracieux comme les châtelaines de la légende. Que de choses délicieuses rappelle le *Buisson* appelé de *Madame* et bien connu dans le pays.

Assurément Roques-Gaultier ne fut jamais un château-fort, pourvu de fossés, de ponts-levis, de machicoulis et de meurtrières ; le sire de ce lieu ne put jamais lever de troupes et marcher contre son roi ; mais Roques-Gaultier n'en occupait pas moins une place importante dans la contrée.

Les noms que nous avons cités plus haut l'indiquent fort bien.

De Roques-Gaultier, regardez à vos pieds ces vallées qu'arrose le maigre filet d'eau de la Sonne, sorti des tertres arides de Soulodres et de Pépau ; vous y verrez d'abord le hameau de *Redon* (Rès-donne) ainsi nommé parce qu'il ne payait point de dime au curé de Monibal, d'où s'en suivit plus tard, quelques jours avant la Révolution, un traité entre le curé et les habitants. Ces derniers étaient presque tous tisserands ; leurs maisons cachées par le tertre de Roques-Gaultier semblent écrasées sous la masse de ce dernier ; tous faisaient partie de la domesticité du château, cultivaient quelque lambeau de terre à laquelle ils se sont attachés comme la plante à l'arbre robuste qui la soutient.

Francoulon (Franc-colon) ; ce hameau, placé un peu plus bas dans un terrain riche, garda toujours l'indépendance qu'indique son nom.

La Rebelle, autre hameau presque détruit, caché sur le versant d'une colline opposée au château, toujours en révolte, ne veut pas être aperçu de lui.

Vassal et ses dérivés : ce nom a été donné à quatre ou cinq habitations sous le castel et dominées par lui.

Monibal où était une église lieu de sépulture des habitants de Roques-Gaultier, et dont il ne reste plus que quelques pierres éparses.

Marcus, du général romain *Marcus Tullius*, qui se fixa dans les Gaules après la conquête de César et eut de nombreux enfants qu'on

appela *Tullii* ; d'où le nom de *Teuly* extrêmement répandu dans ces contrées.

Aygues-Vives, où se trouve une sorte de château, pourvu d'une église inachevée mais cependant livrée au culte, placé, comme le révèle son nom, au point où se réunissent, rapides et torrentielles, les eaux qui se précipitent des coteaux, les jours d'orages.

Parlons aussi de *L'Hoste*, campagne à quelques pas de là, habitée longtemps par une famille patriarcale. Non seulement le voyageur de passage en ce lieu solitaire y trouvait un gîte pour la nuit, mais aussi la plus cordiale hospitalité.

A *L'Hoste*, raconte la légende, fut donné un noble exemple de loyale mais trop rare concorde entre frères, *rara concordia fratrum*.

Le père de famille avait trois fils et trois domaines, et voici comment se fit le partage de sa succession :

Les trois enfants visitent ensemble leurs propriétés ; à la première, le plus jeune s'assied et dit : voilà mon lot.

A la suivante, le second dit la même chose, et force fut bien à l'ainé d'accepter la troisième, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde.

Que diraient aujourd'hui nos plaideurs de cette manière d'opérer ?

Un mot encore sur le buisson de *Madame* : c'est un énorme pied d'aubépine blanche, formant berceau, sous lequel la châtelaine de Roques-Gaultier, attendant son noble époux au retour de la chasse, se rendait sur un banc rustique en compagnie d'un grand levrier noir qu'elle caressait de sa blanche main.

Ce buisson se trouve placé à moitié distance entre Roques-Gaultier et Saint-Paul-le-Vieux où se trouvait une église ; lorsque la noble Dame, son livre d'heures à la main, allait à l'église de Saint-Paul, elle faisait une courte halte sous le charmant buisson, puis continuait sa course pédestre, persuadée que le curé de Saint-Paul ne commencerait l'office divin qu'après son arrivée.

B.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Il n'y a vraiment pas lieu de se plaindre, chers lecteurs, des éléments bibliographiques fournis par le mois d'avril, et le présent *Bulletin*, quant à sa composition, n'aura certainement rien à envier à ses aînés.

Pour rester fidèle à notre programme ordinaire, nous devrions commencer par les poètes ; mais les poètes persistent malheureusement dans un chômage à peu près absolu, et c'est à peine si, en cherchant bien, nous trouvons un pâle volume, un seul :

Adèle Souchier. *Branches de Lilas* (Lib. des bibliophiles. — 1 vol. in-18.)

Recueil d'une faiblesse extrême.

Par exemple, nous avons la faculté de nous rattraper sur la prose, cette fois encore représentée principalement par les œuvres de pure imagination : romans, contes et nouvelles. C'est donc par là que nous ouvrirons notre nomenclature, en n'ayant que l'heureux embarras du choix et sans nous astreindre à aucun classement par genre.

Ainsi nous citerons au hasard :

X. de Montépin. *La femme de Paillasse* (Sartorius. — 1 vol. in-12).

Roman extravagant et convulsif.

A. Theuriet. *Mademoiselle Guignon* (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Histoire assez banale, mais supérieurement écrite.

Em. Zola. *Contes à Ninois* (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Réimpression de huit contes réalistes, fiévreusement colorés.

L. Ulbach. *La Ronde de nuit* (Lévy. — 1 vol. in-12).

Ni meilleur ni pire que tant d'autres, ce roman n'est pas encore l'œuvre qui doit conduire *Ferragus* à l'immortalité.

J. Claretie. — *Les Muscadins*. (Dentu. — 2 vol in-12.)

Ouvrage intéressant et écrit.

Philibert Audebrand. — *Le Drame de la sauvagerie* (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Du style et voilà tout.

Fiévée. — *Légendes militaires* (Plon. — 1 vol. in-12.)

Deux récits pittoresques et curieux.

Fortunio. — *La Dame de Spa* (Librairie des gens de lettres. — 1 vol. in-12.)
Insanité, banalité.

Ern. Billaudel. — *Histoire amoureuse de deux coups de couteau* (Ghio. —
1 vol. in-12.)

Pour un titre excentrique, voilà un titre excentrique.

Champfleury. — *Madame Eugénio* (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

Recueil de six contes et nouvelles pleins de détails charmants et dont la paternité se révèle à chaque ligne.

H. de la Madeleine. — *Contes Comtadins* (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

Trois contes où abonde délicieusement la couleur locale.

E. de Molènes. . . — *Le pays du mal : Palotte* (Sartorius. — 1 vol. in-12.)

Une banale histoire de fille perdue. Rien de remarquable, d'intéressant ni d'original.

D. José Guell y Renté. . . — *Néludia* (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Pas de mal à dire, ni aucun bien.

Cheret et Dubois de Gennes. — *Chasse aux femmes et aux lions* (Sartorius. — 1 vol. in-12.)

Un pastiche assez réussi de Xavier Eyma.

Em. Gaboriau. . . — *L'argent des autres* (Dentu. — 2 vol. in-12.)

Cliché fatigué. — La célébrité de l'auteur défunt ne lui devra, croyons-nous, absolument rien.

Caroline Gravière. . . — *La Servante Sainte-Nitouche* (1 vol. in-12.)

Deux nouvelles où on trouve du style, de l'élan, de la chaleur et de la grâce.

La liste est assez longue, n'est-ce pas, chers lecteurs ? Trop longue peut-être, eu égard au médiocre intérêt qu'elle présente.

Les ouvrages de science usuelle, vulgarisée et pittoresque, sont peu nombreux. Voici, en effet, les deux seuls volumes de ce genre que nous puissions citer :

H. de Parville. — *Causeuses scientifiques*. Découvertes, inventions, etc. — 13^e année (Rothschild. — 1 vol. in-12.)

Excellent recueil annuel, dont l'éloge n'est plus à faire depuis longtemps.

P. Laurencin. — *La pluie et le beau temps*. Météorologie usuelle (Rothschild, 1 vol. in-12.)

Livre rempli de détails intéressants et d'observations curieuses.

C'est de la pauvreté sans doute ; mais consolons-nous en présentant deux livres d'histoire, très recommandables l'un et l'autre à divers titres :

Jules Janin. — *Paris et Versailles il y a cent ans* (Didot. — 1 vol. gr^d in-8^o.)

Livre charmant, tableaux plus ou moins historiques mais essentiellement littéraires, où la verve spirituelle et fantaisiste de l'auteur se donne libre carrière. — A quiconque aime le talent du célèbre critique, on peut dire hardiment : Prenez et lisez ces pages anecdotiques, c'est du Janin des meilleurs jours.

Honoré Bonhomme. — *Louis XV et sa famille* (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Rien de bien neuf, il est vrai ; mais, en somme, monographie excellente dont la lecture n'est pas sans profit.

Il est toujours des tempéraments que l'immobilité épouvante, des natures que l'espace et l'inconnu sollicitent sans cesse. — Or, si les voyages vieillissent hâtivement

le cœur, ils ornent certainement l'esprit et accroissent la vitalité et les ressources de l'imagination.

Nous n'avons cependant aujourd'hui qu'un seul volume de voyage à présenter. C'est bien peu sans doute et peut-être ferons-nous mieux une autre fois :

Em. Briard. — *A l'Etranger. — Réflexions d'un voyageur* (Berger Levrault. — 1 vol. in-8°.)

Tout ce que nous savons de ce livre, c'est qu'il parle de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie. C'est par trop insuffisant, en vérité, pour asseoir une appréciation quelconque.

Terminons, chers lecteurs, cette nomenclature non moins longue qu'aride par l'indication sommaire de quelques publications exclusivement littéraires :

Amédée Roux. — *Histoire de la littérature contemporaine en Italie* (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

Première série d'une *Histoire de la littérature contemporaine dans les divers Etats de l'Europe*, dont nous aurons occasion de reparler.

Charles Louandre. — *Chefs-d'œuvre des Conteurs français contemporains de La Fontaine* (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

M. Ch. Louandre nous a déjà donné récemment les *Chefs-d'œuvre des Conteurs avant La Fontaine*, dont nous avons parlé dans notre dernier *Bulletin*, et il nous promet un troisième volume relatif aux *Conteurs français après La Fontaine*.

Em. Daclin. — *Le petit La Bruyère contemporain* (Libr. des gens de lettres. — 1 vol. in-12.)

On fait grand bruit de ce livre fantaisiste portant pour sous-titre : *Caractères, types et scènes de la vie ordinaire*. — Nous y reviendrons prochainement, s'il y a lieu.

E. de Najac. — *Madame est servie* (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Un livre de gourmet et de praticien. — Cuisine et philosophie mêlées. — Potage littéraire d'un goût exquis.

Que dirons-nous enfin, chers lecteurs, du livre-événement du mois.

Gustave Flaubert. — *La Tentation de Saint-Antoine* (Charpentier. — in-8°.)

Ceci est de la controverse philosophico-théologique, — de la satire anti-religieuse et dogmatique, dont nous n'avons pas à nous préoccuper, Dieu merci !

Quoi qu'en disent certains enthousiastes, nous avons la faiblesse de penser que l'auteur de *Madame Bovary* eût certainement pu trouver le moyen de mieux utiliser son érudition et ses loisirs.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin* ci-dessus se trouvent à la librairie J. Michel et Médan, à Agen.

Agen, Imprimerie de Prosper Noubel.

L'AGENAIS A VOL D'OISEAU.

(Suite et fin)¹

Le 22 mars 1594 , Charles de Montluc , petit-fils de Blaise , négocia en sa qualité de sénéchal d'Agenais avec les principaux habitants d'Agen pour faire proclamer Henri IV. Ses négociations eurent un plein succès. Agen , Marmande , Villeneuve , Penne , etc. se soumirent. Henri leur accorda, au mois de mai, un édit en dix-sept articles par lequel il conservait leurs privilèges. L'Agenais ayant appris que ses députés avaient été reçus avec bonté par le roi fit éclater bientôt les témoignages de la joie la plus vive. Montluc, maintenu dans sa charge de sénéchal, fit aussi entendre à Agen le premier cri de *vive le Roi !* qui fut répété par une acclamation générale.²

Agen avait, à cette époque, la physionomie d'une ville espagnole.

Malgré les malheurs de la guerre, les habitants, d'humeur gaie et un peu querelleuse, s'y livraient au plaisir avec un entrain sans égal. Les gens de robe et d'épée luttaien de galanterie ; ce n'était partout que festins, bals, mascarades, sans compter les sérénades qu'on entendait chaque soir sous les fenêtres des dames. A la jeunesse de la ville se joignaient de nombreux écoliers, venus de Toulouse, « *se pourmenant de jour en la salle de la Cour du Sénéchal et courant la nuit les aventures, en compagnie de ménétriers.* »

Toute cette jeunesse turbulente, rieuse et enfiévrée, s'amusait, mais non sans se battre ; et il n'était pas rare qu'une fête joyeusement commencée se terminât à *Malconte*, le Pré-aux-Clercs des Agenais, à moins que les plus pressés n'en vinsent aux mains en pleine rue ou sous les Cornières.³

¹ Voir les livraisons de Janvier, Février et Mars.

² Man. Malebaysse.

³ Ces mœurs auxquelles nous a initiés un chroniqueur contemporain, Belleforest, s'étaient bien adoucies, mais n'avaient rien perdu de leur gaité au XVII^e siècle, si on en juge par ces vers de Chapelle et Bachaumont (*Voyage dans le Midi de la France*) :

Sous Louis XIII, Richelieu porta les derniers coups au protestantisme.

Nous sommes en 1621. Nérac, l'une des villes les plus considérables du parti protestant, lève la première l'étendard de la révolte. Le duc de Mayenne fait venir du canon d'Aiguillon et d'Agen, et marche contre les rebelles. Pendant que la ville était assiégée, le duc se détache avec deux régiments d'infanterie et va attaquer Caumont, place importante par ses fortifications et par sa situation sur la Garonne. Caumont est pris et démoli. A cette nouvelle, Nérac terrifié capitula. Aux termes de la capitulation, on laissa aux assiégés leurs vivres et leurs munitions ; les privilèges de la ville furent maintenus, ainsi que le libre exercice de la religion réformée ; les prisonniers furent rendus de part et d'autre ; l'entier oubli du passé promis. Enfin le comte de Castets, resté dans la place pour la défendre, en sortit « avec armes et bagages, sa troupe tambour battant, enseignes déployées, balle en bouche et mèche allumée.¹ »

Cependant le roi avançait avec son armée victorieuse, et les protestants osaient se préparer à lui résister. Une assemblée tenue à Clairac, convoquée et présidée par le duc de Rohan, avait décidé qu'on reprendrait les armes. Tournon, Tonneins, Monflanquin et Puymirol jurèrent obéissance. Clairac se montra intraitable ; elle avait une excellente garnison composée de troupes sorties de Nérac et de Caumont ; ses habitants étaient aguerris. Il fallut douze jours de siège et une puissante artillerie pour la réduire. Le roi accorda une amnistie. Les habitants eurent la vie sauve à l'exception de cinq d'entr'eux qui furent pendus ; ils purent racheter leurs biens pour une somme de 150,000 fr. ; les soldats de la garnison sortirent de la

Agen, cette ville fameuse,
De tant de belles le séjour,
Si fatale et si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour.
Dès qu'on en approche l'entrée,
On doit bien prendre garde à soi,
Cartel y va de bonne foi
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sais quoi
Arrêté pour plus d'une année.

¹ Villeneuve-Bargemont ; *Notice sur la ville de Nérac*.

ville, un *bâton blanc* à la main ; les nouvelles fortifications seules furent démolies.¹

Une autre petite ville, Monheurt, fit une résistance acharnée. Après une lutte fort vive, les assiégés parlèrent enfin de se rendre. La garnison déposa les armes et les habitants sortirent en *chemise et tête nue*. Monheurt fut livré au pillage et devint ensuite la proie des flammes.

Les réformés plus irrités qu'effrayés de la prise de Monheurt recommencèrent les hostilités après le départ du roi. La Force, Théobon et les autres chefs se répandirent dans l'Agenais et trouvèrent le moyen de ramasser assez de gens armés pour tenir tête au duc d'Elbœuf. La plupart des seigneurs protestants avaient fortifié leurs châteaux, armé leurs vassaux et faisaient des courses dévastatrices dans les campagnes ; l'un des fils du marquis de La Force s'empara de Monflanquin. Le marquis de Lusignan se ménagea des intelligences dans Clairac ; il y eut là des prodiges de valeur et une sanglante lutte, mais la ville tomba au pouvoir des protestants. Ce coup d'éclat les encouragea et le duc d'Elbœuf sentit bientôt la nécessité d'opposer une digue au torrent dévastateur qui menaçait de ravager l'Agenais.

La chose n'était peut-être pas aussi facile qu'il le pensait. C'était partout le même esprit ; le ferment de l'insurrection était général, et dans toutes les villes du parti huguenot, à la presque unanimité on implorait d'un même vœu le démon de la guerre. Néanmoins bien décidé à poursuivre ses succès, après avoir mis une garnison dans le château de Duras, d'Elbœuf s'avance à grandes journées et paraît devant Tonneins. Le siège de cette ville commença le 16 avril et finit le 5 mai. Tonneins eut le sort de Monheurt. Après une défense glorieuse, le vaincu obtint « de sortir par la brèche, vie, armes et bagues sauvées, il est vrai, mais *drapeaux ployés, mèche éteinte, caisse débandée*. » On mit le feu aux *trois villes* de Tonneins et le duc d'Elbœuf, allant au-devant du roi, lui présenta les treize drapeaux pris sur les révoltés, et la cornette enlevée au marquis de La Force dans le combat qui avait précédé la reddition de cette place. Louis XIII part le 28 mai de Sainte-Foy et passant par Monségur, Marmande, Aiguillon, Clairac et le Port-Sainte-Marie, il arrive à Agen le 1^{er} juin.² Le marquis de Lusignan avait déjà fait son accord avec le roi et il avait remis la ville de Clairac. Introduit à l'audience royale, Lusignan

¹ Man. Malebaysse — *Mém. de Bassompierre*. — ² *Mercur de France*.

resta à genoux avec les consuls et les principaux habitants de Clairac pendant que le ministre du saint Evangile, Moïse Ricotier, prononçait le serment de soumission, *jurant au nom du Dieu vivant, Père, Fils et Saint Esprit, de vivre et mourir en loyal et fidèle sujet*. Ce serment fut répété par tous les assistants et Louis XIII fit grâce.¹

Le marquis de Théobon suivit l'exemple du marquis de La Force et de Lusignan. On rasa les fortifications de Layrac, de Nérac, de Sauveterre, de Clairac, de Caumont, de Casteljaloux et de Moncrabeau. La dernière paix de religion fut conclue le 27 juin 1629 : l'Agenais déposa les armes et rentra définitivement dans l'obéissance du roi. Les protestants ne furent plus un parti politique ; ils ne furent plus ennemis de la royauté, mais ses sujets.

Les grands n'ont plus d'armée ; le temps de leur défaite définitive n'est pas éloigné. Mais Richelieu ne sut employer, pour vaincre la grande vertu de la féodalité, *l'indépendance personnelle*, que la terreur et les commissions de justice, moyen propre à se débarrasser de quelques factieux, mais à retremper l'indépendance dans les âmes fortes.

Aussi, après lui, vient la guerre de la Fronde, qui fournit à la ville d'Agen une occasion éclatante de montrer son attachement à la royauté. Cette guerre civile, si différente des guerres du seizième siècle, fut une protestation de la part de la haute magistrature et de la haute noblesse : elle n'avait pas de but politique ou social. Il s'agissait pour chacun de faire sentir à la Cour de la régente et au premier ministre une certaine influence de personne ou de position. C'était, de la part des grands, une manifestation désordonnée du sentiment de la valeur relative, une *guerre de personnalité* ; la fierté, l'orgueil, la vanité, l'intérêt pécuniaire des membres des parlements, toutes les passions qui tiennent le plus spécialement à la personne, furent les mobiles capricieux de cette guerre, aussi variable dans ses chances que dans ses héros, aussi nulle dans ses résultats que dans les vues de ses promoteurs.

La princesse de Condé s'était réfugiée à Bordeaux. Duras, Lauzun, Castelmoron, La Capelle-Biron et beaucoup d'autres seigneurs de l'Agenais n'hésitent pas à s'attacher à sa fortune. Le marquis de Lusignan devient un de ses émissaires les plus dévoués. On cherche

¹ *Mercur de France*.

un centre d'opérations ; il est question tour-à-tour de Marmande , de Tonneins, de Clairac, d'Aiguillon ; Le Mas envoie dix mille francs : somme bien insuffisante pour tenter une entreprise à force ouverte. Des pourparlers ont lieu entre les meneurs de la Fronde et le cardinal Mazarin. Celui-ci, craignant les suites d'une insurrection qui semble gagner tout le territoire de la Guienne, met le prince de Condé en liberté et lui confie le gouvernement de cette province. Grande fut la joie des Agenais à cette nouvelle ! On danse, on s'embrasse, on chante un *Te Deum* improvisé ; toutes les maisons sont illuminées et pavoisées ; des banquets s'organisent où tous les rangs, tous les âges sont confondus. La fête dura dix jours ! (mai 1651.)

Mais le prince, d'accord avec le parlement de Bordeaux, prépare un *projet d'union* qui était comme une espèce de déclaration de guerre contre le pouvoir royal. Les Agenais délibèrent sur ce projet et, malgré leur affection pour Condé, ils décident de *vivre* et de *mourir* dans l'obéissance au Roi.

Agen était environné de gens de guerre. Aussitôt le cri d'alarme se fait entendre, les ponts-levis qui venaient d'être abattus sont relevés, les boutiques fermées, et des barricades établies dans toutes les rues.

Le prince de Condé se présente ; on n'ose le repousser ; il est introduit et va descendre au prieuré de Saint-Caprais. Bientôt il assemble la jurade. Mécontent des difficultés qu'il éprouve, il convoque les mages des confréries dont il n'est pas plus satisfait ; enfin les capitaines et les sergents de quartier, au nom desquels le sieur Bru parle avec beaucoup de fermeté. « Le prince voyant alors qu'il ne pouvait espérer de faire entrer des troupes dans Agen, à titre de garnison, représente à la jurade que le prince de Conti, son frère, se disposait à faire séjour en ville et qu'il demandait seulement trois cents hommes de garde, nourris et logés à ses frais. Ces propositions furent également rejetées. On lui répondit que si M^{or} le prince de Conti restait à Agen, les habitants se feraient un devoir et un honneur de le garder eux-mêmes. Le prince impatienté lève la séance. Sur ses ordres, un régiment est introduit et se range en bataille à la porte Saint-Antoine. La population se croit menacée ; les consuls dirigent des détachements armés, les uns aux murailles, les autres à l'hôtel-de-ville ; on élève partout des barricades ; les femmes préparent des vases d'eau bouillante ; les enfants ramassent des cailloux et les portent sur les fenêtres qui se garnissent aussi d'arquebuses. Sur ces entrefaites, une poignée d'habitants de la rue

Garonne, armés à la hâte, sous la conduite du brave Bru, sergent du quartier, ose s'avancer vers le prince, déjà parvenu au débouché de la rue Saint-Antoine. Là, Bru l'arrête, le prévient de l'état d'exaspération où se trouve la ville, et lui dit : *Prince, retirez-vous*. Au même instant, un coup d'arquebuse part d'une fenêtre de quelque maison voisine, perce le chapeau du colonel La Madeleine, à côté du prince, et brise le fusil d'un soldat qui se trouvait derrière lui. Condé, calme et souriant, fait gracieusement un geste de la main à Bru, s'avance accompagné de quatre ou cinq gentilshommes et parcourt à cheval toutes les rues, saluant les gens du peuple et leur adressant des paroles affectueuses. La plupart des barricades s'ouvraient devant lui ; d'autres restaient fermées. Quelques cris de *Vivent le Roi et M. le Prince !* se firent entendre, mais faiblement, et presque partout régnait un morne silence.¹ »

En définitive, cette tournée acheva de convaincre le prince que le parti le plus sage pour lui était de se retirer. Il n'y avait plus, en effet, à hésiter. En revenant sur ses pas, il trouva la rue Saint-Antoine pleine de gens armés. Les deux compagnies de son escorte s'étaient repliées sur le corps du régiment qui occupait la porte et contenait la bourgeoisie. Dans cette position critique, une seule étincelle eût suffi pour produire un incendie. Pour éviter une catastrophe imminente, le prince convint avec les consuls que les troupes sortiraient de la ville et passeraient la nuit dans les maisons du faubourg Saint-Antoine. Condé se rendit de bonne heure à Lusignan ; son frère, le prince de Conti, fut gardé par un régiment que les consuls levèrent et dont le prince lui-même nomma les officiers.²

Cependant le duc d'Harcourt, lieutenant du Roi, insistait pour être reçu à Agen avec son armée. Aux instances il joignit la menace. Les trois ordres furent convoqués. Des partisans de Condé s'introduisirent dans l'assemblée pour interrompre ou troubler ses délibérations. Elles furent très orageuses : les uns criaient *Vive le Roi !* les autres *Vive M. le Prince !* On délibéra néanmoins que ni Condé, ni d'Harcourt ne seraient admis avec leurs troupes dans la ville, dont la neutralité devait être reconnue par les deux partis et défendue contre tous à main armée. Les seigneurs de Pardailhan, de Laugnac, de Galapian et de Moncaut, principaux agents de Condé, voyant alors

¹ *Journal du Frère Elie*. — Man. Malebaysse.

² *Journal du Frère Elie*. — Man. Malebaysse.

s'évanouir leurs espérances, quittèrent Agen. Peu de jours après, le duc d'Harcourt entra suivi seulement de ses gardes, fit prêter serment de fidélité à tous les habitants, puis se retira à son quartier-général pour continuer ses opérations.

La campagne de l'armée royaliste se termina par la reddition de Nérac qui résista peu de temps, et par la prise de Villeneuve où Théobon de Pardaillan fit une défense héroïque pendant sept semaines. Ainsi s'apaisèrent peu à peu les derniers troubles de l'Agenais, à l'occasion de la Fronde (1652).

Au temps où Louis XIV apparaissait, notre petite province sortie des déchirements de la Ligue, des guerres du protestantisme, des séditions et des mouvements irréguliers de la Fronde, sentait, comme le reste de la France, le besoin de se reposer dans la paix intellectuelle et la tranquillité intérieure du pays; elle ouvrait son sein avec joie au principe fécondant de l'unité.

Passons, sans nous arrêter, sur les temps de la Régence, les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Nous voici au seuil de la révolution française : l'idée d'unité, d'uniformité dans les lois, de justice sociale, est mûre dans tous les esprits; elle demande impérieusement à passer dans les faits, dans le monde extérieur.

Avant de dire quelle part d'activité et d'influence ont eue la ville d'Agen et la province d'Agenais au mouvement révolutionnaire de 1789, il importe de jeter un coup d'œil rapide sur le passé pour rendre plus concluante encore notre démonstration historique.

Nous avons vu que l'Agenais a subi tour-à-tour les influences civilisatrices du Midi et du Nord; puis ces deux civilisations s'y sont rencontrées; elles se sont prises corps à corps; elles ont lutté jusqu'aux morsures. L'une d'elles a triomphé, la civilisation du Nord; et chaque jour constate les fruits de cette victoire dans la sphère intellectuelle, morale et physique.

Avant César, Agen est un centre commercial aux bords de la Garonne; avec les denrées et les marchandises, elle reçoit des colonies méditerranéennes, et particulièrement de Marseille, pour les transmettre aux peuplades qui l'entourent, les connaissances, les traditions, les idées de la Grèce, les idées religieuses surtout.¹

¹ Les idées qu'un peuple donne à un peuple moins avancé, dit M. Ampère, ce sont principalement les idées religieuses. (Hist. littér. t. I.)

Après la conquête romaine, Agen gagne en importance politique et commerciale. Ses relations sont, sinon plus étendues, du moins plus régulières et plus fréquentes : c'est une ville prétorienne, qui a ses écoles, ses musées et tous les attributs d'un grand municipe.

Les personnages les plus célèbres de l'école latine à Agen sont : *Alcimus*, historien, orateur et poète, qui avait composé une étude biographique sur Julien l'apostat et n'a laissé qu'une épigramme en quatre vers latins à la louange d'Homère ; *Drepanius*, le panégyriste de Théodose, à qui son rare mérite et sa grande éloquence permirent d'arriver aux premières charges de l'Empire ; *Sulpice-Sévère*, surnommé le Salluste chrétien ; *Claudia*, sa sœur ; l'évêque Phœbade, l'un des prélats les plus distingués des Gaules par sa science et par ses vertus, qui écrivit un remarquable traité contre les doctrines de l'Arianisme ; *Lupus*, célèbre rhéteur et ami de Sidoine-Apollinaire.

Au cinquième siècle, la langue de Rome est devenue la langue nationale dans l'Agenais ; le celté mêlé de mots latins devient l'idiome populaire.

Jusqu'à Charlemagne, les invasions du Nord n'ont rien produit sur le sol agenais ; cependant le flot barbare avait miné la civilisation romaine qui, faible et languissante, commençait à s'affaïsser sous son propre poids ; Charlemagne réunit dans sa main de fer le monde romain et le monde germanique ; il remit au clergé le soin de reconstruire l'ordre social, de propager l'instruction et l'amour de la science dans tous les rangs et dans toutes les classes de la nation. Les efforts de ce prince furent couronnés d'un plein succès ; son œuvre lui survécut. Les écoles qu'il fonda formèrent une postérité de personnages illustres dont le zèle et le savoir continuèrent le mouvement intellectuel.

L'école d'Agen a mérité une mention honorable dans l'histoire ; mais le nom seul de son écolâtre *Ejecius* (*cantor et ordinis autor*) est parvenu jusqu'à nous.

Cette tentative de restauration, au huitième siècle, ne sauva pas le génie de la langue latine : l'idiome populaire ou rustique avait altéré les sources du langage pur et correct ; une transformation s'opérait lentement : de la langue classique et des dialectes vulgaires allait naître la langue romane.

L'influence du Midi domine celle du Nord au douzième siècle dans l'Agenais.

La langue romane, l'une des plus belles et des plus harmonieuses que l'homme ait parlées, avait atteint son apogée : c'était l'idiome national des populations de l'Agenais.

Cette province se glorifiait de ses richesses et de ses lumières ; elle avait des mœurs chevaleresques et des fêtes splendides ; les cours d'amour de Beauville et d'Agen, les troubadours *Elie de Barjols* et *Hugues de Penne* étaient en renom ; *Aliénor* d'Aquitaine, la reine aux yeux verts, *Richard-Cœur-de-Lion*, le roi poète, exerçaient sur ces populations enthousiastes une fascination irrésistible ; partout une grande liberté de mœurs et de pensée ; le régime municipal était organisé sur une vaste échelle, et l'aristocratie bourgeoise regardait en face l'aristocratie seigneuriale.

Mais au-dessous du clinquant de cette civilisation qui éblouit et fascine, on découvre une corruption raffinée, de la subtilité d'esprit, des sentiments faux, l'amour du gain, l'orgueil des richesses, la folie de la prospérité, de la mauvaise foi dans les relations, de la politesse sans bienveillance, de la cruauté froide et réfléchie.

Le monde méridional est vieux et usé avant l'âge ; on sent qu'il n'a pas d'avenir ; il va disparaître comme une vaine poussière devant le souffle civilisateur du Nord.

Les habitants d'Agen, lors de la croisade des Albigeois, subissent avec empressement la loi du vainqueur ; ils font cause commune avec lui ; ils se déclarent contre leurs frères du Midi. Aussi est-ce par Agen que la France du Nord fera pénétrer ses institutions, ses croyances, sa littérature, sa langue, dans la province d'Agenais. Du *xii^e* au *xvi^e* siècle, la langue romane se décompose rapidement et tombe à l'état de patois.

L'Agenais produit, au *xvi^e* siècle, des écrivains français : *Bernard Palissy*, le grand naturaliste ; *Blaise de Montluc*, moitié soldat, moitié bourreau, qui écrivait ses *Mémoires* en un style plein d'originalité et de bonhomie et parfois tranchant comme son coutelas ; *Florimond de Rémond*, ce brillant conseiller au parlement de Guienne, dont les œuvres en vers et en prose attestent une heureuse fécondité ; et l'historien *Pierre Dupuy*. J'allais oublier *Salluste du Bartas*, ce noble et séduisant gentilhomme, poète à ses heures, et qui sut plaire, dit-on, à la spirituelle Marguerite de Valois. *Mathieu Bandel* et les *Scaliger* écrivirent en italien ou en latin.

Dans le cours du *xvii^e* siècle brillent *Théophile de Viaud*, qui eut à un haut degré l'inspiration poétique et presque du génie ; *Jean*

Claude, célèbre ministre protestant, regardé comme le Bossuet de l'Eglise réformée; *François Combeffis*, le savant helléniste; *Geoffroi, comte d'Estrades*, auteur de Mémoires diplomatiques; *Sylvain Régis*, le zélé propagateur de la doctrine de Descartes.

Au dix-huitième, on peut citer *Mascaron*, l'éloquent évêque; *Antoine Ferrein*, qui a fait plusieurs livres estimés sur la médecine; *Romas*, le rival de Francklin; *François de Vivens*, l'ami du grand Montesquieu.¹ A cette époque se rattachent les poètes gascons, *Cortète* et *Daubasse*, ces aimables précurseurs de *Jasmin*. Enfin, beaucoup plus près de nous, *Lacépède*, ministre d'État et l'émule de Buffon.

Vous voyez que l'Agenais s'est associé avec gloire au mouvement intellectuel de la France. La langue française y est devenue de bonne heure la langue savante et nationale; projetée d'Angoulême comme d'un promontoire avancé au milieu des idiomes du Midi, elle nous est venue par les contrées de l'Ouest, par Bordeaux, en remontant le fleuve.

Et remarquez que si, pour arriver jusqu'à nous, elle eût percé en ligne droite les couches épaisses des populations du Périgord, dès le treizième siècle, Agen était menacé de perdre sa prééminence; Ville-neuve ou toute autre ville moins importante, mais plus rapprochée des frontières du Nord, eût été appelée peut-être à le remplacer.

Au point de vue social, l'Agenais aurait infailliblement perdu à ce changement de rôles, car le progrès nous étant transmis par une contrée (le Périgord) peu apte de sa nature à l'initiation civilisatrice, eut été bien plus lent, presque nul pendant des siècles; et les habitants de la rive gauche de la Garonne, sans communications fréquentes et directes avec le Haut-Agenais et le centre de population, devenu chef-lieu, sans liens puissants pour les mettre à toute heure, à tout instant du jour, en rapport avec les hommes et la langue du Nord, auraient longtemps encore persévéré dans l'esprit de résistance, les idées et les mœurs qui caractérisent les pays de la *langue d'Oc*.

Mais pouvait-il en être ainsi? L'histoire des sociétés humaines ne

¹ Le département de Lot-et-Garonne pourrait jusqu'à un certain point revendiquer l'honneur d'avoir produit le grand Montesquieu dont la famille, originaire de Nérac, vint à Agen dans le seizième siècle. Une branche de cette famille s'établit cent ans après à Bordeaux et donna naissance à l'auteur de *l'Esprit des lois*. Plusieurs biographes prétendent que Montesquieu a écrit quelques-uns de ses immortels ouvrages auprès de son ami de Vivens, à Clairac.

nous apprend-elle pas que la civilisation réside toujours au bord des grands fleuves, et qu'elle va de la plaine aux coteaux élevés?¹ Pourquoi, dans l'Agenais, se serait-elle détournée tout-à-coup; au moyen-âge, de la voie qu'elle avait suivie?

Cela eut été impossible, d'ailleurs : la ville d'Agen, assise dans la belle vallée de la Garonne, tenant par la main le Languedoc et la Guienne, rendez-vous des races les plus opposées, champ de bataille des croyances, des idées, de la langue de deux civilisations constamment rivales, devait invinciblement garder pour elle le droit et la puissance d'initiative, et donner l'impulsion.

Les extrémités du territoire, les frontières furent, nous l'avons dit déjà, comme les muscles et les membres du corps social; la tête, le cœur, tous les organes où s'élabore la vie, étaient au centre, dans les plaines du Bas-Agenais.

Aussi le Bas-Agenais se distingue-t-il par son génie éminemment sociable, par l'absence ou plutôt par la disparition progressive de toute physionomie locale; le vieil idiome, miné par l'infiltration de la langue française, recule ou se transforme peu à peu; il devient lourd et presque monotone à Agen et dans les environs, en se *françaisant*, tandis qu'il s'est conservé vif et gracieux au midi et à l'ouest du département de Lot-et-Garonne, rude et accentué au nord.

Le Bas-Agenais n'a pas de type particulier : le caractère de ses habitants est un mélange de pétulance gasconne, de force languedocienne, de légèreté girondine : celle-ci spirituelle, plus *française* que les deux autres, semble avoir depuis quelques années une tendance à la domination.

Quand la révolution de 1789 éclata, le nouveau soleil qui montait sur l'horizon politique fut salué, dans l'Agenais, sans crainte par la noblesse et le clergé, avec joie par la bourgeoisie, avec enthousiasme par le peuple.

Mais personne n'avait pressenti que la révolution qui allait bouleverser radicalement un ordre social assis depuis huit siècles, remuer hommes et choses, religion et richesses, institutions et propriétés, changer même les passions, l'esprit, le caractère de la nation, ne pouvait être qu'une lutte terrible, amoncelant autour d'elle des cadavres et des ruines.

¹ Les hommes habitent d'abord les *montagnes*, ensuite les *plaines*, enfin les *rivages*. Les idées et les perfectionnements du langage ont dû suivre cet ordre. (*Michelet*, Discours sur le système et la vie de Vico.)

La sénéchaussée d'Agenais se fit représenter par les trois ordres aux États généraux.

On procéda à Agen à la nomination des députés, et voici les noms qui sortirent de l'urne électorale :

Pour le Clergé : l'évêque d'Agen, Usson de Bonnac ; Malateste de Beaufort, curé de Montastruc ; Fournetz, curé de Puymiclan. — *Pour la Noblesse* : le duc d'Aiguillon, les marquis de Bourran, de Fumel et Montségur. — *Pour le Tiers-État* : MM. Escourre (de Libos) ; Aubert, juge à Villeneuve ; Renaut, avocat à Agen ; Boussion, médecin à Lauzun, suppléant du sieur Bellisle, avocat à Marmande, absent ; François, bourgeois, cultivateur à Clairac, et Termes, cultivateur à Marmande.

Pour avoir une idée exacte de l'esprit politique et social de l'Agenais à cette époque, il suffit de jeter un coup d'œil sur les *cahiers des vœux* déposés dans les bailliages par les électeurs.

Vœux de la noblesse : La monarchie limitée par une constitution régulière, la responsabilité ministérielle, le vote des lois par ordre et le vote de l'impôt par tête, l'abolition des lettres de cachet, la liberté individuelle, la faculté pour les nobles sans fortune de se livrer au commerce.

Vœux du clergé : Maintien de la monarchie à l'exclusion de toute autre forme de gouvernement ; établissement d'une forme constitutionnelle qui porterait sur la double base de l'égalité des droits et de la hiérarchie des rangs.

Vœux du tiers-état : Liberté de conscience ; libre admissibilité aux charges de l'Etat selon le mérite personnel et la capacité ; résidence obligatoire pour les évêques, abbés, prieurs et autres bénéficiers au lieu de leur bénéfice ; inamovibilité de la magistrature ; droit naturel et rationnel, uniformément applicable aux personnes, à la propriété, aux relations de famille, à la transmissibilité des biens ; simplicité des juridictions et des formes judiciaires, gardiennes de ces droits ; prompt expédition de la justice.

Ce fut un des députés de l'Agenais, organe de la noblesse, le duc d'Aiguillon, qui prit la part la plus active à la mémorable nuit du 4 août.

Le vicomte de Noailles avait proposé à l'Assemblée nationale de déclarer que tous les droits féodaux étaient rachetables, que les corvées seigneuriales et autres servitudes personnelles étaient abolies sans rachat. Aussitôt le duc d'Aiguillon demande que les corps, villes,

communautés et individus qui jouissent de privilèges particuliers et d'exemptions personnelles supportent à l'avenir toutes les charges publiques.

« Ces deux propositions sont accueillies par des acclamations. L'enthousiasme s'empare de l'Assemblée; l'étincelle électrique est dans tous les cœurs; le dévouement au bien public est l'inspiration commune; et, soudain, les privilèges de personnes, de noblesse, de corporations, de provinces, viennent à l'envi se confondre et s'abîmer dans un sacrifice volontaire. La féodalité qui depuis huit cents ans dominait la société civile, abdique comme un autre Sylla, du haut de la tribune, descend et se fait l'égale du peuple. La nuit du 4 août est une grande époque de réconciliation nationale: alors la main du Dieu des chrétiens a tracé l'arc d'alliance entre le passé et l'avenir de la société.¹ »

La révolution française, matérialiste en apparence dans sa division départementale qui nomme les contrées par les fleuves, n'en efface pas moins les nationalités de province qui, jusque-là, perpétuaient les fatalités locales au nom de la liberté.² — En 1790, la formation du département de Lot-et-Garonne fut appréciée dans l'Agenais comme un progrès vers l'unité et la centralisation.

En 1791, l'Assemblée nationale exigea des ecclésiastiques qui exerceraient les fonctions de leur ministère, le serment à la constitution civile et puis le serment civique. Cette mesure fut le signal de divisions et de discordes, et le schisme entra dans l'Eglise. Les députés du clergé de l'Agenais qui, jusqu'alors, avaient sympathisé vivement avec les principes de 89, donnèrent les premiers l'exemple de la résistance avec un désintéressement digne d'éloges.

M. de Bonnac, évêque d'Agen, parla ainsi à l'Assemblée: « Vous avez fait une loi: par l'article 4, vous avez dit que les ecclésiastiques, fonctionnaires publics, prêteraient un serment dont vous avez décrété la formule; par l'article 5, que, s'ils se refusaient à prêter le serment, ils seraient déchus de leurs offices. Je ne donne aucun regret à ma place, aucun regret à ma fortune; j'en donnerais à la perte de votre estime que je veux mériter; je vous prie donc d'agréer le témoignage de la peine que je ressens de ne pouvoir prêter ce serment. »

¹ *Laferrière*; Histoire du droit français, t. I. — ² Michelet.

M. Fournetz, curé de Puymiclan, interpellé après M. de Bonnac, répondit : « Je dirai avec la simplicité des premiers chrétiens : Je me « fais gloire et honneur de suivre mon évêque, comme Laurent suivit « son pasteur. »

En 1792, un Agenais, l'illustre Lacépède, présidait l'Assemblée législative. Trois cents jeunes volontaires du département de Lot-et-Garonne, obligés de passer à Paris pour rejoindre l'armée du Nord, furent admis au sein de l'Assemblée ; et l'un d'eux, citoyen d'Agen, Delbourg aîné, s'inspirant de ses souvenirs classiques, prononça ces simples mots : *Législateurs, nous sommes trois cents ; placez-nous aux Thermopyles.*¹ »

En 1793, tandis que la plupart des enfants de Lot-et-Garonne versaient généreusement leur sang à la frontière pour le salut de la patrie, Duvignau, le plus courageux des représentants de ce département, le plus jeune peut-être, périssait sur l'échafaud pour avoir dénoncé à la barre de la Convention Marat et Robespierre ; Duvignau était poète comme Chénier ; il mourut comme lui, à la fleur de l'âge, martyr de sa foi politique.

Maintenant on peut juger, par ces quelques faits groupés à dessein, quelle fut l'attitude de la province d'Agenais pendant la révolution, attitude noble, ferme, héroïque, qui ne s'est pas démentie un seul instant, et à laquelle nous devons penser, nous autres, enfants de la nouvelle génération, avec un juste sentiment d'orgueil.

JEAN LACOSTE.

¹ Ces paroles qu'on dirait échappées de la bouche d'un héros de l'antiquité, suffisent à la gloire et à l'immortalité de Delbourg, aussi bon citoyen que brave soldat ; elles expriment en même temps, d'une manière très fidèle les sentiments qui animaient à cette époque la jeunesse de l'Agenais.

LETTRES SUR L'ILE DE LA RÉUNION.

(Première Lettre)

Agen , ce décembre 1873.

MON CHER AMI ,

Ce que je sais le...moins, c'est mon commencement. Je sais bien que j'ai commis une imprudence en promettant de vous parler, *par écrit*, de l'île de la Réunion. Je sais, aussi qu'il faut que je m'exécute. Pourquoi n'avez-vous pas voulu vous contenter de mes bavardages amicaux du Gravier ou du coin du feu ? Ils étaient si faciles, un mot suffisait à me lancer. Je n'avais pas besoin d'exorde, une cigarette allumée en tenait lieu. Il m'en faut un aujourd'hui, quoi qu'il m'en coûte, et cet exorde, depuis cinq minutes, je me creuse la tête sans le trouver. J'ai bien eu, un instant, l'idée de m'en passer, mais vous êtes un peu formaliste et j'entends votre cri de réprobation : pas d'honnête travail sans exorde. J'en avais un ; il avait la dose voulue de modestie suffisante, il cajolait, il enjolait, il laissait entrevoir mille merveilles ; mais il avait un défaut, un défaut capital, il ne supportait pas la lecture, il devait être dit. Je me vois d'ici saisissant d'une main brusque et tremblante les feuillets là, à gauche, dans la poche de mon paletot, sur le cœur. Les regards suivaient ma main, interroquaient sournoisement le volume du manuscrit et se rassuraient devant son peu d'épaisseur. Les poitrines, un instant resserrées par une inquiétude instinctive, se dilataient longuement pour jeter ce soupir de satisfaction que toujours étouffe la politesse. *Messieurs*, aurais-je dit en jetant un rapide coup d'œil sur mon auditoire. Oh ! comme il était difficile à dire ce *Messieurs* ; il devait sonner aux oreilles comme un coup de clairon, tout en portant la trace d'une émotion de bon aloi. Puis venait la première période léchée, limée, irréprochable. Au premier point, un insaisissable moment d'arrêt me permettait de jeter à un auditeur sympathique un coup d'œil furtif. Il y répondait par un cli-

gnement de paupières où je lisais l'encouragement. Mon exorde se déroulait et je soignais le mot de la fin ; mais c'est un rêve. Il a eu le sort de bien des exordes, il est au panier.

Que faire ? Je ne puis décemment pas vous saisir au collet et dire brutalement : Mon cher ami, l'île de la Réunion est située..... etc. Si j'osais, j'aurais recours à une ressource bien connue ; je vous ferais courir les mers d'un de nos ports de l'Océan à la Réunion. Si je vous conduisais par un navire à voiles de la marine marchande, nous n'arriverions là-bas qu'après trois mois de traversée assaisonnée d'un long mal de mer, de monotonie et d'ennui, relevée par deux ou trois coups de vent. Pas la moindre terre à toucher. Le bateau marchand s'en va au plus vite à son but. *Time is money*.

Un voyage sur un navire de l'État serait plus attrayant. Avant l'ouverture du canal de Suez, les navires de guerre, si leur mission n'était pas pressée, aimaient les nombreuses relâches. Je pourrais vous conduire partout où j'ai passé : à Cadix dont la santé rigide nous renvoya sous prétexte d'un choléra imaginaire ; à Madère qui n'a plus de vin (je vous dirais où se fabrique le madère qui se boit dans le monde entier) ; à Ténériffe dont le pic s'aperçoit à quarante milles en mer, au dessus des nuages, et ne se voit plus alors que l'on est à ses pieds ; aux îles du Cap Vert, mal nommées, laides et inhospitalières ; à Gorée dont on fait le tour en fumant un cigare ; à Rio de Janeiro dont on a vanté la rade sans pouvoir vanter la ville ; à la colonie du Cap, à Table-Bay ou à Symon's-Bay dont le voisinage fournit le délicieux vin de Constance. Nous arriverions enfin à la Réunion, mais pas avant le troisième ou le quatrième feuilleton, je veux dire la troisième ou la quatrième lettre. Vous le voyez, mon cher ami, ce serait trop long.

Il y a bien la route nouvelle, le canal de Suez. Les Messageries maritimes nous feraient faire une rapide traversée de vingt-quatre jours. Mais que de points d'arrêt, que de motifs à causerie. Ce ne serait pas impunément que nous longerions la Corse, n'éveillât-elle en nous que les souvenirs de la Corse de Colomba. Nous passerions dans les bouches de Bonifacio où, lors de la guerre de Crimée, s'est perdue la frégate la *Sémillante*, avec son millier d'hommes d'équipage ou soldats passagers. Nous rangerions à toucher l'îlot de *Caprera*. Quelle occasion d'exalter ou de maudire son hôte, Garibaldi ! Naples nous arrêterait six heures. Ne faudrait-il pas saluer le Vésuve, et quelques heures plus tard, le Stromboli toujours fumant ? Impossible de ne pas admirer le détroit de Messine ; Reggio

d'un côté, Messine de l'autre, dont l'illumination est vraiment féérique, la nuit. Voici l'Etna, troisième volcan à contempler. Voilà Candie dans un lointain un peu embrumé ; Crète, Candie, souvenirs de la mythologie, de l'histoire moderne. Le sixième jour, nous serions à Port-Saïd, la nouvelle ville bâtie sur une étroite langue de terre entre un lac et la mer, tohu-bohu de gens de toutes nations, le polyglotisme criant à vos oreilles, du sable jusqu'à la cheville, la roulette happant au passage l'argent du voyageur, des grecs, de faciles coups de couteau, le port bondé de navires, les pavillons de toute couleur flottant au vent. De nombreux vapeurs attendent leur tour pour entrer dans le canal. De par les lettres qu'il porte, notre paquebot passe le premier. L'on ne marche que de jour et lentement dans le canal (six milles, soit un peu plus de neuf kilomètres, à l'heure). Pourrions-nous le traverser sans étudier cette œuvre immense que l'énergie d'un homme, d'un Français, a creusée à travers l'eau, le sable, le roc et les obstacles incessants que lui suscitait une diplomatie jalouse. Admiration, contemplation du désert, discussions sur les souvenirs historiques qu'évoque ce travail gigantesque, nous conduiraient jusqu'au lac Timsah. Le paquebot y jette un pied d'ancre. Encore une ville nouvelle, Ismaïlia, le canal d'eau douce qui va porter l'eau du Nil jusqu'à Suez, le chalet de M. de Lesseps, le palais du vice-roi. Ils pullulent, en Egypte, les palais du vice-roi :

Aimez-vous les palais, il en a mis partout.

Huit heures encore et nous serions à Suez. Le canal lui a enlevé son importance commerciale ; elle conserve la tête de ligne du chemin de fer qui remontant jusqu'à Ismaïlia, s'en va traversant la Basse-Égypte. Elle conserve aussi ses ânes, ses âniers et sa vermine. Une chaleur étouffante nous poursuivrait tout le long de la mer Rouge. Au détroit de Bab-el-Man-del, nous longerions Perim où s'est installée l'Angleterre. Impossible de passer sans son autorisation. Le douzième jour de notre départ, nous entrerions dans la rade d'Aden. La moitié de notre traversée serait effectuée.

Dès que le paquebot de la grande ligne de Chine a été signalé, un autre vapeur a chauffé, il est sous pression. Pendant qu'il embarque nos bagages, nous pourrions jeter un coup-d'œil autour de nous. La baie est immense. Au fond, dans le lointain, on entrevoit quelque végétation ; mais là, près de nous, pas une touffe de mousse, pas un brin d'herbe. Il n'y pousse que forts, citadelles, canons. Des piles

immenses de charbon de terre égayent le paysage. Il n'y a pas une goutte d'eau naturelle potable. Un bain de propreté doit coûter aussi cher qu'un panier de champagne. L'on distille l'eau de mer ; une fois distillée, de puissantes machines Carré la congèlent en gros blocs cylindriques dont le vapeur est toujours largement approvisionné. Derrière une pointe de lave se cache la ville nouvelle de *Steamer-Point*, ville commerciale déjà considérable. Nous y trouverions hôtels, cafés, casino, le Château-Lafitte, la douzaine de faux-cols en papier et le bock, ces derniers termes de la civilisation. Etes-vous curieux de villes arabes, voitures, chevaux, ânes, voire même chameaux, vous porteraient en moins d'une heure au véritable Aden. Il faudrait voir ses immenses et vieilles citernes ; réparées, agrandies par les Anglais, il n'y manquait que de l'eau lorsque je les ai visitées.

Mais le vapeur nous appelle. Depuis neuf jours il nous attend, il préfère la haute mer à ces tristes parages. C'est à l'importance de leur position géographique que l'Angleterre a su sacrifier hommes et millions. Par ce temps de navigation à la vapeur, depuis le percement de l'isthme de Suez, Aden est la clef de l'Océan Indien.

Cinq jours nous mèneraient à la ligne ; vingt-quatre heures encore et nous serions aux Seychelles, à l'île Mahé, petit paradis terrestre, un peu torride peut-être, gâté par l'huile de coco et les phthisiques qui lui viennent de l'Inde, de la Chine et des îles Africaines. Nous en repartirions surchargés de cocos, d'oranges, de citrons, etc., non sans avoir acheté un spécimen du coco de mer, curiosité végétale que l'îlot Praslin fournit seul au monde avec une des bandes de sable des Maldives. Cinq jours encore de roulis, de tangage sur une mer sans cesse agitée par de fortes brises de S. E., nous amèneraient à la Réunion.

Vous le voyez encore, mon cher ami ; cet itinéraire, plus court de moitié que le précédent, serait plus long par l'intérêt qu'il soulève. Je franchis d'un seul bond les quelque mille lieues qui nous séparent de notre colonie, et je dis :

L'île de la Réunion est située dans l'Océan Indien, entre les 20° 50' et 21° 53' de Lat. S. et entre 52° 56' et 53° 34' de Long. E. Elle a une forme presque régulièrement arrondie. Le développement des côtes est de 207 kilomètres ; sa plus grande longueur, du N. N. O. à l'E. S. E., est de 71 kilom. ; sa largeur, N. et S. de 50 kilom. Sa superficie est de 251,160 hectares.

Découverte en 1513 par don Pedro de Mascarenhas, elle ne fut que visitée par les Hollandais déjà en possession de l'île Maurice, sa voisine, et par les Anglais qui l'appellèrent « Forest d'Angleterre. » Le commandant du navire français le *Saint-Alexis* y arbora les armes de France en 1638.

En 1643, Pronis, commis de la Compagnie de Lorient à laquelle Richelieu venait de concéder pour dix ans Madagascar et les îles adjacentes, prit possession de Mascarenhas au nom du Roi et y jeta quelques mutins du fort Dauphin. Ce furent ses premiers habitants.

Le chevalier de Flacourt, remplaçant de Pronis, les rappela à Madagascar en 1649. Leurs récits, l'abondance des pêches, des chasses, leur rapide guérison des fièvres contractées à Madagascar, engagèrent le nouveau commandant à reprendre possession de l'île. Il alla la visiter, la traita de paradis terrestre, lui donna le nom de Bourbon ; mais absorbé par les difficultés de son installation au sud de Madagascar, il ne songea que très tard à la coloniser. A deux reprises, quelques Français isolés vinrent habiter le point qui devait devenir le quartier de Saint-Paul ; mais se croyant abandonnés du commandant, voyant leurs Malgaches s'enfuir marrons dans les forêts de l'intérieur, ils eurent hâte de quitter l'île pour se rendre dans l'Inde.

Il faut arriver en 1664 pour assister à une sérieuse tentative de colonisation. La Compagnie à qui le Roi venait de concéder l'île à perpétuité, envoya un noyau d'ouvriers accompagnés d'esclaves malgaches des deux sexes, sous les ordres d'un officier qui prit le titre de commandant pour le service du Roi et des sieurs de la Compagnie. A ce premier noyau de colons dont la plupart des noms existent encore, vinrent s'adjoindre, quelques années plus tard (1667), les malades d'une flottille française allant dans l'Inde, et (1674) les colons échappés au massacre du fort Dauphin, à Madagascar.

Les progrès de la colonisation ne furent que bien lents ; en 1717, un navigateur malouin, Lebarbenais le Gentil, n'y comptait que neuf cents blancs et onze cents esclaves. Les archives de l'île nous disent qu'en 1721 « amnistie est accordée aux forbans et écumeurs de mer » qui consentiront à habiter l'île. » Cinquante ans plus tard, encore, une décision du Roi recommandait « de favoriser les mariages, en » donnant de préférence les concessions et objets nécessaires à la » culture à ceux qui viendraient et voudraient y prendre femme. »

Dès les premières années, les colons s'éparpillèrent autour de l'île. Cherchaient-ils seulement les sources, les bords des rivières, les approches les moins difficiles de la mer, les terres les plus fertiles ? Ils

obéissaient surtout à un besoin d'un autre ordre, à l'amour de l'indépendance. Les aventuriers de l'époque n'étaient pas la fine fleur de la population. Ce besoin, l'ordonnance de 1721 nous le fait encore comprendre, et nous le retrouverons en ces derniers temps, à l'époque de la colonisation des plaines de l'intérieur. En moins de cinquante ans, la population, bien que très restreinte, avait gagné tout le contour de l'île. Le grand pays brûlé seul séparait les deux points extrêmes de la ligne circulaire. Ce dernier obstacle n'a été franchi que de nos jours par l'achèvement de la magnifique route qui enceint l'île et qui paraît être le dernier mot de la voirie dans ce pays au sol si tourmenté.¹

Toujours abritée depuis 1683, sauf pendant une période de 4 années (1811 à 1815), par le pavillon français, Bourbon a successivement appartenu à la Compagnie de Lorient qui la posséda à titre de concession limitée (1642), puis à titre de concession perpétuelle (1664), à la nouvelle Compagnie des Indes créée en 1717. — Rétrocédée au Roi contre douze cent mille livres de rente (1764), elle a suivi, depuis cette époque, les vicissitudes politiques de sa métropole sous trois noms différents : île de la Réunion, de 1793 à 1806 ; île Bonaparte jusqu'en 1811. L'occupation anglaise lui rendit le nom de Bourbon, qu'elle garda jusqu'en 1830, pour reprendre le nom qu'elle porte aujourd'hui.

• Terre créée par des volcans et détruite par d'autre volcans. •
Bory de Saint-Vincent a dit en ces quelques mots la géogénie de l'île. Trapps, basaltes, trachytes, obsidienne ont, par périodes successives, contribué à sa formation. L'avant-dernière de ces périodes, celle des trachytes, caractérisée par des bouleversements incessants, par la formation de nombreux pitons volcaniques dont il ne reste que des traces, se termina par le cataclysme qui a donné naissance à l'île actuelle. Le sol fut soulevé en masse vers un point central, les Salazes, les volcans trachytiques démantelés furent remplacés par le volcan qui brûle encore aujourd'hui. L'intérieur s'effondra formant

¹ Ces lignes étaient écrites, lorsque, par le dernier courrier, j'ai appris que le gouvernement local et le conseil général avaient été saisis d'une demande à l'effet d'obtenir la concession d'une ligne de chemin de fer reliant Saint-Pierre à Saint-Benoît, en passant par Saint-Denis, c'est-à-dire desservant les deux tiers de l'île, et dont le but est de concentrer à un port projeté et concédé dans le delta de la pointe des Galets tout le mouvement maritime qui s'effectue actuellement sur divers points du littoral. ~

de vastes cirques, et l'île fut séparée du continent dont elle faisait partie. A ces bouleversements, à ce cataclysme a succédé la période moderne à laquelle appartiennent le volcan actuel et ses laves d'obsidienne.

La Réunion est un vaste cône tronqué, composé de deux groupes de montagnes et parcouru du N. N. O. à l'E. S. E. par une chaîne de grôs mornes que dominant les Salazes avec leur Piton des Neiges élevé de 3069 mètres. Ces deux groupes sont reliés entr'eux par un large col ou plutôt un plateau, la plaine des Cafres. A l'est se trouve le volcan actuel avec la portion de l'île (le 10^{me} environ) qu'il a formé et qu'il forme encore.

Trois grandes divisions s'imposent à celui qui veut jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'île : les côtes, les pentes qui mènent aux sommets des montagnes visibles du bord de la mer, les plateaux et les cirques de l'intérieur.

Les côtes sont saines, sans écueil caché, mais elles n'offrent aux navires que des rades foraines. La seule rade de Saint-Paul, par sa situation sous le vent, les met à l'abri des vents généraux et des grosses mers qui les accompagnent. Il est vrai qu'elle paie cet avantage par la difficulté de sortie pendant les tourmentes qui ne visitent que trop souvent ces parages. La création d'un port a toujours été le rêve de la colonie. Des études nombreuses ont été faites sur tous les points, depuis le commencement du siècle. La ville de Saint-Pierre, la première, a passé de la période d'études à celle d'exécution. Depuis près dix ans, elle lutte avec énergie et contre la mauvaise humeur de la mer et contre les difficultés d'argent. Elle mériterait de réussir. En ce moment deux compagnies sont en instances auprès de qui de droit pour obtenir la concession d'un port à créer, l'un à Saint-Paul, l'autre dans le delta de la rivière des Galets. Si elles pouvaient m'entendre, je leur souhaiterais d'ici et la bienvenue et le succès.

Les côtes sont de cinq sortes : falaises, galets, sables, madrépores, laves. Les falaises sont peu nombreuses ; sur l'une d'elles, à Sainte-Suzanne, au nord, est placé l'unique phare de l'île. Elles ont pour type le cap Bernard situé à l'ouest de Saint-Denis et dont la prolongation s'étend jusqu'à la Possession sur une longueur de 12 kilomètres. Cette falaise est due à l'éboulement à la mer d'une partie de la montagne de Saint-Denis lors du cataclysme qui a formé l'île. A pic, abrupte, elle laisse par des échancrures plus ou moins considérables s'échapper l'eau des ravines avec ou sans lit de déjection. Ses pieds parsemés de roches énormes sont parcourus par un lit de ga-

lets entraînés par les torrents intérieurs. Ces galets qui forment à eux seul le rivage du tiers de l'île, de la rivière de l'Est à la pointe qui porte leur nom (pointe des Galets), sans cesse entraînés par les courants marins de l'E. à l'O., viennent se perdre à cette pointe où ils disparaissent totalement. Broyés par une mer toujours agitée, ils y sont réduits en sables que le courant reprend et jette dans la baie de Saint-Paul où leur apport continu paraît être le plus puissant obstacle à la création d'un port dans le vaste étang que contient le plateau. C'est là cependant que s'apprête à agir une des compagnies dont j'ai parlé tout-à-l'heure. On retrouve les galets en d'autres points très circonscrits, petits îlots situés à l'embouchure des rivières, mais la mer les a vite détruits.

Les sables forment à eux seuls la baie de Saint-Paul; de là, ils s'étendent sur toute la côte O. et S. O. mélangés aux débris des madrépores qui enserment cette partie de l'île. On les retrouve amoncelés en dunes mouvantes dans le S. O.; ils limitent la partie sous le vent de l'île à laquelle seule ils appartiennent.

Les madrépores se retrouvent, mais en un îlot séparé, au sud, à Saint-Pierre dont la partie basse s'étend sur eux. C'est sur les coraux que cette ville tente de gagner son port.

Les laves forment le rivage de tout l'est de l'île.

Les montagnes ne viennent pas, sur tout le pourtour de l'île, baigner leurs pieds dans la mer. De nombreux terrains d'alluvions s'étendent en zones plus ou moins profondes, ou en longues bandes de peu de largeur, à la sortie des torrents dont ils ne sont que les lits de déjection, et contribuent à donner à l'île sa forme presque régulièrement arrondie. Les galets ou les sables forment leur ceinture. Ils appartiennent, les plus considérables du moins, à la partie du vent.

A voir l'île des bords de la mer, l'on dirait qu'un affaissement général de l'intérieur n'a laissé des montagnes qu'une partie de leurs pentes montant de 700 à 1,000 mètres environ. C'est à cette région qui contourne l'île entière que je donne le nom de région moyenne. Partout habitée sauf en deux quartiers du vent, Sainte-Rose et Saint-Philippe, partout cultivée et même seule cultivée aujourd'hui dans toute la partie sous le vent, elle ne comprend pas d'agglomérations d'habitants. La canne à sucre l'a envahie aussi haut et plus haut que possible, à travers des déboisements et des défrichements malheureux pour le pays. Elle est parsemée d'établissements de sucrerie, de

maisons de campagne où les habitants des villes vont fuir la saison chaude, où les convalescents vont chercher un rétablissement que le climat leur accorde sans trop de prières.

De nombreux ravins, fissures énormes, sillonnent toute cette région. La majeure partie de ces ravines y prend naissance, et ce ne sont pas toujours les moins larges ni les moins profondes. Les autres partent de l'intérieur, chemins premiers pour pénétrer dans les hautes régions. Trois d'entre elles aboutissent aux immenses cirques de Salazic, de Cilaos, de la rivière des Galets, formés par l'affaissement de l'intérieur. Chacun de ces cirques renferme des eaux minérales dont la plupart, alcalines-bicarbonatées ou sulfureuses, offrent une ressource inappréciable contre les affections du système abdominal et de la peau, si fréquentes sous les tropiques.

Des hauts plateaux de l'intérieur, un seul, la plaine des Cafres, est depuis une quinzaine d'années l'objet d'une tentative de colonisation. Les autres sont ou inhabitables ou inhabités, ou bien sont parcourus par des créoles fuyant la misère, leurs dettes et les lois, brûlant, défrichant à tort et à travers, dépouillant de leurs abris les pentes les plus escarpées pour leur demander quelques tiges de maïs ou quelques pieds de haricots, portant plus loin leurs déprédations alors que la terre dénudée et emportée par les eaux n'a laissé que le sol à nu, desséchant ainsi les sources et contribuant pour une large part aux modifications déjà apportées dans le régime des eaux, dans la météorologie, dans la salubrité de l'île, par les défrichements insensés des pentes des montagnes et la culture à outrance de la canne à sucre.

Le chevalier de Flacourt a dit ce qu'était Mascarenhas au moment où il en prit possession. Écoutez-le : « C'est le plus beau pays du monde, arrosé de rivières et de fontaines de tous côtés, rempli de beaux bois de toutes sortes, comme de latagniers, palmistes et autres, fourmillant de cochons, de tortues de terre et de mer extrêmement grosses, plein de ramiers, de tourterelles, de perroquets les plus beaux du monde et d'autre oiseaux de diverses façons. Les coteaux sont couverts de beaux cabris desquels la viande est très savoureuse ; mais celle du cochon surpasse toute sorte de nourriture en délicatesse et bonté. Ce qui la rend si bonne, c'est qu'il ne se repait pour la plupart que des grandes tortues. Les étangs et les rivières fourmillent de poissons ; il n'y a pas d'animaux nuisibles ; il y a toutes sortes d'oiseaux en si grande abondance qu'il ne faut qu'une houssine à la main pour trouver en

« quelque lieu que ce soit de quoi dîner.... Ce serait avec juste raison
« qu'on pourrait appeler cette île un paradis terrestre. »

Ce devait être un magnifique spectacle que celui de ces immenses forêts étagées de bois d'ébène,¹ de grand natte,² de petit natte,³ de tan rouge,⁴ au-dessus desquels s'élevaient les benjoints⁵ en touffes superposées et se balançaient les panaches de milliers de palmistes.⁶ D'après d'anciens voyageurs, des forêts d'orangers couvraient certaines parties de l'île et leur senteur embaumée se répandait bien loin en mer comme plus tard les parfums enivrants des girofliers.

Que les temps sont changés ! Il est vrai que la colonisation a d'autres besoins que celui d'un beau spectacle. Dès les premières heures, les colons ont porté la cognée et l'incendie au milieu des forêts primitives ; quelques essences de construction ont seules survécu à cette période. Les arbres à épices, les arbres fruitiers sont venus successivement prendre la place laissée vide par la destruction. L'Inde, la Chine, les îles de la Sonde, l'Afrique, ont été mises à contribution. Le cocotier,⁷ le tamarin⁸ ont été introduits dès les premières années de l'occupation. Le bois noir⁹ au parfum pénétrant servait d'abri aux plantations de café qu'il recouvrait de son ombre épaisse pendant les fortes chaleurs, laissant au contraire les rayons solaires les vivifier pendant la saison fraîche. Le bamcoulier¹⁰ dont la noix a longtemps fourni l'huile à brûler nécessaire à toute l'île. Le litchi¹¹ dont le fruit rappelle le goût du plus parfait muscat. Le manguier¹² qui donne la mangue, reine des fruits des tropiques. L'arbre à pain,¹³ le corrossotier,¹⁴ l'atte,¹⁵ l'avocatier,¹⁶ etc., etc.

De 1755 à 1772, Poivre, intendant général des îles Maurice et Bourbon, introduisait les arbres à épices, le cannelier,¹⁷ le muscadier,¹⁸ le giroflier¹⁹ qui pendant plus de cinquante ans a fourni un des plus grands revenus de l'île. Le café²⁰ est dû à Desforges (1718). J'ai retrouvé

¹ *Diospyros menalida* (Poiv.)

² *Imbricaria maxima* (D. C.)

³ — *petiolaris* (D. C.)

⁴ *Weimannia macrostachya*. (D. C.)

⁵ *Terminalia mauritiana*. (Lam.)

⁶ *Areca*. (L.)

⁷ *Cocos nucifera*. (L.)

⁸ *Tamarindus indica*. (L.)

⁹ *Acacia Lebeck*. (Wild.)

¹⁰ *Aleurites triloba*. (Forst.)

¹¹ *Euphoria Litchi*. (D. C.)

¹² *Mangifera indica*. (L.)

¹³ *Artocarpus incisa*. (L.)

¹⁴ *Anona reticulata*. (L.)

¹⁵ — *squammosa*. (D. C.)

¹⁶ *Persea gratissima*. (Spreng.)

¹⁷ *Laurus cinnamomum*. (L.)

¹⁸ *Myristica aromatica*. (L.)

¹⁹ *Caryophyllus aromaticus*. (L.)

²⁰ *Coffea arabica*. (L.)

dans les archives une loi qui punissait de mort l'esclave qui détruirait un plan de café.

De 1735 à 1746, Labourdonnais donnait le manioc,¹ l'indigo,² le blé.

A la fin du siècle dernier, le coton couvrait les pentes, rendues aujourd'hui incultes par la sécheresse, de la partie sous le vent.

En résumé, la culture du café et des épices, comme produits d'exportation, a caractérisé la colonisation pendant le siècle dernier et les vingt premières années du nôtre.

A partir de 1820, la scène change. Une industrie nouvelle va se développer, l'industrie sucrière ; la culture de la canne à sucre va absorber et détruire les précédentes cultures.

Ici, mon cher ami, j'ai besoin de modérer l'ardeur qui entraîne ma plume, j'écrirais un pamphlet contre la canne à sucre.

Elle est exigeante, impérieuse, il lui faut des bras nombreux ; elle les a demandés par milliers chaque année à Madagascar, à l'Afrique, à l'Inde ; elle accepte la lie de la Cochinchine, les pirates du Cambodge dont notre nouvelle colonie cherchait à se débarrasser ; elle a même essayé de Kanacs pris je ne sais où, en Océanie, par deux ou trois navires étrangers.

Il lui faut de l'air, de l'espace ; la hache a abattu girofleries, caféeries, vergers : j'ai vu les derniers tomber devant moi.

Elle n'aime pas la petite culture, la division de la propriété ; toute la terre s'en est venue, à prix d'or, s'agglomérer dans les mains de quelques habitants privilégiés.

Elle a enfin ses coudées franches, rien ne la gêne, elle étale ses champs immenses, couvre les côtes, les terrains d'alluvion, la partie basse des montagnes au vent, la région moyenne sous le vent. Si elle était prometteuse, elle tient ses promesses, elle sait affriander ses gens. Le sucre abonde, les usines outillées à grands frais se multiplient, perfectionnent leurs produits ; les prix *paraissent* largement rémunérateurs. Mais elle n'est pas modeste, elle affole les habitants en leur promettant une fortune rapide. La propriété territoriale n'est plus qu'une spéculation ; la culture devient de plus en plus intensive. Ne faut-il pas payer les sommes folles que le sol a coûtées ? Il faut du sucre à tout prix. Les premières terres

¹ *Jatropha manihoc.* (Juss.)

² *Indigofera tinctoria.* (L.)

cultivées refusent bientôt de se prêter aux exigences de l'homme. Le sol épuisé, la canne devient la proie de la vermine, de parasites nombreux; le borer détruit des plantations entières. La hache reprend son office, l'on monte aussi haut, plus haut que possible. La distribution des pluies, le régime des eaux, les conditions météorologiques se modifient, la salubrité proverbiale de l'île a disparu.

Vienne une baisse sur le prix des sucres, tout tombe. Et quelle terrible chute! La colonie en détresse a beau se jeter dans les bras d'une grosse compagnie financière, le *Crédit foncier colonial*; le mal a de trop nombreuses racines, l'argent de cette compagnie ne peut y porter qu'un remède secondaire. Le prix des terres monté à une exagération immense s'avilit dans les mêmes proportions; toutes les industries, humbles tenancières de l'industrie sucrière, dépérissent à sa suite. Le *Crédit foncier colonial* devenu par la force des choses, en quelques années seulement, le plus gros propriétaire de l'île, paraît lui-même succomber à la peine ou tout au moins abandonner la lutte. Lors de mon départ de la Réunion, le bruit courait (il s'est affirmé depuis), de la cession de ses propriétés à une autre compagnie qui, créant comme elle l'a déjà fait à la Guadeloupe de puissantes usines centrales, vendrait, affermerait ou louerait les terres. Peut-être l'île trouvera-t-elle, dans cette combinaison, un moyen qui l'aidera à se sauver d'un naufrage imminent. Depuis plusieurs années, je l'ai vue se débattre pour échapper à ce naufrage, modifier ses errements, ses procédés de culture, chercher les causes premières du mal pour y porter un remède efficace. Combien il lui faudra de courage et d'efforts, tant le problème est complexe!

J'ai jeté la pierre à la canne à sucre, j'en ai fait le bouc émissaire des péchés d'Israël;

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

Qu'elle me pardonne! le vrai coupable, nous le retrouverons plus tard.

J'ai déjà dit qu'une arête de montagnes parcourt l'île du N. N.-O. à l'E. S. E.; elle part des sommets de la Possession, passe par le Cimandef, les pitons du Gros Morne, les Salazes, le piton des Neiges, les sommets de la plaine des Cafres et franchit le cratère du volcan. Cette arête a servi de base à la division administrative de l'île en deux arrondissements, arrondissement du vent, arrondissement sous

le vent. Chacun deux se divise en quartiers, c'est-à-dire en communes :

Au vent, les quartiers de . .	Saint-Denis.
—	Sainte-Marie.
—	Sainte-Suzanne.
—	Saint-André et Salazie.
—	Saint-Benoit et la plaine des Pal- mistes.
—	Sainte-Rose.
Sous le vent.....	Saint-Philippe.
—	Saint-Joseph.
—	Saint-Pierre et la plaine des Cafres.
—	Saint-Louis et Cilaos.
—	Saint-Leu.
—	Saint-Paul.
—	La Possession.

Cette division administrative est loin de répondre à l'étiquette adaptée aux deux arrondissements. La partie de l'île véritablement située sous le vent se restreint aux communes de la Possession, Saint-Paul et Saint-Leu. C'est de ces trois communes seules que je parlerai lorsqu'il s'agira de cette partie sous le vent.

J'ai essayé de vous montrer l'île dans son ensemble. Elle est curieuse à parcourir. Au lieu d'écouter une énumération fastidieuse, veuillez me suivre dans un voyage autour des côtes et dans l'intérieur.

Nous sommes en rade de Saint-Denis, dans la belle saison, au mois de septembre. La brise du S. E. est modérée, la mer peu moutonneuse ; le vapeur des Messageries maritimes qui nous porte, mouille à 3 ou 4 encablures (600 ou 800 mètres) de la côte. En attendant le canot de la santé qui doit nous donner la libre pratique, jetons un coup-d'œil sur le paysage.

Quinze ou vingt navires à voiles de tout tonnage se balancent sur leurs ancres, rangés sur deux lignes parallèles au rivage. De grandes chaloupes pouvant porter de 10 à 15 tonneaux sillonnent la rade, montées par un équipage d'une dizaine de Malgaches ou de Cafres braillards ; elles servent au chargement ou au déchargement des navires.

La côte est un long monticule de galets, sur lequel la mer jette sans cesse ses lames enroulées. Huit ponts en bois portés sur pieux

enfoncés à grand'peine entre les roches du fond, projettent leur squelette de 70 à 80 mètres sur la mer. A leur gauche, le barachois, petit bassin construit à grands frais ; il ne peut recevoir que les chaloupes et les embarcations de service. Si les lames nous le permettent, c'est là que nous débarquerons.

En face de nous, une partie de Saint-Denis s'élève en amphithéâtre. Au pied du coteau, les magasins de dépôt, les établissements de marine, fourmillière en activité, il y a quelques années encore, aujourd'hui presque au repos. Le quai qui se remplit de monde ; de toutes les issues débordent et voitures et piétons, l'on attend avec avidité des nouvelles de France. Voici l'hôtel du Gouvernement que cache en partie un magnifique jardin ; il n'a rien de remarquable que sa date, 1711. L'inévitable douane, les directions du port, du génie militaire, la caserne d'artillerie de marine couverte par un énorme cavalier surmonté de pièces de gros calibre. Sur le second plan, l'hôpital militaire, la cathédrale dominant le pâté de maisons que contient l'amphithéâtre. A droite, la rivière qui, en cette saison, étale au soleil plus de roches et de galets que d'eau. De l'autre côté de la rivière, sur un vaste plateau, défendu par deux batteries et un haut talus, la caserne d'infanterie de marine.

Au dernier plan, des hautes montagnes qui entourent la ville, celle de l'ouest est la montagne de Saint-Denis qui se termine par cette falaise de basaltes, à pic, abrupte, de 300 mètres de hauteur, le cap Bernard. A la pointe du cap, cette large ouverture cintrée est l'entrée d'un tunnel entrepris, il y a 20 ans, alors que la colonie prospère pouvait employer ses réserves à de grands travaux d'utilité publique. Cette ligne à 50 mètres de hauteur qui, dans une étendue d'un mille environ, tranche sur le fond gris-noirâtre de la falaise, c'est la suite du tunnel, début d'une route carrossable taillée à coups de mines dans le roc. Resté longtemps suspendu faute de ressources, ce travail vient d'être repris par l'administration actuelle, mais sur des bases plus modestes ; elle ne veut qu'un chemin de cavalier. Que la prospérité renaisse, l'on reviendra au projet premier, en élargissant la voie. Ce travail est, du reste, indispensable. Pour franchir la montagne et se rendre directement sous le vent, deux chemins seuls sont possibles aujourd'hui, ou la mer ou la route que vous voyez serpenter sur le flanc de la montagne. 36 kilomètres d'un côté, le mal de mer de l'autre.

Le nouveau chemin n'aura que 12 kilomètres.

A 400 mètres de hauteur, sur un rocher isolé de l'arête de la mon-

tagne, voici la vigie qui, par un temps clair, signale un vapeur à 40 milles de distance.

Les montagnes du sud sont les monts du Brûlé, de Saint-François, du bois de Nefles. Leurs pentes sont couvertes de maisons de plaisance, véritables nids de fleurs. A 600 mètres de hauteur, vous voyez distinctement la maison de campagne du gouverneur, propriété coloniale mise en vente depuis deux ans par le Conseil général. C'est de ces montagnes que descendent les magnifiques bouquets si recherchés par les créoles. Toutes les fleurs des pays tempérés y viennent sans peine.

Mais la libre pratique nous est donnée. Descendons avec précaution. La brise a fratchi, la houle est forte, le vapeur roule, les embarcations se heurtent le long du bord. Dix minutes et nous serons à terre. Nous pouvons encore éviter les échelles de bois ou de corde que nous tend le pont du gouvernement écourté de 50 mètres par le dernier cyclone ; une lame roulant sous la quille du canot et un peu sur notre dos, nous entraîne dans le barachois. Nous avons enfin le pied sur terre, brûlons la douane et montons en voiture.

Nous suivons la rue de Paris ; la côte est raide, nous pouvons regarder et bien voir. A droite, la place du gouvernement ; à son milieu, sur un piédestal de basalte, la statue en bronze de Mahé de La Bourdonnais, érigée, autant qu'il m'en souviennne, en 1854. C'est sur cette place que se font les revues officielles et que la milice locale vient, à contre-cœur, il est vrai, prêter à rire à elle-même et aux spectateurs. Le gouvernement ne nous montre qu'une aile, bâtissee informe qui renferme les bureaux ; à gauche l'entrepôt, vieux bâtiment du milieu du siècle dernier ; les nombreux services de la direction de l'intérieur ; la place du Trésor, square nouveau bordé d'une double allée de manguiers qui sert de bourse en plein air au commerce dont les bureaux sont concentrés dans les environs ; la place de l'Église avec ses hauts palmiers de Cayenne aux troncs en colonnes lisses et parfaitement arrondies ; sa fontaine dite monumentale ; la cathédrale qui n'appartient à aucun style, mais vous présente un fronton malheureux où saint Denis en terre cuite attend patiemment le coup qui doit lui trancher la tête. A gauche, l'hôtel du commissariat de la marine ; l'hôpital militaire précédé d'un jardin ouvert bien dessiné. L'hôpital est un long parallélogramme à deux étages, qui ferait une fort belle caserne ; les vents de sud-est y ont une large entrée et balaient sans cesse les galeries qui tournent les deux étages. Ses escaliers sont magnifiques.

Nous avons monté la côte, arrêtons-nous un instant à l'Hôtel de ville. Il a bon aspect, blanc comme neige. La colonnade appartient à l'ordre dorique ; une belle grille entoure ses faces E. et N. Quatre ouvertures cintrées, larges et hautes, s'ouvrent sur un péristyle dallé de marbre blanc et noir. Les divers services municipaux entourent une cour intérieure où murmure l'eau projetée par une assez jolie fontaine. Montons vite , l'exposition du péristyle au S. E. en fait un nid à catarrhes. Un magnifique escalier double, en bois du pays, conduit à un immense et trop luxueux salon qui occupe toute la façade de l'hôtel. En retour, aux deux extrémités, deux autres salons moins grands, moins luxueux, mais non moins beaux. Ces salons, le maire de Saint-Denis les prête généreusement. Sous divers prétextes, mais surtout sous prétexte de danse, la société créole aime à s'y réunir comme sur un terrain neutre. Au bon temps, alors que la détresse n'étreignait pas la colonie, bals par souscriptions des pères de famille, des jeunes gens, du haut commerce, y amenaient la jeunesse créole à chaque retour de la saison fraîche, et ces réunions étaient vraiment remarquables par leur entrain et surtout par la beauté et la grâce des danseuses. Mais pourquoi ces souvenirs ! voici les salles des cours publics rarement ouvertes : la bibliothèque assez pauvre hantée par quelques studieux. Nous avons tout vu, partons.

Un crochet à droite nous amène devant le bazar, assez vaste marché couvert où grouille du matin au soir la population noire ; l'Indien y domine, il a presque accaparé la culture maraîchère et la revente. Nous sommes sur le bord ouest du plateau de Saint-Denis, bien plus haut que ne peuvent atteindre les arbres les plus élevés, les cocotiers les plus élancés qui couvrent l'ancien lit de la rivière ; à nos pieds le quartier qui s'est créé sur cet ancien lit et dont les maisons se perdent sous le feuillage des arbres ; à droite la rade ; devant nous, à peu près à notre hauteur, aux pieds de la montagne de Saint-Denis, le faubourg de la Petite-Ile, la plaine de la Redoute, champ de manœuvre des troupes de la garnison, hippodrome alors qu'il y avait à la Réunion des chevaux de course. Cette colonne sur un rocher isolé dominant la rivière, a été élevée, il y a quinze ans, en mémoire de la glorieuse défense de Saint-Denis, en 1811, contre l'armée Anglaise venue par la montagne. Vers le milieu de la plaine, à travers un rideau de filaos, vous voyez une autre colonne ; les Anglais l'avaient dressée, dès 1811, en souvenir de leur victoire.

Le lit de la rivière s'étend sous vos yeux depuis sa sortie des mon-

tagnes jusqu'à son embouchure. La gorge qui donne issue à ses eaux sépare la montagne de Saint-Denis de celle du Brûlé. Boisée à son origine, elle s'enfonce de plus en plus profonde dans le S. O. ; ses flancs s'élèvent progressivement jusqu'à 1250 mètres de hauteur. En cette saison elle ne laisse couler que quelques maigres filets d'eau ; dans la saison chaude, quelques heures de pluie suffisent à les changer en un torrent vaseux.

Ces innombrables taches blanches sur les galets à sec, c'est le linge de Saint-Denis qui se lave. Il y a là un des curieux détails de la vie créole. Tous les matins, le lundi et le jeudi principalement, blanchisseurs et blanchisseuses, paquet sur la tête, battoir à la main, envahissent la rivière. Chacun choisit son poste. Pantalons, jupes relevées à mi-cuisse, jambes dans l'eau, tête nue bravant impunément les coups du soleil, au milieu de chants, de cris, de disputes, voilà Cafres, Malgaches, Créoles, Indiens frottant, tordant, battant leur linge sur ces roches avec une énergie qui arracherait des cris de désespoir à une maîtresse de maison européenne. Le soleil se charge de la lessive et du reste. Tout doit être rapporté propre et sec le soir.

Nous sommes au château d'eau. Il distribue l'eau de la rivière aux trois quarts de la ville. Ce canal couvert qui passe à vos pieds et se prolonge incrusté dans le flanc du plateau, s'en va de la ville à la rivière. Un jour, il y a 40 ans environ, un simple conducteur des ponts et chaussées se promenant dans la gorge et frappé de la rapidité de la course des eaux, voulut calculer la pente de leur lit ; à moins de deux kilomètres de l'entrée, il s'arrêta étonné, il était plus haut placé que le plateau de Saint-Denis. Le problème si longtemps cherché de l'alimentation de la ville était résolu et bientôt elle recevait, à peu de frais, assez d'eau pour suffire, avec de bons aménagements, à tous les besoins d'une population de cent mille âmes. Depuis l'exécution de ces travaux, Saint-Denis s'est agrandi, s'étend encore sur la partie du plateau supérieure au réservoir. Le problème se représente, facile à résoudre si les finances obérées de la ville le permettaient.

Retournons à la rue de Paris. Voici l'hôtel du Directeur de l'intérieur, petit palais, propriété coloniale que la population a baptisée du nom de petit Versailles. Comme la maison de campagne du Gouverneur, il est en vente.

Le vaste couvent de l'Immaculée Conception, couvent et maison d'instruction pour les jeunes filles. Sa lourde masse carrée, à deux

étages, tranche par sa construction en pierres sur le bois des délicieuses maisons qui longent toute cette partie de la rue. La chapelle qui la borde a de jolis vitraux. Ce couvent appartient aux dames de l'ordre de Saint-Joseph de Cluny.

Après l'évêché, demeure d'aspect un peu mondain, nous entrons sous un dôme de feuillage ; la ville a su respecter les manguiers et les tamarins qui bordent les trottoirs. Ce dôme vert nous conduit au jardin de l'Etat. C'est un vaste trapèze divisé en deux parties à peu près égales par la triple allée de manguiers au bout de laquelle vous apercevez le Muséum ; à droite la partie d'agrément, jardin anglais, où la société d'acclimatation locale avait tenté une copie du jardin du bois de Boulogne. Encore une société qui, pour n'avoir pas su poursuivre un but pratique, est rapidement tombée devant l'indifférence générale. De ses efforts, il ne reste que quelques singes qui font la joie des enfants, voir même quelquefois des grandes personnes.

A gauche, la pépinière riche en arbres de toutes essences. Les allées du centre sont, à la tombée du jour, le jeudi et le dimanche, le rendez-vous de la population. Délicieuse promenade, seule promenade d'ailleurs de Saint-Denis, longtemps abandonnée par la mode aussi capricieuse aux colonies qu'en notre France ; il a fallu un excitant étranger pour lui rendre la vogue que méritaient seuls ses ombrages. La fanfare de l'infanterie de marine y joue deux fois par semaine. Elle est pleine de bonnes intentions musicales, cette fanfare, mais de bonnes intentions seulement. Une rangée de vertèbres de baleine offre des sièges originaux aux personnes curieuses du défilé des promeneurs.

C'est dans ces allées que la colonie fait ses expositions malheureusement trop rares ; c'est là que Saint-Denis convie les créoles à ses fêtes publiques. J'y ai vu, en 1870, la population enivrée préparer en quelques heures une féerique fête de nuit. Le télégraphe nous avait dit la victoire de Gravelotte et les Prussiens regagnant à la hâte la frontière. Après les tristes résultats des luttes héroïques de Wissembourg, de Reischoffen, de Forbach, ce fut une explosion d'allégresse. Je n'aime pas la foule, ses cris de joie me sont aussi antipathiques que ses cris de fureur ; mais ce jour-là, impossible au plus flegmatique, au plus sceptique, de résister à la joie qui nous débordait tous. Quelques jours après, le courrier nous apporte la vérité. J'ai su vos angoisses, mon cher ami, pendant cette horrible guerre, mais je ne saurais, il est impossible de vous dire les tortures qui nous ont broyé

le cœur pendant une longue période de huit mois. Le télégraphe a eu pour nous des raffinements de cruauté. La dure vérité ne lui suffisait pas ; espérances, fausses joies, désespoirs, il a fait passer par toute la gamme des impressions violentes une population impressionnable comme une sensitive. Que de fois nous avons maudit et ses mensonges et surtout ses vérités !

Pardonnez-moi ce triste souvenir et continuons notre promenade.

Ce pavillon, au style indien, qui longe l'extrémité de l'allée à droite, reliquat de la dernière exposition des produits coloniaux, le directeur du jardin a eu l'heureuse idée de le transformer en une exposition continue des nombreuses orchidées et des fougères de l'île. Vous les avez partout, arrangées avec ordre et avec art, à droite, à gauche, sur votre tête. Tout y charme les yeux du simple curieux ; le botaniste y passerait des journées entières d'étude.

Nous sommes au Museum. Bien qu'il ne date que de vingt-cinq ans environ, plus d'une grande ville de France pourrait envier ses richesses qu'augmentent tous les jours des dons particuliers, des sujets rares et précieux apportés par les voyageurs, par les officiers des marines de l'Etat et du commerce. Madagascar est pour lui une mine encore peu connue, qui permet d'entreprendre avec les grands muséums d'Europe un courant d'échanges où se complètent ses collections.

Revenons sur nos pas. En suivant la rue du Conseil, nous trouvons le lycée, vaste établissement qui donne l'instruction secondaire ou spéciale à près de 600 élèves. Il date de 1820 et a été rattaché à l'Université en 1866. La colonie n'hésite devant aucun sacrifice pour répandre l'instruction à toutes les classes ; un septième de son budget y est consacré. L'instruction primaire est gratuite ; l'on peut dire que tous les enfants vont à l'école. Le lycée reçoit une dotation moyenne de 250,000 francs ; la plupart des communes y entretiennent un certain nombre de boursiers. Une association des anciens élèves vient en aide à ceux d'entre eux que leur situation de fortune empêche de donner à leurs enfants l'instruction qu'ils ont eux-mêmes reçue.

Il y a quelques années, le lycée n'était pas le seul établissement de Saint-Denis qui donnât à la jeunesse créole l'instruction secondaire ; un collège, appartenant aux Pères de la Compagnie de Jésus, recevait de nombreux élèves. Il y avait, dans la proximité de ces deux établissements rivaux, un motif d'émulation au travail qu'il est fâcheux d'avoir vu disparaître. Trois des quartiers de l'île, Saint-Pierre, Saint-

Paul, Saint-Benoit, possèdent quatre autres collèges, soit municipaux, soit diocésains, et tous les quatre prospèrent. On peut dire que la colonie est avide de savoir.

Je retrouvais, il y a quelques jours, dans une brochure due à un de mes amis, le docteur Herland (*La population de l'île de la Réunion devant le Sénat, 1869*), quelques chiffres que je transcris :

« Sur les 24,086 hommes âgés de plus de 21 ans accomplis et nés dans la colonie ou dans la mère-patrie, 15,500 ont une instruction primaire plus ou moins avancée, 4,600 l'instruction secondaire ou supérieure, et 3,986 seulement sont illettrés. »

Ces chiffres ont leur éloquence, mais ce sont des chiffres. Je vous dirai un jour le bien *réel* que tant d'efforts de la part de la colonie pour la diffusion de l'instruction, lui ont valu *jusqu'à présent*.

En 1862, un décret impérial autorisait la Réunion à donner aux élèves, après épreuves semblables à celles des deux baccalauréats, un certificat d'aptitude qui permettait aux jeunes gens se rendant en France pour se livrer aux études supérieures, de prendre quatre inscriptions aux écoles avant de subir, auprès d'une faculté, les épreuves définitives. Les bons résultats de cette double épreuve ont permis à la métropole de compléter la mesure prise en 1862. L'an dernier, un décret du Président de la République a autorisé la délivrance de diplômes définitifs, sous la seule condition que les épreuves écrites des candidats seraient envoyées en France, examinées et classées au ministère de l'instruction publique. Je suis heureux de pouvoir vous dire que tous les diplômes accordés à la fin de l'année scolaire ont été largement approuvés. C'est la confirmation pratique du baccalauréat à l'île de la Réunion.

Tout auprès du lycée, le palais de justice, vaste maison tant bien que mal appropriée aux besoins d'un tribunal et d'une Cour, et enfermée dans un large emplacement tout couvert de tamarins centenaires où, tous les soirs, des milliers de martins, abominables bavards, viennent au milieu d'un concert à faire fuir les oreilles les plus anti-musicales, chercher le repos de la nuit. La justice est rendue à Saint-Denis par un tribunal de première instance, qui juge aussi au titre commercial, et par une Cour d'appel composée d'une seule chambre.

En face du palais, sur cette place incomplètement déblayée, vous voyez une construction en pierres de taille. C'est la future cathédrale. Commencée en des temps prospères, quand s'achèvera-t-elle? Depuis quinze ans pas une pierre n'a été ajoutée à ses murs.

Nous avons vu les quelques édifices ou monuments publics que Saint-Denis peut montrer à l'étranger. Quelques zig-zags dans les rues nous permettront de compléter l'étude de sa physionomie.

Saint-Denis est percé dans sa partie principale, l'amphithéâtre qui regarde la rade et le plateau qui s'étend jusqu'au pied de la montagne du sud, de rues régulières et larges du N. au S. et de l'E. à l'O. Leur entrecroisement forme de vastes parallélogrammes que remplissent les emplacements (j'emploie le mot local). Décrire un emplacement c'est les décrire tous : mur de clôture blanchi à la chaux avec barreau (portail) et tonnelle couverts tous les deux de lianes aux couleurs éclatantes ; jardin planté de fleurs ou couvert de vieux arbres ; maison principale, arrière-cour et dans celle-ci cabanons, c'est-à-dire dépendances et logements des domestiques et des engagés. Les maisons en bois de natte ou en bois de sapin recouvert d'une couche épaisse de peinture ou blanche ou gris-perle, n'ont, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée ou un étage, le plus souvent mansardé, dit à l'italienne. Une varangue occupe la façade principale, c'est le salon d'été. Le jardin, quelque petit qu'il soit, est cultivé. Si l'espace ne permet pas la culture en pleine terre, les fleurs empotées vont chercher en tous les coins quelques rayons de soleil. Ce goût pour les fleurs se retrouve dans toute l'île, chez les créoles de toutes les conditions. Ailleurs ce sont des arbres fruitiers qui remplissent les alentours des maisons. Cette disposition générale des emplacements donne à la ville, vue des pentes des montagnes qui l'avoisinent, un aspect tout particulier : on dirait un vaste parc, émaillé de maisons se cachant sous la verdure.

La partie de Saint-Denis en amphithéâtre devant la rade n'a plus le même aspect. Si le tracé des rues y est le même que sur le plateau, les besoins des affaires lui ont donné une autre physionomie. Bureaux des maisons de commerce, grands magasins, magasins de détail, s'ouvrent sur la rue même. Les administrations diverses s'agglomèrent sur le même point. L'on dirait les rues d'une ville commerciale de troisième ordre.

Le mouvement s'y condense de huit heures à onze heures du matin, de une heure à cinq heures du soir. A cinq heures tout se ferme et la vie se transporte en s'éparpillant sur le plateau. C'est l'heure où la chaleur tombe, où le soleil se cache derrière la montagne de l'ouest ; les maisons s'ouvrent, les stores des varangues se soulèvent, les jardins sont envahis, les barreaux, les tonnelles reçoivent les créoles en gracieuse toilette, qui veulent, sans sortir de chez

elles, prendre part à l'animation de la rue, voir les promeneurs, les passants et peut-être bien aussi, un peu, en être vues.

Cinq faubourgs entourent la ville proprement dite. Au S. O. du plateau, tout au pied de la montagne du Brûlé, le camp Ozoux ; placé sur un terrain particulier, divisé, subdivisé par une spéculation privée, il montre un amas de cases dont aucune n'arrive à l'élégance. Quelques mauvaises rues dont la municipalité n'a que peu de souci le parcourent sans tracé régulier. Esclaves affranchis en 1848, ouvriers leurs descendants, y ont construit leurs cases sur des lopins de terre achetés à beaux deniers comptant.

Au S. E. du plateau, le camp Giron commence à se couvrir de maisons construites par des bourses mieux fournies que celles du camp Ozoux. Le faubourg du Butor s'allonge le long de la route qui s'en va au vent de l'île ; il s'étend jusqu'à la large baie qui porte son nom. Sur le bord de la mer, entre l'amoncellement des galets du rivage et une magnifique allée de filaos,¹ la ville livra, en 1849, une longue bande de terrain aux esclaves que la révolution venait d'affranchir et faire citoyens (le nom leur est resté). Ils y construisirent sans ordre aucun de nombreuses paillottes qui se transforment peu à peu en cases plus habitables.

Du rempart O. du plateau, nous avons déjà vu le quartier de la Rivière. C'est une longue rue un peu sinueuse, construite sur l'ancien lit et séparée du rempart par le canal des moulins, œuvre de Mahé de La Bourdonnais qui dériva les eaux de la rivière pour alimenter la boulangerie et d'autres usines par lui construites. Vers le milieu, l'hôpital colonial où j'ai vécu, pour ainsi dire, dix années. Dans sa partie inférieure qui va jusqu'à la mer, cette rue est occupée par les camps des établissements de marine, par des cantines nombreuses, des boutiques et ces industries interlopes que comportent les environs d'une rade. La population noire y grouille sans cesse. Les jours de repos, c'est le temple en plein air de l'ivresse du rhum.

Un large pont en bois dont la construction solide défie les plus fortes avalaisons, alors même que les eaux torrentueuses viennent le frapper obliquement jusqu'au tablier, conduit au faubourg de la Petite Ile, quartier militaire de Saint-Denis.

¹ *Casuarina equisetifolia*. (L.)

Nous ne pouvons descendre de voiture avant d'avoir vu l'établissement de la Providence. Il est situé tout au pied de la montagne du Brûlé, sur le bord de la ravine et de la rivière de Butor. Une école professionnelle où deux cents enfants recevaient l'instruction primaire en même temps qu'ils apprenaient un métier, des ateliers nombreux, un pénitencier, un hospice pour les vieillards étaient, il y a quelques années, réunis entre les mains des Pères de la congrégation du Saint-Esprit. Sauf l'hospice qui appartient à l'assistance publique, tout était l'œuvre de ces Pères, œuvre largement subventionné par la colonie. A l'animation, au bruit des ateliers, au travail, ont succédé le vide et le silence. Une idée politique (et je parle ici de la petite politique locale) avait créé cet établissement, il y a 18 ans environ ; une autre idée politique l'a détruit en décembre 1868, à la suite de trois nuits de tapage et d'émeutes tristement terminées par des coups de fusil dans les rues de Saint-Denis. Les sommes considérables dépensées ont été rendues improductives, les cyclones achèvent l'œuvre des hommes. L'hospice des vieillards lui-même est vide ; c'est que l'on a décentralisé. A la Réunion, l'on a décentralisé à outrance, depuis quelques années.

Je crains, mon cher ami, que vous n'accusiez votre guide, et avec un peu de raison, de bavardage et de prolixité. Il ne voudrait pas cependant mériter la moindre comparaison avec ce propriétaire qui ne sait faire grâce à ses visiteurs de la moindre planche de ses choux ; aussi vous fait-il retourner au centre de Saint-Denis, à l'hôtel, pour y chercher un repos et un repas dont vous devez avoir besoin. S'il habitait encore la Réunion, il donnerait ordre de vous conduire chez lui, au quartier de la Rivière. Là, au pied d'un rempart de 60 mètres de hauteur, sous un groupe de vieux manguiers, ou à l'ombre d'un flamboyant qui, jetant en tous sens ses longues branches obliques, fait sur vos têtes un immense et impénétrable parasol, il vous convierait à accepter le classique verre de vieux rhum que tout créole, je dis mieux, que tout habitant prend comme apéritif avant ses repas. Cette coutume vous étonnera comme elle m'a étonné lors de mon arrivée dans la colonie, mais messire Gaster en a vite compris la nécessité. L'absinthe est heureusement fort peu courue, et le vieux rhum, pris dans de justes proportions, est un apéritif vrai et inoffensif pour des estomacs forcément un peu paresseux.

L'on nous dépose à l'hôtel d'Europe. L'hospitalité n'y est pas écossaise. Il nous offre de frais ombrages, des fauteuils profonds, des

chambres élémentaires et une table bien garnie où vos goûts et votre fantaisie trouveront la cuisine européenne ou la cuisine créole avec son riz, son piment et son kary safrané.

Si vous le voulez bien, nous bornerons ici notre première étape. Je vous laisse plongé dans votre fauteuil, prêt à vous donner à la sieste, ne serait-ce que pour obéir aux exigences de la couleur locale. Je vous retrouverai à votre réveil et avant de quitter Saint-Denis, vous me permettrez de vous parler succinctement de la climatologie de l'île et de vous faire connaître les éléments de la population bigarrée au milieu de laquelle vous allez passer quelques jours.

D^r GAUBE.



UNE EXCURSION AGRICOLE DANS LE SUD-OUEST.

LE CONCOURS RÉGIONAL DE MONT-DE-MARSAN.

La ville de Mont-de-Marsan avait été désignée, cette année, pour devenir le siège du concours régional de la circonscription du Sud-Ouest. Un concours dans les Landes, cette portion si caractéristique et si originale de notre territoire, devait être chose intéressante. Nous acceptâmes donc avec reconnaissance les fonctions de membre du jury que venait de nous conférer M. le Ministre de l'agriculture et qui devaient nous permettre d'étudier en détail la production de cette région.

Peu de contrées ont réalisé, en effet, depuis une vingtaine d'années d'aussi importantes transformations et présentent un plus grand intérêt.

« L'arrondissement de Mont-de-Marsan, écrivait en 1860 M. Léonce de Lavergne, bien qu'il renferme le chef-lieu du département, ne contient pas plus de 100,000 habitants sur 500,000 hectares comme le Tell africain ; dans la Lande proprement dite, il n'y a pas plus de 10 habitants par 100 hectares, et quels habitants ! Cette terre qui sera un jour populeuse et florissante, n'offre à l'œil qu'un spectacle de désolation ; c'est le désert tel qu'on va le chercher au delà des mers, avec son triste silence, sa végétation chétive et ses horizons infinis. Quand on le traverse on n'aperçoit que des cabanes de bergers semées de loin en loin, et quelquefois, au milieu du troupeau dispersé, le pâtre monté sur de longues échasses qui se dessine seul dans l'immensité... Ces Landes nourrissent en moyenne un mouton par hectare : c'est à peu près là leur unique produit. »

Aujourd'hui le voyageur rencontre sur son passage des champs de seigle, de maïs et d'importantes plantations de pins maritimes et de chênes-lièges. Il ne retrouve plus sur les parties restées incultes le pittoresque pasteur des Landes. Le berger a fait place au résinier, et de çà et de là on aperçoit des femmes et des enfants veillant à la garde du troupeau ou procédant aux travaux de culture qui leur incombent d'une façon presque exclusive, depuis que les plantations ont pris une grande extension. Tous les terrains situés le long de la voie, nous dit un voyageur originaire de ces pays, ont doublé et triplé de valeur depuis l'ouverture du chemin de fer ; il en a été de même de tous ceux qui bordent les routes nouvellement établies. Tel propriétaire citerait un achat de terre fait par lui dans sa jeunesse à raison de 12 fr. l'hectare qu'il aurait pu vendre depuis à 700 francs.

Pendant la guerre d'Amérique, nos produits résineux et leurs dérivés ont acquis une valeur triple, les procédés culturaux ont été améliorés et on retire aujourd'hui des récoltes trois fois plus abondantes. Mais une prospérité subite n'amène pas toujours l'épargne à sa suite. Les habitants des Landes, et particulièrement les travailleurs, ont contracté à l'époque où les résines avaient une grande valeur des habitudes de dépense que le retour à des prix plus modérés ne leur permet plus aujourd'hui de soutenir.

A notre arrivée à Mont-de-Marsan nous trouvons de faibles ressources ; il faut se contenter du moindre gîte et d'un coin de table, dût-on s'y trouver gêné. En revanche le concours avait été installé de la façon la plus heureuse sur la place du Lycée et sur un terrain avoisinant. On trouvait là réunis et classés dans le meilleur ordre 609 instruments ou machines, 494 animaux appartenant aux diverses races du Midi et 248 produits agricoles divers.

L'une des parties du concours qui a obtenu le plus de succès est incontestablement l'exposition des machines. On voyait bien que c'était là pour les visiteurs, non pas des produits à classer sous des hangars, mais des instruments nécessaires à la culture.

« La famille, dit un écrivain local, était nombreuse autrefois chez le paysan montagnard et venait chercher une occupation dans les contrées avoisinantes. Aujourd'hui, les hommes jeunes, enlevés par la conscription ou attirés dans les grandes villes et à l'étranger par les salaires élevés et par l'espoir d'améliorer leur condition, désertent la campagne. Les jeunes filles en font autant. Le vide se fait, pour ainsi dire, autour des propriétaires, qui succombent sous l'influence des causes générales que peuvent encore supporter les populations placées dans de meilleures conditions agricoles, sans pouvoir liquider des positions obérées, faute d'acheteurs pour les domaines mis en vente. »

Ce n'est pas de gaité de cœur que les cultivateurs des contrées plus avancées en agriculture se sont assujettis à l'emploi des machines ; ils y ont vu un bénéfice réel et un allègement de leurs charges. En Angleterre et aux Etats-Unis, la machine agricole est devenue l'accompagnement obligé de toute bonne exploitation ; elle est certainement destinée à rendre les mêmes services en France.

Les machines à battre étaient nombreuses sur le champ du concours. Nous avons vu là des machines à battre à vapeur et à manège, des machines vannant et criblant, battant en long ou en travers. A l'épreuve pratique, ces divers appareils ont tous donné d'excellents résultats. Quels sont donc les plus avantageux et ceux qu'on doit rechercher ? Un savant économiste, M. Londet, a établi, à l'aide de calculs, la comparaison du prix de revient du battage avec une machine à manège ordinaire de Lotz et une forte machine anglaise de Garrett, également mue par un manège. Il démontre que les machines puissantes battent plus économiquement dans les grandes exploitations que les machines de moyenne dimension. Poussant plus loin ses calculs, l'auteur trouve que les machines à deux chevaux sont plus avantageuses dans les exploitations moyennes que la machine Lotz ; il arrive enfin à un point où le battage au fléau est

moins coûteux que le battage avec les machines. Ceci, dit-il, s'explique aisément ; le prix du battage est constant, uniforme, suivant le nombre d'hectolitres à battre ; le battage à la machine va, au contraire, toujours en augmentant avec la diminution d'étendue des exploitations.

Les machines qui battent et nettoient le grain travaillent aussi plus économiquement que le fléau dans les grandes fermes ; mais n'y aurait-il que l'avantage de supprimer une partie des bras, ce serait un motif suffisant pour les adopter dans les contrées où la main-d'œuvre est rare.

Dans le Midi de la France où les battages se font par le dépiquage au moyen de rouleaux, on aime la paille brisée et les machines battant en long. Dans le Nord et auprès des grandes villes, on veut que la paille soit entière, parce qu'elle est dans cet état plus estimée des acheteurs, et on préfère alors les machines battant en travers.

Selon les circonstances, on doit donc préférer l'un ou l'autre de ces différents systèmes de batteuses. Les machines à battre qui ont donné les meilleurs résultats aux épreuves pratiques du concours et qui ont paru les mieux établies sont, d'après les appréciations du jury, pour les machines à battre à vapeur : les batteuses Del de Vierzon, Gérard de Vierzon, Cumming d'Orléans, et Lotz de Nantes ; et pour les machines à manège ; les batteuses Maréchaux de Montmorillon (Vienne), Lotz de Nantes, Mailhe d'Orthez, Bouilly de Bordeaux, Fuzellier de Saumur.

Nous arrivons à une spécialité d'instruments très utiles dans la région du Sud-Ouest où la fabrication du vin a une grande importance. Nous voulons parler des pressoirs.

Aujourd'hui les viticulteurs sont tous d'accord sur la nécessité de presser la vendange pour obtenir une fermentation prompte, uniforme et régulière, et retirer d'une certaine quantité de raisins plus de vin de première qualité.

On peut citer parmi les instruments de ce genre les plus perfectionnés le pressoir de MM. Mabile, d'Amboise. Ces constructeurs ont remplacé les engrenages par un système de clavettes biseautées, qui, après chaque coup du levier moteur, se désembrayent et viennent s'embrayer de nouveau dans les crans d'un disque fixé à l'écrou de pression. Cette disposition a l'avantage de supprimer des frottements nombreux d'engrenages, d'éviter des accidents et surtout de pouvoir exercer à l'extrémité du levier moteur, en raison de la grande réduction faite à la bielle correspondante, un effort considérable. Il suffit de l'action de un ou de deux hommes et d'un espace de 80 centimètres nécessaire au mouvement de va et vient du levier moteur, pour produire avec cet énergique engin une pression de 60,000 à 120,000 kilogrammes.

Signalons encore les pressoirs de MM. Saurain de Blois, Tardif de Tours, et Nogués de Séméac (Hautes-Pyrénées), qui sont solidement établis et ont donné d'excellents résultats à l'épreuve pratique.

A côté de cette série nous avons remarqué les égrenoires à maïs de MM. Mailhe d'Orthez, Carolis de Toulouse, Caperon d'Astafort, et les

trieurs de MM. Clert de Niort, Magnon, Dubreuil de Tonneins, dont la rapidité et la perfection dans le travail ne laissent que bien peu de choses à désirer.

Il a été fait, sur un terrain placé à proximité du concours, des essais de charrues tourne-oreille et de charrues destinées aux labours ordinaires. Nous avons regretté qu'on n'ait pas également expérimenté les charrues fouilleuses et les charrues défonceuses. En aucun pays, ces instruments ne peuvent rendre de plus grands services que dans le département des Landes.

Le sol des Landes est formé d'une couche de sable pur qui recouvre un sous-sol imperméable d'une nature particulière appelé *Alios*. Ces sables sont noyés en hiver et brûlants en été, et ce qui achève de les rendre inhabitables, l'eau qui y séjourne devient dégoûtante et malsaine pour les hommes et pour les animaux. Ces terres sont loin cependant d'être impropres à la production ; situées sous le plus admirable climat, formant une vaste plaine, avec une pente faible mais suffisante pour l'écoulement des eaux, elles portent, quand elles sont assainies, d'abondantes récoltes. Il suffit dans bien des cas, comme le prouvent les travaux de M. du Peyrat, directeur de la Ferme-École des Landes, de pratiquer d'énergiques labours et d'ouvrir des fossés dans des directions convenables.

« Nous avons été l'un des premiers, écrit-il dans un compte-rendu de sa culture, à introduire la fouilleuse dans cette région. Dès l'année 1850, nous avons commencé à fouiller nos terres à 40 et 45 centimètres, en passant la fouilleuse dans la raie ouverte à 0,20 centimètres par de bonnes charrues bien réglées que nous avons également introduites dans ce canton.... La Ferme-Ecole est maintenant parvenue à tripler ses rendements de ce qu'ils étaient avant l'introduction de sa culture, améliorée par les défoncements à la fouilleuse de 0,50 centimètres de profondeur, qu'elle exécute tous les quatre ans pour les betteraves qui sont la tête de son assolement..... Nous avons joint le drainage au défoncement, et dans ces conditions des champs qui ne rendaient que 8 hectolitres de blé à l'hectare en 1845, nous ont vite rendu 15 à 16 hectolitres, puis 20 hectolitres, et en 1872, très bonne année à la vérité, la moyenne générale a été de 26 hectolitres, et le maximum des meilleurs champs a été de 33 hectolitres.

« Notre expérience depuis vingt ans nous a démontré que le drainage seul serait à peu près sans effet et que le défoncement du sol à 50 centimètres de profondeur à la fouilleuse, et peut-être mieux à la charrue Brabant, pourvu que le fumier soit augmenté proportionnellement, est une amélioration moins coûteuse que le drainage et, tout bien pesé et calculé, plus productive. Nous ne pouvons encore en donner des preuves mathématiques suffisantes, mais en attendant, qu'il nous suffise de dire que la puissance d'une couche de terre meuble de 0,50 cent. d'épaisseur est telle que dans les grandes pluies on ne voit jamais les-eaux courir à la surface des champs, ce qui avait toujours lieu avant que notre sol argilo-siliceux imperméable ne fût ni drainé, ni défoncé, et cette retenue dans le sol est assurément une amélioration très considérable. »

Les essais de charrues vigneronnes, tourne-oreille et des charrues destinées aux labours ordinaires qui ont été faits à Mont-de-Marsan n'ont pu donner, comme il arrive toujours en pareil cas, que des résultats relatifs.

De tous les instruments agricoles, la charrue est le plus nécessaire et, en même temps, le plus difficile à perfectionner ; il n'y a pas de charrue parfaite, on peut même douter qu'il soit possible d'en trouver une qui satisfasse à toutes les conditions. Doit-on labourer un terrain adhérent et tenace, on allongera la partie antérieure de la charrue ; on la diminuera, au contraire, pour un sol sablonneux. Dans ce cas, la courbe de l'arrière-versoir est d'un plus court rayon. Dans un labour très profond, la terre brisée s'élève sur un plan incliné assez rapide pour qu'elle ne puisse pas retomber ; un arrière-versoir court et peu courbé suffit pour le renversement. Si la crête du sillon doit être bien relevée, l'arrière-versoir devient très long ; si la terre doit être brisée et ameublie, le centre du versoir antérieur prend une forme un peu convexe ; dans les terres qui se renversent difficilement, l'arrière-versoir devient plus offensif. C'est donc au cultivateur à choisir et à modifier les formes qui conviennent le mieux aux conditions de sa culture.

Les charrues tourne-oreille présentent des avantages particuliers sur les charrues ordinaires. Elles sont destinées à travailler le sol à plat, c'est-à-dire à le labourer sans jamais pratiquer d'ados ni de déreyures. Ce genre de labour est le seul qui puisse permettre de donner au sol une façon complète et économique. Un billon de 1 mètre à 1 m. 20 nécessite quatre traits de charrue soulevant chacun successivement de 0,25 à 0,30 de terre ; les deux premiers traits doivent donc recouvrir un ados de 0,50 à 0,60 de terre ou la moitié de la superficie totale du billon, et partant de tout le champ travaillé. Des planches de 10 et de 20 mètres de large ne laissent, au contraire, que $\frac{1}{16}$ et $\frac{1}{32}$ du même terrain hors des atteintes de la charrue ; mais elles occasionnent de grandes pertes de temps en tournées à chaque extrémité du champ. Avec la charrue tourne-oreille tous ces inconvénients sont évités. Aussi ces instruments qui autrefois étaient, pour ainsi dire, exclusivement employés dans les pays de montagnes, où il est indispensable de pouvoir verser constamment les bandes de terre d'un même côté, commencent-ils à prendre aujourd'hui une grande vogue.

Un grand nombre de charrues ont été essayées par le jury ; celles qui ont paru faire le meilleur travail avec le moins de tirage sont les charrues Dufau, Cazcaux, Tritschler, Garnier, et comme charrues vigneronnes, les charrues Cazcaux et Hourmagnan.

Ce qu'il y a de défectueux dans le travail de la charrue oblige à se servir d'autres instruments pour le compléter ; tels sont les rouleaux. Le jury a primé trois de ces instruments présentés par MM. Pecard de Nevers, Carolis de Toulouse et Tritschler de Limoges.

L'exposition des animaux attestait de grands progrès, surtout en ce qui concerne l'espèce bovine. On pouvait constater en comparant les animaux exposés cette année aux anciens types, de grandes modifications tant sous le rapport des formes que des aptitudes. A l'origine des concours, on a exagéré l'avantage de certaines races

étrangères et on les conseillait partout pour améliorer et modifier les types indigènes. Ce fut là une faute grave qui retarda l'amélioration de nos races méridionales. Les éleveurs savent maintenant tenir meilleur compte des conditions physiques telles que la nature du sol et du climat, des conditions économiques telles que les débouchés et l'état des capitaux. Au lieu de lutter contre ces deux grands éléments, ils ont cherché à utiliser ces forces naturelles en améliorant les cultures d'abord et, en second lieu, les produits, par une nourriture rationnelle et par une bonne sélection.

C'est ce qu'attestaient les belles collections d'animaux qui étaient exposées, cette année, au concours de Mont-de-Marsan. On rencontrait en première ligne, sous des tentes très bien disposées, les races des Pyrénées et des Landes, qui, plus rapprochées du concours, étaient venues là en plus grand nombre. Puis venait la race Gasconne nourrie sur les coteaux du Gers et par conséquent plus puissante ; la race Bazadaise plus petite parce qu'elle approche des Landes, mais remarquable par sa bonne conformation et son aptitude au travail ; la race Garonnaise élevée dans la riche plaine de la Garonne et qui par cela même est devenue une des plus fortes et des plus grandes de France ; enfin, une collection de vaches laitières appartenant aux races françaises, étrangères, pures ou croisées entre elles.

Il avait été mis à la disposition du jury deux prix spéciaux destinés à récompenser les deux plus belles collections du concours. Ces deux prix, appelés prix d'ensemble, ont été attribués à M. Hagetmau, propriétaire de six animaux de race Landaise primés, et à M. Alfred de Lavergne, propriétaire de cinq animaux Bazadais qui ont également remporté les prix de leur catégorie.

Les moutons forment le second capital de l'agriculture comme animaux, et sur beaucoup de points leur importance égale et dépasse celle du gros bétail. Cependant, il faut le dire, depuis un certain nombre d'années, l'élevage de ces animaux tend considérablement à diminuer. Les recensements faits sur le bétail, en 1852, 1857 et 1862, constatent une diminution croissante dans la production. C'est là un fait regrettable pour l'agriculture, tant au point de vue de l'élevage que par la perte des fumiers qui en devient la conséquence.

« Le nombre des moutons a baissé, dit M. Guillemin dans une étude sur l'agriculture du Sud-Ouest, de 26,000 à 20,000 têtes dans la vallée d'Ossau seulement..... C'est une industrie qui semble devoir à peu près disparaître ou modifier ses conditions d'existence. Le mouton des Pyrénées donne une laine grossière et peu abondante, la viande est de qualité inférieure ; le troupeau fournit surtout un fromage estimé dans le pays, mais qui serait avantageusement remplacé par le gruyère qui pourrait être fait avec le lait de vache au moyen de fruitières, comme celles qui existent dans les Alpes et dans le Jura.....¹ Les populations, ajoute-t-il, sont souvent en lutte avec

¹ Plusieurs ont été créées récemment dans le département des Hautes-Pyrénées, grâce à l'activité de M. Calvet, garde-général des forêts, et fonctionnent avec profit.

l'administration forestière au sujet des défends des forêts interdites au parcours des bestiaux, et elles attribuent en partie à cette cause la diminution de leurs troupeaux. »

A côté du reboisement des montagnes qui est une cause spéciale à certains pays, on peut signaler la division toujours croissante du sol comme étant une circonstance défavorable à l'élevage du mouton en France. Nos vieilles races sont rustiques, mais lentes à se développer. Avec le morcellement et ses conséquences, c'est-à-dire avec des surfaces plus cultivées et une production fourragère chargée d'un prix de revient quelquefois assez élevé, l'élevage de races aussi peu précoces n'est plus rémunérateur, et on doit successivement les abandonner. Ne serait-il pas opportun de créer, ainsi qu'on l'a déjà conseillé, à l'aide des races anglaises, un type plus précoce, susceptible de payer un élevage fait en partie à l'étable? Les races anglaises pures sont, comme on le sait, délicates, difficiles à élever; les métis, au contraire, conservent la rusticité des races locales et acquièrent les aptitudes de la race améliorante, lorsqu'on a soin surtout de faire intervenir cette dernière sur des animaux provenant du croisement de différentes races indigènes. La création d'un type ainsi formé pourrait servir à conserver à notre agriculture nationale une industrie qui est souvent avantageuse.

Le concours contenait quarante-neuf béliers ou lots de brebis appartenant aux races mérinos ou métis-mérinos, aux races françaises diverses, aux races étrangères diverses et aux croisements divers.

La plus belle exposition de cette partie du concours, qui a été jugée digne d'un prix d'ensemble, est celle de M. le baron de Lafage, de Beaumont-sur-Lèze (Haute-Garonne).

Les porcs étaient peu nombreux et presque tous de races anglaises ou croisées.

Les croisements entre les races indigènes et les races anglaises ont produit les meilleurs résultats, et on peut considérer aujourd'hui l'amélioration de l'espèce porcine comme un fait accompli.

La différence de climat et de fertilité a pour les animaux de l'espèce porcine peu d'importance, car ils vivent peu au grand air et doivent être surtout nourris à l'étable. Rien ne pouvait donc s'opposer à une prompt transformation de nos races locales par l'intervention d'animaux étrangers.

A l'origine on a tenté l'élevage des races étrangères pures, mais les consommateurs ont trouvé que ces animaux donnaient à poids égal une chair moins abondante, plus molle et moins agréable à manger. On a adopté alors le type intermédiaire actuel qui, tout en conservant les qualités de nos races indigènes, s'engraisse avec facilité.

Le prix d'ensemble a été attribué à M. Campagnolles, de Bordières (Hautes-Pyrénées), pour ses animaux New-Leicester-Manchester qui donnent à deux ans un poids de 300 kilos.

Une exposition d'animaux de basse-cour : poules, oies, canards (etc.) complétait cet ensemble.

Il y a quelques années on était allé chercher des espèces extraordinaires sur les bords du Gange, en Chine ou en Malaisie. Ces variétés de fantaisie sont peu appréciées sur les marchés et tendent à disparaître de jour en jour. On ne les retrouve plus aujourd'hui que chez des amateurs qui les produisent encore dans les concours. Rien ne vaut, en effet, comme finesse et blancheur de chair, comme pondueuse et couveuse, la poule noire de nos contrées ou bien encore les variétés très connues de la Bresse, du Mans et de Barbezieux. On peut en dire autant de nos belles oies de Toulouse qui sont sans rivales.

La société d'agriculture des Landes avait joint, en outre, à cette importante exhibition une exposition de fleurs, de fruits et produits maraîchers qui n'était pas la partie la moins intéressante à visiter.

Tel a été l'ensemble du concours de Mont-de-Marsan. On aurait désiré y trouver, comme l'année dernière à Pau, une exposition hippique. Des considérations d'économie s'y sont opposées. Espérons qu'à l'avenir les ressources du budget seront moins restreintes et que cette regrettable lacune pourra être comblée.

L. BRUGUIÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Les poètes, cette fois, ont enfin secoué la torpeur que nous leur reprochions depuis quelque temps. Nous avons aujourd'hui des noms et des œuvres à signaler, et le seul regret qui doive nous rester dans la circonstance, c'est de ne pouvoir sérieusement qualifier de *chef-d'œuvre* aucune des rhapsodies dont nous vous devons la nomenclature. Hélas ! chers lecteurs, les chefs-d'œuvre sont trop rares de nos jours, pour que ce regret puisse se transformer chez vous en étonnement.

Sachons donc faire contre fortune bon cœur et citons héroïquement :

AM. Touroude. — *L'Échafaud* (Lemerre. — 1 vol. in-18).

Jean Aicard. — *Poèmes de Provence* (Lemerre. — 1 vol. in-16.)

M^{me} Ackermann. — *Poésies* (Lemerre. — 1 vol. in-12.)

Trois œuvres n'émergeant pas d'une honnête médiocrité.

Gabriel Beau. — *Chants d'amour et de paix* (Lemerre. — In-12).

Recueil d'une faiblesse décourageante, où les efforts lyriques de l'auteur se traduisent en une prose cadencée et monotone, sans élan, sans inspiration, sans charme nis aveur.

Robinot-Bertrand. — *La Fête de Madeleine* (Lemerre. — In-12).

Poème infiniment plus singulier que remarquable ; versification torturée, hémistiches extravagants, césures convulsives et fantasques. Ecoutez plutôt, lecteurs :

« Comme un serpent blessé qui glisse et fuit, l'éclair

« Rapide, de zigzags brûlants, sillonna l'air... »

N'est-ce pas l'harmonie elle-même, dans une de ses manifestations les plus idéales et les plus suaves ?

Numa d'Angély. — *Cent petites toiles champêtres* (Lemerre. — 1 vol. in-18).
Cent sonnets, dont aucun ne vaut le moindre poème.

Décidément, abondance et richesse ne doivent pas être considérées comme choses équivalentes, et si nous tenons absolument à placer ici quelque formule admirative, c'est en dehors des œuvres nouvelles, dans les exhumations ou les réimpressions diverses, qu'il est indispensable d'en rechercher l'occasion.

En éliminant d'abord une réédition de ces *Etudes dramatiques* un peu glabres com-mises par Auguste Barbier sous la forme de deux tragédies (Dentu. — 1 vol. in-12), nous trouvons une charmante édition des *Œuvres complètes* d'Emile Deschamps (Lemerre. — 6 vol. in-18), un excellent tirage des *Poésies de Malherbe* dans la *nouvelle collection Jannet* (Lemerre. — 1 vol. in-16) et enfin, chez le même éditeur, le tome second des *Œuvres de Jean Racine*, dans cette délicieuse série qui, sous le nom de *Petite bibliothèque littéraire*, fait le bonheur d'un si grand nombre de bibliophiles sérieux.

Il serait oiseux sans doute de revenir sur des œuvres classiques dont les innom-brables commentateurs ont dit et redit tous les mérites; mais on nous permettra bien de remarquer, en revanche, que c'est pour la première fois que les *Œuvres* d'Emile Deschamps sont ainsi présentées au public.

Tout n'est pas à admirer, il est vrai, dans les nombreuses pages du poète que la mort vint arracher en 1871 à une réputation un peu surfaite; ses essais de traduc-tion en vers de plusieurs chefs-d'œuvre du grand Molière sont plutôt un crime de lèse-génie qu'une conception heureuse; mais on ne saurait toutefois refuser à cet aimable écrivain une science réelle du rythme, une inspiration souvent heureuse, sinon puis-sante, une facture gracieuse, mouvementée et agréable.

Nous voici un peu attardés, chers lecteurs, au milieu des rimeurs et des poètes. La faute en est un peu, vous le voyez, à cet infatigable éditeur Lemerre, dont le courage devant les révasseries des poëteux du jour est vraiment remarquable et bien digne, le plus souvent, d'un sort meilleur.

Hâtons-nous maintenant, si nous voulons pouvoir utiliser tous nos documents.

La fiction en prose, — romans, contes, nouvelles et divagations variées, — est re-présentée, cette fois comme toujours, par de nombreux échantillons plus ou moins remarquables. Un triage sévère est ici fort utile et nous devons nous borner aux indi-cations suivantes :

Jules Erkmann. — *Les Veillées Alsaciennes* (Dentu. — 1 vol. in-12).
Récits pleins d'intérêt et de charme.

Eug. Chavette. — *L'Héritage d'un Pique-assiette* (Dentu. — 3 vol. in-12).
Trilogie assez bien charpentée, mais d'un mérite littéraire fort restreint.

Miss E. Braddon. — *Les Oiseaux de proie* (Hachette. — 2 vol. in-12).
L'appréciation exacte de pareilles œuvres est à peu près impossible pour quiconque est étranger au langage d'Outre-Manche. Sous la plume incolore du soporifique Ber-nard Derosne, les créations anglaises revêtent invariablement un caractère indécis et morose à épouvanter le plus intrépide lecteur. C'est le traducteur qui est certain-ement ici le plus coupable.

Albéric Second. — *Les Demoiselles du Ronçay* (Dentu. — 1 vol. in-12).
Ouvrage médiocre d'intérêt, quoique convenable de style.

Mie d'Aghonne. — *La Perle de Candelair* (Dentu. — 1 vol. in-12).
Albert Maurin. — *Les Amoureux de Miette. — Mœurs et paysages de la Provence.*
(Lib. Contemp. — 1 vol. in-12).

Deux livres dont les titres seuls nous sont connus.

De Lescure. — *Les Chevaliers de la Mouche à Miel* (Dentu. — 2 vol. in-12).

Paul Féval. — *Le Loup blanc* (Dentu. — 1 vol. in-12).

On connaît bien la manière de ce romancier populaire. — D'une imagination féconde, d'un style nerveux et rapide, ses drames, puissamment conçus, se démènent trop sou-vent dans un inextricable réseau d'incidents incompréhensibles. — *Le Loup blanc* est loin de mentir à son origine.

Alph. Daudet. — *Les Femmes d'artistes* (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Mais, s'il vous plaît, chers lecteurs, nous arrêterons ici cette liste bien assez longue, pour cataloguer au passage deux volumes de voyage d'un intérêt plus direct et plus vrai :

Lucien Du Bois — *Lettres sur l'Italie* (Ghio. — 1 vol. in-8o.)

Bien qu'il soit loin de briller par le style, ce livre sur Naples est néanmoins une excellente monographie d'un pays qui a fait l'objet de mille descriptions ou études, toutes assez banales et insuffisantes.

Thomas Anquetil. — *Aventures et chasses dans l'extrême Orient*. — 1^{re} partie : *Hommes et bêtes* (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

On parle avec éloges de cet ouvrage encore incomplet, sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

Nous nous sommes départi un peu trop aujourd'hui de notre concision ordinaire. Malheureusement notre siège est fait, la remarque est tardive et nous voici obligé d'accélérer notre allure pour rester dans les limites qui nous sont fixées.

Les quelques ouvrages suivants de science et d'histoire doivent, en conséquence, être énumérés sans commentaires :

Jules Verne. — *Le Docteur Ox. Maître Zacharius*, etc.

(Hetzel. — 1 vol. in-12.)

Ed. Jannetaz. — *Les Roches. — Guide pratique*

(Rothschild. — 1 vol. in-12.)

Charles Yriarte. — *La vie d'un patricien de Venise au XVI^e siècle* (Plon. — 1 vol. in-8o)

Souvenirs de M^{me} de Caylus (Lemerre. — 1 vol. in-18).

E. Giraudet. — *Histoire de la ville de Tours* (Tours. — 2 vol. in-8o).

Quant aux œuvres essentiellement littéraires, par lesquelles nous terminions d'habitude ce *Bulletin* mensuel, elles sont heureusement peu nombreuses, et notre nomenclature à cet égard peut très bien se réduire au petit nombre de citations suivantes :

Guy de Charnacé. — *Causeries sur mes contemporains* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Pages non moins spirituelles que malicieuses.

De Reffenberg. — *Des marques et devises mises sur leurs livres par un grand nombre d'amateurs* (Rouveyre. — 1 vol. in-12).

Un petit recueil curieux, auquel feront honneur sans doute tous les bibliophiles.

Noël du Fail. — *Œuvres facétieuses*. — Notes par J. Assezat (Bibliothèque Elzévirienne. — Daffis. — In-18).

Réimpression intéressante. Malgré ses nombreuses licences de langage, Noël du Fail mérite assurément d'être lu par quiconque s'intéresse réellement aux choses de l'esprit.

Alex. Manzoni. — *Théâtre et poésies*. — Traduction de Latour (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Elégante traduction des œuvres lyriques et dramatiques du célèbre poète italien.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **J. Michel et Médan**, à Agen.

Agen, Imprimerie de Prosper Noubel.

LES

DÉBORDEMENTS DE LA GARONNE

DANS L'AGENAIS,

DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS.

Le bassin hydrographique de la Garonne, d'une longueur de 505 kilomètres, se partage naturellement en trois parties distinctes :

- La 1^{re} comprend la région des sources proprement dites ;
- La 2^e — la section fluviale, de Toulouse à Bordeaux ;
- La 3^e — la section maritime, de Bordeaux à l'Océan.

Nous examinerons sommairement les parages supérieurs, pour porter plus spécialement notre attention sur la configuration centrale du fleuve, laissant de côté la dernière section, qui obéit absolument aux influences océaniques.

A l'extrémité de la vallée d'Aran, et près du village de Trédos, sur le territoire espagnol, deux belles fontaines sortent des flancs d'un rocher et sont comme les yeux (ojos), ou comme nous dirions, les sources du fleuve. Leur altitude est de 1,872 mètres au-dessus du niveau de la mer, pris à Royan.

Le bassin supérieur de la Garonne est d'une superficie d'un million d'hectares ou de 10,240 kilomètres carrés.

La plaine et la montagne se subdivisent en deux parties presque égales :

La première contient 4,961 kilomètres carrés.

La seconde — 5,279 —

Le régime de la Garonne, en amont de Toulouse, est pour ainsi dire torrentiel.

De Trédos au Pont du Roy (origine du flottage), sur 48 kilomè-

tres, la pente est celle des Gaves des Pyrénées, de 27 mètres par 1,000 mètres;

Du Pont du Roy au confluent du Salat (origine de la navigation), sur 86 kilomètres de parcours, la déclivité est de 3^m 79 par kilomètre.

Enfin, du confluent du Salat à Toulouse, sur 80 kilomètres, elle s'affaiblit et n'atteint plus que 1^m 65 par 1,000 mètres.

Comme on le voit, les pentes des eaux ordinaires se distribuent d'une manière fort inégale, ainsi qu'il arrive à toute rivière qui charrie des galets et des cailloux. Il n'y a aucun intérêt de flottage ou de navigation à considérer.

Tous les météorologistes ont observé qu'il tombe trois fois plus d'eau sous forme de pluie et de neiges sur les montagnes que sur les plaines.

Les vents qui amènent la pluie dans cette zone, sont principalement les vents d'Ouest et de Nord-Ouest; — ce qui différencie le climat des Pyrénées de celui des Cévennes. Ce dernier, en effet, sans être en dehors de l'influence des courants aériens venant de l'Atlantique, paraît recevoir ses plus grandes pluies de l'action des vents de Sud-Est traversant le bassin de la Méditerranée.

La fusion des neiges est en rapport avec la hauteur des montagnes. Ainsi elles restent :

1	mois intactes à	650 mètres de hauteur au-dessus de la mer.	
2	"	930	—
3	"	1,170	—
4	"	1,370	—
5	"	1,530	—
7	"	1,750	—
9	"	1,950	—
10	"	2,090	—
11	"	2,240	—
12	"	2,450	—

Ces observations ont été faites sur le versant français dans les vallées du Salat, d'Aleth, , de l'Arac et du Garbet.

Quant aux galets charriés par la Garonne et enlevés par blocs aux roches des montagnes, ils s'avancent rapidement selon le degré de déclivité du lit et arrivent graduellement à former des bancs de graviers de distance en distance. Ces galets diminuent de grosseur au fur et à mesure que la pente de la rivière s'amoindrit, de telle

sorte qu'aux approches de Langon et de Bordeaux, le fleuve ne contient plus que du sable et de la vase.

La section fluviale comprise entre Toulouse et Bordeaux est la portion la plus riche et la plus intéressante de cette magnifique zone.

Le fleuve baigne 4 départements :

La Haute-Garonne, sur un parcours de.....	33.298	mètres.
Le Tarn-et-Garonne, —	81.000	—
Le Lot-et-Garonne, —	107.750	—
La Gironde, —	69.960	—

ENSEMBLE.....	292.000	mètres.
---------------	---------	---------

Le lit moyen du fleuve a une largeur de 120^m à Toulouse.
150 à Agen.
170 à Langoiran.
et 500 à Bordeaux.

Le lit majeur par lequel s'écoulent les grands débordements mesure :

Dans la haute Garonne..... 1.390 mètres de largeur.

Dans le Tarn-et-Garonne :

en amont du Tarn...	2.948	—
en aval.....	3.067	—

Dans le Lot-et-Garonne :

en amont d'Agen.....	3.752	—
en amont du Lot....	3.473	—
en aval du Lot.....	3.994	—

La Garonne est généralement peu encaissée.

Ses berges sont formées d'une couche d'alluvions recouvrant des bancs de graviers.

Ces bancs reposent eux-mêmes sur le tuf qui s'aperçoit partout lorsque l'étiage arrive.

Les sinuosités que décrit le tracé du fleuve jouent un grand rôle dans la formation des profondeurs du thalweg. Sur 82 courbes, la rive gauche en compte 47 et la rive droite 35 entre Toulouse et Bordeaux. Le plus grand rayon de courbure est celui de la Garonnelle, 7,400 mètres, et le plus faible celui de Caudrot, 255 mètres.

La pente ordinaire est répartie en une multitude de biefs et de ra-

pides. Elle est de 126 mètres 47 cent., sur l'ensemble des 292 kilomètres qui séparent Toulouse de Bordeaux, c'est-à-dire qu'elle varie entre 0^m 75 et 0^m 04 par kilomètre. La moyenne admise est celle de 0^m 30 par kilomètre.

Pente des crues.

Cette pente est égale à la pente moyenne de la vallée.

La vitesse de la propagation de la vague est bien différente de la vitesse de l'eau. La première est excessive; la deuxième très faible.

En descendant la Garonne pendant une crue sur un bateau monté par 4 rameurs, on fait 20 kilom. à l'heure.

Ainsi, partant d'Agen, à 10 heures du matin, après le maximum d'une crue devant cette ville, on rejoint le maximum de la vague près d'Aiguillon; puis, on la devance de plus en plus; — de telle sorte, qu'on arrive à La Réole, 18 heures avant que le maximum soit venu devant ce port.

Le module ou mesure des eaux débitées par la Garonne a été souvent l'objet des calculs des ingénieurs.

Au zéro de l'échelle d'étiage,

le fleuve roule.....	35 m. cub. par seconde, à Toulouse.
et	102 — à Agen.
A 1 ^m de hauteur.....	146 — à Toulouse.
—	422 — à Agen.
A 2 ^m —	556 — à Toulouse.
—	838 — à Agen.
A 2 ^m 40 M. Baumgarten a trouvé	659 — à Marmande.
A 2 ^m 80 M. Fargues a trouvé..	680 — à Castets.
A 2 ^m 63 ce même ingénieur a trouvé.....	689 — à Langon.

Le débit moyen annuel de la Garonne en ce dernier lieu, est donc de 21 milliards 920 millions de mètres cubes d'eau.

En comparant les débits mensuels, on arrive à ce résultat que c'est pendant le mois d'avril qu'il passe le plus d'eau, et pendant le mois d'août, qu'il en passe le moins.

L'eau retenue par les marées au-dessous de Castets est de 5,000 mètres cubes.

Lorsque le jusan ou l'eau du fleuve par opposition au flot de l'Océan est à 2^m 50, les plus grandes marées ne produisent à Langon qu'un gonflement de 0^m 30 centimètres et tout effet cesse, lorsque le jusan dépasse 5 et 6 mètres.

Débit des débordements.

Les crues du fleuve ne prennent d'importance qu'à partir de 2^m 50 en amont du confluent du Tarn, et de 5 mètres en aval de ce point.

Les calculs dressés pour connaître les volumes débités n'ont d'exactitude véritable que pour ceux compris entre 5 et 7 mètres.

Les voici :

De 5 mètres	à 5 ^m 40	de hauteur au-dessus de l'étiage...	2,500 mètres par seconde.
De 5 ^m 40	à 5 ^m 80	id.....	2,850 —
De 5 ^m 80	à 6 ^m 20	id.....	3,450 —
De 6 ^m 20	à 6 ^m 60	id.....	3,850 —
De 6 ^m 60	à 7 ^m 00	id.....	4,100 —

Au dessus de 7 mètres les évaluations sont approximatives.

De 7 ^m 00	à 7 ^m 40	id.....	4,550 m. c.
De 8 ^m 00	à 8 ^m 60	id.....	6,050 —
De 8 ^m 60	à 9 ^m 20	id.....	6,800 —
De 9 ^m 20	à 10 ^m 00	id.....	7,550 —
De 10 ^m 00	à 11 ^m 00	id.....	8,250 —

L'énorme débit de 8,250 mètres cubes par seconde s'est présenté plusieurs fois, comme on le verra dans la chronologie des grandes crues de la Garonne.

Chronologie des inondations de la Garonne.

La civilisation a fait à peu près disparaître ou du moins a considérablement atténué les famines, les épidémies et ces pestes noires qui se lisent dans les annales du moyen-âge. Seul, le fléau des inondations nous est resté comme un legs de ce vieux passé !

De même qu'au temps où la Gaule était couverte de forêts, ce fléau est victorieux des endiguements, des dérivations, des reboisements eux-mêmes, dont on espère tant ! Il ne se passe pas, on le sait, quelques 5 ou 10 ans, sans que l'une de nos provinces ne se trouve tout-à-coup submergée par des masses d'eau provenant des

pluies. En peu d'instants, les terres végétales, les moissons, les métairies, les ponts sont dévastés, les routes latérales et les chemins de fer eux-mêmes emportés.

Dieu nous garde le plus possible du retour de ces catastrophes qui désolent l'humanité et ruinent tant de contrées !

Passons rapidement en revue cette longue série de débordements, à partir des époques où la tradition et les annales de notre région nous ont légué la mémoire de ces tristes souvenirs.

Sans remonter au déluge universel, qui arriva, selon les Saintes Ecritures, 3,300 avant Jésus-Christ, nous découvrons que le premier débordement signalé de la Garonne eut lieu vers la fin du ^{vi} siècle.

« En octobre 580, notre pays, dit Grégoire de Tours, fut accablé d'un tel déluge d'eau que la pluie ne cessa de tomber pendant douze jours. Le territoire fut inondé de telle sorte que beaucoup de gens furent dans l'impossibilité de semer. Les rivières sortirent des limites qu'elles n'avaient jamais franchies ; ce qui causa la perte de beaucoup de troupeaux, un grand dommage pour l'agriculture et la ruine de beaucoup d'édifices.

« Les pluies ayant cessé, les arbres fleurirent une seconde fois, quoiqu'on fût alors au mois d'octobre.

« On vit un matin, avant la naissance du jour, un feu qui parcourut le ciel et disparut à l'horizon oriental, et on entendit partout un bruit semblable à celui d'un arbre énorme qui tombe. La ville de Bordeaux fut violemment ébranlée par un tremblement de terre. Ses murs furent en danger de tomber. Tout le peuple effrayé de la crainte de la mort, crut que s'il ne prenait la fuite, il allait être englouti dans les maisons ; en sorte que beaucoup passèrent en d'autres cités. La commotion se fit sentir jusqu'en Espagne... d'immenses rochers se détachèrent des monts Pyrénées et écrasèrent des troupeaux et des hommes. La main de Dieu alluma dans les bourgs du territoire de Bordeaux, un incendie, qui embrasait soudainement les maisons et les champs et dévora toutes les plantes.

« Ces prodiges furent suivis d'une cruelle contagion qui dura grand nombre d'années. Le cours des saisons semblait dérangé : en plein été on se serait cru au cœur de l'hiver ; aussi y eut-il huit grandes inondations entre les années 480 et 592. »

Au mois de mars 585, dit la *Chronique de Frédégaire*, pendant que l'armée de Gontran poursuivait les troupes d'Aquitaine soulevées par Gondovald, la Garonne déborda et engloutit dans ses flots une mul-

titude de soldats qui venaient de piller et d'incendier la ville du Mas-d'Agenais.

En 587, Didier, l'un des généraux de Gontran, s'empara d'Agen et fit enlever de la collégiale Saint-Caprais, où elle s'était réfugiée, la femme de Regenwald, général de Chilpéric. Il eut les plus grandes peines à la conduire à Toulouse, à cause d'un grand débordement de la Garonne.

En 588, Lupus, duc de Gascogne, profita d'une grande crue du fleuve pour s'emparer de toute la partie de l'Agenais située sur la rive gauche.

590 et 592. — Ces inondations si souvent réitérées engendrèrent des maladies épidémiques et la destruction périodique des récoltes sur de vastes étendues de pays. On fit du pain avec des pépins de raisins, des noisettes, des racines de fougère pulvérisées. Les plus affamés se jetaient sur des herbes humides qui les faisaient enfler et périr misérablement.

Fortunat écrivait : « que les eaux étaient bien grosses et bien grasses, mais que l'aspect des moissons et des vendanges était affreusement maigre. »

A cette époque, la plus grande partie de la Gaule était couverte d'épaisses forêts.

Ce n'est donc pas l'action des déboisements qui a déterminé, comme on le prétend aujourd'hui, ces effroyables calamités.

Les défrichements du sol n'ont sérieusement commencé qu'à partir de la révolution de 1789, avec l'abolition des droits féodaux.

A l'époque dont parle Frédégaire, il n'y avait ni endiguement, ni levées pour se garantir du danger des crues se renouvelant fréquemment, ni canaux de dérivation abaissant le niveau des eaux ; seulement, l'inondation n'avait pas dans ces temps reculés les désastreuses conséquences qui en ont fait, par la suite et de nos jours, l'un de nos plus grands fléaux.

De grands centres de commerce et d'industrie, des populations actives et nombreuses ne se trouvaient pas échelonnés le long des rives, et le fleuve, en sortant de son lit, ne venait pas submerger des richesses considérables, apporter l'épouvante et la désolation parmi des masses d'habitants, anéantir leur fortune et mettre en péril leur existence.

C'est sans doute à cette raison qu'il faut attribuer le peu de mentions accordées par les chroniqueurs anciens au phénomène des

inondations. — Aussi, ne trouvons-nous aucune indication de ce genre dans les annales du septième siècle.

Les grandes crues du siècle suivant nous sont également inconnues, à l'exception de celle de 732.

En 732, au mois de septembre, au moment où Karle Martel écrasa l'armée d'Abdérame entre Tours et Poitiers, les Sarrasins, battus sur les bords de la Loire, ne purent franchir la Garonne, à cause d'une crue extraordinaire. Ces barbares saccagèrent le pays, brûlèrent les églises et ajoutèrent d'affreux malheurs à ceux du débordement, qui avait été provoqué par douze jours de pluies continuelles.

En 809, 815, 821, 826, 841, 852, 868, 886, 891, — saint Grégoire signale le retour des inondations de notre fleuve. Pendant ce siècle, « l'invasion des peuples du Nord dans nos parages, à Marmande « surtout, augmenta par leurs pillages et leurs exactions les revers « dont Dieu se servait pour châtier la pauvre humanité et lui inspirer « une terreur salutaire. »

Les populations riveraines furent réduites à se réfugier sur le versant des coteaux ; aussi trouve-t-on, à moitié côte, entre Moissac et Marmande, la trace de l'ancienne voie qui sillonnait notre grande vallée.

Louis-le-Débonnaire, né à Casseuil, près La Réole, en 778, ordonna les premiers travaux défensifs contre les inondations. Il chargea Pepin, son fils, roi d'Aquitaine, d'exécuter certaines levées sur les bords de la Garonne et de la Loire.

Les chroniques ne contiennent qu'une seule mention : celle de 991, sans commentaire.

1003, 1012, 1029, 1037. — Belleforest écrit dans ses grandes annales :

« Les pluies furent si grandes et durèrent si longtemps en Aquitaine, pendant les années ci-dessus relatées, qu'il n'y eut rivière « qui ne se desbordat et ne fist grands maux et dégât et ne fut « cause d'affreuse pestilence. »

En 1119, — 1120, — 1131, — 1168, — 1175, — 1196 (très grande crue). Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre et seigneur d'Aquitaine, prescrivit des travaux pour remédier aux inondations de la Garonne, et notamment des digues insubmersibles. Il exemptait de tous droits seigneuriaux les serfs qui se dévouaient à ces entreprises.

Louis XI renouvela ces exemptions, ainsi que Louis XIV, en 1645.

En 1206, sous Philippe Auguste, au mois de décembre, la crue fut plus forte que celle de 1196.

1212. Au milieu de la croisade contre les Albigeois, Simon de Montfort ne put poursuivre les hérétiques, protégés qu'ils étaient par les inondations des rivières.

1219 (avril), — 1226 (septembre), — 1277, — 1280, — 1295.

En 1306, — 1315, — 1338, — 1356, — 1362, — 1375, — 1381. Les dates restent sans autres détails.

Pendant l'hiver de 1407 — 1408, des inondations extraordinaires coïncidèrent avec une saison extrêmement rigoureuse. La violence des froids fit périr quantité de pauvres gens. Beaucoup furent noyés et grand nombre de moulins et autres édifices furent renversés. Le duc d'Orléans fut contraint de lever le siège de quelques villes riveraines de la Garonne et de suspendre sa lutte contre les Anglais.

En 1414, — 1421, les crues se renouvelèrent.

En 1426, « au mois de juin, furent les eaux si grandes que la propre nuyt de Saint-Jehan, quand le feu fut allumé et que les gens dansaient autour, la Garonne crut tant, qu'elle destaindre le feu ; pour ce, fut faicte une procession générale et moult piteux sermons. »

En 1427, « nouveaux malheurs furent causés par l'intempérie exceptionnelle des saisons. Depuis la moitié du moy d'avril, jusqu'au lundy de la Pentecôte, qui fut le neufvième jour de juin, il ne *fin*a de pleuvoir. »

Au mois d'octobre 1428, dit Jehan Darnalt, en son livre sur les *Antiquités d'Agenois*, « la Garonne se desborda tellement quelle entra dans la ville d'Agen, par la porte Saint-Georges. Il s'y fit procession générale, où fut portée de Saint-Estienne, l'image de Notre-Dame, sur le degré du pont de Garonne. Dès lors, l'eau commença à diminuer. »

La plus formidable des inondations signalées dans le cours des âges eut lieu à la fin du mois d'octobre 1435.

Au moment où Raymond de Montpezat venait de s'emparer de Castelmoron et de le démolir, des pluies torrentielles submergèrent tout le bassin de la Garonne.

A Agen, la rivière atteignit une hauteur sans précédent. (12 m. 50 approximativement au-dessus de l'étiage actuel.) Elle franchit le pont décrété par Richard I^{er}, roi d'Angleterre, et terminé sur les ordres donnés le 20 janvier 1324, par Charles IV.

« Les bâteaux, raconte Darnalt, *naviguaient par-dessus les murs de la ville*, au-devant des Cordeliers. L'eau entrant par la porte de Garonne jusques aux Jacobins, alla sur l'autel des Cordeliers du Capitoul, plus d'une cane de hauteur, et sur l'autel des Augustins, jusqu'à la ceinture de l'image du saint, faisant large ceinture autoür l'image Nostre-Dame, sans la toucher. Passa aussi par dessus l'autel Saint Fiary, courant les rues, la place d'Agen et les boucheries, montant jusques à la barre de la porte du Pin. »

Les débordements postérieurs arrivèrent :

En 1471, — 1476, — 1493, — 1496; ce dernier surgit très rapidement à la fin du mois de novembre et endommagea les terres fraîchement ensemencées.

La première grande crue du siècle de la Renaissance eut lieu en juillet 1501.

Au sujet de celle de 1527, l'annaliste Lemaire écrit : « Nous avons vu depuis 10 ans, les grandes inondations des rivières, les tempêtes et tourbillons en icelles eslevés, les hommes abismés, les édifices abattus et les animaux engloutis, afin que sensibles et insensibles, raisonnables et brutes se sentissent de cette ruine et que l'homme pensât d'où provient la cause de ces ravages, ne la réfère au seul effort de nature, mains plutost à justice de Dieu. »

Les débordements de 1544 et 1548 eurent lieu en novembre. D'autres en 1557, — 1561, — 1566.

La haute crue du 28 mai 1567 arriva au moment où les calvinistes venaient de prêcher « leurs mondanitez, » à Nérac, sous la protection de la reine de Navarre.

Le samedi 2 décembre 1570, le débordement fut considérable. 1571, — octobre 1573, — 1578, — août 1580, — 1590.

En 1599, dit Argenton, l'inondation renversa le mur d'enceinte de la ville, vis-à-vis le couvent des Cordeliers, au moment où on élevait dans l'église de ces religieux, un mausolée à la mémoire de Monluc, sénéchal d'Agenois, et neveu du maréchal.

D'après les registres de la jurade déposés aux archives de l'Hôtel-de-Ville, un procès-verbal fut dressé par le juge-mage Jaydorzy, assisté des consuls Cambefort, Jehan de Foix et Bernard Berduc, pour constater les dommages résultant du débordement du 22 novembre 1604. La Garonne avait détruit dans la ville, quatre ponts, renversé les murailles fortifiées et bon nombre de maisons dans les quartiers Saint-Georges et Saint-Antoine

Henry IV, témoin de l'inondation des rivières et de leurs ravages, écrivit à Sully cette lettre mémorable :

« Mon amy ,

« Pour ce qui touche la ruïne des eaux, Dieu m'a baillé
« mes subjects pour les conserver comme mes enfants. Que mon
« Conseil les traicte avec charité ; — qu'on les secoure de tout ce
« que l'on jugera que je pourrai faire. Je finirai, vous assurant que
« je vous aime bien.

« Signé : HENRY. »

En 1605, les jurats d'Agen envoyèrent à Paris, auprès du Roy, le consul Cambefort, sieur de Selves, pour réclamer le dégrèvement des tailles, à propos des débordements de la Garonne. Ce fut avec peine que Sully accorda les crédits indispensables à la restauration des ponts renversés et des chemins royaux entièrement ravinés autour d'Agen.

Le retour des fortes inondations eut lieu le 30 janvier 1616;

En février 1618, l'eau monta entre 9 et 10 mètres, au port d'Agen;

De 1623 à 1633, il y eut dix grandes crues successives. En 1636, les 29 et 30 mars, l'inondation fut semblable à celle de 1618;

En 1640, les 21 et 22 mars; le dimanche 24 février 1641, jour de la fête de saint Mathias; le 25 novembre 1645; le 11 avril 1646; le 9 décembre 1647.

Le 25 juillet 1652, Argenton rappelle : « que la crue envahit la
« ville. Elle vint, le 26, jusqu'au puits du Saumon, au collège des
« Jésuites, dépassa la porte de l'hostel de ville, renversa le mur d'en-
« ceinte entre Saint-Antoine et les Jacobins. Il fallut ouvrir la Porte-
« Neuve, qui avait été murée à l'occasion de la guerre, pour laisser
« passer la procession d'usage. C'était la seule porte que l'eau n'eut
« pas atteint. » Il y avait environ dix mètres de hauteur d'eau.

Le débordement du 1^{er} mars 1648 fut très violent par sa rapidité.

En 1665, la crue fut très longue; elle commença le 18 février et se prolongea jusqu'au 10 mars. Celle de 1668 dura trois jours, du 20 au 23 juin.

L'inondation du 3 juillet 1678 fut l'objet, dans le journal de la jurade d'Agen, d'une requête adressée à la Cour du sénéchal, par les consuls de Cambes et Mongausy.

« La pluie, écrivent-ils, ne cessa de tomber depuis le 2 juillet
« jusqu'au 15 du même mois. Tous les cours d'eau de la sénéchaussée

« ont débordé avec une si grande précipitation qu'ils ont inondé
« tous les champs, et se jettant avec rapidité dans la Garonne, l'ont
« tellement enflée qu'elle a envahi toutes les *plènes* avoisinantes,
« les a ravagés par l'enlèvement de la plus grande partie des foins
« coupés sur les prés et couvrant le reste des prairies de vases et
« de bourniers. En telle sorte, qu'on peut dire la perte générale,
« par le notable dommage causé à tous les champs ensemencés de
« bleds, mesture, seigle, orges, chanbre, millets et tous autres
« menus grains dont la récolte estoit preste à couper; quelle a
« couvert d'un limon puant et espès. La plus grande partie est entiè-
« rement perdue et le restant bien endommagé. Quoique cette perte
« soit fort considérable, celle qui est arrivée sur les petites rivières
« et dans tous les vallons et collines qui les dominant, ne l'est pas
« moins, puisque les eaux y ont coulé si précipitamment quelles ont
« emporté tous les guérets des champs et des vignes, enlevé tout
« ce qui s'est trouvé de foins coupés sur les prés et le surplus cou-
« vert de bournier et de petites pierres, hors d'estat d'alimenter les
« bestiaux de longtems, endommagé la majeure partie des blés,
« mestures, seigles et autres menus grains, etc. »

Plusieurs requêtes du même genre furent transmises de divers côtés au siège de la même juridiction. On trouve aux archives :

1° Celle de Jehan Blanc, lieutenant du juge de Cuzorn, assisté des consuls de la localité, exposant les désastres survenus dans la vallée de la Lemance, par le déluge qui y tomba.

2° Le procès-verbal rédigé par Pierre Labat, procureur fiscal à Tonneins-Dessus, d'accord avec les consuls, parle du ravage extrême occasionné par le débordement de la Garonne aux foins déjà coupés. aux chanbres, blés, millet d'Espagne *et tabacs*, le tout enterré sous un limon corrompu ou sous d'épais graviers. État de vive souffrance des habitants. Ils implorent la clémence de Sa Majesté, pour soulager leur profonde misère.

3° Enfin, les doléances des consuls de Castelsagrat au juge mage, présentant à ce magistrat le tableau de la dévastation causée par les eaux torrentielles de la Barguelonne, sur la vallée qu'elle baigne, depuis Lauzerte jusqu'à la Garonne, sollicitant la généreuse intervention des officiers de la Couronne en faveur des pauvres inondés.

Les derniers débordements du xvii^e siècle arrivent en 1690 et 1693.

Les premiers du siècle suivant eurent lieu en 1707—1709, à la suite de l'hiver le plus rigoureux qui ait sévi dans nos contrées. Le

23 février 1711, l'inondation fut générale en France, à la suite de pluies diluviennes.

Dans les annales météorologiques, l'année 1712 occupe une page qu'il est difficile d'oublier. *Lou gran aygat dé Saint-Barnabé*, c'est-à-dire la terrible inondation du 11 juin, au moment des foires du Gravier, jeta la consternation en prolongeant la misère au sein du pays. L'eau atteignit 9 mètres 72 centimètres de hauteur. Elle fit de cruels dommages aux fourrages et aux céréales du bassin de la Garonne.

1712 — 7 juin. Lettre de M. de La Vrillière datée de Marly, le 7 juillet, à ce propos, et les 27, 28, 29, 30 juin, des procès-verbaux furent dressés par les consuls, dans 29 paroisses, pour constater les pertes éprouvées.

1725 — le 25 avril; il tomba dans le cours de l'année 31 pouces 8 lignes d'eau.

1728 — 19 janvier id. 37 1

1729 — 10 février id. 31 7

1733 — 27 mai.

1735 — 15 mai; crue très rapide en 24 heures, tout le quartier des Augustins fut noyé.

1736 — 8, 10, 12, 15 et 18 février; les pluies, qui donnèrent 32 pouces d'eau, furent continuelles. — Le 20 février, le débordement envahit toute la vallée; devant ce spectacle si souvent renouvelé, l'Évêque d'Agen, M^r de Chabannes, vint généreusement au secours des inondés et obtint, pour eux, une réduction de 2,000 livres sur les tailles.

1738 — 26 janvier et 26 avril; crues moins fortes que la précédente.

1740 — 28 décembre; l'une des plus tristement mémorables du XVIII^e siècle.

1743 — 17 mai.

1749 — 15 février; premier débordement montant à 10 pans, à la première pile du Pont-Long d'Agen.

21, 22, 23 avril; deuxième crue moins étendue.

8 août; troisième —

7 et 8 septembre; quatrième —

1750 — 3 août; inondation du Gravier et des bas quartiers, l'eau diminua le 5 août et reprit son mouvement ascensionnel le soir du même jour.

1751 — 27 et 28 avril ; la crue monta à 11 pans à la pile du Pont-Long et dépassa la porte Saint-Antoine.

1755 — 23 mai.

1766 — 11 novembre. Débordement extraordinaire du Tarn , à Montauban. Le faubourg Villebourbon eut énormément à souffrir, ainsi que Moissac et les autres villes placées sur le parcours.

1768 — 3 janvier ; 1^{re} crue, l'eau couvrit les quartiers Saint-Georges, Saint-Antoine et des Augustins, et fut à 9 mètres 50 centimètres au-dessus de l'étiage.

17 et 18 janvier ; 2^e crue moins élevée.

1770 — 5, 6 et 7 avril ; le trop célèbre *aygat des Rameoux* est considéré comme le *nec plus ultra* des débordements de la Garonne.

Il fut précédé de neuf jours de pluies torrentielles et d'ouragans violents, sous l'action des vents de Sud-Ouest, qui firent fondre rapidement les masses de neiges dont les Pyrénées étaient couvertes.

Le jeudi 5 avril 1770, la rivière commença à grossir avec rapidité. Dans l'après-midi, le Gravier fut couvert d'eau ; la crue augmentait si promptement que le lendemain vendredi, elle entra dans la ville par plusieurs endroits. Le mur d'enceinte fut renversé entre la porte Saint-Antoine et celle de Saint-Georges.

Le couvent et l'église des Cordeliers furent minés, et le cloître décarrelé, laissa à nu les tombeaux qui furent affouillés et les cadavres enlevés.

De même aux Augustins, où l'église contenait plus de sept pieds d'eau et où les sépultures eurent le même sort. Les religieux évacuèrent le couvent.

Au Chapelet, l'eau reflua de tous côtés, passait sous les Cornières, à gauche et à droite de la place du Marché, et se rejoignait par les rues Puits-du-Saumon, Saint-Hilaire et de la Grande-Horloge.

Les maisons des rues Fon - de - Raché, Quillou, Maillé, Garonne et Saint-Antoine, et celles jusqu'au milieu de la place du Palais du Présidial paraissaient bâties sur un véritable lac.

A la Petite-Boucherie, au croisement de Cajarc avec les rues Molinier, Grenouilla et des Arènes, les habitations étaient entourées de plus de quatre pans d'eau au-dessus des pavés.

Les échevins consternés d'une si effrayante catastrophe, ordonnèrent la construction de radeaux pour secourir immédiatement les victi-

mes et venir en aide aux malheureux réfugiés sur le faite des maisons. On distribua de fenêtre, en fenêtre, autant que possible, du pain et des vivres, pour ne pas laisser mourir de faim les pauvres prisonniers.

En l'absence de l'Évêque M^{sr} d'Usson de Bonnac, alors à Paris, MM. les vicaires généraux firent, le vendredi matin, une procession solennelle à laquelle assistèrent les échevins en robe, les magistrats du Présidial et toutes les corporations religieuses.

D'après les usages traditionnels, les reliques des quatre corps saints de l'Agenais furent portées aux Jacobins, où une grande messe fut chantée, et de là, au Pont-Long, où l'official les déposa pendant trois jours, sous un pavillon dressé sur l'eau, afin d'obtenir, par leur intercession, la miséricorde de Dieu.

Le samedi 7 avril, vers quatre heures de l'après-midi, le fleuve commença à décroître lentement. Le lendemain dimanche des Rameaux, vers six heures du soir, le Gravier apparut aux endroits les plus élevés.

L'inondation s'éleva à Agen à 33 pieds (10 mètres 89) et à 3 pous 2 pouces plus haut qu'en juin 1712.

Toutes les localités du bassin de la Garonne eurent horriblement à souffrir.

A Toulouse, l'eau couvrit une grande partie de la ville et y atteignit 7 mètres 36 au-dessus de l'étiage.

A Nicole et à Marmande, le débordement offrait le spectacle d'un grand bras de mer jaunâtre et torrentiel. La crue y marquait respectivement 11 mètres 50 et 12 mètres de hauteur ; à Castets, 13^m 97. A Bordeaux, où l'action des hautes marées équinoxiales de l'Océan rend à peu près inoffensif et imperceptible le débit des grandes crues, on y éprouva, par exception, le choc de ce déluge d'eau ayant 9 mètres 52 de hauteur. Les courants brisèrent les cables et les chaines des navires ancrés dans le port et les entraînèrent à la dérive, jusqu'au devant de Blaye,

• La désolation des campagnes fut à son comble. Durant ces trois
• mortelles journées, on voyait passer à chaque instant des arbres
• déracinés, des poutres, des chevrons, des tonnes, des barriques,
• des meubles de toute espèce, des charrettes, des paillers et une multitude d'animaux voire même d'êtres humains surpris dans les
• granges et les habitations par l'invasion des eaux. Bien des per-

- sonnes eurent à peine le temps de se sauver avec leurs enfants et
 - leurs effets les plus précieux sur les toits des maisons, sur les
 - arbres, dans la tribune des églises, laissant tout le reste à la garde
- « de Dieu ! »

(*Lettre extraite des archives de M. de La Ville, comte de Lacépède.*)

M. Dudon, procureur général au Parlement de Bordeaux, invita, le 12 avril, les magistrats d'Agen et ceux du ressort à constater par des procès-verbaux l'étendue des maux soufferts par la perte des hommes, des bestiaux, des meubles et des récoltes de toute sorte. D'accord avec M. Farge, intendant de la province de Guyenne, il prescrivit de ramasser et d'enfouir profondément les animaux noyés et laissés sur la grève, en bien grand nombre, afin d'éviter la contagion pestilentielle.

M. Le Berthon, premier président à la même Cour, assura, le 25 avril, les maires et les échevins qu'il solliciterait du Roy, des secours en faveur des malheureux inondés.

Le livre journal des consuls d'Agen contient, à cette époque, le détail de plusieurs procès-verbaux dressés, le premier, par M. Jean-Joseph de Coquet, pour la ville d'Agen et ses faubourgs jusqu'à la Capelette.

Il reconnaît que la submersion des eaux y a détruit de fond en comble dix-huit maisons, miné et lézardé trente autres, enlevé quantité de meubles et effets et raviné entièrement cinq carterées de jardinage et trois carterées de guérets.

Le second, par MM. Pierre Barret et Alexandre de Cambes, pour les paroisses de la plaine rive droite, en amont d'Agen. Il constate la ruine entière de quatre cent quatre-vingt-cinq maisons, la perte de dix bœufs ou vaches, six cochons, deux cent dix bêtes à laine et quatre cent soixante-dix gros arbres. Trois mille soixante-quatorze toises de berges de rivière avaient été emportées sur trois mètres de largeur. La majeure partie des effets mobiliers enlevés, avec les provisions de ménage et les fourrages destinés aux bestiaux.

La digue récemment construite auprès du château de Lafox avait fait refouler la force centrifuge des courants vers le hameau de Saint-Pierre-de-Gaubert et avait aggravé considérablement le dommage éprouvé par les familles de pêcheurs qui y avaient leurs domiciles.

En aval d'Agen, dans les paroisses de Monbran, Saint-Cyr, Montréal et Saint-Hilaire, les experts relevèrent la perte de quarante-cinq mai-

sons, du mobilier et des provisions les assortissant, d'une grande quantité d'animaux domestiques et des trois quarts des récoltes en terre. Devant Colayrac, le rivage de la Garonne avait été déplacé sur une longueur de plus de trois cents toises, et par suite quarante-cinq mille pieds d'aubarèdes avaient disparu.

Le troisième, par MM. Louis Sémézard et Nodigier (ainé, pour les paroisses de Dolmayrac et de Monbusq, situées sur la rive gauche du fleuve. Il indique qu'il avait péri cent seize maisons, quarante-deux granges, quarante-quatre étables, neuf fours, cinq tuileries avec tous les effets mobiliers qui les garnissaient ; de plus, cent vingt brebis, quinze chèvres, deux chevaux et neuf cochons ; enfin, les deux tiers des guérets ravinés, la moitié des récoltes dévastées, tous les fossés comblés, cent journaux de rivage ou de marche-pied emportés ; en un mot, tout le territoire bouleversé de fond en comble.

A Agen, il fut constaté qu'au fur et à mesure que la Garonne diminuait, toutes les caves de la ville se remplirent d'eau. Ces infiltrations souterraines durèrent une huitaine de jours.

Il résulte de l'ensemble des renseignements envoyés à M. Bertin, secrétaire d'Etat à Paris, que le montant des dommages éprouvés par la généralité de Guyenne s'éleva, dans le mois d'avril 1770, à VINGT MILLIONS DE LIVRES. La sénéchaussée d'Agenais y était comprise pour *cinq millions trois cent cinquante-cinq mille livres*.

Ces chiffres disent hautement pourquoi la date néfaste de 1770 resta profondément gravée dans la mémoire des hommes de cette génération.

Reprenons l'ordre chronologique de ces sinistres.

Le 20 mars 1771, le fleuve pénétra dans la ville, sans y causer les mêmes dommages. Il y eut une procession des corps saints, comme l'année précédente.

1772 — 8 et 9 décembre ; l'eau s'éleva à 3 pans de moins qu'en 1770, c'est-à-dire à 10 mètres 23 centimètres.

1777 — 31 mai, hauteur 9 mètres 10. Le débordement empêcha la tenue de la foire du Gravier et l'arrivée des barques génoises dont les chargements de faïence et de pâtes d'Italie trouvaient, à Agen, de faciles débouchés.

1791 — Une première crue eut lieu le 30 janvier, avec 9 mètres d'altitude. Une deuxième apparut le 26 décembre et dura quatre jours.

..

1793 — 12 février ; l'inondation arriva pendant le règne de la Terreur. Les subsistances étaient rares et fort chères, aussi la misère eut-elle un redoublement d'intensité. — (*Aygal de la pouu*).

Le 17 décembre 1801 marque la date du premier débordement du siècle actuel.

1802 — En février et mars, il y eut cinq grandes crues successives qui emportèrent encore une fois la digue élevée en 1691, sur la partie centrale du Gravier d'Agen.

1807 — Du 5 au 11 février, il tomba 110 millimètres d'eau. La Garonne parut sur le Gravier.

1811 — 15 février ; première crue.

20 mai. — L'inondation interrompit les communications avec Bordeaux et empêcha l'installation de la Cour impériale d'Agen.

1813 — 22 et 23 octobre ; le débordement intercepte encore toutes les relations.

1814 — 18 janvier.

1816 — 23 avril ; très forte crue à Toulouse, de 5 mètres 10.

1823 — 10 mars ; l'eau arrive à 6^m 60 à Agen.

1825 — 22 décembre — 6 06 ; il tomba dans ce mois 103 millimètres de pluie.

1826 — 8 janvier — 8 72.

1827 — 22 mai — 9 51, à Agen ; 7^m 36 à Toulouse.

1829 — 29 mai — 6 52 —

1833 — 5 février — 8 36 —

1835 — 31 mai et 1^{er} juin ; 9 mètres 82 à l'échelle d'Agen, au moment de la tenue de la foire du Gravier, dont les préparatifs étaient achevés. Les baraques des marchands étalagistes et le cirque de la troupe Kennebel furent emportés. La crue fut fatale aux récoltes, parce que les froments étaient en fleur.

1837 — 30 avril..... 7^m 68

1839 — 6 février..... 6 20

1841 — 5 avril..... 6 59

1842 — 3 mai (à minuit..... 7 14

1843 — 13 janvier (10 heures du soir..... 6 59

— 21 février..... 6 04

— 3 mars..... 6 33

— 2 mai..... 6 32

1844	—	9 janvier (10 heures matin).....	9	12
—		9 février (minuit).....	7	37
—		29 février et 1 ^{er} mars (7 heures matin)....	7	80
1845	—	21 janvier (11 heures du soir).....	6	86
—		30 janvier.....	8	49
—		16 avril.....	6	23
—		5 juin.....	6	11
—		20 juin... ..	6	57
1848	—	2 avril.....	6	44
1850	—	9 février.....	7	47
1853	—	12 juin (5 heures du soir.).....	8	41
1854	—	20 juin (midi).....	6	33
1855	—	16 mars.....	6	46
—		23 mai.....	6	60
—		4 juin (midi).....	10	06

Cette inondation prodigieuse rappelle les sinistres souvenirs de 1770 ; elle est la plus meurtrière de ce siècle.

A Toulouse, elle atteignit 6 mètres 49

A Castets, — 11 — 46

Et à Bordeaux, — 9 — 65

Elle survint à une époque où les récoltes étaient en pleine floraison. En peu d'instants, ces richesses immenses du bassin de la Garonne furent anéanties. Les blés détruits, les fourrages envasés, les guérets emportés ou couverts de graviers, les constructions agricoles renversées, le bétail noyé. C'est par de prodigieux efforts que l'on parvint à sauver les malheureux réfugiés, souvent avec leur famille, sur les toits des maisons. Beaucoup d'habitations riveraines du fleuve ont été détruites et les ouvrages publics établis dans son lit ou sur ses bords profondément dégradés. Il faut avoir été témoin de cet immense désastre pour s'en faire une juste idée et comprendre l'étendue des dommages qui s'élevèrent, de Toulouse à Bordeaux, à plus de **24 millions de francs**.

L'année 1856, loin de réparer les malheurs de 1855, les augmenta énormément. Les pluies furent en permanence durant tout le premier semestre ; aussi vit-on une série de 5 grandes crues.

Les voici par ordre :

15	avril à	5 h. du soir.....	7 ^m 82
12	mai	11 du soir.....	9 18
17	mai	2 du soir.....	6 62
1 ^{er}	juin	6 du matin...	9 17
16	juin	minuit.....	8 67

Entre Toulouse et Bordeaux, les 46,000 hectares de la basse plaine furent plusieurs fois ensemencés et trois fois submergés.

Les pertes furent évaluées ainsi qu'il suit :

Dans le département de la	Haute-Garonne à....	2.457.945
<i>Idem.</i>	Tarn-et-Garonne.....	2.226.499
<i>Idem.</i>	Lot-et-Garonne.....	11.431.279

TOTAL (Gironde non comprise).... 16.115.723

1865 — 17 janvier (7 h. du soir); 6 m. 39.

1866 — 25, 26 et 27 septembre.

Cette inondation, insolite pendant le mois où elle s'est montrée, eut lieu après trois jours de pluies diluviennes qui donnèrent une couche d'eau de 68 millimètres d'épaisseur.

Elle eut son principe dans la région élevée de la chaîne des Cévennes, où le Lot et le Tarn prennent leurs sources.

Le dimanche 24 septembre, le Lot déborda le premier, à 20 kilomètres de Mende (Lozère). Dans ces parages, à déclivités très rapides, les eaux arrivaient à 3 mètres 17 au-dessus de l'étiage.

Le lundi 25, les eaux du Lot étaient à 5^m 85 à Capdenac.

— — — 6 10 à Cahors, écluse de Coty.

Le mardi 26, — — — 10 60 à Villeneuve.

— — — 9 10 à Aiguillon, confluent
avec la Garonne.

Pendant ce temps, la vallée du Tarn, dont la ligne est assez parallèle à celle du Lot, était non moins maltraitée. Le maximum de la crue atteignit, le 25 septembre, à minuit, au pont de Montauban, 5 mètres 65.

La Garonne n'a fourni qu'un très faible contingent, puisqu'à Toulouse, le 26 septembre, le fleuve ne dépassait pas 2 mètres 50.

A Agen, en aval du Tarn, la cote était le 26, à 5 heures du soir, de..... 7^m .

A Tonneins, en aval du Lot, le 27, à 4 h. du matin.... 9 22

A Langon, le 28, à 6 h. du matin..... 8 31

Le caractère exceptionnel de cette crue consiste dans son extrême rapidité, à pareil moment de l'année.

Les vignobles de la basse plaine n'étaient pas encore vendangés. Ils furent littéralement dépouillés de leurs fruits.

Certaines digues insubmersibles élevées le long du fleuve eurent à souffrir ; celle de Sénestis, qui retrécit le lit des crues et le réduit à 220 mètres de largeur, fut rompue et les terrains avoisinants profondément ravinés et couverts de graviers.

En amont de Bordeaux, la crue coïncida avec la grande marée d'équinoxe. Cette rencontre du reflux océanique avec le flot descendant rendit la crue bien plus nuisible, à partir de Langon. En regard de Langoiran et de Portets, où la plaine est plus basse, l'étalement des eaux fut extraordinaire et occasionna, par sa soudaineté, des pertes considérables.

1868. — L'inondation du 20 octobre a été remarquable sous le rapport de sa progression très rapide, occasionnée par de fortes pluies pendant les journées des 17, et 18 et 19, et sous l'influence des vents d'Ouest et de Nord-Ouest. Ce phénomène débuta par le gonflement des rivières qui dérivent du plateau de Lannemezan (Hautes-Pyrénées). Le Salat, la Pique, la Save, la Gimone, le Gers et la Baïse franchirent leur lit respectif et donnèrent le signal de la crue.

Sur un autre point dans la région des Cévennes, des averses diluviennes grossirent d'une manière instantanée les cours du Tarn et du Lot.

Le 19 octobre, les eaux du Tarn atteignaient à Alby, 7 mètres au-dessus de l'étiage.

La crue de la Garonne était en pleine décroissance, lorsque celle du Tarn vint s'y mêler à l'embouchure de Malause.

Le 20, à 10 heures du matin.

Les effets de la crue du Lot furent plus accélérés qu'en septembre 1867.

Le flot porta la dévastation en amont de Cahors et enleva 25,000

traverses de chêne, au dépôt de la compagnie du chemin de fer d'Orléans, dans les environs de Capdenac.

En aval de Cahors, le pont en pierre, à trois arches, en arc de cercle, presque terminé à Puy-l'Évêque, fut renversé et les cintrés avec le pont de service en bois furent brisés et emportés à la dérive.

A Villeneuve, l'eau était montée à 9^m 53, à l'échelle des quais.

Au confluent avec la Garonne, à la pointe de Rébéquet, en aval d'Aiguillon, la crue progressait d'un mètre 10 centimètres à l'heure.

D'après les relevés garonnométriques, l'étales atteignit à Nicole, le 20 octobre à deux heures du soir, 8^m 80.

Les limons entraînés étaient en très grande abondance, à cause du ravinement des terrains fraîchement labourés pour les semailles d'automne.

1872 — Le 31 juillet, une tempête extraordinaire fondit dans le val d'Aran, en noyant une bonne partie de la chaîne des Pyrénées. — Un débordement exceptionnel surgit dans ces hautes régions et, à cette époque de l'année, la crue atteignit à Toulouse 5 mètres 06 au-dessus de l'étiage, tandis qu'à Agen le gonflement arrivait à peine à 5 mètres et à Marmande à 5^m 52.

Du 19 au 22 octobre, après 67 millimètres de pluie tombée dans la partie supérieure des bassins du Lot et du Tarn, ces rivières entrèrent en pleine crue.

Le Tarn arriva à Montauban,	le 20	à 8 ^h du matin	à 8 ^m 32
La Garonne, à Agen,	le 21	à 9 —	à 7 32
Le Lot, à Villeneuve,	le 21	à 1 —	à 8 74
La Garonne, à Nicole,	le 21	à 4 ^h du soir	à 9 40
— à Tonneins,	le 21	à 9 —	à 8 86
— à Marmande,	le 22	à 4 ^h du matin	à 8 ^m 92
— à Langon,	le 22	à 8 du soir	à 8 48

Les digues longitudinales furent successivement rompues sur les bords de la Garonne, aux jettins de Marmande, à Taillebourg et à Sénestis.

1873. — Du 20 au 25 janvier.

Une première inondation fut déterminée par des averses persistantes (60 millimètres 15 d'eau).

La Baïse, à Condom,	arriva, le 25 janvier, à 2 ^m	40
Le Gers, à Auch,	— le 25 —	à 4 10
La Garonne, à Toulouse,	— le 24 —	à 3 10
— à Agen,	— le 25 —	à 7 66
— à Marmande,	— le 26 —	à 9 33
— à La Réole,	— le 27 —	à 9 31

La deuxième crue commença le vendredi 28 février, à une heure du soir, et son maximum eut lieu le 3 mars.

Etale du Tarn, à Montauban,	le 2 mars, à 10 h. soir,	4 ^m 10
— du Gers, à Auch,	le 2 mars, à 9 h. soir,	3 80
— du Lot, à Capdenac,	le 3 mars, à 10 h. mat.	4 20
— — à Villeneuve,	le 3 mars, à 11 h. soir,	6 45
de la Garonne, à Toulouse,	le 2 mars, à 5 h. soir,	3 20
— à Agen,	le 3 mars, à 8 h. soir,	7 32
— à Marmande,	le 4 mars, à 6 h. soir,	9 10

La troisième inondation survint le 13 mars et fut plus faible que la précédente.

Mais la quatrième fut d'une durée exceptionnelle. Elle débuta le 3 avril et se prolongea jusqu'au 21 du même mois, par trois relèvements successifs.

Le maxima relevé le 3 avril, au port d'Agen, atteignit 6 mètres 76.

L'année 1874, remarquable par une longue sécheresse, n'a pas vu surgir, jusqu'au 15 juin, de crue méritant d'être signalée.

Nous aurions encore à compléter notre travail et à traiter la question si controversée des voies et moyens propres à remédier aux graves inconvénients des inondations ; mais le cadre forcément restreint de cette *Revue* ne saurait se prêter à de pareils développements.

Les documents qui nous ont servi à esquisser la présente *Notice sur les débordements de la Garonne* font partie des archives municipales de Bordeaux, d'Agen et de Toulouse, en ce qui touche les temps anciens, et pour le siècle actuel, les renseignements sont extraits des collections du ministère des Travaux publics.

JULES SERRET.

FONTAUSIL.¹

A MONSIEUR ADOLPHE MAGEN ,

Secrétaire-Perpétuel de la Société des Sciences, Lettres & Arts d'Agén.

I

Sans peur et sans reproche , âme d'or , cœur d'airain ,
Parmi les loups de mer à face goudronnée
Qui battaient autrefois la Méditerranée ,
Aventuriers ayant l'ouragan pour parrain ,
Le plus infatigable et le plus dur à l'œuvre ,
C'était l'ancien patron du trois-mâts la *Couleuvre* ,
Fontausil , à la fois armateur et marin.

Simple mousse d'abord , puis gabier de misaine ,
Timonnier qu'on ne vit jamais en désarroi ,
Puis capitaine-capre au service du roi ,
Il avait , sous messieurs de Tourville et Duquesne ,
Couru les grands hasards et les fiers branle-bas ,
Bombardé Tripoli , pris part à cent combats
Contre les mécréants de la côte africaine.

Il avait fait trente ans ce terrible métier.
Malgré bien des trésors conquis par sa vaillance ,
La gloire était son lot , mais non pas l'opulence.
Un trois-mâts sur les flots , un brig sur le chantier ,
Et , près de Port-de-Bouc , sur un rocher sauvage ,
Une bastide avec un arpent de rivage ,
Tel était , disait-on , son avoir tout entier.

¹ Le sujet de ce poème est emprunté à une tradition marseillaise qui a inspiré à M. de La Landelle, sous ce titre « NICOLAS COMPIAN », l'un des plus charmants récits maritimes de cet auteur.

C'était peu, si l'on songe aux splendides captures
Qu'il fit dans ses combats contre les Musulmans.
Perles fines, parfums, éventails, diamants,
Tapis, bois précieux, somptueuses tentures,
D'un seul coup de grappin d'immenses cargaisons,
Et de l'or lui pleuvant de tous les horizons,
Complétaient chaque fois ses rudes aventures.

Comment, loin d'être riche et riche à million,
Cet homme n'avait-il que des biens fort minimes ?
L'or n'est qu'un embarras pour les gens magnanimes.
Quand un vaisseau de charge, un côtre, un galion
Devenant sa conquête, on partageait la prise,
Il réclamait pour lui, le chef de l'entreprise,
Sa simple part au lieu de la part du lion.

Souvent, prêtant l'oreille à la plainte lointaine
Des prisonniers chrétiens que Sélim décimait,
Ainsi qu'un roi des mers à ses frais il armait
Pour leur porter secours des croiseurs par centaine.
Il thésaurisait peu, mais quel nom rayonnant !
Tous les marins français, du levant au ponant,
Se seraient fait hâcher pour ce vieux capitaine.

Le vaillant homme avait soixante ans révolus.
Quand ils ont soixante ans, marins et militaires
Prennent pour la plupart leurs quartiers sédentaires :
Bien qu'ils aient le cœur chaud, leurs membres sont perclus.
Adieu, roulis, remous, ressacs, embruns, marée !
Fontausil annonça, d'une voix altérée,
Que sur les flots changeants on ne le verrait plus.

Une douce pensée, en son âme attendrie,
Se mêlait aux regrets et rendait moins amer
Cet éternel adieu qu'il faisait à la mer :
Son trois-mâts n'était pas son unique patrie,
Ni sa cabine à bord son unique maison ;
Il s'était marié dans sa mère saison ;
Il avait six enfants, une femme chérie.

Comment leur résister ? Il se vit assiégé
Par eux tous, lui parlant de leurs voix les plus douces,
Les plus jeunes sur lui grim pant comme des mousses
Pour se pendre à son cou, de leur poids surchargé ;

Les plus grands , l'étreignant d'un baiser non moins tendre ,
En termes décisifs lui surent faire entendre
Que pour courir le monde il était trop âgé.

Il fallut s'arrêter , lui , si longtemps en marche
J'ai dit que sa demeure occupait le sommet
D'un roc aux pieds duquel la mer folle écumait .
C'est la cime bénie où se posa son arche. —
Les deux professions étaient loin d'être sœurs ,
Et la métamorphose avait quelques douceurs :
Hier encor loup de mer , aujourd'hui patriarche !

II

Durant six mois entiers, sans douleur ni regret ,
L'héroïque marin, patriarche exemplaire,
Vécut dans sa famille, attentive à lui plaire.
Un marin peut avoir bon œil et bon jarret
Bien qu'il ne soit plus d'âge à visiter le pôle :
Fontausil chaque jour, le fusil sur l'épaule,
De falaise en falaise au loin s'aventurait.

L'obstacle ne faisait qu'irriter son courage.
Il suivait d'un pied sûr les surplombs vacillants
De la rive escarpée et des écueils croulants.
Au retour, il disait à son cher entourage
Que pour aussi branlant que puisse être un rocher
Il y marchait à l'aise et qu'un pareil plancher
Valait bien un tillac secoué par l'orage.

Quand le vieux maître avait, quelques heures durant,
Ravagé de son mieux la côte giboyeuse
Et qu'il rentrait chez lui, sa famille joyeuse
Le fêtait, l'acclamait ; c'était un conquérant !
Variant ses exploits, Fontausil, d'aventure ,
Faisait-il à la pêche une riche capture ,
L'enthousiasme était tout aussi délirant.

Du métier de marin, dont il fut idolâtre ,
On voulait détacher à tout jamais son cœur ;
Et, dans ce doux effort où l'on était vainqueur,
Ses plus petits enfants , groupe espiègle et folâtre,
De la pieuse ligue agents déterminés,
Faisaient à qui mieux mieux concurrence aux aînés.
On se réunissait le soir auprès de l'âtre ;

C'était l'hiver ; l'hiver était dur et chagrin ,
Et l'âtre illuminait une profonde salle
Où les flots qui battaient la plage provençale
Grondaient comme un tonnerre étrange et souterrain .
A mille bruits confus, à d'effrayants murmures
Cette salle mêlait un cliquetis d'armures :
Elle était l'arsenal de notre vieux marin .

Yatagans de Damas aux lames accomplies ,
Poignards, piques, mousquets, cottes d'armes, turbans ,
Qu'il prit avec la vie à d'illustres forbaîs ,
Et tout un vaste amas de câbles, de poulies ,
D'espars et de grappins , d'aspects et d'avirons ,
D'ustensiles de bord, bidons et boujarons ,
Le long des murs formaient de hautes panoplies .

Grossiers décors plus beaux que des lambris d'or fin !
Loin de lui cependant l'orgueil et ses bouffées :
A la place d'honneur, parmi tant de trophées ,
Dont il ne faisait point un étalage vain ,
Mais que sa main groupa comme un pieux hommage ,
On voyait resplendir la tutélaire image
De la Vierge en ses bras tenant l'enfant divin .

Vierge au front étoilé ! Sous les coups implacables
Des mistraux et des flots, capitaine au long cours ,
Que de fois il avait éprouvé son secours !
Trombes et maëstroms, bas-fonds inextricables,
Rien n'avait fait sombrer ses rameurs triomphants .
C'est ce qu'il racontait le soir à ses enfants
Assis à ses côtés sur des rouleaux de câbles .

Il était tard, bien tard quand l'ancien hauturier,
Dont l'ouragan couvrait la voix par intervalle ,
Achévait d'égrener sa légende navale,
Ses exploits de croiseur, ses coups d'aventurier .
Sur un signe de lui, pour clore la veillée ,
La famille en entier tombait agenouillée
Aux pieds du rude autel maritime et guerrier .

Tous, tandis qu'au dehors les ombres sépulcrales ,
Le tumulte et l'horreur s'étendaient sur les flots,
Priaient pour les patrons et pour les matelots
Surpris par la tourmente, étreints par ses spirales ,

Et dont on aurait dit qu'en un sarcasme amer
L'écho retentissant des souffles de la mer
Parfois contrefaisait les sanglots et les râles.

III

Ondoyants sont les goûts de l'homme et ses desseins.
En hiver le repos est le lot qu'il préfère ;
Mais, la pire fatigue étant de ne rien faire ,
Tel qui croyait pouvoir, sur de moelleux coussins
Constamment assoupi, laisser tourner le globe ,
Reviennent les beaux jours , sera debout dès l'aube ,
Quand l'oiseau de son nid sort par joyeux essaims.

Le passé pour nos cœurs a d'étranges amorces.
Le plus dur des métiers perd dans le souvenir
Ce tourment continu qui nous le fit honnir :
C'est un fruit savoureux sous ses rudes écorces.
Le jour où Fontausil, chagrin, découragé,
Avait de son tillac pris à jamais congé,
N'avait-il pas beaucoup présumé de ses forces ?

Les bourrasques s'en vont, le nord est moins brutal,
Le sourire premier du printemps vient d'éclore ;
Le golfe de Lion par degrés se colore
De toutes les splendeurs du ciel oriental.
A l'envi ciel et mer sans brume et sans nuages
Étalent les joyaux, astres, lointaines plages,
Suspendus dans l'azur de leur double cristal.

La Méditerranée a des chants de sirène ;
Ses brises, ses frissons, mélodieux accents ,
Sont comme des appels mutins et caressants.
Quel que soit de longtemps son caprice de reine ,
En des lointains si purs, de si bleus horizons ,
Qui pourrait soupçonner pièges et trahisons ?
Elle ne fut jamais meilleure et plus sereine.

Des nefs sans nombre ont mis toutes voiles au vent.
Elles ont pris la mer par joyeuses flottilles.
Où vont-elles ? A Malte, à Lisbonne, aux Antilles.
D'autres visiteront les plages du Levant.
A chaque bord quel est cet appareil de fête ?
Ces navires sont tous pavoisés jusqu'au faite ;
Des guirlandes de fleurs pendent à leur avant !

Une paix glorieuse , après vingt ans de guerre ,
Ouvre toutes les mers au commerce français ;
La côte barbaresque assure un libre accès
A notre pavillon qu'elle insultait naguère.
Voilà , voilà pourquoi , reprenant leur essor ,
Ces navires galment vers les pays de l'or
S'en vont par des chemins qu'ils ne fréquentaient guère ;

Désormais ces chemins sont doux à parcourir.
La richesse est au bout , prompte , aisée et certaine. —
Que fait donc Fontausil , le fougueux capitaine ?
Travaillé d'un ennui que rien ne peut guérir ,
Il consumait ses jours , seul avec ses pensées ,
A voir l'une après l'autre , à l'horizon bercées ,
Tant de nefs y cingler , y décroître , y mourir.

Constamment en vigie à la haute fenêtre
De son fier arsenal bâti sur un récif ,
Un soir , plus que jamais taciturne et pensif ,
Il contemplait les flots . . . On eût vu tout son être
Tressaillir chaque fois que sous son œil ardent
Voguaient au loin , rougi des feux de l'occident ,
Quelque hardi voilier , qu'il savait reconnaître :

— « Mille sabords ! c'est lui , murmurait-il tout bas ,
C'est lui ! c'est *le Gerfaut* , capitaine Tréverne !
Il file au bout du monde et grand'largue il gouverne !
Il s'est vite refait de ses derniers combats :
Gréement neuf , du grand mât jusqu'à la civadière ! . . .
Honteux de sommeiller dans les îles d'Hière ,
Le Scarabée au large a repris ses ébats ! . . .

« *Le Cerbère* n'a pas perdu la tramontane :
Il navigue serré ; puisse-t-il recevoir
Dans ses flancs autant d'or qu'on y voyait pleuvoir
De mitraille espagnole au combat de Catane ! . . .
D'Almeiras , de guerrier devenu trafiquant ,
Veut dorer son blason , qui n'est pas de clinquant :
Bon voyage à *Junon* , sa fougueuse tartane ! . . .

« *L'Amazone* et *l'Argus* , deux chébecs imposants !
Je ne redoute pas pour eux une odysée
Où Mercure les mène avec son caducée . . .
Le Sphinx les suit de près : sans crainte des brisants ,

Le vieux Bap, s'arrachant à sa jeune famille,
Veut, à son âge, aider ses fils, doter sa fille;
Il est parti, malgré ses soixante-dix ans ! »

Fontausil découvrit son front sexagénaire
Devant ce vétéran des marins provençaux,
Et cessa d'observer la mer et les vaisseaux.
L'aigle ne saurait vivre enfermé dans son aire;
On ne comprendrait point que son vol souverain
N'osât pas traverser l'azur d'un ciel serein,
Quand il a tant de fois affronté le tonnerre.

C'en est fait ! Fontausil s'est enfin décidé !
Son navire est solide ; il tiendra bien le large ;
L'équipage, on l'aura ; la conduite, il s'en charge.
— « Dieu bénira, dit-il, ce vaillant coup de dé ! »
Ayant tout vu, sachant ce qu'il voulait connaître,
Comme un livre inutile il ferma la fenêtre
Où durant tout le jour il s'était accoudé.

A quelques pas de lui, quel tableau plein de charmes !
Ses enfants — auprès d'eux il aimait à s'asseoir —
Assemblés pour les jeux et les travaux du soir,
Bande folle, égayaient l'austère salle d'armes.
Parmi ces six enfants, qui reflétaient ses traits,
L'un surtout, ange orné de rayonnants attraits,
Un moment captiva ses yeux voilés de larmes.

Le lys n'est pas plus pur, l'aube a moins de douceur :
C'est Croisine ! Croisine était la sœur aînée,
Celle qui conduisait toute la maisonnée.
Rieuse jeune fille et grave professeur,
Fallait-il leur montrer catéchisme ou grammaire.
Elle était beaucoup moins une sœur qu'une mère ;
Fallait-il folâtrer comme eux, c'était leur sœur.

— « C'est pour elle ! dit-il tout bas ; chercher fortune,
Battre les mers, fi donc, s'il s'agissait de moi !...
C'est pour elle !... On vieillit... Je serais, sur ma foi,
Bien campé s'il fallait grimper à la grand'hune...
Chère enfant ! je lui sais le meilleur des maris ;
Il la prendrait sans dot, tant il en est épris ;
Mais je veux, par Jean Bart ! je veux qu'elle en ait une ! »

C'est parler en héros ; mais comment dégager
Sa promesse ? est-il libre ? et le but qu'il médite ,
Ne s'en est-il pas fait une chose interdite ?
Peut-il d'un front serein , peut-il d'un cœur léger
A ses lutins chéris , à sa douce compagne
Annoncer son départ et ses plans de campagne ?
Naguère il leur jura de ne plus voyager ! . . .

Ce souvenir le trouble , il lui pèse , il l'opprime ;
Trop longtemps obsédé par un doute accablant ,
Le soir même à sa femme il soumit en tremblant
Son dessein , comme un autre eût fait l'aveu d'un crime.
Fille et sœur de marins , tous hommes de valeur ,
Femme à l'esprit viril trempé comme le leur ,
Elle ratifia ce dessein magnanime.

Huit jours après , un brig , avec sa cargaison ,
Un joli brig , portant le doux nom de Croisine ,
Appareillait joyeux dans la rade voisine .
Mer belle , brise ronde et limpide horizon .
Les marins sur le pont , ravis de ces présages ,
Près de partir , trinquaient selon les vieux usages ;
Par-dessus bord plus d'un envoyait sa raison .

Ce brig pour lever l'ancre attend son capitaine . . .
Il est là , sur le quai . Grave et silencieux ,
Il presse sur son cœur , en regardant les cieux ,
Sa famille . . . Il va loin . De sa course lointaine
Reviendra-t-il jamais ? Sa femme et ses enfants
L'étreignent , éperdus , de leurs bras étouffants :
Vrai combat dont l'issue est longtemps incertaine .

A la fin , ce rempart de douleur et d'amour ,
Il le brise ; il franchit la prison qui l'enferme . . .
Tandis que vers la rive il marche d'un pas ferme ,
Qui donc s'est élancé dans ses bras à son tour ?
C'est un jeune homme ; il a noble aspect , doux visage .
Le vieux patron l'embrasse et lui tient ce langage :
« Jeune homme , vous serez mon fils , à mon retour ! »

IV

Fontausil est parti ! . . . De France en Barbarie
Sa nef sur les flots bleus fila par un bon vent .
Il côtoya l'Egypte , et tailla de l'avant

Jusqu'à Gallipoli sans la moindre avarie.
Les trafiquants de Smyrne et ceux de l'Archipel,
Aux échelles qu'il fit, vinrent à son appel
Comme ceux de Bairout et ceux d'Alexandrie.

Il sut vendre, acheter, échanger à propos :
Sa cargaison, d'abord chétive et misérable,
Devint, chemin faisant, d'un luxe incomparable.
Tissus de soie et d'or, splendides oripeaux,
Encombrèrent son brig jusques aux écoutilles :
C'est ainsi que Jacob pour un plat de lentilles
Eut un brillant domaine et de nombreux troupeaux.

Les chimériques fleurs, travail de lapidaires
Fameux en Orient, les émaux, les colliers,
Les somptueux coffrets entassés par milliers,
Les bracelets indiens, chéris des bayadères,
Les narghilés d'Alep, les candjars de Damas
Dans le bienheureux brig formèrent un amas
De richesses sans nombre et presque légendaires.

En outre, Fontausil, dans son vaste parcours,
Etablit des comptoirs sur les routes de l'Inde,
D'Erzeroum, de Bagdad, de Tiflis, de Mélinde.
Trois mois, durant lesquels ses loisirs furent courts,
Suffirent pour mener à fin cette œuvre immense.
Plein de joie, il remit sous voiles pour la France,
Non sans bénir le ciel de son puissant secours.

Il ne redoutait point la fin de l'aventure.
Bien que son chargement fût loin d'être léger,
L'arrimage était bon, la route sans danger,
La coque était solide autant que la mûture.
Sûr d'embrasser bientôt femme, enfants, Fontausil
Rayonnait de bonheur... Hélas ! où courait-il ?
Ce doux rêve n'était qu'une amère imposture !

Le jour même, le jour de son embarquement
A Tunis, port choisi pour un dernier mouillage,
Pendant qu'il commençait son paisible sillage,
La Tunisie apprit un grave événement :
Le Divan, d'une part, et la cour de Versailles,
De l'autre, avaient rompu de courtes fiançailles ;
Ce fut dans tous les ports un prompt embrasement.

Sur chaque minaret le muezzin déploie
L'étendard du Prophète ; on court aux arsenaux ;
On arme à l'improviste hommes, remparts, créneaux.
Les écumeurs de mer poussent des cris de joie ;
Pour lever tous leurs bans, tous leurs arrière-bans,
Il a suffi d'une heure aux chefs de ces forbans.
La croisière promet une opulente proie :

Car combien de Français, sur la foi des traités,
Voguent sans soupçonner la fatale nouvelle !
Comment fuir le danger quand rien ne le révèle ?
Ceux qui pour leur prudence étaient le plus vantés,
Exempts d'inquiétude à l'approche amicale
Des rusés flibustiers, par eux, à fond de cale,
Fers aux pieds, fers aux mains, furent précipités.

Sans armes, serait-on des titans, des hercules,
Contre d'affreux bandits armés jusques aux dents
Que faire ? Fontausil, avec les plus prudents,
S'abstint d'efforts tardifs, de luttes ridicules.
Son navire eut le sort de ces nids d'alcyons
Endormis sur les flots, bercés dans leurs sillons,
Et qu'un poulpe sournois prend dans ses tentacules.

V

Un mois s'est écoulé depuis ce jour fatal.
Loin, bien loin des flots bleus et sous un ciel torride
Quels sont ces voyageurs, dans cette plaine aride
Qui brûle et resplendit comme un ardent métal ?
Qui donc, sur le sommet de ce haut dromadaire,
Habite, riche alcôve et brillant belvédère,
Ce dais tout brodé d'or, kiosque monumental ?

Cet opulent seigneur, ce chef de caravane,
C'est Noureddin. Tunis lui semble une prison,
Un tombeau, chaque fois que renait la saison
Où la datte se cueille, où le froment se vanne.
Il est parti joyeux pour les charmants vergers,
Pleins d'eau vive et bordés de grands bois d'orangers,
Où sa maison d'été, coquette, se pavane.

Mais avant que d'atteindre à ce site enchanté,
Combien sont effrayants les pays qu'il traverse !

Il faut marcher deux jours dans cette rude averse
De feux torrentiels sur ce sol irrité ;
Il faut, il faut franchir des rocs infranchissables ,
Affronter le simoun et coucher dans les sables
D'un morne sahara, de Bédouins infesté.

Des gardes bien armés, la main sur la détente
De mousquets sans reproche, un qui-vive fréquent
N'y sont jamais de trop pour préserver le camp
D'un seigneur orgueilleux de sa suite éclatante.
Il faut marcher deux jours ! A la fin du premier,
Sur un tertre pierreux, près d'un maigre palmier,
Noureddin-Ben-Salem fit déployer sa tente.

Une halte au milieu d'un verdoyant jardin
N'eût pas mis dans les cœurs une plus douce joie.
Gens à cheval vêtus de dolimans de soie ,
Intendants, officiers, amis de Noureddin ,
Campèrent tout autour de sa tente princière.
Las, brisés, tout en nage et souillés de poussière ,
Le plus lourd des sommeils les accabla soudain.

Invisible dompteur dont la massue assomme
Quiconque, tout un jour, a bravé les ardeurs
De ces steppes de sable aux lugubres splendeurs ,
Ce monstre, ce despote, un implacable somme ,
Ayant vaincu les chefs, vainquit pareillement
Toute la caravane et tout le campement ,
Icoglans et fellahs, gens et bêtes de somme.

Abdallah le chasseur, Kaleh le chamelier
Étaient auprès du camp postés en sentinelles :
Un voile épais couvrit leurs débiles prunelles ;
Tous deux, se laissant choir sous un poudreux hallier,
Voyagèrent bientôt dans les pays du rêve.
Fuad fit de même, après une prière brève. —
Seul, un homme veillait dans ce camp singulier.

Cet homme, dont les traits, ainsi que la stature ,
Beaux et fiers, étonnaient par leur vil aspect ,
N'avait, pour commander la crainte ou le respect ,
Ni carabine au poing ni dague à sa ceinture.
Sans armes, son costume et son grave maintien
Révélaient un esclave, un français, un chrétien ,
Aux mains des musulmans tombé par aventure.

C'était lui, Fontausil, le glorieux marin !
Lui captif, ô douleur ! esclave ! quel supplice !
Peut-il tremper sa lèvre à plus amer calice ?
Lui, le haut justicier, le puissant suzerain ,
Le monarque des mers, lui dont les galiottes
Ainsi que du bois mort firent flamber les flottes
D'Ibrahim, à Djirbi, d'Achmet, à Navarin ;

Lui, le rival d'Hervault et de La Harteloire ;
Lui qui vogua, malgré des bourrasques d'enfer,
Du roc de Stromboli jusqu'à l'île de Fer
Comme un marin d'eau douce eût vogué sur la Loire ;
Lui captif chez les Turcs et sans rémission
Mis au rang des fellahs ! Quelle expiation
D'un seul jour de richesse après trente ans de gloire !

Les hasards trop brillants ont d'affreux lendemains ;
Tremblons quand le succès fond sur nous vent arrière.
Des trésors qui chargeaient sa nef aventurière,
Pas un maravédis n'est resté dans ses mains !
Son poème s'effondre à la dernière page !
Où sont ses compagnons, contre-maitre, équipage,
Fiers ouvriers du flot, travailleurs surhumains ?

On dit que les forbans, sur leur flotte hautaine,
Rameurs, les font ramer pour le bey de Tunis...
L'isolement profond, l'âpre exil réunis
Ont voilé de douleur le front du capitaine.
Il est sans confidents, sans amis, en lui seul
Forcé d'ensevelir comme dans un linceul
Les souvenirs navrants de la France lointaine.

Doux pays ! femme ! enfants !.. les délais sont passés ,
Hélas ! au bout desquels , s'il eût été prophète ,
On eût de son retour fêté la grande fête...
Véridiques récits ou récits insensés ,
Qu'ont-ils appris là-bas ? sait-on son esclavage ?...
Vont-ils l'attendre encor chaque jour au rivage ?...
A-t-on sonné pour lui le glas des trépassés ?...

Trop plein des visions tristes que fait éclore
Dans l'âme d'un captif un éternel exil
Pour pouvoir sommeiller ce soir-là , Fontausil
Bien avant dans la nuit veillait , veillait encore.
Il veillait , sans fléchir sous le poids accablant

D'une longue fatigue en ce climat brûlant ;
La smala s'était mise en marche dès l'aurore...

Il veillait. Dans la brume , à l'horizon lointain ,
Comme un brûlot funèbre enfoncé dans les vagues ,
La lune en deuil flottait , ceinte de rougeurs vagues
Que combattait déjà la blancheur du matin.
Il veillait. Tout-à-coup , terribles par leur nombre ,
Des Bédouins ont surgi du fond d'un ravin sombre ,
Gravi par eux d'un pas agile et clandestin.

Sommeil impétueux ou douce somnolence ,
Pour avoir trop goûté de ce fruit défendu ,
Les vedettes du camp n'avaient rien entendu.
Sans pitié l'ennemi les perce à coups de lance.
Des hourras furieux ont retenti soudain ,
Et vers le monticule où campait Noureddin ,
Comme un troupeau de djinns la cohorte s'élance.

Mais Fontausil veillait. Les yeux étincelants ,
Dans l'ombre il s'est armé de l'un des cimenterres
Que les chefs de l'escorte , indolents dignitaires ,
Avaient , pour mieux dormir , dégrafés de leurs flancs ;
Près du pavillon d'or de son maître , il s'enferme
Dans un genêt sauvage , attendant de pied ferme
Cette sorte de trombe aux tourbillons hurlants.

Au moment où, sans voir un si rude adversaire ,
Les brigands, sabre au poing, trop fougueux bataillon,
S'imaginent franchir le seuil du pavillon,
Dont une attaque en règle eût été nécessaire,
D'un formidable bond le loup de mer bondit :
Choc lugubre ! abordage effroyable ! on eût dit
Sa descente au milieu d'un tillac de corsaire.

Dans un épais fouillis de légers arbrisseaux
Moins vite un bûcheron chemine avec sa hâche,
Qu'en ce tas de bandits Fontausil, sans relâche
Ahattant sous son glaive ainsi que des roseaux
Leurs mousquetons, leurs dards, leurs piques, leurs épées ;
Les lambeaux de chair vive et les têtes coupées
Planent autour de lui comme un essaim d'oiseaux.

Quand on ne reçoit pas un seul coup en échange
De cent coups que l'on donne, être seul contre cent,
Qu'importe? Les pieds nus dans un ruisseau de sang,
Ainsi qu'un vendangeur dans la rouge vendange,
Peut-être Fontausil eût à ce dur métier
Peu de temps résisté; mais le camp tout entier
Venait de secouer sa léthargie étrange.

Au bruit de la mêlée on s'arme brusquement.
L'œuvre que Fontausil a si bien commencée
S'achève : à coups de feu la bande est dispersée,
Noureddin-Ben-Salem assiste au dénouement.
Sur terre il est des gens qu'aucun tourment n'assiège;
Par un très précieux et très doux privilège
Les périls, le salut leur viennent en dormant.

ALCIDE DUCOS DU HAURON.

(La fin au prochain numéro.)



LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE D'AGEN.

Première journée. — 8 Juin.

Le Congrès archéologique s'est réuni le lundi 8 juin pour la première fois à l'hôtel de la Préfecture, sous la présidence de M^r d'Outremont, évêque d'Agen. Un public nombreux et de choix s'était rendu à l'appel des secrétaires.

Au bureau siégeaient, aux côtés de Monseigneur, M. le Préfet, M. de Montbrison, si connu par le magnifique emploi qu'il fait de sa fortune, M. le chanoine Capot, président de la Société Académique, M. de Cougny, le savant et modeste directeur de la Société française d'archéologie.

On remarquait dans l'assemblée MM. le comte d'Estaintot, de la Seine-Inférieure, le docteur Cattois, de Paris, Marionneau, de Nantes, Cartailhac, de Toulouse, de Chasteignier, de Bordeaux, l'abbé Pottier, de Montauban, de Cessac, de la Creuse, de Verneilh et de Roumejoux, de la Dordogne.

Monseigneur a ouvert la séance par quelques mots de bienvenue, dits sans préparation, d'abondance de cœur, et dont la bonne grâce a ravi l'assistance.

M. de Cougny lui a répondu en le remerciant au nom de la Société Française pour l'honneur que Sa Grandeur lui faisait en acceptant de diriger ses travaux.

On a ensuite procédé à l'audition des lectures dans l'ordre des questions posées dans le programme.

La première question relative à l'époque pré-historique a été successivement traitée par M. Combes, de Fumel, le premier et le plus autorisé des géologues de la région, par M. l'abbé Landesque, de Devillac, dont les précieuses découvertes, exposées sous une forme précise, ont excité le plus vif intérêt, par M. le docteur de Gaulejac dont la communication avait pour but d'établir le peu de fondement de l'opinion qui attribue aux silex taillés une date anté-

historique. M. de Cessac, M. de Chasteignier, M. Cartailhac, l'habile directeur des *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, ont présenté ensuite des observations qui ont été, comme elles le méritaient, religieusement écoutées.

La séance s'est terminée par la lecture d'un substantiel et brillant mémoire de M. Faugère-Dubourg sur la découverte de la villa de Bapteste. La description qu'a faite M. Dubourg de ce monument qui revoit le jour après tant de siècles, était facilitée par de superbes chromo-lithographies exécutées sur les dessins de M. Teulières.

Deuxième journée. — 9 Juin.

La seconde journée du Congrès archéologique a été une journée d'excursion.

A six heures du matin, devant l'hôtel Bonneville où l'on s'était donné rendez-vous, les membres du Congrès, au nombre de quarante environ, montaient en voiture et se rendaient, à travers un pays admirable de végétation luxuriante et de sites enchanteurs, à la villa romaine de Bapteste découverte près de Francescas, il y a quelques années, par MM. Teulières et Faugère-Dubourg.

Nous n'entrerons pas ici dans de longs détails. La villa de Bapteste sera le sujet d'un travail écrit spécialement pour la *Revue*. Bornons-nous à constater sommairement que l'opinion aujourd'hui la plus généralement accréditée, c'est que la villa de Bapteste, remontant au deuxième siècle de notre ère, au siècle de Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, serait devenue, au quatrième siècle, la maison de campagne de saint Paulin, l'*Ebromagus* si longtemps cherché par les archéologues. Un érudit bordelais dont l'autorité fait loi, M. Reinhold Dezeimeris, dans une remarquable brochure *sur l'emplacement de l'Ebromagus de saint Paulin*, soutient cette thèse, citée à l'appui des textes d'Ausone, qui paraissent décisifs et que confirment en tout point les substructions d'une basilique et d'un baptistère des premiers âges ajouté après coup à la villa romaine. Bapteste dériverait alors de *Baptisterium*.

Les savants excursionnistes ont visité minutieusement les ruines de la somptueuse villa et ont été vivement intéressés par les renseignements qui leur étaient fournis avec autant de bonne grâce que de précision et de clarté par MM. Teulières et Faugère-Dubourg. On a

surtout admiré les belles mosaïques dont plusieurs sont très bien conservées et la collection des objets, curieux à des titres divers, qui ont été recueillis dans les fouilles.

Dans quelques jours, la villa de Bapteste va être recouverte d'une épaisse couche de terre, car elle se détériorerait complètement, en restant davantage exposée à l'action de l'air, du soleil et de la pluie. Il est vraiment fort regrettable que l'argent manque pour construire sur ce curieux spécimen de l'architecture antique une vaste toiture, qui, tout en le protégeant contre les intempéries, n'en déroberait point la vue au public.

Si ce travail se faisait, Bapteste ne tarderait pas à devenir comme une sorte de pèlerinage de la science. Les touristes et les archéologues y accourraient de tous les points de notre Midi, et pas un étranger ne traverserait le Lot-et-Garonne sans s'y rendre.

A midi, la visite était terminée et les membres du Congrès se dirigeaient vers le château de Lasserre pour répondre à la gracieuse invitation à déjeuner qui leur avait été adressée par M. le baron de Gervain. Ils ont reçu, dans cette magnifique demeure, la plus brillante hospitalité.

M. le baron et M^{me} la baronne de Gervain ont fait les honneurs de cette charmante réunion avec une courtoisie dont tous leurs convives ont été profondément touchés. Qu'ils veuillent bien agréer ici l'expression de notre reconnaissance.

La journée s'est terminée par une visite à la coquette ville de Nérac si remplie de souvehirs historiques, aux moulins de Barbaste, et à la bastide de Vianne.

A dix heures et demie du soir, nous rentrions tous à Agen, charmés de l'intéressante excursion dont les intelligents organisateurs du Congrès nous avaient ménagé le plaisir.

Troisième journée. — 10 Juin.

CLOTURE DE LA SESSION.

Siègent au bureau M^{re} d'Outremont, évêque d'Agen, M. de Cougny, directeur de la Société française d'archéologie, M. de Laurière, M. le docteur Cattois, M. Ad. Magen, M. Payen, architecte du département.

M^r d'Outremont demande quelles observations ont été faites par les membres du Congrès dans leur excursion à Bapteste. A-t-on déterminé l'orientation de la villa, la destination et la date d'un édicule à trois absides placé en dehors du plan ? Ces questions sont traitées par MM. de Cougny, de Laurière, de Verneilh, de Rancogne, Tholin, etc. Les opinions ne diffèrent que sur quelques points de détail. Dans l'édicule à trois absides, rattaché à une salle octogone, on s'accorde à reconnaître une construction surajoutée à l'époque barbare. Quelques-uns présumant que c'était une salle de justice. Les autres pensent que c'était un oratoire accompagné d'un baptistère.

La série des monnaies atteste que la villa subsista jusqu'au milieu du v^e siècle. Le style des mosaïques permet d'affirmer que la fondation n'était pas postérieure au II^e siècle. Entre ces dates extrêmes on a dû faire plus d'une construction accessoire.

MM. de Chasteignier et Magen appellent l'attention du Congrès sur un passage d'un savant article de M. Dezeimeris, tendant à prouver que la situation de Bapteste répond à la description donnée par saint Paulin de sa villa d'*Ebromagus*.

M^r d'Outremont insiste sur l'importance des observations qui ont été faites. Il est possible qu'on ait découvert là un des plus anciens sanctuaires de France.

M. Fr. Moulenq communique, en réponse à la 4^e question, un mémoire très substantiel et d'une remarquable précision sur la limite du territoire des Nitiobriges du côté des Tolosates. M. Magen qui avait émis sur cette question des idées un peu différentes, déclare adopter celles de M. Moulenq qui lui paraissent être l'expression de la vérité historique.

On aborde ensuite l'étude des voies romaines et particulièrement de la voie dite Clermontoise, allant d'Agen en Auvergne, en passant par Cahors. On lit plusieurs notes ou mémoires sur cette question. D'après M. Moulenq, la voie Clermontoise serait un ancien chemin gaulois mettant les Nitiobriges en communication avec les Arvernes. MM. Devals et Castagné ont envoyé deux mémoires, fruit d'habiles investigations pratiquées sur les lieux mêmes, où sont indiqués, pour le Tarn-et-Garonne et pour le Lot, les traces des diverses voies romaines allant d'Agen à Cahors. M. Magen communique la découverte qu'il a faite récemment d'une borne milliaire en marbre, qui était placée à six lieues d'Agen, sur une des voies qui conduisaient à

Cahors. Le mot GINN qu'on lit à la dernière ligne de l'inscription n'est, à ses yeux, que celui d'*Aginnum*, privé de son préfixe et de sa désinence. Ce précieux monument date de la fin du III^e siècle ou des premières années du IV^e.

On passe aux questions relatives aux bastides ou *villeneuve*s de la région. Ces villes, fondées avec des franchises, de 1250 à 1320, et dont vingt-trois au moins subsistent dans le département, étaient des places fortes et formaient une ceinture autour des frontières. Plusieurs avaient des châteaux. Généralement leurs églises ne sont pas contemporaines de la fondation. Quelques bastides ont été établies sur des emplacements déjà occupés. Ces différents points de vue, très habilement développés par M. Tholin, soulèvent d'intéressantes discussions auxquelles prennent part M. de Verneilh, M. l'abbé Pottier et M. Moulenq.

La dernière question traitée est celle de la confection des cartes archéologiques. M. Cartailhac rend compte de trois systèmes employés dans ce but, soit en France, soit à l'étranger. Les signes conventionnels, teintes et figures géométriques, sont fort multipliés. Il ressort de ces renseignements et de la discussion qui s'élève dans le Congrès qu'il est très difficile de trouver une solution satisfaisante. Les frais de gravure sont élevés et, comme les découvertes se multiplient, il est impossible de publier des cartes archéologiques complètes. Le mieux est de couvrir de signes conventionnels très simples une carte topographique ordinaire. On ajoute des indications après chaque découverte. Des cartes ainsi dressées à la main seraient mises avec beaucoup de profit à la disposition des sociétés savantes.

La séance se termine par les allocutions de M^r d'Outremont et de M. de Cougny. On procède à la distribution des récompenses. Des médailles d'argent sont décernées à MM. Faugère-Dubourg et Teulières pour la découverte de la villa Bapteste, à M. R. Pottier pour services archéologiques, à M. G. Tholin pour ses publications. On accorde des médailles de bronze à M. Sabassien, propriétaire cultivateur à Bellevue, pour services archéologiques, et à M. L. Dalliès pour son album photographique des monuments de Moissac.



LE CHATEAU DE XAINTRAILLES.¹

Un de nos plus sympathiques collaborateurs, dont les lecteurs de cette *Revue* pourront apprécier bientôt le savoir et le talent consciencieux, vient de publier une monographie du château de Xaintrailles (Lot-et-Garonne) qui mérite d'être signalée avec éloges.

M. Philippe Lauzun n'en est pas à son premier essai. Il est déjà connu du public lettré de notre région du Sud-Ouest par plusieurs publications relatives aux antiquités féodales du département de Lot-et-Garonne. Son travail sur le château de Bonaguil lui valut notamment, il y a quelques années, des encouragements aussi justes que flatteurs.

L'étude sur Xaintrailles continue dignement une série que le jeune et intelligent érudit a l'intention de poursuivre pour le plus grand profit de la vulgarisation de notre histoire locale.

Le château de Xaintrailles, par son importance et les curieux souvenirs qu'il évoque, devait, parmi les monuments que le moyen-âge a laissés sur notre sol agenais, solliciter, un des premiers, les recherches de M. Lauzun.

Ces recherches ont été faites avec une patience et un souci de la vérité historique dont chaque page de l'intéressante monographie, que nous recommandons ici à tous les savants méridionaux, révèle la vigueur et la sincérité. De nombreux documents jusqu'à présent inédits ont été utilisés par l'auteur et donnent à son œuvre un attrait et une valeur qu'il importe de constater.

Laissons M. Lauzun nous décrire tout d'abord la situation du château :

« Le château de Xaintrailles, dit-il, est situé sur les rives gauches de la Garonne et de la Baïse, à neuf kilomètres environ de la pre-

¹ *Étude*, par M. Philippe Lauzun. — Agen, imprimerie Prosper Noubel, 1874.

mière et à cinq de la seconde. A une hauteur de cent quatre-vingt-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, et considéré, à juste titre, comme un des points les plus élevés de notre département, il est comme le sommet oblique d'une vaste pyramide dont les côtés irréguliers seraient formés par les coteaux de Buzet, de Montgaillard, de Pompiéy et d'Ambrus, et dont la base serait circonscrite par la vallée de la Baïse, celle de la Garonne et les Landes.

« De quelque côté que l'on y monte, on est agréablement surpris par une immense variété de productions. Tantôt ce sont des vignobles qui balancent au vent frais du Nord leurs tiges souples et fleuries ; tantôt des pins, des arbres verts et des chênes-liège dont les enivrantes senteurs s'exhalent sous les rayons du soleil couchant ; tantôt enfin de grandes terres labourées, des champs de blé et de maïs, çà et là parsemés de quelque blanche carrière, et que courent à l'Est les vieux débris des tours de Montgaillard. La nature a richement doté ce pays si fertile et elle a voulu éblouir, par les innombrables nuances de son coloris et l'étendue des terres qui se déroulent à l'horizon, le spectateur qui, monté au faite du donjon, laisse çà et là tomber ses regards sur les pays qui l'entourent.

« La vue y est en effet splendide : au Sud, la vallée de la Baïse, si riante et si fraîche, avec ses courbes capricieuses et ses sites pittoresques qui rappellent un peu les prairies et les torrents des Pyrénées dont on aperçoit au loin les blanches cimes.

« A l'Est, les coteaux de l'ancien Bruilhois, les clochers d'Espiens, de Montagnac, de Laplume, les tours du château de Salles et les lointaines sinuosités de la Garonne dans sa large plaine où flottent sans cesse de légers brouillards.

« Au Nord, ce même fleuve, cette même vallée, dans toute son opulente richesse, et par delà les tours de Buzet, le pays de Nicole et le château d'Aiguillon, au pied duquel se joignent les deux fleuves, les eaux du Lot, qui coulent encaissées dans leur lit de rochers et se perdent à l'horizon.

« A l'Ouest enfin, les Landes, avec leur sable calciné, leur pauvreté, leurs solitudes, leur grande voix sauvage et plaintive, et leur noir feuillage qui forme au-dessous du ciel comme un épais rideau. »

On voit par cette charmante description que M. Lauzun n'est pas seulement un historien et un archéologue ; mais encore qu'il sait écrire d'une façon très attrayante.

M. Lauzun, avant d'entrer dans le cœur même de son sujet, démontre, dans une dissertation préliminaire qui nous paraît très probante, que Xaintrailles, construction du *xv^e* siècle, n'est pas un château proprement dit, mais bien plutôt ce qu'on appelait un manoir. Or, entre le château et le manoir il existait des différences essentielles. L'architecture de l'un est parfaitement distincte de celle de l'autre. « Le Manoir, dit M. Viollet-Leduc dans son *Dictionnaire d'architecture*, est l'habitation d'un propriétaire de fief, noble ou non, mais qui ne

possède pas les droits seigneuriaux permettant d'élever un château avec tours et donjons. »

M. Lauzun considère le manoir de Xaintrailles comme un des types les plus accomplis de ce genre de constructions si chères au ^{xv}^e siècle et dont on voyait, il y a peu de temps encore, les nombreux débris joncher le sol de nos provinces méridionales.

L'étude détaillée de l'architecture et des aménagements intérieurs de Xaintrailles, en suivant le plan actuel dressé par M. Delmas, ingénieur de la ville d'Agen, forme la seconde partie du remarquable travail de M. Lauzun.

Enfin, l'auteur aborde le point capital de son œuvre, l'histoire des trois grandes races qui ont habité Xaintrailles : les Xaintrailles, les Montesquiou et les Lusignan.

Nous ne suivrons pas M. Lauzun à travers l'imposante généalogie de ces nobles et illustres familles. Il faudrait refaire un récit qui est presque tout l'ouvrage et dont chaque détail habilement coordonné atteste de sérieux labeurs.

La dernière marquise de Lusignan mourut en octobre 1863. « En elle, dit M. Lauzun, s'éteignit dans nos provinces le nom de Lusignan qui pendant si longtemps avait été mêlé à toutes les luttes guerrières ou politiques de notre pays. Forcés par des raisons de famille d'abandonner la terre et le château de Xaintrailles, ses héritiers durent bientôt mettre en vente ce vieux berceau de tant d'illustres races. Il a été acheté le 25 mai 1868 par M. Th. Cassaigne qui le possède actuellement. »

Le dernier chapitre est une étude mythologique consacrée à Mélusine, la fée protectrice du château de Xaintrailles et dont la légende est si intimement associée à l'histoire des Lusignan.

Ainsi se termine, par des pages pleines de grâce et écrites d'une façon très littéraire, cette remarquable monographie de Xaintrailles. Elle donne à M. Philippe Lauzun un titre sérieux de plus aux sympathies de ce public d'élite pour qui les travaux archéologiques et historiques aussi bien faits que l'*Étude sur le château de Xaintrailles* sont toujours une véritable bonne fortune.

FERNAND LAMY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Les poètes d'abord :

Philibert Le Duc. — *Haïte dans les bois*. (Willelm. — 1 vol. in-12).

J. Rivet. — *Voix perdues* (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Le premier calme et serein, le second troublé par la question sociale, ces deux recueils affirment plus de science et de labeur que d'inspiration.

Et voilà tout. — Les poètes sont clair-semés et ne prodiguent pas leurs œuvres. Tant mieux, d'ailleurs, si cette abstention est un signe de recueillement et d'étude.

Ce n'est pas d'une telle réserve qu'abuseront jamais nos romanciers et nos conteurs. Leurs œuvres, en effet, foisonnent, se multiplient, s'amoncellent avec une déplorable rapidité. La pensée, l'invention, le but n'ont plus que faire dans ces productions hâtives et purement commerciales, auxquelles les clichés suffisent amplement et dont le style même ne présente pas souvent toute la correction désirable.

N'insistons pas davantage à cet égard, et citons aujourd'hui avec résignation :

G. Japy. — *La Dame qui rit* (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Louis Enault. — *La Vie à deux*. — *Les malheurs de Rosette*.
(Hachette. — 1 vol. in-12)

Alf. Assolant. — *Le Seigneur de Lauterne* (Dentu — 1 vol. in-12).

Dans certains livres, le style fait complètement défaut ; dans celui-ci, au contraire, il représente le seul mérite d'un récit où l'enchevêtrement des épisodes rappelle un peu la manière de l'inventeur de *Rocambole*. — C'est une revanche à prendre par le charmant auteur de *la Mort de Roland*.

Miss E. Braddon. — *L'Héritage de Charlotte* (Hachette. — 1 vol. in 12).

Encore et toujours M. Bernard-Derosne, traducteur et mutilateur. — Le sort des romanciers d'Outre-Manche est vraiment cruel.

Adolphe Belot. — *Hélène et Mathilde* (Dentu. — 1 vol in-12).

Amédée Achard. — *Envers et contre tous* (Michel-Lévy. — 1 vol. in-12).

Saint-Genest. — *Les Joyeuses Années* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Eug. Deligny. — *Les Cabotins* (Michel Lévy. — 1 vol. in-12).

Quatre volumes dont nous sommes peut-être heureux de ne pouvoir indiquer que les titres.

Paul Saunière. — *Deux Rivaies* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Chaleur de tons, richesse d'invention, violence dramatique et pauvreté de langage.

Jules Courgas. — *Le Commis-Voyageur tel qu'il est* (Ch. Gaulon. — 1 vol. in-12).

Livre assez bien conçu et d'une lecture attrayante.

Le Bibliophile Jacob — *Le Dieu Pepetius* (Libr. des Gens de lettres. — 1 vol. in-12).

Un roman archéologique !

Hélas ! M. Paul Lacroix a commis là un gros péché, pour l'absolution duquel il devra faire une longue pénitence.

Mais c'en est assez. Terminons ici cette nomenclature d'œuvres médiocres et hâtons-nous d'arriver à des publications plus intéressantes et plus sérieuses.

Voici, par exemple, quelques livres de science :

Octave Sachot. — *Inventeurs et Inventions* (Garnier. — 1 vol. in-12).

Titre un peu prétentieux pour un volume, du reste fort attrayant, qui ne contient que trois ou quatre monographies.

Pettigren. — *La Locomotion chez les animaux, ou marche, natation et vol.*

(G. Baillière. — 1 vol in-8°).

Ouvrage curieux, où chacun peut trouver une lecture à la fois agréable et instructive.

Charles Joliet. — *Les Écritures secrètes dévoilées* (Dentu. — 1 vol. in-18).

Charles Joliet est un cryptographe distingué. Ses nombreux travaux littéraires ne l'ont point empêché d'étudier à fond l'art des chiffres secrets. — Une étude ainsi faite par entraînement et par goût reste rarement infructueuse et M. Joliet est certainement devenu un Œdipe fort présentable. Ajoutons que ses communications sont faites dans un style charmant et littéraire, ce qui, en n'importe quelle matière, ne dépare et n'amointrit rien.

W. de Fonvielle. — *La Conquête de l'air* (Ghio. — 1 vol. in-12).

Ouvrage de vulgarisation, dans lequel la science bien connue de l'auteur se met délicatement à la portée de tous les lecteurs.

Alb. Dumont. — *Le Balkan et l'Adriatique, etc.* (Didier. — 1 vol. in-12).

Volume de voyage scientifique dont on a dit un bien considérable.

Louis Jacolliot — *Histoire des Vierges. Les peuples et les continents disparus.*

(A. Lacroix et Cie. — 1 vol. in-12).

Savantes études cosmogoniques, exposé des genèses et des traditions, histoire hypothétique et ingénieuse des Vierges créatrices des légendes. C'est là un livre de simple érudition, s'adressant à un public spécial et choisi.

Il nous reste encore à citer quelques volumes pouvant à peu près être classés parmi les publications essentiellement littéraires :

Jules Girard. — *Études sur l'éloquence attique* (Hachette. — 1 vol. in-12).

Saine, bien pensée et d'une opportunité incontestable, cette œuvre de M. Girard sera certainement bien accueillie de tout homme d'érudition et de goût.

Lonis Dangeau. — *Montesquieu. Bibliographie de ses œuvres* (Rouquette. — 1 vol. in-12.)

Monographie intéressante et complète, digne d'être recherchée par les nombreux admirateurs du célèbre publiciste.

Camille Doucet. — *Œuvres complètes* (M. Lévy. — 2 vol. in-12.)

Première édition complète, croyons-nous, des œuvres d'un écrivain de second ordre un peu trop dénigré, en faveur duquel on aimerait à voir s'opérer une juste réaction.

Nous ne terminerons pas aujourd'hui cette nomenclature mensuelle, sans dire quelques mots de la perte bien sensible que viennent d'éprouver les lettres françaises.

Bien que, depuis déjà plusieurs mois, Jules JANIN fût devenu comme étranger à cette vie littéraire qui l'avait absorbé tout entier, sa mort n'en a pas moins causé une cruelle surprise.

L'auteur de *Barnave*, de la *Fin d'un monde* et de tant de pages fines et gracieuses ; le bibliophile délicat dont le nom a brillé au has de tant de fantaisies originales et charmantes ; l'aimable et spirituel critique accepté si longtemps, de par la science, le jugement et le goût, comme un oracle incontesté, a donné à tous de trop vives jouissances pour que quiconque a l'honneur de tenir une plume ne lui doive pas un souvenir et un regret.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **J. Michel et Médan**, à Agen.

LA VILLA GALLO-ROMAINE DE BAPTESTE.

On a déjà beaucoup écrit sur Bapteste, dont la découverte date de trois ans. A mesure que les fouilles avançaient, des articles de journaux et de revues rendaient compte des résultats acquis. Il y a moins d'une année que les plans d'ensemble ont été reconnus.

Dans une occasion récente (la visite du congrès archéologique), toutes les salles avaient été dégagées. On devait faire appel aux connaissances spéciales des savants réunis dans cette circonstance. Plus de quarante ont pris part à l'excursion. Les uns avaient fouillé ou reconnu des monuments analogues sur diverses points de la France ; les autres avaient visité les ruines des édifices romains parsemés dans toute les régions qui avaient fait partie du grand empire, depuis le Pompéi exhumé jusqu'aux temples et aux amphithéâtres qu'on est surpris de rencontrer dans les solitudes de l'Algérie et de la Tunisie.

La plupart avaient étudié les livres pour se préparer à l'étude de Bapteste. Tous cherchaient à s'instruire. Il faut ajouter que chacun avait ses préférences ; et c'était plaisir d'aller d'un groupe à l'autre et d'écouter. Celui-ci réservait toute son admiration pour les mosaïques ; celui-là, préoccupé de déterminer l'attribution de chaque salle, analysait d'abord le plan d'ensemble. Le numismate classait les deux cents monnaies recueillies dans les fouilles. On dessinait les objets les plus curieux. Plusieurs s'arrêtaient longuement devant des échantillons rares et variés de céramique. L'étude des instruments agricoles, des ossements d'animaux révélait à d'autres l'état de l'agriculture du ^{1^{er}} au ^{4^e} siècle. Ce bois de cerf est un trophée de chasse. Ce coute de charrue labourait, il y a quinze cents ans, la vallée de la Baïse. Voici le peigne pour la préparation du chanvre. Tout à côté sont les poids du métier de tisserand. Depuis l'anneau de bronze qui servait de parure, jusqu'à la lampe de terre qui porte un monogramme chrétien, chaque objet répond à qui l'interroge. Ainsi l'on saisit par ses moindres côtés la civilisation importée par les conquérants de la Gaule.

Des discussions toutes courtoises se sont élevés pendant les deux

heures qu'a duré l'exploration. Elles se sont prolongées dans le cours des dernières séances du Congrès. On est tombé d'accord sur plusieurs points. Les opinions ont différé sur quelques détails.

Ainsi Bapteste est plus que jamais à l'ordre du jour.

Le Directeur de la *Revue de l'Agenais* a pensé qu'il était temps de faire profiter ses lecteurs des enseignements qu'on peut tirer de cette découverte. Ne s'agit-il pas d'histoire locale, et la question soulevée n'est-elle pas du plus haut intérêt ? J'aurais désiré seulement que M. Faugère-Dubourg, qui excelle à décrire un monument sous une forme très littéraire aussi bien qu'à mener un chantier d'exploration, fit lui-même les honneurs de son domaine. Mais il veut, paraît-il, qu'il y ait place pour tous. L'excellent mémoire qu'il a lu dans la première séance du Congrès sera publié dans le volume des travaux de la session de Toulouse-Agen. Tous les souscripteurs le recevront. Voici, en attendant, quelques notes sur une question qui, malgré tant d'études, est loin d'être épuisée.

Je ne voudrais pas tomber dans l'aridité des démonstrations scientifiques. Je prie donc le lecteur d'admettre que la villa a été fondée à la fin du premier siècle ou au commencement du deuxième, qu'elle subsistait encore au milieu du quatrième siècle et peut-être durant le cinquième. Dans les intervalles de ces dates extrêmes, diverses constructions, et ce ne sont pas les moins curieuses, ont été ajoutées au plan primitif.

Un fait nous frappe tout d'abord. Comment se fait-il que cent ou cent cinquante ans après la conquête des Gaules par César la sécurité fut assez grande pour qu'à cinq lieues de l'*oppidum* des Sotiates, ancien boulevard de l'indépendance gauloise, un riche tenancier pût construire en plein pays barbare une villa de plaisance ? Pour abriter les chefs d'œuvre de l'art accumulés dans cette résidence somptueuse,¹ il ne creuse pas de fossés, il n'élève pas de fortes murailles. Plein de confiance dans la stabilité de l'empire, il ne regarde même pas vers

¹ Nous n'avons qu'une bien faible partie de ces objets d'art. Vraisemblablement Bapteste a été pillé avant d'être incendié. On n'a recueilli qu'un fragment de statue : une tête d'enfant en marbre d'un bon ciseau. On a trouvé seulement quatre chapiteaux de marbre parmi lesquels deux paraissent correspondre à la dimension des fûts d'un portique de quinze colonnes. Il faut remarquer que, durant les premiers siècles du moyen âge, les statues qui rappelaient le paganisme étaient détruites. Les chapiteaux des édifices anciens étaient enlevés pour servir à la décoration des basiliques et des oratoires.

le nord que menacent les invasions des barbares. Il choisit un emplacement sur la pente d'un coteau partout accessible. Il dispose tout pour le confortable et pour l'agrément. Il détourne et amène de loin les eaux intarissables de la fontaine de Jouy. A mesure que s'élèvent les clôtures légères de quarante salles, des mosaïstes, des ouvriers romains, composent les pavages. Des chariots chargés de marbres choisis dans les meilleures carrières (les Romains avaient déjà tout exploré) roulent des Pyrénées à Bapteste, sur ces grandes voies qu'on vient de construire pour l'éternité. Le sculpteur, sur le chantier, tourne les fûts, compose les chapiteaux. Les vieux Sotiates, dont les pères ont combattu, les Nitobriges, dont la capitale se couvre aussi de monuments remarquables, témoins de ces transformations, se sentent dominés par une autre puissance que celle des armes. Les arts, qu'ils comprennent si bien¹ et qu'ils essayeront de pratiquer à leur tour, leur révèlent la force supérieure de la race conquérante. Désormais ce ne sont plus les ennemis des Romains, mais leurs alliés et bientôt leurs émules.

Je ne voudrais pas être accusé de faire des considérations générales à propos d'une seule découverte. Ma thèse, ainsi soutenue, risquerait d'être fausse. Mais ce fait étrange de la sécurité dans la conquête, attesté par le grand nombre de riches établissements construits sans moyens de défense, dès la fin du premier siècle de notre ère et surtout pendant le deuxième, ce fait est général dans les Gaules. Il méritait évidemment d'être signalé au passage.

Que l'on compare d'autres époques. En était-il ainsi durant tout le moyen-âge? Alors, non-seulement on se fortifiait contre les étrangers, mais aussi contre ses voisins. Jamais château n'était assez inaccessible au gré de son possesseur, jamais tour assez haute. De nos jours encore combien de nations qui se disent grandes tremblent dans leurs conquêtes.

Je me hate d'ajouter que le moyen-âge eut des établissements que l'on peut comparer aux villas romaines : ce sont les palais de campagne des rois des deux premières races et des grands feudataires

¹ Longtemps avant la conquête les Gaulois frappaient des monnaies, travaillaient artistement l'or et le bronze, sculptaient la pierre. On croit pouvoir leur attribuer quelques beaux spécimens de céramique. Toutefois certains auteurs vont beaucoup trop loin en soutenant que les Gaulois avaient peu à apprendre des Romains, et en regrettant que le développement de l'art gaulois ne se soit pas fait au prix de plus de temps, mais avec toute son originalité.

de l'époque ; ce sont les abbayes du sixième au seizième siècle. D'ailleurs une haute pensée planait sur ces établissements fondés dans les plaines les plus riches ou sur la pente adoucie des collines : la crainte du Roi, le respect de Dieu et de ses serviteurs. Rien d'étonnant que les abbayes fussent respectées. N'étaient-elles pas un peu les domaines de tous ? Les portes des châteaux étaient fermées quand les portes des abbayes s'ouvraient à l'hospitalité.

Je parle des analogies qui existent entre les villas romaines et certaines grandes fondations du moyen-âge et je n'ai pas encore dit tout ce qu'était une villa. En deux mots, le voici : c'était un petit centre de population qui devait se suffire. La *fumilia* du maître était nombreuse. Elle comprenait des esclaves et des serviteurs pratiquant tous les métiers : forgerons, tisserands, cordonniers, etc. Le four à cuire le pain, les salles pour les bains à toutes les températures étaient des accessoires indispensables. Les livres, les objets d'art venaient de loin, mais tout ce qui est nécessaire à la vie devait être produit ou fabriqué sur place. Ainsi s'explique l'étendue des constructions de toutes les villas éloignées des grands centres.

Baptiste comprend plus de quarante salles renfermées dans un parallélogramme régulier. Ces pièces sont disposées autour de deux grandes cours intérieures bordées de galeries.¹ C'est le plan normal de toutes les villas romaines de quelque importance bâties dans tous les pays. C'est la copie en grand des maisons de ville. Une de ces cours était l'*atrium*, l'autre le *peristylum*.

Nul besoin d'être archéologue pour reconnaître du premier coup d'œil ce que nous appellerions aujourd'hui l'habitation du maître. C'est le maître qui foulait ces belles mosaïques. Remarquez toute cette série de chambres tournées au sud ; des conduits de chaleur circulent partout sous les pavages. C'est l'habitation d'hiver. Sur tout le versant nord vous chercherez en vain l'application d'un système de chauffage. Vous trouverez tout le long des chambres un portique de colonnes de marbre d'ordre composite donnant sur la campagne. On trouve là un abri contre le soleil et l'on y sent circuler l'air frais. C'est l'habitation d'été.

Je ne vous ai pas fait passer d'abord par la plus grande cour où s'ouvrent les trois portes d'entrée. Son portique est composé de grosses colonnes doriques dont les fûts sortent des carrières du

¹ Dans les abbayes ces cours bordées de galeries deviennent les cloîtres.

pays. Les pièces contiguës sont moins riches et moins symétriques que les autres. Il y a peu de mosaïques. Nous nous rapprochons des habitations et des ateliers des esclaves voués aux métiers et aux travaux des champs. Au-delà de cette cour (qui est l'*atrium*) il reste beaucoup à fouiller. Ces murs espacés, qui se prolongent au loin devant vous, ce sont sans doute les chaix, les étables et les granges.

A Bapteste, comme dans presque toutes les villas, il n'y a pas eu probablement des superpositions d'étages. Un rez-de-chaussée seulement. Les murs ont peu d'épaisseur. En entassant les petites pierres cubiques qui s'en sont détachées, on n'arriverait pas non plus à une grande hauteur. Les clôtures devaient se composer principalement de pans de bois et de torchis. C'est par monceaux qu'on a recueilli les clous et les ferrures qui servaient à fixer les madriers.

Je crains bien que cet aveu d'une construction si simple ne commence à donner une pauvre idée de notre Bapteste, que tout à l'heure j'aurais comparé volontiers à un palais. Je suis bien obligé de faire observer que beaucoup se trompent en confondant l'art avec la richesse des matériaux. Des mortiers, des plâtres moulés de Rome et de l'Alhambra valent les plus beaux bas-reliefs de marbre. Des terres cuites étrusques se vendent au poids de l'or.

Les murs de Bapteste avaient à l'intérieur quelques revêtements de marbre, mais surtout des stucs peints. Des fragments de ces peintures de fond nous montrent des dessins variés. Leurs teintes un peu ocreuses sont foncées et douces à l'œil. Voilà de quoi nous dépayser. Nous aimons tant les couleurs vives et surtout les dorures. L'or ne paraît nulle part à Bapteste. La composition harmonieuse des mosaïques et des peintures, les grands effets obtenus par des moyens vulgaires, révèlent d'habiles artistes. Pour rivaliser avec ces œuvres d'un goût parfait, n'allons rien chercher dans la plupart de nos salons modernes. Mais nous pourrions trouver des motifs de comparaison dans les cachemires de l'Inde, dans les tapis de Turquie, dans les vitraux du treizième siècle. Voilà peut-être de quoi nous faire avouer que le sentiment délicat de l'art dans l'assortiment des couleurs est indépendant du degré de prospérité matérielle d'un peuple.

Je voudrais bien maintenant pouvoir ressusciter un peu la villa, dont nous n'avons plus que les lignes et les jalons. Quel était son aspect autrefois? C'est un problème qu'il serait intéressant de donner à résoudre à des architectes archéologues, à des élèves de l'École des Beaux-Arts. M. Faugère-Dubourg est, je crois,

bien tenté de faire essayer cette restitution sur le papier. Ce n'est pas impossible. Le plan par terre est complet. Le rayon des colonnes donne la hauteur des portiques. En effet le rayon sert généralement de module dans l'architecture classique, dont les principes sont exactement formulés. L'inclinaison des toits nous est révélée par le système des gouttières. Nous savons comment ces toits étaient recouverts : par de larges dalles en terre cuite avec des rebords. Aux solutions de continuité de ces dalles, des tuiles pareilles aux nôtres, mais plus longues, se superposaient en files, et préservaient la charpente de toute infiltration. La restitution des baies de portes et de fenêtres serait plus conjecturale. Les seuils n'ont pas été partout reconnus. Plusieurs sont pavés de marbre. Les portes de communication d'une pièce à l'autre n'avaient peut-être pas de vantaux. Les fenêtres étaient certainement munies de carreaux de verre. Des morceaux de verre plat se sont rencontrés en grand nombre. C'est un fait intéressant. Il n'y a pas longtemps que certains archéologues niaient l'emploi des vitres dans les édifices romains. Les verres primitifs employés à Bapteste ont des épaisseurs inégales. Leurs côtés ne sont point taillés et l'on voit encore les bords épais couverts de bavures produites par la fusion. Ces verres étaient donc coulés à plat comme ceux de nos glaces modernes, et non fabriqués en *manchons* comme ceux de nos fenêtres.

Autre question : Qui a fondé, qui habitait Bapteste ? A ce sujet un petit bout d'inscription aurait plus d'autorité que les dissertations les plus savantes ; mais les pierres n'ont pas encore parlé et nous en sommes réduits aux hypothèses. La plus ingénieuse est celle qui fixe à Moncrabeau l'*Ebromagus* de Saint-Paulin. C'est l'opinion que soutient avec son érudition ordinaire, M. Reinhold Dezeimeris.¹ Ses preuves sont tirées principalement des étymologies des noms de lieu et des renseignements que donne Paulin lui-même sur la situation de sa villa. Ainsi à l'intérêt archéologique et artistique des ruines de Bapteste se joindrait l'intérêt historique. Il faut admettre, si l'on adopte cette opinion, que la villa existait encore au ^v^e siècle. C'est assez probable. Il est vrai que la série des monnaies trouvées dans les fouilles paraît s'arrêter au milieu du ^{iv}^e siècle, mais ces pièces ne sont pas toutes déterminées ; on en reconnaîtra peut-être de plus

¹ Article publié dans la *Gironde* le 23 octobre 1872. — *Note sur l'emplacement de l'Ebromagus de Saint-Paulin*, Bordeaux, 1874, 16 p. Extrait des *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*.

récentes. D'ailleurs l'ornementation de certains objets et particulièrement de quelques poteries, qui font partie du musée de Bapteste, accuse une époque de décadence et semble tenir beaucoup plus de l'art mérovingien que de l'art romain.

Tandis que M. Reinhold Dézeimeris, par l'étude des textes et des étymologies, arrivait à identifier *Ebromagus* avec Moncrabeau, des présomptions purement archéologiques m'amenaient à conclure comme lui que le nom de Bapteste pourrait bien avoir été donné à la villa par suite de l'érection d'un baptistère.

Je remarquais, en dehors du plan rectangulaire et symétrique des habitations et dépendances, une série de trois pièces d'un caractère particulier.

C'est une salle pourvue de trois absides groupées en feuille de trèfle dont l'une, celle du centre, est orientée, puis une petite pièce rectangulaire, et enfin une salle octogone. N'étaient-ce pas là un oratoire, une sacristie et un baptistère ? Tout semble le démontrer.

Les petites basiliques élevées durant les premiers siècles dans la campagne romaine ont un chevet pourvu de trois absides. Ce plan est aussi celui de plusieurs de nos anciennes églises françaises.

La plupart des baptistères sont octogones.

Ces attributions longuement discutées ont été généralement admises par les membres du Congrès archéologique d'Agen. A la différence d'épaisseur des murs, à la qualité inférieure des mortiers, on a facilement reconnu dans ces édicules une addition à la villa romaine. Cependant une objection sérieuse a été faite contre la destination supposée de la salle octogone. Tous les baptistères connus sont isolés des églises, et celui-ci se rattacherait médiatement à l'oratoire.

Voilà donc un sujet intéressant de nouvelles recherches. La lumière se fera peut-être.

Quoi qu'il en soit du sort de ces diverses conjectures, il faut admettre qu'à la dernière époque la villa a été habitée sinon par des maîtres du moins par des esclaves chrétiens. Une lampe grossière en terre cuite porte un monogramme du Christ qui se retrouve sur des monuments de la Gaule au IV^e siècle.

J'abuserais de la patience des lecteurs si je voulais aborder l'étude des nombreux détails que pourrait m'offrir un sujet inépuisable. Je ne décrirai aucun des objets qui remplissent le musée gallo-romain élevé sur l'emplacement de deux magnifiques salles (le vestibule qui fait communiquer les deux cours) entièrement pavées en mosaïques.

Je n'ajouterai que quelques mots comme conclusion de cet article.

Un grand progrès s'est réalisé dans le département. On a triomphé de l'indifférence trop ordinaire du public pour toute question d'art ou de science. L'initiative et la persévérance de MM. Faugère-Dubourg et Teulières ont produit de magnifiques résultats. Tout le monde a fini par s'intéresser à leur œuvre, à leurs découvertes. Tandis que les savants et les artistes venaient à Bapteste en grand nombre et de loin, les visites des simples curieux se comptaient par milliers.

Nous approchons peut-être du jour où tous dans le pays comprendront qu'il y a des monuments précieux à conserver, des musées à fonder, comme à Agen, ou à enrichir, comme à Nérac ; des travaux à encourager.

Le meilleur moyen de témoigner dès à présent de l'intérêt qu'on peut avoir pour les questions d'art et de science serait d'achever l'œuvre commencée à Bapteste. Il faudrait assurer la conservation de la villa par l'achat du terrain. Il faudrait faire connaître le plus possible la découverte par la publication d'un grand ouvrage.

MM. Faugère-Dubourg et Teulières, avec le zèle le plus éclairé et le désintéressement le plus complet, ont fait tout ce qui leur était possible. Il y a des limites à tout. Un hectare et demi de terre est resté improductif depuis trois ans. Un tel sacrifice ne peut durer davantage. Il est à souhaiter qu'une souscription soit organisée pour l'achat de Bapteste. C'est une question agenaïse ou plutôt départementale.

D'autre part tout est prêt pour la publication de la *Monographie de Bapteste*. Les dessins ont été relevés. Un premier fascicule a paru : ce sont quatre planches en chromolithographie d'une exécution parfaite. Un aussi bel ouvrage doit coûter trop cher pour qu'on puisse le continuer avant d'être assuré d'un nombre de souscripteurs non inférieur à cent.¹

G. THOLIN.

¹ On a dû remarquer dans la dernière livraison de cette *Revue* une note indiquant les conditions de la publication. On pourra voir chez M. Michel, libraire à Agen, un exemplaire du premier fascicule

J'ai indiqué ce qui restait à faire. Je serais bien heureux si, par la publication de ces pages, j'avais réussi à provoquer quelques efforts en intéressant à deux œuvres également patriotiques.

FONTAUSIL.

(Suite et fin)¹

VI

La maison de campagne où, grand seigneur morose,
Noureddin, fatigué de bruit et de plaisirs,
Vient chercher un air pur et d'indolents loisirs,
Entremêle au jasmin, au lentisque, au laurose,
Ses arcades de marbre et ses moucharabys
De santal incrusté de nacre et de rubis.
Elle a de frais abris qu'une cascade arrose.

Un art capricieux et qui n'épargne rien
Pour unir la surprise à la magnificence,
A fait un alhambra de ce lieu de plaisance.
Dans un pompeux divan, salon aérien
Dont les murs dentelés semblent l'œuvre des fées,
Noureddin est assis, aspirant les bouffées
D'un narghilé chargé de tabac syrien.

Sur un signe de lui, quel est donc ce mystère ?
En ce boudoir splendide où sont à peine admis
Les hôtes préférés, les proches, les amis,
Un esclave, giaour à la livrée austère,
Est introduit. Comment expliquer cet honneur ?
Le Coran permet-il qu'on traite en grand seigneur
Un giaour, chien maudit et rebut de la terre ?

En ces termes le maître à l'esclave parla :
« Fontausil, je le sais, tu m'as sauvé la vie.
Le sort d'un mauvais riche est peu digne d'envie ;
Les ingrats, tôt ou tard, sont punis par Allah.
Ne crains point d'abuser de ma reconnaissance :
Vois-tu quelque faveur qu'il soit en ma puissance
D'accorder à tes vœux ? parle, demande-la.

¹ Voir la livraison de Juin.

« Une seule faveur te serait refusée :
La liberté !... Parmi mes nombreux serviteurs
Ta bravoure et ton zèle ont peu d'imitateurs.
T'affranchir, loin de moi cette folle pensée !
Perdre un tel serviteur, non, non ! Mais quel plaisir.
J'aurais à condescendre à tout autre désir !
Quelqu'il soit, ta prière est d'avance exaucée. »

Le début du discours semblait faire prévoir
La grâce du captif, solennelle, éclatante.
Cruellement déçu dans sa plus chère attente :
« Seigneur, dit Fontausil, je n'ai point le pouvoir
De vous dissimuler ma tristesse profonde.
La plus haute faveur, les plus grands biens du monde,
Rien, sans la liberté, ne saurait m'émouvoir.

« J'ai le mal du pays, mal affreux ! mon oreille
Veut entendre, mes yeux veulent voir, et mes bras
Etreindre femme, enfants que j'ai laissés là bas.
Vieux marin, je devais, de retour à Marseille,
Unir ma fille au fils de l'un des survivants
De mon bord, tant de fois ballotté par les vents.
La corbeille de noce était une merveille ;

« C'est moi qui l'avais faite, et joyeux, triomphant,
J'apportais ce tribut de mon dernier voyage,
Quand des croiseurs ont pris par un brusque abordage
Mon navire, mes gens, la dot de mon enfant.
La liberté, ce don du Ciel, me fut ravie.
Si je n'ai point tenté de m'arracher la vie,
Maître, c'est que le Dieu que je sers le défend.

« Laissez-moi retourner dans ma chère Provence ;
Laissez mes pas frémir sur le doux sol natal. »
L'orgueil patricien, le flegme oriental
Et l'égoïsme étroit sont-ils de connivence,
Hélas ! pour endurcir le cœur de Nouredin ?
Il parut n'écouter qu'avec un froid dédain
Ce douloureux récit, qu'il connaissait d'avance.

A la fin, cependant, un éclair de pitié
Brilla dans son regard. — « Crois-tu donc, capitaine,
Reprit-il d'une voix plus ferme que hautaine,
Crois-tu, quand j'ai promis un gage d'amitié,
Pouvoir douter de moi ? jamais ne t'en avise.

Un grave différend tous les deux nous divise ;
Nous allons, si tu veux, le trancher par moitié :

« Litre à toi de revoir le sol qui t'a vu naître,
Et de presser bientôt sur ton cœur les absents.
Mais voici, Fontausil, à quel prix j'y consens :
Promets-moi sur l'honneur — car je tiens à connaître
Ce que vaut la parole et l'honneur des chrétiens —
Qu'au bout de dix jours francs passés auprès des tiens,
Tu reviendras servir le Tunisien ton maître... »

« Par cet engagement si tu veux te lier,
Tu peux, dès aujourd'hui, suivre une caravane
Qui te fera gagner la plage musulmane.
En rade de Tunis je sais un fin voilier,
Un brig sicilien, qui doit dans la huitaine
Partir pour la Provence et dont le capitaine
T'ouvrira, par mes soins, son bord hospitalier.

« Mon offre doit combler ton attente, ce semble.
Après dix heureux jours de pleine liberté,
Promets-tu de rentrer dans ta captivité?...
— Oui! » dit le Provençal, comprimant, tout ensemble,
Sa joie et sa douleur, et dont l'œil se troubla.
En prononçant ce mot formidable, il trembla.
De peur? non... mais parfois un roc lui-même tremble.

VII

Tout n'est pas joie, extase et douce pâmoison
Pour ceux qui, revenant d'un rude et long voyage,
Aventueux marins, regagnent leur village
Dont le svelte clocher s'effile à l'horizon.
Une fois parvenus à l'étape dernière,
Tous ne s'y prennent pas de la même manière
Pour aborder le seuil de leur chère maison.

Quelques-uns, peu portés à la mélancolie
Et que jamais ne trouble un noir pressentiment,
Chez eux, comme une trombe, arrivent brusquement,
Au risque de frapper tout-à-coup de folie
Un père qui les croit morts sur un sombre écueil,
De trébucher peut-être aux planches d'un cercueil
Où leur mère, à l'instant, vient d'être ensevelie.

D'autres, par un moyen plus prudent, moins brutal ,
A leur humble foyer reviennent prendre place.
Trop savoir à la fois, cette crainte les glace.
Il est plus d'un indice, ou joyeux ou fatal,
Qui trahit les secrets de la demeure aimée :
Ils ont interprété de bien loin la fumée
Qui s'élève du toit de leur logis natal.

Les colombes, heureuse et grande découverte !
Sur le haut colombier s'assemblent à foison ;
Quand le malheur la frappe, on ferme une maison ,
Ici chaque fenêtre est largement ouverte ;
Et, comme pour fêter celui que l'on attend ,
Œuvre toute récente, une tonnelle étend
Sur la blanche façade une dentelle verte !

Combien de tels tableaux ont le don d'alléger
L'âme du voyageur et de rendre plus ferme
Son pas, souvent craintif en approchant du terme !
Enhardi par degrés, il ose interroger
Les passants, les voisins, un vieil ami d'enfance.
Dans sa famille, après une si longue absence,
Cet ami le précède, il est son messager.

Car il faut amortir le choc trop redoutable
De la joie : elle tue autant que la douleur. —
Fontausil, ce Jean-Bart dont l'ardente valeur
Parmi les loups de mer passait pour indomptable,
Fontausil hésita, sentit ses pas fléchir,
Et dut reprendre haleine avant que de franchir
Son doux seuil et d'oser se rasseoir à sa table.

Un prudent messager prépara son retour. —
La mort, les noirs fléaux qui désolent la terre,
N'avaient point, grâce à Dieu, touché ce seuil austère,
Et Dieu même avait fait bonne garde alentour,
Groupant les six enfants sous l'aile maternelle ;
Sa providence, heureux qui se repose en elle !
Avait ceint la maison comme une forte tour.

Le capitaine apprit — ce fut pour sa pensée
Un lourd fardeau de moins — qu'André Filapparis,
Le futur de sa fille, était non moins épris,
Si désastreuse, hélas ! que fût sa traversée,
Qu'avant de soupçonner ce sombre événement,

Et d'un ardent désir appelait le moment
De conduire à l'autel la belle fiancée.

C'était un armateur, un marin d'avenir.
Promptement avisé du retour du vieux maître,
Il vola dans ses bras. Ce qu'il osa promettre ,
Pas un d'eux n'était homme à ne le pas tenir.
A sa famille entière, en un viril langage ,
L'aventurier conta son tragique voyage ,
Sauf un détail, un seul, dont il dut s'abstenir :

Il ne leur conta point par quel terrible pacte ,
Esclave en Barbarie, il n'avait acheté
Qu'une trêve éphémère à sa captivité ;
Il sut envelopper d'un nuage compacte
L'inflexible dessein, l'impérieux devoir
De partir dans dix jours, pour ne les plus revoir.
S'il eût parlé, comment accomplir ce grand acte ?

On ne l'eût pas souffert ; pour arrêter ses pas
On aurait élevé de puissantes barrières ;
Pleurs, protestations, embrassements, prières,
Que d'obstacles à vaincre, et que d'affreux combats !
Quel glas, quel deuil, quel coup de foudre en sa famille,
Au milieu des apprêts des noces de sa fille,
S'il eût fait cet aveu !... Mais il ne le fit pas.

VIII

Pavisez vos canots ainsi que des gondoles ;
Entrelacez de fleurs vos avirons dorés ;
Accourez, mariniers de la côte, accourez !
Préparez pour ce soir soleils et girandoles ;
L'un de vous se marie , accourez, matelots !
La folie a le droit d'agiter ses grelots ;
Vivent les chants joyeux ! vivent les farandoles !

On suivrait tous les ports du golfe de Lion
Sans rencontrer jamais si jolie épousée.
Filles, garçons, le long de la côte boisée ,
S'avancent en colonne , espiègle bataillon ;
Ils sont suivis des vieux à la tête chenue ,
Et pour leur souhaiter à tous la bienvenue
Le clocher du hameau chante un gai carillon.

Sur un bloc de granit, écumeux promontoire ,
La vieille église élève au milieu des brisants
Ses murs verdis de mousse et rongés par les ans.
L'orgue vient d'entonner comme un chant de victoire :
Ces deux enfants qu'un prêtre attend pour les bénir ,
Comment ce sanctuaire , où Dieu va les unir ,
Pourrait-il oublier leur émouvante histoire ?

Quand les chocs furieux des houles et du vent
Dispersaient les débris des vaisseaux sur la plage ,
Dans cette humble et pieuse église de village
Tous deux, les yeux en pleurs, qu'ils ont prié souvent
Pour Fontausil, trompant chaque jour leur attente,
Et dans l'ombre et l'orage et l'averse battante
Attendu tant de fois et jamais n'arrivant !

Dieu rend à leur amour cet ami , ce vieux père ;
Après les jours d'angoisse et les jours de douleur
Est-il bonheur plus grand, plus serein que le leur,
Fête plus rayonnante , avenir plus prospère ? . . .
Fontausil ! on s'empresse autour de ce héros ;
Chacun veut escorter ce guérilla des flots
Qui fit trembler trente ans le Turc dans son repaire.

Le prêtre est à l'autel. Purs enfants, cœurs aimants ,
Les époux, au milieu de tout un labyrinthe
De légers arcs de fleurs, ont prononcé sans crainte,
Lui d'abord , elle ensuite , ineffables moments !
Le mot terrible et doux , la syllabe puissante
Qui les lie à jamais , et la main bénissante
Du saint prêtre a plané sur leurs deux fronts charmants.

Dans un discours semé d'allusions heureuses
Aux vertus , aux travaux , à la gloire , à l'exil ,
Au brusque et surprenant retour de Fontausil ,
« Dieu n'abandonne point les familles nombreuses ,
S'écria le pasteur vénéré ; sa bonté
Réserve un prix sublime à la fidélité
Dont elles ont fait preuve aux heures douloureuses.

« Souvent, dès ici-bas, toute une floraison
De dons et de bienfaits s'épanouit sur elles.
Après un long tribut de souffrances cruelles ,
Lointains périls, revers, durs outrages, prison ,
Ce vieillard, devant qui chaque front se découvre ,

Plus heureux que nos rois dans leur palais du Louvre .
Est revenu régner dans sa sainte maison.

« Législateur chéri , monarque exempt d'alarmes ,
Puisse-t-il , plein de jours bénis et triomphants .
Régner sur les enfants de ses petits-enfants ! » —
Lorsqu'un brave a vieilli dans le métier des armes ,
Peut-il pleurer jamais ? Capitaine au long cours ,
Dur soldat, Fontausil, brisé par ce discours ,
Essaya vainement de refouler ses larmes.

Il pleura : pleur amer, àpre gémissment
Où la foule crut voir les terribles secousses
D'un cœur plein et serré d'émotions trop douces.
Des pleurs, des pleurs de joie et d'attendrissement
Baignaient chaque visage, et l'erreur fut aisée ;
Comme un brillant soleil boit d'un trait la rosée,
Le bonheur de ce jour les sécha promptement.

Pavisez vos canots ainsi que des gondoles ;
Entrelacez de fleurs vos avirons dorés ;
Accourez , mariniers de la côte , accourez !
Préparez pour ce soir soleils et girandoles ;
L'un de vous se marie, accourez , matelots !
La folie a le droit d'agiter ses grelots ;
Vivent les gais refrains ! vivent les farandoles !

IX

Par des sentiers à pic vieillards et jeunes gens ,
D'un même pas joyeux , font l'escalade en règle
Du revêche donjon, véritable nid d'aigle ,
Que bien haut sur les flots fantasques et changeants
Fontausil au sommet d'un écueil fit construire.
Le logis, bien que vaste , aurait peine à suffire
Aux folâtres éhats des nombreux assiégeants ;

Aussi c'est en plein air , sur la haute terrasse ,
Que l'on vient de dresser le banquet nuptial.
Rude festin ! spectacle étrange et martial !
La bombe a fait son œuvre, elle a laissé sa trace
Sur la vieille misaine et les focs en haillon
Dont on a composé l'austère pavillon
Où tous les invités viennent de prendre place.

Cette âpre draperie, ouverte à l'orient,
Permet de contempler le grand champ de bataille,
La mer, où Fontausil, défiant la mitraille
Des capitans-pachas, et toujours guerroyant,
Découpait de la sorte et brodait sa voilure.
Sauf le sévère aspect de cette dentelure,
La table est plantureuse et le tableau riant.

Il rappelle la pêche heureuse de Saint-Pierre :
Voici venir, fumant et couronné de fleurs,
Tout un splendide amas des poissons les meilleurs ;
Monstres armés de dards, de scie ou de rapière,
Casqués, mitrés, vêtus d'un somptueux émail,
Ils semblent vivre encor sous leur brillant camail ;
La mort, en les frappant, n'a point clos leur paupière.

La dorade aux flancs d'or, le thon, le loup marin,
Le merlan, le turbot, le palémon, la plie,
Ces joyaux animés dont la rade est remplie,
Réservaient pour ce jour leur plus superbe écrin.
Un vin qui réjouit le cœur et qui l'exalte,
Le Frontignan, l'ardent Lunel, le Rivesalte,
Abreuve ce banquet digne d'un souverain.

X

L'histoire, qui n'est pas exempte d'imposture,
Conte qu'un Spartiate eut assez de pouvoir
Sur son visage altier, pour n'y rien laisser voir
De ce que lui faisait endurer de torture
La dent d'un animal sauvage et meurtrier
Qu'il cachait sous les plis de son manteau guerrier
Et dont ses flancs étaient devenus la pâture.

L'implacable chagrin qui déchire en secret
Le cœur de Fontausil, n'est-il point cent fois pire
Que la dent d'un chacal ou la dent d'un vampire
Qui, pour boire son sang, sur lui s'acharnerait ?
A voir son fier maintien, son front de vieil athlète,
Où le bonheur de tous largement se reflète,
Ce supplice caché qui le soupçonnerait ?

Jamais quand son navire essayait la bordée
D'un pirate ou l'assaut d'un simoun furieux,

Aux traits de son visage il ne commanda mieux.
La fête somptueuse est par lui présidée.
De la place d'honneur qu'il occupe au festin,
Son œil peut contempler le spectacle lointain
Des îles et des caps dont la rade est brodée :

De l'occident jaillit à flots d'or la clarté ;
Elle embrase la mer ainsi que ses rivages ,
Jusque sur les écueils et les rochers sauvages
Versant la transparence et la sérénité ;
Cette chaude et vibrante et magique soirée
Donne au repas de noce une splendeur pourprée ;
Dans tous les yeux scintille une ardente gaité.

On boit à la santé des époux , puis à celle
Du vénéré doyen qui préside au banquet.
Le vieil esprit gaulois étale son bouquet ;
Dans les toasts une verve endiablée étincelle.
Fontausil , répondant à leurs vaillants assauts ,
Propose la santé des marins provençaux.
A pleins bords le muscat dans les hanaps ruisselle.

Le toast a ses périls , il a ses mauvais pas ;
Qui donc est assuré contre une maladresse ?
Verre en main , tout-à-coup un convive se dresse.
— « Messieurs, pour couronner dignement ce repas,
Je crois faire œuvre utile autant qu'originale ,
Dit-il , en proposant une santé finale ,
Une de ces santés qu'on ne refuse pas.

« Notre vieux vaillant maître a connu l'esclavage.
Tous ici , nous savons les maux qu'il a soufferts .
Et quel libérateur vient de rompre ses fers.
Se peut-il qu'un payen , chef de tribu sauvage ,
Nous rende à tout jamais celui que nous pleurons ?
Nous avons bu , Messieurs , à nos amphitryons :
Sablons encore un peu de ce divin breuvage ,

« Je bois à Noureddin ! C'est ainsi que parla ,
Superbe , l'œil en feu , pareil à Démosthènes
Apostrophant la mer et les plages lointaines ,
Ce trop fougeux convive, orateur de gala ;
Le front haut , vers Tunis la main droite tendue ,
Il lança fièrement son toast dans l'étendue,
Prit sa coupe à deux mains et d'un trait l'avalait.

. .

Longs applaudissements et tempête effrénée
De bravos , — arrosés du pétillant nectar
Que dans tous les hanaps fait pleuvoir sans retard
La buire aux larges flancs , de roses couronnée. —
Tous les convives , tous , dans un élan soudain ,
Frémissements et debout , jettent à Noureddin
Leurs vivats à travers la Méditerranée.

Fontausil , par un brusque et formidable effort ,
Porte sans sourciller cette santé nouvelle ;
Il boit à Noureddin sans qu'un frisson révèle
L'âpre saisissement dont ce nom , tout d'abord ,
A surpris et glacé son cœur de vaillant homme ;
Ce nom fatal éclate à son oreille comme
Un tintement funèbre et le glas de sa mort...

Il boit secrètement , il boit jusqu'à la lie
Ses pleurs en même temps que le vin qu'on lui sert. —
Une danse en plein vent suit de près le dessert :
La farandole !... trêve à la mélancolie !
Par tous les invités le malheureux marin
Est prié de conduire , au son du tambourin ,
Ce galop tapageur qu'inventa la folie.

La Farandole ! A moins d'habiter un couvent ,
A moins d'être perclus , goutteux , paralytique ,
Comment se refuser à cette gymnastique ,
Lorsqu'on est Provençal ? Jeunes gens , en avant !
Fontausil vous conduit ! Dans sa course véloce
Il fait tourbillonner tous les gens de la noce
Comme des brins de paille emportés par le vent.

Mais bientôt il échappe à cet affreux supplice.
Du fouillis de danseurs dont il est enlacé
Il s'esquive ; — on n'est plus , à son âge , forcé
De joûter longuement dans ces sortes de lice. —
A travers les récifs , par un abrupt sentier
Que les ombres du soir dérobent en entier ,
Le vieux navigateur , inaperçu , se glisse.

Ses pas , bien que furtifs , sont des pas résolus.
Où les dirige-t-il ? vers la rade prochaine.
Le pacte irrévocable et terrible l'enchaîne :
Dix jours ! pas un seul jour , pas une heure de plus !
Un navire , abrité dans un pli de la rade ,

Sembler l'attendre... Il perd son nom s'il rétrograde ;
Car ce soir les dix jours complets sont révolus !

XI

Noureddin-Ben-Salem, l'un des hauts dignitaires
De la maison du bey Zébid-Abd-El-Azis ,
N'a pas fait long séjour dans la fraîche oasis
Dont, tous les ans, l'ombrage et les plaisirs austères
L'endorment d'un doux somme ; il a dû les quitter
Pour reprendre à la cour sa charge, sans compter
Les soucis dont les grands sont toujours tributaires.

Sa demeure, manoir princier, fier monument,
S'élève au bord des flots ; et de nombreux navires,
Les uns ouvrant leur aile aux souffles des zéphyres ,
Et les autres, oiseaux fatigués, la fermant,
Entrelacent, non loin d'un balcon pittoresque,
Œil constamment ouvert de ce palais moresque,
Leurs essaims voyageurs qui changent constamment.

Un matin qu'appuyé non sans quelque indolence
Sur ce balcon, laissant errer ses yeux distraits
De navire en navire, il humait à longs traits
L'ambre de son chibouk, et songeait en silence
Peut-être à rien, peut-être aux intrigues des cours,
Un détail de la scène interrompit le cours
De ses réflexions ou de sa somnolence :

L'*Iris*, brig messinois, qui venait de tenir
Assez longtemps le large, envoyait au rivage,
Avec des cris joyeux, ses câbles d'abordage.
L'*Iris*, il n'avait point perdu ce souvenir,
C'était ce fin voilier sur lequel, sans entrave,
Naguère Fontausil, Fontausil bien qu'esclave
Était parti, jurant de bientôt revenir.

Sur cette même nef reviendrait-il, fidèle
Au rude engagement qu'il avait contracté ?...
— « Quand un Français captif nous échappe en été ,
L'hiver, qui parmi nous ramène l'hirondelle,
Ne le ramène point, » — dit tout bas Noureddin
D'un air moins courroucé que frondeur et badin, —
« Vaine était sa promesse et je n'attends rien d'elle...

« Lorsqu'on a comme moi, vieux courtisan, grandi
En dépit des jaloux dans la faveur d'un prince,
On ne peut accorder qu'une valeur bien mince
Aux paroles d'honneur dont on est assourdi.
Quiconque nous les donne est téméraire ou traitre.
Le jour où je verrai Fontausil repaître,
Je gage qu'il fera clair de lune à midi. »

A peine Noureddin, sans trouble ni colère,
Achevait-il ces mots, ô surprise ! ô stupeur !
Voilà qu'il aperçoit, non point dans la vapeur
D'un songe ou dans l'azur terne et crépusculaire
Dont les fantômes sont les hôtes nébuleux,
Mais près de son palais, sur le quai populeux
Du bruyant port de mer, qu'un grand soleil éclaire,

Qui donc ? le vieux marin, sublime revenant,
Fontausil son sauveur, Fontausil son esclave !
C'est bien lui qui débarque... Il marche d'un pas grave.
Son front naguère était à peine grisonnant ;
En deux mois les chagrins ont fait plus de ravage
Sur ce front, qu'en dix ans les injures de l'âge
N'auraient pu faire, il est de neige maintenant...

Sa stature, de loin facile à reconnaître,
A d'ailleurs peu fléchi sous le choc répété
De l'épreuve ; son pas marche avec fermeté...
Vers le seuil du palais fastueux de son maître
Il s'avance ; une voix retentit au sommet :
Du haut de son balcon le fils de Mahomet,
Sur l'heure, en sa présence, ordonne de l'admettre.

— « Seigneur, j'ai marié ma fille, et me voici.
Quelque large que soit la Méditerranée,
La parole d'honneur que je vous ai donnée
Me paraît sérieuse et me ramène ici.
J'ai voulu tout d'abord, seigneur, prendre le change
Et me représenter qu'en cette affaire étrange
On pouvait louvoyer, je n'ai pas réussi ;

« Le vieil honneur français n'entend pas raillerie.
Ce que vaut cet honneur et celui des chrétiens,
Vous vouliez le savoir : me voici ! Je maintiens
L'un et l'autre et je sers à la fois ma patrie
Et mon Dieu quand je viens, en toute liberté,

Reprendre le fardeau de ma captivité.
J'ai fui comme un voleur ma Provence chérie ;

« Je n'ai point fait d'adieux aux êtres que j'aimais ;
Mon cœur se fût brisé. J'étais bien loin de terre,
Je cinglais vers Tunis lorsque tout le mystère
S'est éclairci là-bas... A vous seul, désormais,
Les sueurs de mon front ! Pour aussi rebutante
Que ma tâche puisse être, au soleil, sous la tente,
Je ferai mon labeur sans murmurer jamais. »

— « C'est bien, » répond la voix brève et presque hautaine
Du seigneur tunisien. Puis d'un ton radouci : —
« Je suis content de toi, vieux patron ! Dieu merci,
Tu n'as fait nulle part halte ni quarantaine,
Et tu dois être un peu fatigué du chemin.
Mes volontés sur toi, tu les sauras demain.
En attendant, dors bien. A demain, capitaine ! »

XII

Le loup de mer ne put entendre sans frémir
D'un anxieux espoir, ce singulier langage...
Sa nuit fut sans sommeil. Bien plus que le tangage
Les secousses de l'âme empêchent de dormir.
Le lendemain matin, dans l'étroite cellule
Où le doute l'assiège, où la fièvre le brûle,
Quelqu'un parut... C'était le glorieux émir ;

Nourreddin-Ben-Salem, quelle faveur insigne !
Visiter en son gîte un prisonnier français !
Est-ce possible ? — « Ami, ce matin, tu le sais,
Je dois fixer ton poste et régler ta consigne.
Voici l'heure. » — A ces mots, le favori du bey
Entra sous un arceau d'escalier dérobé
Où le navigateur le suivit, sur un signe.

Par de secrets détours ce poudreux escalier
Les conduisit au bord de la mer : — « Capitaine,
Dit Nourreddin faisant une halte soudaine,
Ton poste est près d'ici. Regarde, vieux voilier ! » —
Fontausil jette un cri de surprise et de joie.
Dans le brusque vertige où son regard tourne,
Il sent son cœur fléchir et ses genoux plier.

Son navire, paré du doux nom de sa fille,
Son navire chéri, ce bijou merveilleux
De la mer, son navire était devant ses yeux ! . . .
Balancé par la brise, au soleil il scintille
Avec ses pavillons, ses hunes, ses haubans,
Tel qu'il était le jour où, sans peur des forbans,
Il fut traîtreusement surpris par leur flottille.

Brigantine, grand foc, huniers et perroquets,
De l'arrière du brig jusques à la poulaine,
Tout paraît flambant neuf. — « Permets-moi, capitaine,
De visiter ton bord. Il est des plus coquets,
Ce semble, dit l'émir; allons-y, camarade. » —
Le bâtiment était à l'ancre en bonne rade,
Dans le port de Tunis, à quelques pas des quais.

Fontausil, précédé par le fils du Prophète,
Bientôt sur le tillac pose un pied frémissant,
Et dans les profondeurs de la cale il descend.
Les yeux émerveillés et l'âme stupéfaite,
Il regarde . . . Miracle ! il retrouve au complet
La riche cargaison que le brig recélait
Lorsque la razzia des forbans y fut faite.

Les somptueux tissus, les chefs-d'œuvre des arts,
Les trésors sur lesquels ils avaient fait main basse,
Quelque temps dispersés, ont tous repris leur place
Dans les flancs du navire, éblouissants bazars.
Le pont et l'entrepont, tout resplendit. Que dis-je ?
L'opulent chargement, pour comble de prodige,
A doublé sans courir la mer et ses hasards !

Ce que voit Fontausil est, à coup sûr, l'ouvrage
D'un génie évoqué par quelque talisman.
Il n'en croit pas ses yeux. Le seigneur musulman
Se plaît à contempler son rayonnant visage,
Et dit en souriant : « Ta fille, Fontausil,
Vient de se marier ; tu n'as pu, paraît-il,
Mettre en ses mains la dot et les présents d'usage ;

« Mais elle perdra peu pour avoir attendu.
Sois heureux, Fontausil ! Chasse de ta pensée
Cette captivité pour jamais effacée ;
Va goûter près des tiens le bonheur qui t'est dû.
J'ai le droit d'être fier, je descends du Prophète,

Et pourtant je confesse humblement ma défaite :
Devant toi, matelot, je reste confondu.

« Prisonnier sur parole, un prince, un chef d'armée
Ne saurait sans scrupule et de gaité de cœur
Trahir l'engagement qui le lie au vainqueur.
Pour peu que ce captif tienne à sa renommée,
Il hésite à briser les liens d'un serment
Devant vingt généraux fait solennellement
Et dont toute la terre est bien vite informée.

« Mais le tien, Fontauail, nul ne le connaissait,
Nul si ce n'est le Dieu dont ta pensée est pleine ;
Ton retour à Tunis, pour reprendre ta chaîne,
J'étais loin de l'attendre et rien ne t'y forçait.
Rien si ce n'est l'honneur qui brûle ta poitrine..
J'ai fait la guerre au Christ, j'ai juré sa ruine,
Je l'ai persécuté longtemps, Allah le sait ;

« Eh bien, je ne suis pas sans remords, je l'avoue.
S'il permettait de suivre un moins étroit sentier,
Ton Dieu serait bientôt celui du monde entier.
Mieux que de beaux discours ta conduite le loue.
Tu me ferais aimer ce que je maudissais...
Sois heureux, magnanime et vénéré Français !
Regarde quel bon vent dans ta voile se joue ;

« Avant qu'il soit dix jours tu surgiras au port.
Voici ma main ; reçois mes adieux, que j'abrège.
Repars pour ton pays ! — Comment repartirais-j' ?
Répliqua Fontausil, dont le joyeux transport
Se changeait par degrés en morne inquiétude ;
« Mon œil autour de moi ne voit que solitude.
Où sont mes compagnons, les marins de mon bord ?

« Mourtris, chargés de fers, trainés en esclavage,
Plongés dans les pontons, que sont-ils devenus ?
Sont-ce des étrangers, des marins inconnus
Qui me ramèneront jusqu'au lointain rivage
De ma vieille Provence ? O mes fiers vétérans,
Mes matelots, où donc êtes-vous ? Dans vos rangs
Je tremble que la mort n'ait fait quelque ravage ;

« Ce vide autour moi ... — N'a rien de sépulcral. »
Interrompt Nourredin, riant à perdre haleine.

Tout en riant, du bout de sa canne d'ébène
Cet enchanteur a fait un signe magistral,
Et voilà qu'aussitôt rompant toute barrière,
L'équipage, caché sous le gaillard-d'arrière,
Au milieu du tillac bondit comme un mistral.

Vandril le contre-maitre, Oustrain et Trinquetaine,
Vieux grognards d'eau salée, illustres tous les trois,
Auribeau, qui jadis franchissait les détroits
Sans encombre à cheval sur un tronçon d'antenne,
Matelots et calfats, gabiers et timonniers,
Tous les hôtes anciens du brig, jusqu'aux derniers,
S'élançant dans les bras de leur cher capitaine.

Muet observateur, Noureddin radieux
Admire leur bruyante et fougueuse allégresse ;
Jusqu'aux moindres détails le tableau l'intéresse ;
Mais bientôt, redoutant les assauts trop joyeux
Dont il pense à bon droit que leur reconnaissance
Va vouloir l'étouffer, il s'esquive en silence,
Et des hauteurs du môle il leur fait ses adieux.

Avec tous ses trésors, devenus des trophées,
Le navire en dix jours parvint paisiblement
Au rivage français... Le final dénouement,
L'heureuse floraison d'aventures greffées
Sur cet heureux retour, je ne vous en dis rien ;
Ce que j'ai raconté, fidèle historien,
Serait pris à la fin pour un conte de fées.

ALCIDE DUCOS DU HAURON.



APERÇU SUR LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT DE LOT- & GARONNE.

(Suite)¹

III

Soulèvement des Pyrénées (O. 18° N. à E. 18° S.) — Le soulèvement des Pyrénées, dont la direction court de l'Ouest 18° du Nord à Est 18° Sud, a eu lieu après le dépôt des couches crétacées et des assises tertiaires eocènes moyennes. Les diverses ondulations que ce soulèvement a pu produire dans le département offrent donc un intérêt majeur, puisqu'elles permettent de classer d'une manière sûre les divers étages tertiaires du Lot-et-Garonne, en établissant la grande ligne de démarcation entre l'Eocène et le Miocène. — L'Eocène supérieur, représenté par le gypse de Montmartre, n'existe pas dans le département, mais nous le retrouvons dans une commune voisine de la commune de Villereal — (Sainte-Sabine du Périgord), et nous en parlerons dans la suite.

Les terrains tertiaires du département de Lot-et-Garonne ont été déposés dans une anse immense limitée au Nord et au Nord-Est par la bordure crétacée de la Saintonge, passant par la Tremblade et Montgugon, par la craie du Sud du Périgord passant par Capdrot, près Montpasier, la vallée du Laussou, Libos et Tournon. Cette bordure est orientée O 40° N, c'est-à-dire perpendiculairement au soulèvement de la Côte-d'Or, précédemment étudié. A l'Est, cette anse est limitée par les terrains secondaires du Lot, du Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne, au Sud et au Sud-Ouest par la bordure crétacée passant par Varilhes, près Foix, Boussens, Miramont près Saint-Gaudens, Ossun près Tarbes, Bosdarros près Pau, Orthez et

¹ Voir les livraisons de Janvier et de Mars.

Montfort (Landes). La ligne qui réunit les extrémités de cette bordure, c'est-à-dire Montfort et Varilhes est parallèle au soulèvement des Pyrénées dont elle indique une ondulation.

Approchons maintenant du département de Lot-et-Garonne. Nous trouvons, dans les Landes, à Roquefort, à Lapouchette, à Créon, à Biérons, et dans le Gers à Maska et au Claoué, près Castéra, des pointements crétacés reconnus pour la première fois, par M. Jacquot, Ingénieur en chef des mines. Ces divers pointements sont situés sur une ligne parallèle à la direction générale des Pyrénées, et vont aboutir à la bordure crétacée qui finit à Saint-Papoul près Castelnaudary.

Dans le département de Lot-et-Garonne, sur la rive gauche de la Garonne, en avançant toujours parallèlement aux Pyrénées, nous ne trouvons plus de pointements crétacés, mais nous rencontrons une grande dislocation du calcaire blanc du Périgord, que nous avons déjà étudié dans l'étage de l'Eocène moyen.

Cette dislocation suit une ligne orientée $O\ 18^{\circ}\ N$ et passe par Pindères, Xaintrailles et Espiens. Elle mérite d'attirer un instant notre attention.

Le calcaire du Périgord n'a pas sur la rive gauche de la Garonne, comme dans la vallée du Lot, un horizon bien déterminé. Il occupe la base des coteaux et pénètre peu profondément dans les vallées secondaires. C'est sur ce calcaire qu'est bâti Astaffort ; c'est ce calcaire que l'on retrouve au détour du chemin de Moirax, en partant de la route nationale n^o 21 ; c'est lui que l'on voit dans la vallée de l'Auvignon jusques au-dessus du Saumont ; c'est lui qui constitue les berges ou le lit de la Baïse depuis l'embouchure jusques à l'écluse de Lapierre, à dix kilomètres audessus de Nérac ; c'est ce calcaire enfin que l'on voit auprès du canal latéral entre La Gruère et le Mas. Il présente suivant la ligne qui réunit Pindères à Espiens une dislocation digne de remarque.

En effet, tandis que le long de la rive gauche de la Garonne, son altitude est comprise entre 65 et 40 et que aux points où il cesse de se montrer dans les vallées secondaires, elle est comprise entre 60 et 55, le calcaire blanc du Périgord a le long de notre ligne des altitudes bien plus élevées que les précédentes ; car sur la rive gauche du Grand-Auvignon, au confluent des deux rivières de ce nom, son altitude est 75 ; dans la vallée du Galaup, à l'Ouest d'Espiens 87 ; à Vianne 69.— Cette ligne est donc une ligne d'arête du calcaire blanc du Périgord, et l'on voit que son orientation, parallèle à la

direction générale du soulèvement Pyrénéen, indique la trace d'une ondulation due à ce soulèvement. Le calcaire blanc du Périgord existait donc lorsque les Pyrénées ont été formées : il appartient donc à l'étage Eocène.

Avançons toujours vers le Nord, parallèlement aux Pyrénées. Nous trouverons d'autres indications qui nous mettront sur la trace de nouvelles ondulations. M. Victor Raulin, le savant professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Bordeaux, a découvert à Villagrains et au moulin Perron, après Bommes et Landiras (Gironde), deux pointements crétacés dont la ligne de jonction prolongée va rencontrer un autre pointement crétacé situé près de Roquebrune, à l'Est d'Olargues, sur la rive droite de l'Orb. La direction de cette ligne est, comme les précédentes, orientée $O\ 18^{\circ}\ N$. Si, en traversant le département de Lot-et-Garonne, elle n'accuse aucun relèvement du calcaire blanc du Périgord, qu'elle ne rencontre pas d'ailleurs, elle met en relief deux faits dont l'importance ne saurait échapper à personne. D'abord, cette ligne, partant du moulin Perron, passe par la source sulfo-ferrugineuse du Clavier, près Bouglon, et ensuite par l'embouchure du Lot et du Tarn dans la Garonne ; et le cours de la Garonne entre ces deux limites est lui-même parallèle à cette ligne. La Garonne, dans ce trajet, n'indiquerait-elle pas l'existence d'une grande faille due aux soulèvements des Pyrénées, faille dont il a été souvent question et que l'intervention pyrénéenne peut seule faire admettre ?

Aux environs de la source du Clavier, près Bouglon, on trouve les eaux de Cours et celles de Casteljaloux. Or, la ligne qui réunit Cours à Casteljaloux par le piton de Xaintrailles et par l'embouchure de la Gélize dans la Baïse, est parallèle à la bordure crétacée de la Saintonge. De plus le cours de la Garonne, entre l'embouchure du Lot et l'Océan, est lui-même parallèle à cette ligne. N'est-ce pas encore là la trace d'une autre faille ? Et ne serions-nous pas sur la voie qui nous conduirait à trouver l'origine de la direction de la Garonne entre Moissac et la mer.

Sur les rives droites du Lot et de la Garonne, les ondulations dues au soulèvement des Pyrénées deviennent plus difficiles à saisir. Nous ne dirons rien des traces que l'on y rencontre, afin de ne faire aucune conjecture dont la vérification matérielle ne soit très facile.

EOCÈNE SUPÉRIEUR. — Quoique le gisement de gypse de *Sainte-Sabine*, près Villéréal, ne soit pas compris dans le département de Lot-et-Garonne, nous ne pouvons nous empêcher d'en dire quelques

mots, d'abord parce qu'il n'est éloigné que de quatre à cinq kilomètres de la limite du département, ensuite parce qu'il termine le groupe éocène dont il représente l'étage supérieur.

La formation gypseuse de Sainte-Sabine n'occupe que la partie Nord Nord-Est de cette commune, canton de Beaumont. Elle est superposée au calcaire lacustre blanc du Périgord et elle est formée par une série de couches marneuses renfermant des masses plus ou moins épaisses de gypse.

Ces amas de gypse dont l'épaisseur varie de cinq à trente mètres ne se présentent pas en couches régulières à surfaces parallèles, comme les divers calcaires lacustres du département. Ce sont, au contraire, de vastes lentilles discontinues, intercalées dans les marnes et formant une série de mamelons isolés les uns des autres.

Ce gypse est ordinairement jaunâtre : Sa texture est grenue, cristalline ; il se laisse facilement rayer par l'ongle et il présente une cassure saccharoïde. Il est souvent aussi, dans certaines assises, cristallisé en fer de lance, quelquefois très allongé.

Le gypse de Sainte-Sabine peut se subdiviser en trois couches séparées entre elles par des marnes blanches, jaunâtres ou verdâtres. Ces dernières se trouvent notamment à la partie supérieure de la formation.

Dans la commune de Sainte-Sabine, le gypse est beaucoup exploité, mais d'une manière presque inintelligente. Les transports sont effectués principalement à dos d'âne ; et si des voies de communication bien entretenues étaient établies et surtout s'il était possible de relier cette contrée à une ligne ferrée, les habitants verraient la prospérité succéder à un état de bien médiocre confortable.

Le gypse de Sainte-Sabine contient trois qualités principales ; 1° celle qui donne le plâtre blanc ; 2° celle qui fournit le plâtre gris et 3° celle qui sert à faire le plâtre d'engrais. Les principaux lieux d'extraction sont aux *Martins*, à *Riou-del-Pey*, à *Cayreyrette*, à *Mayne-d'Eau*, à *Liaudon*, à *Lagoudades* et à *Sainte-Sabine*. Il est inutile d'ajouter que les eaux de cette contrée sont généralement mauvaises. Les eaux stagnantes répandent une odeur d'acide sulfhydrique qui flatte peu l'odorat du voyageur.

On trouve dans cette couche des restes de *Palæotherium erasum* et des débris de *poissons*.

L'époque Eocène a été fermée par le soulèvement des montagnes de Corse et de Sardaigne, dont la direction court du Nord au Sud.

C'est aussi la direction des grands axes des lentilles gypseuses de la commune.

ÉTAGE MIOCÈNE.

MIOCÈNE INFÉRIEUR. — Le terrain Miocène inférieur est représenté dans le département par une assise de silex meulière et par un calcaire siliceux, remplacé en certains endroits par des argiles à meulières reposant sur un banc de grès ; dont l'étude est très importante.

Silex meulière de la Rocal. — Si l'on étudie attentivement le gisement de gypse de Sainte-Sabine, on remarque qu'il est recouvert par une assise de marnes ou d'argiles marneuses diversement colorées qui enveloppent des lentilles de *silex meulière*. Ce silex est exploité à la Rocal, près Sainte-Sabine, pour la fabrication des meules de moulin ; il est blanc, presque pur, et forme une assise qui atteint, à la Rocal, de quatre à cinq mètres de puissance.

Comme le gypse de Sainte-Sabine, le silex de la Rocal ne passe pas dans le département de Lot-et-Garonne, où, comme nous l'avons dit, on ne rencontre pas l'éocène supérieur. Au-dessus de l'éocène moyen, représenté par le calcaire blanc du Périgord, existe un banc de grès très important, qui correspond ainsi que le démontrent les fossiles caractéristiques, à l'étage des *grès de Fontainebleau*, et indique par suite le commencement de l'étage miocène. Nous appelons ce grès : *Grès moyen du Lot-et-Garonne*.

Grès moyen. — La partie inférieure de ce banc de grès, c'est-à-dire la partie qui correspond au maximum de profondeur de la mer dans lequel il a été déposé, consiste en un dépôt sableux, assez marneux, dans lequel on trouve en abondance, notamment sous Beaupuy, près Marmande, l'*Ostrea longirostris* et des *Natica*, caractéristiques des sables et grès de Fontainebleau.

Au-dessus de cette couche de sable, on trouve une autre assise sableuse, peu micacée, contenant des grains de quartz blanchâtres et très fins, et des coquilles en si grande abondance et si fortement agglutinées, que la masse présente, au premier abord, l'aspect d'un calcaire, notamment à Maubin près Beaupuy, à Lorette et dans la vallée du Lisos, qui sépare les départements de la Gironde et du Lot-et-Garonne. Parmi les fossiles, nous citerons des *Turritelles*, des *Oliva*, des *Lucina*, *Cardium*, *Pecten* et des dents de Squales.

Enfin la partie supérieure de la couche forme, dans la région Nord-Est du département, un grès à grains fins, très dur, non coquil-

lier, quelquefois siliceux, exploité pour matériaux de construction, tandis que dans le reste du département, notamment entre la rive gauche du Lot et la rive droite de la Garonne, ce banc de grès est constamment à l'état de grès friable, appelé dans le pays *Sable de renard*.

Le grès moyen du département débute près de Condesaygues, à l'altitude 136 et atteint, sur la rive droite de la Garonne, son minimum de hauteur à Beaupuy, à l'altitude 95 ; tandis que sur la rive gauche de la Garonne, il n'a qu'une épaisseur de trois à quatre mètres, et est compris entre les altitudes 80 et 45.

Calcaire siliceux de Dévillac et argiles à rognons de silex. — Immédiatement au-dessus des sables et grès que nous venons de décrire repose une assise calcaire qui ne se présente en cet état, bien défini, que dans les communes de Dévillac, Tourliac, Rayet et Parraquet. Ce calcaire est blanc, quelquefois friable ; il offre l'aspect d'un sel. D'autres fois, il est compacte et très dur. La silice s'unit alors intimément avec le carbonate de chaux.

Cette assise calcaire, contenant des planorbes....., a de 10 à 15 mètres d'épaisseur.

La silice n'est pas toujours restée unie au carbonate de chaux ; elle s'est isolée et a donné alors naissance à des silex disséminés en rognons dans une masse argileuse. Ces rognons qui ne sont qu'une modification de l'assise calcaire sont, en général, gris, rougeâtres et marbrés de différentes nuances.

Ces silex sont très employés pour l'entretien des voies de communication de la partie du département comprise entre la rive droite du Lot et la rive droite de la Garonne ; mais ils ne sont en grande abondance que dans les cantons de Monflanquin, Villereal, Castillounès, Lauzun et Seyches.

Dans les autres parties du département, cet étage est représenté par une couche puissante de marnes contenant quelques rognons de silex.

C'est sur l'assise du calcaire siliceux que viennent les meilleures et les plus belles prunes d'ente, dites prunes d'Agen.

L'altitude moyenne du calcaire de Dévillac est de 185 ; et les argiles à silex en rognons sont comprises entre 180 et 130.

(A suivre.)

EUGÈNE DUPEYRON.

LETTRES SUR L'ÎLE DE LA RÉUNION.

(Deuxième Lettre)¹

Agen, le janvier 1874.

MON CHER AMI,

Je vous ai laissé dans un fauteuil profond, aux courbes inférieures bien ménagées, au dossier incliné dans telle mesure que votre tête bien appuyée laisse au repos tous les muscles du cou. Ses bras allongés vous invitent à y jeter les pieds avec le sans gêne américain. Fauteuil de paresseux, direz-vous en vous réveillant. Eh non ! fauteuil bon à la sieste après déjeuner, alors que la digestion et la chaleur nous forcent, bon gré, mal gré, à quelques instants de sommeil ; mais bon aussi au travail. A preuve, c'est dans un fauteuil pareil que je vous écris ; tous les jours j'y dévore ou feuillette, *ad valorem*, les livres dont la lecture remplit les heures que me laisse ma profession. Un menuisier créole l'a taillé dans un vieux madrier de bois de petit-natte à la couleur rouge de sang, aux veines magnifiques ; un chinois a mis à son service son habileté de rotineur. Il est léger ; facilement vous le portez à l'ombre d'un vieux manguier, si vous voulez fuir l'ardeur des rayons solaires ; sous votre varangue, si les grandes brises de S. E. vous fatiguent ; en plein air, loin de tout abri, alors que par un de ces beaux clairs de lune des tropiques, le souffle bien-faisant de la brise des montagnes apporte un peu d'air frais à vos poumons haletants. Transportez-le au loin comme j'ai fait du vieux serviteur, j'allais dire du vieil ami qui m'a suivi de la Réunion en France, partout, dans ses bras, vous trouverez faciles la lecture, la méditation, la rêverie et surtout la sieste.

Bonne chose que la sieste, mais pas trop n'en faut. Vingt minutes, une demi-heure suffisent. Vous en sortez regaillardi, frais, dispos

¹ Voir la livraison de Mai.

au travail, l'intelligence vive et nette. La prolongez-vous, c'est un sommeil de plomb qui s'empare de vous ; il lutte contre votre volonté, et, dans cette lutte, il est souvent le plus fort. Vous vous réveillez enfin frissonnant bien que tout en nage, le pouls accéléré, les idées **peu nettes**, ennuyé, de **mauvaise humeur contre vous et contre les autres**. Il faut bien une heure pour vous remettre en votre assiette normale.

Réveillez-vous donc, je vous veux de belle humeur, j'en ai besoin, du reste. J'ai promis de vous parler, **après** votre sieste, de la climatologie de l'île. Vous allez entendre des chiffres et les chiffres sont, de leur essence, peu récréatifs. Je vous en dirai le moins possible.

Pendant neuf années consécutives, je me suis livré à des observations météorologiques et autres dans un but particulier, tout médical. J'ai recherché toutes les conditions extérieures à l'homme, qui peuvent exercer sur la vie une influence sensible. Rassurez-vous, je ne veux pas vous entraîner dans cette voie qui a su me payer, moi médecin, et assez largement, de ces recherches longues et fastidieuses en elles-mêmes, et si je fais allusion à des travaux spéciaux c'est pour que vous me pardonniez si, par ci, par là, je me laissais entraîner à quelques considérations un peu arides. Je veux vous dire de la climatologie de l'île tout simplement ce qui pourra vous aider à comprendre les usages et peut-être les mœurs de la population.

Par sa situation entre les 20 et 22° de latitude S., la Réunion appartient aux climats chauds, elle est même un pays intertropical. (Le tropique du Capricorne lui passe à moins de 1° au S.) Cette donnée générale ne prouve pas seulement qu'il fait chaud à la Réunion, elle vous dit tout d'abord quel cachet le climat imprime à toute la nature végétale et votre esprit le saisit d'un seul coup.

La Réunion est donc un pays chaud, mais à quel degré ? Vous savez à quels caprices paraissent obéir les lignes isothermes tracées sur le globe. Moins sensibles dans l'hémisphère S. que dans l'hémisphère N., leurs sinuosités y sont encore bien marquées. Ces sinuosités sont explicables et expliquées ; mais comme moi, vous serez étonné, tout d'abord, quand vous saurez que la température moyenne de l'île diffère seulement de 3/10 de degré centigrade de celle de Saint-Louis du Sénégal (24° 60 pour Saint-Louis, 24° 30 pour Saint-Denis), et qu'elle est supérieure de 2° à celle de Rio de Janeiro bien que cette capitale du Brésil soit située à 2° seulement plus au sud de l'équateur.

Les chiffres extrêmes que m'a donnés le thermomètre sont 35° et 17° + 0 ; celui-ci à 5 heures et demie du matin au mois d'août, celui-

là, l'année dernière, aux mois de janvier et de février à 1 heure et demie de l'après-midi. Ces chiffres n'ont rien de pratique ; très rarement observés ils prouvent un seul fait, à savoir que, dans l'espace de 10 ans, le thermomètre a présenté une différence extrême de 18° centigrades.

Plus pratique est la différence journalière du maximum au minimum de la température. Je ne l'ai jamais vue dépasser 8°. Cette même différence annuelle n'a pas atteint 6° et pendant mes 9 années d'observations, elle a baissé progressivement de 5° 75 à 3° 44. La température tendrait donc à s'uniformiser à la Réunion et cela par l'élévation lente, mais constante, de la chaleur nocturne, mauvaise chose dont je ne vous aurais pas parlé si l'homme n'en était le seul coupable.

La division de l'année en été, automne, hiver, printemps, n'est pas applicable à la Réunion. L'île n'a que deux saisons bien tranchées : la saison chaude : décembre, janvier, février, mars ; la saison fraîche : juin, juillet, août, septembre ; et deux périodes de transition. La première comprend les mois d'avril et mai, la deuxième ceux d'octobre et novembre.

Les moyennes de ces quatre divisions m'ont donné :

Pour la saison chaude	26° 65
Pour la première période de transition	24 86
Pour la saison fraîche	21 91
Pour la deuxième période de transition	23 85

Le mois le plus chaud est le mois de février dont la moyenne maximum est 29°. Le mois le plus frais est le mois d'août dont la même moyenne est 23°, 88 et la moyenne minimum 19°, 38.

Voilà quelques chiffres du thermomètre. Ne vous hâtez pas, mon cher ami, de conclure comme le fit, il y a peu de jours, certaine frileuse emportée par une horreur grande de l'hiver. Il faut que je vous conte cela.

J'avais été mandé. Il faisait froid, le brouillard était intense, le soleil n'avait pas eu la force de le dissiper. J'arrivai à la hâte, un peu transi. La malade était près de son feu sur une chaise basse ; je m'installai gravement dans un bon voltaire.

— Maudit hiver ! me dit-on, vous me voyez dans un joli état.

— Certes, c'est rave. Un coryza !

— Vrai, mais j'ai accepté une invitation pour demain soir.
Je hochai la tête.

— Voyons, docteur, ne soyez pas mauvais. L'on dansera ! L'hiver est une si vilaine chose ! Faut-il au moins qu'il soit bon à nous faire sauter un peu. Je pourrai sortir ?

— Impossible. Vos yeux sont rouges, ils pleurent. Le nez.... pleure aussi et pleurera encore demain. Il y a même un peu de fièvre. Il faut rester chez vous.

Je devais paraître cruel. On essaya un peu de la résistance. Je ne me laissai pas fléchir. On se résigna, mais résignation incomplète, je dois le dire. Il fallait une compensation. L'on fit le procès à l'hiver et surtout à l'hiver d'Agen. Jamais les mois qui portent les noms de décembre, janvier, février, ne furent aussi maltraités. La vallée de la Garonne devint le plus humide, le plus boueux, le plus embrouillardé, le plus inondé de tous les pays. Il n'y poussait que rhumes, catarrhes, bronchites et autres « maussaderies ». Je voulus un instant arrêter le flux de cette petite colère dépitée, parler fourrures, velours, chiffons.... Mal m'en prit comme vous le verrez tout à l'heure. Je n'eus qu'à me taire, à écouter. La tâche m'était, du reste, facile. J'avais chaud, j'étais bien assis dans une chambre coquettement décorée, j'avais devant moi une gracieuse femme animée par l'excitation d'un moment ; ses yeux brillaient, le timbre de sa voix, monté un peu au-dessus du diapason, frappait agréablement mon oreille ; et puis, l'on peut médire du froid et de l'humidité sans heurter aucune conviction chez moi bien arrêtée. J'écoutai donc. Lorsque, faute d'aliment, le petit volcan fut éteint, j'aurais dû me lever, m'en aller, mais..... je ne partis pas. Je parlai à mon tour, je dis l'été des tropiques, je chantai le soleil, l'éclat de son lever dans la région des vents alizés du N. E., les immenses figures fantastiques qui accompagnent son coucher dans la région des vents généraux du S. E. Je crois même que je parlai du ciel bleu, — que sais-je ?

J'étais arrivé au summum du lyrisme, lorsque je fus brusquement interrompu.

— Je ne veux pas de vos drogues ! (Notez que je n'en avais prescrit aucune.) — Docteur, envoyez-moi là bas, au *pays du Soleil* !!

Ma malade est un peu enthousiaste.

— Volontiers, répondis-je ironiquement. Dès le soir j'aurai l'honneur de vous envoyer le tableau des mouvements des Messageries maritimes.

— Vous ne me croyez pas ! j'ai toujours aimé les voyages. Rien ne s'oppose à mon désir, Je fuis l'hiver, je pars.

— Oui, mais....

— Mais quoi ?

— Et votre mari !

— L'!... il veut tout ce que je désire.

Je m'inclinai profondément. Ces maris là sont rares. Je voulus partir.

— Pas encore, docteur, j'ai quelques conseils à vous demander.

Je me rassis. Après un instant de silence.

— Que porte-t-on là-bas ?

J'ouvris les yeux tout grands. Je ne m'attendais pas à la question.

— Ne prenez pas cet air.... étonné. (L'on employa un mot plus caractéristique.) Plusieurs fois, et tout à l'heure encore, je vous ai entendu parler toilette avec quelque autorité. Si vous savez observer ici, vous avez tout aussi bien su regarder là-bas. Que porte-t-on ? répondez-moi.

— Eh ! madame, c'est selon. Les uns , le moins possible, les. . .

— Que dites-vous là ?

— Je dis vrai. Le soleil a ses exigences comme la civilisation a les siennes. Le problème est de les faire concorder au bien-être de chacun, problème plus difficile à résoudre que l'on ne pourrait croire. Le non civilisé ne s'en inquiète guère. Une bonne couche d'huile rance, d'un corps gras quelconque répandu sur tout le corps , le voilà prêt à braver impunément les rayons les plus directs du soleil. Une étroite ceinture, et tout est dit. Celui-là est de race noire. Le civilisé à moitié (celui-ci est de toute nuance, noir, cuivré, rouge, blanc même) consent à faire, la police aidant, il est vrai, quelques sacrifices à la civilisation. Il se couvre, mais le moins possible, prêt à jeter dans un coin tout ce qui, dans ses haillons, peut le gêner dans son travail. Les dimanches et jours de fête, il est d'une tenue irréprochable ; ces jours-là seulement. Les civilisés négligent tout aussi bien le problème, mais en sens inverse, et j'en veux pour preuve la hâte avec laquelle tous, homme ou femme, se hâtent de revêtir le harnais qu'ils avaient endossé pour paraître en public. Que je me mette à mon aise, est le mot de tout créole en rentrant chez lui. Là-bas comme ici, la mode est restée victorieuse de toute considération à elle étrangère. Jadis.

alors que la propriété très-divisée permettait cette existence créole que vous tracez tant de romans avec un peu de vérité et beaucoup de mensonges, alors que les communications avec la France étaient rares, alors qu'un navire à voiles ne se croyait pas déshonoré par une traversée de cinq mois, et n'allait échanger nos denrées que contre du bel et bon or, alors nos grand'mères se contentaient de la percale bleue venue de l'Inde, noircie dans une forte décoction de bois de tan ou de filao, cangée (empesée) par l'arrow-root; un madras couvrait leur tête. Un jour de fête, la malmolle (mousseline de l'Inde) formait leur principale toilette. La robe de soie était un luxe excessif.

Cette tenue simple et un peu primitive eut sa fin après 1830. Pour des raisons trop longues à vous dire, les familles dispersées sur toute l'étendue de l'île furent appelées à se grouper, les villes s'agrandirent, les rapports sociaux changèrent. Avec eux vint le luxe; il s'en est allé toujours augmentant. Les grandes routes chassèrent le palanquin, la voiture le remplaça. Les navires n'apportèrent plus de l'or en échange des produits locaux; leur cale se remplit de caisses « articles de Paris et de Lyon. » Aujourd'hui, ne rêvez plus d'y apporter la mode nouvelle. Le vapeur, en même temps que vous, y portera le chapeau du *plus dernier* goût.

— Je vous écoute, docteur; mais vous ne répondez pas à ma question.

— Directement, non. Vous m'avez posé une question assez ardue, je cherche à tourner la difficulté. Laissez-moi vous dire en quelques mots l'existence de la créole et votre goût saura choisir les armes offensives et décisives dont vous aurez à garnir vos malles.

La créole, je parle de la maîtresse de maison, a des tracas bien plus nombreux que vous n'en avez, madame. Seule directrice de son intérieur, en face d'un personnel domestique six fois plus considérable que le nôtre, peu discipliné, exigeant une surveillance de toutes les minutes, elle ne s'appartient que pendant de rares instants. Vous la verrez peu dehors dans la matinée, bien qu'elle soit levée avec le soleil. L'après-midi est consacré aux travaux d'aiguille, de broderie..., etc. A cinq heures, tout travail cesse, la chrysalide devient papillon. Les jardins se peuplent, les tonnelles se garnissent de curieuses, les voitures sillonnent les rues. Avec la nuit qui vient vite le silence se refait jusqu'au lendemain. Cette existence toute d'intérieur n'est parsemée que de minces distractions. Comme la Française, plus que la Française, peut être, la créole aime à *magasiner*. C'est un

des grands prétextes de sortie. Ne faut-il pas aller chercher ces mille et une choses indispensables à toute toilette, surtout à celle des enfants. Ces mille riens, elle veut les arranger de ses dix doigts, elle n'aime pas la confection. Les rapports sociaux exigent des visites. Les visites de cérémonie, elle les fait de préférence le dimanche, seul jour où elle parvient à saisir son mari. Les visites de la semaine, plus rares, ne sont pas trop mal venues, elle les fait seule. C'est un motif à toilette. Il est si bon de pouvoir faire enrager un brin ses bonnes amies.

Vient le dimanche, jour de repos, elle n'apparaît à l'église que sous les armes. Viennent surtout les jours de grande fête, de fête gardée. Je me rappelle le temps de prospérité où pas une créole n'aurait osé entrer dans le lieu saint sans une toilette nouvelle. Que voulez-vous ! On fête le bon Dieu et soi-même. Vous assurer, que ces grands jours, la messe est écoutée avec tout le recueillement voulu, je n'oserais. En méditant peut-être, mais sans calomnier aucunement, je pourrais presque affirmer le contraire. Ce scepticisme, je dois le dire, a été trouvé de mauvais ton, et à plusieurs reprises, l'on a cherché à me donner la preuve de l'erreur grossière dans laquelle j'étais tombé, en m'analysant le sermon du prédicateur, sans oublier un seul développement de chacun des trois points. J'étais obligé de m'incliner, mais je n'ai jamais compris comment pareille analyse qui exige une attention soutenue, pouvait marcher de pair avec l'analyse tout aussi délicate de la toilette de toutes les assistantes. Pour comprendre et résoudre ce problème, il faut être femme.....

— Créole ?

— Non. Créole, Agenaise, Parisienne ne font qu'un. Mais laissons là ce point scabreux et permettez-moi de revenir à mes moutons. Puisque nous voyons la créole à un seul point de vue que, très irrévérencieusement, j'appellerai point de vue chiffons, je puis dire qu'elle aime la toilette. Elle l'avouerait, du reste, elle-même, très hardiment et sans crainte de procès. Ses moyens de défense seraient efficaces, eût-elle recours à la seule comparaison avec les métropolitaines. En un mot, la toilette est sa seule distraction, et si sur ce sujet je pouvais donner mon avis, c'est à la tenue d'intérieur que je donnerais le prix. C'est ici que le problème dont je vous parlais tout à l'heure est complètement résolu. Civilisation, coquetterie, bien-être sont satisfaits. Rien de serré, d'étriqué, de lourd ; tout est ample, léger.

Crinolines, pouffs, tournures, n'ont eu, n'auront jamais rien à y voir. Toutes les lignes sont naturelles. Percale fine, mousseline, entre-deux, broderies, dentelles sont mis à contribution, et d'une simple enveloppe appelée blouse font un vêtement commode et gracieux à la fois.

— Gracieux pour toutes les femmes?

— Toutes l'adoptent, du moins. L'une sait s'y perdre, l'autre s'y montrer à son gré.

— Je vois qu'il a votre approbation.

— Tout entière. Médecin, je l'approuvais; homme, j'ai toujours aimé à le voir.

Je crois, madame, ajoutai-je en me levant, en avoir assez dit pour vous guider dans le choix que vous aurez à faire avant votre départ.

— Merci, docteur, je saurai profiter de vos renseignements.

Maintenant, mon cher ami, M^{me} X a-t-elle mis son projet à exécution, est-elle partie pour le pays du Soleil? Je vous le laisse à deviner.

Pardonnez-moi cette digression qui n'est peut-être pas tout-à-fait un hors-d'œuvre. Lorsque vous avez exigé de moi quelques lettres sur la colonie que j'ai si longtemps habitée, vous ne vous attendiez certainement pas à une œuvre didactique. Aussi laissai-je courir ma plume au gré de ma fantaisie. Une recommandation, cependant. Si jamais vous lisez cette lettre à quelque créole (vous en connaissez, je le sais), ne nommez pas le signataire. Elle ne me pardonnerait pas de l'avoir montrée sous ce côté frivole. Entraîné par la question toute spéciale à laquelle j'avais à répondre, je n'ai pu montrer du modèle que l'extérieur. Je la retrouverai, du reste, plus tard, et je saurai vous dire ses qualités, elle en a, et beaucoup, et ses défauts, car elle en a bien aussi quelques-uns.

Je reviens à la climatologie. Les chiffres donnés plus haut, n'allez pas les juger avec votre sensibilité émoussée d'homme des pays tempérés. Vous avez ici des chaleurs tout aussi intenses, et l'an dernier, j'ai vu le thermomètre monter à 37°, chiffre qu'il n'a jamais atteint à la Réunion, dans la partie du vent. Mais le thermomètre n'est pas tout, il faut tenir compte de tous les éléments dont la combinaison forme le climat d'un lieu, et puis cette température élevée vous la subissez ici quelques heures, quelques jours au plus. Là bas c'est une continuité de fortes chaleurs de quatre mois au moins. Jugez quelle dépression des forces elles amènent. Il faut voir l'Européen débarquant pendant l'hivernage. Son activité native ou acquise paraît se

moquer du thermomètre. Vêtu à la légère, tout de blanc habillé, le chef couvert d'un de ces horribles chapeaux dits d'aloès, que le confort anglais a jetés dans les pays tropicaux, armé d'un parasol blanc dont il a eu soin de se précautionner dès Marseille, il court les rues par ces heures où le créole ne marche qu'à son corps défendant. Il fuit, il est vrai, les rayons directs du soleil, il rase les murs pour suivre leur ombre, il cherche l'abri des arbres touffus, mais il marche, va à ses affaires, se promène fier de son courage, et cela dure ce que cela peut durer. Huit jours, dix jours au plus de ce régime, sa vaillance et ses couleurs tombent; il ne sourit plus de ce qu'il appelait l'apathie créole. Le soleil l'a renversé lui aussi dans un fauteuil et lui a appris quel cas il faut faire d'un pareil maître.

S'agit-il des chiffres minimum, par la température de 18 à 20°, où je vous ai vu jubiler d'aise, là-bas je vous verrais frissonnant, boutonner votre paletot jusqu'au menton. C'est qu'il faut compter avec le vent, et il ne manque pas à la Réunion. C'est à peine si, dans l'année moyenne, j'ai pu compter vingt-quatre heures de calme diurne parfait. Dès les premières heures du jour au coucher du soleil, le vent souffle avec une intensité variable d'un point quelconque de l'horizon. Le soir venu, le calme se fait, relatif tout au moins. La nuit, le refroidissement plus rapide des montagnes établit le courant de la terre à la mer. Je ne vous donnerai pas de chiffres, je vous éviterai cet ennui. En général, les petites brises appartiennent à la saison chaude, les brises modérées aux périodes de transition. Les grands vents, aux deux grandes saisons, à la saison fraîche principalement. Les ouragans, ces perturbations atmosphériques, l'hivernage seul les connaît.

Les vents ont une direction dominante. Pendant trois cents jours de l'année moyenne, ils soufflent de la partie de l'Est. Sains, hygiéniques, halant le Sud, violents et plus constants pendant la saison fraîche, ils refroidissent l'atmosphère par l'air qu'ils ont emprunté aux latitudes élevées, et rendent la température supportable pendant la saison chaude. Ils la font baisser de deux degrés.

Après les vents d'Est, par ordre de fréquence, viennent les vents d'Ouest ou plutôt de N. O. Ils ne soufflent jamais la nuit, à Saint-Denis du moins, quelle qu'ait été leur force durant la journée. Sans être véritablement malsains, ils apportent avec eux un élément désagréable. Ils jettent les meilleurs tempéraments dans un malaise difficile à décrire, réveillent les douleurs des névralgiques, irritent le système nerveux, agacent les caractères les mieux faits. J'ai

constaté la difficulté des transactions, l'aigreur dans les relations d'ordinaire amicales, alors que souffle cette maudite brise. Elle est, par bonheur, relativement rare et n'a que de très courtes périodes. Elle se fait sentir vingt-trois jours dans l'année et appartient surtout à la saison chaude.

Viennent ensuite les vents du sud, vents locaux provenant des montagnes. Toujours faibles, froids, humides, de peu de durée, ils appartiennent à la saison fraîche et soufflent une vingtaine de jours.

Même durée des vents de N. ou variables du N. à l'E. Peu violents, chargés d'électricité, ils amènent de vrais bataillons de nuages bas qui vont se heurter aux flancs des montagnes, s'accumulent au-dessus du plateau de Saint-Denis et se déchargent en pluies torrentielles jusqu'à ce que la brise de S. E., s'établissant à nouveau, vienne dissiper cet amoncellement de vapeurs. Le spectacle est alors curieux. Au premier souffle de la brise d'Est, la pluie s'arrête, le rideau qui s'était abaissé jusqu'aux pieds des montagnes se déchire. C'est bientôt une déroute où le gros du bataillon s'enlève, glisse le long des crêtes de la montagne de l'Ouest, laissant en arrière de nombreux trainards cachés dans les ravins, dans les replis de terrain où la brise va les poursuivre sans pitié. Il faut les voir monter, descendre, courir comme éperdus pour chercher une issue, s'amoindriissant à chaque groupe d'arbres, aux arêtes des rochers. Dissous, fondus, ils découvrent une végétation d'un vert plus éclatant et font place à une atmosphère rafraîchie que les poumons absorbent avec volupté.

Les vents tiennent sous leur dépendance directe la colonne barométrique dont la hauteur annuelle moyenne est 763^{mm} 09 (ce chiffre est ramené à 0°, et au niveau de la mer). Haute par les vents du S. et de l'E., elle baisse par tous les vents de la partie N. Peu intéressante à observer, de mai à décembre où la pression atmosphérique est toujours forte (765,76), elle attire, au contraire, l'attention de tous pendant les mois de l'hivernage. Matin et soir, de décembre en avril, la Direction des ports la signale aux navires sur rade. Cette observation attentive est indispensable. Le baromètre est l'avertisseur, passez-moi le mot, du temps qu'il va faire. Quelques millimètres de baisse au-dessus de 760, joints à quelques autres conditions atmosphériques, disent à la terre et à la mer l'approche d'un cyclône.

Quelle terrible chose qu'un cyclône, mon cher ami. Vous en avez lu, sans nul doute, de nombreuses descriptions dans les livres de voyage. Cyclones dans l'Océan Indien, typhons dans les mers de Chine, tornades dans le golfe de Guinée, ouragans aux Antilles, les

romanciers, dès que leur sujet y prête, ne manquent pas de leur emprunter quelques pages d'émotions violentes. Vous n'échapperez pas à une description nouvelle. Mais vous parlerai-je, au moins, *de visu*. Deux mois encore avant mon départ de La Réunion, l'île a été visitée par un de ces météores. Pour être absolument vrai et *actuel*, je copie ce que j'écrivais à L... deux jours après ce malheur.

« Sais-tu ce que c'est qu'un cyclône. J'ai dû te dire, à plusieurs reprises, les ravages qu'ils occasionnent. Nous venons de traverser, il y a deux jours, le plus terrible que la Colonie ait subi depuis que je suis dans le pays. Il faut remonter à 1844 pour retrouver pareil désastre.

« On donne le nom de cyclône à un météore atmosphérique, véritable trombe d'air de 30, 40, 50 lieues et même plus, de diamètre. Il naît d'ordinaire par les 8 degrés de latitude S. et se transporte à travers l'Océan Indien suivant une direction déterminée. Dans tout le parcours, le vent souffle suivant la circonférence du cercle, en sens inverse des aiguilles d'une montre, et son intensité, sa vitesse sont d'autant plus grandes que l'on s'approche du centre où il fait calme plat. Ce météore a deux mouvements propres : l'un de translation du N. E. au S. O., direction qu'il conserve jusque par les 30° S., pour s'infléchir en une courbe très prononcée, retourner dans une direction inverse à la première et s'étendre progressivement. Ce premier mouvement a une très faible vitesse de 7 à 9 milles à l'heure. Le second, le mouvement de rotation, atteint une vitesse effroyable et proche du centre, arrive à parcourir 55 mètres par seconde. Gare aux malheureux qui ne peuvent éviter la ligne où va passer le centre. C'est ce qui est arrivé à Saint-Denis, le 7 janvier.

« Ces perturbations atmosphériques obéissent à des lois parfaitement connues et dès le 5 au soir, j'ai pu prévoir l'approche d'un ouragan. La mer se soulevait en longues houles venant du N. E., le vent de S. E., frais même pendant l'hivernage, nous envoyait des bouffées d'un air chaud, étouffant ; le baromètre qui monte ou du moins, se tient haut, en temps ordinaire, par ces vents, tendait à baisser. Pendant la nuit, la brise de terre ne s'établit pas, les mêmes bouffées chaudes se firent sentir conservant la même direction. Le 6, tous ces signes s'accroissaient, la mer battait la côte en ras de marée, les lames énormes déferlaient de loin, l'horizon à l'est était tout encrassé, le baromètre baissait franchement.

« Bien que le thermomètre ne s'élevât pas au-dessus de 27°, la chaleur était accablante. Il faisait un calme plat parcouru, par

instants, par des raffales de S. E. qui venaient, comme par surprise, secouer les cimes des arbres. Une couche inférieure de nuages d'un gris de plomb sale filaient vite du S. E. au N. O., et, au coucher du soleil, le ciel prenait une teinte rouge cuivre. Ce dernier phénomène encore inexpliqué n'appartient qu'à l'approche de ces moments terribles.

« Le 7 au matin, il n'y avait plus à douter, un cyclône s'avancait plus vite même qu'à l'ordinaire, et malheureusement, la direction constante du vent de S. E. prouvait que le centre courait droit sur nous. La mer était horrible ; le ciel, immense nappe grise, paraissait descendu jusque sur nos têtes ; le vent redoublait d'heure en heure et vers 4 heures du soir atteignait son maximum de vitesse. Te dire les quatre ou cinq heures qui ont suivi, je ne le puis. C'était un fracas étourdissant. La pluie emportée horizontalement vous fouette comme des grêlons, vous perce comme des milliers d'aiguilles, les raffales se succèdent sans intermittences appréciables, les arbres qui plient décrivent des courbes impossibles jusqu'au moment où ils sont déracinés ; ceux dont le tronc résiste perdent jusqu'à leurs plus grosses branches. On n'entend que des craquements. Les toitures s'entrouvrent, les tuiles s'envolent, les murs s'écroulent. Trop de maisons, les cases des malheureux surtout, sont effondrées, jetées à bas. C'est hideux.

« J'ai partagé ma journée entre la maison et l'hôpital. A six heures, au plus fort de la tourmente, la toiture des bâtiments où se trouvaient les salles de mon service d'hommes s'est envolée. J'ai dû faire transporter dans des salles moins abîmées une cinquantaine de malades au milieu de l'obscurité, de la pluie battante, du vent, des branches d'arbres pleuvant aussi dru que l'eau du ciel ; c'était pitié. J'en ai perdu deux dans la nuit. Un battant de porte arraché des mains d'un infirmier me frappe et me jette à vingt pas au loin. L'on me relève sans connaissance, déchiré, contusionné. Tout était heureusement à l'abri. Enfin, à huit heures, j'ai dû quitter l'hôpital. J'ai fait la route 150^m environ (et il m'a fallu plus d'un quart d'heure), à quatre pattes. Impossible de rester debout, et à plusieurs reprises, j'ai été obligé de m'étendre à plat ventre dans dix centimètres d'eau boueuse, pour laisser passer les rafales qui me prenaient pardevant.

« A la maison, j'ai retrouvé la tranquillité physique (la maison n'a pas d'étages, et est couverte en bardeaux), mais je retrouvais les craintes d'A..., et des enfants. Quand ce temps-là finirait-il ? La rivière à sec, il y a quelque heures, était devenue un torrent furieux

et ne pouvait qu'augmenter. La digue et les terres de derrière de l'emplacement voisin venaient d'être emportées ; n'y avait-il aucun danger pour nous ?

« A neuf heures, calme plat subit. Nous étions dans le centre du cyclône. Le baromètre était tombé à 719. A 11 heures 1/2, le vent reprenait subitement du N.-O. avec toute sa furie. Je dormais éreinté de ma journée, et à 6 heures du matin je me réveillai ; le vent soufflait encore avec violence, mais le danger de ce côté là avait cessé, le baromètre remontait vite ; le cyclône s'éloignait, il ne restait qu'une pluie torrentielle et la rivière menaçante derrière nous.

« Les journées du 8 et du 9 se sont passées, pour chacun, à visiter et à estimer les dégâts qu'il a subis. Les rues étaient pleines de curieux. La cathédrale, les trois autres églises n'ont plus une tuile, plus une feuille de zinc ; le lycée est découvert, les cours seront fermés pour une quinzaine de jours ; les hôpitaux sont abîmés, l'hôtel de ville a beaucoup souffert, sa grille est tordue, arrachée en divers points. Les ponts des marines sont emportés. La charpente de l'entrepôt des douanes, énorme bâtiment datant de Labourdonnais, a couru d'un pied sur les murs qui la soutenaient, etc. Chacun raconte sa misère plus ou moins grande. Telle case est renversée, tant d'individus sont sans asile. Celui-ci cherche une maison à louer, la sienne est devenue inhabitable pour un mois. Celui-là a passé la nuit sous un parapluie, dans un coin de sa maison, tremblant à chaque raffale de la voir s'effondrer sur lui, etc., etc.

« Du beau parc sous lequel se cachait Saint-Denis, il ne reste plus que le squelette. Ses débris remplissent les emplacements, les rues. Il faudra bien trois semaines pour les débayer. La fermentation de ces amas de tissus végétaux tout humides est rapide sous un soleil de feu. Gare aux fièvres rémittentes.

« J'ai entendu estimer les pertes de Saint-Denis seul à plus de deux millions, et nous ne savons rien encore des quartiers. Les navires des diverses rades, renvoyés au large dès le 6, ne reviendront que dans six, huit, dix jours. Puissent-ils tous retourner à leur mouillage. L'an dernier, trois se sont perdus corps et biens. »

Quelques jours après, dès que les communications télégraphiques furent rétablies, nous savions que la ville de Saint-Paul avait eu deux mètres d'eau dans ses rues. Saint-Pierre et toute la partie sud de l'île, protégés par la hauteur des montagnes, n'avaient éprouvé qu'une violente bourrasque, ils avaient peu souffert. Mais à la partie du vent le mal ne pouvait se calculer : routes détruites ; maïs, récolte perdue ;

vanille, récolte perdue ; cafés tombés, perdus ; manioc brisé avant maturité, perdu ; cannes à sucre déracinées ou brisées, récolte diminuée de 50 0/0 au moins.

Tel est le bilan d'un cyclône. La malle partie quatre jours après le passage du météore emportait en France un cri de détresse auquel l'Assemblée nationale répondait généreusement par le vote d'un million. Ici se dévoile un des côtés du caractère créole. Moins de trois mois après l'ouragan, le vote de l'Assemblée était connu de la colonie. Le million avait une affectation spéciale, il était destiné à venir au secours des victimes du cyclône. Croiriez-vous que tous les journaux de la colonie se sont disputés à savoir ce que l'on allait faire de cet argent ! non que l'emploi de pareille somme fût embarrassant, les misères de tout genre sont malheureusement trop considérables à la Réunion ; mais le cyclône était déjà un peu oublié. Le budget local, les communes avaient couru au plus pressé. Grâce à des pluies abondantes, la végétation avait fait des prodiges et jeté un rapide et splendide voile de verdure sur le désastre. Si l'impression première est violemment ressentie, le passé s'oublie vite, là bas.

Tel est le bilan d'un cyclône, vous disais-je tout à l'heure. Non, le bilan n'est pas complet. J'aurais dû compter les désastres maritimes. Depuis 1860, pour huit ouragans, ils se chiffrent par centaines d'hommes et par millions. Pas un port pour abriter les navires. S'éloigner de la terre au plus vite, aller au large subir la tourmente, à la grâce de Dieu, serait leur seule ressource si l'étude scientifique et pratique de ces météores n'avait, en déterminant leurs lois, posé des règles qui permettent de les fuir à coup sûr et même de s'en servir au besoin. Avec un navire solide sous ses pieds, avec la connaissance parfaite de ces lois, avec l'*œs triplex* autour du cœur, un capitaine peut s'en tirer sans « casser un fil caret », dirait un matelot. Et cependant que de réfractaires, incrédules ou manquant de décision ! De là surtout tant de sinistres.

Ma lettre est déjà longue, mon cher ami, je me suis attardé en chemin, j'ai fait l'école buissonnière, habitude chère à mon enfance et aussi à mon âge mûr. J'aurais voulu en finir aujourd'hui avec la climatologie de l'île, mais j'aurais beau me promettre de ne plus retomber dans mon vieux péché mignon, je me connais, je crains quelque rechute, je m'arrête.

Vale.

D^r GAUBE.

M. J.-B. GOUX,

Lauréat de l'Académie du Gard.

Le numéro du 26 juin du *Journal de Genève* contient, dans une correspondance datée de Nîmes, les lignes suivantes que nous sommes heureux de reproduire :

« L'académie du Gard vient de faire connaître le résultat de son dernier concours de poésie.

« Le sujet vous est connu et il doit vous intéresser : l'*Hospitalité suisse envers l'armée française en 1871*. Vous savez qu'il avait été proposé par le secrétaire perpétuel, M. Gustave de Clausonne que nous avons eu le malheur de perdre depuis lors, et qu'il lui avait été inspiré par une pensée et un sentiment de reconnaissance. L'académie a jugé à propos, je ne sais pourquoi, de ne pas tenir cette année, de séance publique. Je le regrette, car nous aurions entendu un remarquable travail de M. J. Gaidam qui avait été chargé du rapport et qui s'est acquitté de sa tâche avec le goût d'un poète et le cœur d'un patriote. Je puis pourtant vous en dire un mot.

« Dix-neuf pièces de vers ont été envoyées. Trois d'entre elles ont été remarquées, deux surtout, entre lesquelles le jury du concours a quelque temps hésité, car le prix ne pouvait être partagé.

« L'un des poèmes, portant pour épigraphe ce vers de Virgile :

O sola infandos Trojæ miserata labores !

se distingue par une grande pureté classique ; son caractère propre c'est le calme, la mesure, le plus heureux équilibre de la pensée et du vers, une simplicité pleine de charme et une grâce sévère qui n'exclut pas la force. C'est à lui que la palme a été décernée. L'auteur est M. Goux, d'Agen.

« L'autre poème, qui a pour épigraphe ce vers de Victor Hugo :

Ah ! se montrer ingrats, c'est se montrer petits

a des beautés de premier ordre ; on y sent un souffle poétique d'une singulière puissance ; il s'y trouve des vers admirablement frappés et qui enlèvent. Mais il y a comme une exubérance de jeunesse ; quelques imperfections la déparent ; il y a un épisode un peu long, et qui se rattache d'une manière insuffisante au sujet principal.

L'auteur de ce poème est M. Henri Maistre, pasteur à Gajan (Gard), élève de votre faculté de théologie, allié de la famille Castoldi, de Genève. Il a obtenu une mention *très honorable*.

Le succès de M. Goux a été chaudement disputé. Il n'en est que plus honorable. Nous connaissions le poème couronné que l'article du *Journal de Genève* caractérise, en quelques mots, d'une façon parfaite. Nous avions pressenti le résultat et la distinction que vient d'obtenir notre sympathique collègue de la *Société des sciences, lettres et arts* et notre collaborateur à la *Revue de l'Agenais*.

Nous ferons bientôt connaître son œuvre, en lui donnant une place dans le prochain numéro de la *Revue*.

F. L.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Voici venir la période annuelle la moins favorable aux productions littéraires. Soit que la docilité de l'inspiration s'affirme en raison inverse de l'élévation de la température, soit que les écrivains réservent prudemment la publication de leurs œuvres pour des époques plus propices au succès, toujours est-il qu'on vit rarement coïncider avec la canicule l'apparition d'un ouvrage important.

Pénurie ou abstention, déjà même le cas commence à se produire et notre *Bulletin* est aujourd'hui moins bien pourvu que précédemment.

Ern. d'Hervilly. — *Les Harems* (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Ainsi nous n'avons qu'un seul volume de poésie à présenter :

Recueil à distinguer du cahos de productions incolores dues aux poéticules du jour.

Et voyez, les romanciers eux-mêmes semblent ralentir un peu leur allure. Les œuvres sont assez nombreuses encore, sans doute ; il est toujours loisible de recueillir une moisson abondante ; mais ce n'est plus néanmoins cette exhubérance littéraire que nous avons tant de fois constatée.

Nous citerons aujourd'hui :

Ralston. — *Contes populaires de la Russie*. — Trad. Loys, Brueyere.
(Hachette. — 1 vol. in-12).

Recueil charmant et d'une lecture attrayante.

Paul Perret. — *Les bonnes Filles d'Eve* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Tony Révillon. — *La Séparée* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Ouida. — *Deux petits Sabots* (Lévy. — 1 vol. in-12).

Claude Vignon. — *Château-Gaillard* (Lévy. — 1 vol. in-12).

Quatre romans n'offrant absolument rien de bien remarquable, soit dans le drame, soit dans le style.

Louis Ulbach. — *La chauve-souris* (Lévy. — 1 vol. in-12).

M. Ulbach dépense bien légèrement aujourd'hui la dose plus ou moins considérable de talent que le Ciel lui a départie. Il serait aussi difficile, d'ailleurs, de découvrir dans son nouveau roman quoi que ce soit de remarquable.

Ch. d'Héricault. — *Les Cousins de Normandie* (Didier. — 1 vol. in-12).

Un drame qui se déroule à travers la période révolutionnaire et dont les innombrables péripéties ne brillent souvent ni par la vraisemblance ni par la clarté.

Sacher-Masoch. — *Le legs de Cain — Contes Galliciens* (Hachette. — 1 vol. in-12).

Récits curieux et pleins d'intérêt.

X. de Montépin. — *La Sorcière blonde* (Sartorius. — 1 vol. in-12).

Roman un peu banal, dû à la plume trop féconde d'un conteur dont les œuvres ne se comptent plus.

Paul Saunière. — *Mademoiselle Aglaé* (Sartorius. — 1 vol. in-12).

M. Paul Saunière est un romancier de l'école fiévreuse et rutilante. Sa manière se compose principalement d'une série de trucs violents mais d'un effet assuré. — *Mademoiselle Aglaé* offre aux lecteurs ordinaires de M. Saunière un régal délicieux.

Arsène Houssaye. — *Les mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang* (Lévy. — 1 vol. in-8°).

Voilà un titre quelque peu complexe. C'est tout ce que nous dirons aujourd'hui d'un volume sur lequel nous reviendrons certainement, pour peu qu'il mérite recommandation.

La science et les voyages ne pourraient être représentés cette fois que par des ouvrages sans importance qu'il est préférable de négliger; l'Histoire elle-même n'intervient ici que pour un seul volume :

Ed. de Barthélemy. — *Les Filles du Régent* (Didot. — 2 vol. in-8°)

Travail sérieux, qui mériterait mieux qu'une mention ordinaire.

Mais, en revanche, les œuvres purement littéraires vont nous apporter un précieux concours et fournir à notre *Bulletin* un intéressant paragraphe :

J. Guérisson. — *Etudes littéraires. — Du mouvement et des tendances de la littérature dans l'art contemporain* (Em. Galette. — 1 vol. in-12).

Livre curieux, où la science littéraire se révèle par des détails spirituels et des aperçus pleins de finesse.

Baron de Nervo. — *Dictons et proverbes espagnols* (1 vol. in-12).

Un de ces recueils intéressants dont la lecture reste rarement sans fruit.

Catalogue des ouvrages condamnés comme contraires à la morale publique et aux bonnes mœurs (Wittersheim. — in-8°).

Voilà une nomenclature dont il est inutile d'affirmer l'intérêt. C'est un document littéraire précieux.

Pierre Véron. — *Paris à tous les diables* (Lévy. — 1 vol. in-12).

Recueil de tartines plus ou moins spirituelles sur des sujets plus ou moins futiles; choix de chroniques parisiennes absolument incapables de faire oublier Villemot. — C'est une manie, assez inoffensive d'ailleurs, de M. Véron, mais une manie dont il abuse.

Les Ex-libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours. — Note sur leur usage et leur curiosité. — (Rouquette. — G^d in-8°).

Brochure charmante, remplie de détails non moins savants que curieux. Un vrai régal de bibliophile. On se prend à regretter seulement, pour les travaux de ce genre, que, sous prétexte de spécialités bibliographiques, les prix soient rendus inabordables au plus grand nombre des lecteurs.

A. de Pontmartin — *Nouveaux samedis* — 10^e série (Lévy. — 1 vol. in-12).

La manière de M. de Pontmartin est assurément trop connue pour qu'il y ait lieu de nous y appesantir ici. On ne saurait rencontrer à la fois plus de science et de goût.

L'œuvre critique de M. de Pontmartin, embrassant une période de plus de vingt-cinq années, constitue l'histoire la plus intéressante et la plus complète de la littérature française contemporaine.

Une telle lecture doit forcément inspirer le goût du bien et du beau; c'est une initiation aux choses et aux secrets de l'art, mais une initiation aimable et brillante peu entachée de morgue et de pédantisme.

Sainte-Beuve, avec plus de finesse et de science, eut peut-être moins de mesure, de tact, de convenance et de goût.

Quels que soient les défauts et les erreurs de M. de Pontmartin, son œuvre critique n'en est pas moins une des plus excellentes expressions de notre littérature militante.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **J. Michel et Médan**, à Agen.

..

UNE SUCCESSION FÉODALE AU XII^e SIÈCLE.

ETUDE HISTORIQUE.

Il existait au moyen-âge deux sortes de successions immobilières, les unes dites allodiales et les autres dites féodales. Ces deux ordres de succession correspondaient à deux modes particuliers de propriété immobilière. Je laisse de côté tout ce qui concerne les meubles dont l'importance était presque insignifiante dans l'ancien droit.

Ces deux modes de propriété étaient l'alleu et le fief.

On nommait alleu la terre libre de toute espèce de charges : c'était le patrimoine de la famille. Il était tout à tous. Le père ne pouvait en disposer à titre gratuit sans le consentement de sa femme, de ses enfants et même de ses gendres et de ses brus. Les cartulaires des ^{x^e} et ^{xi^e} siècles sont pleins de difficultés soulevées à propos de donations faites à des abbayes par des pères de famille, sans l'adhésion formelle de leurs épouses et des enfants existant au moment de la donation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces revendications étaient habituellement accompagnées de violences, et s'opéraient à main armée. Les moines qui en consignent le résultat dans leurs actes y posent tout naturellement en martyrs. La succession de l'alleu s'opérait ordinairement par portions égales. Quelquefois seulement, après la mort du père, les enfants restaient dans l'indivision, et cet état se continuait pendant plusieurs générations successives : il en résultait un régime embrouillé, difficile, plein de luttes, de rancunes et de chicanes, qu'on appelait régime de communauté. C'était une espèce de petit enfer dont on avait toujours de la peine à se tirer. Il nous en est resté la communauté entre époux, ce désespoir éternel des juriconsultes.

En tenure noble, un alleu n'était guère qu'un fief déclassé : aussi n'existait-il pas pour lui de système particulier de succession.

Le fief, au contraire, était une terre partagée entre un proprié-

taire et un possesseur. Le propriétaire gardait le fonds, ou, comme on disait alors, le très fond,¹ et profitait du bénéfice des services stipulés en échange de sa dépossession. Le possesseur détenait la terre, recueillait les fruits et s'acquittait des services convenus.

Il y en avait de trois espèces : le fief servile, le fief roturier et le fief noble.

Le fief servile était celui que le propriétaire imposait à son serf, en le grevant de tous les services qu'il lui plaisait d'y attacher. Le serf y vivait tantôt bien, tantôt mal, le plus souvent fort mal, et, comme il n'avait pas le droit de transmettre, il n'en laissait rien à personne. A sa mort, le maître reprenait son fief, choisissait un autre de ses serfs, et lui imposait les mêmes conditions qu'au précédent. Le nouveau serf était habituellement le fils du défunt.² Cette succession n'avait pas d'autres règles ; à défaut d'autre mérite, elle avait au moins celui de la simplicité.

Le fief roturier était le résultat d'une convention primitive entre un roturier libre et un propriétaire territorial. Par suite de cette convention, le roturier libre tenait la terre pour lui et pour les siens : il l'exploitait, devait en acquitter régulièrement les services, et, à ces conditions, la transmettait à ses héritiers. Cet ordre de transmissions a beaucoup varié. Dans le dernier état de la jurisprudence féodale, la terre roturière inféodée se partageait par portions égales, chaque cohéritier restant grevé d'une part correspondante des charges. A l'origine, le propriétaire s'était arrogé le droit d'agréer ces partages : mais plus tard la coutume lui ferma la bouche, et il n'eut plus d'autre droit que celui de réclamer un droit de mutation.³

Le fief noble n'était pas une terre, mais un droit dérivant de la terre. Il consistait : 1^o dans la jouissance des services stipulés lors de la concession du fief roturier ;⁴ 2^o dans la faculté, en cas d'inexécution, de saisir soi-même la terre grevée, sans être tenu de recourir

¹ Le sire du treffons qui le droit cens y a.

Beaum. Cout. de Beauvoisis, chap. 24, art. 20, t. 1, p. 350.

² Ce mode de fief était connu dans les coutumes méridionales sous le nom de *homenatge*. — *Si aleus te feus en homentage*. Cout. d'Agen, ch. 13, p. 64.

³ Ce droit prenait dans l'usage la qualification d'*acapte*. *Acapitis* v. Duc. *vo acaptare*.

⁴ Ces services étaient de trois sortes, savoir : 1^o le cens ou autre redevance en argent ou en nature ; 2^o la cervie ; 3^o la taille ou la quête.

à une autorité supérieure; ¹ 3° dans le droit de statuer sur toutes les contestations survenues, au sujet de leurs fiefs, entre tous les tenanciers roturiers d'un même domaine.²

Ce fief était, comme le fief roturier, le résultat d'une autre convention primitive qui était celle-ci. Le propriétaire territorial qui, lors de la concession en roture, avait acquis ce triple droit sur un simple tenancier, cédait à son tour ce même droit à un autre propriétaire supérieur et dominant et en obtenait une protection spéciale et directe. Cette protection se payait au moyen de services d'une nature réputée encore plus noble et dont le bénéfice profitait plus particulièrement à ce tiers.³ Il suivait de là que ce tiers, qualifié seigneur, était au propriétaire simplement territorial ou feudataire noble, ce que ce feudataire noble lui-même était au simple tenancier ou feudataire roturier.

Comme le feudataire roturier, le feudataire noble tenait pour lui et pour les siens. Pendant sa vie, il jouissait seul des prérogatives qui lui avaient été cédées; seul aussi il acquittait les services qui lui avaient été imposés à lui-même, mais il ne pouvait rien faire qui pût diminuer les garanties résultant de la convention primordiale. A sa mort, son fief devait rester intact. L'indivisibilité du service exigeait l'indivisibilité de son fief noble, et sa terre ne pouvait passer qu'à un seul de ses héritiers. C'est ce mode particulier de succession par voie d'indivisibilité, et portant exclusivement sur les biens nobles, qui, dans la langue historique, porte plus spécialement le nom de succession féodale.

C'est à une succession de cette nature, ouverte vers les premières années du XII^e siècle, et aux divers incidents auxquels elle a donné lieu, que j'ai cru devoir consacrer le travail qui va suivre. J'en ai emprunté le fonds à la Vie de Louis-le-Gros par Suger, abbé de Saint-Denis, qui fut l'ami de ce prince, le conseil de Louis-le-Jeune, son fils, et, un instant même, régent du royaume. J'ai brodé sur cette trame

¹ Ce mode de saisie prenait les noms de *penhora* et de *ban*.

Esse lo senhor del feus penhorava o l metia son ban. Cout. d'Agen, chap. 38, p. 74.

² Ce mode de justice s'appelait la *justice foncière*, ou *censière*; on l'appelait aussi justice de fief, *justicia feodalis*, *justise feuzal*.

³ Ces services qualifiés nobles étaient au nombre de trois, savoir : 1° l'hommage, dont il sera question plus tard ; 2° le service militaire ; 3° le service de la cour ou assistance aux plaids du suzerain.

des digressions assez nombreuses, dans le but de faire ressortir la marche du droit en cette matière et son état à cette période reculée du moyen-âge.

Ce n'est donc pas un récit animé et vivant que je présente à mes lecteurs, mais une étude presque exclusivement juridique et ne touchant guère à l'histoire anecdotique, ou à l'histoire proprement dite, que par des dates et des noms propres.

I

DES SUCCESSIONS FÉODALES EN GÉNÉRAL.

Les premiers fiefs nobles portaient le nom de *bénéfices*. Ils consistaient en grands domaines donnés, par les rois Francs, à ceux de leurs leudes ou fidèles qu'ils tenaient particulièrement à s'attacher. Ces domaines étaient d'origine et de constitution romaines. Tous, ou presque tous, avaient fait partie de l'ancien fisc impérial, ou domaine particulier des empereurs. Composés de terres d'une grande étendue, et, suivant les conditions de la science agronomique à cette époque, assortis de colons ou de serfs obligés par leur condition sociale de se consacrer à leur culture, ils marchaient, pour ainsi dire, tout seuls. Le bénéficiaire qui les recevait n'avait autre chose à faire qu'à toucher un produit net qui lui arrivait sans le moindre effort de sa part. Ce produit était accompagné d'un droit de correction sur les serfs, qui plus tard se transforma en droit de justice. En échange de ce don, il s'engageait à un service militaire dont il touchait ainsi le solde en revenu territorial. Cette combinaison fut trouvée si commode que tout l'ancien fisc impérial s'y épuisa en assez peu de temps. Après le fisc impérial, les rois y consacrèrent une partie de leurs propres alleux; les simples particuliers imitèrent l'exemple des rois, en donnant aussi à leurs propres serviteurs une partie de leurs alleux, et s'assurant par ce fait une clientèle armée dont ils manquaient rarement de faire usage contre les rois eux-mêmes. Déjà sous Charlemagne, et surtout sous Charles-le-Chauve, la majeure partie des terres allodiales avait été transformée en terres bénéficiaires, de *beneficiario jure*.

Ces concessions originaires avaient une durée infiniment limitée. De part ni d'autre on ne tenait à cette époque à s'engager pour longtemps. Une tradition vague porte que les premiers baux, car c'était bien de véritables baux, étaient fixés à deux ans. Il en existait

quelques-uns de trois ans, et même de quatre, mais ce dernier terme était rarement dépassé. On s'est étonné de la brièveté de ces baux, mais cet étonnement disparaît en présence de la constitution intérieure de ces terres ; on n'avait, en effet, ni à les exploiter ni à en diriger l'exploitation. Toutes les peines que pouvait avoir à se donner le bénéficiaire consistaient à prendre le profit ; c'était là tout. Aussi à l'expiration du terme, si court qu'il fût, le cédant pouvait-il rentrer sans inconvénient dans sa terre, sauf à la céder à un autre au même prix. Le concessionnaire à son tour pouvait l'abandonner sans regret, car il était toujours certain de trouver ailleurs et au même prix un bénéfice au moins égal, quelquefois même supérieur. On finit cependant par se fatiguer de cette mobilité incessante, et déjà, vers le milieu du ^{vi}^e siècle, les renouvellements par tacite reconduction étaient devenus d'un grand usage. Sans doute que, dans l'intervalle, les cédants et les concessionnaires s'étaient habitués les uns aux autres, et que les termes tombaient régulièrement aux échéances sans qu'on songeât sérieusement à se quitter. Peu à peu, les liens se resserrant chaque jour davantage, on se fit une espèce de loi de ne traiter que pour toute la durée de la vie l'un de l'autre ; c'était une véritable constitution d'usufruit, et la période, pendant laquelle cette constitution est restée la règle généralement adoptée, a reçu, dans l'histoire du droit, le nom de période viagère.

Les tendances de prorogation allèrent chaque jour en s'accroissant davantage. A chaque mutation, il fallait chercher un nouveau bénéficiaire, c'était un embarras ; on trouva plus commode de garder celui qu'on avait déjà sous la main. A la mort du père, le fils ou les fils s'offraient tout naturellement. Il n'y avait pas de raison pour les refuser, alors qu'ils étaient d'ailleurs en état de remplir toutes les conditions du contrat. On les accepta donc, d'abord tacitement et par un simple remplacement de fait : puis on traita sur cette base, et il fut dit expressément dans les actes que le bénéficiaire tiendrait *pour lui et pour les siens, à perpétuité*. Le contrat alors changea de nom : le bénéfice fut appelé *fief*, et l'usufruit viager devint une véritable propriété. C'est la période héréditaire, celle que l'histoire a consacrée sous le nom de période féodale.

Voilà donc, et par le seul effet de la transaction, la famille irrévocablement propriétaire. Mais qui possédera ce fief ? qui le recevra des mains du seigneur ? sera-ce la famille tout entière : c'était évidemment impossible. La constitution même du fief, cette constitution domaniale que le temps avait à peine altérée, ne permettait

pas de le diviser. De plus il restait grevé d'un service tout personnel et par conséquent indivisible. Enfin il servait de garantie à ce service, et la nature même des choses exigeait que la garantie fût aussi indivisible que l'obligation. Le fief dut donc rester à un seul, et, s'il y eut discussion, elle ne put porter et ne porta en effet que sur le choix de l'héritier privilégié. Quelques combinaisons furent tour à tour essayées et repoussées. Dans certaines contrées et à certaines époques, le choix fut laissé exclusivement à l'arbitraire du seigneur dominant. Puisque c'était à lui que le service devait profiter en fin de compte, il paraissait juste de lui laisser l'option entre les ayant-droit.¹ Dans d'autres contrées, au contraire, on laissa le père de famille libre de faire ce choix avant sa mort.² Ces divers choix étaient gros d'orages : dans le premier cas, les enfants, à l'ouverture de la succession, se précipitaient vers le seigneur pour arriver les premiers et le jettaient souvent dans d'inextricables embarras. Dans le second cas, le malheureux père de famille avait la douleur de voir surgir de son vivant des contestations acharnées et des haines fratricides. De guerre lasse, ou finit par s'arrêter à la combinaison de l'ainé, héritier unique et exclusif, mais avec charge de nourrir ses puînés, à leur *suffisance*, et de fournir à ses sœurs *mariage avenant* : autrement dit, une dot convenable.

Dans tous les cas les filles étaient exclues : femme, disait-on, porte quenouille, et n'est vraiment noble que celui qui manie la lance et l'écu.

Tout cela était simple, logique, parfaitement approprié à la constitution essentielle du fief, aux exigences du service et à toutes les conditions de garantie ; mais tout cela aussi était profondément contraire au droit naturel. Or, quelque implacable que soit de sa nature le droit politique, il est rare que l'opinion repousse toujours froidement le droit naturel, et qu'il ne trouve pas quelque combinaison propre à tout concilier. Cette combinaison finit par se présenter. Elle consista dans la faculté accordée aux filles du vassal, décédé sans enfants mâles, de recueillir le fief, en présentant leurs maris

¹ Possunt principes, magnates et milites dare cui voluerint illorum honorem post mortem alicujus possessoris. — Cout. de Barcelonne, art. 79. (1068).

² Nam leges et jura concedunt patrem bene facere filio suo, dando ei de suo honore, et est usum hoc facere aliquando in absconso ob timorem cæterorum filiorum suorum. — Ibid., art. 77.

pour le desservir. A défaut de frère mâle on passa donc à la sœur pourvu qu'elle se mariât. Cette combinaison changeait tout et écartait les collatéraux. Ceux-ci réclamèrent tout naturellement, et conformément aux habitudes féodales, commencèrent par se rendre justice à eux-mêmes, en tranchant par la guerre une question qui aurait dû se débattre pacifiquement devant des tribunaux. La force a toujours ses hasards : tantôt ce fut l'hérédité masculine qu'elle emporta, et tantôt l'hérédité féminine.

Au commencement du XII^e siècle la question était encore en suspens, et, quoique on inclinât alors visiblement du côté des femmes, la résistance était telle que la solution définitive en était au moins incertaine. C'est ce qu'indiquent certains faits rapportés par Suger, et parmi lesquels j'ai cru devoir choisir celui où la question m'a paru se présenter avec le plus de netteté.

II

LE CHATEAU DE MONTAIGUT.

On appelait *château*, *castellum* ou *castrum*, au moyen-âge, un fief noble établi dans les conditions suivantes, savoir : 1^o une résidence seigneuriale (*domus dominica*), *manoir*, *court* ou *curie* (*manerium*, *curia*, *curtis*) ; 2^o un ensemble de constructions rurales, ou *villa*, constituant la demeure du maître ; 3^o une forte tour reliée à d'autres tours de moindre importance et constituant, avec fossés et palissades, une véritable place forte, ou citadelle ; 4^o un bourg, vic ou municipe, formant chef-lieu, et habité par des hommes de toutes les professions et même de toutes les conditions, chevaliers, bourgeois et manants (*milites*, *burgenses*, *manentes*) ; 5^o un territoire rural de l'étendue moyenne d'une commune rurale de nos jours, relevant de la demeure seigneuriale et constituant son *honor* ou *mouvance*. Le possesseur d'un fief ainsi composé était un prince au petit pied, un vrai souverain à la tête d'un véritable petit état.

Suger nous apprend qu'il existait de son temps, aux environs de Laon, et dans le comté de ce nom, *in pago Laudunensi*, un fort château appelé *Montaigut*, et dont le seigneur Hugues de Gournai dut décéder dans le courant de l'année 1106 ou 1107. Ce château,

¹ Les mots *castrum*, *turris*, *arx*, en droit féodal, étaient à peu près synonymes.

sur lequel on ne possède d'ailleurs aucun renseignement particulier, devait être situé sur le sommet d'un mamelon conique : d'où la dénomination assez commune à cette époque de *Mons acutus*, *mont aigu*. Il était par conséquent d'un accès difficile. De plus, il devait avoir été fortifié avec soin, ce qui fait que Suger le qualifie de fort, et même de très fort, *validissimum castrum*. Tout ce qu'on sait de son dernier seigneur, c'est qu'il avait dû vivre sous le règne de Philippe I^{er}, qu'il était mort sans enfant mâle, et qu'il appartenait à la maison de Gournai, une des grandes familles féodales du Nord de la France.

Sa succession une fois ouverte, il dut se présenter des compétiteurs. Suger n'en mentionne qu'un seul, Thomas de Marle, qui se présentait du chef de sa femme Melisande, *Milesendis*, nom alors très répandu et commun à une foule de femmes d'origine noble. Thomas de Marle était déjà, de son chef, en possession d'un grand et beau château situé dans le comté d'Amiens et d'une importance au moins égale à celle du château de Montaigut. Il était lui-même de la maison de Hainaut et comptait dans la plus haute noblesse du pays.¹ Melisande, sa femme, était fille aussi de Hugues de Gournai, et d'une autre Melisande dont la généalogie est restée inconnue. Quoique jeune encore, elle avait épousé en premières noces un seigneur du comté d'Amiens, dont on ne dit pas le nom;² ce mariage n'ayant probablement pas duré longtemps, et elle s'était remariée avec Thomas de Marle, qui lui-même venait de faire rompre son union avec Ada, sœur de Beaudouin, comte de Hainaut.³ Il est probable que l'espérance d'annexer le château de Montaigut à son château patrimonial ne fut pas étrangère à cette rupture. Quoi qu'il en soit, dès qu'il vit la succession ouverte, Thomas se hâta de la réclamer, et ce fut sur cette réclamation que se posa et dut nécessairement se poser la question de succession féminine.

Nous ne connaissons pas très bien les éléments du procès : il est même douteux qu'il y ait eu un procès, car les questions juridiques et surtout les questions de ce genre se débattaient alors rarement en justice. Discutées en champ clos, ou sur un champ de bataille, elles

¹ Robert, comte de Hainaut, avait eu plusieurs fils parmi lesquels figure *Teobaldus de Marlá*, père de Thomas. — Script. rer. Franc. t. XVI, p. 4.

² *Uxor cujusdam militis de terrâ Ambianensi, nomine Melesendis*. — Ibid.

³ *Dimissâ sorore comitis Balduini*. — Ibid.

y attendaient le *jugement de Dieu*, qui n'était que trop souvent le jugement du plus fort, la Providence, que nous faisons toujours à notre image, étant, alors comme aujourd'hui, du côté des gros bataillons; mais à défaut des débats judiciaires, elles mettaient en jeu tant de rivalités, remuaient tant d'intérêts, s'agitaient sur tant de théâtres à la fois, que le simple récit des difficultés extrajudiciaires n'en jette pas moins sur le mécanisme féodal une lumière presque aussi vive que celle qui pourrait résulter d'une contestation purement juridique.

C'est donc à ces difficultés plus encore qu'à un débat en règle que nous avons à nous attacher, et voici celles que Thomas eut successivement à traverser.

III

LA SAISINE.

Comme dans toutes les contestations possibles, ce qu'il y a de plus important à connaître est toujours le point de départ. Une querelle dont on ne sait pas les précédents n'a pour nous aucun intérêt sérieux. Ce sont des gens qui parlent, qui s'agitent, qui se battent, mais rien de plus, et ce que nous ne comprenons pas nous laisse d'ordinaire indifférents. Sous ce rapport, Suger, dans son récit, nous embarrasse un peu, car il nous jette tout d'un coup *in medias res*, sans rien dire de ce qui a précédé, ou pu précéder les faits dont il parle. Ce silence est infiniment regrettable; en nous livrant entièrement à nous-même, il nous expose à nous égarer à travers un dédale d'hypothèses. Aussi, malgré tous nos efforts pour ne pas sortir du domaine de l'histoire vraie, nous arrivera-t-il peut-être de toucher par quelque côté à celui de la fantaisie.

Dans toute succession féodale, le premier acte d'un prétendant, quel qu'il fût, soit au *xii*^e siècle, soit même plus tard, était de se mettre le plutôt possible en possession, ou, comme on disait alors, en *saisine*. Cette saisine, on ne l'avait pas de plein droit comme aujourd'hui, et c'est bien à tort qu'on a considéré la maxime : *le mort saisit le vif*, comme étant d'origine féodale. Rien n'est moins féodal au contraire. Dès que la succession du fief venait à s'ouvrir, le fils lui-même, le fils légitime, l'*hoir direct et descendant*, fût-il seul et sans concurrent, même possible, était tenu de se transporter au château et d'en convoquer tous les habitants, nobles ou non nobles,

•

vivant dans le bourg ou hors du bourg, les serfs exceptés. Là, sur la place même du bourg, ou dans la cour du château, ou bien au pied de la grosse tour, ou bien encore sur le parvis de l'église, il leur exposait sa qualité, ses droits, son vif désir de leur être *bon et loyal*; cette harangue faite, et sans attendre de réponse, il requérait qu'il lui fût prêté sur le champ, et sans entendre à aucun délai, le serment dit de *féauté, fidelitas*.¹ Ce serment emportait la saisine, et à partir de ce moment, le seigneur accepté, s'il y avait lieu postérieurement à plaider, plaiderait *saisi*, c'est-à-dire, en état de possession légale.

Si cette formalité était rigoureusement nécessaire, si elle était imposée même au fils unique, combien et à plus forte raison l'était-elle au fils aîné, à celui qui, à l'origine, avait pu être balancé avec les puînés ! combien et à plus forte raison encore devait-elle être nécessaire au simple collatéral qu'aucun lien de parenté *descendante* ne rattachait à la famille du défunt. Ce n'était donc pas *le mort qui saisissait le vif*; c'était le vif lui-même qui se saisissait : c'était lui qui, dans un serment légalement requis, venait ainsi chercher la consécration de son droit.

On s'est donc bien mépris sur l'origine de cette maxime, ainsi que de celle-ci, qui n'en est que la traduction politique : *le roi est mort, si vit le roi*. Non, dans la tradition féodale, le roi mort ne saisit pas le roi vivant : il lui faut, pour sa saisine légale, la *féauté* des grands vassaux, le serment volontaire et réfléchi des grands vassaux ; à défaut de ce serment, Hugues Capet, son fils Robert et ses successeurs, jusques et y compris Philippe-Auguste, n'auraient probablement jamais possédé le titre de roi ; pour affranchir la couronne de cette formalité gênante, il a fallu poser en règle qu'elle n'était qu'un *alleu*, ce qui n'était conforme ni à la vérité ni au droit.

Plus on remonte le cours des origines féodales, et plus cette intervention du serment populaire dans la légalité des transmissions devient évidente et sensible. J'en ai déjà indiqué la cause : qu'il me soit permis d'en rapporter quelques preuves particulières. En 876, Charles-le-Chauve obligé de céder à ses sujets des droits qu'il ne pouvait plus retenir, permit à son fils, par un capitulaire devenu célèbre sous le nom de capitulaire de Kiersy, de *Carisiaco*, de choisir des comtes parmi les fils des comtes décédés, mais avec le con-

¹ Voir dans Suger le résumé d'une harangue de ce genre. — § 8. Edit. de La Marche, p. 27.

cours de l'évêque et des principaux seigneurs du pays.¹ Un concours de ce genre est évidemment bien autre chose qu'une ratification par la voie d'un serment postérieur. En 1127, à la mort de Charles-le-Bon, comte de Flandre, trois de ses collatéraux se présentèrent successivement à Bruges pour y recueillir les *féautés*. La victoire resta à Philippe d'Alsace, non en raison de sa parenté, mais par suite de la préférence qui lui fut donnée par les seigneurs et par les villes du pays.² En 1104 ou 1105, Thibaud de Bray se présenta à Montlhéry pour s'y faire reconnaître seigneur, au préjudice de sa nièce, fille de son frère décédé.³ Les exemples abondent, et je n'ai guère que l'embarras du choix.

Ce long et populaire usage renferme le secret de bien des origines que les écrivains démocratiques passent volontiers sous silence et que les écrivains domestiques monarchiques n'osent pas même indiquer de crainte d'être soupçonnés d'une sympathie quelconque pour un régime de consécration populaire. Il n'est pas moins vrai cependant que nous lui devons en partie nos libertés municipales si faussement attribuées à Louis-le-Gros. Qu'on se figure en effet deux compétiteurs en présence et, pour ainsi dire, sur les *hustings*. Le cas s'est souvent présenté. L'un d'eux prend l'initiative de certaines libertés dont il promet d'investir les bourgeois et manants qui l'écoutent ; l'autre hésite à se dépouiller de droits dont il pourrait regretter la perte plus tard. Pour qui sera la préférence ? Est-il permis d'en douter ? Ne sera-ce pas pour celui qui renoncera à la taille, amoin-dra les corvées, adoucira les rigueurs du service légal, admettra les bourgeois à prendre part à l'administration de leur ville et autres faveurs du même genre qui remplissent nos vieilles chartes ? Ainsi et ainsi seulement s'expliquent bien des concessions dont le mobile est resté inconnu et qui ne tiennent le plus souvent qu'au besoin d'accaparer les préférences et les serments.

Il ne faut pas s'y tromper : la féodalité, si vivement attaquée de nos jours, plus vivement attaquée encore par les jurisconsultes et les historiens pendant la période purement monarchique de notre histoire, a joui, quoi qu'on en dise, à ses débuts, d'une popula-

¹ Qui cum ministerialibus ipsius comitatus, et cum episcopo comitatum provideant. — Baluze, t. II, p. 269.

² Vie de Charles-le-Bon. — Coll. Guizot.

³ In castro ab omnibus receptus, beneficia patris replicat. — Suger, § VIII, p. 27.

rité égale à celle de la noblesse anglaise dont la suprême habileté a toujours été de ne pas trop s'écarter des traditions primitives. Les populations des ^x^e et ^{xii}^e siècles notamment étaient fières de leurs seigneurs, de leur courage personnel, de leurs grands coups d'épée dans les combats, de leur courtoisie et de leur générosité dans les tournois et les fêtes; elles avaient, en outre, pour leur compte, la passion de l'autonomie. Avoir un seigneur particulier, le posséder auprès de soi, participer à tout le mouvement inséparable d'une haute et nombreuse domesticité féodale, de la *mesnie*, c'est-à-dire des pages, des varlets, des sergents d'armes, c'était le rêve de la moindre ville, du moindre bourg, du moindre hameau; un château vide, au contraire, des cours muettes et silencieuses, des tours et des crénaux dépourvus de sentinelles étaient comme autant de signes d'un deuil dont l'amertume n'était tempérée par rien, pas même par le plaisir d'être délivré du joug des plus fortes oppressions.

Cet usage ainsi constaté, il est facile de comprendre quel dut être le premier mouvement de Thomas de Marle quand le décès du dernier seigneur de Montaigut ouvrit devant lui les perspectives de cette belle succession? Est-il admissible qu'il ait pu hésiter un seul instant? Heureux et impatient, ne dut-il pas se précipiter vers le château convoité, prendre à la hâte les serments et promettre tout ce qu'on voulut? N'est-il même pas probable qu'il fit rédiger quelque charte dont le texte se sera fondu dans quelque charte postérieure, suivant l'usage du temps? Simple vraisemblance, avouons-le, sans doute; mais ce qui est certain, c'est que nous le trouvons, dès le début même du récit, en possession du château et à la tête d'une forte garnison; ce seul fait doit évidemment nous suffire pour remplir cette première lacune laissée par le célèbre narrateur.

IV

INVESTITURE.

A la prise de possession par les féautés, ou la réception des serments, succédait l'investiture par l'hommage. Il était juste, en effet, qu'après s'être assuré les bénéfices du fief, le nouveau seigneur songeât à en acquitter les charges. Rassuré par en bas, il lui devenait indispensable de l'être également par en haut. Ce second acte portant, plus encore que le premier, l'empreinte générale du système, qu'il me soit permis d'en dire quelques mots.

Reprenons les choses à leur point de départ, c'est-à-dire au fief roturier, base essentielle du régime, et replaçons-nous au ix^e siècle, date à laquelle il faut sans cesse remonter. La terre est donnée au tenancier qui l'exploite, et le propriétaire se réserve un usufruit perpétuel consistant en redevances, en corvées, en droits de justice, en prérogatives honorifiques. Deux droits s'ouvrent immédiatement : l'un, celui du tenancier, qui est le droit aux fruits ; l'autre, celui du propriétaire qui prend le titre de seigneur et en décore ce qui lui reste de propriété. Le premier s'appellera le *vilainage* :¹ le second s'appellera la *seigneurie*, la *mouvance* ou l'*honor*.²

Laissons de côté le *vilainage* et tenons-nous-en à l'*honor*. Le seigneur se sent trop faible pour faire respecter son droit. Que fait-il ? il l'abandonne à un autre seigneur, son supérieur en naissance et en rang. Et que se passe-t-il alors ? Deux nouveaux droits s'échelonnent sur le premier. L'un est celui qui dérive de la combinaison première et maintient le seigneur en contact direct et immédiat avec le tenancier ou vilain. On l'appellera l'*honor* simple, la seigneurie simple, la *seigneurie de fief*, comme disent les anciennes coutumes, *senioria feodalis*.³ Elle conviendra au sergent d'armes, au modeste varlet, à celui que la naissance retient dans les rangs obscurs de la chevalerie. Le second droit, au contraire, consistera en justice entée sur justice et en prérogatives appuyées sur prérogatives. Il conviendra au gentilhomme, au chevalier, à celui qui porte la lance et l'écu noblement armorié : il s'appellera fief de haubert ou de cuirasse, *feodum loriceæ*, fief de chevalier ou de chevalerie, et tout simplement chevalerie, *caballaria*, *militia*. C'est l'*honor* de l'*honor*, la seigneurie de la seigneurie, la seigneurie super-supérieure, *supra-neitas*, *superioratus*, dont on a fait *suzeraineté*. Remontons ensuite l'échelle et de fief en fief, d'*honor* en *honor*, de suzeraineté en suzeraineté, nous arriverons à travers sept à huit degrés, à la couronne, terme extrême de la suzeraineté.

Et si maintenant, au lieu de la parcourir d'un bout à l'autre, nous nous arrêtons au milieu de cette échelle : qu'y trouverons-nous ? Un

¹ « Nos apelons vilenages héritage qui est tenus de segneur a cens ou a rente. » — Beaum. *Cout. Beauv.*, chap. XIV, art. 7, t. I, p. 226.

² Honores, beneficia quæ ad honorem dantur. — Ducange, *vo honor*.

³ « Si lo feuzater no paga al *senhor del feus*, lo *senhor del feus* a V sols de gatge. » — *Cout. d'Agen*, ch. 38.

fief qualifié *château*, et au-dessous de ce château, des fiefs roturiers ou vilainages en grand nombre, des seigneuries simples en nombre moindre, des chevaleries moins nombreuses encore; c'est bien; mais au-dessus, il y a aussi un autre château plus élevé, plus fort, plus *titré*, si l'on veut me permettre cette expression. A ce château il est dû des services d'une nature particulière, et la supériorité, d'un côté, s'y trouve compensée par une immense infériorité de l'autre. La charge tempère le bénéfice, et cette charge, c'est surtout et avant tout le service militaire; par ce service, nous sommes tout à coup en pleine et haute féodalité.

Ce service en entraînait plusieurs autres, qu'il est inutile d'énumérer, mais parmi lesquels il en était un qui les résumait tous. C'était l'*hommage*, c'est-à-dire l'acte par lequel le seigneur inférieur, ou le vassal se reconnaissait l'inférieur et l'obligé de son suzerain. Cet acte devait se renouveler à chaque mutation, et immédiatement après la mutation; aussi était-il le complément obligé de la saisine: il s'appelait le *vest* ou l'investiture. Avant son accomplissement, le vassal n'était que *saisi*: après cet accomplissement, il était *saisi et vêtu*.¹ Saisine et investiture donnaient la propriété absolue, le *dominium plenum et merum* des Coutumes.

L'hommage, *homagium*, *hominium*, *hominaticum*, s'opérait de diverses façons: la plus régulière était celle-ci: dès le jour même où le nouveau seigneur entra en saisine, il devait se hâter d'envoyer un message à son suzerain. Dans ce message il faisait connaître son installation, et requérait son admission à l'hommage, promettant de se rendre là où il serait ordonné. Ce message était remis au suzerain qui répondait gracieusement par une indication d'heure et de lieu. Cette démarche d'ailleurs devait être toute spontanée, et, à défaut, après un certain délai, le suzerain saisissait le fief et s'en attribuait le revenu jusques au jour où il lui plaisait de le rendre, ce qui se faisait toujours attendre longtemps.

Dans les cas ordinaires, comme celui d'une succession directe, la demande était toujours et nécessairement accueillie par le suzerain; un refus n'aurait fait que provoquer une rébellion: mais dans les cas contestés, comme celui d'une succession féminine, il y avait un grand intérêt à se hâter. Il pouvait arriver en effet que le suzerain se prononçât en faveur d'un concurrent, et il était toujours nécessaire

¹ « Vestitura est possessionis securitas et confirmatio. » — Duc. gloss. v° *vestitura*.

de le prévenir. Il est donc plus que probable que Thomas de Marle ne perdit pas de temps, et dépêcha en toute hâte le message qui devait le conduire à l'investiture. La prudence la plus vulgaire lui en faisait une loi, et il ne paraît pas qu'on ait pu jamais le taxer de négligence.

Comment ce message fut-il accueilli, et surtout comment cet hommage fut-il prêté ? Suger garde encore à ce sujet un silence d'autant plus embarrassant, que les vraisemblances sur ce point perdent un peu de leur certitude. Un usage en pleine vigueur au ^{xii}^e siècle voulait que le vassal se présentât en personne, et cet usage, quand on se rapporte à la jurisprudence du temps en matière de preuves, devait être une loi nécessairement très rigoureuse. On s'y méfiait en effet singulièrement de l'écriture, et un acte écrit, qui nous inspire aujourd'hui et avec juste raison tant de confiance, ne rencontrait alors que défiance et presque incrédulité. On lui préférerait de beaucoup les paroles échangées devant témoins et attestées au besoin par ces témoins. Le cérémonial de l'hommage était fondé tout entier sur ces données. Tout y était calculé de telle façon que le vassal et le seigneur étaient obligés de s'y voir et de mesurer leur rôle sur leur attitude et leur langage réciproques. Ainsi le suzerain, en signe de sa supériorité, désignait pour la cérémonie soit la grande salle de son château, soit sa grande cour intérieure, soit la place principale de son bourg. Il était de sa dignité de ne pas se déranger et d'imposer un déplacement au vassal. Celui-ci se rendait donc à l'emplacement désigné, mais pour mieux faire honneur à son suzerain, il devait se présenter richement vêtu, entouré de toute sa mesnie, ou domesticité féodale, parée aussi de ses habits les plus éclatants. Un siège était préparé : le suzerain, accompagné de sa propre domesticité féodale, venait s'y asseoir avec solennité. Le vassal approchait lentement, respectueusement, humblement et la tête découverte. Arrivé auprès du siège, il s'agenouillait à deux genoux, et présentait ses deux mains que le suzerain prenait dans les siennes. Dans cette situation, il récitait ou faisait réciter pour lui par un héraut d'armes la formule de sa requête. Cette formule promettait fidélité, obéissance et loyauté, et à l'humilité de l'attitude se joignait, pour compléter l'effet, l'humilité même du langage. A la fin, venait la demande formelle d'investiture. Après quoi c'était le tour du suzerain. Gravement et solennellement assis, les mains de son vassal dans les siennes, il répondait à la formule de la demande par une formule de concession et d'octroi, *autregatio*. Il se levait ensuite, aidait le vassal à se rele-

ver, et, en signe d'octroi, lui donnait sur la bouche le baiser d'alliance et de fraternité : tout était calculé, pesé, réglé ; tout tendait au même but ; tout concourait à marquer à la fois le rapprochement et les distances.

Certes ce n'était pas ces nuances qui auraient pu arrêter Thomas de Marle ; mais on se demande si, au lendemain de sa prise de possession, à la veille de l'orage qui déjà grondait sur sa tête, il a pu songer un instant à quitter son château de sa personne, et même si on lui en a laissé le temps. Peut-être serait-il permis d'en douter : mais ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'il ne lui était rien réclamé à ce sujet, ou tout au moins que ce grief n'est pas indiqué par l'historien. Thomas avait donc rempli à ce sujet tout ses devoirs de vassalité. S'il en eût été autrement, son suzerain, quel qu'il fût, et nous verrons plus tard que c'était le roi de France, n'aurait pas manqué de s'en plaindre, et sa situation eût été bien plus dangereuse qu'elle ne le fut en réalité.

Tenons donc pour certain qu'il fut régulièrement investi, et poussons un peu plus avant dans la recherche de tous ces préliminaires obligés.

V

LA PAIRIE.

Au ^{xiii} siècle et en pleine féodalité, un seigneur investi, comme mari d'une héritière, n'en était pas quitte pour sa saisine et son investiture : il lui restait encore une épreuve à traverser : c'était la dernière, il est vrai, mais aussi la plus décisive. Il s'agissait pour lui d'entrer dans la pairie locale et de prendre son rang dans la haute noblesse du pays.

Un mot d'abord sur cette brillante institution que nos aïeux ont appelé la *pairie*.

Un pair était un seigneur égal en rang, en attributions et en territoire, à un ou plusieurs seigneurs placés sur le même degré féodal.

Il en existait de trois sortes, savoir : 1° les pairs du royaume, qualifiés habituellement ducs ; 2° les pairs de duché, habituellement aussi qualifiés comtes ou marquis ; 3° les pairs de comté, indifféremment qualifiés vicomtes, barons et châtelains.

Les pairs du royaume ou les grands pairs ne se rattachent à mon sujet que par un lien assez éloigné : j'en dirai cependant quelques mots.

Au début de l'invasion, les rois Francs avaient trouvé les Gaules divisées en grandes *présidences* ou *provinces*. Les documents anciens, et notamment la Notice des dignités de l'Empire romain, nous apprennent qu'elles étaient au nombre de dix-sept, sous la direction d'un fonctionnaire supérieur portant le titre de *vicaire*. Profitant de cette organisation toute faite, nos premiers rois avaient pris pour eux la place de ce vicaire et avaient substitué aux fonctionnaires Romains des fonctionnaires Francs qualifiés généraux, *duces*, dont nous avons fait *ducs*. Ces *ducs* se firent indépendants, et leurs provinces, qualifiées duchés, devinrent de petits royaumes très éloignés du centre principal, et surtout très peu obéissants envers les rois.

Les successeurs de Charlemagne essayèrent en vain de les ramener à une soumission effective; non-seulement ils y échouèrent, mais encore ils y perdirent eux-mêmes leur propre trône. Le dernier d'entre eux, qui fut Louis V, dit, on ne sait pas trop pourquoi, *le Fainéant*, ne put même pas avoir de successeurs; de son vivant, il n'avait pas eu dans tout son royaume un coin de terre qui fût véritablement à lui : après sa mort, ses héritiers se virent obligés de franchir le Rhin pour ne plus le repasser. Il n'y avait décidément pas de place pour eux dans l'ancien domaine de leur père.

Restés seuls au sommet de la hiérarchie féodale, ces grands chefs eurent la prudence de se donner un roi de leur façon. Ce roi ne fut, il est vrai, que nominal, mais il tenait la place de celui qu'on n'avait plus, et il empêchait les autres de se la disputer. Ce roi était un duc comme eux : ils le traitèrent longtemps comme un égal, et vinrent s'asseoir à côté de lui sur le même trône et presque sur le même degré. Égaux en rang, en attributions, en territoires, ils formèrent ensemble cette catégorie des grands pairs dont les chansons, dites *de geste*, ce reflet si fidèle des mœurs féodales, nous ont laissé la poétique description, sous la chevaleresque image de Charlemagne et de ses pairs.

Je n'ai pas à rechercher ce qu'est devenue la grande Cour des pairs qui fut celle d'Hugues Capet, de Louis VI et de Philippe-Auguste. Il me suffira de rappeler que ce dernier la convoqua, peut-être pour la dernière fois, en 1203, pour lui soumettre une accusation de meurtre dirigée contre le fameux Jean-sans-terre, duc de Normandie et de Guyenne, et roi d'Angleterre par dessus le marché.

Les fiefs de duché se rapprochent un peu plus de mon sujet : j'en dirai donc quelques mots de plus.

..

A une époque antérieure même à celle où avaient été créées ces grandes présidences dont on fit plus tard des duchés, les Gaules se trouvaient également divisées en *civitates* ou *cités*, calquées sur les limites des vieilles nationalités gauloises. Ces *civitates* avaient été groupées de manière à être placées sous la main des *præsides*, ces prédécesseurs de nos vieux ducs. Cette organisation en double s'était conservée jusques à la fin de l'Empire, et les rois Francs avaient trouvé le tout trop commode pour songer à y substituer de nouvelles combinaisons dont ils étaient d'ailleurs incapables. En conséquence chaque *civitas* avait reçu un comte, *comes*, *graff* ou *graffio*, placé à côté de l'évêque et sous la dépendance immédiate du duc. Ces comtes se rendirent indépendants comme les ducs eux-mêmes, et au bout de quelque temps il y en eut un très grand nombre qui, après avoir escaladé le trône ducal, se groupèrent à part sous le nom et les attributions de pairs. Ces groupes se multiplièrent; il vint un moment où chaque duché eut ses pairs, comme le royaume tout entier avait les siens, et ces pairs, tout aussi exigeants que ceux dont ils dépendaient, ne laissèrent pas toujours à l'autorité ducale cette liberté d'action sans laquelle rien ne se fonde et dont elle aurait eu besoin pour asseoir son autonomie.

Ces pairs, dits de duché, étaient de deux espèces : les uns s'appelaient *comtes*, du nom qui leur avait été primitivement donné, et les autres *marquis*, *marchiones*, à raison de la marche ou frontière sur laquelle ils étaient établis : mais cette différence, toute nominale, n'avait en soi rien d'essentiel ; au fond, ils étaient parfaitement égaux en attributions comme en dignités. Réunis autour du duc, ou constitués, sous sa présidence, en cours féodales, ils connaissaient de toutes les grandes affaires du duché, et prenaient part à toutes les mesures importantes qui intéressaient sa prospérité.

Ce genre de pairie était encore en pleine vigueur au commencement du xii^e siècle. Il commençait cependant à s'altérer, et cette altération dont l'histoire est l'histoire même des décadences féodales, lui venait principalement des annexions faites par les ducs. Ceux-ci, en effet, ayant sous les yeux l'exemple des anciens rois qu'ils avaient eux-mêmes chassés, n'avaient pas voulu, comme eux, se mettre à la merci complète de leurs vassaux. En conséquence, ils s'étaient réservés, chacun dans son duché, un ou deux comtés leur appartenant en propre. Cette réserve, que, suivant toute apparence, ils avaient eu grand peine à maintenir, leur constituait une force défensive suffisante pour résister aux empiètements et aux usurpa-

tions dont ils furent l'objet jusques à la fin. Ceux qui ne surent pas la faire respecter, disparurent rapidement comme avaient fait les rois. Les autres furent assez heureux ou assez forts pour la retenir, et ceux-là purent conserver leur rang. Dans cette réserve se trouvaient comprises, outre des comtés, des seigneuries encore plus inférieures, dont les seigneurs furent autorisés à relever des ducs sans relever en même temps d'aucun comte. Par un renversement de toutes les idées primitivement reçues, ces seigneurs inférieurs eurent la prétention de marcher de pair avec les comtes dont ils ne dépendaient plus. Ils disaient que relevant du duc, comme ces comtes, ils devaient avoir, nonobstant l'infériorité de leur territoire, la même dignité et le même rang. Les comtes opposèrent d'abord une vive résistance ; puis ils se résignèrent à laisser passer la maxime anti-féodale : *vassal à duc est pair à comte*, qui fut un premier échec à l'intégrité des pairies primitives de duché.

Ce fut bien pis encore dans les pays d'obéissance royale. Non seulement Hugues Capet et ses successeurs s'étaient réservé le duché dont ils étaient investis au moment de leur avènement à la couronne, mais ils avaient encore conservé ou successivement acquis divers comtés et même des seigneuries inférieures dans ce même duché. De ce nombre était notamment la vicomté de Paris dont l'individualité primitive s'est maintenue si avant dans le moyen-âge. Il en résulta que les seigneuries inférieures sur lesquelles ces acquisitions donnaient suzeraineté, se prétendirent égales à des pairies non seulement de comtes, mais encore de ducs.

Ce fut pour éviter ces choquantes anomalies qu'on imagina dans le cours du xiii^e siècle, et plus fréquemment encore dans les siècles suivants, de troubler l'ordre essentiel et régulier des grandes pairies en érigeant en duchés-pairies de simples comtés, et en comtés pairies, quelquefois même en duchés, de simples baronies. L'érection de la baronie simple de Montmorency en grande pairie paraît avoir été le premier et le plus remarquable exemple de ce renversement des choses.

J'arrive aux pairies de comté : celles-ci étaient encore bien autrement compliquées que les précédentes, et, comme c'est à cette classe qu'appartenait le château de Montaigut, qu'il me soit permis d'y insister plus spécialement.

Les documents Carlovingiens nous apprennent que, sous Charlemagne et ses successeurs immédiats, il existait trois sortes de

fonctionnaires inférieurs aux ducs et aux comtes. Ces fonctionnaires étaient : 1° les vicomtes, ou lieutenants de comte, *vice-comites* ; 2° les vicaires, ou juges majeurs, *vicarii judices majores* ; 3° les centeniers, ou chefs de centaine, *centenarii*. Ces fonctionnaires qui étaient devenus avec le temps des seigneurs féodaux, se sont trouvés plus tard avoir conservé, dans l'ordre féodal, leur rang primitif. Parcourons donc cet ordre rapidement.

Le vicomte venait immédiatement après le comte. A l'origine, les fonctions de comte paraissent avoir été exclusivement personnelles, et il n'apparaît, sous la dynastie Mérovingienne, d'aucun vicomte, ou lieutenant, en titre, du comte. Plus tard, au contraire, ces lieutenants se sont multipliés et il est venu un moment où ils sont venus à surabonder. Alors chacun de ces vicomtes fut cantonné sur une fraction du territoire comtal, et c'est dans cet état que leur fut conférée cette hérédité, qui, après avoir fait l'indépendance des ducs et des comtes, fit également la leur. De vagues et incertaines traditions feraient supposer qu'à une époque qui ne saurait être ni antérieure au *x^e* siècle, ni de beaucoup postérieure à la moitié du *xi^e*, chaque comté fut régulièrement divisé en vicomtés ; mais il n'y a pas beaucoup à se fier à ces traditions, la spontanéité des divisions régulières étant à peu près exclue de toutes les institutions féodales, où tout était principalement l'œuvre du temps.

Un vicomte avait habituellement au-dessous de lui un certain nombre de barons et de châtelains, qui ne pouvaient jamais s'égaliser à lui ; mais il était le pair naturel de tous ceux qui, comme lui, relevaient directement du comte ; dans les cas exceptionnels il pouvait même s'élever jusqu'à la hauteur d'un duc, par suite des hasards qui pouvaient l'amener à relever directement du roi, et en vertu de la maxime déjà citée : *Vassal à roi est pair à comte et même à duc*.

Le *vicair*e, *viguier*, ou *voyer*, (*vicarius*, *viguarius*, *viarus*) était aussi un lieutenant de comte, lieutenant direct comme le vicomte, et sans qu'on puisse savoir au juste en quoi ces deux titres ont pu différer l'un de l'autre. On les retrouve aux mêmes époques, dans les mêmes documents et toujours côte à côte, *vicecomes vel vicarius*. Leurs attributions sont les mêmes, et leur rang hiérarchique ne paraît avoir jamais été différent. Au *x^e* siècle même, la division par *vicaries* était beaucoup plus commune que la division par vicomtés. On remarque, en effet, dans les formulaires de cette époque une

foule de formules d'actes, et notamment d'actes de vente, portant l'indication que les immeubles vendus sont situés *in comitatu illo et in vicariâ istâ* : autrement dit dans *tel* comté et dans *telle* vicarie dudit comté. La formule : dans *tel* comté et *telle* vicomté est relativement plus rare ; mais à partir du *xi*^e siècle, ces deux indications tendent à tomber en désuétude, et, sous le règne de saint Louis, on ne les retrouve plus ni l'une ni l'autre. La voierie, ou vouerie, n'est plus qu'une catégorie particulière de justices. — *Quiconque a voierie en terre*, est-il dit dans les Établissements de saint Louis, *pendent larrons*, — et par voierie, on entend évidemment une justice *haut justicière*.¹ Il est à remarquer que déjà, au *xi*^e siècle, et dans tous les cas où il s'agit d'un titre intermédiaire entre le comte et le simple baron, il est rare qu'on ne retrouve pas, à la place du *vicecomes* ou du *vicarius*, le *judex*, que nous savons par une foule de documents être le synonyme exact de *vicarius* ; il n'y a donc aucune témérité à supposer que ce juge, qualifié aussi de *juge majeur*,² était pair à vicomte.

Le *centenarius*, appelé aussi quelquefois *centurio*, a disparu presque en même temps que le viguier, mais son rang féodal ne s'en est pas moins conservé. On le reconnaît dans le *comtor* des coutumes de Barcelonne, et de quelques autres coutumes du Midi de la France. Au *xii*^e siècle, le *comtor* disparaît à son tour et fait place au baron et au châtelain.

Le *baron*, ou *li bers*, comme il est dit dans les Établissements de saint Louis, était le souverain local : il avait toutes les hautes justices, le meurtre, le rapt, etc.³ Le gibet était planté aux limites de sa seigneurie, et il était de droit pair à tout autre baron de la contrée, et même à vicomte, pourvu cependant qu'il relevât du même suzerain que lui. Quant au châtelain, c'était tout simplement le baron d'un autre baron, et pair à tout baron hormis celui dont il était le vassal.⁴

¹ Establ. liv. 1, chap. 38.

² Il ne faut pas confondre ces *judices majores* avec les *juges-mages* des bailliages et sénéchaussées. Il n'y a de commun entre eux que le titre. Dans le dernier état des justices vicomtales ou vigariales, elles étaient qualifiées de *jugeries ordinaires* ou tout simplement *jugeries*.

³ « Bers si a en sa terre le murtre, le rat, et l'excès. » — Establ. liv. I, ch. 25.

⁴ Voir sur le châtelain et la différence entre lui et le baron, sous le rapport des justices, — Establ. liv. I, ch. 38.

Il faudrait n'avoir jamais assisté au spectacle des passions politiques pour ne pas se rendre compte de prime abord des rivalités, des intrigues, des amitiés intéressées et des haines plus intéressées encore qui devaient s'agiter dans ce monde fier, turbulent, ombrageux. L'histoire ne nous a-t-elle pas offert depuis cette époque le tableau des luttes de toutes sortes engagées entre les petites principautés italiennes au temps de Machiavel, et de tous les temps entre les principautés allemandes. L'homme est le même partout, et l'ambition, qui est de tous les régimes, se glisse plus particulièrement dans ces confédérations où chacun, ne dépendant que de soi, se livre plus à l'aise à la poursuite ou la satisfaction de ses intérêts. Au sein de cette longue hiérarchie, il n'était certainement pas de seigneur, ou de pair, qui un jour ou l'autre ne s'efforçât de grossir sa situation au préjudice de celle de ses voisins : il n'était pas davantage de pairie, soit de duché, soit de comté, où ces efforts ne soulevassent à leur tour des oppositions plus ou moins bien concertées. Les successions féminines, surtout, étaient des occasions de trouble et de rivalité. Celui qui, déjà en possession d'une seigneurie à lui propre, y joignait une autre seigneurie appartenant à sa femme et qui pour un certain temps, sa vie durant au moins, doublait ainsi son influence et sa force relatives, ne pouvait manquer de provoquer des susceptibilités. On ne les discutait pas sans doute, comme on discute aujourd'hui des droits de préséance devant des tribunaux : on ne traitait pas ces questions dans de longs mémoires écrits comme font des parties assistées de jurisconsultes, mais on les menait comme les princes de tous les temps ont eu l'habitude de mener leurs affaires publiques ou privées, par des refus de reconnaissance, des interruptions de relations, des négociations, des hostilités, tout ce long cortège des rapports d'état à état. Le droit était un prétexte : mais l'abaissement du voisin, ou tout au moins le respect de l'équilibre étaient les motifs vraiment sérieux et dominants

Telle fut justement la conduite tenue à l'égard de Thomas de Marle par les pairs de son comté ; c'est en vain qu'il avait acquis la saisine : cette saisine ne valait qu'entre lui et ses vassaux, et elle n'était pas de nature, même en droit, à pouvoir les arrêter. C'est en vain également qu'il avait reçu l'investiture : cette investiture n'engageait personnellement que le suzerain, et, à côté des droits de leur suzerain, il était des droits tout aussi sacrés que les siens, c'était les droits résultant de leur pairie. Pour entrer dans cette pairie, pour en avoir les prérogatives, le rang et la dignité, il fallait

que Thomas entrât en relations avec ses autres pairs, qu'il eût leur adhésion formelle ou tacite : l'essaya-t-il ? ne l'essaya-t-il pas ? même silence dans le texte de Suger. S'il l'essaya, ses efforts ne furent pas heureux, et quelques mois, quelques jours peut-être étaient à peine écoulés que déjà il était assiégé dans le château même dont il venait d'être si nouvellement investi.

On ne se douterait guère en lisant ce qui va suivre qu'il ne s'agissait cependant dans cette affaire que d'une simple question de droit.

A continuer.

AM. MOULLIÉ.

— FIN —

LE VOLONTAIRE DE L'ARMÉE DE L'EST, OU L'HOSPITALITÉ SUISSE EN 1871. *

O sola infandos Troje miserata labores !

Vinc.

LA MÈRE.

Enfin , Dieu soit loué ! te voilà revenu.
Je tremblais de te voir arriver demi-nu ,
Exténué , blessé , mort , que sais-je ! Les mères
Ont la tendresse prompte à rêver des chimères.

LE FILS.

La guerre à votre amour m'a rendu tout entier.
Et ce n'est pas trop tôt ! J'ai fait un dur métier ,
Ma mère ; cependant , j'eus cette chance unique
De ne laisser là-bas qu'un lambeau de tunique.

* La *Revue* tient la promesse faite dans le dernier numéro. Elle publie le poëme couronné par l'Académie du Gard. Le prix consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 francs.

L'hospitalité suisse envers l'armée française en janvier 1871, tel était, on le sait, le sujet proposé pour le Concours de 1874. Voici en quels termes, empreints d'une émotion pénétrante, s'exprimait le programme de ce Concours.

« Ce sujet est sorti d'une pensée et d'un sentiment de reconnaissance. L'Académie souhaite vivement que le succès du Concours réponde à son désir de voir une pièce poétique de quelque valeur consacrer une œuvre bénie qui a pieusement ému et soulagé les esprits et les cœurs, par le bienfaisant spectacle du pouvoir de la pitié et de la charité, succédant tout-à-coup et comme par enchantement à celui des iniques fureurs de la guerre. »

Nous croyons que ce programme a été rempli. L'Académie de Nîmes a rendu justice à M. Goux, en décernant la palme à son œuvre. Nos lecteurs y trouveront certainement, comme nous, — « cette pureté, dont parlait le *Journal de Genève*, le calme, la mesure, le plus heureux équilibre de la pensée et du vers, une simplicité pleine de charme, et une grâce sévère qui n'exclut pas la force. »

LA MÈRE.

Ton vaillant uniforme atteste en maint endroit
Qu'il a beaucoup souffert ; mais j'estime qu'un doigt
Léger , habile , armé d'une aiguille assez fine ,
L'a touché !

LE FILS.

Oui , votre œil exercé le devine.

LA MÈRE.

Et qui donc répara ton habit maltraité ?

LE FILS.

Une enfant dont l'adresse égale la bonté.
Vous le savez , la guerre eut un dénoûment sombre.
Nous nous sentions d'avance écrasés par le nombre ;
Nous reculions toujours. Nos sergents , consternés .
Déclarent , un matin , que nous sommes cernés ,
Que rien n'est plus possible , et que l'armée entière
Doit se rendre aux Prussiens ou passer la frontière.
Abandonnés de Dieu , comme des naufragés ,
Tandis qu'autour de nous les boulets enragés
Sifflaient , que les obus pleuvaient dru comme grêle ,
Fantassins , cavaliers , zouaves , pêle-mêle ,
Débris de régiments sans chefs et sans drapeaux .
Disloqués , débandés , pareils à des troupeaux
Qu'affolent la tempête ou les bêtes féroces ,
Au hasard , jour et nuit , dans des chemins atroces .
Nous allions . . . Peu à peu , le canon Krupp se tait .
L'écho des monts lointains , où se répercutait
Le dernier roulement de la foudre endormie ,
Expira . Nous étions sur une terre amie ;
Devant nous se montraient des visages humains .
Des enfants dont les mains venaient toucher nos mains .

Alors , vous eussiez vu revivre l'aventure
Des pains multipliés dont parle l'Écriture .
Partout où nous passions , des amis inconnus
D'habits chauds , à l'envi , couvraient nos membres nus .
L'hospitalité suisse enfanta des merveilles .
Ils accouraient vers nous ; nous vidions les corbeilles :

« Du pain ? Des vêtements ? » Ils n'étaient jamais sourds ;
Lorsqu'il n'en restait plus , on en trouvait toujours.

On respira. L'on crut sortir d'un mauvais rêve.
Pour moi s'ouvre une ferme aux portes de Genève.
Mère , j'avais , je crois , les pieds un peu gelés.
Nos souliers n'étaient pas très bons , si vous voulez ;
Mais la neige , la boue et les marches forcées
Sur la roche tranchante ou les pentes glacées ,
Au bruit de la mitraille et sous un feu d'enfer ,
Eussent mis en lambeaux des chaussures de fer.

Là , vit , unie et forte , une famille antique.
Près d'elle , m'attendaient un accueil sympathique .
Les plus intelligents , les plus tendres secours ,
La chaleur du foyer , le pain de tous les jours .
Les vivants entretiens qui charment les veillées.

LA MÈRE.

Dieu ménage le vent aux brebis dépouillées.

LE FILS.

Entouré d'indulgence et de sérénité ,
Je fus bientôt guéri , — mon Dieu ! je fus gâté.
Pourtant , la neige à flots tombait des cieux moroses.
Je n'ai point vu la Suisse à la saison des roses ;
L'horizon était bas , et le vent irrité ;
Mais la demeure tiède où j'étais abrité ,
Ce foyer charitable où commande un brave homme ,
Trésor de son ménage , une femme économe ,
Prévoyante , ordonnée , ainsi que la fourmi ,
Un jeune homme loyal dont je devins l'ami ,
Et sa sœur , blonde enfant dont la grâce modeste
Emplissait la maison d'une clarté céleste ,
En dépit des frimats , dans mon cœur de vingt ans.
Remplaçaient le soleil , les fleurs et le printemps.

Eh bien ! malgré la paix de cette solitude ,
J'y goûtais un bonheur mêlé d'inquiétude.

LA MÈRE.

Enfant, de tout bonheur n'en est-il pas ainsi?

LE FILS.

Ma pensée, ô ma mère, était toujours ici.
Je songeais à la France écrasée et meurtrie.
A peine ont-ils quitté le ciel de la Patrie,
Les plus indifférents brûlent de la revoir.
Je me disais : « Pour elle ai-je fait mon devoir?
Elle m'attend ! Je manque à son combat suprême. »
Plus elle est malheureuse, enfin, et plus on l'aime !

La lutte cesse. Un jour, l'on vient nous avertir
Que la paix est signée et qu'il nous faut partir.
Ce fut l'occasion de paroles intimes.
Je ne me souviens plus de ce que nous dimes ;
Mais, quels adieux émus ! quels vœux ardents ! Je sais
Qu'ils me pressaient les mains, que je les bénissais,
Qu'on pleurait comme moi, que nous nous embrassâmes,
Nous laissant l'un à l'autre une part de nos âmes.

LA MÈRE.

Ah ! comme je voudrais les embrasser aussi,
Et leur serrer les mains et leur dire : Merci !

LE FILS.

Partout c'était de même, et tous mes camarades
Des plus humbles soldats jusqu'aux chefs de tous grades,
En quittant ces foyers où battent des cœurs d'or,
De l'hospitalité regrettaient le trésor.
Volontaires, grognards, conscrits, âmes de bronze,
— Les héros inconnus de l'an soixante-et-onze, --
Parleront de la Suisse, heureux de proclamer
Qu'elle sut les guérir, les plaindre et les aimer.

LA MÈRE.

De la glorifier, comme eux, je suis heureuse !

LE FILS.

Oh ! oui, mère ! La Suisse est grande et généreuse.
Un peuple, s'il sait mettre au rang des premiers biens

Les talents, la vertu, l'honneur des citoyens,
S'il veut qu'on le respecte et non pas qu'on le craigne,
S'il a de fortes mœurs, des lois sages, s'il règne
Par l'idée, et s'il veut que sa prospérité
Vienne de la Justice et de la Liberté,
Ce peuple est grand ! Eussé-je à choisir ma patrie,
Après la France, à toi j'irais, Suisse chérie !

LA MÈRE.

Elle sauva nos fils, que Dieu garde les siens !
Chrétienne, elle songeait aux préceptes chrétiens,
En se disant : « Je fais pour les enfants des autres.
Ce que nous voudrions que l'on fit pour les nôtres. »
Qui sème en bon terrain cueille une ample moisson.
L'Europe a reçu d'elle une haute leçon.

LE FILS.

Tout nous abandonnait à cette heure tragique.
Seule, montrant la voie au pays de Belgique,
Petit comme elle, et grand !... « La France est notre sœur. »
Disait-elle, en dépit d'un peuple envahisseur....

Comme mon hôte, un soir, venait d'ouvrir sa Bible :
« Ah ! la France traverse une épreuve terrible,
Me dit-il, et je vois, dans le Livre sacré,
Qu'au besoin le Seigneur ainsi frappe à son gré.
Que sa droite s'arma des foudres vengeresses,
Et qu'il les fit tonner à l'heure des ivresses :
— « Me voici ! Me voici ! Réveillez-vous, pleurez !
« C'est assez de plaisirs et de vins savourés. » —
Recueillez-vous, pour être, au sortir de l'épreuve,
Purs comme un linge blanc trempé dans l'eau du fleuve.
Ce que la France vaut, l'on ne s'en doute pas.
Je sais, qu'en d'autres temps, quoique tombés plus bas,
Vous vous êtes refaits, et d'une façon telle,
Que les peuples ont dit : « La France est immortelle ! »
Vous n'avez qu'à vouloir, vous vous relèverez. »

Quand parfois m'échappaient des cris désespérés,
En me parlant ainsi de notre pauvre France,

Ma mère, il me rendait la joie et l'espérance.
Arrivé là haineux, maudissant, accablé,
Doutant de mon pays qui tomba mutilé,
Grâce à lui, je reviens, guéri de mes tortures,
Plein de foi, désireux des batailles futures.

« Comptez sur l'avenir, me disait-il souvent.
Le destin des combats change comme le vent.
Pour chacun à son tour l'aube des deuils s'allume.
Résignez-vous, pendant que vous êtes enclume,
Mais vous frapperez dur quand vous serez marteau.
Imitez les Prussiens. Soixante ans, à l'étau,
Sans cesse, à petit bruit, contre vous, en famille,
Leurs mains ont aiguisé l'acier de leur aiguille.
Vous les aviez battus; ils voulaient se venger. »

LA MÈRE.

Ils l'ont fait. Qu'il est lourd le pied de l'étranger !

LE FILS.

Il fut haineux surtout. N'importe, ils ont beau faire ;
Dieu maudira leur haine; il est juste, il préfère
A ces vains Te Deum, chants d'orgueil et de fiel,
Dont la folie humaine importune le ciel,
L'indulgence, l'amour, pacifiques offrandes,
Et la charité suisse, aux gloires allemandes.
Des œuvres de la terre, où tout dure si peu,
Seul, le bienfait subsiste, et le souffle de Dieu
Disperse aux quatre vents ces gloires éphémères,
Faites du sang des fils et des larmes des mères.

LA MÈRE.

Tu dis vrai, je le sens, j'en suis sûre, et mon cœur
T'approuve. En cette guerre, ô mon fils, le vainqueur,
Ce n'est point qui s'en vante et veut le faire accroire;
J'affirme qu'à la Suisse appartient la victoire.
La Suisse vous prêta ses foyers réchauffants,
Quand, chez nous, se ruaient ces Prussiens triomphants :
Elle, de la défaite honorant les victimes,
Eux, ravivant l'ardeur des haines légitimes;
Du Dieu de l'Evangile, elle, observant les lois,

Eux, de l'humanité foulant aux pieds les droits ;
De la reconnaissance, elle, nouant les chaines,
Eux, irritant l'espoir des revanches prochaines !
En attendant ce jour, des hontes à punir,
En nos seins ulcérés couvons le souvenir.
L'arbre pleure la branche arrachée à sa tige.
Prier, convient à ceux que le malheur afflige ;
Et moi, Française et mère, ardemment, à genoux,
Je prierai pour la Suisse, et je prierai pour vous,
Amis, qui de mon fils abritiez la souffrance,
Et le gardiez, afin de le rendre à la France.

LE FILS.

De ce que je leur dois vous paierez la moitié ;
Je paierai l'autre. Ils m'ont donné leur amitié,
Moi, j'ai donné la mienne au père de famille,
A la mère, à leur fils, et mon cœur à leur fille.
Elle aimera la France ; elle l'aime déjà.
Que de fois sur la France elle m'interrogea !
« Parlez-nous d'elle ; on dit, et j'ai lu, dans maint livre,
Que la France est bien belle, et qu'il fait bon d'y vivre. »
J'étais heureux et fier, moi, de la lui vanter,
Comme si j'espérais qu'elle dut l'habiter.
Je lui représentais, non la beauté des villes,
Où grondent trop souvent les tempêtes civiles,
Mais l'humble ferme où loin de la foule et du bruit,
Nous travaillons, contents du peu qu'elle produit ;
Les fontaines, les bois, les prés du voisinage,
Les tranquilles vallons, amis de mon jeune âge.
Ma mère, entr'elle et vous, vivre là, c'est mon vœu.

LA MÈRE.

Ah ! c'est aussi le mien, ô mon fils ! Plaise à Dieu
Qu'une enfant de la Suisse à mon fils soit unie !
Pour elle, et pour toi-même, ô nation bénie,
Je voudrais épuiser, jusqu'à mon dernier jour,
Tout ce qu'un cœur de mère a de trésors d'amour.

J.-B. GOUX.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

OLIVIER GOLDSMITH, SA VIE ET SES ŒUVRES.

« In wit a man, simplicity a child. »

« Homme par le génie, enfant par la simplicité. »

POPE.

A MADAME MARY WHITE ,

Madame, au moment de livrer à l'impression mon étude sur la vie et les œuvres de Goldsmith, j'ai songé à placer cet écrit sous le patronage de votre nom. Pouvais-je oublier que le La Fontaine de l'Angleterre est né Irlandais, et que vous êtes Irlandaise par les meilleurs côtés de votre riche nature ? Vous voulez bien, Madame, me remercier de cet hommage à distance : n'intervertissons pas les rôles : à vous l'hommage, à moi la reconnaissance de toute la grâce que vous avez mise à l'accueillir.

L. AYMA.

I

Je viens raconter, en la parsemant ça et là de quelques réflexions d'esthétique et de morale, une simple histoire, dramatique pourtant et passionnée, pleine de mouvement et de bruit, de bonheurs reçus avec insouciance et de malheurs gaiement supportés ; qui commence sous le chaume et finit sous les voûtes royales de Westminster ; une histoire qui a tenté parmi nous plus d'un grand écrivain et qu'aucun n'a écrite ; la vie poétique d'un poète qui n'a presque pas fait de vers, la vie d'Olivier Goldsmith.

« Ce que je voudrais écrire, dit Charles Nodier, ce n'est pas le roman, c'est l'histoire d'un de ces hommes souverainement sensibles et souverainement intelligents, dont la vie mystérieuse touche à tout et ne se mêle à rien ; qui ne communiquent avec le monde matériel que par les rapports qu'impose le devoir ou le besoin, et qui

embrassent le monde moral dans leurs conceptions; qui ne tiennent sur la terre que la place d'un enfant naïf et timide, qui n'y exercent que les droits limités de l'ilote et du paria, et dont la parole fera un jour la loi aux sages et aux potentats; histoire ordinairement simple dans les événements, mais étrange et variée dans les sensations; pleine d'espérances dont le but nous échappe, de luttes et de triomphes, d'entreprises et de conquêtes, de joies indicibles et de profondes douleurs que nous connaissons à peine, parce qu'elles appartiennent à une espèce plus relevée que la nôtre; immense enfin dans ses tentatives, dans ses déceptions, dans ses jouissances, dans ses péripéties, dans son cours et dans sa fin, comme la nature, comme la poésie, comme l'âme, parce que l'histoire de la nature, de la poésie, de l'âme, c'est l'histoire même du poète; parce que le cœur du poète contient, et bien plus encore, tout ce que l'humanité a senti, aime tout ce qu'elle a aimé, possède tout ce qu'elle envie, souffre, quand il s'y condamne par la libre action de sa pensée, tout ce qu'elle est capable de souffrir. J'exprimerais dans un seul type tous les traits dont se compose la physionomie mobile et presque insaisissable de l'homme : j'écrirais l'histoire d'Olivier Goldsmith.¹

Quel programme! mais hélas! Le vœu de cet aimable esprit n'a point été exaucé. Le loisir lui manqua de peindre ce qu'il avait si délicatement esquissé, et qui aurait été son chef-d'œuvre si l'exécution eût répondu au plan. Heureux, en effet, les poètes, les hommes d'art et d'imagination, qui, après avoir longtemps caressé une image chérie, lui impriment dans leur cerveau, « ce merveilleux alambic de l'idée », une forme sculpturale, la revêtent de cette ineffable beauté que l'œil de l'âme entrevoit derrière un nuage et que l'instrument humain, parole, lyre, ciseau, pinceau, plume, est impuissant à reproduire! Mais malheureux ensuite, s'ils veulent faire du songe enchanteur une réalité toujours grossière, et s'ils permettent aux profanes de souiller de leurs regards la virginale conception du génie!

Qui ne se rappelle la grande vision d'Ézéchiel? « Il y avait une « plaine et des os desséchés : et je dis : Ossements, levez-vous! — « Et je regardai. Et il vint des nerfs sur ces os, et de la chair sur « ces nerfs, et une peau dessus; mais l'Esprit n'y était point. — Et « je criai : « Esprit, viens des quatre vents, souffle, et que ces morts

¹ Ch. Nodier; préface du Vicaire, Edit. Bourgueleret illustrée, 1838, p. 8 et 9.

« revivent ! » L'Esprit vint. Le souffle entra en eux, et ils se levèrent, et ce fut une armée, et ce fut un peuple ! »

Tout se passe de même dans les essais de création du génie. Mais trop souvent l'Esprit reste sourd à l'appel désespéré du poète ; et dans la plaine aride, on ne rencontre que des os desséchés.

On l'a dit avec vérité : « Les plus beaux romans sont ceux qu'on n'écrit pas. » — Pourquoi cette gloire anonyme et domestique n'a-t-elle pas suffi à l'immombrable cohue de nos romanciers ? — C'est que l'âme est seule dans ses rêves, et qu'elle n'a pas besoin d'intermédiaire pour se donner à elle-même le prestigieux spectacle de ses créations ; c'est que l'intelligence qui conçoit est toujours supérieure à la main qui exécute, comme le statuaire au praticien qui taille dans le marbre ou coule dans le bronze une idée qui n'est pas à lui ; comme l'architecte à l'ouvrier qui bâtit le palais ou le temple ; comme le capitaine, immobile sur sa dunette, au fort de l'ouragan, aux matelots qui font les manœuvres commandées. L'immortel Phidias ne disait-il pas qu'en sculptant ses dieux et ses déesses sa main obéissait à son esprit, s'efforçant de reproduire sur le marbre ou l'ivoire un type de beauté dont il lisait les traits dans son âme ?

Donc ne plaignons pas, envions plutôt l'écrivain qui, s'étant fait une image si vive de la vie du poète, l'a gardée en lui, la commentant, la développant, la renouvelant selon l'heure et la fantaisie (c'est ainsi qu'on appelle l'humeur des poètes, celle des femmes étant le caprice), mais dans toutes ces transformations la vit toujours resplendir dans ce large éther et cette auréole divine dont Virgile revêt les paysages élyséens.

Le malheur est pour nous à qui est fermée la noble enceinte de ces âmes choisies, et qui ne pouvons pas jouir avec elles de leurs facultés créatrices. Si l'humoriste ingénieux, le conteur adorable de *la Fée aux mièttès* avait pu se résoudre à nous sacrifier sa radieuse vision ; si Ch. Nodier avait écrit « ce qu'il aurait tant aimé à écrire, » je n'aurais qu'à vous dire : « Prenez ce livre et lisez-le ; et quand vous l'aurez lu, lisez-le encore : il contient ce qu'il y a de plus grand et de plus intéressant au monde, l'analyse du cœur d'un homme qui a surtout vécu par le cœur. »

Mais à défaut de cette bonne fortune, Goldsmith raconté et expliqué par Nodier, j'ai pensé qu'il pourrait être intéressant pour les habitants de notre beau Midi de connaître une des pages les plus curieuses de la littérature d'outre-Manche. J'ai espéré que mes lecteurs anglais, si j'en ai, liraient avec plaisir, loin de la terre natale,

l'hommage désintéressé rendu par un Français à une des illustres ombres de Westminster, ce religieux panthéon de l'Angleterre, et j'ai essayé, toutes proportions gardées, de faire ce que Nodier aurait voulu faire et n'a point fait.

II

J'ai à combattre dès le début une opinion littéraire trop facilement acceptée, comme un de ces axiômes vulgaires dont se charge toujours la conversation dans son pêle-mêle heurté et irréfléchi, mais qu'on ne devrait pas retrouver dans des discours d'apparat. On a dit et redit : « Un auteur se peint tout entier dans ses ouvrages, le style est l'homme même. » — Je ne sais si Buffon a cru dire là une chose neuve ; dans tous les cas, 1700 ans avant lui, un auteur latin avait dit exactement la même chose et dans des termes si identiques que je n'aurai pas besoin de les traduire : « *Sermo imago animi est : vir qualis, talis oratio.* » Eh bien ! n'en déplaise à Pub. Syrus et à Buffon, qui l'a copié, si l'on applique ces formules sentencieuses aux hommes qui se sont fait un nom dans les lettres et dans les arts, on est tout étonné de trouver que la règle prétendue n'est que l'insignifiante exception, et que, loin d'offrir dans ses œuvres une image fidèle de lui-même, l'écrivain ou l'artiste présente presque toujours le singulier contraste d'une vie diamétralement opposée à l'esprit et aux enseignements qui ressortent de ses productions.

Pour prouver ce désaccord presque constant, je n'invoquerai pas le souvenir des esprits du second ordre : qu'importent ceux-là ? en rien ils ne font la règle. Je citerai ces hommes exceptionnels, qui planent sur les cimes, qu'on a si justement appelés les « pontifes de l'art, » auxquels la Providence voulut imprimer le sceau brûlant du génie : le génie, évocation des profondeurs de l'idéal, humaine manifestation de Dieu, essence sublimée, la plupart du temps trop forte pour le vase fragile qui la renferme, don mystérieux et fatal, qui fait expier à ceux qui l'ont reçu, par des agitations et des malheurs, la supériorité dont il les revêt et la gloire dont il les couronne ?

C'est même par ce côté douloureux que les grands hommes appartiennent à notre infirme humanité et consolent le vulgaire ; et s'ils étaient tentés, dans l'ivresse de l'orgueil, de l'oublier un instant, comment nous y tromper, nous, spectateurs et témoins des souffrances de ces Prométhées, des défaillances et des contradictions étranges où tombent ces magnifiques intelligences ?

Mais parce qu'ils tombent, s'ensuit-il qu'ils ne soient pas grands ? Le ver de terre ne tombe pas, parce qu'il rampe. Ils tombent, eux, mais ils se relèvent plus grands. Leurs chutes deviennent des ascensions. Paul, le persécuteur impitoyable, tombe dans la lumière sur le chemin de Damas : il se relève transfiguré et apôtre. Contre les obstacles, contre les pièges sombres ils s'obstinent, ils persévèrent, ils luttent ; ils savent que la gloire est à ce prix, la gloire, conquête virile, est synonyme de vertu. Chez les Latins *la vertu du fer, virtus ferri*, c'est sa trempe inaltérable. Un homme *vertueux*, au vrai du mot, c'est un homme bien trempé, c'est-à-dire éprouvé. Notre langue qui, pour ceux qui la savent, a toutes les délicatesses comme toutes les magnificences, Racine et Bossuet, notre langue a cette métaphore : nous l'appliquons surtout aux caractères, c'est-à-dire à ce qui fait l'homme. Napoléon est plus grand à Sainte-Hélène qu'aux Tuileries : comme on l'a dit de Job, « tombé il est gigantesque. » Et lequel jette plus de lueurs, du Sinaï ou du Calvaire !

Parlerai-je de J.-J. Rousseau, dont l'existence orageuse et désordonnée fut un perpétuel démenti aux maximes hypocrites répandues à profusion dans ses ouvrages ? Mais, en vérité, on s'est tant de fois indigné de voir l'auteur d'*Emile* chercher et trouver d'affreux sophismes pour excuser l'abandon de ses enfants, après avoir avec non moins d'éloquence exposé la grandeur et la sainteté des devoirs de famille, que je ne veux pas réchauffer le lieu commun de cette cynique insouciance.

Je ne parlerai pas non plus du créateur de ces madones divines, aux contours si purs, dont les types semblent empruntés aux demeures célestes ; du peintre de ces têtes sublimes de tendresse maternelle et de virginal chasteté ; de ce Raphaël, dont la carrière, trop courte pour l'art qu'il agrandit, fut déshonorée et abrégée par la débauche.

Mais un contraste profond et qu'on n'a pas assez remarqué s'offre aux yeux de l'observateur attentif entre les habitudes du grand Corneille et ses poèmes immortels. Le créateur de notre théâtre, l'auteur du *Cid*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, vécut au sein d'une double famille que distinguèrent sur toutes choses la régularité et le prosaïsme des mœurs ; et pourtant son esprit, se dégageant fièrement d'un tel milieu pour se transporter parmi des générations éteintes, conçut et sa main traça d'admirables tableaux, pleins de relief et de vie, où palpite tumultueusement un monde de héros, où éclate la connaissance parfaite des intérêts des peuples et des rois, où résonne, mâle, sonore

et nombreuse, une langue accomplie. Reconnaissez-vous le vieux Romain contemporain des Horaces, l'ami et le confident d'Auguste, le politique profond que Napoléon aurait, disait-il, fait asseoir dans ses conseils, dans cet honnête et lourd citoyen de Rouen, qui ne changea jamais rien à la simplicité routinière de sa vie bourgeoise ; qui empruntait une rime à Thomas comme il partageait avec lui le mince revenu d'un patrimoine resté toujours commun ; qui, dépaycé à Paris et à la cour, ne se laissait pas éblouir par les splendeurs du Roi-Soleil, et, tout poète illustre qu'il se savait, s'arrêtait sans honte à l'échoppe du savetier du coin pour y faire boucher les trous de sa chaussure ?

Qui reconnaîtrait le disciple janséniste de Port-Royal, le paroissien ponctuel, l'époux, le père soumis aux obligations saintes de la famille et heureux d'y être soumis, préférant aux pompes de Chantilly la douce intimité du foyer domestique, dans ce Racine si tendre et si passionné, peintre si fidèle de l'amour dans ses fureurs comme dans son abandon, dans ses douleurs comme dans son ivresse ; génie presque sans mélange, qui, voisin de la perfection rêvée, sonda les profondeurs les plus inaccessibles du cœur humain ; poète inimitable, qui, toujours avec des accents divers et assortis qu'on n'a pas dépassés, fit parler le désespoir de Phèdre, les emportements d'Hermione, les transports d'Oreste, et qui, prenant la harpe de David, fit entendre à la France ravie des accords qu'elle n'avait pas entendus jusqu'à lui, *carmina non prius audita*, tantôt modulant les prophéties de Joad, tantôt chantant les terreurs et les visions sanglantes d'Athalie ?

Bien d'autres noms pourraient s'ajouter à ces noms et multiplier la preuve de ces contrastes, si je n'avais hâte d'appliquer ces observations de physiologie littéraire à l'un des plus beaux génies de l'Angleterre, à celui qui fait le sujet de cette étude.

III

Olivier Goldsmith naquit en Irlande d'une famille où la singularité, l'insouciance et le plus étrange détachement des choses de la vie réelle se mêlaient aux plus douces vertus. On n'est d'accord ni sur l'année, ni sur le jour, ni sur le lieu de sa naissance. Elphin, dans le comté de Roscommon, et Pallas ou Pallasmore, dans le comté de Longford, se disputent — depuis qu'il est devenu célèbre — l'honneur de son berceau. La date n'est pas plus certaine : elle varie du 10 au

29 novembre et de 1728 à 1731. L'épithaphe donne le 29 novembre 1731, et la Biographie Didot déclare que c'est là une double erreur. Voilà, convenons-en, des registres de paroisse bien tenus ! Oh ! s'il s'agissait d'un cheval de course, on n'aurait pas de ces incertitudes : l'infailible stud-book serait là avec ses chiffres infailibles. Mais un poète ! qu'importe ?

Quoi qu'il en soit, Olivier fut le cinquième enfant du Rév. Charles Goldsmith, ministre de l'église réformée ; sa mère était la fille du maître d'école d'Elphin, nommé Olivier Jones. Quatre autres enfants naquirent après lui de ce couple vénérable. Cette patriarcale lignée, qui n'est pas rare en Irlande, fait involontairement songer au charmant début du chef-d'œuvre de notre auteur. « J'ai toujours été d'avis que l'honnête homme qui se marie et qui élève une nombreuse famille « *a large family* », est plus utile que celui qui reste garçon et se contente de dissenter sur la population. » Par notre temps de célibat prémédité, cette naïveté du bon Vicaire a l'air d'un audacieux paradoxe. Comme nous savons que le Vicaire de Wakefield n'est autre que le père d'Olivier, nous aimons à voir ce souvenir de famille s'épanouir comme une fleur suave et délicate au frontispice même de son œuvre de prédilection.

Au moment de la naissance d'Olivier, son père avait pour toute ressource le mince revenu de la cure de Pallasmore, environ 1,200 francs, auquel venait s'ajouter l'exploitation d'une petite ferme. L'on comprend dès lors que les petites douceurs, les calineries qu'on prodigue aux enfants riches manquèrent complètement à celui-ci, et que son intelligence reçut à peine cette culture rudimentaire qui suffit bien à l'arbre vigoureux poussé en plein champ, mais dont aurait fort à souffrir une plante plus délicate et plus frêle. C'est à Lishoy, où son père fut envoyé quelque temps après, que s'écoula la première enfance d'Olivier. A défaut du père absorbé par ses devoirs de pasteur et de fermier, à défaut de la mère occupée de mille soins domestiques et inattentive à ses enfants, une bonne vieille servante lui apprit l'alphabet, toute sa science ; puis un vieux soldat, dont l'histoire a gardé le nom, Thomas Byrne, lui donna les premières leçons de lecture et d'écriture, et lui conta surtout beaucoup d'aventures merveilleuses de voyage et de guerre.

Qui pourrait nous dire ce que ces récits étranges éveillèrent de désirs et de rêves dans cette âme déjà poétique et concentrée ? j'insiste à dessein sur ce mot : car rien dès le début ne révéla

l'enfant de génie. La nature d'ailleurs, si elle avait été prodigue envers lui du côté de l'imagination et de l'intelligence, s'était montrée singulièrement économe des avantages extérieurs. Un ensemble massif et lourd, une grosse tête ronde, des membres mal attachés, un visage grassouillet et sans jovialité, que la petite vérole avait criblé de sa grêle indélébile, une langue épaisse et embarrassée, semblaient séparer à jamais Olivier du monde par cette barrière de gaucherie et de sauvage timidité que si peu d'hommes savent franchir.

Le voyant ainsi fait, ses parents le crurent au plus bon pour une boutique d'épicier. Mais son grand-père maternel, le Révérend Olivier Jones, avec cette intuition des aïeuls, découvrit dans cet être disgracié et disgracieux de précieux filons d'intelligence, et obtint par la protection de quelques personnes charitables que son filleul fût admis comme *Sizer* au collège de la Trinité de Dublin. Etes-vous curieux de savoir ce que c'est qu'un *Sizer*? Le plus récent éditeur français de Goldsmith prétend que les *Sizers* en Angleterre sont ce que nous appelons en France des *Boursiers*. Dieu merci ! il n'en est rien, et il faut n'avoir jamais mis le pied dans un lycée pour commettre une pareille confusion. Qui distinguerait chez nous le boursier de l'élève libre, si une sollicitude plus tendre de la part des chefs et des maîtres, des égards plus délicats n'entouraient les fils des braves serviteurs de l'Etat, qui, en les adoptant, se reconnaît encore leur débiteur et leur obligé ? Les *Sizers*, entretenus par charité, vêtus d'un costume spécial, occupaient à l'égard des autres écoliers, que je ne veux pas appeler leurs camarades, un rang qui touchait de très près à la domesticité, obligés de les servir à table, de cirer leurs bottes, de balayer les cours. Qui dans notre France démocratique, grand Dieu, voudrait être boursier à ce prix, et quel gouvernement oserait offrir ses faveurs ainsi déshonorées ?

Donc Olivier était *Sizer* : c'était en 1744 : il avait quinze ans. Sous sa grossière enveloppe fermentait déjà cette exquise sensibilité qui parfume si délicieusement toutes les pages de ses écrits. Courbé sous le joug de l'inexorable Anankê, il dévora le permanent affront de son séjour au collège. Mais l'on comprend que tous ses efforts tendirent à en abrégier la durée. Sans donner pendant le cours de ses études aucun gage du talent qui plus tard le plaça si haut dans l'estime de ses contemporains, il arriva tant bien que mal en 1749 à conquérir le grade de Bachelier-ès-arts, qui alors ne tirait pas plus à conséquence qu'aujourd'hui. Mais du moins, alors comme aujour-

d'hui, ce titre était pour les écoliers l'avant-coureur de la liberté : pour Goldsmith, c'était plus, c'était la fin du pire esclavage, de la domesticité. L'écolier, le Sizer de la veille, le lendemain s'éveilla étudiant ! Savez-vous comment il célébra sa délivrance ? Il invita à un bal les belles dames et les beaux messieurs de Dublin ! Ceci est déjà fort curieux ; mais ce qui l'est plus encore, c'est que l'invitation fut prise au sérieux, et que, soit curiosité, soit amour de la danse, le bal eut lieu et que peu d'invités firent défaut. Qui paya les violons ? mystère ! Quant aux rafraichissements, nous sommes dans la Verte Erin : on ouvrit les fenêtres du galetas. — Ce fut son premier roman.

IV

Dans l'intervalle son père était mort (1747), et la première pensée de la famille fut de faire entrer dans les ordres le donneur de bals. Olivier avait encore moins de goût pour l'église que pour l'épicerie ; mais pour ne pas heurter de front la volonté des siens, il s'arrange de façon à se rendre impossible : il se présente à l'évêque d'Elphin en culotte et veste écarlate, jabot et manchettes de dentelles, chapeau à plumes, le ton à l'avenant. Le prélat scandalisé demande quel est ce fou si bizarrement accoutré, et le fait chasser honteusement : c'était ce que voulait notre homme.

N'osant reparaitre après cette nouvelle algarade devant sa famille, il se sauve à Cork, et de là, tranchant de l'aventurier grand seigneur, il va de castel en castel promener son oisiveté, aidant à se ruiner quelques jeunes gentilshommes qu'il avait connus à l'Université. Mais tout s'épuise, même la bourse des amis de collège. Olivier, las de son métier de parasite, se sent pris au milieu de cette vie de dissipation du désir de revoir sa bonne mère : celle-ci, comme toutes les mères, oublie, en revoyant l'enfant prodigue, tous les chagrins qu'il lui a causés, et le reçoit à bras ouverts, ne lui reprochant que par des pleurs discrets sa conduite passée. Les voisins firent comme la mère ; malgré ses incartades, on le chérissait dans la contrée : on lui appliquait le sot proverbe que vous savez : mauvaise tête et bon cœur ; comme si l'un ne pouvait aller sans l'autre, ce que pour notre part nous serions bien fâché de croire. Disons plutôt avec un grand poète : « Tant vaut le cerveau, tant vaut le cœur. » Toutefois pour notre héros nous n'avons pas le courage de protester. Il est certain qu'il possédait à un degré éminent les qualités les plus attachantes ;

s'il puisait sans compter dans la bourse des riches, il partageait avec empressement aux pauvres le peu qu'il avait ; s'il riait volontiers avec les heureux, il avait des consolations et des larmes pour les infortunés ; de sorte qu'au milieu de cette affection universelle personne n'allait jusqu'à blâmer un si *bon enfant*, ni à gronder trop fort un étourdi dont les folies avaient presque toujours un tour spirituel et amusant.

Parmi les membres de sa famille, le jeune Olivier avait un oncle, le Rév. Contarine, qui résumait en lui toute la générosité, toute l'indulgence, disons mieux, tout cet idéal providentiel dont le théâtre nous offre de si nombreux et si aimables modèles. C'était une de ces bonnes pâtes d'oncle, qui, sans être d'Amérique, ont dû donner l'idée de cette parodie plaisante d'un vers bien connu :

« Un oncle est un caissier donné par la nature. »

Cet honnête et excellent parent apparaît souvent dans la vie de Goldsmith, comme le *Deus ex machinâ* d'Horace, et y introduit les dénouements les plus comiques et les plus inattendus.

Après quatre ans passés dans sa famille à ne rien faire ou à faire des riens, ennuyé d'un loisir qui lui pèse, rassasié de la monotone placidité de son existence, Olivier persuade à son oncle de lui fournir les moyens d'aller faire son droit à Londres. Contarine consent. Par malheur, Dublin se trouve sur la route : voilà Goldsmith de nouveau lancé dans le tumulte de l'Université et les séductions de la grande ville. En une seule séance, le futur légiste perd au brelan la somme qui devait suffire aux dépenses d'une année. Que faire, que devenir ? Son air franc et ouvert, sa spirituelle bonhomie lui ouvrent les portes d'une famille en quête d'un précepteur. Le voilà pour quelque temps, du moins, à l'abri des orages. Erreur ! Il n'y a point de port pour ce navigateur sans boussole et sans gouvernail. Par un hasard singulier l'honorable M. Flynn, le père de ses élèves, se trouve être un joueur effréné, qui joue avec le précepteur, et qui en deux ou trois passes lui gagne ses modestes appointements d'une année : Olivier jette les hauts cris : on n'a pas joué franc jeu, on l'a triché indignement : il part, le voilà parti, c'est-à-dire littéralement sur le pavé.⁴

⁴ Lord Macaulay (*Ol. Goldsmith*, traduction de G. Guizot, en tête de la traduction du *Vicaire de Wakefield*, par N. Fournier ; Paris, Mich. Lévy, 1866) place le voyage

La misère et la faim le ramènent au bercail. Un de ses frères, Henri, cumulait depuis la mort de son père les doubles fonctions de ministre et de maître d'école. Il faut vivre : Olivier devient son adjoint, et fait de son mieux pendant quelque temps pour conserver la gravité de son rôle. Mais il aurait manqué à sa nature s'il eût montré quelque persévérance. Rebuté d'un travail qui exige un dévouement presque patriotique, il se néglige et se donne des congés. Son frère lui adresse des conseils, puis des admonestations. La fibre irritable se réveille et le futur poète, en pleine classe, fait à son frère, à son aîné, à son bienfaiteur, une scène scandaleuse. Plus tard, lorsque l'âge et l'expérience auront mûri cette raison turbulente, Olivier, pris d'un noble repentir, prendra ce même frère pour modèle du portrait qu'il tracera d'un excellent ministre de village dans son charmant poème du *Hameau abandonné* ; lorsque, écrivain en renom, il sera devenu le favori du duc de Northumberland, il sollicitera et obtiendra de Sa Grâce pour ce frère un jour méconnu un opulent bénéfice ; enfin, ce qui est mieux encore, il lui dédiera, dans les termes les plus tendres, son beau poème du *Voyageur*. — Mais n'anticipons pas sur les événements.

(*A continuer.*)

L. AYMA.

de Goldsmith à Cork après son aventure au jeu comme précepteur, sans dire où cette aventure aurait eu lieu. Il se rendit à Cork, suivant ce biographe, « monté sur un bon cheval, avec trente livres dans sa poche, » pour aller en Amérique. « Au bout de six semaines, il revint sans un sou, chevauchant sur une misérable haridelle, et il apprit à sa mère que le vaisseau sur lequel il avait arrêté son passage avait mis à la voile sans lui pendant qu'il était à une partie de plaisir. Il prit le parti d'étudier le droit. » — L'ordre chronologique des événements n'est donc pas le même dans Macaulay et dans notre étude. Mais, comme Macaulay ne s'appuie d'aucune autorité, si les biographes spéciaux de Goldsmith ne confirment pas ses assertions, il vaut mieux, croyons-nous, s'en tenir au récit traditionnel, plus vraisemblable et plus en rapport avec les autres actes de la jeunesse du poète. Il avait vingt-et-un ans quand il fut reçu bachelier ; il resta quatre ans chez sa mère, sans rien faire, jusqu'à ce qu'il fût pressé de la nécessité de choisir un état : il est donc plus que probable qu'aussitôt après sa folle présentation à l'évêché, il tourna ses visées vers le droit, et que la série de ses véritables mésaventures ne commence qu'à partir de ce moment.

M^{GR} JEAN JACOUPY,

ÉVÊQUE D'AGEN.

(Notice historique ¹ par M. J.-B. Delrieu, doyen du chapitre de la cathédrale d'Agen).

M. le chanoine Delrieu, doyen du chapitre de la cathédrale, déjà honorablement connu par d'intéressants travaux d'histoire locale, vient de publier une importante étude sur la vie et l'épiscopat de M^{SR} Jean Jacoupy, ancien évêque d'Agen.

Nous sommes heureux d'avoir à recommander, l'un des premiers, à nos lecteurs cette *Étude* dont la plupart d'entre eux voudront enrichir leur bibliothèque

Nul mieux que le vénérable M. Delrieu ne pouvait écrire un pareil ouvrage avec l'autorité d'appréciations et la sûreté d'informations nécessaires. Vieilli dans le sacerdoce et la pratique des plus solides vertus ecclésiastiques, M. Delrieu a eu, en plus, le bonheur et l'honneur de connaître et d'approcher souvent, durant de longues années, le prélat éminent dont il a entrepris de retracer le glorieux épiscopat.

Non seulement par l'élévation du caractère et les autres nombreuses qualités qui le distinguaient, M^{SR} Jacoupy est une des plus belles figures qui aient illustré les annales du siège épiscopal d'Agen ; mais l'époque et les circonstances au milieu desquelles il dut exercer ses hautes fonctions donnent au récit de la carrière de cet évêque une importance et un intérêt exceptionnels.

M. Delrieu n'a rien omis ; plus d'une fois, au cours de son livre, il

¹ Un beau volume, grand in-8° de plus de 300 pages, précédé d'une notice sur M. L. A. Eugène Guillon, chanoine, secrétaire de M^{SR} Jacoupy, complété par une notice sur M^{SR} Jules de Mascaron, évêque et comte d'Agen ; orné des portraits de MM^{SR} Jean Jacoupy et Jules de Mascaron. — Prosper Noubel, éditeur. — En vente, chez tous les libraires.

s'est heurté à des questions d'un examen fort délicat. La loyauté et la sincérité du consciencieux biographe ont triomphé de toutes les difficultés avec un tact auquel nous nous plaignons à rendre hommage.

M^{re} Jacoupy revit tout entier dans ce livre. Le portrait est ressemblant et animé, dessiné avec une prudence parfaite et un irréprochable souci des droits de la vérité historique.

Résumons en quelques mots cette belle vie d'évêque, d'après les indications de M. Delrieu :

M^{re} Jean Jacoupy n'était pas originaire de notre diocèse. Il naquit, en Périgord, à Saint-Martin de Ribérac, le 28 avril 1761, de parents pauvres et très obscurs, puisque son père était maréchal-ferrant.

Il fit ses premières études à Bordeaux, puis il devint successivement élève des séminaires de Limoges et de Périgueux. Ordonné prêtre, il fut envoyé, en qualité de vicaire, dans la petite paroisse de Roncenac. C'est de là qu'en 1791 la constitution civile du clergé le contraignit à partir pour l'exil.

Le jeune vicaire se retira à Londres, à peu près sans ressources et y connut, dès le début, la dure étreinte de la misère. Cependant au bout de quelques mois, il parvint à se procurer un bien-être relatif en enseignant le français ; puis il entra comme précepteur dans une famille riche, ce qui le sortit tout-à-fait du besoin.

A la réouverture des églises, après l'apaisement de la tourmente révolutionnaire, il rentra en France. Le concordat du 25 juillet 1801 venait d'être signé ; le diocèse de Périgueux se trouva réuni à celui d'Angoulême et l'ex-évêque constitutionnel de la Gironde, M^{re} Lacombe devenait le supérieur de l'abbé Jacoupy qui alla lui demander une cure. Le récit de l'entrevue est assez curieux : « Qui êtes-vous, Monsieur ? — Je suis un petit vicaire de votre diocèse, Monseigneur ; je suis natif de Saint-Martin de Ribérac. — D'où venez-vous, Monsieur ? — J'arrive d'Angleterre où j'avais suivi M^{re} de Flamarens, mon évêque. — Je n'aime pas les vagabonds ; retirez-vous : il n'y a pas de place pour vous dans mon diocèse. »

Désespéré de cet accueil, l'abbé Jacoupy prit le parti de se rendre à Paris où il espérait pouvoir trouver quelque emploi dans une des paroisses de la banlieue.

Ici se place un incident extraordinaire. Le petit vicaire allait chercher dans la capitale la plus modeste des positions ; il y trouva la crosse et la mitre d'évêque et voici comment. Ce passage du livre de

M. Delrieu vaut tout particulièrement la peine d'être cité. Le hasard, dit l'auteur, lui fit rencontrer dans l'hôtel où il descendit, un homonyme, un général de son nom, *Jacopin* ou *Jacoupy*, assez bien venu du premier consul. Après une entrevue, ils se reconnurent cousins et le général se chargea de trouver la paroisse suburbaine. Sur ses réponses précises à des questions brèves mais vives relativement à son protégé, le premier consul saisissait la feuille des bénéfices et la première lettre alphabétique lui présentant le siège d'Agen à remplir : « Je le fais évêque d'Agen est-tu content ? »

L'abbé Jacoupy eut d'abord l'intention de refuser cette dignité qui effarouchait sa modestie et son inexpérience; mais sur les conseils de M. Emery, directeur des sulpiciens de Limoges, il accepta. « Allez lui dit le cardinal-légat, dans *la plénitude des pouvoirs du Saint-Siège, pour arracher et pour planter, pour renverser et pour édifier.* »

M^r Jacoupy reçut ses bulles d'institution canonique le 16 avril 1802, il fut sacré le 18 juillet suivant et fit son entrée solennelle à Agen le 18 octobre.

Deux arrêtés du préfet M. Pieyre, cités dans les annexes du livre, témoignent du caractère solennel que l'administration civile tint à donner à cette cérémonie.

Le diocèse d'Agen comprenait alors dans ses nouvelles limites les deux départements du Lot-et-Garonne et du Gers, les cantons de Valence-d'Agen, de Montaigut, d'Auvillars, du Tarn-et-Garonne.

C'est assez dire de quel lourd fardeau le nouvel évêque assumait le poids. Ajoutons que dix années de cessation du culte catholique, de persécutions et d'anarchie, avaient entassé d'immenses ruines qu'il s'agissait de relever. Non-seulement le désordre matériel, mais encore le désordre moral régnait sur tous les points de ce vaste diocèse !

M^r Jacoupy fit face à toutes les exigences d'une tâche véritablement accablante, et les divers chapitres, que M. Delrieu consacre à détailler une à une les nombreuses mesures de réorganisation qui s'imposèrent à la sollicitude et à l'initiative éclairée du prélat, sont d'une haute édification.

M^r Jacoupy eut l'heureuse fortune de rencontrer, pour l'assister dans ses premiers travaux, des collaborateurs distingués dont l'auteur de sa biographie n'a pas manqué de rappeler les noms et d'esquisser, en quelques lignes, la sympathique physionomie. MM. de

Fournets, de Rangouse, Darguil, François Maydieu, Labrunie laisseront, dans l'histoire du diocèse, d'impérissables souvenirs.

Il nous est impossible, on le comprendra, de suivre pas à pas l'habile et savant biographe. Bornons-nous à citer, d'après lui, les principales œuvres de M^{sr} Jacoupy : réouverture des séminaires ; embellissements de l'église Saint-Caprais dont il fit sa cathédrale ; réinstallation dans nos hospices de ces admirables filles de Saint-Vincent de Paul, les sœurs de charité auxquelles M^{sr} Mascaron avait confié, à leur origine, l'hospice Saint-Jacques ; réinstallation du couvent des Carmélites ; fondation de la Congrégation des Filles de Marie dont le développement s'est étendu dans plusieurs diocèses ; fondation de la retraite ecclésiastique qui eut lieu pour la première fois le 25 septembre 1822.

Après la retraite de 1839, le bruit se répandit dans le diocèse que le vénéré pasteur épuisé par l'âge et les fatigues de trente-neuf années d'épiscopat songeait à la retraite. En effet le 16 novembre 1840, M^{sr} Jacoupy se retirait à Bordeaux où il vécut jusqu'au 27 mai 1848. « La régularité habituelle de ses journées, les soins délicats d'une famille dévouée auraient prolongé sa carrière dans cette retraite ; mais l'activité de ses mouvements et la vivacité naturelle de son caractère abrégèrent ses jours : un soir, il descendait avec trop de précipitation de ses appartements ; la rampe du palier était en réparation ; il l'oublie et tombe du troisième étage au second ; cette chute horrible fut mortelle. Il avait 87 ans et un mois. »

Selon son désir, M^{sr} Jacoupy fut inhumé à Agen dans sa cathédrale, le 12 juillet 1848. Son oraison funèbre fut prononcée par la bouche éloquente de M. l'abbé Souèges. Ses cendres reposent derrière le maître-autel dans la chapelle Saint-Caprais. Sur son tombeau on lit une épigraphe qui, selon M. le chanoine Delrieu, explique et résume la vie de l'illustre et vénéré restaurateur de l'église d'Agen. La voici : *Dixit a! Deum : Quis sum ego ut educam filios Israël ? Qui dixit mihi : Ego ero tecum.* (Exod. III.) *J'ai dit à Dieu : Que suis-je moi pour enseigner les fils d'Israël ? Lequel m'a dit : Je serai avec toi.*

Le volume, que nous allons refermer, contient encore deux intéressantes notices, l'une sur M. le chanoine Guillon, secrétaire de M^{sr} Jacoupy et son intelligent coopérateur, l'autre sur le célèbre Jules de Mascaron, évêque d'Agen.

Enfin une série de documents du plus grand intérêt pour l'histoire

religieuse locale figure à la fin de l'ouvrage et atteste les patientes et savantes recherches auxquelles s'est livré M. Delrieu.

Travailleur infatigable, l'auteur de la *Notice historique sur la vie et l'épiscopat de M^{sr} Jacoupy* mérite les plus sincères éloges pour le patriotique dévouement avec lequel il a fait revivre les traits d'une grande et noble existence d'Evêque dont s'honorera toujours le diocèse d'Agen.

Encouragé, au moment où il ébauchait son travail, par les précieuses félicitations de M^{sr} le cardinal Donnet et de M^{sr} d'Outremont, le vénérable doyen du chapitre de notre cathédrale verra, nous n'en doutons pas, le public de la région accueillir avec sympathie l'œuvre achevée qu'il offre aujourd'hui à tous les amis connus et inconnus d'une illustre mémoire, à tous ceux qui veulent apprendre, par la plume d'un historien loyal et sûr, les titres de M^{sr} Jean Jacoupy au respect de la postérité.

FERNAND LAMY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Nous voici en plein chômage littéraire. Notre *Bulletin*, aujourd'hui d'une extrême pauvreté, l'atteste surabondamment. — C'est à peine, en effet, chers lecteurs, si, malgré nos recherches, nous avons pu recueillir quelques œuvres nouvelles pouvant vous être présentées.

Signalons d'abord un petit livre édité par la librairie Michel et Médan d'Agen, un recueil de *Fables* signées d'un pseudonyme singulier :

Fables nouvelles, recueillies par Nicolas Cossart, garçon meunier à Grandvabre.
(1 vol. in-12).

Ce recueil ne manque certainement ni d'originalité, ni d'esprit ; il se distingue surtout par une saveur particulière de la plupart de ses productions analogues, dont tout le mérite se réduit, ou à peu près, à l'excellence des intentions.

Au surplus, la certitude de comparaisons écrasantes et l'indifférence publique ne sont pas aujourd'hui les moindres difficultés du rôle de fabuliste, et on doit savoir gré quand même à tout écrivain assez téméraire pour affronter de cœur joie une pareille épreuve.

Indiquons aussi un poème russe, traduit en français par l'auteur lui-même :

V. Bojitsch-Savitsch. — *Un premier amour* (Ghio. — in-8°).

Œuvre intéressante, ne manquant ni de sentiment ni de force.

Il est heureux encore, chers lecteurs, que quelques conteurs, bravant l'inclémence du moment, aient eu le courage de livrer au public des œuvres nouvelles. Cet héroïsme nous permet les citations suivantes :

Xavier Eyma. — *Les gamineries de Mme Rivière* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Alf. Bonsergent. — *Cinq nouvelles* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Deux volumes dont il doit suffire de donner les titres.

Louis Gualdo. — *Une ressemblance* (Lemerre. — 1 vol. in-12).

Roman où l'on trouve de l'art, du sentiment et de la naïveté par proportions à peu près égales ; total : une lecture agréable.

William Alard. — *Le Forban* (Hachette. — 1 vol. in-12).

Baron de Vogan. — *Le Pirate malais* (Didier. — 1 vol. in-12).

Deux romans maritimes où se retrouvent, sans trop de compensations, tous les défauts et toutes les banalités du genre.

A moins de recourir à des publications savantes et spéciales, nous ne pouvons citer aujourd'hui aucun ouvrage scientifique et les livres d'histoire eux-mêmes se réduisent à deux :

Decroos. — *Histoire générale de la France du Nord* (Larose. — 1 vol. in-8°).

Baron de Nervo. — *Isabelle la Catholique* (Lévy. — 1 vol. in-12)

Ouvrages exacts, froids, incomplets, qui doivent nous trouver sobres d'éloges.

Nous regrettons de n'avoir pas à annoncer l'intéressante monographie du *Château de Xaintrailles* de M. Philippe Lauzun (Michel et Médan, libraires), publication locale dont il a déjà été rendu un compte spécial dans la *Revue de l'Agonais*.

Et les *Voyages*, quel appoint nous apportent-ils ? Hélas ! ici encore la même indigence nous atteint. A l'heure présente, on voyage beaucoup sans doute, mais on écrit fort peu, et c'est à peine si nous trouvons un volume de ce genre, un seul à présenter aux lecteurs.

Ch. Viator. — *Voyages en famille*. — Notes et souvenirs (Lévy. — 1 vol in-12).

Récits intéressants d'excursions dans presque tous les pays de l'Europe.

Les œuvres plus spécialement littéraires ne sont pas moins rares d'ailleurs que les impressions de voyage, et pour rester dans le milieu bibliographique qui nous convient, nous devons nous borner à la citation suivante :

Alph. Karr. — *La promenade des Anglais* (Lévy. — 1 vol. in-12).

Un nouveau recueil fantaisiste de l'auteur des *Guépes*, à propos duquel, au lieu de rééditer toute une série bien connue de recommandations et d'éloges, nous préférons nous borner à la plus brève annotation et remarquer simplement que ces pages spirituelles pourraient, à la rigueur, se passer de toute signature.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **J. Michel et Médan**, à Agen.

RECHERCHES

SUR

LES ORIGINES DE LA VILLE DE CONDOM.

L'obscurité dans laquelle est plongée l'origine de Condom fut la cause de nombreux procès qui ne se terminèrent qu'en 1789. Les habitants ne voulurent jamais reconnaître la suzeraineté de leurs abbés et plus tard de leurs évêques, se basant sur ce que la fondation de Condom était due à une colonie de Gascons à qui Eudes, duc d'Aquitaine, « assigna des terres en ceste lisière qui s'estend le long « de la rivière de Baïse vers Condom et Nérac jusques à la Garonne « qui estait en ce temps là couverte de forêts et ayant esté depuis « défrichée par les Gascons se trouva une des plus agréables et « plantureuses contrées d'Aquitaine.¹ »

Scipion Dupleix a raconté dans les termes suivants l'origine probable selon lui de cette ville « en laquelle, dit-il, il a pleu à Dieu me « faire naistre » : « Ces seigneurs Gascons ayant basti de grosses « tours les unes près des autres pour s'entrescouvrir au besoin à « l'endroit où le ruisseau de Gèle se décharge dans la Baïse nom- « mèrent ce lieu *Condominium*, comme qui dirait l'assemblée des « seigneurs et ce à l'imitation des premiers Gascons lesquels traduits « d'Espagne en Aquitaine par Pompée appelèrent le lieu où ils s'ar- « restèrent *Convenæ* (c'est Comminges) parce qu'ils s'y étaient re- « tirés tous ensemble, *in unum oppidum contributi convenæ*, dit « Plinie. Par un mot abrégé on a dit depuis *Condomium*.² » L'opinion de Dupleix, qui paraît du reste étymologiquement peu fondée, n'est confirmée nulle part.

Les abbés soutenaient au contraire que le monastère avait appelé

¹ Dupleix : *Histoire de France*, t. I.

² *Histoire de France*, t. I.

les habitants autour de lui, et ils basaient leur prétention sur une légende et sur les actes contenus dans le cartulaire de l'abbaye. Ce cartulaire primitivement appelé livre rouge, et livre blanc au ^{xvii}^e siècle, d'un format in-8°, se composait de 57 pages de parchemin écrites à la main en caractères gothiques, et malgré les récits légendaires qu'il renferme, nous serons bien forcés, à défaut d'autres documents, de recourir à lui.¹

Et d'abord le Condomois était-il habité avant la première fondation de l'abbaye que le cartulaire fait remonter au ^{ix}^e siècle ? Les Romains n'y avaient-ils pas quelque station ? Le voisinage de la voie romaine dite de la Peyrigne ² qui traverse la commune de La Romieu distante de Condom de 11 kilomètres, et surtout celui d'Eauze, capitale de la Novempopulanie, la plus riche et la plus importante cité des Aquitains selon Pomponius Mela,³ peuvent nous le faire supposer. Nos doutes deviennent une certitude pour M. Edward Barry : « La « petite ville de Condom, dit le savant professeur d'histoire de la « faculté des lettres de Toulouse, d'où provient cet élégant spéci-
« men,⁴ existait incontestablement à l'époque romaine. De remar-
« quables débris antiques,⁵ découverts dans la ville ou dans le voi-
« sinage, sembleraient même indiquer que le pays était habité dès
« cette époque par des gens de vie assez élégante et d'un goût assez
« pur ; deux choses qui en supposent une troisième à son tour : du
« bien-être et de la fortune.⁶ » D'autres auteurs font remarquer la se-
conde syllabe *domo* du latin *domus* et prétendent que la première
pourrait venir de *comitis*, la maison du comte. Cette opinion

¹ L'original du cartulaire de l'abbaye de Condom est perdu. Dans les procès que la ville eut à soutenir contre les Evêques, elle fit faire en 1668 une expédition en forme de la légende et cette expédition fut brûlée avec d'autres précieux documents en 1793. J'en possède une copie prise sur ce dernier texte en 1690.

² Cette voie signalée dans l'itinéraire d'Antonin et dans la table Théodosienne ou de Peutinger allait d'Agen à Lectoure avec bifurcation sur Auch et Saint-Bertrand de Comminge.

³ *De situ orbis*, lib. II, cap. 5, et lib. III, cap. 2.

⁴ Une lampe romaine trouvée dans le lit de la Baïse entre les deux ponts qui relient la ville au faubourg de la Bouquerie, lors de sa canalisation.

⁵ Allusion à de superbes vases de bronze ornés d'anses finement sculptées, qui font partie de la collection de M. le duc de Luynes.

⁶ Revue d'Aquitaine, tome VI, p. 79.

est fausse, parce qu'elle est basée sur une erreur de fait qui consiste à donner à Condom des seigneurs suzerains laïques qu'elle n'a jamais eus. Froissart,¹ et de Serres² et Belleforest³ après lui, sont les seuls historiens à notre connaissance qui en aient parlé. « Je ne scay ou c'est, dit Dupleix, que Froissart qui se dit avoir esté en ce temps là à Bourdeaux a trouvé le sire de Condom entre les autres seigneurs de Gascogne, car nous n'avons point de mémoires qu'il y eut alors autre seigneur que l'évêque, successeur des droits de l'abbé qui avait usurpé la seigneurie de cette ville sur le Roy à qui elle estait escheue par la réunion du comté de Toulouse à sa couronne après le trépas d'Alphonse frère de S^t Louis et de Jeanne fille et héritière de Raymond dernier de ce nom, comte de Toulouse, suivant le traicté de paix faict avec S^t Louis, le légat du Pape⁴ assistant en l'an 1228.⁵ »

Un passage de François de Rosset confirme notre opinion qu'avant la construction de l'abbaye, Condom pouvait être, à raison de sa position, un campement et un centre de réunion pour les troupes, qui, sous le règne de Charlemagne, sillonnaient à tout moment l'Aquitaine : « Quant les lettres furent achevées, le faux Téringes se transporta le soir mesme en Gascogne et trouva Renaud à Condom où il avait ramassé toutes ses forces afin de donner bataille à Unalde, duc de Guienne, autrement appelé Hunaud.⁶ » Cette aventure de Renaud dut se passer dans l'intervalle de 767, commencement du règne de Charlemagne, à 773. Dupleix nous apprend en effet dans son histoire de France que ce Unalde ou plutôt Hunaud mourut dans Pavie, lapidé par les femmes de cette ville en 773,⁷ et que Renaud fut tué en 774 par le géant Ferragut. Quoi qu'il en soit des diverses opinions que nous venons de reproduire, le cartulaire de l'abbaye nous apprend que, sous le règne de Charlemagne, un ange

¹ Histoire et Chronique, vol. I, chap. 237 et 241.

² Inventaire général de l'Histoire de France. Règne de Charles V.

³ Chroniques et annales de France, page 243.

⁴ Ce légat du pape était Hélié Garin, abbé de Grandselve.

⁵ Histoire de France, tome II, page 550.

⁶ Le divin Arioste ou Roland le furieux, ensemble la suite de cette histoire continuée jusqu'à la mort de Roland. Aventure dixième.

⁷ Règne de Charlemagne, tome I, page 304. — Dom Vaissette, tome I, page 428. — Monlezun, Histoire de la Gascogne, tome I, page 294.

apparut à Areste, patriarche de Jérusalem, et lui remit certaines reliques que son neveu l'archidiacre Théodore devait porter en Gaule, sur les rives de la Garonne, au lieu que le Seigneur lui ferait connaître. Ces précieuses reliques se composaient du linceul trouvé par les trois Marie dans le tombeau de Notre Seigneur le jour de la Résurrection, d'une once de la vraie croix, de l'urne dans laquelle coulèrent le sang et l'eau quand Longin eut percé le côté du Sauveur, d'un morceau des vêtements et d'une certaine quantité de cheveux de la sainte Vierge. Conformément à l'ordre de Dieu, Théodore se met en route et arrive à Rome le jour de la fête de saint Marc au moment où les Romains révoltés contre le pape Léon III lui crevèrent les yeux et lui coupèrent la langue.¹ Après s'être fait connaître au Souverain Pontife, Théodore lui rend miraculeusement la vue,² et se dirigeant vers les Gaules, arrive sur les bords de la Garonne où il se trouve entouré de bois, sans nul chemin pour guider ses pas. Il se tourne vers le midi et voit un sentier qu'il n'osait pas suivre, crainte sans doute de s'égarer, quand une biche blanche comme la neige lui indiqua par ses joyeux bonds ce qu'elle ne pouvait lui dire.³ Notre voyageur la suit, et à peine est-il arrivé au confluent de deux rivières que cette biche se mettant à genoux lui fait comprendre qu'il est au lieu que le Seigneur s'était choisi. Il rend alors grâces à Dieu, dépose ses reliques, plante une croix comme pour prendre possession de ce terrain béni, et reprend la route de Jérusalem, afin d'informer Areste de l'heureux résultat de son voyage. Emu du récit de son neveu, le patriarche veut se rendre avec lui dans les Gaules en passant par Rome ; ils y arrivent et demandent au pape de les accompagner. Celui-ci accède à leurs désirs et les ayant suivis jusqu'au lieu où l'archidiacre avait planté en terre le signe de la rédemption, y bâtit avec eux une église sous le vocable de Saint Sauveur et

¹ Duchesne, Histoire des Papes. -- Adon, Chron. univ. -- Baronius, Ann. Eccles. anno 799, n° 123 et 124. — Aymon, lib. IV, cap. 87.

² L'auteur de la Chronique d'Ursperg nous apprend qu'après lui avoir rendu la vue, Dieu laissa sur la figure du pape, en souvenir de son courage et de ses épreuves, une cicatrice, mince comme un fil et d'une blancheur éclatante.

³ S'il faut croire Aymon, une biche blanche apparut aussi à Clovis et lui indiqua le chemin à suivre pour arriver sur les bords de la Vienne ; Grégoire de Tours ajoute que ce phénomène se produisit lorsque ce roi marchait sur Poitiers dans sa campagne contre les Visigoths. (Hist. liv. II, chap. 37.)

appela ce lieu *Condominium* en l'honneur du Seigneur.¹ Ils y moururent tous les trois et la tradition rapporte que de grands et nombreux miracles s'opérèrent sur leurs tombeaux.

Telle est en quelques mots la légende à laquelle Marca² et Sainte-Marthe³ semblent ajouter foi dans une certaine mesure. Rejetons tout d'abord les faits dûs uniquement à l'intervention divine et ceux qui sont contraires à l'histoire, tels que la venue du pape Léon dans l'Aquitaine et sa mort à Condom, pour n'en conserver qu'un seul parfaitement certain : l'apport de reliques qui ont attiré de nombreux fidèles et la construction d'une église qui a été le couronnement de ces pèlerinages. Mais par qui ces reliques auraient-elles été apportées et par qui cette église aurait-elle été construite ? Léon III n'est venu dans les Gaules qu'une seule fois « lorsque, dit Mézerai, en « 804, ce pape ayant témoigné par ses ambassadeurs à Charlemagne « le désir de conférer avec lui, ce monarque se rendit à Reims d'où « il le mena dans son palais de Crécy-sur-Oise, et de là en celui « d'Aix-la-Chapelle pour en consacrer l'église. Le Saint Père y demeura huit jours et reprit ensuite le chemin de Rome par la « Bavière.⁴ » Selon le même auteur, il mourut à Rome le 22 juin 816.⁵

D'après André de Saussay,⁶ évêque de Toul, le corps de Léon III, ainsi que celui de Léon IV, son successeur, aurait été transporté de Rome en France le 17 juillet 855, pour être réuni aux corps des saints Areste et Théodore dans l'église de Condom. L'inscription gravée sur la plaque de marbre incrustée au-dessus de la porte de la sacristie de cette église indique, au nombre des reliques qu'elle

¹ Hauteserre (*Rerum Aquitanicarum libri quinque*) attribue la fondation de Condom à un couvent de moines Bénédictins. Selon lui, *Condom*, *Condomia*, *Condu-mia*, *Condomina*, indiquait au moyen-âge un domaine de l'Église.

« *Condamina* ou *Condomina*, dit Ducange, dans son Glossaire, signifie, dans le « pays de Narbonne, bien d'un seul seigneur ; ou, comme d'autres le veulent, « champ du seigneur ; car dans le Languedoc, surtout du côté des Cévennes, *Camp* « ou *Con*, signifie *Shamp*, *Campum*. »

² Histoire du Béarn, livre I, chap. 1 et suivants.

³ Gallia Christiana, édition de 1656, t. IV, p. 290.

⁴ Histoire de France ; t. III, p. 218. — ⁵ *Idem, idem.*, p. 280.

⁶ Martyrologe des Gaules, édition de 1638. Cet ouvrage n'est, selon le P. Daniel de Papebroeck, qu'un extrait des anciennes légendes fait sans goût et sans critique (*Acta Sanctorum*, édit. de 1668)

possède, celles de Léon pape, son fondateur, « *Leonis papæ hujusce ecclesiæ fundatoris.* » Dans la bulle de Jules III pour la sécularisation du Chapitre de l'église cathédrale, en date du 8 mars 1549, on lit : « *ad eandem ecclesiam in quâ sancti Leonis papæ IV etiam prædecessoris... corpora quiescunt,* » et l'arrêt du Parlement de Bordeaux¹ qui confirme la bulle reproduit cette indication. Ces témoignages sont réfutés par Alphonse Chacon, *Ciaconius*, moine Espagnol de l'ordre de Saint-Dominique et l'un des historiens les plus appréciés du xvi^e siècle. Voici ce qu'il écrit dans ses Tablettes chronologiques :² « Léon IV mourut à Rome... Sous le règne du pape Paul V, son corps et ceux de Léon I^{er}, Léon II et Léon III, furent transportés dans une nouvelle basilique et renfermés dans un magnifique tombeau en marbre, œuvre d'un habile ouvrier, sur lequel on grava une inscription que nous avons rapportée ailleurs. Il en résulte qu'André du Saussay a commis une erreur facile à rectifier lorsqu'il prétend que le corps de Léon IV a été porté de Rome en France dans l'église du monastère de Saint-Pierre de Condom, erreur reproduite dans les bulles de Jules III relatives à la sécularisation du Chapitre; ou ces bulles sont apocryphes ou bien elles signifient seulement que de pieux habitants du pays ont obtenu des pontifes romains une partie du corps de ce pape. » La vérité, selon moi, se trouve dans le dernier membre de phrase du passage de Chacon, et parce que le titre de fondateur de l'église de Condom aura été donné au pape Léon, il n'en résulte pas que ce pontife y soit venu, mais qu'il ait aidé peut-être Théodore et Areste de ses conseils et de son argent. L'inscription d'ailleurs ne porte pas que l'église possède son corps, mais seulement « *partem aliquam.* » Ainsi peut se concilier l'histoire avec la première partie de la légende.

Dupleix³ prétend qu'Areste et Théodore ne sont en réalité autre chose que deux bons prêtres du pays qui, à leur retour d'un voyage au saint Sépulcre, furent réputés saints et fondèrent une chapelle à l'honneur de Notre-Dame dans laquelle on montrait encore leurs tombeaux à l'époque des guerres de religion. « C'est à eux, dit-il, que le vulgaire ignorant a attribué la fondation de la ville même. » Peut-être aussi Areste et Théodore étaient-ils deux de ces prêtres

¹ Arrêt du 21 may 1556.

² Edition d'Oldoini, 1677, tome I, page 624.

³ Histoire de France, t. I, chap. 2, n^o 4.

dont nous parle Aymon,¹ qui furent envoyés porteurs de reliques par le patriarche de Jérusalem à Charlemagne, et qui moururent en Gascogne avant d'accomplir leur mission. Quant au pape Léon, il ne serait pas impossible qu'au lieu d'être le pape de Rome ou le Souverain Pontife, il ne fût un de ces évêques régionnaires si nombreux au moyen-âge et que l'on appelait papes, c'est-à-dire pères, comme nous l'apprennent les vieux chroniqueurs et notamment Grégoire de Tours.² Viliers, dans son livre : *De Statu primitivæ ecclesiæ*, nous l'apprend également et il ajoute avec le témoignage du lexicographe Suidas que dans le dialecte des Syracusains le mot pape avait une signification identique. Il en était de même dans la langue latine, car ce titre de pape fut donné à saint Cyprien, évêque de Carthage, à saint Jérôme et aux évêques réunis au concile de cette ville. Ainsi, après la mort du pape saint Fabien survenue en 250, le siège pontifical étant vacant, les prêtres et les diacres romains écrivirent à l'évêque de Carthage une lettre qui commençait par ces mots : *Cypriano Papæ*. Il existe encore une lettre écrite par l'empereur Constantin à saint Athanase, évêque d'Alexandrie, insérée dans les œuvres de ce prélat et dans les Annales ecclésiastiques de Baronius, et portant pour suscription : « *Victor Constantinus Maximus Augustus Anastasio Papæ*. »

Quel que soit donc le constructeur de notre église, nous voyons qu'elle existe : les miracles s'y succèdent et les pèlerins y affluent. Une inscription en vers latins gravée sur le marbre révélait encore à nos pères qu'un duc d'Aquitaine nommé Agalsius, dont l'existence nous est du reste complètement inconnue, l'avait enrichie de ses présents.³

¹ De Gestis Francorum, caput 87. — ² Histoire, livre II, chapitre 27.

³ Templum Christe tui famulator Agalsius offert,

In quo se socias mater et uxor agunt.

Tu cœli e solio terrenum illabere mystem,

Et puram puro trade fidem populo,

Hic mira perpetuo recinunt altaria Christo

Et calet arcanis vox vigilanda sacris.

Hic et justorum gaudent componier urnæ,

E transalpinis quæ veniunt tumulis,

Ambitus hic templo est atque ambitus iste sepulchro

Quisquis sanctus adi ; quisquis profanus abi.

A la mort de Louis le Débonnaire, quand ses successeurs se disputaient les lambeaux de l'empire fondé par Charlemagne, tout-à-coup apparurent les Normands qui ravagèrent la Touraine, dévastèrent le Poitou, brûlant les églises, assassinant l'évêque Ebroin et saccageant les riches abbayes de la contrée, Saint-Hilaire et Sainte-Radegonde.¹ Quelques années plus tard, en 852, s'il faut croire le cartulaire d'accord en cela avec Bouchet, ces hordes barbares poussèrent leur invasion jusque dans la Gascogne, massacrant les habitants et détruisant tout par le fer et par le feu. Les richesses de l'église de Condom durent sans doute exciter leur avidité, car ils l'envahirent et l'incendièrent² sauf toutefois la partie supérieure dans laquelle était renfermée l'urne miraculeuse apportée par Théodore. Ce lieu réputé saint, tant visité par les pèlerins, devint entièrement désert, et les habitants qui ne furent point passés au fil de l'épée, dispersés ou menés en captivité. Le service divin disparut pendant près d'un siècle de ce sanctuaire vénéré, néanmoins les miracles se multiplièrent et les chrétiens, voulant préserver ses ruines de l'intempérie des saisons, les couvrirent de chaumes. Les choses durèrent ainsi jusqu'au moment où Honorette,³ épouse de Garcias-Sanche le Courbé, duc de Gascogne, et fils de Mitarra, roi de Navarre,⁴ releva le sanctuaire de ses ruines. Princesse distinguée par une haute piété et témoin elle-même des miracles qui s'opéraient chaque jour à Condom, elle fit reconstruire l'église, et dans une fête que présidèrent de nombreux évêques, la fit consacrer de nouveau en l'honneur du divin Sauveur et du prince des Apôtres. Entraînée par son esprit religieux, elle y établit un couvent de clercs qu'elle dota de ses deniers et combla de ses bienfaits; le bonheur paraissait lui sourire et elle jouissait en paix de ses œuvres quand un événement malheureux en interrompit le cours et causa sa mort.

Par une curiosité naturelle à son sexe, dit le chroniqueur, Honorette brûlant de voir le précieux dépôt que contenait l'urne providentiellement sauvée, pressa les évêques de lui accorder cette grâce.

¹ Bouchet, *Annales d'Aquitaine*.

² Dupleix, *Histoire de France*, t. I, p. 468. — Marca, *Hist. du Béarn*, livre III, chap. 7, n° 1.

³ Elle s'appelait Honorée suivant le cartulaire, Honorette suivant Marca, et Amuna selon Sainte-Marthe.

⁴ Monlezun, *Histoire de la Gascogne*, t. I, p. 360.

Ses instances triomphèrent de leurs hésitations; pleins de déférence pour leur auguste bienfaitrice, ils la conduisirent à l'urne dont ils firent lever le couvercle. Les prodiges qui suivirent cette opération n'arrêtèrent pas sa résolution, mais à peine eut-elle plongé son regard dans l'urne qu'elle s'évanouit et tomba inanimée dans les bras de ses suivantes. Comme elle était enceinte et d'une grossesse assez avancée, ses entrailles furent ouvertes et on en retira un fils nommé Arnaud par son père, Nonnat ou Nonné par ses contemporains, et qui eut plus tard le comté d'Astarac en partage.¹

La mort si frappante d'Honorette que nous considérerions aujourd'hui comme un accident sans portée, fut regardée alors comme un châtiment du ciel. En ce temps de foi vive, la curiosité était une faute très grave lorsqu'elle s'attachait aux choses saintes. Bouchet nous apprend en effet² que dans les recherches faites jadis dans les tombeaux de saint Hilaire, de son épouse et de sa fille, pour les restaurer, les ouvriers découvrirent une fenêtre ayant vue sur la voute souterraine qui contenait les corps saints. En marchant plus avant, ils sentirent une odeur si douce, qu'ils se reconnurent indignes d'accomplir un semblable travail. Trois prêtres alors les remplacèrent; après s'être confessés, ils y entrèrent avec des torches et en rapportèrent qu'il y avait une voute dorée sous laquelle étaient les trois tombeaux en marbre, celui de saint Hilaire au milieu. Ils résolurent aussitôt d'en opérer la translation, mais ne purent réaliser leur vœu, car le lendemain l'un des prêtres mourut, l'autre devint aveugle et le troisième paralytique.

Garcias-Sanche ne paraît pas avoir survécu longtemps à son épouse; sur son lit de mort, il partagea ses états entre ses trois fils. Sanche-Garcias l'aîné prit la grande Gascogne,³ pour user des termes des vieilles chartes; Guillaume eut le comté de Fezensac,⁴ et Arnaud, dit Nonné, l'Astarac ainsi que nous l'avons déjà dit. Sanche-Garcias, duc de la grande Gascogne, laissa à son tour trois enfants légitimes

¹ Il fut le premier comte d'Astarac et mourut en 987. (Abrégé chron. des grands fiefs de Brunet, 1759, page 295).

² Annales d'Aquitaine, partie I, chap. XIV.

³ La grande Gascogne comprenait tout le pays depuis Bordeaux jusqu'aux portes de Bayonne et depuis Aire jusqu'au delà de Lectoure. Bordeaux en était la capitale.

⁴ Le Fezensac comprenait l'Armagnac qui ne fut érigé en comté que vers 960 en faveur de Bernard le Louche, fils de Guillaume (Marca, liv. III, chap. 4, n° 3).

ou naturels : Sanche, Guillaume et Gombaud.¹ Sanche étant décédé sans enfants, Guillaume son frère lui succéda dans l'héritage paternel et il le détenait encore lorsque les Normands débarquèrent de nouveau sur les rivages de Gascogne. Comme d'habitude, la désolation marchait après eux; mais Guillaume qui ne pouvait sans horreur les voir fouler un sol dont ses ancêtres les avaient expulsés, réunit ses troupes, et après avoir fait un vœu au martyr saint Sever, courut au devant des barbares. C'est dans les plaines de Talères,² au pays de Tursan, qu'eut lieu la rencontre des deux armées. Le carnage des barbares fut si grand, dit le cartulaire, que longtemps après on voyait encore plus d'ossements blanchis dans la plaine que d'herbes verdoyantes. Un des chefs Normands nommé Airald se faisait surtout remarquer par son courage; toujours des premiers au combat, et au fort de la mêlée, il bravait les flèches et les lances. Enfin brisé de fatigue, il finit par tomber entre les mains des Gascons qui trouvèrent sur sa poitrine un large crucifix, bouclier comme divin, que le duc Guillaume donna à l'église de Condom où il fut longtemps vénéré sous le nom de croix d'Airald. Devenu vieux, le duc de Gascogne s'adjoignit, pour administrer ses états, son frère Gombaud, qui, après avoir eu un fils nommé Hugues, avait embrassé l'état ecclésiastique. Promu plus tard à l'épiscopat, il fut placé ou se plaça lui-même à la tête des deux diocèses d'Agen et de Bazas. Les deux frères vivaient encore en 977, ainsi que le prouve le titre de fondation de l'abbaye et de la ville de la Réole³ dont « Gombaud, évêque » et duc de toute la province, fit d'un cœur dévot au Dieu rédempteur » une donation confirmée par Guillaume qui mourut en 983⁴ ou 984.⁵

Hugues, fils de Gombaud, reçut de son père à titre de donation le territoire d'Agen et de Bazas avec tous les droits inhérents à ces fiefs, et comme dès son jeune âge il avait été très versé dans la con-

¹ Brunet, Abrégé chron. des grands fiefs, le nomme Comban. Selon les manuscrits d'Auch et de Lescar, Sanche-Garcias n'aurait eu que deux fils : Sanche et Guillaume ; d'après Besly, dans son Histoire des comtes de Poitou et des ducs de Guienne, il n'aurait laissé que Guillaume et Gombaud.

² Le manuscrit dit Calères. Oyenart et Monlezun après lui disent Talères.

³ Marca, histoire du Béarn, liv. III, chap. V, no 5.

⁴ Monlezun, Histoire de la Gascogne, t. I, p. 392.

⁵ Brunet, Abrégé chronologique des grands fiefs, p. 230.

naissance des lettres sacrées, il lui succéda sur les sièges épiscopaux des deux villes dont il possédait déjà le pouvoir séculier. Cette conduite toute contraire aux règles du droit canonique s'explique et s'excuse, dit le chroniqueur, par l'absence complète, après les ravages et les massacres commis par les Normands, d'hommes capables de remplir des fonctions si élevées.

L'évêque Hugues avait lui aussi épousé une femme de haute lignée, et de son mariage était issu un fils nommé Hugues comme son père. Doné d'une intelligence peu commune, cet enfant reçut une éducation aussi complète que le permettaient les mœurs de l'époque : il était versé dans la littérature, et il avait un tel goût « pour les choses bonnes et justes », que son père touché de dispositions si précoces se dépouilla en sa faveur de la Lomagne,¹ alors dépendante de son évêché d'Agen, et y joignit l'abbaye de Condom « qui lui appartenait » en le nommant abbé des clercs réguliers de ce monastère.

Nous avons suivi pas à pas le cartulaire de Condom qui s'écarte peut-être de l'histoire quand il parle de la descendance de Gombaud, puisque d'après les auteurs qui se sont occupés de notre pays, Hugues serait, non son petit-fils, mais son fils.² Ces princes, s'ils ont existé tous deux, ayant porté le même nom, suivi les mêmes destinées et gouverné les mêmes églises, l'erreur ou l'omission, s'il y en a, s'expliquent aisément. Chacun sait en effet que le x^e siècle est un des plus troublés de notre monarchie et un de ceux dont l'histoire est la plus difficile à reconstituer. Ce qu'il y a de certain, c'est que Hugues était de la maison des ducs de Gascogne et qu'il fut le premier abbé du riche et puissant moutier de Condom dont nous aurons encore à nous occuper dans la suite.

A. PLIEUX,

Juge à Lectoure.

¹ « C'est sans doute une erreur, dit Monlezun, t. I, p. 291, car la Lomagne appartenait toujours à l'évêché de Lectoure, et n'eut jamais d'autre capitale que cette ville. Mais comprise dans le duché de Gascogne, il n'est pas étonnant qu'elle fût dans les mains de Gombaud. »

² Marca, liv. III, chap. 12, n° 1. — De Sainte-Marthe, t. IV, p. 290. — Brunet, p. 230. — Monlezun, t. I, p. 390.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

OLIVIER GOLDSMITH,

SA VIE ET SES ŒUVRES.

(Suite)

V

Brusquement et par sa faute séparé de son frère, Olivier ne savait plus à quel saint se vouer. Oublieux et ingrat ! n'a-t-il pas un oncle, un oncle pour de bon, la perle des oncles, un oncle comme il y en a peu ? N'a-t-il pas dans l'inépuisable Contarine un vrai trésorier de son épargne, si toutefois le mot épargne peut figurer dans le vocabulaire de notre écervelé ? Il va le trouver, et parvient à lui persuader que si jusqu'alors il a si mal réussi dans les divers essais qu'il a faits, c'est qu'une vocation supérieure, à l'état latent, neutralisait ses efforts. Une illumination soudaine lui a appris qu'il était appelé à se faire un nom dans la plus belle des sciences, dans la médecine. L'oncle, facile à persuader, ouvre de nouveau sa caisse, et voilà notre disciple d'Esculape, transfuge du droit et de la théologie, qui s'achemine vers Edimbourg. Il est de bonne foi : qui en douterait ? Il n'aspire qu'à revêtir la robe de docteur. En conséquence, il se met à faire des vers, des chansons qu'il vend cinq francs pièce ; il étudie la musique, il apprend à jouer de la flûte : il fréquente les tripots, les cabarets ; si bien qu'après deux ans de ces divers exercices, il est forcé, pour échapper à des créanciers trop exigeants, de s'embarquer pour la Hollande, ayant appris, écrit-il à son oncle, que c'est à l'Université de Leyde que brillent les plus pures lumières de la Faculté, les Boërhave, les Albinus, les Gaubius. Cette fois, chose incroyable et qui va avoir les plus terribles conséquences, l'ôcle facile, l'excellent oncle, fait la sourde oreille : les guinées se font attendre : il faut se cacher,

et comme l'imagination de notre jeune fou, surexcitée par les obstacles, ne peut rester oisive, n'ayant pas d'argent pour s'embarquer pour Leyde, il s'embarque..... dans une conspiration. Une conspiration, direz-vous! Mais c'est donc une conspiration pour rire? Point! Il ne s'agissait ni plus ni moins que de délivrer les prisonniers de Newgate. La police, peu effrayée des sombres projets de ces conjurés de vingt ans, les laissa se réunir aussi mystérieusement qu'ils le voulurent, dans une cave ou dans un grenier, je ne sais ; puis se porter en masse sur la ténébreuse prison, dont les lourdes portes de fer s'ouvrirent à la première sommation et se refermèrent derrière nos étourdis. C'était un jeu à y laisser sa tête : la justice anglaise jugea sainement que celle de ces jeunes fous ne valait pas l'honneur d'être coupée : on se borna à la leur laver, et après quelques jours de captivité et de jeûne on les relâcha. Mais la pauvre famille d'Olivier avait frémi de terreur, et l'oncle Contarine, pour arracher son neveu du milieu dans lequel il se perdait, se décida à l'expédier à Leyde. A Leyde il étudia comme il avait étudié à Londres, à Dublin et à Edimbourg. Lorsqu'un étudiant n'étudie pas, il s'amuse : les amusements coûtent cher, surtout lorsqu'on a contracté l'habitude de ne pas compter. Olivier, enrégimenté avec les étudiants, en grande intimité avec tous les bons vivants de la célèbre Université, fumeurs, buveurs, joueurs, aurait bientôt vu le fond de sa bourse, si, heureux au jeu comme un innocent, il n'eût pas fait des gains considérables que ses camarades lui pardonnaient à cause de l'usage qu'il en savait faire. Il était bon par essence : sa bourse, lourde ou légère, était ouverte à tous : il adorait les enfants : il ne rencontrait pas un pauvre sans lui jeter avec un sourire, cette fleur de la bonté, une petite pièce de monnaie.

Prévoyant le moment où son escarcelle serait à sec, il se souvient à temps que son oncle est grand amateur de fleurs, et vite il consacre ses derniers ducats à acheter une collection d'oignons et de plantes rares, qu'il expédie franco à Elphin. Qui dut être surpris de cette luxueuse attention? Contarine crut son coquin de neveu revenu pour tout de bon cette fois à résipiscence, puisqu'il trouvait sur ses économies de quoi lui faire un si précieux cadeau. Hélas! de la part d'Olivier ce n'était pas sagesse, c'était bon mouvement, élan de cœur. Après cet envoi, il ne lui reste plus que l'idée du bonheur qu'éprouvera son oncle : je me trompe : il lui reste en outre une guinée, une chemise et sa flûte, cet instrument dont il a appris à jouer à Edim-

bourg, et qui va lui devenir plus utile que les Institutes et le Digeste. Avec un pareil trésor, de la jeunesse, de la santé et de la philosophie, on peut faire le tour du monde. Ainsi pense notre apprenti médecin, et pour cette imagination ardente de la pensée à l'action il n'y a pas même un pas. Nouveau Bias il quitte Leyde et ses nombreux créanciers, n'oubliant rien, comme le laquais de Marot, « fors de leur dire adieu. »

Le monde est grand : il entreprend de le parcourir à pied, n'ayant pour vivre que sa flûte, qui va devenir vraiment pour ce pauvre bohème la flûte enchantée. Voyager d'ailleurs c'est rêver, et les rêves sont-ils autre chose que des voyages dans le bleu ? Le goût des bons Flamands pour la musique seconde à merveille ses projets. Dans tous les villages qu'il traverse, il fait danser jeunes filles et jeunes garçons, payant de la sorte sa place à la table rustique, couchant sur de bonne paille fraîche dans les granges, et recevant de temps en temps par surcroît quelque menue monnaie, qui attendrira plus loin un hôtelier insensible à la mélodie. Ch. Nodier compare ici notre héros à Homère errant et à Apollon exilé ; sans aller si loin, et restant dans l'humble domaine de la prose, nous constaterons que Goldsmith a reconnu modestement lui-même dans la suite que ce pèlerinage romanesque avait été une des plus douces époques de sa vie, mais sans se comparer ni à Homère ni à Apollon :

« Que de fois j'ai mené de légers chœurs de danse ,

« Aux sons peu harmonieux de ma flûte, sur les bords de la Loire murmurante ! »

Toujours vivant de sa flûte — harmonieuse ou non — notre virtuose parcourut ainsi les Pays-Bas, la Suisse, le Piémont, la France, recueillant un à un, sans en avoir l'air, à son insu peut-être, ce précieux trésor d'observations et de souvenirs qui plus tard animeront de si vives et si fraîches couleurs les pages du *Traveller* et du *Vicaire*.

Ne rapporta-t-il de ses longs voyages que ce bagage opulent, mais léger ? Faut-il le croire quand il affirme qu'il obtint à Padoue le bonnet de Docteur ? Presque tous les biographes en doutent : moi, je n'y crois pas du tout : ses antécédents, ses préoccupations littéraires, ses luttes de chaque jour avec les nécessités de la vie, la mobilité de ses résolutions, tout nous le montre comme incapable des travaux réguliers qu'exige le doctorat, même à Padoue. Après cela, il y a bonnet et bonnet.

Pendant ces longues pérégrinations, Goldsmith avait successivement perdu tous ses appuis naturels : sa bonne mère, son oncle Contarine étaient morts. Le regret de la terre natale, le désir d'aller pleurer sur des tombes aimées, l'espérance d'un avenir meilleur, le ramenèrent en Angleterre au commencement de 1756. Il avait 28 ans, lorsqu'il arriva à Londres, qu'il ne devait plus quitter.

VI

Ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me suivre dans la première partie de ce récit, se sont dit ce que je me suis dit plus d'une fois à moi-même en l'écrivant : « Vous nous annoncez la vie d'un poète, et jusqu'ici nous n'avons entendu que les faits et gestes d'un vagabond et d'un ménétrier ! »

L'observation est juste : mais qu'y puis-je faire ? Si j'avais entrepris le panégyrique de Goldsmith, j'aurais, à la manière des historio-graphes courtisans, nettoyé le plus possible mon personnage, laissant dans l'ombre tous ses travers pour ne mettre en lumière que ses heureuses qualités. Mais c'est une histoire que je raconte, et l'histoire est un témoin qui devant le tribunal de la postérité doit dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Goldsmith lui-même me désavouerait : car cette brave, mais indolente nature ne dissimulait pas plus ses défauts que ses mérites. Ce n'était pas cet hypocrite dont il a été écrit : « il se transforme lui-même. Le voulez-vous charmant ? regardez-le ; le voulez-vous horrible ? retournez-le ? » On aura beau tourner et retourner Goldsmith : jusqu'à sa mort, on ne trouvera qu'un enfant. Peut-être n'avait-il pas le sentiment de ses défaillances. Il eut des censeurs assurément : mais jamais il ne songea à dire d'eux ce que Shakespeare disait des siens avec amertume : « Mes fragilités sont épiées par des censeurs plus fragiles encore que moi. »

Et puisque ce grand nom est venu sous notre plume, Shakespeare, le colossal auteur d'Hamlet, ne fut-il pas successivement garçon boucher, maître d'école, clerc de procureur, braconnier, emprisonné comme tel, gardeur de chevaux, garçon de salle, figurant, comédien, avant d'arriver à la gloire ?

Si j'avais à parler de notre fabuliste, — je vous fais grâce des épithètes classiques, — et Goldsmith a été précisément appelé le Lafon-

taine de l'Angleterre, — n'aurais-je pas à raconter une vie fort prosaïque, fort inégale aussi, et qui certes ne faisait en rien pressentir l'écrivain de génie, avant l'heure propice où le génie se révéla dans sa soudaine maturité? Il y a dans la nature de ces fleurs mystérieuses, qui mettent un quart de siècle à élaborer leur palette et leurs parfums, et dont le calice éclate tout à coup pour éblouir et enchanter nos sens éperdus.

Lafontaine avait 46 ans lorsqu'il publia ses fables, son véritable, je voudrais dire son unique titre à l'immortalité. Goldsmith n'a encore rien écrit à 38 ans, sauf les chansons, heureusement perdues, dont j'ai parlé ailleurs. Mais patience! Tous ses poèmes sont déjà en ferment et en germe dans son esprit : vienne l'occasion, qui fait le larron et le poète, et l'arbre se couvrira d'un opulent feuillage, de fleurs fécondes, et notre main en détachera avec ravissement des fruits savoureux.

Olivier était rentré à Londres presque aussi nu qu'au sortir du sein de sa mère. Que va devenir ce grand enfant au milieu de cette ville démesurée, de cette noire Babylone? Ici la rêverie n'a plus de place : partout la réalité, et, comme on l'a dit, « la réalité à haute dose effare. » Ce flux et ce reflux d'hommes, cette agitation confuse, ce fourmillement d'intérêts, ce mouvement incessant ne vont-ils pas troubler cette imagination vierge encore? Acculé à la nécessité, il fera de tout : il donnera des leçons de flûte à deux penny le cachet ; il entrera comme garçon chez un apothicaire, lui le docteur de Padoue ; puis comme surveillant dans une pension : — Le texte dit une Académie, *usher at an academy* ; — dérision ! — et il conservera de cet enfer un si amer souvenir qu'il le burinera pour les siècles dans une des meilleures pages de son *Vicaire*. Enfin il sera admis comme correcteur dans l'imprimerie de Richardson, où il lut et relut les épreuves du lourd chef-d'œuvre, *Clarisse Harlowe*. Cette circonstance heureuse fut l'occasion attendue et décida de sa vocation. Olivier ne pouvait avoir de fréquents et intimes rapports avec les gens de lettres de son temps sans éprouver le désir d'entrer; lui aussi, dans cette carrière dont il ne vit d'abord que les profits et la gloire. Dans son emploi de prote il fit connaissance avec le libraire Griffiths, principal rédacteur et éditeur d'une de ces Revues mensuelles, *Monthly Review*, comme il en existe tant aujourd'hui en Angleterre et en France. Ce Griffiths seul avec sa femme dirigeait son entreprise qu'il défrayait en famille. Il offrit à Goldsmith le vivre

et le couvert pour prix de sa collaboration. Olivier, qui depuis longtemps manquait de l'un et de l'autre, accepta, se promettant enfin des jours paisibles. Mais il avait compté sans son hôtesse. « Cette sorte de mégère littéraire, dit un biographe, considérant notre auteur comme un capital, qui devait rapporter le plus possible, allait jusqu'à l'enfermer et à lui refuser ses repas pour le contraindre à travailler ! Passe encore ! Mais elle s'oublia un jour jusqu'à corriger ce qu'il avait écrit : cette fois il n'y tint plus. » Il quitta ce toit trop hospitalier.

Cependant, grâce à la collaboration éphémère de notre Gil Blas, la Revue avait eu du succès, et lui-même ne tarda pas à s'apercevoir que ce genre de travail était peut-être le seul qui convint à son esprit, et que sa vocation était enfin trouvée. On recherchait ses productions, et comme la vogue promène ses caprices sans trop se rendre compte de son engouement, elle adopta un moment notre écrivain, et, en peu de temps, il se vit lancé au milieu des beaux esprits, des dandys et des bas bleus de Londres. Il eut les périls, mais non les enivrements de la richesse : on le prôna, on exagéra son talent, on rechercha sa société, et, comme de raison, chaque coterie chercha à exploiter à son profit cet homme timide et gauche, ignorant de la vie, quoiqu'il eût beaucoup vécu, étonné de sa position nouvelle, ne se connaissant pas assez lui-même pour sentir sa valeur, et dont on pouvait dire ce qu'on a dit très justement de Lafontaine : « homme d'une simplicité extraordinaire, qui sans doute ne pouvait ignorer son talent, mais ne l'appréciait pas ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté ; qui devait être plus relu que célébré, et obtint plus de renommée que de récompenses ; qui peut-être, s'il était aujourd'hui témoin des honneurs qu'on lui rend tous les jours, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite. » (Laharpe, VII, 4.)

J'ai dit que je ne croyais pas du tout au diplôme de docteur de notre personnage : aussi ai-je omis de raconter les divers essais qu'il tenta, mais seulement dans les moments d'extrême détresse, pour tirer parti de ses connaissances médicales, réelles ou imaginaires. Réparons en quelques mots cette omission : nous relèverons en passant quelques traits qui achèveront de peindre le côté excellent de ce caractère bizarre.

A sa sortie du pensionnat Milner, grâce aux secours de ses amis, il s'était procuré le costume de mauvais augure qui distinguait à cette

* *

époque les élus de la Faculté. Il avait trouvé quelques malades bénévoles, qui, résignés à se laisser tuer selon toutes les règles de l'art, ne poussaient pas la complaisance jusqu'à payer ses visites au nouveau docteur. Lassé de ce succès négatif, Goldsmith sollicita et obtint une place qui aurait pu devenir très lucrative, si un incident — avec notre homme il faut toujours compter sur les incidents — n'était venu mettre à néant la bonne volonté de ses protecteurs. Il avait son brevet de médecin dans une des riches factoreries de l'Inde : il allait prendre passage sur un vaisseau de l'Etat : mais il fallait un uniforme. Griffiths, à l'insu de sa douce moitié qui gardait rancune à son prisonnier évadé, consent à le lui acheter moyennant quelques articles pour sa Revue. Les articles sont faits et remis :¹ donnant donnant, Goldsmith reçoit son uniforme flambant neuf : il l'emporte, et se dirige vers le port où dans la prévision de son prochain embarquement il avait pris une petite chambre. Mais voilà qu'au moment de franchir le seuil de son logement, il aperçoit près d'une borne un pauvre hère, à demi-vêtu, pâle, exténué. Olivier, attendri à l'aspect de cette misère, s'approche et interroge l'inconnu avec bonté. C'est un pauvre ouvrier, qu'une blessure rend incapable de travailler : il a dans un taudis sans feu et sans pain une femme et quatre enfants : il a fui loin d'eux pour ne pas les voir mourir de froid et de faim. A ce tableau, Goldsmith oublie tout, entraîne le malheureux vers la boutique d'un fripier, vend pour deux guinées l'uniforme qui en a coûté dix, les remet à son protégé, et s'enfuit comme s'il venait de faire une mauvaise action. Inutile d'ajouter que pendant ce temps-là le navire qui devait l'emporter au Bengale était parti, et c'est peut-être à cette circonstance fortuite que l'Angleterre doit un grand écrivain de plus.

VII

Je demande pardon à mes lecteurs de cette digression, qui sera la dernière, et qui nous laisse sous une douce et attendrissante impression. Si leur bienveillante attention ne s'est pas lassée à me suivre jusqu'ici dans les méandres compliqués de cette vie de bohème, elle sera dédommagée, je l'espère, par le récit plus calme de ce qui nous

¹ Essai sur l'état présent des belles-lettres en Europe.

reste à raconter. Notre bon Goldsmith a déposé pour toujours la robe de docteur et repris stoïquement, non, disons le mot, chrétiennement ses guenilles ennoblies par la charité. Désormais nous n'aurons plus à nous occuper que de l'homme de lettres, et de l'homme de lettres en faveur auprès du public, par conséquent auprès des libraires, ces habiles négociants de denrées spirituelles. Nous n'aurons plus à nous attrister de son sort, à nous inquiéter de savoir comment il pourra assurer son existence du jour; nous ne le verrons plus se mettre au lit faute de bois et obligé d'oublier l'heure du repas faute d'un schelling pour satisfaire le boulanger ou le traiteur. Journaliste à la mode, c'est à qui viendra solliciter sa plume et sa faveur : il n'a qu'à le vouloir pour faire fortune, mais il ne s'en soucie pas. Il n'a qu'à se garer de cette foule de parasites adulateurs qui l'assiègent en tous lieux, viennent à tous moments mettre sa bourse à sec, et vont jusqu'à lui enlever ses meubles, ses livres, son linge et ses habits, lorsqu'il n'a pas autre chose pour satisfaire cette audacieuse cupidité. Il aura une cour et des courtisans. Il a certes de l'esprit, mais comme il sera riche, on lui en trouvera davantage; car, ainsi qu'il l'a très gaiement observé lui-même : « *The jests of the rich are ever successful*, les bons mots du riche ont toujours du succès. »

C'est ici le lieu de jeter un rapide coup d'œil sur l'état de la littérature anglaise à cette époque, et d'examiner le caractère principal des auteurs qui marchaient en tête du mouvement intellectuel en lui imprimant une direction.

Dans les ouvrages spéciaux l'histoire littéraire de l'Angleterre est divisée en sept périodes. Les cinq premières embrassent le long espace écoulé depuis la *Chronique rimée* de Robert de Glocester au ^{xiii}^e siècle jusqu'à 1727. La sixième, à laquelle appartient Goldsmith, s'étend de 1727 à 1780. Sans avoir aucun caractère de grandeur, elle est néanmoins particulièrement remarquable en ce que c'est celle où les lettres pénètrent le plus avant dans ce que nous appellerions aujourd'hui *les couches inférieures* de la société. Le roman y domine; mais la poésie, l'éloquence politique y ont aussi des représentants, dont quelques-uns ont été victorieux de l'épreuve du temps et n'ont rien perdu de l'illustration qu'ils s'étaient acquis parmi leurs contemporains. Pope, Young, Thompson, Collins, Akenside, Gray, Macpherson, Chatterton, Falconer, Churchill, Beattie, Samuel Johnson, Hume, Richardson, Fielding, Smollett, Sterne, Henri Mackensie, Walpole, Robertson, Gibbon, Adam Smith, Reid, Blair, Burke, Chatam,

Fox, Shéridan, l'auteur inconnu des fameuses *Lettres de Junius* ; tels sont les noms les plus glorieux de cette époque féconde.

C'est un axiome courant que « la Littérature est l'expression de la Société : » comme la plupart des axiomes, il serait facile de contester celui-ci ; mais jamais peut-être, dans aucun pays, n'a-t-on pu l'appliquer plus rigoureusement qu'à l'Angleterre.

La maison de Hanovre, par l'acte de succession de 1714, que les whigs avaient arraché à la reine Anne, venait de fonder une nouvelle dynastie qui occupe encore aujourd'hui glorieusement et sans secousses le trône britannique. Avec les whigs avait été inaugurée une ère brillante et très favorable aux développements en tout genre de la richesse nationale. Mais quelque bien assise que fût la maison de Hanovre, les Stuarts conservaient encore beaucoup de partisans et des partisans dévoués. Un autre parti, séduit par la rigidité de mœurs qu'affectaient les survivants du Puritanisme, gardait dans le cœur, soigneusement cachés, son stoïcisme et sa foi politique. Les Anglicans auraient voulu l'intolérance et l'absolutisme ; les Irlandais, l'indépendance de leur pays, qu'ils réclament encore vainement ; les Ecossais enfin, une prépondérance dans le gouvernement de l'Angleterre. De toutes ces opinions diverses, de toutes ces passions comprimées par la force, dissimulées par la nécessité, il ne pouvait résulter une bien grande franchise dans les mœurs nationales et encore moins de sincérité dans le langage, expression de ces mœurs. — Et d'un autre côté, avec quelle puissance de négation devait s'exercer cette contrainte universelle sur les arts et sur les lettres, qui ne vivent que de liberté et ne fleurissent qu'au vivifiant soleil d'une noble indépendance ! Aussi, au milieu de la préoccupation générale des esprits, quels étaient les hommes influents de cette époque ? Ne les cherchons pas parmi les plus glorieux de la longue liste que je viens de lire. Dans les époques incertaines, dans les phases de transition, l'influence n'est pas aux plus grands, elle est aux plus hardis. Trois hommes, dont nous avons peine aujourd'hui à comprendre l'étrange domination, gouvernaient alors le vaste domaine des intelligences : Horace Walpole, Laurence Sterne et Samuel Johnson.

Walpole, écrivain grand seigneur, affectant sur les lettrés une suzeraineté féodale qui ne saurait pas plus convenir à la république des lettres que le gouvernement personnel à la république politique ; singeant Voltaire et ses allures de grand Lama littéraire et philoso-

phique ; mais aussi affecté que son modèle est naturel ; plus semblable enfin aux marquis de Molière qu'à l'élégant seigneur de Ferney.

Sterne, avec son humeur atrabilaire, les arabesques prétentieuses de son style, ses allusions pédantes si souvent inintelligibles, et l'afféterie sentimentale de la plus contestable sensibilité.

Enfin l'Hercule littéraire, au physique comme au moral, Samuel Johnson, qui certes ne manque ni d'habileté ni de savoir, mais dont la phrase lourde et monotone pourrait être rythmiquement notée, tant les mêmes tours, les mêmes mouvements et les mêmes chûtes se reproduisent presque mécaniquement et comme par un accord tacite avec le patient lecteur.

Ce triumvirat pesait despotiquement sur les esprits. La noblesse, autrefois féconde en Mécènes, boudait — comme toujours — la révolution heureuse qui l'avait dépossédée du pouvoir et de ses privilèges. Le grand, le vrai Mécène, le public, n'existait pas encore. Pope, Addison et les rédacteurs du *Spectateur* avaient bien commencé son éducation ; mais cette grande œuvre n'est pas l'œuvre d'un jour.

Ce qui manquait aux auteurs ainsi comprimés, c'était précisément cette grâce élégante et sans recherche, ce charme du naturel, et, si l'on peut dire, cette fleur de naïveté, qui se rencontrent à chaque page des œuvres de notre auteur, qualités rares, bien que peu apparentes, et que la *mob* britannique, la *plebs*, « la vile multitude, » comprend, saisit et apprécie mieux et plus vite qu'on ne croit.

Ce bon Goldsmith était appelé, sans s'en douter, à révolutionner les lettres de son pays en ramenant la langue anglaise à une franchise d'allures et à une simplicité de bon goût qu'elle n'avait jamais connues avant lui. Sans doute elle avait montré une grandeur incomparable et une vigoureuse franchise avec Shakespeare ; mais ces temps étaient loin, et qui oserait dire qu'alors elle avait eu cette exquise qualité qui s'appelle le goût ? Notre poète se rendait parfaitement compte des défauts de la littérature de son temps. « Gay et Ovide, fait-il dire à un de ses personnages, ont contribué, chacun dans leur pays, à propager le mauvais goût en surchargeant leurs vers d'épithètes parasites. Les écrivains médiocres ont trouvé facile d'imiter leurs défauts, et la poésie anglaise, pareille à celle de Rome, en décadence, n'est plus qu'une combinaison d'images boursouflées

sans ordre et sans harmonie, une cacophonie de mots sonores, qui au fond n'expriment aucun sens. »

Dire que notre Lafontaine fut le modèle de Goldsmith, ce serait s'avancer plus que nous ne l'osons faire. L'auteur du *Traveller* n'était rien moins qu'un homme d'étude. « Il ne savait rien exactement, dit de lui lord Macaulay : ses études avaient été décousues, et il n'avait pas médité profondément sur ce qu'il avait lu. » Tout était chez lui naturel et spontané; mais, sans croire qu'il se fût mis en peine de lire et surtout d'étudier *Philémon et Baucis*, nous sommes autorisé à penser que, doué comme Lafontaine d'un instinct supérieur, il produisit ses charmants ouvrages, comme le Fablier ses fables, par la seule force de sa nature, sans effort et presque sans art. C'est là en effet ce qu'on remarque dans toutes ses productions. Il ne s'en élève pas moins, quand le sujet le comporte, à une grande hauteur d'observation et à une magnifique énergie de conception et de coloris. Lorsqu'on traverse cette délicieuse galerie de tableaux, de paysages et de portraits; qu'on analyse « ses récits toujours amusants, ses descriptions toujours pittoresques, sa fantaisie abondante et joyeuse, parfois avec un léger mélange de douce tristesse; quand on trouve dans tout écrit de lui, sérieux ou plaisant, une certaine grâce et un décorum naturel; »¹ on se demande comment il a pu composer cette ravissante palette et rendre cette nature enchantée. On se rappelle involontairement les principaux traits de sa vie, les habitudes grossières et presque crapuleuses de sa jeunesse; on se représente Olivier le vagabond, couvert le plus souvent de la livrée de l'ouvrier ou des haillons du mendiant, traversant des royaumes entiers sans communiquer avec les seuls hommes qui auraient pu lui rendre ces voyages profitables; familier des tavernes les plus obscures et des plus ignobles repaires. Et de nouveau l'on se demande à quelle source il peut avoir puisé la connaissance du cœur humain, de quel observatoire il a pu étudier ce monde dont il n'a vu de près que les couches les plus infimes. On concevrait qu'il eût pu reproduire avec une vérité navrante les mœurs effrontées ou infâmes des faubourgs de Londres, les émotions fiévreuses des tripots, les angoisses d'une existence orageuse en proie aux besoins de toute espèce, abreuvée de toutes les humiliations. Mais le charme ineffable de la vie de famille, la gaieté paisible du coin du feu, ces joies inti-

¹ Lord Macaulay, préf., xi.

mes qu'il met au-dessus de tous les bonheurs ; mais ce profond sentiment religieux qu'il pousse jusqu'à la plus sublime résignation et qui produit chez quelques-uns de ses personnages une abnégation vraiment chrétienne et un mépris suprême de tous les intérêts humains ! Evidemment ce n'est que dans son âme que Goldsmith a pu trouver de tels trésors, et cette âme, chef-d'œuvre de droiture, de bonté, de simplicité, a su tout deviner, et son génie a su rendre tout ce qu'avait deviné son âme. Il en avait peut-être une confuse réminiscence : la vague et lointaine image de sa famille patriarcale traversait peut-être alors son cœur, en y laissant le regret d'avoir dédaigné ou méconnu dans sa jeunesse des biens que son âge mûr appréciait. Et l'ardent désir d'un bonheur qu'il ne pouvait plus goûter lui donnait cette seconde vue merveilleuse qui est le principal attrait de ses écrits.

Ainsi Homère aveugle, à force de regrets et de désirs concentrés, devinait la nature, et en faisait des tableaux que nul pinceau n'a égalés.

On a dit d'un méchant homme horriblement défiguré par la maladie que son âme était passée sur son visage : on peut dire de Goldsmith que son âme est passée dans ses livres.

A continuer.

L. AYMA.

CONTES POPULAIRES RECUEILLIS EN AGENAIS,

PAR

M. JEAN - FRANÇOIS BLADÉ.¹

Il y a des gens , très honnêtes d'ailleurs, qui n'aiment pas la poésie ; il y en a d'intelligents qui l'exècrent. On aurait peine à le croire si l'on ne se heurtait fréquemment , dans la rue ou chez soi ou chez les autres , à ces esprits incomplets. On les plaint d'être privés de ce plaisir délicat et l'on s'y livre , pour son compte , avec d'autant plus d'abandon. Quelles heures délicieuses se passent dans ces entretiens avec Homère, Virgile et le doux Racine, avec Lamartine et Musset ! C'est mieux que du plaisir , c'est de l'enchantement.

On éprouve un sentiment analogue en lisant ou en écoutant des contes , des légendes, les récits, quels qu'ils soient, de la muse populaire. C'est de la poésie aussi, et vraie, et de source vive. Elle vient de loin et de haut et nous ramène au temps presque fabuleux où les premières tribus humaines menaient la vie pastorale sur les plateaux de l'Iran. Quelle noblesse équivaut à celle-là ! — Savez-vous, disait à un Basque, je ne sais quel Montmorency, que nous datons de mille ans ? — Nous, fit l'autre, nous ne datons plus. — Fièrre et belle réponse que les contes pourraient faire , s'ils voulaient , eux qui parlent si bien ! Au reste , le moindre lettré serait inexcusable d'ignorer cette origine, un des plus beaux titres de la science moderne. Les amusantes conteries de nos nourrices , ces féeries étranges et terribles à la fois, qui nous firent mourir de rire ou de peur , ont bercé , aux premiers âges du monde, l'enfantine curiosité de nos pères , les ont suivis dans leurs longues migrations et , à peine modifiées , se sont fixées et cantonnées avec eux, comme ces plantes qu'on voit partout où va l'homme et ne sauraient vivre là où il n'est pas.

¹ 1 vol. gr. in-8°, texte et traduction, Paris, librairie Joseph Baer. — Prix : 10 fr.

Est-il donc étonnant que les érudits se soient pris d'enthousiasme pour ces productions longtemps dédaignées quand un géologue risque sa vie pour un fossile, témoin des évolutions du globe, un botaniste pour bien moins, simplement pour une fleur rare !

Notez qu'ici, si le danger est absent, la difficulté ne manque pas. Il faut beaucoup chercher pour trouver une mémoire qui ait fidèlement gardé le trésor des antiques traditions, et user de fine diplomatie pour qu'elle consente à l'ouvrir. Ces choses qu'on dit entre soi, au coin du feu, en égrainant le maïs, ou qu'on marmotte auprès du lit des enfants, qu'en feraient les gens de la ville, les beaux messieurs, les belles dames, sinon des sujets de moqueries ! A quoi bon prêter à rire de soi ? — On ne saurait croire combien fait obstacle au succès de la sollicitation cette instigation de l'amour-propre, cette fausse honte d'humbles gens à la susceptibilité chatouilleuse. Il s'y mêle aussi parfois un sentiment d'un ordre plus élevé. Ces récits, on les tient de son aïeul qui, lui-même, les tenait du sien et, par celui-ci, remontait d'anneau en anneau la chaîne familiale. Les produire dans une sphère plus haute, n'est-ce pas hasarder leurs qualités naturelles, s'exposer à les compromettre, — une sorte de profanation ? — On ne se dit pas précisément tout cela, mais on en a comme une intuition vague et l'on se tient en garde tant qu'on peut. Je sais, pour les avoir éprouvées, ce que valent ces résistances.

M. Bladé a d'autant plus de mérite pour les avoir affrontées et vaincues. C'est même la seconde fois qu'il nous fait goûter les fruits de sa chasse, chasse doublement heureuse puisqu'il n'y a pas eu de victimes et qu'il rentre le carnier plein. Il y a tout juste sept ans (sept ans, nombre symbolique cher aux conteurs collectifs et anonymes !)¹ qu'il publia les *Contes populaires recueillis en Armagnac*, recueil qui reçut de la critique le plus bienveillant accueil et dont l'édition, vite

¹ On connaît la *Légende des Sept frères*, celle des *Sept dormants* (Voir Guillaume Durand, *Manuel des divins offices*, livre 7) et les sept frères du *Petit Poucet*. Dans la *Jambe d'or*, conte Agenais, la dame meurt sept ans après l'accident qui la priva de sa jambe, et dans l'*Homme aux dents rouges*, le père fait annoncer pendant sept ans quelles qualités doit avoir l'homme qui épousera sa fille. (Voir ces deux contes, pages 22 et 93, 149 et 152, dans l'ouvrage que nous annonçons. Voir aussi dans les *Deux jumeaux*, pages 9 et 80, la bête à sept têtes qui mange les jeunes filles.)

épuisée, s'en alla presque tout entière en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Russie, en Amérique. Il nous donne actuellement, sous une forme et un titre analogues, les *Contes populaires recueillis en Agenais*.¹ La division qu'il avait adoptée pour le premier recueil a été maintenue dans celui-ci ; c'était justice. Elle est simple et se prête à tout.

M. Bladé appelle *Contes* les récits plus ou moins empreints de merveilleux, dont la fausseté n'est douteuse ni pour le conteur ni pour l'auditoire. Les *Récits* sont des anecdotes relatives à des faits plaisants qui se sont passés ou auraient pu se passer. Quant aux *Superstitions*, un mot qui s'explique de lui-même, elles s'imposent d'habitude à la croyance, à la crédulité plutôt, du narrateur et de ceux qui l'écoutent.

La première de ces divisions renferme huit contes : *Peau-d'Ane*, *Les deux Jumeaux*, *Les deux Filles*, *La Jambe d'or*,² *Le Lait de madame*, *La Chèvre et le Loup*, *La Goulue*, *La Gardense de dindons*. Tous ont de l'intérêt, mais à des degrés divers. Les analyser, ce serait les déflorer. Mieux vaut inviter à les lire, ce que je fais de tout mon cœur. Un mot, pourtant, de ceux qui priment. *Peau-d'Ane*, c'est la vieille histoire dont raffolait La Fontaine, une pauvre femme abandonnée, à qui son esprit naturel, aidé de pratiques merveilleuses, fait reconquérir son infidèle mari. Le début de ce conte est nouveau autant qu'étrange. Un homme a trois filles, comme le père de *Cendrillon*. Le roi de France en veut une en mariage ; il fait sa demande, comme il donnerait un ordre, en une formule sèche et courte, qui rend le refus inadmissible : Homme, si tu ne me donnes pas une de tes filles, je te mange. — Ce roi est un ogre sans doute, déguisé en prince par caprice. Pourquoi après ce « je te mange, » n'ajoute-t-il pas : « en une bouchée » ? Ce serait juste dans le ton, et personne n'y trouverait à redire. Au reste, il n'est pas douteux que

¹ M. Bladé, né Gascon, en dépit du soin qu'il a mis à suivre à la plume ses conteuses, a laissé passer plus d'un *gasconisme* dans le fond languedocien de son texte agenais. Marianne Bense, du Passage (rive gauche de la Garonne), en peut bien prendre quelques-uns à sa charge, mais non Catherine Sustrac, ni Madame Lacroix, belle-mère de l'auteur, qui sont agenaises pur sang.

² *La Jambe d'or* et *la Goulue* (mieux vaudrait dire : *La Goule*) sont proprement des contes à faire peur. La chair de poule vous vient à les lire. Il me semble qu'ils seraient mieux à leur place dans le cadre des *Superstitions*.

ce conte ne soit composé de deux fragments, pris de ci de là et mal unis : *disjuncti membra*. Il aura perdu sa tête en courant et on l'aura remplacée à la légère, sans y regarder de trop près, comme faisaient les anciens pour les statues mutilées.

Dans *les Deux Jumeaux*, une fiction agréable qu'on retrouve à peu près partout, les incidents sont nombreux sans embarras, l'intérêt va croissant, la trame est forte et drue. L'ainé des frères s'est dévoué à sauver des dents d'un monstre à sept têtes une jeune fille qu'il a ensuite épousée : il est tombé dans un piège et va payer de sa vie son imprudente et généreuse action, quand le cadet, doué d'un sens plus fin, de plus d'*engin*,¹ comme disaient nos pères, le délivre, et bien que sa belle-sœur ait été dupe jusqu'au bout de leur étrange ressemblance, la lui rend pure et respectée. — En lisant *les Deux Filles*, on croit lire le *Petit Poucet*, mais l'analogie n'est qu'au début. Au lieu de l'ogre et des sept frères, c'est une dame riche à millions et deux sœurs dont l'une est jolie et modeste, chose rare, dont l'autre, laide comme le péché et glorieuse comme un pou; vendrait son âme pour un collier d'or. A la suite d'incidents bizarres, pour lesquels nous renvoyons à l'ouvrage, la dame est appelée à leur faire justice. Elle donne à la jolie de fins bijoux et un prince charmant, à l'autre, avec de grossiers bijoux, « un ivrogne qui la bat vingt fois par jour. » — Il y a un peu de *Geneviève de Brabant* dans *la Gardeuse de Dindons*, il y a de *Cendrillon* plus encore, les méchantes sœurs, par exemple, et les mignonnes pantoufles; mais on y retrouve, ce qui est moins prévu, à peu près l'exposition du *Roi Lear*. Voilà Shakespeare plus que jamais convaincu d'avoir eu d'intimes rapports avec la Muse populaire. Admirez les chefs-d'œuvre d'où qu'ils viennent; et Dieu soit loué de tout!

Les *Récits* sont assez gais et généralement courts. Il y en a cinq : *la Méchante femme*, *l'Aveugle*, *le Méchant homme*, *les Deux présents* et *le Curé avisé*. Je ne parlerai que de celui-ci dont la donnée vraiment piquante rappelle celle du *Mege de Cucugnan*, publiée dans

¹ Il est à noter que dans les contes, les traditions de tous les peuples, c'est d'ordinaire le plus jeune d'âge, aussi le plus jeune ou le plus pauvre d'esprit, l'imhécile, *lou fat*, comme disent nos paysans, qui se tire le plus aisément d'embarras et qui en tire les autres. Il a comme un don de seconde vue qui l'avertit des périls cachés et lui permet de voir à temps la *planche de salut*.

l'Almanach Provençal de 1868 et dont notre ami M. Goux a fait une imitation en vers où se retrouvent ses meilleures qualités. — La sécheresse grille tout dans la paroisse où le récit nous transporte. Les marguilliers; un dimanche, avant la messe, s'en vont à la sacristie : Faites pleuvoir, M. le curé, ou nous sommes tous perdus! — Tout à l'heure, je consulterai le peuple, répond bienveillamment le recteur; — et en effet, au prône, il monte en chaire : Mes frères, on demande de la pluie et je conviens qu'il ne serait pas trop tôt. J'ai une prière qui l'amènera aujourd'hui même, mais à condition que vous soyez tous d'accord. Voyons, voulez-vous que je la dise? — Pas aujourd'hui, font les garçons, elle gâterait la promenade. — Demain alors? — Pas demain, M. le Curé! nous lavons la lessive, font les femmes. — Et mercredi? — C'est jour de foire, disent les fillettes. — Bref, aucun jour n'est agréé et le curé, riant sous cape : Ma prière, je vous l'ai dit, n'a de vertu que si vous êtes d'accord. En attendant que cela vienne, laissez le bon Dieu faire à sa guise.

Comme la seconde division, la troisième contient cinq morceaux, *l'Homme aux dents rouges*, *l'Homme blanc*, *le Voyage de Notre Seigneur*, *l'Homme prisonnier dans la lune* et *le Jeune Homme châtié*. Le premier se signale à l'attention par la précision saisissante des détails et l'espèce de vague lueur qu'il projette sur la vie future. C'est, à vrai dire, une vision fantastique du monde extra-terrestre, comme en eut le ^{xiii}^e siècle, une de ces fictions pieuses, si populaires en ce temps de foi, dont la descente du chevalier Owen et celle du moine d'Evesham dans le trou de Saint-Patrick sont ou paraissent être le type primitif.¹ Des quatre autres, les plus remarquables sont *le Voyage de Notre Seigneur*, groupe de menus faits légendaires inspirés vraisemblablement des Evangiles apocryphes, et *le Jeune homme châtié*, composition un peu grossière au début, pleine, au dénouement, d'austère grandeur et qui rappelle la manière dont le moyen-âge entendait et pratiquait l'expiation des grands crimes.

Une collaboration précieuse, celle de M. R. Koelher, bibliothécaire de Weimar, ajoute singulièrement à l'intérêt de l'ouvrage dont j'essaie de rendre compte. Ce maître en mythographie, ce commentateur juré des traditions populaires, comme dit quelque part M. Gaston

¹ Voir *le Monde enchanté* par F. Denys, pages 158 et 280; et *la Grande Chronique de Mathieu Paris*, traduction Huillard-Bréholles. (T. II, p. 247.)

Paris, a écrit pour M. Bladé, pour les lecteurs plutôt des Contes agénais, une série de notes et de gloses qui éclairent ces humbles traditions et leur créent un vif relief. En les comparant à leurs analogues de tous les pays et de tous les temps, il en fait saillir et jaillir les similitudes et les dissemblances avec une abondance et une sûreté d'information, qui étonnent même les initiés. La somme d'efforts et de temps que représente une si complète assimilation des sources donne la mesure de la valeur historique et littéraire, psychologique aussi dirais-je volontiers, de ces contes, fables et *autres sornettes*, à qui notre La Fontaine¹ doit le plus pur de sa gloire. Une autre preuve aussi, de leur importance, c'est que M. Gaston Paris, le jeune et éminent professeur du Collège de France, a voulu être, en notre langue, l'interprète de M. Koelher, comme il l'était, si heureusement déjà, du grand romaniste Diez.

M. Bladé a dédié son Recueil à M. Philippe Tamizey de Larroque. Ce nom si connu, si justement sympathique, lui portera-t-il bonheur ? Je fais plus que l'espérer.

AD. MAGEN.

¹ On prétend dire uniquement que le titre principal de La Fontaine ce sont ses *Fables*, admirable et originale mise en œuvre de traditions populaires vieilles presque comme le monde.

L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

ET LE DUC D'ÉPERNON.

(Suite)¹

D'Épernon fit engager les curés de Bordeaux à se rendre dans son hôtel de Puypaulin, à huit heures du matin, le dimanche, six novembre, jour où devait se célébrer l'oraison des quarante heures, pour conférer avec lui sur des affaires « qui intéressaient le service du roi ;² » c'est-à-dire en réalité pour les consulter ou les faire expliquer sur la sentence d'excommunication. Les ecclésiastiques ainsi appelés, s'empressèrent d'en donner avis à l'Archevêque, en lui faisant observer qu'à l'heure indiquée par le Gouverneur, ils étaient obligés de célébrer la messe dans leurs paroisses respectives. En apprenant cette convocation, le Prélat envoya l'archidiacre de Saint-André, le sieur Miard, ses vicaires généraux, et les curés de Sainte-Eulalie et de Puypaulin, auprès du duc pour lui dire : que les membres du clergé ne pouvaient s'assembler que par son ordre, même quand il s'agissait du service du Roi, car alors Sa Majesté chargeait les évêques de convoquer le clergé ; qu'il était prêt à se conformer à ces règles, si le duc lui faisait connaître l'objet de la réunion projetée.³

On comprend combien dut être hautaine et violente, en présence d'une pareille demande, la réponse du Gouverneur ; il déclara à Miard et aux autres : qu'il n'était pas obligé de rendre compte de ses actions à l'Archevêque ; que si les ecclésiastiques ne se rendaient pas chez lui à l'heure indiquée, il les obligerait tous à venir, et qu'il savait très bien ce qu'il avait à faire.⁴

¹ Voir les livraisons de Février et de Mars.

² Archives de l'Archevêché ; *idem*, collect. Brienne, folio 17.

³ Archives de l'Archevêché ; *idem*, collect. Brienne, folio 17.

⁴ *Idem*. *idem*.

Ces paroles ayant été rapportée à Henri de Sourdis, il affirma avec plus de force encore, qu'il avait seul le droit de donner des ordres aux curés même pour le service du Roi, « qui ne demandait au clergé que des prières et des prédications », ajoutant : qu'à ce moment du reste l'heure de célébrer le service divin était venue ; en conséquence il renvoya les prêtres pour procéder à cette célébration, avec défense de se réunir en assemblée chez le Gouverneur, sous peine d'excommunication, les autorisant cependant à y aller chacun en particulier, pourvu qu'ils revinssent lui faire connaître ce que voulait le Gouverneur, afin qu'il pût leur tracer la conduite qu'ils auraient à tenir.¹

D'Epernon n'insista pas sur l'heure de la réunion, à cause des messes, mais vers midi, il envoya ses gardes chez les ecclésiastiques convoqués en leur ordonnant de les amener chez lui. Plusieurs refusèrent de se rendre, quelques-uns cependant répondirent à l'invitation. — Le duc leur exposa : qu'il les avait mandés pour avoir leur opinion sur la sentence d'excommunication prononcée contre Naugas, sentence qu'il croyait nulle, les priant de réfléchir à cet égard, et d'étudier la question pour lui donner leur avis, décidé qu'il était, si la sentence était valable, d'en appeler au Pape.²

Quelques moments avant cette réunion qui, dans la pensée du duc, devait amener une division entre l'Archevêque et son clergé, un fait d'une extrême gravité s'était passée dans l'église des Récollets. — Vers dix heures du matin, d'Epernon s'y était transporté, avec Naugas et ses gardes, pour assister à une messe que devait célébrer le sieur Contensous, son aumônier. — A peine fut-il entré dans la chapelle, que le père Sébastien Solé, vicaire du couvent, alla le joindre et lui demanda si les gardes qui l'avaient suivi, n'étaient pas au nombre de ceux excommuniés par l'Archevêque ; d'Epernon lui répondit : qu'aucun de ses gardes n'avait été excommunié ; s'adressant alors à Naugas, le religieux l'engagea à sortir et à ne pas assister à la messe. Naugas lui dit : qu'il n'était pas venu pour entendre la messe, mais seulement pour accompagner le Gouverneur, son maître. — Cette double déclaration du duc et de son lieutenant détermina le vicaire et les autres religieux à se retirer dans l'intérieur du couvent.³ En

¹ Archives de l'Archevêché et collect. Brienne, folio 18. — ² *Idem*.

³ Archives de l'Archevêché.

apprenant cette nouvelle infraction commise par le Gouverneur à la sentence d'excommunication, l'Archevêque défendit aux Récollets de continuer les offices divins, dans la journée, et notamment de chanter les vêpres ; il consentit néanmoins à lever cet interdit, lorsque les religieux lui eurent démontré que c'était contre leur gré et leur volonté que l'aumônier s'était emparé d'un autel pour y célébrer la messe ; il leur enjoignit toutefois de faire sortir les excommuniés de leur église, s'ils s'y présentaient encore, pendant les services religieux, sinon de les cesser, ainsi qu'il le leur avait déjà ordonné.¹ En même temps, il manda, par l'intermédiaire du père gardien des Capucins, l'aumônier Contensous qui avait célébré la messe, en présence des excommuniés, malgré la protection des Récollets. — Contensous ne se présenta pas. Le Prélat lui envoya de nouveau divers membres du clergé, au nombre desquels se trouvait le curé de Puypaulin, pour l'engager encore à se rendre à l'archevêché. Contensous lui répondit : que, depuis plus de huit jours, le Gouverneur lui avait défendu d'aller chez l'Archevêque, quelque ordre qui lui fût donné à cet égard, et que, sans cette défense, il aurait déféré à l'invitation qu'il avait reçue. — L'Archevêque le menaça immédiatement de le suspendre ou de lui interdire la célébration de la messe.² C'était le sept novembre.

Le lendemain, huit novembre, Contensous fit signifier à l'Archevêque, un acte dans lequel il disait : qu'il était de son devoir, en sa qualité d'aumônier du Gouverneur, de célébrer la messe quand celui-ci le lui ordonnait, et en présence de tels gens qu'il lui plaisait d'amener ; qu'il pouvait se faire par suite que Naugas et les gardes qu'on prétendait être excommuniés, fussent de ce nombre, mais qu'il ne saurait être blâmé pour cela, d'abord parce qu'il n'examinait jamais quelles étaient les personnes qui assistaient à sa messe, et, en second lieu, parce qu'il ne pouvait, lui simple serviteur, donner des ordres à son maître ; qu'il lui était d'ailleurs impossible de supposer que le duc, si religieux et si rempli de piété, voulût souffrir, dans l'église, un pareil scandale que l'assistance d'hérétiques et d'excommuniés au service divin ; que, dans cette situation, il ne pensait pas qu'il pût être frappé d'une suspension ou d'une interdiction quelconques, alors surtout que feu M^{or} le cardinal de Sourdis l'avait

¹ Archives de l'Archevêché. — ² *Idem*.

canoniquement ordonné, et autorisé à exercer le saint Ministère; que, si cependant Monseigneur voulait passer outre, il protestait d'en appeler devant tels juges que de droit, et que même s'il existait quelque acte préparatoire de la suspension ou de l'interdiction, il déclarait en appeler formellement.¹

Il est incontestable qu'en agissant ainsi, l'aumônier n'était que l'instrument du Gouverneur désireux de créer des embarras à l'Archevêque, qui n'hésita pas du reste à déclarer au bas de cet acte : que les permissions accordées à Contensous par le cardinal de Sourdis et dont il se prévalait, étaient sans valeur et sans effet, depuis la mort de ce Prélat; mais qu'au besoin il les annulait, ainsi que toutes celles qu'il pouvait tenir soit de lui-même Archevêque, soit de ses promoteurs, jusqu'à ce qu'il eût comparu devant lui; et que, dans le cas où il n'obéirait pas, il serait procédé contre lui-même.²

Pendant l'échange de ces significations du huit novembre, il intervenait, le même jour, chez le Gouverneur, une réunion d'ecclésiastiques, réunion dont les conséquences devaient mettre le comble aux difficultés qui existaient déjà entre l'Archevêque et lui; mais avant d'exposer cette partie du débat, il est nécessaire de faire connaître la suite des contestations soulevées par l'aumônier.

Le neuf novembre, Contensous répéta dans un autre acte notifié à l'Archevêque, ce qu'il avait déjà dit aux promoteurs et au curé de Puypaulin, à savoir : que s'il ne s'était pas rendu aux diverses invitations qu'il avait reçues, c'était à cause de l'interdiction qui lui en avait été faite, malgré ses prières, par le duc, ajoutant que dès que le Gouverneur lui en aurait donné l'autorisation, il se présenterait auprès de Monseigneur, et lui communiquerait les permissions à lui données par le cardinal de Sourdis et ses promoteurs; qu'en attendant il persistait de plus fort dans les protestations signifiées la veille.³

Indigné d'une pareille insubordination, l'Archevêque répondit encore au bas de l'acte : que si Contensous avait le sentiment du ministère sacré qu'il remplissait, il saurait qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et que, par suite, sans tenir aucun compte des défenses du Gouverneur, il aurait dû se rendre aux invitations qui lui

¹ Archives de l'Archevêché, et collect. Brienne, fo 21 et suiv. — ² *Idem*.

³ Archives de l'Archevêché et collect. Brienne, fo 24.

avaient été adressées ; que ne l'ayant pas fait, il le déclarait *réfractaire, contumax, désobéissant*, et que jusqu'à ce qu'il eût obéi, il lui interdisait de plus fort de faire aucune fonction ecclésiastique dans le diocèse, aux peines de droit, révoquant, comme il l'avait déjà fait, toutes les permissions qui lui avaient été données par ses prédécesseurs et par lui.¹

Naugas, de son côté, faisait signifier, le même jour, à l'Archevêque un acte d'appel comme d'abus, dans lequel après avoir rappelé : que déjà le 30 octobre, sur la menace d'une excommunication, il aurait protesté contre cet acte de rigueur en en appelant comme d'abus et en demandant à fournir des explications avant que l'excommunication ne fût publiquement dénoncée, mais que le Prélat, sans tenir compte de la protestation, ayant publiquement dénoncé cette excommunication, le premier novembre, dans toutes les églises et maisons religieuses de la ville, il déclarait, tant en son nom, qu'au nom des gardes frappés comme lui, en appeler au Saint Siège, l'excommunication ne pouvant pas être prononcée contre lui sans qu'il eût été préalablement entendu.² L'Archevêque répliqua immédiatement : qu'il n'avait connu le prétendu acte d'appel de Naugas que par la déclaration qui lui en avait été faite, dans une notification faite, au nom des jurats, le 30 octobre précédent ; qu'usant de mansuétude (car il n'avait eu recours au glaive spirituel qu'avec le plus grand regret) il avait, dans sa réponse, offert de donner l'absolution à Naugas et à ses complices s'ils voulaient reconnaître leurs fautes ; que loin d'agir ainsi, Naugas et les gardes frappés comme lui, s'étaient présentés, le deux novembre, dans l'église Saint-André, pendant que l'Archevêque donnait le sacrement de confirmation, témoignant ainsi du peu de considération qu'ils avaient pour les décisions de l'Eglise ; qu'ils persistaient même dans de pareils sentiments, car au lieu de se repentir, ils l'outrageaient dans leur acte d'appel, et, qu'à ces nouvelles injures, il ne répondrait qu'en priant pour eux, et en les exhortant à reconnaître leurs fautes.³

C'était d'Épernon qui avait dicté ces actes d'appel à Contensous et à Naugas, et pendant qu'on les signifiait à l'Archevêque, il n'était pas lui-même resté inactif.

¹ Archives de l'Archevêché et collect. Brienne, n° 25.

² *Idem* et collect. Brienne, n° 25. — ³ *Idem* et collect. Brienne, n° 27.

.V

On sait qu'il avait convoqué les divers membres du clergé, dans son palais de Puypaulin, pour le dimanche 6 novembre, à 8 heures du matin, réunion qui ne put pas avoir lieu, à la suite des défenses promulguées par l'Archevêque. La plupart des ecclésiastiques ne se rendirent même pas dans l'après-midi de ce jour, s'excusant sur les ordres de l'Archevêque, et ceux qui se présentèrent chez le Gouverneur n'entendirent que quelques déclamations sur l'excommunication dont ses gardes avaient été frappés, et sur le projet qu'il manifesta d'en appeler au Saint Père. Il paraissait même ne vouloir y donner aucune suite, mais lorsque l'Archevêque menaça Contensous de lui retirer tous pouvoirs, et même de l'interdire, il appela de nouveau, le 8 novembre, dans son hôtel de Puypaulin, quelques docteurs en droit canon et plusieurs religieux. Les Jésuites ne furent pas convoqués, les Pères de la Merci ne se rendirent pas à l'invitation. On ne comptait donc à cette réunion que des *Carmes déchaussés*, des *Récollets*, des *Franciscains*, des *Feuillants*, des *Augustins*, des *Capucins*, des *Dominicains* et des *Carmes*. Si aucun membre du Parlement n'était présent, on y voyait du moins les jurats. — Après avoir entretenu chaque religieux en particulier, d'Epéron chargea le jurat de La Roche de faire connaître à l'assemblée les faits qui avaient motivé cette convocation. — De La Roche donna lecture d'un long mémoire, dans lequel étaient exposés tous les événements que nous venons de raconter, et, quand cette lecture eut été terminée, le duc interpella les diverses personnes qui assistaient à la réunion, pour savoir : 1° si l'excommunication prononcée contre ses gardes était valable; — 2° si elle pouvait l'atteindre personnellement, les autorisant même, s'ils avaient besoin de réfléchir et de méditer sur ces questions, à renvoyer leur réponse à un autre jour.

Les Carmes déchaussés repartirent sur le champ : que l'excommunication ne le regardait pas personnellement puisqu'il n'était pas nommé dans la sentence et qu'il venait de déclarer, par l'organe de La Roche, que si des violences avaient été exercées par Naugas, c'était contre sa volonté et ses intentions. — Le Père définitiveur des Récollets protesta qu'il n'avait pas à juger les actes de son Archevêque ; le Père Brunon, gardien du couvent de la régulière observance de Saint-François, tint, dans le même sens, un langage beaucoup plus éner-

gique. — Un religieux Feuillant opina : que la sentence d'excommunication ne portant pas le nom du duc, celui-ci pouvait communiquer avec les fidèles, mais qu'il n'en était pas de même pour Naugas et les autres gardes excommuniés. — Le prieur des Augustins estima : que si Naugas et les gardes avaient agi avec violence, ils avaient encouru l'excommunication, mais qu'il n'en était pas de même si, comme le duc et le jurat La Roche venaient de l'affirmer, le lieutenant des gardes n'avait pas manqué au respect qu'il devait à l'Archevêque. — Tel fut aussi l'avis du Père Naudenot, correcteur des Minimes, du prieur du couvent de N.-D. des Carmes, du Père Archambaud, Dominicain, du Père Grégoire, gardien des Capucins, et des trois docteurs en droit canon.¹

Ces diverses opinions qui, à part celles exprimées par le définiteur des Récollets et le gardien du couvent de Saint-François, n'étaient peut-être pas dictées par un véritable esprit d'indépendance, ne présentaient du reste aucune importance, et dépendaient d'une appréciation de faits dont d'Epéron ne pouvait pas se constituer le juge. Cependant, immédiatement après l'expression de ces divers avis, il se hâta de rédiger une ordonnance, où, après avoir signalé, à son point de vue, tous les faits déjà connus, et déclaré que l'assemblée qui venait de se tenir chez lui considérait la procédure de l'Archevêque *injuste, sans fondement* et même *hardie et scandaleuse* (ce qui était complètement inexact), il annonçait : que le lieutenant de ses gardes avait relevé appel de la sentence d'excommunication, que notification de cet appel serait faite à toutes les maisons religieuses de la ville, et publiée à son de trompe, afin que cet appel ne fût ignoré de personne, et que le peuple pût librement et sans scrupule de conscience, *vivre, tracter et converser*, avec le lieutenant de ses gardes, et autres personnes comprises dans la sentence d'excommunication.²

Cette ordonnance fut publiée le 9 novembre, mais ne parvint à la connaissance de l'Archevêque que dans la matinée du dix. — A l'heure où elle lui était remise, il recevait aussi la visite du Père Eyraud, Récollet et définiteur de la province de Guyenne, qui venait lui annoncer que, malgré la protestation de tous les religieux du couvent,

¹ Archives de l'Archevêché. — Déclarations écrites de ces Religieux.

² Archives de l'Archevêché. — Et *Mercur* français.

Contensous avait célébré la messe dans leur chapelle, en présence de Naugas et des autres gardes du duc, prétendant qu'en agissant ainsi il ne faisait que se conformer aux ordres de son maître, et qu'il s'était déjà pourvu auprès du Saint Siège ; que tel avait été aussi le langage du Gouverneur, déclarant : qu'il avait assez souffert, et voulant rester dans l'église, ce qu'il avait fait, malgré les supplications du commandeur de La Hillière ; qu'alors tous les religieux se seraient retirés, pendant que l'aumônier aurait célébré la messe, en présence des gardes excommuniés, lesquels avaient placé leurs mousquets contre les murailles et gardé leurs chapeaux sur la tête.¹ Tout cela fut confirmé par l'arrivée des promoteurs et autres ecclésiastiques qui racontèrent le même événement.²

Il était impossible d'accumuler plus de provocations et d'outrages à l'égard du Prélat ; aussi il prononça l'interdiction de Contensous, avec défense de célébrer la messe, et de remplir aucune fonction de son ordre.³ En même temps, il faisait signifier aux jurats un acte, dans lequel il disait : qu'il venait d'apprendre que, la veille, vers quatre heures du soir, ils avaient publié une ordonnance du Gouverneur relative aux intérêts de l'Église, qu'il lui importait de savoir d'abord ce que renfermait cette ordonnance ; en second lieu : 1° si les trompettes de la ville assistaient à cette publication ; 2° si les jurats eux-mêmes y étaient présents ; 3° si cette publication avait été faite par eux spontanément, ou à la suite d'une délibération prise en commun ; et leur faisait sommation d'avoir à répondre à ces questions, et à lui donner copie de l'ordonnance.⁴

Le jurat de la Roche auquel cet acte fut notifié, le 10 novembre avant midi, répondit : que l'ordonnance à laquelle l'Archevêque faisait allusion avait été rendue par le Gouverneur, avec l'assentiment de la plupart des Ordres réguliers de la ville et des docteurs en droit canon ; qu'ils l'avaient faite publier par son ordre ; que ses collègues n'avaient pas dû y assister, car ce n'était pas l'usage.⁵ Quelques heures plus tard, copie de l'ordonnance fut donnée à l'Archevêque. — Après en avoir pris connaissance il convoqua à l'archevêché, pour trois heures de relevée, les supérieurs des

¹ Archives de l'Archevêché, collect. Brienne, fo 28. — ² *Idem*.

³ Collect. Brienne, fo 30. — ⁴ Archives de l'Archevêché. — ⁵ *Idem*.

maisons religieuses, et tous ceux qui avaient assisté, le 8 novembre, à l'assemblée qui avait eu lieu chez le Gouverneur.¹

Rien ne saurait peindre l'irritation du duc à cette nouvelle, car nul ne savait mieux que lui qu'aucune décision sérieuse n'avait été prise, dans cette assemblée, et que surtout rien de ce qui avait été dit n'autorisait le fond ou les termes de son ordonnance. — On s'empressa, en conséquence, d'en rendre une nouvelle où, après avoir déclaré : qu'une réunion devant avoir lieu, le même jour, à l'archevêché, « non pas pour s'occuper de matières intéressantes la religion, mais dans le but de semer le désordre et la confusion dans la ville, et de troubler ainsi la tranquillité publique, » il défendait à toutes personnes, de quelque condition ou de quelque qualité qu'elles fussent, d'assister à aucune assemblée extraordinaire à l'archevêché, sans sa permission, si ce n'est aux ecclésiastiques et religieux de l'observance, Récollets et Jésuites, que l'Archevêque avait coutume de consulter pour régler la discipline ecclésiastique.² Non content de cette interdiction il envoya le chevalier et les soldats du guet autour de l'archevêché, afin d'empêcher toutes personnes, à l'exception de celles désignées dans son ordonnance, d'y pénétrer, et, avec mission de lui amener celles qui désobéiraient, ou opposeraient de la résistance.³

Cet ordre fut exécuté, et, vers midi, le palais de l'Archevêque était complètement investi par le chevalier du guet et les gardes de la ville, qui formaient une haie allant de la cathédrale à l'archevêché.⁴ S'il fallait en croire Girard,⁵ cette double mesure n'aurait été prise par le Gouverneur qu'à la demande des ecclésiastiques mandés qui redoutaient la colère et les reproches d'Henri de Sourdis. — Rien, dans les documents qui ont passé sous nos yeux, ne justifie une pareille allégation sur laquelle d'Epernon a lui-même gardé le silence, et qui évidemment est de l'invention de son biographe. Quoi qu'il en soit, les religieux qui se présentèrent au palais archiépiscopal furent éconduits. — Le président Lalanne s'y trouvait dans ce moment ; il avait fait, dès le début de la querelle, les plus louables efforts pour amener une conciliation, et deux jours

¹ Collect. Brienne, f° 34, et Archives de l'Archevêché.

² Archives de l'Archevêché et *Mercur* français. — ³ Collect. Brienne, f° 34, et Archives de l'Archevêché. — ⁴ *Idem*. — ⁵ Girard, page

auparavant il exprimait au Garde-des-sceaux tous ses regrets d'avoir échoué.¹ Aussi fut-il vivement impressionné, en quittant l'archevêché, à l'aspect de la troupe armée qui l'entourait. Il se rendit sur le champ chez le président Daffis pour l'instruire de ce qui se passait ; Daffis, accompagné de son collègue et du conseiller Saint-Avit, se mit à la recherche du Gouverneur que la rumeur publique disait être au couvent des Minimes, pour l'engager à faire retirer les troupes des abords de l'archevêché. — D'Epernon n'y était pas, mais ils apprirent là qu'Henri de Sourdis venait de convoquer le Chapitre de Saint-André pour délibérer sur la conduite à tenir en présence du nouvel acte du Gouverneur. — Aussitôt ils envoyèrent le conseiller Saint-Avit auprès de l'Archevêque pour l'engager à ne prendre aucune décision jusqu'à ce qu'ils eussent vu le duc d'Epernon, et se rendirent eux-mêmes au couvent des Capucins où on leur avait dit qu'il se trouvait.² Leurs instances furent vaines, le duc refusa d'accéder à leur demande, en leur disant : qu'il avait placé le chevalier du guet et les archers de la ville autour de l'archevêché, pour empêcher les assemblées séditieuses qui s'y tenaient. — Les deux présidents se retirèrent alors chez M. Daffis où le conseiller Saint-Avit ne tarda pas à les rejoindre et leur apprit, qu'en présence des mesures ordonnées par le Gouverneur, l'Archevêque s'était décidé à aller chercher dans leurs couvents les religieux mandés par lui, et que déjà un grand désordre se manifestait sur la place Saint-André.³

Cette dernière ordonnance du Gouverneur ne fut connue d'Henri de Sourdis que lorsque déjà son palais était investi par les soldats du guet. On convoqua immédiatement le Chapitre de Saint-André dans l'église métropolitaine, pour délibérer. — Pendant la tenue de cette conférence, on vint lui dire : que des violences étaient exercées contre le supérieur des Jésuites et le supérieur de l'ordre de la Merci. — Il se transporta sans retard, dans ces deux maisons, accompagné par Gaspard de Lude, évêque d'Agen, et un grand nombre d'autres ecclésiastiques. Au retour de cette double visite, et au moment où il arrivait sur la place Saint-André, il se trouva face à face avec le Gouverneur, suivi de ses gardes armés, du capitaine du

¹ Archives de la Gironde, tome , page 490.

² Registres secrets du Parlement de Bordeaux. Séance du 11 novembre 1633.

³ *Idem.*

guet, de quelques gentilshommes, notamment du commandeur de La Hillière, du marquis de Flamarens et du comte de Maillé. En apercevant l'Archevêque, d'Epéron se laissant emporter par l'irritation qui l'animait, s'avança vers lui, et lui dit d'un ton furieux : « Vous voilà, impudent qui faites toujours des désordres.¹ » L'Archevêque se borna à lui répondre qu'il remplissait les devoirs de sa charge. « Vous êtes un insolent, ajouta le duc, un brouillon et un » méchant, je ne sais qui me tient que je ne vous mette sur le » carreau » et, au même instant, il lui donna trois coups de poing sur l'estomac, le repoussa rudement, jeta son chapeau et sa calotte par terre, et le frappa enfin de nouveau sur les lèvres et sur le nez.² L'Archevêque lui déclara aussitôt : qu'il était excommunié pour l'avoir frappé ainsi : d'Epéron s'écria qu'il en avait menti, et qu'il ne savait ce qui l'empêchait de le bâtonner. « Frappes, tyran, lui dit » alors l'Archevêque, tes coups seront autant de roses et de fleurs » que tu répandras sur moi ; — tu as puissance sur mon corps tant » que tu auras les armes du Roi à la main, mais sur mon âme, mon » esprit et mon cœur, tu n'en as point, car elles me sont données » pour conduire mon peuple ; et je te dirai encore une fois de la » part du Dieu vivant que tu es excommunié.³ » A ces mots, plus furieux que jamais, d'Epéron donna plusieurs coups de bâton à l'Archevêque, pendant que le commandeur de La Hillière et le comte de Maillé s'interposaient entre eux.⁴ Le duc n'en continua pas moins à outrager l'Archevêque en lui disant : que s'il n'était de son caractère, il le mettrait sur le carreau.⁵ Puis se tournant vers l'évêque d'Agen, il l'interpella pour savoir comment il se trouvait là.⁶ Gaspard de Lude lui répondit : qu'il était à Bordeaux pour les affaires de son diocèse, et qu'assistant son Archevêque, il ne devait compte de ses actions qu'à lui seul.⁷ En attendant, le commandeur de La Hillière entraînait l'Archevêque dans l'église Saint-André ;⁸ durant cette scène d'une violence inqualifiable, une mêlée avait eu lieu, les gardes du Gouverneur avaient imité leur maître et frappé les gens de l'Archevêque jusqu'à effusion de sang.⁹ Le sieur de Gaucour, prieur

¹ Archives de l'Archevêché, narration de l'Archevêque et Collect. Brienne, f° 35.

² Registres secrets du Parlement ; information et déposition des témoins.

³ Registres secrets, information et déposition des témoins. — ⁴ *Idem*, déclaration des témoins. — ⁵ *Idem*. — ⁶ *Idem*. — ⁷ Archives de l'Archevêché, narration de l'Archevêque. — ⁸ Registres secrets, dépositions des témoins. — ⁹ *Idem*.

de Monravel , neveu du Prélat, qui portait sa croix , fut dangereusement blessé , et un soldat des gardes brûla , à l'aide de la mèche de son serpentín, la barbe d'un des promoteurs placé à côté du Prélat.¹ Dès que ce dernier fut entré dans l'église , il fit chanter le *Pange Lingua* , adora le Saint-Sacrement qu'il transporta dans sa chapelle , après avoir prononcé l'excommunication du duc d'Epéron.²

C'est sans doute à cet événement que voulait faire allusion le conseiller de Saint-Avit, lorsqu'il avait rejoint les présidents Daffis et Lalanne, et leur avait parlé des désordres qui éclataient sur la place Saint-André. L'outrage avait atteint en effet les dernières limites de la violence. Le président Daffis s'empessa d'assembler quelques conseillers, et se rendit avec eux, auprès de l'Archevêque, pour lui témoigner toute la peine qu'éprouvait la Compagnie, qui professait la plus haute considération pour sa personne, des actes dont il venait d'être victime. Henri de Sourdis les remercia de leur démarche, et leur demanda justice et réparation.³ En sortant de l'archevêché, les membres du Parlement trouvèrent encore les archers du guet dans la rue de l'Hopital : le président Daffis les ayant interpellés pour savoir ce qu'ils faisaient-là, ils déclarèrent qu'ils y étaient par ordre du Gouverneur ; sur le conseil qu'il leur donna de se retirer, ils répondirent qu'ils allaient faire demander des instructions. — Réunis chez le président Daffis, les divers magistrats décidèrent : qu'en présence de la gravité de cette affaire, et de l'interdit que l'Archevêque voulait jeter sur la ville de Bordeaux, le Parlement tiendrait une séance le lendemain 11 novembre, quoique ce fût le jour de la Saint-Martin. Ils envoyèrent en même temps une députation composée des présidents Daffis et Lalanne, du sieur Raganeau et du sieur Saint-Avit, conseillers, chez le Gouverneur, pour l'engager à être prudent et à éviter de nouveaux désordres, lui annonçant, du reste, que la Cour allait faire connaître au Roi les derniers événements qui venaient d'avoir lieu. D'Epéron leur dit : qu'il suivrait leurs conseils, mais qu'il n'avait pas offensé l'Archevêque ; que seulement l'ayant rencontré et salué, et voyant que le Prélat n'ôtait pas son chapeau, il le lui aurait enlevé et remis presque en même temps, en lui déclarant : « Vous seriez bien aise que je vous frappe, j'honore trop votre caractère pour cela. »⁴ Sans s'arrêter à ce langage, qui, pour la députa-

¹ Déclarations des témoins. — ² Narration de l'Archevêque.

³ Registres secrets du Parlement, séance du 11 novembre 1633. — ⁴ *Idem*.

tion, n'était pas l'expression de la vérité des faits, elle se rendit à l'archevêché rejoindre le président Dubernet et le procureur général de Pontac qui étaient allés s'y établir jusqu'au départ des archers, et fit part au Prélat et aux personnes qui l'entouraient des intentions qui venait de manifester le Gouverneur. L'Archevêque offrit immédiatement de se retirer et de quitter Bordeaux, jusqu'à ce que satisfaction complète lui eût été donnée. Le président Dubernet et le procureur général de Pontac l'adjurèrent de ne pas abandonner son siège, lui promettant l'assistance et la protection du Parlement, et s'engageant à prévenir sans retard le Roi de l'attentat commis sur sa personne. A ce moment, et comme conséquence de l'interdit, toutes les églises de Bordeaux avaient fermé leurs portes en signe de deuil.

VI

Les échecs éprouvés par le duc d'Epéron, depuis qu'il était à Bordeaux, ne l'avaient pas empêché de conserver cet esprit de hauteur et de fierté qui avait jusque-là dirigé tous les actes de sa vie ; aussi il ne comprit pas tout d'abord la gravité des violences auxquelles il venait de se livrer. Il n'y attachait même aucune importance, malgré les observations des gentilshommes témoins de cette incroyable scène, et notamment du commandeur de La Hillière. Cependant le langage du Parlement et l'attitude de toute la population de Bordeaux qui, à l'exception de la jurade, avait été justement indignée de voir son Archevêque odieusement outragé, aurait dû l'arracher à de pareilles illusions. Le clergé surtout ne tarda pas à manifester combien était grande l'émotion qu'il en ressentait, et, dès le lendemain matin 11 novembre, quelques religieux présents à l'assemblée tenue le 8 novembre chez le Gouverneur, se présentèrent à l'archevêché pour fournir des explications sur ce qui s'était passé dans cette circonstance.¹ Avant de les entendre, l'Archevêque voulut convoquer les députés des Chapitres, les curés et les supérieurs des maisons religieuses, tant pour instruire sur les actes de la réunion de Puypaulin, que sur l'interdit encouru par la ville de Bordeaux.² Aucun obstacle ne fut apporté à cette con-

¹ Archives de l'Archevêché et collect. Brienne, n° 39.

² *Idem* et Collect. Brienne, n° 40.

vocation. Dès qu'ils furent assemblés, les divers membres du clergé demandèrent à l'Archevêque l'autorisation de se rendre au Parlement pour porter plainte, en leur nom, de l'attentat commis tant contre sa personne que contre leurs franchises et immunités. Cette autorisation leur fut accordée, et une députation, ayant en tête le théologal Grimaud, se rendit au palais.¹ Le Parlement était alors en séance, le procureur général faisait remarquer toute la gravité de l'événement dont s'occupait la Cour « car on n'en avait jamais vu de « pareil dans la province ² » et requérait : « qu'il plût à la Cour en « prévenir immédiatement le Roi, et lui faire connaître la vérité par « les registres qui en seraient dressés, ou par le témoignage des « personnes qualifiées qui avaient vu ce qui s'était passé ; qu'en « attendant la ville était dans la consternation, à cause de l'interdit « qui pouvait être jeté sur elle, et que, dans cette situation, il « appartenait 'au Parlement de supplier l'Archevêque de le lever. ³ » C'est au moment où le procureur général tenait ce langage, que se présentèrent les députés du clergé ; la Cour ordonna qu'ils fussent introduits : le théologal Grimaud prit la parole et compara l'église Saint-André, arrivant devant le Parlement triste et désolée, à Noémi se présentant autrefois devant les princes de son peuple, et leur disant de ne pas l'appeler Noémi, *id est pulchram, sed mara, id est amaram, quia sollicitudine replevit Dominus* ; que tel était en effet l'état de l'église Saint-André, dans laquelle la Compagnie était venue si souvent, et avec tant de piété, chanter les louanges de Dieu, et maintenant cette église était fermée « à cause des excès commis « contre la personne sacrée de Monseigneur, excès si publics que « toute la ville en retentissait de déplaisir et d'horreur ; » ajoutant : que comptant sur le Parlement qui tenait la place du Roi, le clergé s'adressait à sa justice et à son autorité afin qu'il voulût bien : « ouïr ses plaintes, en charger ses registres, et prononcer en sorte : « que l'honneur de l'église flétri par un tel outrage fût réparé, que « le service de Dieu fût rétabli, et que les ecclésiastiques pussent « en assurance offrir leurs prières et leurs sacrifices ordinaires, « pour la conservation du Roi, pour le public et en particulier pour « la Compagnie.⁴ »

¹ Archives de l'Archevêché et collect. Brienne.

² Registres secrets du Parlement. — Séance du 11 novembre 1633.

³ *Idem.* — Séance du 11 novembre 1633.

⁴ Registres secrets du Parlement. — Séance du 11 novembre 1633.

Le président Daffis répondit : que le Parlement venait de se réunir à l'effet de délibérer sur les faits objet de leurs plaintes, que le Roi allait en être informé, et que la Cour ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour y mettre ordre. — Un arrêt rendu aussitôt porta : « que le
« Roi serait averti de ce qui s'était passé, la veille, entre le Gouverneur
« et l'Archevêque, qu'il serait procédé, dans ce but, à l'audition des
« témoins présentés par le procureur général et ayant assisté à ces
« événements, que l'Archevêque serait supplié de ne pas prononcer
« l'interdit, ou de le lever s'il l'avait déjà prononcé, la Cour prenant
« sous sa protection et sous la sauvegarde du Roi, tous les ecclésiastiques avec défense de leur médire ou méfaire, sous les peines
« portées par les édits et ordonnances.¹ »

Un autre arrêt rendu immédiatement après celui-là, ordonnait que les jurats seraient mandés à la barre pour fournir des explications sur leur conduite.²

Le Parlement agissait avec énergie, mais sous l'empire d'un sentiment de justice et d'équité. Il était temps de mettre un terme à l'arbitraire et à la violence qui caractérisaient tous les actes du Gouverneur, et de faire comprendre aux jurats qu'ils manquaient à tous leurs devoirs, en devenant ses serviles complaisants. Ces deux arrêts furent immédiatement exécutés ; une députation, à la tête de laquelle se trouvait le président Dubernet, se transporta à l'archevêché pour obtenir la main-levée de l'interdiction, mais le Prélat ne consentit à le faire qu'en faveur de la chapelle du palais où il autorisa la célébration de la sainte messe, afin de remercier la Compagnie du zèle qu'elle montrait pour la défense de l'Eglise. — Les jurats se présentèrent, de leur côté, pour obéir à la décision qui les mandait : le président Daffis leur reprocha vivement d'avoir laissé ignorer au Parlement les ordres donnés par le Gouverneur au chevalier du guet d'investir l'archevêché, car si le Parlement eût été averti il aurait prévenu ces déplorables événements ; il ajouta qu'ils en étaient responsables, car ils avaient manqué à toutes les obligations qui leur étaient imposées.³ — Ils se retirèrent sans répondre.

Quand l'enquête à laquelle il fut procédé sur le champ, eut été terminée, le Parlement s'empressa d'envoyer au Garde-des-sceaux un rap-

¹ Registres secrets du Parlement, séance du 11 novembre 1633. — ¹ *Idem*.

² Registres secrets. Séance du 11 novembre 1633.

port « afin que Sa Majesté fût informée pour y apporter les remèdes
« convenables au repos des habitanz de ceste ville, et pour le rétablis-
« sement de l'exercice de nostre religion, et vous prions très humble-
« ment, nostre très honoré seigneur, y contribuer vostre pouvoir et
« aucthorité. Ce qu'attendant de vostre piété, de vostre zèle au pu-
« blicq, nous continuerons tous nos soings et tascherons de radoucir
« ces aygreurs autant qu'il nous sera possible, ainsi que nous avons
« faict à mesure que nous en avons recognues, et supplierons la
« divine bonté, etc., etc.¹ »

De son côté, l'Archevêque avait réuni le clergé pour avoir son avis sur la décision à prendre à la suite des événements de la veille, et notamment pour savoir s'il y avait ou non lieu à interdire. L'assemblée décida que vu la gravité de l'attentat commis contre la personne du Prélat et contre l'Eglise, les auteurs de cet acte avaient encouru l'excommunication, et qu'il fallait mettre en interdit les églises de Bordeaux et de Cadillac. Une sentence fut immédiatement rédigée dans ce sens ; après avoir rappelé tous les faits qui s'étaient succédés depuis le 27 octobre, et les outrages dont il avait été l'objet la veille, l'Archevêque déclarait : « le duc d'Epéron et tous ceux qui l'avaient
« assisté dans cet exécrable et inouï attentat, savoir les sieurs de
« Flamarens, Naugas, Montet avocat, Verdac capitaine du guet et
« de la ville, ensemble les soldats et gardes du duc d'Epéron et
« autres complices, adhérents et associés, avoir encouru les peines
« portées par les saints canons contre ceux qui mettent leurs mains
« violemment sur les personnes ecclésiastiques, » ce faisant, « il les
« excommunait et les dénonçait comme excommuniés, ordonnait
« que pour tels ils seraient publiés à tout le peuple pour les faire
« considérer comme membres étrangers à la sainte Eglise ; il dé-
« clarait pareillement que la ville et la cité de Bordeaux, ensemble
« la ville et le château de Cadillac appartenant au duc d'Epéron,
« avaient encouru l'interdit de droit, il ordonnait en conséquence
« que cet interdit serait gardé dans toutes les églises de ces deux
« villes, ainsi que dans toutes les chapelles et oratoires avec injonc-
« tions aux curés, vicaires et supérieurs des maisons religieuses de
« garder et faire garder l'interdit selon les saints décrets ; il excep-
« tait de cette mesure : 1^o la chapelle du Parlement, permettant

¹ Archives de la Gironde, t. III, p. 230.

« qu'une fois le jour, la Sainte Messe y fût célébrée à condition
« qu'aucun excommunié ou interdit n'y assistât, et que la porte fût
« fermée; 2° le cimetière de Sainte-Eulalie où il permettait d'ense-
« velir tous les corps des décédés pendant l'interdit; enfin il disait
« en terminant qu'il allait se plaindre au Pape et au Roi, et ordon-
« nait que la sentence fût publiée dans toutes les églises et dans tous
« les couvents, etc., etc. » — Ce qui fut fait le lendemain.¹

(*A continuer.*)

LOUIS DE VILLEPREUX.

¹ Archives de l'Archevêché et collection Brienne, fo 39 et suivant.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Nous touchons presque au terme du chômage littéraire, chers lecteurs, et le *Bulletin* de septembre est déjà moins pauvre que le précédent. Le moment est proche maintenant où l'abondance des documents recueillis ne nous infligera plus que l'aimable embarras du choix pour la composition de nos catalogues mensuels.

Voici même, aujourd'hui, un réveil heureux, celui des poètes :

Gustave Rousselot. — *Le Poème humain* (Dentu. — 1 vol. in-12).

Recueil sans originalité et de médiocre facture, auquel on devrait accorder cependant une mention honorable, si ce n'étaient de déplorables tendances et une manie réformatrice quelque peu grotesque.

Emile Dodillon. — *Les Ecolières* (Lemerre. — 1 vol. in-12).

L'excentricité la plus réaliste est le caractère dominant de la poésie, ou plutôt de la versification singulière de M. Dodillon. — Ceci est d'ailleurs de l'indulgence.

Occupons-nous vite des romanciers, des fantaisistes et des conteurs, et citons :

Charles Joliet. — *Les Filles d'enfer*. (Dentu, — 1 vol. in-12).

Cet ouvrage appartient au genre hybride appelé *roman de mœurs* parce que ses créations et ses types en sont ordinairement dépourvus. — Rien de colossal, du reste ni de merveilleux dans ce drame, et si n'était le style, ou plutôt le *brio* de l'auteur, *les Filles d'enfer* ne mériteraient pas la moindre présentation spéciale.

Elie Berthet. — *Les Oreilles du banquier*. (Dentu. — 1 vol. in 12).

Une histoire de brigands un peu tirée par les cheveux, mais ne manquant ni d'originalité, ni d'intérêt.

Fervacques. — *Mémoires d'un décafé*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Récit paradoxal et fantaisiste, où la verve essentiellement parisienne de l'auteur se donne libre carrière.

Fertiault. — *La Chambre aux histoires*. (Didier. — 1 vol. in-12).

Une contrefaçon du *Décameron*. Une série de dix histoires, dont la meilleure n'est peut-être pas un chef-d'œuvre, mais dont la moins bonne est encore estimable.

Voilà bien, croyons-nous, ce que notre liste peut fournir de plus recommandable et nous pouvons hardiment et sans trop d'injustice réunir en un seul faisceau tout le reste de nos citations :

Edouard Cadol. — *Rose, Splendeurs et misères de la vie théâtrale*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

H. de la Madelène. — *Les Amours d'Asnières*. (Sartorius. — 1 vol. in-12).

Eugène Chavette. — *La Chiffarde*. (Dentu. — 2 vol. in-12).

Gontran Borys. — *Finette*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Carle des Perrières. — *Les Figures de cire*. (Sartorius. — 1 vol. in-12).

Il y a lieu toutefois d'accorder une mention spéciale au volume suivant de Bénédic-Henry Révoil, un Nemrod presque célèbre :

La Saint-Hubert. (Sartorius. — 1 vol. in-12).

Un livre savoureux et tout d'actualité, auquel ne saurait manquer le succès.

Aujourd'hui, chers lecteurs, nous ne trouvons pas un seul livre d'Histoire à vous signaler, et la Science elle-même n'intervient que par un seul volume, de genre un peu vague, de l'ingénieux auteur des *Voyages extraordinaires* :

Jules Verne. — *Les Naufragés de l'air*. (Hetzel. — 1 vol. in-12).

C'est la première partie d'un ouvrage intéressant qui, sous le titre de *l'Île mystérieuse*, doit comprendre deux volumes distincts.

Il est fort inutile sans doute de s'appesantir sur la manière originale de M. Jules Verne. Les livres de ce vulgarisateur aimable ont une valeur et un attrait qu'il serait difficile de méconnaître.

Voici, chers lecteurs, un remarquable volume de voyage auquel on ne doit pas marchander l'éloge :

Louis Jacolliot. — *Voyage au pays des perles*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

C'est la deuxième partie, ou plutôt la suite et le complément d'un livre déjà vieux de plusieurs mois : *Voyage au pays des bayadères*.

L'auteur, qui sait voir, sait aussi parfaitement traduire ce qu'il voit dans un style clair, précis, naturel et plein de charmes. On ne saurait trouver à la fois une lecture plus attrayante et plus instructive que ces récits de voyage dans un pays merveilleux, où les splendides richesses de la nature dépassent les rêves de l'imagination la plus opulente.

Nous réservons toujours pour la fin, chers lecteurs, les œuvres exclusivement littéraires, dans l'acception exacte de ce mot, et nous avons deux volumes de ce genre à vous signaler aujourd'hui :

Théophile Gautier. — *Portraits contemporains*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Ceci n'est pas une œuvre inédite ; ce n'est même pas un livre.

Composé d'une série de portraits d'écrivains, de poètes et d'artistes, ce recueil sert uniquement à réunir et à classer une foule de pages délicieuses, dispersées d'abord dans les journaux et autres publications périodiques.

Dans ce volume, réellement digne d'ailleurs d'être classé parmi les meilleures œuvres de l'auteur des *Jeunes-France*, on remarque surtout une spirituelle autobiographie et une admirable étude anecdotique et littéraire sur Balzac.

Charles Louandre. — *Les Conteurs français après La Fontaine*. (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

C'est la 3^e série d'une intéressante publication entreprise par M. Louandre : *Chefs-d'œuvres des Conteurs français*, dont nous avons déjà dit quelques mots à propos des deux premiers volumes.

Le 3^e et dernier volume que nous citons aujourd'hui appartient aux *Conteurs* du XVIII^e siècle.

Dans notre prochain *Bulletin*, nous reviendrons sur ce recueil.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **J. Michel et Médan**, à Agen.

Agen, Imprimerie de Prosper Noubel.

M. DE BELLECOMBE ,
GÉNÉRAL AGENAIS ,
ET LES COLONIES FRANÇAISES AU XVIII^e SIÈCLE.

I

Guillaume de Léonard de Bellecombe naquit le 20 février 1728 à Bellecombe , paroisse de Perville en Agenais, aujourd'hui commune du canton de Valence d'Agen. Son père Pierre de Léonard appartenait à la meilleure bourgeoisie du pays ; mais il était pauvre , à la tête d'une nombreuse famille dont l'avenir le préoccupait sans cesse et, voulant l'arracher à la médiocrité dans laquelle elle vivait péniblement, il comprit que, à cette époque , où la noblesse avait le monopole des faveurs , il lui serait peut-être possible d'arriver à en prendre sa part, au moyen d'un procédé alors en usage et qui réussissait souvent. Il consistait à se titrer du nom d'une terre, si petite qu'elle fût, à se parer de la particule sacramentelle , mais en évitant avec soin , car cela pouvait coûter cher, de se qualifier noble dans un acte public, et à fréquenter assidûment la noblesse du pays. Par ce procédé facile, on ne devenait pas noble, il est vrai, mais on paraissait l'être et on parvenait, avec quelque chance, à se faufiler dans certaines carrières où les titres n'étaient pas rigoureusement indispensables, mais étaient, en fait, une condition sans laquelle l'avancement était à peu près impossible.

Pierre de Léonard parvint ainsi à obtenir une place de cadet pour Guillaume de Léonard son fils aîné ; mais des difficultés d'un autre genre survinrent. Il fallait fournir au futur officier un équipement à peu près convenable, lui garnir la bourse , acheter un cheval assez fort pour le conduire à Digne en Provence où le régiment tenait garnison, et la fortune modeste du pauvre père de famille ne lui permet-

taît pas de réunir une somme assez forte pour couvrir tant de frais. Nous avons vu dans un livre de famille où il inscrivait tous les détails de sa vie privée quels furent ses mécomptes et ses angoisses, et à quels nombreux expédients il fut obligé de recourir pour en venir à ce résultat. Heureusement ses voisins, presque aussi pauvres que lui, étaient tous ses amis, et ils s'empressèrent de vider dans ses mains le fond de leurs vieux coffres. Guillaume put partir.

Le 9 mars 1748, il fut incorporé, en qualité de cadet, dans le régiment Royal-Roussillon. Sa physionomie ouverte, la distinction de sa personne, sa conduite régulière lui attirèrent bientôt la sympathie de ses chefs et, dès le 31 juillet de la même année, il fut nommé lieutenant de la lieutenance du lieutenant-colonel.

La vie de garnison était alors ce qu'elle est aujourd'hui et ne procurait que peu ou point d'occasions de se signaler. M. de Bellecombe conserva, par suite, son grade subalterne pendant longtemps et ne fut nommé aide-major que le 30 mars 1755. Peu de jours après, il est vrai, il reçut son brevet de capitaine au même régiment et il fut installé à la tête de sa compagnie le 1^{er} septembre.

Tout ce temps n'avait pas été perdu pour lui. Le service monotone auquel il avait été astreint pendant sept longues années n'avait pas éteint l'ambition que son père avait su lui inspirer. Il compléta son éducation dont il avait puisé les éléments chez un pauvre maître d'école de Puymirol, chef-lieu de la juridiction dont le hameau de Bellecombe dépendait ; il étudia avec ardeur l'art de la guerre, celui surtout des fortifications dans lequel il se distingua plus tard, et il était devenu depuis longtemps le premier de ses camarades par la science, comme il l'était par sa prestance militaire.¹

Les événements dont nous allons parler parurent se prêter enfin à ses projets. Labourdonnaye et Dupleix, son successeur, avaient essayé de fonder aux Indes un empire qui menaçait de balancer la puissance anglaise dans cette partie du monde. En Amérique, MM. de La Galissonnière et Duquesne de Meleville venaient de former des éta-

¹ M. de Bellecombe était cité comme étant le plus bel officier de l'armée, et ses ennemis allèrent même jusqu'à prétendre qu'il dut ses succès à l'admiration qu'il sut inspirer à une auguste souveraine.

C'était là une calomnie à ajouter à tant d'autres dont la malheureuse Marie-Antoinette fut indignement poursuivie et dont des publications récentes ont fait justice.

blissements considérables sur les bords de l'Ohio, afin de relier la Louisiane au Canada et d'opposer une barrière puissante à l'Angleterre qui ne dissimulait pas ses prétentions à la domination à peu près exclusive de l'Inde et de l'Amérique et à réduire nos possessions dans ce dernier pays au territoire situé au nord des lacs et du Saint-Laurent.

Dans leur impatience, les Anglais se décidèrent à recourir aux moyens les plus odieux pour arriver au but de leur ambition. Ils chargèrent d'abord le major Washington, dont le nom eut plus tard un si grand retentissement, de prendre possession, en pleine paix, d'une partie de la vallée de l'Ohio et de s'y maintenir à tout prix. A la nouvelle de cet acte d'aggression inattendu, M. de Contrecoeur, commandant du fort Du Quesne, députa M. de Jumonville, l'un de ses officiers, pour demander des explications; mais le chef anglais, interprétant, sans doute avec une rigoureuse ponctualité, les ordres qu'il avait reçus, ne craignit pas de faire odieusement massacrer l'envoyé français et les hommes de sa suite.¹

Peu de temps après, le Roi remplaçait M. du Quesne par le marquis de Vaudreuil et envoyait au Canada 3,000 hommes avec une flotte de 9 vaisseaux, 7 frégates et 11 vaisseaux armés en flûte. De son côté,

¹ Washington a essayé dans ses lettres, de justifier cet acte qui ternit sa gloire, si pure à d'autres titres; mais il oubliait sans doute que, attaqué à son tour dans le fort de la *Nécessité*, par M. de Villiers, frère de M. de Jumonville, et obligé de céder devant l'énergie de ce brave officier, il avait reconnu lui-même sa culpabilité en signant la pièce suivante dont l'original est au dépôt des archives de la marine :

« Capitulation accordée par M. de Villiers, capitaine d'infanterie, commandant les troupes de S. M. très chrétienne, à celui des troupes anglaises actuellement dans le fort de la *Nécessité* qui avait été construit sur les terres du Roy.

» Ce 3 juillet 1754, à huit heures du soir.

« Sçavoir :

« Comme notre intention n'a jamais été de troubler la paix et la bonne harmonie qui regnoit entre les deux princes amis, mais seulement de venger l'*assassin* qui a été fait sur un de nos officiers porteur d'une sommation et sur son escorte, « comme aussy d'empêcher aucun établissement sur les terres du Roy, mon maître,

« A ces considérations, nous voulons bien accorder grace à tous les Anglois qui sont dans ledit fort aux conditions suivantes, etc., etc. :

« Fait double sur un des postes de notre blocus, ce jour et an que dessus. Signé :
« James Mackay, Ge Washington, Coulon-Villiers. »

l'Angleterre faisait partir une escadre de 18 vaisseaux avec 2 régiments. Rien cependant, en Europe, ne faisait croire à une guerre prochaine; mais les Anglais dévoilèrent bientôt leur lâche politique.

Le 8 juin 1875, trois vaisseaux détachés de notre escadre se trouvèrent en présence de la flotte anglaise et l'abordèrent avec confiance, lisons-nous dans une relation du dépôt de la guerre que nous citons textuellement : ¹ « Le vaisseau anglais le *Dunkerque* s'approcha de l'*Alcide* à portée de la voix. M. Hocquart, capitaine de l'*Alcide*, fit crier par trois fois en anglais au capitaine du *Dunkerque* : « Sommes-nous en paix ou en guerre? » On répondit : « Nous n'en tendons pas. » On cria de nouveau en français : même réponse. « M. Hocquart prit le porte-voix et lui dit par deux fois : « Sommes-nous en paix ou en guerre? » Le capitaine répondit deux fois et très distinctement : « La paix, la paix. » — « Comment s'appelle l'amiral? » — « L'amiral Boscawen. » — « Je le connais, il est de mes amis. » — « Et vous, monsieur, votre nom? » répartit l'Anglais. — « Hocquart. » — Le temps de prononcer ces paroles est le seul intervalle qu'il y eut entre le mot de paix et la bordée qui nous a déclaré la guerre. Nous étions à demi-portée de pistolet. Les canons de l'ennemi étaient chargés à deux boulets et mitrailles de toute espèce. Cela, joint à la confiance que doit donner le mot de paix prononcé par la bouche d'un capitaine, nous a fait perdre beaucoup de monde. »

Sur les trois vaisseaux français, un seul put échapper à la trahison des Anglais. Les deux autres, criblés par les boulets et faisant eau de toutes parts, furent le fruit de leur *glorieuse* victoire.

Dès ce moment la flotte ennemie se divisa, et chacun de ses vaisseaux, devenu pirate, se précipita à la poursuite des bâtiments français qui naviguaient paisiblement sur la foi des traités. Trois cents bâtiments et plus de dix mille hommes tombèrent ainsi dans leurs mains en quelques semaines, et notre commerce éprouva des pertes évaluées à plus de trois cents millions.

L'indignation fut générale en France et le Roi la partagea sans doute; mais il poussa la longanimité jusqu'à faire au cabinet de Saint-James des propositions d'accommodement qui furent indignement rejetées. Il fallut donc se préparer à la guerre. Montcalm fut envoyé

¹ Le Canada sous la domination française, par L. Dussieux. — Paris, 1862.

au Canada avec des vivres, des munitions et des renforts ; 60 vaisseaux et 400 transports furent dirigés, avec 30,000 hommes, sur Minorque. Le gouvernement était enfin sorti de sa léthargie. Le ministre de la marine Machault montrait une activité digne d'éloges et allait faire reprendre, pour un moment, au pavillon l'éclat qu'il avait eu sous Colbert. Tout semblait présager que la France serait glorieusement vengée ; mais la funeste influence qui pesait sur ses destinées en décida autrement. Au lieu de réserver ses troupes et ses finances pour la lutte sérieuse qui allait s'engager, Louis XV prêtait déjà l'oreille aux propositions d'alliance que lui faisait Marie-Thérèse, et bientôt, fortifié dans les projets ambitieux que l'impératrice lui avait suggérés, par l'enivrement des succès de Richelieu à Port-Mahon et par la victoire de La Galissonnière sur l'amiral Bing, il signa le traité de Versailles dont la guerre de Sept ans fut la conséquence désastreuse.

Sans attendre le commencement de cette guerre qu'il n'avait point prévue et qui lui aurait permis de chercher sur les champs de bataille de l'Europe l'occasion de conquérir les grades élevés qu'il ambitionnait, Bellecombe avait obtenu, au mois de mars (1756), la permission de suivre Montcalm en Amérique. Dès son arrivée, il fut mis à la disposition de M. de Bourlamaque qui venait d'organiser une troupe chargée de faire le siège du fort Oswego, pendant que M. de Montcalm s'était placé à la tête d'une petite armée pour observer la route du lac Champlain, arrêter le mouvement en avant que les Anglais avaient commencé sur quatre points à la fois et les rejeter dans la vallée de l'Hudson. Mais le fort Oswego était la base de leurs opérations ; ils y avaient concentré la plus grande partie de leurs approvisionnements et il importait de s'en rendre maître à tout prix. A cet effet, Montcalm recourut à une manœuvre aussi habile que hardie. Après être resté quelques jours dans son camp d'observation, où il affectait de vouloir s'établir à l'abri des retranchements qu'il y faisait élever, afin de laisser les Anglais parfaitement rassurés par la division même de ses forces, il se porta précipitamment sur le fort avec une partie de ses troupes auxquelles il adjoignit celles de M. de Bourlamaque, et s'en empara au premier assaut, déjouant ainsi tous les plans de l'ennemi qui laissait en ses mains deux mille prisonniers, cinq bâtiments de guerre, deux cents bateaux et de nombreux approvisionnements.

Les Anglais, impatients de reprendre leur supériorité, voulurent

commencer la campagne suivante (1757) par un coup d'éclat en enlevant aux Français l'un de leurs principaux points d'appui. Ils firent, en conséquence, partir une escadre portant 12,000 soldats destinés à faire le siège de Louisbourg, pendant que les Français, en prévision de cette attaque, avaient placé dans la ville une garnison nombreuse et en protégeaient les accès par leur flotte ; mais la tempête et les maladies déjouèrent tous ces préparatifs. Les deux escadres furent forcées, avant d'en venir aux mains, de rentrer, l'une en Angleterre, après avoir perdu 12 de ses vaisseaux, l'autre en France, après avoir vu 7,000 de ses marins emportés par les épidémies.

Désormais, sans crainte du côté de la mer, M. de Montcalm résolut d'expulser les Anglais du fort Georges, le seul qui leur restât sur la rive droite du Saint-Laurent. Ce fort, situé à l'extrémité méridionale du lac du même nom, nous était très nuisible, et l'on avait tenté vainement de s'en emparer par surprise dans le courant de l'hiver précédent. Au mois de juillet, Montcalm alla en faire le siège avec une armée de 8,000 hommes et s'en rendit maître après une vigoureuse résistance que son gouverneur, le colonel Munro, eût pu prolonger, s'il n'eût reçu du général Webe, son chef immédiat, l'ordre formel de se rendre, aucun secours ne pouvant lui être envoyé. La garnison, composée de 2,000 hommes, obtint les honneurs de la guerre et, usant de la faculté qui lui avait été laissée de rentrer dans la Nouvelle-Angleterre, elle se mit en route sous l'escorte d'un détachement de soldats français qui devaient l'accompagner jusqu'à moitié chemin du portage du fort et suivie de près par une nuée de sauvages qui se tenaient cachés dans les bois. Dès que l'escorte se fut retirée, quelques sauvages se montrèrent, agacèrent les Anglais pour juger de leur contenance et, voyant leur indécision, commencèrent à les dépouiller. Les Anglais essayèrent de résister, mais la bande entière accourut, les entoura, massacra ceux qui opposaient la plus vive résistance et emmena les autres prisonniers.

Dès qu'il eut connaissance de ces actes de barbarie, M. de Montcalm accourut et parvint à faire relâcher les survivants au nombre de 1,500 environ. Tous étaient dans un état complet de nudité ; mais les officiers et les soldats français se dépouillèrent pour les couvrir, et on les renvoya plus sûrement.¹ Dans cette circonstance, M. de Belle-

¹ Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale, par le capitaine Pouchot. — Yverdon, 1781.

combe, qui avait pris une part glorieuse au siège du fort, fut assez heureux pour rendre quelques services au colonel Munro, officier distingué qu'il retrouva plus tard à la tête des troupes qui vinrent l'assiéger dans Pondichéry.¹

Les premiers mois de l'année 1758 furent désastreux. Les récoltes avaient été détruites par un hiver d'une rigueur excessive. Le pain manquait; quinze bâtiments, chargés d'approvisionnements, avaient été capturés; les troupes et le peuple mouraient de faim et de misère. Pendant ce temps, l'intendant Bigot, maudit par la colonie qui imputait ses souffrances à ses dilapidations, ne craignait pas de donner des fêtes somptueuses où se jouaient des sommes folles.² Le mal ne cessa qu'à l'arrivée de quelques bâtiments chargés de vivres. Cependant, à en juger par les sacrifices considérables qu'il s'imposait, le gouvernement paraissait ajouter plus d'importance que précédemment à la conservation du Canada. En effet, la dépense de cette année, spéciale à cette colonie, s'éleva à 27,900,000 francs, équivalant à plus de 60 millions d'aujourd'hui; mais cette somme passa en grande partie dans les mains de dilapidateurs effrontés et, pendant que l'Angleterre portait son armée coloniale au chiffre de 50,000 hommes combattant,³ pourvus d'approvisionnements de toute sorte, notre armée se composait à peine de 6,000 hommes manquant de vivres, de vêtements et de munitions.

Au lieu de se tenir sur la défensive que l'infériorité de ses forces semblait commander, M. de Montcalm se dirigea avec 3,000 hommes vers la Nouvelle-York, avec l'intention d'y pénétrer, et ouvrit la cam-

¹ Ces lignes étaient écrites avant nos derniers désastres, et nous n'avions point cherché, tant la conduite de nos soldats dans les circonstances que nous venons de rappeler nous avait paru naturelle, à faire ressortir leur générosité. Cette insistance nous aurait paru une insulte, et nous ne soupçonnions pas alors qu'il existât un peuple qui démentirait bientôt les notions que nous croyions avoir sur les progrès de la civilisation et sur leurs conséquences.

² M. Bigot fut déclaré coupable de concussion, suivant un jugement rendu le 10 décembre 1763 par une commission composée de M. de Sartine, lieutenant de police, et de vingt-sept juges au Châtelet, et condamné à être banni à perpétuité du royaume, ses biens confisqués, à une restitution de 1,500,000 livres, et à garder prison au château de la Bastille jusqu'au paiement de cette somme.

³ Esquisse sur le Canada, par J. C. Taché, membre du parlement Canadien. — Paris, 1855, in-12.

pagne par l'un des plus beaux faits d'armes que l'histoire ait enregistré. Arrivé à Carrillon, près de la chute du Niagara, il apprit que le général Abercromby marchait sur lui à la tête d'une armée de 20,000 hommes et se hâta de se retrancher autour du fort. Le 8 juillet, les troupes Anglo-Américaines parurent, commencèrent immédiatement leur attaque et, après s'être inutilement acharnées, pendant sept heures, à enlever les retranchements derrière lesquels les Français les recevaient presque à bout portant, elles profitèrent de l'obscurité de la nuit pour se retirer en désordre, après avoir perdu près de 6,000 hommes. M. de Bellecombe assista près de son général à cette affaire mémorable et concourut vaillamment à son succès jusqu'à ce que, ayant reçu une balle dans le ventre, il tombât évanoui au milieu des morts et des blessés d'où il ne fut retiré que lorsque tout fut terminé.

Au moment où ces faits se passaient les Anglais, décidés à mettre à exécution les projets que la tempête avait fait évanouir l'année précédente, s'étaient présentés devant Louisbourg avec une flotte de 24 vaisseaux, 18 frégates et 150 transports, sur laquelle étaient embarqués 16,000 soldats, avec 42 mortiers et 65 pièces de siège. Nous n'avions à leur opposer que 5,000 défenseurs, une marine de peu d'importance et des fortifications dans le plus mauvais état. Dans ces conditions d'infériorité, nos soldats et les habitants électrisés par l'exemple de M^{me} de Drucourt, femme du gouverneur, se défendirent avec la plus grande énergie et ne se rendirent qu'après deux mois d'une lutte d'autant plus héroïque qu'elle avait été reconnue inutile dès le commencement du siège.

La chute de Louisbourg donnait aux Anglais l'île Royale. Déjà maîtres de Terre-Neuve et de l'Acadie, ils fermaient désormais l'embouchure du Saint-Laurent et rien ne pouvait plus arriver à Québec sans leur permission. La réduction de quelques autres places de peu d'importance leur permettait en outre de concentrer leurs forces et de les porter, avec une chance à peu près certaine de succès, sur tous les points occupés par les Français, à l'exception peut-être de la capitale qu'ils ne se jugeaient pas en état de pouvoir attaquer encore. La situation du Canada était donc dans un état désespéré et son salut ne dépendait plus que de la métropole. Mais à une première demande de secours, le gouvernement affaibli par de nombreux échecs en Allemagne et par la mauvaise administration de ses finances, avait fait cette singulière réponse qu'il était inutile d'envoyer des renforts exposés à tomber dans les mains des Anglais,

et lorsque M. de Bougainville, dépêché par M. de Montcalm en France, exposa au ministre de la marine la situation dans toute sa vérité, cet officier ne put rien obtenir et de plus fut fort mal reçu.¹

Malgré cet abandon et cette indifférence de la part de la mère-patrie, les Canadiens restèrent inébranlables. Tous prirent les armes et se firent soldats. Montcalm se trouva ainsi à la tête de quinze mille hommes qu'il distribua sur les points les plus compromis et principalement sur Montréal où les Anglais, au nombre de soixante mille, se portaient avec le dessein d'y attirer l'armée française; et, après avoir pris ces dispositions, il accourut à Québec menacé par une flotte de 20 vaisseaux montés par 30,000 hommes sous le commandement du général Wolf.

Le gouverneur général, M. de Vaudreuil, habitait cette ville, chef de la colonie, et, dans son insouciance ou peu préoccupé de la gravité de la situation, il n'avait fait aucun préparatif de défense. La faute était d'autant plus grave que M. de Montcalm arrivait trop tard pour y porter remède. Il se borna à couvrir la ville par un camp retranché dont les travaux n'étaient point encore terminés lorsque la flotte anglaise, guidée par le capitaine français Denis de Vitri, un traître dont le nom doit être voué à l'infâmie, parut en vue de la place et débarqua son armée avec une nombreuse artillerie sur le bord opposé du Saint-Laurent.

Les détails du siège qui commença dès que l'ennemi eut établi ses batteries, la résistance héroïque de Montcalm, sa mort glorieuse ont acquis une notoriété trop grande pour qu'il soit utile de raconter ici ces grands événements. M. de Bellecombe, péniblement remis de la blessure dangereuse qu'il avait reçue à Carrillon, y joua cependant un rôle important, quoique secondaire. Il y eut sa part de dangers et de fatigues, et il contribua, par son courage et par ses connaissances spéciales, à prolonger l'une des défenses les plus brillantes et les plus énergiques qui aient été inscrites dans les annales de nos fastes militaires.

Québec tombé dans les mains de l'Angleterre, le Canada semblait définitivement perdu. Telle ne fut pas la conviction de M. de Vau-

¹ Le ministre de la marine, Berryer, dit brusquement à M. de Bougainville : « Monsieur, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. — On ne dira pas du moins, Monsieur, que vous parlez comme un cheval, » répliqua Bougainville. (Le Canada, par L. Dussieux.)

dreuil que les événements semblaient avoir enfin réveillé de sa léthargie. A la tête de 5,000 hommes, débris de la garnison de Québec, il se porta à la Pointe-aux-Trembles, s'y fortifia et alla établir le quartier-général de l'armée à Montréal qui devint la capitale de la colonie. Sous son impulsion, cette petite armée abandonnée, — car le gouvernement avait complètement renoncé au Canada, — entourée d'ennemis, presque sans ressources, s'était réorganisée et ne s'était jamais laissée aller au découragement. Au milieu des combats multiples et presque toujours heureux qu'ils livrèrent aux Anglais pendant l'hiver de 1759 à 1760, nos braves soldats, surexcités par la lutte, se crurent invincibles. Ils poussèrent l'audace jusqu'à harceler Québec, à provoquer sa garnison et à lui faire éprouver des pertes sérieuses, en attendant que la belle saison leur permit d'en faire régulièrement le siège. M. de Levis, leur nouveau chef, partageait ces illusions. Non qu'il ne comprit les difficultés de l'entreprise, puisqu'il ne possédait aucun des moyens indispensables pour la tenter; mais il comptait sur un coup de main heureux et surtout sur l'intervention d'une flotte française dont l'arrivée prochaine lui paraissait inévitable.

Les préparatifs bien insuffisants qu'il avait été possible de faire étaient terminés lorsque, le 20 avril (1760), les glaces du Saint-Laurent commencèrent à se rompre et laissèrent un canal à peu près libre au milieu du fleuve. C'était le moment impatientement attendu. Sans considérer les dangers de l'embarquement et ceux non moins grands de la navigation, l'armée se précipita sur les bateaux qu'elle avait mis à l'eau à force de bras et elle arriva, sans encombre, à trois lieues de la ville de Québec, alors que les Anglais la croyaient à l'abri de toute attaque et y passaient tranquillement leurs quartiers d'hiver. Malheureusement nos soldats, à peine débarqués, se trouvèrent en présence d'une garde avancée de 1,500 hommes que M. de Lévis fit attaquer vivement et qu'il allait infailliblement écraser lorsque, par suite d'un hasard plus malheureux encore, l'éveil fut donné dans la place.

Au moment du débarquement, un soldat de l'artillerie était, en poussant un canon, tombé sur un glaçon que le courant entraînait à la dérive et qui alla échouer dans le port même de Québec.¹ Déjà

¹ Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada, publiée sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec. (Québec. — William Cowan et fils, 1840.)

presque inanimé, le pauvre soldat ne peut appeler du secours ; mais des pêcheurs le signalent, arrivent jusqu'à lui et le ramènent à terre où la vue de son uniforme fait naître les soupçons les plus étranges. Cependant le gouverneur, promptement informé, le fait transporter dans son hôtel ; on lui prodigue les soins ; des cordiaux énergiques lui donnent un souffle de vie ; il parle et meurt. Mais il a annoncé que dix mille Français sont aux portes de la ville.

Aussitôt 4,000 soldats sortent de la place, se portent au secours de la garde avancée et arrivent à temps, non pour la sauver, car elle est déjà fortement entamée, mais pour empêcher sa destruction complète. A la vue de ce renfort inattendu les Français comprennent que leur plan est déjoué. Ils n'en sont que plus irrités. La colère décuple leurs forces et, se précipitant sur l'ennemi plus nombreux qui s'oppose à leur marche, ils le contraignent à battre en retraite et le poursuivent jusque dans ses murailles, après lui avoir enlevé toute son artillerie.

Cet avantage n'était pas cependant sans importance, au point de vue du succès de l'entreprise. Il permettait à M. de Lévis d'ouvrir les tranchées, de tenir les Anglais enfermés dans la place et d'attendre, sans être sérieusement inquiété, l'arrivée de la flotte sur laquelle il comptait toujours. Les assiégés, de leur côté, étaient peu rassurés sur l'avenir et se jugeaient incapables de résister si des secours ne leur arrivaient pas bientôt ; en sorte que les uns comme les autres tournaient sans cesse leurs regards inquiets vers la mer, comme vers leur dernière espérance. Enfin des voiles parurent à l'horizon. L'anxiété fut extrême... On ne distinguait pas encore le pavillon. C'était une forte escadre qui, par son intervention, allait tout décider. Mais, après de cruels moments d'attente, il ne fut plus possible de douter : l'escadre portait les couleurs britanniques. A cette vue, M. de Lévis consterné se prépara à lever le siège et, le 16 mai, il se replia de poste en poste sur Montréal.

On ne peut contempler sans admiration les derniers efforts de cette poignée de braves, acharnés à sauver l'honneur de la France et qui, lâchement abandonnés par son gouvernement, allaient mourir pour elle, sans munitions et sans vivres, attaqués par 40,000 hommes qui marchaient sur eux dans une place qu'aucune fortification ne protégeait. M. de Lévis se procura du pain avec l'argent du soldat et attendit de pied ferme l'ennemi, après avoir distribué ses troupes sur les routes par où il devait arriver. Les détachements commandés

par MM. de Bougainville, de la Corne, Dumas¹ et Ponchot firent, pour l'arrêter, des prodiges de valeur que l'on aura peine à comprendre quand nous aurons dit que le capitaine Ponchot,² à la tête de deux cents hommes, se battit pendant douze jours contre onze mille Anglais. Mais vint le jour où il fallut céder devant le nombre. Le 8 septembre Montréal était complètement investi et la résistance étant devenue impossible, on demanda à capituler. Le général Amherst, commandant de l'armée anglaise, accepta les conditions qui lui furent proposées, une seule exceptée et de toutes la plus juste. Obéissant à des sentiments de rancune inspirés par les pertes nombreuses que ses adversaires lui avaient fait éprouver, il leur refusa, malgré les protestations énergiques de M. de Lévis, les honneurs de la guerre qu'ils avaient si bien mérités.

Dès ce jour le Canada devint la propriété de l'Angleterre et l'article 2 du traité désastreux de Paris lui attribua tous les droits que la France avait eus sur cette magnifique colonie.

M. de Bellecombe avait conquis de nouveaux titres à la reconnaissance de son pays en prenant la part la plus active à la défense de Montréal. Cependant, lorsqu'il rentra en France avec les débris encore vivants de notre armée du Canada, il était toujours capitaine et ses nombreux services étaient restés sans récompense. Ce ne fut qu'à son arrivée qu'il apprit qu'il avait été fait chevalier de Saint-Louis, le 17 septembre, c'est-à-dire au moment où la capitulation de Montréal venait d'être signée. Cette faveur, pour nous servir de l'expression du temps, n'apaisa pas les émotions douloureuses qu'il avait ressenties, et nous remarquons, dans sa correspondance privée, que, dès cette époque, il fut porté à envisager avec une sorte de découragement les efforts que faisait le gouvernement, sans aucun esprit de suite et comme par boutades, pour l'amélioration ou l'accroissement de nos colonies et de notre marine militaire. Il avait été témoin de tant de désordres dans l'administration, il avait remarqué tant d'incurie ou d'insouciance chez les ministres qu'il craignait toujours de voir leurs tentatives aboutir à de nouveaux échecs. La suite de ce récit nous apprendra si ses défiances étaient exagérées.

¹ Jean Daniel Dumas, que nous trouverons plus tard commandant général des îles de France et Bourbon, était né à Montauban, le 24 février 1721.

² Ponchot écrivit sur ces événements des mémoires pleins d'intérêt que nous avons déjà cités plus haut.

A peine arrivé à Paris, M. de Bellecombe reçut enfin l'avancement qu'il avait si bien mérité. Le 9 mars 1761 il fut nommé lieutenant-colonel dans les grenadiers de la Guienne et le 1^{er} avril suivant dans les grenadiers royaux de Cambis. En 1762 il fut appelé à commander en second les établissements que nous avons encore à Terre-Neuve, mais il venait à peine de prendre possession de son poste lorsque les Anglais l'attaquèrent avec des forces relativement considérables. La garnison française ne comptait au contraire que quelques soldats. Elle fut bientôt écrasée et M. de Bellecombe tomba frappé de deux coups de feu, l'un au bras droit, l'autre au bas-ventre, qui mirent pendant longtemps sa vie en danger.

De Terre-Neuve, Bellecombe nommé colonel depuis le 1^{er} décembre 1762, fut envoyé en 1763 à la Martinique, en qualité d'aide-major général des troupes de l'île. Cette colonie, dont les Anglais s'étaient emparés le 13 février de l'année précédente, venait d'être rendue à la France en vertu du traité de Paris. Sa position centrale et la richesse de ses plantations en avaient fait le chef-lieu de nos établissements dans les Antilles, et le gouvernement avait à cœur de lui rendre la prospérité qu'elle avait eue précédemment. Les administrateurs étaient chargés de réorganiser tous les services. A M. de Bellecombe incombait la mission de rétablir et améliorer les travaux de défense qui avaient été détruits par les Anglais, pendant leur occupation temporaire. Il s'en acquitta à la satisfaction générale et sut faire apprécier ses talents militaires par les hommes compétents qui étaient nombreux dans l'île,¹ et, ayant été rappelé en France en 1765, il s'éloigna au milieu des regrets et des témoignages sympathiques des habitants.²

¹ La noblesse était à Saint-Christophe, les bourgeois à la Guadeloupe, les paysans à la Grenade et les *soldats* à la Martinique. — Rochefort.

² M. le lieutenant-général comte d'Ennery, gouverneur général de la Martinique, écrivait le 24 mai 1765, la lettre suivante au duc de Choiseuil.

Monseigneur, je vois partir, avec beaucoup de regret, de la Martinique M. de Bellecombe, et je désirerais que vous puissiez le faire revenir aussitôt que ses affaires le lui permettront. Il est fort aimé et fort considéré dans la colonie et, depuis qu'il sert avec moi, j'en ai été on ne saurait être plus content à tous égards. J'ose prendre la liberté de le recommander à vos bontés ; il les mérite et c'est un bon officier, qu'il est du bien du service du Roy d'employer. Je souhaite beaucoup que ce puisse être ici. il m'y serait d'une grande ressource en cas de guerre.

(Archives du ministère de la marine.)

M. de Bellecombe, dont la santé était ébranlée par les fatigues de la guerre, par le climat brûlant des Antilles et par les suites de ses blessures, ne put se rendre aux sollicitations que lui adressèrent les colons de la Martinique et le gouverneur-général lui-même, de venir y reprendre son commandement. Il avait besoin de repos et, sur la demande qu'il fit de servir sur le continent rentré dans le calme de la paix, le duc de Choiseuil lui annonça le 23 mai 1766 « que le Roi lui accordait un traitement supplémentaire de 2,000 livres par an, jusques à ce qu'il fut appelé à commander un régiment, l'intention de Sa Majesté étant de le mettre en état d'être fait brigadier général. »

Après avoir attendu quelque temps l'exécution de cette promesse, fatigué de voir passer avant lui plusieurs de ses collègues, qu'il appelle, dans ses lettres, des colonels d'antichambre, Bellecombe perdit patience. Sa santé s'était promptement améliorée. L'inactivité lui pesait et le métier de solliciteur n'allait pas à son caractère. Aussi, le commandement de l'île Bourbon avec un traitement annuel de 20,000 livres lui ayant été offert le 30 octobre (1766), il l'accepta sans balancer et partit immédiatement pour son poste.

L'île Bourbon ainsi que l'île de France étaient alors administrées par un commandant général qui résidait dans cette dernière île. Un commandant particulier résidait à Bourbon et rendait compte au commandant général et au ministre. Chargé de ces fonctions, M. de Bellecombe trouva dans M. Dumas, son compatriote, commandant général des deux îles, un ami plutôt qu'un supérieur dont il se sépara avec regret lorsque celui-ci fut remplacé, à la fin de l'année 1768, par M. de Steinauer.

Dès son arrivée il s'était occupé à porter des améliorations nombreuses aux divers services de la colonie, presque tous en souffrance. Car, si Mahé de la Bourdonnais avait établi à l'île de France les bases d'une organisation puissante qui en avait fait une colonie dont l'importance allait toujours croissant, l'île Bourbon ne s'était pas ressentie au même degré de ses soins. Ce grand administrateur, de même que ses successeurs, n'y résidait pas et sa surveillance ne pouvant s'y exercer que d'une manière imparfaite, ses agents n'avaient pas réussi à faire prédominer ses vues et ses volontés. M. de Bellecombe les adopta et en fit la règle de sa conduite. Pendant toute la durée de son commandement il s'appliqua à encourager la culture du café qui était le plus riche produit du pays ; à dévelop-

per celle du sucre, du manioc et du coton ; à faciliter aux habitants les moyens de s'ouvrir des débouchés commerciaux et à multiplier leurs relations avec la mère-patrie ;¹ à perfectionner, autant que cela était en son pouvoir, le système de fortifications de l'île, système tellement déplorable qu'il en demanda la réforme complète à M. de Choiseul, dans un projet longuement développé qu'il lui adressa le 29 août 1768.

Le gouvernement, il faut le dire, lui tint compte de ses efforts et de ses travaux. Le 11 décembre 1769 son traitement fut porté à 30,000 livres par an ; le 3 janvier suivant il fut nommé brigadier-général et peu de temps après commandant général des deux îles, tout en conservant le gouvernement particulier de celle de Bourbon qu'il ne quitta qu'au commencement de l'année 1774. Il aspirait depuis longtemps du reste après un repos que l'état de sa santé rendait nécessaire et, quoique accueilli avec une grande distinction, à son retour en France, par le Roi et la famille royale auxquels il fut présenté par Turgot le 15 août de la même année,² il préféra renoncer aux offres avantageuses pour son avancement qui lui furent faites et profiter de l'autorisation qui lui fut accordée de se retirer dans sa terre de Bellecombe, au milieu de sa famille et de ses amis que, depuis 26 ans, il n'avait vus qu'en passant.

Cependant, le 13 janvier 1776 il fut appelé par le ministre de la marine à faire partie d'un comité d'officiers généraux chargé par ce ministre et par celui de la guerre d'examiner un nouveau système de fortifications présenté par le général marquis de Montalembert, membre de l'académie des sciences³ Peu de jours après (le 24), il fut nommé maréchal de camp pour prendre rang à dater de la prochaine promotion, et le 18 février gouverneur de Pondichery, commandant général des établissements français dans l'Inde, commissaire du Roi pour traiter avec toutes les puissances Européennes et Indien-

¹ M. de Bellecombe donna lui-même l'exemple en achetant dans l'île une plantation qu'il fit cultiver avec la plus grande intelligence et dont il expédiait en France les riches produits. Il dut même à cette spéculation, conçue à un point de vue exclusivement patriotique, la fortune considérable qu'on lui connut plus tard.

² Correspondance dans nos archives. — *Mercure de France*, du 7 septembre 1774.

³ M. de Montalembert se présenta en 1797 à l'Institut, mais, lorsqu'il apprit qu'il avait le général Bonaparte pour compétiteur, il retira sa candidature.

nes, avec des appointements de 40,000 livres et une subvention de 6,000 livres pour ses secrétaires.

En lui envoyant ses lettres patentes M. de Sartine s'exprimait ainsi :
« Les services que vous avez rendus font espérer au Roi que vous
« remplirez cette place avec autant de succès que celles qui vous
« ont été déjà confiées et je suis persuadé d'avance que vous justifi-
« fierez, par vos talents, le choix que Sa Majesté a bien voulu faire
« de vous. » Le ministre l'avisait en outre que, par un ordre du
Roi, daté du même jour, il était chargé d'inspecter, en se rendant à
Pondichery, tous les établissements français d'Afrique ainsi que les
divers établissements formés dans l'île de Madagascar par le sieur
baron de Beniowsky, commandant des volontaires de son nom.

FRANÇOIS MOULENQ.

Erratum. — A la page 436, quatrième ligne, il faut lire **1755** au lieu
de 1875.

ÉLÉONORE DE GUIENNE.

ÉTUDE HISTORIQUE DE M. L. DE VILLEPREUX.

M. L. de Villepreux a publié, il y a quelques années, une étude sur *Éléonore de Guienne* dont le nom jeta un si vif éclat, au ^{xiii}^e siècle, dans la France méridionale. L'œuvre de notre savant compatriote, écrite avec talent, composée avec méthode et avec art, pleine de curieux et ingénieux détails, révèle une érudition de bon aloi. Les faits y sont habilement groupés pour mettre en relief cette puissante figure qui a laissé une empreinte si lumineuse sur les mœurs, la littérature, les institutions, l'histoire de son époque. L'Académie de Bordeaux, bon juge en pareille matière, a couronné cet intéressant et remarquable travail : nous en félicitons bien sincèrement et l'auteur et l'Académie.

I

Éléonore naquit au château de Belin (Gironde) vers l'année 1123. C'était la fille de Guilhem X, duc d'Aquitaine. A seize ans, lorsqu'on la maria au roi de France, Louis-le-jeune, elle se distinguait déjà par les charmes de son esprit et de sa beauté. Vive, spirituelle, douée d'une imagination poétique, c'était une muse qui avait grandi au son de la viole des troubadours. Quand elle parlait ou chantait, la mélodie voltigeait comme une abeille aux ailes d'or sur ses lèvres souriantes.

Ce mariage qui était une fortune pour la royauté française fut célébré dans l'église cathédrale de Saint-André à Bordeaux. Les deux époux faisaient un assez singulier contraste. Le jeune roi, presque un enfant, frêle, pâle et tondu comme un moine, enfoncé dans son hermine, ne pouvait dissimuler sa joie. Éléonore grande, imposante et fière, avec ses longs voiles blancs, son riche manteau de pourpre,

sa couronne ornée de pierreries, des perles à ses bras et à son cou, avait dans son attitude quelque chose de froid et de dédaigneux. Louis la faisait reine, il est vrai ; mais n'était-elle pas reine déjà par l'étendue de ses états, par ses richesses et par sa beauté ? N'avait-elle pas à Poitiers, à Bordeaux, une cour splendide où elle régnait en souveraine ? Élevée dans tout le luxe et l'élégance du Midi, exerçant autour d'elle le prestige de la jeunesse et de la grâce, ayant tous les talents et toutes les séductions, ne payait-elle pas généreusement à son mari le diadème royal ?

Les premières années de cette union semblent s'être écoulées à peu près sans nuages. Le roi aimait ardemment Éléonore et elle se laissait aimer, non sans recevoir les hommages des plus brillants chevaliers de sa cour et sans chercher des distractions dans les fêtes dont elle était avide. Elle fut d'ailleurs comme la personnification vivante de la Guienne par son caractère capricieux, mobile et violent, par son penchant pour la galanterie, par son amour du plaisir, par son goût passionné des lettres et des arts, par sa rare intelligence. Et ses voyages à travers ces belles contrées étaient toujours une marche triomphale : le clergé la bénissait, les poètes la chantaient, les populations l'acclamaient et lui jetaient des fleurs.

II

Les villes du Midi étaient alors libres et industrieuses ; ses habitants se glorifiaient de leurs lumières et de leurs richesses ; ses mœurs chevaleresques, ses fêtes splendides, ses nombreuses et importantes relations de commerce, ses cours d'amour, les chants hardis de ses troubadours faisaient de ce pays un monde distinct, aimé de l'Espagne, jalouse de l'Italie, haï de la France, mais qui inspirait tant d'enthousiasme à ses habitants qu'ils l'appelaient communément le paradis terrestre. Ainsi que dans toutes les contrées de droit romain, la féodalité n'y avait pris que des racines peu profondes ; le régime municipal y était en pleine vigueur, et l'aristocratie bourgeoise regardait en face l'aristocratie seigneuriale. Sa langue, l'une des plus riches et des plus harmonieuses que l'homme ait parlées, était connue et admirée de tous les beaux esprits. Mais sa poésie ne semble qu'une musique fugitive ; ses écrivains sont tous également gracieux, élégants, sonores. Au fond il n'y a rien de grave ni d'élevé. L'amour libertin et matériel est l'objet ordinaire de leurs chants. Les

cours d'amour décident des questions légères de galanterie : Ermengarde, la belle comtesse de Narbonne, juge que l'époux divorcé peut fort bien redevenir l'amant de sa femme, mariée à un autre ; Éléonore de Guienne prononce que le véritable amour ne peut exister entre époux ; elle permet de prendre pour quelque temps une autre amante afin d'éprouver la première. Au-dessous du clinquant de civilisation dont se pare ce monde, on découvre une corruption raffinée, de la subtilité d'esprit, des sentiments faux, l'amour du gain, l'orgueil des richesses, la folie de la prospérité, la mauvaise foi dans les relations, de la politesse sans bienveillance, de la cruauté froide et réfléchie.

III

C'est au château de l'Ombrière, à Bordeaux, qu'Éléonore présidait de préférence ses poétiques réunions. L'audience se tenait aux flambeaux. Les parties comparaissaient en personne. Ces joutes oratoires étaient entremêlées de danses et de festins. Là se rendaient des dames élégamment et richement parées, les barons, les chevaliers, les bourgeois que recommandaient leur mérite et leur fortune, un essaim de troubadours parmi lesquels brillaient Geoffroi Rudel, Bertrand de Born et Bernard de Ventadour. Il fallait voir la reine trônant au milieu de cette société d'élite avec une grâce parfaite, brune avec ses beaux cheveux qui se séparaient sur son front d'ivoire, superbe avec sa taille majestueuse, éblouissante avec son sourire et ses grands yeux verts dont les paupières frangées de longs cils palpaient comme des papillons noirs, masquant et démasquant une flamme humide. Quand elle faisait son entrée, un page la précédait portant devant elle ses armes et son blason où figurait un paon, l'oiseau de Junon dont elle eut l'éclatante beauté, les emportements et l'orgueil.

Parfois les invités se répandaient dans les magnifiques jardins arrosés par le Peugue ou dans la prairie qui bordait la Garonne. Parfois aussi, la nuit, aux accords d'une délicieuse musique, ils faisaient sur les eaux du fleuve et dans des barques somptueusement décorées, des promenades qui rappelaient les belles fêtes vénitiennes. Au bout de la prairie était une espèce de rotonde en marbre des Pyrénées, entourée de lauriers. La reine s'y retirait souvent seule, comme une divinité dans son temple, pour lire, en effeuillant des roses, les doux sirventes de Bernard de Ventadour qui osait lui dire :

L'amour me fiert si gentiment
L'âme d'une douce saveur :
Cent fois meurs, le jour, de tourment,
Et revis cent fois de bonheur.
Bien la voudrais seule trouver,
Qui dormît ou qui fût semblant,
Pour lui ravir un doux baiser,
Puisque dit : Non ! moi la priant.¹

IV

Mais, trêve à ces jeux et à ces fêtes ! Saint Bernard prêche la croisade. Louis VII répond à cet appel. Eléonore partage son zèle et prend la croix. Barons et chevaliers se précipitent à la suite de la magicienne avec une armée de deux cent mille hommes. Elle part en quête d'aventures et d'émotions nouvelles. Son corps comme son âme est un enfant du soleil ; il lui faut la lumière ; il lui faut ce rayon de vie que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages d'Occident, mais du fond de ce ciel de pourpre qui ressemble à la gueule d'une fournaise. Il lui faut le bruit de la guerre, les voyages lointains, l'océan sans bornes, la poésie du désert, la terre des prodiges.

Que se passait-il à Constantinople, à Antioche ? Eléonore fut fêtée comme une reine, comme une divinité. On renouvela pour elle les merveilles des contes des *Mille et une nuits*. Elle éblouit, fascina tous ceux qui l'approchaient. Son esprit, sa grâce, sa voix tendre, son regard magnétique avaient le don de faire subitement éclore, au fond des âmes, cette fleur sombre, pleine de parfums et de poisons, qu'on appelle l'amour. A son tour, elle aima, dit-on, son oncle même, le prince d'Antioche, Raymond², qui *était le plus bel homme de son temps*. Légère, imprudente, négligeant la dignité royale, oubliant tous ses devoirs, elle fut l'Armide du Tasse ; il fut heureux comme Renaud.

Mais elle rêve, au plus fort de sa poésie, aux grandes affaires de la politique, et tout de suite emportée par cette passion nouvelle, elle songe à quitter la Palestine, les villes et les fêtes de l'Orient. Ce

¹ Aquest amors me fiert tan gen...
Ben la volgra sola trobar...

(Hist. du Midi, t. II, 222.)

voyage était un caprice, un amour de l'inconnu ; ces grands spectacles, ces enivremens, ces plaisirs sans cesse renaissans sous ses pas n'avaient plus d'attrait pour elle ; elle revient donc en France ; une grande résolution la préoccupe ; des projets d'ambition fermentaient dans son âme virile.

V

Au retour de la croisade, Louis VII, malgré les sages conseils de l'abbé Suger, demanda le divorce. Eléonore avait déclaré d'ailleurs « qu'elle ne voulait plus d'un moine pour mari. » Le mariage fut dissous, et la jeune reine reprit le chemin de la demeure de ses pères. La riche héritière vit briguer avec ardeur son amour et sa main. Le comte de Blois, Thibaut, tenta de l'épouser de force. Plus loin, au Port-de-Piles, le fils du comte d'Anjou, Geoffroy, espère l'enlever. Elle fut avertie à temps et, par des chemins de traverse, se rendit à Poitiers.

Le choix d'Eléonore était fait d'avance.

La reine avait trente ans à cette époque. C'était une belle personne, éclatante de toutes les beautés, de toutes les grâces même surnaturelles, qui portait avec dignité la pourpre et la couronne. Son beau regard, son geste royal, sa voix qui sonnait comme l'or, ce beau cou entouré de dentelles ; cette héroïne, populaire et célèbre, trainait à sa suite les passions tendres et terribles. Lui, c'est un homme de vingt ans à peine, roux, à l'œil bleu d'où s'échappent parfois des éclairs sinistres, au large front, au teint coloré, robuste, violent, impétueux, toujours en mouvement, toujours à cheval, un vrai centaure aux instincts farouches, méprisant les obstacles, la fatigue, les périls, très ambitieux et une volonté à la hauteur de son ambition ; c'est Henri Plantagenet, duc d'Anjou, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie. Il accourt le casque en tête, se jette aux pieds de sa fiancée, et elle le relève en lui disant : *Tu seras roi !*

Henri, le *jeune rousseau*, comme l'appelaient ses ennemis, était un prince brave et déterminé ; mais sans la main d'Eléonore, jamais le genêt de la maison d'Anjou n'aurait fleuri sur le trône d'Angleterre. Grâce à son mariage, le voilà redoutable et puissant, ayant à sa solde de nombreuses armées. Il passe en Angleterre où une foule de barons se réunit à lui. Un an après, il était couronné roi suivant la prédiction d'Eléonore.

VI

Le monarque anglais ne fut pas longtemps reconnaissant envers la femme qui avait contribué à sa puissance. Il l'aima tant qu'elle conserva un reste de jeunesse et de beauté. Plus tard il la dédaigna et porta aux dames de sa cour ses coupables hommages. Eléonore vieillie, trompée, délaissée, répandit, avec une profusion voisine du délire, les larmes, les rages, les spasmes, les douleurs. L'âge avait pesé tout-à-fait sur cette tête rayonnante, épaissi cette taille svelte et changé la couleur de cette chevelure digne de l'antique Niobé. Que lui reste-t-il ? la vengeance.

Sans pitié, sans remords, elle poursuivit ses rivales avec le plus vif acharnement. Parmi celles dont les charmes avaient captivé le cœur du roi se trouvait Rosamonde Cliffort, d'une beauté ravissante, s'il faut en croire les troubadours qui l'ont chantée : figure mobile et gracieuse, calme, rêveuse, réfléchie, toujours prête à sourire ; *un clair de lune sur la neige*, eût dit Moore. Cachée dans le labyrinthe de Woodstock-parc, elle se croyait en sûreté. « Tout-à-coup un bruit de pas se fait entendre : terrible et les yeux étincelants, la reine était là, debout devant elle, comme un juge implacable ! Un peloton de soie l'avait guidée dans les détours du labyrinthe. Rosamonde pleurait en demandant grâce ; ses mains étaient jointes et ses lèvres tremblaient : Eléonore fut inflexible, et, le poignard sur le cœur, la força, malgré ses gémissements, malgré ses larmes, à boire le poison.¹ »

Ce crime jeta, dit-on, Henri II dans le plus violent accès de fureur. Il se roulait par terre, il jetait son chaperon, ses habits, arrachait comme une bête enragée la laine et la paille de son lit. Revenu à lui, il ordonna de pompeuses funérailles en l'honneur de la victime. Il fit planter des croix dans tous les endroits où l'on avait posé son corps lorsqu'on le portait en terre. Il ne reste d'elle que le souvenir de sa beauté et de son infortune dans cette gracieuse épitaphe :

Cy git, dans un triste tombeau,
L'incomparable Rosamonde :
Jamais objet ne fut plus beau ;
Ce fut bien la rose du monde.

¹ Histoire du Midi, 2.

Victime du plus tendre amour
Et de la plus jalouse rage,
Cette belle fleur n'eut qu'un jour :
Hélas ! ce fut un jour d'orage.

Un duel s'est engagé entre Eléonore et Henri II, duel terrible, effroyable, sans trêve, ni merci. Tous deux violents, poussant la colère jusqu'à la folie, esprits supérieurs et inflexibles, ne reculant devant rien, deux tourbillons portant la tempête dans leurs flancs, deux serpents entrelacés, qui dressent la tête en sifflant et prêts à se dévorer. La reine vient de commettre un abominable assassinat ; le roi a les mains teintes du sang de Thomas Becket ; adversaires bien dignes l'un de l'autre ! Mais les vices et les crimes de Henri Plantagenet lui avaient attiré la haine générale ; le peuple ne voyait en lui que l'assassin de saint Thomas ; les barons et le clergé étaient impatients de sa tyrannie ; ses fils pleins d'orgueil voulaient avoir part à sa puissance ; enfin son plus grand ennemi, qui excitait contre lui peuple, barons, clergé, enfants, c'était Eléonore. On racontait avec horreur les mœurs de ce roi adultère et incestueux ; on disait que deux enfants, toutes deux du nom d'Alice, l'une de la maison ducal de Bretagne et donnée à lui en otage, l'autre fille de Louis VII et fiancée à son fils Richard, avaient été souillées par ce vicillard infâme.

Le jeune Henri, dit au Court-Mantel, gendre du roi de France ; Geoffroi et Richard, appelé Cœur-de-Lion, lèvent l'étendard de la révolte. « Réponds, aigle des deux royaumes, réponds ! Où étais-tu quand tes aiglons, s'élançant de leurs nids, osèrent lever leurs serres contre le roi du Nord ? C'est toi, nous l'a-t-on dit, qui les excitas contre leur père ! »

Eléonore, en effet, courait de tous côtés, attisant la haine contre son mari. Passionnée et vindicative, elle cultiva l'impatience et l'indocilité de ses fils, les dressa au parricide. Ils se haïssaient les uns les autres et leur père encore plus. Ils ne remontaient guère dans leur généalogie sans trouver à quelque degré le rapt ou l'inceste. Leur grand-père, comte de Poitou, avait eu Eléonore d'une femme enlevée à son mari, et un saint homme leur avait dit : « De vous il ne naîtra rien de bon. » Eléonore elle-même eut pour amant le père de Henri II, et les fils qu'elle avait de ce dernier risquaient d'être les frères de leur père. On citait sur celui-ci le mot de saint Bernard : « Il vient du diable, au diable il retournera. » Richard, l'un d'eux,

en disait autant que saint Bernard. Cette origine diabolique était pour eux un titre de famille, et ils la justifiaient par leurs œuvres.¹

La lutte fut acharnée, en Aquitaine surtout, où il fallait combattre l'antipathie des peuples. La trompette de cette guerre était Bertrand de Born, le sire d'Hautefort, le plus célèbre des troubadours, l'auxiliaire et l'ami d'Eléonore : c'était un homme tout feu et mouvement, la tête aussi active que la main, ne respirant que la guerre pour le bruit, pour le sang, pour les armes, appelant tout le monde au combat par des sirventes hardies, sonores, impétueuses, où l'on sent l'odeur du carnage.

Henri II frappa un grand coup en offrant la paix aux rebelles. Ce fut Eléonore qui en paya les frais. Livrée sans conditions par ses trois fils dénaturés, elle alla expier le meurtre de Rosamonde au château de Salisbury. Inexorable à son tour, le Plantagenet jura *par les yeux de Dieu*, qu'elle y mourrait captive.

Elle y resta quatorze ans !.....

VII

A la nouvelle de sa captivité, l'Aquitaine fut en deuil. Des chants plaintifs, des cris de douleur retentirent. Les Aquitains gardaient fidèlement leur amour pour la fille de leurs anciens ducs, la femme habile et populaire qui avait donné des libertés aux villes, des lois au commerce, et dont le nom avait un si grand retentissement dans le Midi.

« O reine ! disaient-ils, tu as été enlevée de ton pays et amenée dans la terre étrangère. Les chants se sont changés en pleurs, la cithare a fait place au deuil. Nourrie dans la liberté royale aux temps de ta molle jeunesse, tes compagnes chantaient, tu dansais au son de leur guitare. Aujourd'hui, je t'en conjure, modère du moins un peu tes pleurs. Reviens, si tu peux, reviens à tes peuples, pauvre prisonnière.

« Où est ta cour ? Où sont tes jeunes compagnes ? Où sont tes conseillers ? Les uns, trainés loin de leur patrie, ont subi une mort ignominieuse ; d'autres ont été privés de la vue ; d'autres, bannis, errent en différents lieux. Toi, tu cries, et personne ne t'écoute ; car

¹ Michelet, Histoire de France, t. II.

le roi du Nord te tient resserrée comme une ville qu'on assiège. Crie donc, ne te lasse point de crier ; élève ta voix comme la trompette pour que tes fils l'entendent, car le jour approche où tes fils te délivreront, où tu reverras ton pays natal. »

Et, pendant quatorze ans, Eléonore subit dans sa prison toutes les souffrances physiques et toutes les tortures morales. Cette femme, une reine, une majesté qui longtemps marcha, la tête haute, entre mille déférences et mille respects, on lui a tout ravi avec sa liberté, sa puissance, sa couronne, la vue de ses enfants, l'affection de ses peuples ; elle passe de la colère à l'abattement, elle rugit, elle se lamente, elle se traîne dans la poussière, elle secoue les barreaux de son cachot ; elle consume ses jours et ses nuits dans la tristesse, dans les larmes, dans le désespoir, sous le regard impassible d'un geolier. Mais attendez ! la guerre a recommencé, elle le sait, entre les fils et le père. Deux des enfants succombent durant la lutte, Henri au Court-Mantel et Geoffroi ; deux autres survivent, Richard et Jean, et ils ont l'appui du roi de France, le secours en hommes et en argent de nombreuses provinces révoltées. Attaqué de toutes parts à la fois, le vieux monarque anglais est forcé d'accepter la paix. Quand les envoyés du roi de France vinrent le trouver, malade et alité qu'il était, il demanda les noms des partisans de Richard dont l'amnistie était une condition du traité. Le premier qu'on lui nomma fut Jean, son fils. « En entendant prononcer ce nom, saisi d'un mouvement presque convulsif, il se leva sur son séant et promenant autour de lui des yeux pénétrants et hagards : « Est-ce bien vrai, dit-il, que Jean, mon cœur, mon fils de prédilection, celui que j'ai chéri plus que tous les autres, et pour l'amour duquel je me suis attiré tous mes malheurs, s'est aussi séparé de moi ? » — On lui répondit qu'il en était ainsi, qu'il n'y avait rien de plus vrai. — « Eh bien ! dit-il, en retombant sur son lit et tournant son visage contre le mur, que tout aille dorénavant comme il pourra, je n'ai plus de souci ni de moi, ni du monde. Honte au roi vaincu ! maudit soit le jour où je suis né ! maudits soient de Dieu les fils que je laisse !¹ »

Il meurt et Eléonore triomphe.

¹ Thierry, t. III, p. 381.

VIII

La mort de Henri II ouvrit à Eléonore les portes de la tour de Salisbury. Richard, proclamé roi, la nomma régente du royaume et partit pour la croisade. On sait tout ce qu'il déploya, dans cette expédition, de force, de vaillance et de cruauté. Une espèce d'aurole romanesque s'est attachée à son nom. En revenant de la Palestine, il voulut traverser l'Allemagne secrètement et déguisé en pèlerin. Reconnu, il fut livré à l'empereur qui le retint prisonnier.

Eléonore fit des efforts inouis pour obtenir la délivrance de son fils bien-aimé. Le lion, le héros, le poète, le fort et beau Richard, chargé de fers, est-ce possible ? La reine appelle à son aide le passé, le présent, l'avenir, Dieu, les hommes, la terre, le ciel. Les hommes restèrent sourds. Jetant sur sa grandeur passée et sur ses trois diadèmes le manteau de l'humilité chrétienne, elle s'agenouilla alors devant le Pape et exhala ses plaintes avec une véritable éloquence.

Rien de pathétique comme cette page détachée de ce long plaidoyer maternel :

« Je n'ai pas un seul moment pour respirer des tribulations qui m'accablent. Je suis desséchée par le chagrin ; mes chairs sont consumées ; la peau de mon visage est collée sur mes os ; mes années s'écoulent dans les gémissements. Plût à Dieu que tout le sang de mon corps éteint, que ma cervelle, que la moelle de mes os, fussent dissoutes en larmes, et que tout entière je fondisse en pleurs ! Mes entrailles sont arrachées ; j'ai perdu le bâton de ma vieillesse et la lumière de mes yeux. Ah ! si Dieu voulait remplir mes vœux, il me condamnerait à une cécité perpétuelle, afin que je ne visse plus les maux de mon peuple. O mon fils, qui m'accordera de mourir pour toi ? Mère de miséricorde, regardez les misères d'une mère ; ou si votre fils, qui est la source inépuisable de la miséricorde, demande compte au fils des péchés de sa mère, qu'il punisse celle-là seule qui a péché, qu'il ne se joue pas des peines de l'innocent ; puisqu'il a commencé, qu'il me brise, qu'il lève sa main, qu'il me fasse mourir ! Dans la douleur dont il m'accable, je serai consolée s'il ne m'épargne pas. Malheureuse et n'excitant la pitié de personne, pourquoi, femme de deux rois, suis-je arrivée à cette funeste vieillesse qui me couvre d'ignominie ?... O Saint Père ! tirez donc contre les hommes mal-faisants le glaive de Pierre. La croix du Christ est supérieure au glaive de César, le glaive de Pierre au glaive de Constantin, le siège apostolique au trône impérial. Votre puissance vient de Dieu. »

Le Pape resta sourd comme les princes : et c'est après qu'elle eut cherché en vain la pitié dans les cours et sur le siège de saint Pierre que la mère de Richard songea aux Aquitains. Tout-à-coup le peuple des contrées méridionales vit la fille de ses anciens maîtres, la veuve des rois de France et d'Angleterre, avec ses habits de deuil, ses cheveux blanchis dans les fers, ses yeux pleins de larmes, passer tristement en tendant la main pour la rançon de son fils ; et le peuple jeta dans cette main chérie et rendue tremblante par tant d'infortunes, les deniers d'argent, les pites, les mailles qui devaient grossir le trésor de l'empereur Henri.¹

La rançon de cent cinquante mille marcs fut payée ;² Richard devint libre. Le diable déchainé recommença la guerre avec plus de fureur que jamais. Pendant qu'il assiégeait le château de Chalus dans le Limousin, il y fut atteint d'une flèche et mourut.

IX

En l'absence de Richard, Éléonore gouverna le royaume avec sagesse, avec habileté, avec dévouement. De la même main qui avait signé les arrêts des cours d'amour, elle rédigea des traités de paix, des chartes municipales, une volumineuse correspondance diplomatique, des lois de finances et de commerce (entr'autres les rôles d'Oléron), qui témoignent de la vigueur et de l'étendue de son esprit, de ses vues libérales. Elle avait l'instinct et la volonté du progrès et s'intéressait à tout ce qui pouvait améliorer le bien-être matériel et intellectuel du peuple. Elle fonda des écoles, dota un grand nombre de monastères, bâtit ou répara des églises (la cathédrale de Bordeaux) ; elle éleva des forteresses et de bastides, construisit des villes ou les érigea en communes. Non moins courageuse qu'habile, elle marcha à la tête des armées, livra et gagna des batailles.

Après la mort de Richard, elle s'attacha aux intérêts de son dernier fils, Jean-Sans-Terre, et lui assura le trône, malgré sa perfidie, sa lâcheté et son ingratitude, contre les prétentions d'Arthur de Bretagne.

Que de vicissitudes, d'angoisses et d'épreuves ? Quelle haute et brillante fortune, quelle misère dans la vie de cette femme ! Quels vices et quels crimes dans sa destinée ! Quelle grandeur d'âme comme reine et comme mère ! Elle a régné sur la France, sur l'Angleterre, sur la

¹ Hist. du Midi, t II, p. 202. — ² Sept millions cinq cent mille francs.

Guienne qui était alors un royaume ; elle a rempli longtemps ces contrées de son nom , de sa personnalité , de ses actes , de ses passions ; elle a dominé son siècle ; et elle était encore pleine d'intelligence, droite, grande et robuste dans sa verte vieillesse, lorsqu'elle alla s'ensevelir vivante dans l'abbaye de Fontevrault , riche de ses bienfaits.

Elle mourut à quatre-vingts ans (30 mars 1204).

X

Certes, voilà une horrible et émouvante histoire, un drame soumis au joug de la fatalité comme la tragédie antique, des faits étranges, des personnages plus étranges encore ; de la gloire sans doute, mais aussi beaucoup de honte ; du génie, de la grandeur et de l'héroïsme, mais aussi beaucoup de bassesses, de turpitudes, de lâchetés et de crimes ; une vive lumière qui perce ces ténèbres, mais des lucurs sanglantes, des cris de rage et de désespoir ; le christianisme qui se lève comme une aurore sur cette société à demi barbare, violente, orgueilleuse, brutale, mais une civilisation qui va bientôt disparaître sous des ruines ; ces perfidies sans nom, ces trahisons, ces haines implacables, ces guerres civiles, ces massacres accomplis au chant mélodieux des troubadours, ce poignard des assassins caché sous des fleurs, ces amours coupables, ces adultères, ces débauches sans frein ; cette reine empoisonneuse qui a des entrailles de mère, ce roi meurtrier dont le cœur paternel s'émeut et pleure, ces fils révoltés contre leur père, et le plus grand de tous, Richard, le héros de la croisade, si brave, si féroce et si cruel ; ce Bertrand de Born, impitoyable, rude, inspiré, qui combat avec ses vers et son épée, et que Dante a placé dans son *Enfer* pour le punir d'avoir semé la discorde, la haine et le meurtre dans la famille des Plantagenets. Cette belle et infortunée Rosamonde, aussi touchante qu'Ophélie et Desdémone ; toutes ces passions, toutes ces monstruosité, toutes ces fureurs, toutes ces infortunes qui provoquent l'épouvante, la terreur et la pitié, n'y a-t-il pas là les éléments d'une œuvre immense, bien digne de tenter un grand poète ? Si on avait jeté tout cela dans ce cratère enflammé qu'on appelait Shakespeare, à coup sûr il en serait sorti un chef-d'œuvre !

JEAN LACOSTE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

OLIVIER GOLDSMITH, SA VIE ET SES ŒUVRES.

(Suite)

Comme poète on range d'ordinaire Goldsmith dans l'école de Pope (1688-1744), et on a raison si l'on veut dire seulement que Goldsmith est comparable à Pope pour la correction et l'élégance du style. Mais combien il s'en éloigne par la naïveté des sentiments, l'accent passionné de la poésie toujours attachante et animée, par la vivacité des peintures, la chaleur et la profondeur des pensées ! *Le Hameau abandonné*, *the deserted village*, qui parut en 1770, est sans contredit la plus belle élégie idyllique du XVIII^e siècle. On en a vivement critiqué le plan, les descriptions, les portraits. D'où vient donc le mérite supérieur de ce touchant poème ? Il a tous les défauts, et il a toutes les séductions. C'est qu'il en est de la poésie comme de l'éloquence : c'est le cœur qui fait le poète comme il fait l'orateur : « *Pectus est quod disertos facit.* »

Le Hameau abandonné est surtout connu en France par l'imitation qu'en fit un poète trop dédaigné de nos jours, et qui semble porter maintenant la peine des louanges exagérées et de la gloire anticipée que lui firent ses contemporains. Delille, dans son *Homme des champs*, a reproduit quelques-unes de ces pages charmantes avec une grande fraîcheur de coloris, à une date où l'étude de la langue anglaise, peu répandue parmi nous, nous rendait moins accessibles ou moins familiers les chefs-d'œuvre de nos voisins. Tous les amateurs de la vraie poésie savent par cœur les épisodes du *Curé de campagne* et du *Maître d'école du village*. — C'est ce poème, croyons-nous, qui a eu la bonne fortune d'inspirer *Jocelyn*, un des chefs-d'œuvre de Lamartine. Dans les deux ouvrages, même charme mélancolique, même amour de la nature, même fraîcheur de description, même délicatesse de sentiments.

Goldsmith dédia ce poème à l'illustre peintre sir Joshua Reynolds,

son ami, qui devait faire dans son art la même révolution que le poète dans le sien. Cette dédicace est un chef-d'œuvre d'analyse et de modestie ; laissez-moi vous en traduire un fragment :

« Je ne puis m'attendre, dit-il, en vous dédiant ce travail, ni à ajouter à votre réputation, ni à établir la mienne. Vous ne pouvez rien gagner à mon admiration, et je suis tout-à-fait ignorant dans l'art où l'on dit que vous excellez... La seule dédicace que j'aie jamais faite a été à mon frère, parce que je l'aimais par dessus tous les autres hommes. Il n'est plus : permettez-moi de mettre votre nom en tête de ce poème. »

A lire le reste de cette page remarquable on croirait lire un livre d'hier, tant la question était alors, ainsi qu'aujourd'hui, *palpitante d'actualité*, comme dit notre jargon moderne.

« En déplorant la dépopulation des campagnes, je m'élève contre le débordement du luxe parmi nous ; et par là je m'attends à soulever contre moi les clameurs des économistes modernes. Depuis 20 ou 30 ans il est de mode de regarder le luxe comme une des sources les plus fécondes de la richesse nationale ; et toute la sagesse des anciens sur ce point comme une pure folie. »

Le jour où parut la première édition de ce poème, l'éditeur envoya à Goldsmith un billet de cent guinées (2,647 fr.). — C'est beaucoup trop, lui dit un de ses amis qui se trouva présent, pour un ouvrage si peu important. (*Le Hameau abandonné* n'a en effet que 400 vers.) — Vous avez bien raison, répondit le bon Olivier, et je vais renvoyer cette grosse somme ; car depuis que je l'ai reçue je ne suis pas à mon aise. — Et il fit comme il disait. L'éditeur se piqua-t-il de délicatesse : nous aimons à le croire de la part d'un homme qui avait si bien jugé argent comptant le mérite du poème ; mais l'histoire n'en dit rien. Je me trompe : Ch. Nodier, qui compte l'anecdote avec quelques variantes, la termine en disant *qu'il paya*. Il est vrai qu'il ajoute avec sa malicieuse bonhomie : « On croirait lire les Mille et une nuits ! »

Est-il besoin de conclure ? Cette historiette qui n'a jamais été contestée ne donne-t-elle pas la mesure du désintéressement et de la délicatesse du poète ? Mais trouve-t-on aujourd'hui des éditeurs disposés à payer trop grassement et des consciences d'auteurs prêtes à reconnaître qu'on a taxé leur génie à trop haut prix ?

En 1764 s'accomplit ce que Macaulay appelle « le grand événement de la vie littéraire de Goldsmith : » il publia son poème du *Voyageur, the Traveller*. — Du sommet des Alpes centrales où il est assis, au nœud même des grandes vallées de l'Europe, un

voyageur sent son âme s'exalter à l'aspect de toutes ces nations qui s'agitent à ses pieds et que sa pensée domine. Sa tristesse rêveuse se complait dans l'observation d'un monde dont il déplore les misères, les passions insensées, les luttes puériles, les joies vaines et les espérances plus vaines encore ; il regarde ce spectacle d'un œil désabusé, mais non d'une âme égoïste et indifférente. Son long pèlerinage sans objet et sans but se retrace dans son esprit ; il revoit comme en un diorama poétique les régions, les climats, les paysages, les gouvernements avec leurs lois, leurs religions, leurs mœurs ; — et il arrive à conclure que l'homme peut trouver partout le bonheur, s'il modère son âme, s'il reste maître de ses passions, en un mot, s'il se gouverne lui-même.

- « En paix avec nous-mêmes, en quelque état que nous soyons placés,
- « Nous faisons ou nous trouvons notre propre félicité ;
- « Dans un lit caché, que ne troublent pas les orages,
- « Coule le tranquille courant des joies domestiques. »

Comme Jocelyn s'est inspiré du *Hameau abandonné*, lord Byron a trouvé dans *the Traveller* l'idée première de son *Child Harold*, mais il a remplacé la douce philosophie, la touchante résignation du chrétien par le scepticisme le plus désespérant et le mépris le plus complet de tout ce qui fait la véritable grandeur des individus et des peuples.

Malgré la vogue et le brillant succès de ses poésies, le pauvre Olivier se vit forcé de faire à la muse de fréquentes infidélités et même de l'abandonner presque entièrement. La vile prose était plus rémunératrice, et quelques banales compilations, où, à défaut d'exactitude et d'originalité, on trouve toujours, du moins, un style pur et une habile disposition des matériaux les plus disparates, occupèrent une grande partie de sa vie d'écrivain.

Nous nous bornerons à donner la liste de ces nombreuses productions, qui sont encore classiques en Angleterre à cause de la mise en œuvre toujours intéressante. Goldsmith a publié :

- En 1758, *Mémoires d'un protestant*, 2 vol. in-12, sous le pseudonyme de Willington ;
- En 1759, *Enquête sur l'état des lettres en Europe*, 1 vol. in-12
- « *L'Abeille*, revue littéraire et satirique, 8 numéros.
- En 1762, *Le Citoyen du monde*, 2 vol. in-12.
- En 1763, *L'Art poétique*, 2 vol. in-12.

En 1763, *La Vie du beau Nash*, 1 vol. in-8°.

» *Histoire d'Angleterre*, (en lettres) 2 vol. in-12.

En 1769, *Histoire Romaine*, 2 vol. in-8°.

» *Histoire d'Angleterre*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Georges II, 4 vol. in-8°.

En 1774, *Histoire de la Terre et de la Nature animée*, 8 vol. in-8°.

» *Histoire Grecque*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, 2 vol. in-8°.

» *Vies de Parnell et de Bolingbroke*, vol. in-12.

La plupart de ces ouvrages étaient anonymes : il les faisait sur commande, au fur et à mesure de ses besoins, et ils ne valent guère plus que ce qu'ils lui coûtaient. « Ni la nature, ni l'éducation n'avaient préparé son esprit aux recherches exactes ni aux sérieuses dissertations. Il commit parfois d'étranges bévues. De mauvais plaisants parvinrent à lui faire mettre dans son *Histoire grecque* le récit d'une bataille entre Alexandre-le-Grand et Montézuma ! » (Macaulay.)

Cependant sa réputation commençait à s'étendre. Les éditeurs et les libraires, malgré son peu d'empressement pour la bonne compagnie, l'avaient mis en rapport avec les hommes les plus considérables dans le monde des lettres et des arts. Griffiths l'avait *présenté* à Samuel Johnson, qui passait alors pour l'oracle de la critique ; Johnson le *présenta* à Josua Reynolds, le premier des peintres anglais, timide et froid comme peintre d'histoire, mais admirable comme portraitiste ; à Burke, qui devait laisser un si grand souvenir comme orateur politique ; à Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe* ; au bouillant Shéridan, qui traça un double sillon dans l'art dramatique et dans l'éloquence de la tribune ; à l'immortel Garrick, le Talma de l'Angleterre. « Entendez-vous, s'écrie Ch. Nodier en énumérant ces illustres amitiés de notre poète ! Johnson, Richardson, Shéridan, Burke et Goldsmith ! Société merveilleuse de jeunes talents sans orgueil, où chacun jouissait du talent des autres sans l'envier, et dans laquelle la seule primauté reconnue appartenait à qui saurait aimer le mieux. Ce serait aussi une chose assez remarquable aujourd'hui. — Qu'eût dit le bon Nodier s'il avait été témoin des guerres trop peu intestines de cette hétérogène réunion de commerçants littéraires qu'on appelle *La Société des Gens de Lettres* ? »

(*La fin au prochain numéro.*)

L. AYMA.

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE.

LE TROISIÈME VOLUME DES **Études historiques sur Moissac** ,

PAR M. A. LAGRÈZE-FOSSAT.

En peu de temps la région vient de perdre trois hommes qui ont consacré une partie de leur vie aux études historiques, M. A. Lagrèze-Fossat, M. Bessières, M. Devals aîné. Ainsi de grands vides se sont faits parmi nous dans les rangs des travailleurs.

Le directeur de la *Revue de l'Agenais* accueillerait sans doute avec plaisir des notices biographiques sur ces hommes d'étude, qui tous trois ont fourni une longue carrière, et laisseront de durables souvenirs. Ce sujet, que pourraient si bien traiter des amis personnels, je regrette de ne pouvoir l'aborder. Mais les livres sont entre les mains de tous, et je tiens à dire quelques mots sur les œuvres de M. A. Lagrèze-Fossat, et particulièrement sur un ouvrage posthume, le troisième volume des *Études historiques sur Moissac*.

Pendant près de trente années, de 1840 à 1868, M. Lagrèze-Fossat s'est occupé de sciences naturelles et spécialement de botanique. Il a publié la flore du Tarn-et-Garonne, ouvrage complet et estimé. Mais non content d'avoir donné la nomenclature et la description des plantes de la région, il a recherché les applications de sa science favorite à l'agriculture. Persuadé que pour combattre efficacement les parasites et les mauvaises herbes qui sont les fléaux de nos champs il fallait d'abord les bien connaître, il a recherché les modes de reproduction de ces plantes nuisibles et les causes des maladies qui atteignent les plantes utiles. Sept mémoires importants résument ses études et ses découvertes dans cet ordre d'idées.

Un mémoire sur l'origine du gypse révèle une excursion dans le domaine de la géologie.

En 1868, a commencé la série des publications sur l'histoire locale.

C'est d'abord une étude sur *La ville, les vicomtes et la coutume d'Auvillar* ; puis ont paru successivement en trois volumes ¹ dix mémoires sur les annales de Moissac. Un quatrième volume est sous presse.

Dans ce dernier ouvrage, son œuvre capitale, l'auteur a suivi un plan qui paraît s'imposer aujourd'hui à ceux qui veulent publier l'histoire complète d'une ville. Nous ne sommes plus au temps où l'on se contentait d'établir la série des événements par ordre chronologique, où l'on proclamait volontiers que « les peuples heureux n'ont pas d'histoire, » où les sujets qui passaient pour les plus intéressants étaient ceux qui offraient le plus grand nombre de récits de guerre et de coups d'épée.

Nous ne pouvons plus nous renfermer dans cet étroit programme. Les mœurs, les institutions, la condition des personnes, les différences qui caractérisent les époques doivent non moins que les faits fixer notre attention. L'histoire qui nous intéresserait le plus serait peut-être celle d'un peuple heureux. Nous apprendrions les raisons de cette prospérité, attribuable sans doute avant tout à la sagesse de ses institutions.

Ainsi nous aimons à connaître non les aventures de quelques poignées de soldats, non les épisodes de la vie d'un petit nombre de personnages, mais l'histoire vraie des masses, tout ce qui à chaque époque est entré comme élément dans les conditions de la vie commune, les passions, les souffrances, les aspirations des peuples.

Assurément voilà de quoi compliquer beaucoup la tâche des historiens modernes. Ils sont forcés d'acquérir d'abord une vaste érudition ; ils ont de plus à se créer une méthode de mise en œuvre.

Par exemple, dans l'exécution d'une monographie, une difficulté se présente. Faut-il interrompre le récit des événements pour se mettre, le cas échéant, à dissenter sur les coutumes ? Vaut-il mieux composer une série de mémoires dont chacun embrasse dans son ensemble une question particulière ? C'est ce dernier plan, souvent préférable, qu'a suivi, avec raison, l'auteur des *Etudes historiques sur Moissac*.

Son sujet d'ailleurs était vaste et varié. Comme il avait à écrire en

¹ *Études historiques sur Moissac*. Paris, Dumoulin, quai des Augustins, 13, 3 vol. in-8°.

même temps l'histoire d'une abbaye et celle d'une commune, il fallait à son livre de grandes divisions.

Les deux premiers volumes contiennent chacun quatre mémoires : Essai topographique. — Les coutumes de Moissac. — Des Abbés-Chevaliers. — Des serments. — Le Tarn et la Garonne. — Des cadastres. — De la communauté. — Des institutions municipales.

Le troisième volume contient deux mémoires seulement : Des abbés de Moissac. — Essai archéologique sur l'abbaye de Moissac. Le premier renferme la succession des abbés, l'énumération de leurs actes les plus importants, des dates précises, le tout en une centaine de pages.

La description de l'église abbatiale et du cloître remplit à elle seule plus des trois quarts du volume. Les sujets en valent largement la peine. Le portail roman de l'église, qu'on a pu appeler sans exagération un musée de sculpture, est le plus beau, un des plus beaux du moins, de cette époque, qui existe en France. Seul le portail de Saint-Trophyme d'Arles peut supporter la comparaison. Nous n'avons pas de cloître plus complet pour la même période, et la nef constitue une des œuvres principales de l'école gothique du Haut-Languedoc.

Dès longtemps signalés à l'attention des archéologues, les monuments religieux de Moissac, visités par les congrès, étudiés par les savants et les artistes, avaient été plusieurs fois sommairement décrits ou cités dans les grands ouvrages, Mais ces études, d'ailleurs estimables, étaient insuffisantes et renfermaient des erreurs. Tous ceux qui visitent les grands édifices, dans les courts arrêts de voyages trop rapides, savent combien il est difficile d'en saisir tous les caractères, d'en analyser tous les détails. Le temps manque pour les recherches à faire dans les textes, pour la détermination des dates, pour consulter les traditions locales. Une note prise en courant devient obscure ; un croquis reste inachevé. On se fie trop facilement à sa mémoire, et le souvenir s'efface. Qui n'a pas désiré revoir, pour l'étudier de nouveau, le monument dont il allait écrire la monographie d'après de simples notes ?

M. Lagrèze-Fossat avait sur tous ses devanciers un immense avantage. Il pouvait interroger tous les jours l'église et le cloître qu'il a décrits. Il avait compulsé tous les documents qui renferment l'histoire de l'abbaye. De sérieuses études archéologiques achevaient de le préparer à bien remplir sa tâche. Assurément la monographie de

Moissac prendra rang parmi les plus complètes et les mieux faites que nous possédions sur nos monuments nationaux.

Les dates des constructions successives sont admirablement précisées, ce qui est inappréciable pour les comparaisons. En effet, la connaissance des rares édifices à dates certaines permet de classer dans l'ordre chronologique les monuments analogues par le style sur lesquels on ne possède point de renseignements historiques.

En interprétant le symbolisme des nombreux sujets de sculpture romane, M. Lagrèze-Fossat a gardé une juste mesure. Il reste à égale distance de ceux qui voient du symbolisme religieux partout et de ceux qui font la plus grande part à la fantaisie du sculpteur. Les attributions de l'auteur sont à peu près toutes admissibles. Il faut dire que les sculptures de Moissac sont plus faciles à interpréter que beaucoup d'autres. Les principaux bas-reliefs représentent certains sujets avec un réalisme qui traduit la pensée d'une façon presque brutale. De nombreux chapiteaux historiés sont expliqués par des inscriptions.

Une des parties les mieux traitées du livre c'est la description des motifs de sculpture empruntés à la flore. C'est qu'ici l'archéologue est doublé du botaniste. Toutes ces plantes sont classées, analysées dans leurs menus détails. Rameaux fructifiants ou stériles, feuilles entières ou découpées à la marge, inflorescence, vrilles et rinceaux, cette infinie variété dans le choix et dans la représentation des espèces passe sous nos yeux à travers les pages de M. Lagrèze-Fossat. Nous voilà une fois de plus bien convaincus que nos vieux artistes observaient de fort près la nature, qu'ils excellaient à reproduire, avec leurs caractères propres, les sujets choisis dans notre flore locale. Même quand l'exécution est imparfaite, l'intention est toujours nettement accusée. Les décorations, généralement en fort relief, sont à l'échelle des parties de la construction qu'elles revêtent. Autant de preuves de science et de goût !

Il suffira de lire la monographie de Moissac pour se rendre compte des effets de cette grande révolution dans les arts, dont l'origine remonte aux sculptures des monuments funéraires Mérovingiens, mais qui ne devait produire toutes ses conséquences qu'à l'époque romane. Le portail et le cloître offrent peu de traces des styles classiques. Toute la décoration est exécutée d'après les principes nouveaux.

On regrette que M. Lagrèze-Fossat n'ait pas inséré quelques planches d'ornement dans son ouvrage. Des plans feraient comprendre

également ce qu'offrent d'original certaines parties de la construction. La voûte du narthex ou porche, dessinée et décrite par M. Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire*, est particulièrement remarquable. Le savant architecte la croit du commencement du xii^e siècle, tandis que M. Lagrèze-Fossat, en se basant à la fois sur des textes et sur des considérations archéologiques, l'attribue au milieu du xi^e siècle (1047—1063). Ce serait alors le plus ancien exemple connu de la croisée d'ogives, de la voûte qui devait caractériser plus tard le genre gothique. Cette considération, sur laquelle M. Lagrèze-Fossat ne s'est pas arrêté, est un fait important pour l'histoire de l'art, car la croisée d'ogives est incontestablement la plus belle découverte que le moyen-âge ait faite en architecture. L'exemple de Moissac ne démontre point suffisamment que l'invention appartienne à notre région, mais du moins cette priorité établit une présomption en faveur de l'école architectonique du Sud-Ouest.

G. THOLIN.



L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

ET LE DUC D'ÉPERNON.

(Suite)

L'Archevêque décida, dans cette même séance, que les religieux qui avaient assisté à l'assemblée de Puypaulin « par les conseils et »
« **advis des quels ces grands excès étaient arrivés** » et qui lui avaient **fait des réponses assez vagues** en lui disant : les uns qu'on avait **supposé** leur avis, les autres qu'ils ne s'étaient pas rendus à l'invitation ; ceux-ci qu'ils n'avaient pas été appelés, ceux-là que y ayant assisté, ils n'avaient pas opiné, déclareraient par écrit : « savoir ceux qui »
« n'avaient pas été appelés à cette funeste assemblée, qu'ils n'y »
« avaient pas été appelés, ceux qui avaient été appelés et qui s'y »
« étaient trouvés, comment ils avaient obéi au mandement du duc »
« d'Épernon, et s'étaient conduits à l'égard de leur Prélat, et pour »
« tous ceux qui y avaient assisté, quels conseils et avis ils avaient »
« donné, et s'ils s'étaient conformés ou non à ce qui était porté dans »
« l'ordonnance du duc.¹ »

Loin d'impressionner le duc d'Épernon et de lui faire entrevoir à quel point il s'était compromis, l'attitude du Parlement et de l'Archevêque excitèrent au contraire son irritation et le poussèrent de plus fort dans la voie malheureuse où il s'était engagé. A peine eut-il connu la sentence d'excommunication, qu'il s'empressa d'en relever appel, dans un acte signifié à l'Archevêque, et où il disait : « qu'il »
« était appelant de certaine procédure nulle et injuste d'excommuni- »
« cation prononcée contre lui par Monseigneur l'Archevêque, sans »
« aucun fondement, ni autorité légitime, et au préjudice de l'autorité »
« du Roi, et ce non-seulement en son nom personnel, mais au nom »
« de tous ceux de sa maison, et autres qui étaient l'objet de la sen- »
« tence.² »

¹ Archives de l'Archevêché, collection Brienne, fo 45. — ² *Idem*, folio 46.

L'Archevêque répondit à cette notification : « qu'il emploierait la « dénonciation qui déjà avait été faite au syndic de la ville et à « plusieurs autres, et qu'il avait requis un notaire de signifier au « gouverneur. » Cet officier ministériel la lui signifia en effet le lendemain, 3 novembre.¹

Ce même jour, il se tint à l'archevêché une nouvelle réunion du clergé à l'effet de désigner, selon la délibération du 29 octobre précédent, les députés qui devaient se rendre auprès du Roi pour : « lui « faire plainte des attentats commis sur la personne de l'Archevêque « pour la violation des immunités et franchises de l'Eglise, depuis « grandement augmentées par les outrages et les violences de M^r le « duc d'Epemon, assisté des capitaines et soldats du guet, ainsi « qu'il était notoire pour tout le monde. » — L'assemblée désigna, d'un commun accord, les chanoines Grimaud et Richon, et supplia : « eu égard à l'importance de l'affaire, l'Archevêque et les évêques « d'Agen et de Saintes d'assister la députation dans ce voyage, ainsi « que le vénérable Desclaux, chanoine de l'église métropolitaine, de « présence près Monseigneur le cardinal de Richelieu, et son confes- « seur, afin qu'il assistât la députation pour la bonne et prompte « issue de sa mission.² »

Cette délibération ne fut pas ignorée du duc d'Epemon, il y répondit par de nouvelles protestations qu'il fit faire par les jurats et par le clergé de Cadillac sur lequel il avait aussi la plus haute influence, et qui ne connaissait d'autre autorité que la sienne. — En effet, le 14 novembre, Jehan de Baritaud, procureur syndic de la ville, releva appel de la sentence d'interdit jetée sur la ville de Bordeaux³ et qui frappait aussi les églises et les communautés religieuses de Cadillac. Cette sentence fut signifiée, le 15 novembre, au sieur Fustamy, vicaire du Chapitre de Cadillac, trouvé à Bordeaux, dit l'acte, avec injonction de le notifier au Chapitre de Cadillac et au supérieur des Capucins de cette ville.⁴ Fustamy sachant que deux chanoines de Cadillac étaient ce jour-là à Bordeaux, les chercha vainement, pendant cette journée ; il ne les rencontra que le lendemain et se hâta aussitôt de leur faire connaître les ordres qu'il avait reçus. Ceux-ci lui dirent : qu'il avait eu tort d'accepter une pareille mission, qui

¹ Archives de l'archevêché. — ² *Idem.* — ³ *Idem*, et collection Brienne, folio 48.

⁴ Archives de l'Archevêché, récit de Fustamy.

avait pour conséquence inévitable d'attirer sur sa tête toute la colère du duc d'Epéron, patron du Chapitre, et fondateur de la maison des Capucins ; que le curé de Loupiac avait déjà décliné ce mandat pour éviter un malheur ; ils lui conseillèrent par suite d'aller joindre l'Archevêque, et de lui exposer : « que vivant pour ainsi dire dans la « maison du duc d'Epéron, » il le dispensât de cette commission. — Impressionné par ce langage, Fustamy se rendit auprès de l'Archevêque, qui lui réitéra l'ordre de s'acquitter de la signification dont il était chargé. — Fustamy revint auprès des deux chanoines et leur notifia l'interdit.¹ Ceux-ci le conduisirent immédiatement chez le duc d'Epéron qu'ils trouvèrent entouré de plusieurs gentilshommes et des jurats. Les chanoines signalèrent au duc les ordres donnés à Fustamy : le duc lui demanda qui il était ? Fustamy répondit : vicaire de Cadillac ; d'Epéron répartit : qu'il n'était plus vicaire de Cadillac, qu'il lui défendait d'y revenir, lui enjoignit de se retirer s'il ne voulait pas qu'il le fit mettre dans une basse fosse, et surtout de ne pas aller à Cadillac signifier l'interdit. Fustamy ayant voulu insinuer qu'il était obligé, en sa qualité d'ecclésiastique, d'obéir à l'Archevêque, d'Epéron se précipita sur lui, en proférant des injures, il l'aurait même frappé, sans l'intervention du jurat de La Roche. — Fustamy s'empressa de partir, car, déclare-t-il, « tous les gentilshommes « présents disaient : qu'il allait mal pour le vicair.² »

Cette ridicule tentative d'intimidation, et qui dénote bien quel était alors l'état du duc d'Epéron, n'empêcha pas le vicaire de se rendre le lendemain à Cadillac pour signifier l'interdit aux Capucins de cette ville. Il s'arrêta en chemin, dans une paroisse voisine, et fit connaître au vicaire perpétuel de cette paroisse l'ordonnance de l'Archevêque ; car, c'était dans le cimetière desservi par ce prêtre, qu'on devait ensevelir les personnes qui décèderaient à Cadillac, pendant la durée de l'interdit. Ce vicaire l'engagea fortement à ne pas entrer à Cadillac, parce que les chanoines auxquels il avait signifié l'interdit, la veille, à Bordeaux, étaient de retour à Cadillac, et avaient transmis, au nom du duc d'Epéron, au gouverneur de la ville et à l'intendant du château, l'ordre formel de l'arrêter, et de déchirer, partout il les trouverait, l'original et les copies de l'interdit ; il lui annonça, en même temps, que la population, sachant qu'il venait l'excommunier, avait pris la résolution de le jeter à la rivière.³

¹ Archives de l'Archevêché, rapport de Fustamy. — ² *Idem.* — ³ *Idem.*

Fustamy feignit, à l'égard de son confrère, d'avoir l'intention de se retirer, mais, au lieu de le faire, il se dirigea vers les jardins du duc, et y rencontra le greffier du comté de Benauges qui lui tint le même langage que le vicaire et lui dit : que, depuis l'arrivée des chanoines, toutes les portes de la ville étaient fermées, à l'exception de celles qui se trouvaient en face de l'allée des Capucins.

Fustamy alla de ce côté, mais il aperçut bientôt le gouverneur, suivi de quelques habitants, qui venait vers lui ; il fut assez heureux pour les devancer, s'engagea dans l'allée des Capucins, trouva la porte ouverte, et se disposa à signifier au frère portier la sentence d'interdit ; celui-ci refusa de la recevoir en disant : qu'elle devait être remise au Père Provincial. Ce dernier, auprès duquel Fustamy fut amené, opposa le même refus, et blâma Fustamy d'avoir accepté une pareille mission : « parce qu'elle touchait les intérêts du duc d'Epéron, » ajoutant qu'il aurait dû la signifier auparavant à Messieurs du Chapitre « qui étaient les principaux de la ville. » Vainement Fustamy lui fit observer qu'en sa qualité de religieux, il devait obéir à l'Archevêque plutôt qu'au gouverneur, le Provincial persista à ne pas vouloir accepter la copie de la sentence. Fustamy la déposa sur une petite muraille du cloître en présence du frère gardien du couvent. A ce moment arrivait le gouverneur de Cadillac, suivi d'une foule de personnes : il cria au gardien de ne recevoir du vicaire aucun papier, *parce qu'il était infect*, et s'adressant à Fustamy, il le menaça, au milieu de nombreux outrages, de le mettre en prison, s'il entraient en ville. Prenant alors, à l'aide d'un bâton, la copie que Fustamy venait de déposer sur la muraille, il la porta sur la place du couvent, en disant : « Gare, gare, ceci est infect, » et la laissa tomber dans la boue. Puis interpellant Fustamy, il lui dit : « qu'il était étrange « que ce fût le vicaire de la ville, considéré comme le père du peuple, « qui voulait le priver de la messe et des sacrements, ce que du reste « le duc d'Epéron ne supporterait jamais, » et lui défendit de nouveau d'entrer en ville pour signifier l'interdit au Chapitre. Fustamy lui fit remarquer : que cet interdit avait été signifié la veille aux chanoines qui se trouvaient à Bordeaux. Le gouverneur et le gardien des Capucins lui demandèrent alors l'original et la copie de l'interdit ; Fustamy leur répondit : qu'il n'en avait pas d'autre que celle que le gouverneur venait de fouler aux pieds. Pendant ce colloque, la foule qui les entourait criait à haute voix : que Fustamy n'était plus vicaire et n'avait pas le droit d'entrer dans la ville. Celui-ci protestait au contraire, avec énergie, que c'était en sa qualité de vicaire qu'il était

venu dénoncer l'interdit, que puisque les portes étaient fermées, il laisserait copie de la sentence auprès de l'une d'elles, et qu'il rendait la population de Cadillac responsable de ce qui arriverait.¹ Le frère gardien du couvent le pria dès lors de sortir, puisque le couvent était la propriété du duc d'Epéron. Fustamy se retira en effet et laissa copie de la sentence à une des portes de la ville. La foule se disposait à le poursuivre et à le frapper, lorsqu'il courut se cacher dans une vigne située non loin de là, et profita de la nuit pour traverser la rivière à Podensac, et rentrer à Bordeaux.² En attendant, le Chapitre, prétextant qu'il s'était absenté de Cadillac sans autorisation, le remplaça dans ses fonctions de vicaire par un sieur Larrieu, et pour le rendre plus assidu, disait-il, à l'avenir, il décida que Larrieu recevrait, pendant son absence, les gages de celui-ci au prorata de son traitement.³

Ces détails donnent la mesure de l'influence que d'Epéron exerçait sur le Chapitre de Cadillac, et des misérables moyens auxquels il avait recours pour organiser une résistance à la sentence d'excommunication. — Il cherchait, il faut le reconnaître, à la combattre en même temps, à l'aide des armes spirituelles. — Déjà, après la condamnation de Naugas et de ses gardes, il avait écrit à l'évêque de Nantes qui était une de ses créatures, pour lui demander son avis sur la sentence prononcée, et lui disait : « Monseigneur l'Archevê-
» que de Bordeaux s'étant plaint, par acte public, au procureur-gé-
» néral du Parlement et aux jurats de la ville de Bordeaux que les
» gardes de Monseigneur le duc d'Epéron (*qu'il désignait par des*
» *casques de vert brun avec des croix blanches*) fouillaient les
» ecclésiastiques et autres personnes qui allaient à sa maison, mon
» dit seigneur, pour justifier cette action, commanda au sieur de
» Naugas de les représenter au seigneur Archevêque, afin de savoir
» s'il en reconnaissait parmi eux quelqu'un coupable de l'accusation,
» pour le faire châtier. — Le sieur Naugas, lieutenant desdits gardes,
» fait sa charge, rencontre sur la rue ledit seigneur Archevêque,
» qu'il n'avait pas même eu ordre d'aller trouver à son logis, afin
» qu'on ne pût pas croire que ce fût à dessein de le braver, laisse
» passer, avec révérence, la croix qui les précédait, demande à parler
» à Monsieur l'Archevêque de la part de mon dit seigneur, déclare
» hautement qu'il n'a rien à lui dire qui puisse lui déplaire ; le cocher

¹ Archives de l'Archevêché, rapport de Fustamy. — ² *Idem.* — ³ *Idem.*

« nonobstant cela a ordre de passer outre par diverses fois, ledit
« sieur lieutenant qui a ordre de parler de la part de mon dit seigneur
« qui représente la personne du Roi, dans la province, fait arrêter
« le cocher ; ledit seigneur Archevêque voyant cela veut sortir de
« son carrosse ; ledit sieur lieutenant le prie de le ne point faire,
« lui protestant de rechef qu'il n'a rien à lui dire pour le fâcher ; il
« met néanmoins pied à terre, ledit sieur lieutenant le suit, le chapeau
« à la main, lui dit ce qu'il a chargé de lui dire, sans être écouté,
« et accompagne en cet état plus de cinquante pas ; ledit Archevêque lui
« dit : de venir trouver en sa maison, lequel, à la même heure, convo-
« que une assemblée des ecclésiastiques de la ville, fait résoudre une
« excommunication contre le sieur Naugas et les gardes qui l'avaient
« accompagné, de laquelle ledit sieur Naugas étant menacé, en
« appelle comme d'abus, fait signifier audit Archevêque son
« appellation, et lui déclare de rechef, par acte, comme il l'a fait
« auparavant de bouche, qu'il n'a eu ni ordre ni intention de le
« fâcher. On demande si toutes ces circonstances ayant précédé,
« l'excommunication est valable.¹ »

On voit sous quelle couleur d'Epernon présentait les événements du 29 octobre et des jours suivants, et avec quel soin il dissimulait l'accueil fait par lui, le 30 octobre, à la députation du clergé.

L'évêque de Nantes lui répondit, le 17 novembre, qu'il ne voyait aucun outrage, pour l'Archevêque, dans la mission donnée à Naugas ; qu'en agissant ainsi, le duc d'Epernon avait manifesté au contraire le profond respect qu'il avait pour le Prélat, car il aurait eu le droit de le poursuivre en justice pour obtenir une réparation de l'accusation portée contre ses gardes, ou tout au moins l'obliger à faire la preuve de son accusation ; que par suite la conduite du duc, dans cette circonstance, était digne des plus grands éloges, car il avait poussé la prudence jusqu'à demander qu'on lui signifiât, par écrit, les griefs dont on se plaignait, afin qu'il pût y répondre, après mûre réflexion, et arrêter ainsi toute précipitation dans la décision à rendre, précipitation plus funeste encore lorsqu'il s'agit de censures ecclésiastiques ; que loin donc d'avoir encouru l'excommunication, le duc méritait d'être loué pour ce qu'il avait fait, et que « l'avoir déclaré excommunié, dans une sen-
« tence ecclésiastique qui le qualifiait auteur d'un attentat contre

¹ *Mercur*e français.

« l'Eglise, c'était faire autant d'outrage à la vérité, à la justice et à la piété, qu'on avait essayé d'en faire à sa réputation. »

Il ajoutait : que ce qui lui paraissait étrange surtout, et ce qu'il considérait « comme une véritable profanation des choses saintes, » c'était qu'on se fût servi de l'oraison des quarante heures pour difamer le duc d'Epéron, car, avec de pareilles mesures, tout le monde pouvait, sur un simple soupçon, être désormais deshonoré dans les plus grandes assemblées qui se tiendraient dans les églises, à l'aide de prières aussi injurieuses.

Il ne s'expliquait pas sur les faits imputés à Naugas et aux gardes, sous le prétexte qu'il ne les connaissait pas suffisamment, les supposant du reste invraisemblables ou grandement exagérés, mais il blâmait l'Archevêque d'avoir condamné Naugas et les gardes sans les entendre, et sans avoir voulu recevoir leurs explications, déclarant du reste : « qu'il ne voulait pas donner des leçons à l'Archevêque, « mais lui témoigner, cest écrit tombait entre ses mains, aussi bien « à tous ceux qui le verraient, la part qu'il prenait au regret que « tous les vrais enfants de l'Eglise et tous les vrais serviteurs de « Jesus-Christ avaient de ce discorde ; se soumettant très-volontiers « et avec toute sorte de respect et de révérence, non-seulement à « Sa Sainteté qui est le pasteur des pasteurs, mais à tous les évêques « de France, ses vénérés seigneurs, il n'en excepterait même pas « l'Archevêque de Bordeaux, si sa conscience lui permettait d'être « juste en sa propre cause.¹ »

C'était en vain que le duc d'Epéron demandait ainsi des consultations à l'évêque de Nantes et qu'il accumulait les attaques et les protestations contre les sentences de l'Archevêque, tout cela devait s'évanouir devant la décision, que le cardinal de Richelieu inspira à Louis XIII, pour réprimer avec la plus grande énergie ce dernier excès de violence et d'insubordination du gouverneur de la Guyenne. — Mais il faut ici reprendre les choses de plus haut.

VII

L'Archevêque s'était empressé, dès le début de la querelle, d'en prévenir le Roi et le cardinal de Richelieu, par l'intermédiaire de son frère, le marquis de Sourdis, qui se trouvait alors à la Cour, et

¹ *Mercur français.*

qu'il chargea de faire connaître les actes de Naugas, et l'excommunication prononcée contre lui. Le duc d'Epéron se croyant tout permis, et dominé du reste par un profond sentiment d'orgueil et de fierté, avait gardé le silence le plus absolu à l'égard du gouvernement. Lorsque le Roi et le cardinal eurent reçu les dépêches de l'Archevêque, ils envoyèrent à Bordeaux le sieur de Villemontée, maître des requêtes et intendant de La Rochelle, avec mission : 1° de dire au gouverneur et à l'Archevêque « de ne rien faire de nouveau, car « l'intention du Roi était que le différend qui existait entr'eux n'allât « pas plus avant ; » 2° de s'informer le plus exactement possible de toutes les circonstances de cette affaire, d'en prendre connaissance de la bouche même des intéressés, et de tous ceux qui en avaient été témoins ; 3° de chercher à accommoder le différend, et, dans le cas contraire, d'indiquer ce qu'il jugerait pouvoir être fait, selon sa conscience et la connaissance des événements.¹ Louis XIII lui donna quatre lettres, l'une pour le gouverneur, l'autre pour l'Archevêque dans laquelle il leur disait : « qu'ayant appris le différend survenu « entr'eux lequel pourrait amener des inconvénients préjudiciables « à son service, et au repos et à la tranquillité de la ville, s'il n'en « arrêtait promptement la suite, il leur ordonnait de n'entreprendre « aucune nouveauté en cela, mais de demeurer où ils en étaient « jusqu'à ce qu'il eut été plus amplement informé des particularités « de l'affaire par le sieur de Villemontée.² » La troisième était pour les deux jurats qui étaient allés ou qui devaient aller saluer l'Archevêque à son retour. — La quatrième enfin, pour le lieutenant des gardes du duc ; le Roi le mandait auprès de lui « pour être in- « formé sur certaines choses importantes dont il désirait avoir con- « naissance.³ »

(*A continuer.*)

LOUIS DE VILLEPREUX.

¹ Lettres et papiers du cardinal de Richelieu, par M. Avenel. —Collect. des documents inédits, tom. IV, page 500.

² Mémoires du clergé de France, tome VII, page 1200.

³ Avenel, tom. IV, page 500.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Les œuvres se multiplient, chers lecteurs, et voici notre besogne facilitée enfin. — Le cas est étrange, sans doute, mais incontestable : l'importance de nos bulletins s'affirme en raison inverse du labeur qu'ils exigent.

Voici d'abord les poètes :

Paul Melmiet. — *Premières Poésies*. (Librairie des Bibliophiles. — 1 vol. in-12.)

S'il fallait supputer le nombre des recueils poétiques portant ce titre limpide, le calcul serait laborieux. — Indiquons ainsi le caractère particulier de celui-ci : De la facilité, de la jeunesse, du mouvement, mais aussi de la prétention, du mauvais goût et de l'impuissance.

F. Cartairade. — *Les Fleurs sous l'herbe*. — *Le Jour et la Nuit*. —
Du Cœur aux lèvres. (Jouaust. — 3 vol. in-18.)

Ces trois volumes constituent les œuvres posthumes de l'auteur assez peu connu des *Naucitanes*. — Rien d'admirable, du reste, ni de prodigieux dans ce fouillis d'hémistiches très glabres où règnent sans partage une froideur et une monotonie désespérantes.

Aimé Giron et Cyrille Fiston — *Les Petits-fils des douze Césars*. — *Satires françaises-latines*. (Didier. — 1 vol. in-8°).

Ceci est une œuvre, œuvre d'érudits et de poètes, qui mériterait de nous arrêter longuement. Mais nous ne saurions entreprendre ici ni analyse impossible ni commentaire exagéré, et nous devons nous borner, chers lecteurs, à vous signaler la science, la vigueur, la sonorité et l'inspiration d'une poésie robuste et saine.

Bien que les romanciers n'aient pas fait relâche, leurs productions plus ou moins banales sont cependant moins nombreuses que d'habitude, et voici certainement tout ce qu'il est possible de citer à cet égard :

H. Malot. — *Le Mari de Charlotte*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Alb. Delpit. — *La Vengeresse*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

Am. Achard. — *Droit au but*. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Paul d'Orcières. — *Catherine Dunoyer*. (Dentu. — 1 vol. in-12).

H. Legay. — *Les Femmes qui tuent*. (Lachaud. — 1 vol. in-12).

Cinq volumes dont on ne peut dire beaucoup de mal, sans doute, mais dont il est impossible de faire aucun éloge ; une mention meilleure est due au volume suivant :

Ed. Laboulaye. — *Nouveaux Contes bleus*. (Charpentier. — 1 vol. in-12).
Lequel se compose d'une série de récits intéressants et écrits.

Nous avons à vous signaler, chers lecteurs, trois livres de voyage :

F. de Chambrier. — *Un peu partout*. — Nouvelle série : *Du Bosphore aux Alpes* (Didier. — 1 vol. in-12).

Récits pittoresques et curieux.

Paul de Chailles. — *L'Afrique Occidentale*. — *Nouvelles aventures de chasse et de voyage chez les sauvages*. (Lévy. — 1 vol. in-8°).

Pages pleines d'intérêt et de mouvement.

Edouard Auger. — *Nouveaux récits d'Outre-Mer*. — *Histoires américaines*. (Didier. — 1 vol. in-12.)

Quatre récits écrits de verve, où l'exactitude et la couleur locale s'allient savamment à un puissant intérêt dramatique.

Depuis bien longtemps déjà, les livres de science vulgarisée et familière n'apportent qu'un bien faible contingent à nos *bulletins* mensuels. D'ici à peu de jours, cette intéressante subdivision bibliographique sera mieux pourvue sans doute ; mais il faut attendre encore et se contenter pour aujourd'hui des deux volumes suivants :

Félix Hément. — *Simple discours sur la terre et sur l'homme*. (Didier. — 1 vol. in-12.)

Livre charmant, où la précision de la science se dérobe sous une forme aimable et auquel l'Académie française n'a pas dédaigné d'offrir une couronne.

E. Lacroix. — *Dictionnaire industriel à l'usage de tout le monde*. (Lacroix. — 2 vol. in-12.)

Recueil précieux et d'un intérêt général que nous ne saurions trop recommander.

Abordons maintenant, pour terminer, les publications toutes littéraires et citons :

V. Hugo. — *Nos Fils*. (Lévy. — in-8.)

Une brochure d'*Olympio* dont nous ne connaissons que le titre et sur laquelle nous reviendrons, s'il y a lieu.

D. Nisard. — *Les quatre grands historiens latins*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Œuvre de délicat et d'érudit, parfaitement digne de l'auteur de l'*Histoire de la littérature française*.

Arsène Houssaye. — *Louis XV*. — Deuxième série de la *Galerie du dix-huitième siècle*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Nous classons ici ce volume, parce qu'il appartient plutôt à la littérature qu'à l'histoire.

Il vous souvient peut-être, chers lecteurs, de cette délicieuse *Galerie du XVIII^e siècle*, publiée, il y a près de vingt ans, par M. Arsène Houssaye (Hachette, 5 vol. in-12) et qui devient plus rare chaque jour. Cette œuvre fut comme une révélation. Jamais peintre littéraire n'avait reproduit avec une fidélité et une science semblables les vices, les idées, les tendances et les mœurs d'une époque singulière entre toutes

et si peu ou si mal connue. M. Houssaye se posait en initiateur et c'est encore là, à notre humble avis, un de ses meilleurs titres littéraires.

Le *Louis XV* de la *Galerie* d'aujourd'hui, pour être plus travaillé, est loin de valoir mieux que le *Louis XV* de la *Galerie* d'autrefois ; mais c'est encore, sans contredit, une œuvre intéressante ; c'est une page spirituelle de l'histoire anecdotique d'un siècle que nul, répétons-le, n'a jamais mieux pénétré et mieux connu.

Maurice Talmeyr. — *Victor Hugo. — L'Homme qui rit. — Quatre-vingt-treize. etc.* — Conférences à la salle des Capucines. (Lévy. — 1 vol. in-12).

Causeries aimables, ne manquant ni d'originalité ni de charme.

Odyse Barrot. — *Histoire de la littérature contemporaine en Angleterre. 1830-1874.* (Charpentier. — 1 vol. in-12).

Voilà une œuvre sérieuse que nous ne pouvons que citer aujourd'hui, mais dont nous espérons bien pouvoir parler plus longuement dans notre prochain *Bulletin*.

Sainte-Beuve. — *Premiers lundis. 1^{re} série.* (Lévy. — 1 vol. in-12).

Après la mort de tout écrivain d'une notoriété quelconque, il est d'usage, vous le savez, chers lecteurs, de rechercher pieusement et à outrance ses moindres pages, bonnes ou mauvaises. Ce procédé a un double but évident qu'il est inutile d'expliquer. Réunies en volumes et présentées au public à grand renfort de réclames, ces pages diverses reçoivent des titres plus ou moins variés et ingénieux, et si elles n'ajoutent rien à la réputation acquise de l'auteur, elles ont néanmoins l'avantage d'accroître matériellement son œuvre.

Tout ceci n'a d'autre visée que d'expliquer l'origine de cette série de *Lundis* dont nous annonçons le premier volume, lequel se compose de croquis, d'analyses et de portraits remontant à la jeunesse de Sainte-Beuve et exhumés de divers recueils plus ou moins oubliés.

Nous avons promis, la dernière fois, de revenir sur le troisième volume des *Chefs-d'œuvre des Conteurs français* publiés par M. Charles Louandre : *Conteurs français après La Fontaine*. — Nous allons remplir ici, en quelques mots, notre promesse :

On trouve, dirons-nous, dans ce volume des fragments ou extraits de trente-six conteurs plus ou moins connus, plus ou moins remarquables, depuis Voltaire jusqu'à Imbert. Les choix ne sont peut-être pas toujours très heureux ; mais l'intention est excellente et une étude sommaire sur le roman français au XVIII^e siècle ouvre bien le volume.

Ce recueil, en somme, est intéressant et curieux, et il mérite à plusieurs titres de trouver place dans toutes les collections intelligentes.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie J. Michel et Médan, à Agen.

VOYAGE EN PALESTINE ,

SÉJOUR A JÉRUSALEM

PENDANT LES SEMAINES SAINTES , LATINE ET GRECQUE ,

DE L'ANNÉE 1873.

I

C'est le matin du dimanche des Rameaux, le 6 avril 1873, que nous aperçûmes les côtes de Syrie et les dunes de sable de Jaffa. Notre traversée avait duré onze jours : onze jours qui, grâce à la complaisance de la mer, aux relâches à terre, aux souvenirs tour à tour évoqués par les différents rivages, nous avaient parus trop courts. Aussi, avant de transporter le lecteur sur les montagnes de la Judée, m'est-il impossible de lui faire complètement grâce de cette partie du voyage.

Restons donc encore à bord, sur le *Péluse*, si vous le voulez bien, (je ne saurais vous souhaiter capitaine plus aimable, — un Gascon, d'ailleurs,¹ —) et faisons ensemble, à tire-d'aile, cette traversée trop redoutée.

Longtemps nous longerons les côtes de la Provence, et la lorgnette nous permettra d'en reconnaître les îles et les promontoires, jusqu'au moment où disparaît aux regards la partie française de cette route de la Corniche si justement vantée, et où se dessinent à l'horizon la Corse et la Sardaigne de plus en plus distinctes. Les côtes, celles de Sardaigne surtout, sont sauvages; celles de Corse, découpées et escarpées de hautes falaises. Les montagnes semblent nues et stériles; le « Monte-Rotondo » est voilé de nuages. Passons vite devant Ajaccio au fond de son vaste golfe, traversons le détroit

¹ Le paquebot le *Péluse* était commandé par M. Boubée (d'Auch), lieutenant de vaisseau.

de Bonifacio et rapprochons-nous de l'Italie. Après quarante heures de traversée nous entrerons dans le golfe de Naples, et bientôt après dans la rade pour y faire relâche une demi-journée. Inutile, n'est-ce pas, de décrire le panorama qu'on a alors devant les yeux ; je désire qu'un gai soleil nous le montre dans tout son éclat.

Après Naples et les rivages de la mer Tyrrhénienne, si, comme moi, vous avez trouvé le Vésuve endormi, vous demanderez aux îles Lipari de vous laisser apercevoir au milieu de la nuit le panache de feu du Stromboli, et, précaution utile, vous vous ferez éveiller au point du jour pour traverser le détroit de Messine. On vous montrera le gouffre de Charybde et le rocher de Scylla, mais vous préférerez jouir du paysage qu'offrent les deux rives. A gauche, c'est la Calabre, aux champs complantés d'oliviers et de vignes en échelons ; à droite, Messine, pittoresquement en amphithéâtre sur la terre de Sicile, si proche qu'elle vous envoie les parfums de ses orangers en fleurs ; enfin, dans le lointain, l'Etna couvert de neige et dominant tout de ses 3,300 mètres. Longtemps son imposante masse attire les regards, et c'est presque avec regret qu'on la voit décroître lentement derrière soi, car jusqu'aux rivages d'Egypte plus de terre en perspective, pendant trois jours rien que la mer à l'horizon.

Le port d'Alexandrie vous condamne à trois journées de relâche. Rien de mieux à faire que de visiter la ville et de prendre une première idée de la civilisation et des populations orientales. Une autre journée dans le port de Port-Saïd offre l'occasion d'une promenade sur le canal de Suez ; enfin, après une dernière nuit de mer, apparaissent comme la surprise réservée à votre réveil, la côte de la Palestine et les montagnes de la Judée.

En tout onze jours de voyage, dont quatre passés à l'ancre.

Que la Méditerranée soit calme, que le soleil du printemps montre ses premiers rayons, que le ciel d'Orient déploie son azur sans nuage, que les nuits soient claires, scintillantes d'étoiles, le sillage du navire phosphorescent, et je vous défie d'échapper aux charmes de la mer, aux impressions indéfinissables qu'elle éveille, et de ne pas garder de cette traversée le plus délicieux souvenir. D'autant mieux, qu'à côté de la poésie, l'installation des vapeurs des Messageries répond à toutes les exigences matérielles ; qu'à bord, l'affabilité s'impose entre co-voyageurs ; qu'on y cause, qu'on y rit, qu'on y joue, qu'on y danse même, qu'en un mot la gaieté est vite du voyage. Enfin, que le hasard vous favorise d'une colonie américaine, en train de faire le tour du monde à forfait, programme en main, par traité

avec la maison Cook et C^{ie}, et vous pourrez être témoins de quelques scènes oubliées par Sardou dans son *Oncle Sam*. Quel instinct des nécessités les plus imprévues ! Quelle prudence égoïste ! et surtout quels lunchs, quel consciencieux appétit !

Mais, pendant qu'on jette l'ancre, quelques explications nécessaires :

A moins que l'on ne fasse partie de la caravane française qui tous les ans s'organise à Paris, — car alors tout est prévu par les directeurs du pèlerinage, — la première préoccupation du voyageur est de se procurer un *drogman*. C'est toujours un choix difficile : non point qu'il ne s'en présente suffisamment, mais ce type d'industriel est au moins aussi civilisé qu'un guide européen ; aussi la défiance est-elle un devoir, et doit-on minuter avec précision le contrat qui vous lie à ce serviteur si facilement votre tyran.

Et tout d'abord : on ne peut voyager en Syrie qu'à cheval.

Généralement on se joint à deux ou trois connaissances pour supporter les frais du voyage entier de la Palestine, et l'on y consacre 35 à 40 jours. Pour l'excursion partielle de la Judée, (y compris « le séjour à Jérusalem » dont j'ai dessein de vous entretenir) il suffit de 15 à 18 jours.

Connaissant le pays, ses particularités et ses usages, le *drogman* parle toutes les langues, et sert à la fois d'interprète, de cicerone et de fournisseur. Possesseur de tentes, lits, etc., etc., en un mot de toutes les choses indispensables, — car au-delà d'un certain rayon, on ne trouve plus d'hôtels, — il fournit et transporte le matériel nécessaire. Fiez-vous d'ailleurs aux Anglais, pour tout établir sur leur passage sur un pied confortable et apporter en Syrie les exigences européennes. Du reste, la vie sous la tente a bien son charme : on s'y sent véritablement en Orient. Tout, jusqu'à la multiplicité de gens et de bêtes qui vous suivent, est alors empreint de couleur locale et de ce luxe aussi peu démocratique qu'indispensable en un tel pays. Outre le *drogman*, entrepreneur et intendant tout à la fois, il faut : un cuisinier, des *moukres*, conducteurs, loueurs de chevaux, une escorte pour votre sûreté,¹ enfin une vraie caravane de mules pour les tentes, les bagages et les provisions.

Impossible de faire autrement, mais aussi, à la fin du voyage, même au quart-d'heure de Rabelais, impossible d'avoir un seul regret.

¹ Cette escorte devient de moins en moins nécessaire.

C'est, en effet, une étrange impression que celle que l'on éprouve à chaque instant, et c'est avec un respect mêlé de stupéfaction qu'on entend citer tous ces noms bibliques. On est longtemps à s'habituer à l'idée que le sol que l'on foule est bien celui qui fut témoin de tant d'événements ; et les souvenirs historiques et religieux que chaque pas réveille, et de la réalité desquels font foi les monuments et les sanctuaires, semblent au premier abord les évocations d'un rêve.

Ces explications fournies, descendons à terre et remettons-nous à l'habileté des bateliers arabes pour passer au milieu des rochers qui rendent le port si dangereux.

Je copie désormais mes notes de chaque jour.

6 avril 1873 (*Dimanche des Rameaux*).

« Jaffa brille à l'horizon comme un rocher de craie sur une grève de sable blanc. » C'est exact, à condition pourtant d'ajouter que le sommet de ce rocher se détache au milieu de la verdure de citronniers, de grenadiers, et surtout d'orangers. Comme tous les ports d'Orient, la ville est disposée en amphithéâtre jusqu'à la mer, et du côté de terre, est défendue par de hautes murailles flanquées de tours. L'aspect extérieur en est donc très pittoresque, mais à l'intérieur, les rues sont tortueuses, sombres et par moments d'une saleté telle, qu'il est heureux que les vergers des alentours dominent tout de leurs parfums. Soyons respectueux pourtant ! Un de mes compagnons de voyage me prouve, — Murray¹ en main, — que Plinie fait dater Jaffa d'avant le déluge, que la fable y plaça la délivrance d'Andromède par Persée, et que Jonas s'y embarqua pour sa miraculeuse traversée. D'après la Bible, Noë y construisit l'arche, et Salomon y reçut de Tyr les cèdres du Liban. Judas Macchabée, Vespasien, Beaudouin I^{er} et Saladin s'en emparèrent. Enfin, Bonaparte lui-même la prit d'assaut, et, par son courage au milieu des pestiférés, essaya d'effacer la tâche sanglante du massacre de ses prisonniers.

Néanmoins rien de très curieux à visiter ; et nous quittons Jaffa sans regrets, après nous être promenés dans ses jardins en fleurs, et nous être largement approvisionnés de ses oranges sans rivales.

¹ Murray est le nom de l'éditeur des guides anglais.

La route de Jaffa à Jérusalem se fait en deux jours. La première étape, qui est de 3 heures 45 minutes de marche, n'offre que les particularités suivantes :

Au-delà des derniers vergers de Jaffa, on rencontre une fontaine, et un peu au nord, l'emplacement de la *maison de Tabithe*, ressuscitée par saint Pierre.¹ Bientôt on entre dans la plaine de *Saron*, légèrement ondulée, d'une fertilité très vivace, et célèbre par les exploits de Samson.

Voici *Lydda*, patrie de saint Georges, ancienne ville épiscopale des premiers temps du christianisme, où l'on retrouve les ruines d'une église bâtie au ^{xii}^e siècle, et dont l'abside ne manque pas de caractère. Peu à peu les montagnes prennent corps; de loin elles paraissent vertes. C'est une illusion dont nous aurons demain la preuve.

Enfin, nous arrivons à *Ramleh*, assez fatigués du premier essai de nos montures, car le cheval syrien ne connaît que le pas ou le galop de la *fantasia* arabe, et toute tentative de trot devient un supplice. C'est un peu avant Ramleh que nous rencontrons au milieu d'un cimetière les premiers groupes de femmes indigènes, et que nous constatons l'existence des lépreux. Pauvres gens ! on les écarte en les menaçant de la cravache, et quand on leur jette l'aumône, c'est en détournant les yeux !

Ramleh (l'ancienne *Arimathie*), patrie de Joseph et de Nicodème qui ensevelirent Jésus, est une petite ville habitée par 2,000 musulmans et environ 1,000 chrétiens du rite grec. Prise par les croisés qui l'occupèrent près d'un siècle, puis reprise par Saladin, elle devint le quartier-général de Richard-Cœur-de-Lion. Des mosquées nous révèlent l'existence d'anciennes églises ; deux couvents, l'un latin, l'autre grec, tranchent par leur aspect antique et leurs murailles massives, sur les maisons arabes d'origine plus récente, et surplombées de coupoles et de terrasses en plan incliné pour recevoir les eaux des pluies et en remplir de vastes citernes.

Nos drogmans ont envoyé devant nous nos bagages au couvent grec, c'est donc là forcément que nous allons demander l'hospitalité.

¹ Je cite les *traditions* et les *légendes*, telles qu'on les rapporte sur les lieux aux visiteurs, et telles que les relate, dans son *Guide indicateur des sanctuaires de la Terre Sainte*, le franciscain Lievin de Hamme.

Des chambres très modestes nous sont réservées, et c'est sur les terrasses de ce couvent que nous passons notre première soirée en Palestine, favorisés par un clair de lune qui nous permet de jouir du panorama de la ville, et au milieu d'un silence, que viendra seul interrompre à l'aurore le cri du *muezzin* rappelant aux fidèles l'heure de la prière, du haut d'un clocher gothique aujourd'hui converti en minaret.

7 avril (*Lundi Saint*).

Nous sommes tous les quatre,¹ ce matin, d'une humeur massacrante : il nous a été impossible de fermer l'œil un seul instant.

Voluptés des nuits orientales, seriez-vous donc une illusion ? A Ramleh, c'est fort probable. Pour nous, étouffés sous un moustiquaire inutile, étendus sur un matelas inégal et peuplé de tout un monde, nous eussions donné un royaume pour..... un flacon de poudre insecticide. Ah ! s'il est vrai que « l'empire appartient aux peuples malpropres, » le croissant est destiné à d'éclatantes revanches !

Allons visiter l'établissement latin, nous comparerons.

Les Franciscains ont construit leur couvent au *xiv^e* siècle, sur l'emplacement de la *maison de Nicodème*. Un Père espagnol nous accueille avec affabilité et nous montre la chambre où dormit Bonaparte. Tout est propre, bien tenu ; nous sommes furieux contre nos drogmans. Nous causons avec le Franciscain, et bientôt, arrivés aux plus intimes confidences, nous lui racontons notre mésaventure. Le révérend sourit avec indulgence et nous répond que notre couvent grec est inhabité. Inhabité ! l'ironie est peu charitable, heureusement qu'il ajoute qu'il sert d'asile aux caravanes russes. « Elles étaient russes ! » s'écrie l'un de nous complètement édifié ; « et schismatiques, » ajoute le Franciscain. C'en est trop, car notre fureur fait explosion dans un immense éclat de rire, si bien qu'en remontant à cheval nous ne parlons plus qu'avec gaité des piquantes insomnies de notre « nuit asiatique. »

Avant de quitter Ramleh, on visite les ruines d'une église dédiée à quarante martyrs du *iv^e* siècle ; puis on reprend la route de Jérusa-

¹ J'ai fait ce voyage en compagnie de deux compatriotes : MM. Sch..., de Strasbourg, et de M. J.-S..., sollicitor à New-York, que j'avais eu la bonne fortune de rencontrer en Egypte.

lem, au milieu de cette plaine de Saron, dont j'ai déjà vanté la fertilité entretenue par les torrents qui descendent des hauteurs.

Nous atteignons les premiers contreforts des montagnes. Sur une colline apparaît le village d'*El Latroun*, où demeurait le bon larron ; voici l'*emplacement d'Emmaüs*, le *puits de Job*, le *lieu où Josué arrêta le soleil*. Peu à peu la route monte, la végétation lutte avec les rochers et présente à peine, au versant d'un coteau et sous la protection de quelques pauvres villages, quelques plaques de verdure et quelques champs arides.

Sur cette hauteur, c'est *Abougoche* (anciennement *Gabaa*), où l'arche resta déposée pendant vingt ans, et d'où, il y a trente ans encore, descendait pour piller les voyageurs le chef de maraudeurs qui lui a laissé son nom. Le souvenir de ses crimes est encore vivant, mais son exemple est impossible à suivre, car de distances en distances, sur les collines, des postes de gardes veillent sur les pèlerins. La route est sûre ; on peut même dire qu'elle est devenue facile grâce à de récents travaux. Le Sultan espérant, en effet, que l'Impératrice Eugénie visiterait les Lieux-Saints à son retour d'Egypte, l'a fait considérablement améliorer, luttant ainsi de galanterie avec le Kédivé, qui, pour faciliter à la noble voyageuse la visite des Pyramides, a fait faire une route carrossable et un châlet au pied des monuments.¹

On nous montre à Abougoche l'église *Saint-Jérémie* que le sultan vient de donner à la France, et que répareront bientôt les Franciscains, en créant ici un nouvel asile pour les voyageurs. L'église est à trois nefs très bien conservées, et du style de la transition : le cadeau a donc sa valeur, mais il paraît que nous le devons plutôt à la politique qu'à la sympathie. La Porte, ayant donné à la Prusse l'immense emplacement de l'hôpital des hospitaliers de Saint-Jean, situé au centre de Jérusalem, en face même du parvis du Saint-Sépulcre, a calmé ainsi notre dépit et mitigé d'inutiles regrets.

Continuons notre ascension : à droite, sur une hauteur, nous aper-

¹ On parle très sérieusement de remplacer cette route par un chemin de fer. Jérusalem deviendrait alors *tête de ligne*, Sion serait percé d'un *tunnel*, Bethléem aurait un *buffet*, et la mer Morte (comme l'a prédit un docteur contemporain) deviendrait la *grande station thermique de l'avenir*. En revanche, plus de caravanes de pèlerins orientaux, plus de touristes européens sous la tente, s'arrêtant à chaque pas, voyageant à petites journées ; on visitera tout à la vapeur ; ceci tuera cela.

cevons *Souba* (autrefois *Modine*, patrie des Macchabées); *Ain-Karin* (Saint-Jean dans la montagne) ; puis après une pente assez raide, vers le nord, *Nébi-Samül*, où naquit Samuel.

Arrêtons-nous un moment, la vue en vaut la peine. En nous retournant, nous dominons les mamelons et les collines que nous venons de gravir ; à travers un intervalle, une plaine verdoyante et une tache blanche : Ramleh ; enfin, derrière les dunes de sable qui cachent Jaffa, la mer dont la teinte bleuâtre se confond avec l'azur du ciel. A l'extrême horizon un navire, toutes voiles dehors, avance « demi-penché comme un oiseau qui plane » : c'est probablement le *Saturno* du Lloyd autrichien.

Que la Méditerranée est calme encore aujourd'hui ! Serait-elle donc une victime de la calomnie ? Hélas, non, tout au plus de l'ingratitude. Qui oppose le témoignage de ses douceurs habituelles aux caprices et aux fureurs dont on l'accuse ? C'est que, autant, au départ, on interroge l'horizon avec inquiétude, et pendant la traversée on surveille anxieusement le moindre nuage, autant, une fois débarqué, on serait enclin à reprocher aux vagues leur indifférence dédaigneuse. On oublie vite les bienfaits, même ceux de la brise, et l'on doit, je le crains, à l'imagination, ces tempêtes qui dramatisent d'ailleurs fort bien un récit.

Mais, puisque la reconnaissance nous entraîne à médire, reprenons notre route.

Le versant de la montagne nous force à descendre, et bientôt la végétation reprend ses droits, car voici une vallée plantée de citronniers, de cognassiers, et de ceps de vignes mariés aux branches d'oliviers. Un torrent, le *Térebinte*, l'arrose de son eau vive. C'est dans son lit que David prit cinq pierres pour combattre Goliath. Nous montons de nouveau, cette fois au milieu de rochers, sur un terrain desséché ; la chaleur du jour est devenue fatigante, et voilà plus de sept heures que nous nous sommes mis en marche. Heureusement que le but est proche, que voici devant nous le *mont des Oliviers*, à notre droite les couvents de *Sainte-Croix*, de *Saint-Eloi*, et *Bethléem* dans le lointain.

Enfin Jérusalem est annoncée ! Nous hâtons le pas : d'ordinaire même les pèlerins mettent pied à terre pour saluer son apparition et entonner le *Lætatus sum*. »

La voici ! — Notre attente est trompée, avouons-le ; non pas que la citadelle, les murailles crénelées, la porte de Jaffa n'évoquent tout

un monde de pensées, mais trop de constructions particulières, de ce point cachent la ville et lui enlèvent son caractère et sa majesté. Depuis quelques années, en effet, la manie de bâtir s'est emparée de quelques industriels, et des villas à l'européenne, aux enclos nus et arides, ainsi qu'un immense couvent russe entouré de hautes murailles, sont venues gâter l'aspect général de l'arrivée. Il est vrai que ce n'est pas de ce côté que l'on doit juger le panorama de la ville ; j'aurai bientôt l'occasion de le prouver.

II

Intérieur de Jérusalem ; Semaine Sainte latine.

Au milieu des événements dont le souvenir s'impose au voyageur qui entre dans Jérusalem, il en est dont il recherchera inévitablement les traces.

Prise aux Jébuséens par David, qui en fit la capitale de son royaume, enrichie des munificences de Salomon, qui l'entoura de murailles et y construisit le temple, Jérusalem partagea toutes les vicissitudes du peuple juif, jusqu'aux jours où Jésus meurt sur la croix, et où Titus apparaît comme un terrible vengeur.

En effet, soixante-dix ans après, le peuple juif n'existe plus. Sans doute la persécution poursuit la nouvelle église ; mais, tandis que l'œuvre du Christ lutte et triomphe, du fond des catacombes, Jérusalem, comme les Juifs, subit la colère céleste, et Adrien sur l'emplacement du temple élève la statue de Jupiter. En vain, plus tard, Constantin et sainte Hélène arrachent-ils les lieux saints à la profanation et à l'oubli, Chosroës détruit leur ouvrage. A leur tour les Arabes s'emparent de la ville, construisent la mosquée d'Omar, et le fanatisme musulman insulte la vraie croix.

Mais voici les croisades : la Terre Sainte est conquise, l'exemple de sainte Hélène a des imitateurs, les monuments s'élèvent sur les lieux indiqués par les traditions, les sanctuaires couvrent le sol.

La prescription a-t-elle donc effacé le crime, ou l'héroïque acte de foi des croisades a-t-il apporté l'amnistie à la Palestine ? Non, sans doute, car avec Saladin revient la domination musulmane, l'étendard de Mahomet remplace les couleurs chrétiennes, et le Saint-Sépulcre tombe et demeure sous la protection des Turcs.

Hélas ! où sont les splendeurs d'Israël, l'éclat du règne d'Hérode, la foi primitive de sainte Hélène, l'épée vengeresse des croisés ?

•

Et pourtant, on chercherait en vain un lieu plus fertile en miracles. Sainte, Jérusalem l'est : non-seulement pour les vaincus, ces chrétiens qui y retrouvent les empreintes de Jésus, et pour les vainqueurs, ces musulmans qui regardent l'œuvre d'Omar comme la plus vénérable des mosquées après celles de la Mecque et de Médine ; mais encore pour les parias de l'Asie Mineure, ces Juifs qui y pleurent leur grandeur passée, y cherchent l'espoir d'un puissant avenir, et, suprême consolation ! viennent y finir leurs jours pour couvrir les pentes de Sion de leurs pierres funéraires.

8 avril (*Mardi Saint.*)

Nous nous sommes décidés hier soir à essayer des hôtels européens. Nos drogmans nous ont conduits au centre de la ville, à l'*Hôtel de Damas*.

Ce matin, le temps est clair, l'air frais et piquant : nous commandons des chevaux. Notre dessein est de monter au mont des Oliviers, et là, de nous rendre compte de la position de la ville. Saisir l'ensemble des lieux qu'on doit visiter en détail, y choisir des points de repère pour s'orienter, est, en effet, en voyage, la première chose à faire. Aussi, en chemin, ne faisons-nous aucune question, et bien que nous n'ayons jamais mieux excusé la femme de Loth qu'à mesure que nous montons, nous évitons de jeter le moindre regard derrière nous. Les distractions d'ailleurs sont inutiles, car les sentiers sont raides, les roches usées par les fers des chevaux, et les pierres glissantes sous nos pas.

Enfin, nous arrivons au sommet, à 800 mètres du niveau de la mer, et à 400 mètres environ au dessus de Jérusalem : il nous est permis de nous retourner.

Topographiquement, Jérusalem est située sur un point élevé et central des montagnes de Judée. Le plateau sur lequel elle est bâtie, aboutit du nord et du nord-ouest, à une plaine où débouchent les routes de Jaffa et de Damas, et des trois autres côtés, descend par des pentes abruptes dans des gorges presque vertes, d'où partent et se dressent en amphithéâtre circulaire des montagnes qui l'entourent et la dominent.

On comprend aisément quelle force stratégique pouvait avoir autrefois une ville ainsi placée, dont un seul côté était attaquable ;

mais, ce dont la vue seule peut rendre compte, c'est du caractère de cette situation.

« Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, dit Châteaubriand, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois en dehors une partie de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

« Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près : mais au levant, le long de la vallée du Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné, où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

« Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès, et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert. »

Nous restons longtemps à contempler ce spectacle, laissant les réflexions les plus diverses nous envahir, et mêler à nos impressions d'âge d'homme, jusqu'aux souvenirs du temps où, enfants, nous apprenions cette histoire Sainte, dont les récits prodigieux restent gravés ineffaçables au fond de toute mémoire, et dont nous avons en ce moment les paysages sous les yeux. A cette description de Châteaubriand, l'un de nous (un Américain) répond par la lecture de quelques pages où Lamartine a dépeint avec émotion le même panorama.

Citons au moins les dernières lignes :

« Jérusalem n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient ; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses

« prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir toute éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui sort du sein du désert, brillante de clarté !

« C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus ; car elle semble être encore, et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient et de l'occident, du midi ou de septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un panier de raisin d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville. »

Pendant toute la période des fêtes, nous aurons le temps d'étudier l'intérieur de Jérusalem ; mais nous pouvons bien dire déjà, sans crainte d'être forcés de nous démentir plus tard, que les rues étroites, irrégulières, parfois assombries par des voûtes et des arceaux, bordées de demeures sans élégance, le plus souvent même de pauvres échoppes et de misérables huttes aux portes basses et vermoulues, répondent singulièrement, comme caractère, aux collines nues, desséchées et couvertes de rochers et de tombeaux que nous avons à nos pieds. Sauf à l'époque où nous sommes, Jérusalem est une ville complètement morte : pourtant on y compte 21,000 habitants. C'est bien là une ville orientale, où les ruines s'accumulent chaque jour, où les immondices souillent le pavé, où les cloaques abondent, où l'activité fait totalement défaut.

Prenons le plan :

Jérusalem est bâtie sur cinq collines : au N., *Bézétha* (quartier musulman ;¹ au N.-O., *Gareb* ; à l'O., *Acra* (ces deux derniers, quartiers

¹ En Orient les villes sont divisées en quartiers de coreligionnaires ; on peut même dire que ce sont les religions qui font les nationalités.

francs); à l'E., *Moriah* et *Ophel* (quartier juif et enceinte de la mosquée d'Omar) et au S., *Sion* (quartier arménien).

Bézétha et Gareb,¹ qui de Salomon à la mort de Jésus ne furent pas compris dans l'enceinte fortifiée, le sont aujourd'hui; en revanche Ophel et Sion ne le sont plus. Quant aux autres collines moins importantes, il est impossible à vol d'oiseau de les apercevoir.

A part cette vallée intérieure encore distincte, et que les pentes des rues indiquent suffisamment, les autres mouvements de terrain ont disparu sous les décombres et les ruines des nombreuses guerres qui ont dévasté la Palestine. Aussi, les vallées qui l'entourent offrent-elles autant d'intérêt que l'intérieur de la ville, et nous promettons-nous de les parcourir avec soin.

A. MARCENAC.

¹ Gareb contient le Calvaire, par suite le quartier actuel du Saint-Sépulcre.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

OLIVIER GOLDSMITH, SA VIE ET SES ŒUVRES.

(Suite et fin)

IX

Mais tout n'était pas profit pour Goldsmith dans ces illustres relations ; les gens de lettres d'Angleterre comme ceux de France, ceux qui vivaient il y a un siècle comme ceux du temps présent, n'étaient point exempts de l'esprit de jalousie et de critique, non plus que de l'irascible susceptibilité constatée il y a dix-neuf siècles par Horace. Moins que personne, Goldsmith devait être à l'abri de l'envie et de la malignité de ses confrères littéraires. Il était trop incapable de se tracer une ligne de conduite et de la tenir, pour marcher sans encombre et sans heurt à travers des prétentions et des intérêts toujours nombreux, souvent contraires. Lui-même ouvrait carrière à ce dénigrement de ses rivaux, en laissant percer les mouvements de son naïf amour-propre.

Ce serait pourtant faire injustice à notre poète que d'insister sur ce côté de son caractère. S'il était sensible aux injures, nul ne les oubliait plus promptement ; s'il ne prenait pas le soin hypocrite de déguiser sa jalousie, nul ne la conservait moins longtemps dans son cœur, et nul n'était moins capable de concevoir et de nourrir un sentiment de haine ou un désir de nuire à autrui. Cette facilité, qui allait jusqu'à l'inconsistance, cette nature de prime-saut, pleine d'inégalités et de faiblesses, cette simplicité de bonne foi, nullement prétentieuse, qui s'alliait bizarrement à une très grande vanité, ce caractère enfin qui attaquait sans réflexion et se livrait sans défense, assignèrent à Goldsmith une place à part au milieu des hommes de son époque ,

comme il avait su par son talent neuf et original s'en assurer une au milieu des écrivains. Les hauts et puissants seigneurs de la littérature britannique ne pouvaient être offusqués par son ambition, non qu'il en manquât, mais elle était si universelle qu'elle en devenait puérile et qu'on en riait sans en être offensé. Un jour que, pour l'empêcher de soutenir une grossière erreur d'astronomie, on lui citait l'autorité du savant Maupertuis, il s'écria, franchement indigné : « Maupertuis ! Je sais tout cela bien mieux que Maupertuis ! » Le moyen ensuite de redouter sérieusement les prétentions d'un homme si sûr de lui-même ? Aussi ses amis le traitaient-ils avec cette supériorité que s'arrogent volontiers les gens lourds qui se croient graves, les gens pédants qui se croient raisonnables ; et jamais Goldsmith ne prit la peine de la leur contester.

Son extérieur, du reste, ne répondait point aux qualités de son esprit. Depuis son enfance, il était gauche et embarrassé. Ni ses voyages, ni ses aventures n'avaient pu lui donner ce vernis de bonnes manières et d'élégance qui n'est souvent que le masque trompeur de la médiocrité, mais qui embellit et complète l'homme supérieur. Sa parole était pénible, son langage obscur, sa conversation diffuse, bruyante, sans grâce ; et comme il était trop naïvement vaniteux pour l'avouer, il recherchait les succès de la conversation. Il n'y gagnait que des plaisanteries et des brocards. « Il écrit comme un ange, mais il parle comme mon pauvre Jacquot, » disait de lui le grand acteur Garrick avec une comique compassion. Johnson et Walpole l'appelaient l'idiot inspiré, *the inspired idiot*. Jamais il n'y eut un plus grand contraste entre le causeur et l'écrivain, et Chamier déclare qu'il fallait bien de la foi pour croire qu'un si ridicule bavard eût véritablement écrit le *Voyageur*.

Les esprits diffèrent autant que les cours d'eau. Il y a des rivières transparentes et étincelantes où il est délicieux de boire tandis qu'elles coulent ; on peut comparer à de semblables rivières l'esprit d'hommes comme Burke et Johnson. Il y a des rivières, au contraire, dont l'eau est mauvaise et trouble au moment où l'on vient de la puiser ; mais elle devient transparente comme du cristal et délicieuse au palais quand elle a pu se reposer et déposer pendant quelque temps ; c'est un type de l'esprit de Goldsmith.¹ »

Lancé dans la haute société de Londres, Goldsmith y trouva quel-

¹ Lord Macaulay, p. 23.

quefois des amis puissants ; mais il n'était pas assez habile pour en tirer profit. Ainsi, de la bienveillance que lui témoigna le duc de Northumberland il ne tira d'autre avantage qu'un bénéfice pour son frère Henri. Olivier était peu propre à réussir auprès des grands, qu'il ne savait pas flatter, et d'ailleurs ses fréquentes disparitions ne lui permettaient pas de courtiser la faveur d'un monde si prompt à oublier. Combien de fois notre poète, qui conserva jusqu'à la fin son humeur aventureuse et vagabonde, fut-il forcé, après quelques mois d'élégance et de plaisirs mondains, de s'enfermer dans la retraite à laquelle le condamnaient les retours de sa mauvaise fortune, ou plutôt le décousu de ses habitudes et l'imprévoyance de sa conduite ! Mais, quelles qu'en soient les causes, cet éloignement de Goldsmith pour l'intrigue est honorable pour lui et ajoute à la sympathie qu'il inspire.

Si les amis et les protecteurs de Goldsmith, écrivains et grands seigneurs, firent peu de chose, grâce à sa prodigue insouciance, pour sa fortune et son bien-être matériel, ils tournèrent cet esprit, de la poésie et du roman, vers le théâtre. Il porta dans ce nouveau genre la finesse d'observation et la délicatesse de pensée qui signalent ses autres ouvrages, et, de plus, une plaisanterie de bon goût, mais franche et sans prudence, un peu de ce *vis comica* qui excite le rire en critiquant les mœurs. Là encore il tenta des voies non frayées de son temps. Il osa faire des comédies vraiment comiques, sans imiter ces comédies larmoyantes où les Anglais d'alors se pâmaient d'aise et se délectaient de pleurer. Aussi, lorsqu'il présenta sa première pièce, *l'Homme d'un bon naturel*, *the good natural man*, au théâtre à la mode de Drury-Lane, Garrick, malgré son amitié pour l'auteur, ne voulut pas se charger de la faire réussir et refusa de la jouer. Le théâtre de Covent-Garden fut moins difficile ou plus audacieux, et la représenta en 1768, sans grands succès, quoiqu'elle ait rapporté à l'auteur environ 500 guinées (12,500 fr.). En 1773, Goldsmith donna au même théâtre une nouvelle comédie : *Elle s'abaisse pour dominer*, *She stoops to conquer*, « farce inimitable en cinq actes, » dit Macaulay. Les mémoires du temps rapportent que cette fois le succès fut complet. Mais il est dit que les insulteurs ne doivent jamais manquer aux triomphes. Un journaliste, champion sans doute de la comédie sentimentale, attaqua de la manière la plus brutale l'auteur qui venait de prendre une place si honorable parmi les écrivains dramatiques de l'Angleterre. Ne pouvant obtenir satisfaction de l'insulteur, Goldsmith mesura avec sa canne le dos du pamphlétaire, après quoi il publia une apologie de sa conduite. Dans cet écrit, d'un intérêt général

malgré une apparence de personnalité, le poète s'élève aux plus hautes considérations sur les droits de la presse, sur ses avantages, sur ses inconvénients, sur ses abus, en même temps qu'il lui trace les limites assignées par la morale et la raison. Cette lettre aurait pu être écrite de nos jours, tant les choses ont peu changé. Il se plaint surtout de ce que messieurs les journalistes, au lieu de se renfermer dans le contrôle des affaires ou des écrits, dans des critiques générales et raisonnées, ne cherchent qu'à mordre les individus, qu'à surprendre les détails de la vie privée, qu'à dévoiler des secrets d'intérieur, en un mot, qu'à se repaître de médisance, souvent même de calomnie, infaillibles et éternels moyens de surexciter la malignité publique et de vendre des numéros.

Mais ces agressions contre notre poète, il ne faut ni s'y arrêter ni s'en inquiéter outre mesure. Cela s'est fait toujours et partout. « Tout génie est un accusé, » a dit un homme qui en sait quelque chose. Ce qu'il importe de constater, c'est l'influence qu'exerça sur son siècle un pauvre diable, naguère joueur de flûte ambulant, ministre subalterne d'une officine de faubourg, un troubadour besogneux, longtemps vêtu des haillons de la misère. Cette influence fut puissante et décisive. Cumberland et Murphy furent obligés de plier leur bagage, que gonflait à vide une afféterie guindée et prétentieusement sentimentale. Grâce à Goldsmith, on revint, et avec un plaisir infini, au naturel aimable, à la naïveté gracieuse, auparavant proscrite comme indigne d'un talent sérieux. Les *Essais sur l'état de la littérature en Europe* sont pleins d'observations profondes, d'aperçus judicieux et de remarques qui avaient alors toute la fraîcheur de la nouveauté. Il devinait d'instinct les plaies du monde social; à travers la décadence du goût il apercevait l'affaissement de la morale; il flétrissait déjà ces œuvres misérables où l'on érige des autels à Baal, où le vrai semble faire horreur, où le laid et l'absurde deviennent les fétiches d'une idolâtrie littéraire.

Après avoir reçu l'argent que lui rapporta sa première comédie, Goldsmith crut devoir faire honneur à sa fortune et se donner quelques-unes des jouissances d'une vie aisée. Il prit un appartement confortable près des verts gazons du Temple, sous ces ombrages que fréquentaient alors des hommes de lettres, des artistes, des avocats et autres personnes adonnées à des professions libérales. C'est là

¹ V. H go. Will. Shak. 176.

qu'il allait chercher la conversation de ses amis. Malheureusement il ne se contentait pas de ces distractions, et, en revêtant les apparences de l'écrivain fortuné, il n'avait nullement dépouillé le vieil homme. Il aimait les plaisirs faciles et sans gêne de ces maisons, peu connues alors en France, mais qui, multipliées de nos jours dans nos villes et jusque dans nos hameaux les plus reculés, ont exercé sur nos habitudes sociales en même temps que sur notre civilisation une influence si malfaisante. Goldsmith était un des habitués les plus assidus des cafés, *puisque'il faut les appeler par leur nom* ; les éditeurs, les directeurs de théâtre, spéculant sur les tristes habitudes autant que sur le talent du pauvre Olivier, allaient le relancer jusque dans ces tabagies. Ils obtenaient aisément de lui, au prix de quelques faibles avances, tout ce qu'ils croyaient devoir exciter la curiosité publique et obtenir un débit avantageux. C'est ainsi que furent successivement arrachés à sa paresse des ouvrages d'assez longue haleine, et qui ne durent le jour qu'aux embarras et aux besoins pressants de leur auteur. Telle fut l'origine des livres de pacotille dont j'ai donné plus haut la liste.

X

C'est à une mésaventure de ce genre que nous devons le plus célèbre de ses ouvrages, le *Vicaire de Wakefield*, dont je n'ai encore parlé qu'en passant.

Un jour, un bruit inaccoutumé troubla la paix habituelle de la docte solitude du Temple. Des paroles et des cris retentissants partaient d'une petite maison d'apparence presque élégante, que ses propriétaires avaient élevée à la dignité d'hôtel garni. C'était une querelle de ménage qui causait tout ce tintamarre. La discussion était violente. Figurez-vous une grosse hôtelière debout et gesticulant en face d'un homme tranquillement assis devant une pinte d'ale, qu'il vidait à petits coups, allant de son gobelet à sa pipe, dont il lâchait les bouffées au nez de son antagoniste femelle. Celle-ci, qui n'était autre que sa femme, continuait son train, sans y prendre garde, et, entre autres choses aimables, disait à son pacifique mari : — « Ivrogne, paresseux, tu ne penses qu'à boire, et tu laisses tout perdre céans par ta négligence. Voici plus d'un mois que nous hébergeons ce soi-disant gentleman qui est là-haut ; et nous ne connaissons pas encore la couleur de sa monnaie. S'est-on mis en peine de lui

demander notre argent ; faut-il que ce soit toujours moi qui prenne le chat par les pattes ? Il payera bien sans doute : avec la figure qu'il a, on ne peut pas croire que ce soit un affronteur. Sans doute, sans doute ; mais quand paiera-t-il ? Je suis lasse d'attendre, et puisque vous ne voulez pas quitter votre broc et votre pipe, c'est moi qui vais monter chez lui, à l'instant même ; je veux en avoir le cœur net. » Et la mégère s'élance dans l'escalier. Bientôt on entend un grand bruit, qui se calme par intervalles et reprend aussitôt avec éclat : il y avait lieu de supposer un dialogue vif et animé, où la virago donnait l'essor à ses vastes poumons et où le débiteur, d'un ton beaucoup plus tempéré, s'excusait sur l'impossibilité où il était de la satisfaire. Le bruit attira quelques officiers de justice qui se mirent en devoir d'appréhender au corps le pauvre locataire. Ne sachant plus à quel saint se vouer, Goldsmith s'avisa de penser à son maître et ami Samuel Johnson. Il lui adressa un petit billet par lequel il lui faisait part de sa situation critique et réclamait de lui une prompte visite. Il eut grand peine à obtenir des gens de police un délai jusqu'au retour de son message. Cependant il ne se fit pas attendre : le patriarche littéraire des trois royaumes envoyait une belle et bonne guinée pour les besoins les plus pressants, et faisait dire qu'il suivait de près la pièce d'or. La guinée fut aussitôt transmutée en quelques bouteilles de vin des Canaries qui eurent le double effet de donner du courage à Goldsmith et de calmer l'impatience de ses gardiens.

Lorsque le gigantesque docteur arriva à la chambre-prison du *petit imbécile*, comme il l'appelait, il ne tarda pas à être fixé sur l'emploi de sa pièce d'or. — Ce n'est pas tout de boire du Madère, dit-il en grossissant à dessein sa voix naturellement dure ; il faut sortir du mauvais pas où vous vous êtes encore engagé au moins pour la millième fois de votre vie. Voyons ! d'abord, combien devez-vous à votre indulgente hôtesse ? — Peut-être bien dix guinées, dix misérables guinées, pour lesquelles cette pécure fait un si beau bruit ! — Eh bien ! qu'avez-vous pour les payer ? Fouillez dans vos poches, et voyez s'il y a quelque chose. — J'ai bien là, dit notre captif en tirant de l'amas confus de ses papiers un petit cahier tout chiffonné, une espèce d'historiette, un conte propre à amuser les longues veillées d'hiver.

Samuel Johnson y jeta les yeux, sourit après en avoir lu quelques pages, quoique le ton de naïveté et l'extrême simplicité du genre ne fussent pas trop de son goût ; puis il se porta caution pour son protégé et alla trouver le libraire Newberg qui avait déjà donné

des preuves de bienveillance à notre poète. Newberg paya le manuscrit soixante livres sterling, quinze cents francs de notre monnaie ! Johnson revint en toute hâte avec l'argent, paya l'hôtesse, et Goldsmith délivré, après avoir déchargé sa bile contre cette femme dont il n'était plus le débiteur, alla chercher autre part un logement dont le propriétaire serait assez poli pour ne pas réclamer son terme.

Ce manuscrit vendu dans des circonstances si critiques n'était autre que le *Vicaire de Wakefield*. Voilà, il faut en convenir, de singuliers éditeurs pour un ouvrage de morale que des huissiers et une dette de taverne ! C'est une preuve de plus à l'appui du principe que j'ai posé au commencement de cette étude, du désaccord presque général qui existe entre les auteurs et leurs écrits. Preuve d'autant plus frappante que nulle part la douceur, le calme, la sensibilité, la grâce, les charmes de la vertu n'ont été dépeints avec de plus délicates couleurs que dans cet ouvrage écrit au milieu d'une vie dissipée, et donné au libraire pour se tirer des mains de la justice. M. Villemain a dit que le *Vicaire* était « le plus amusant des livres de morale ; » d'autres critiques n'ont pas fait difficulté de déclarer que cette aimable production place son auteur à côté de Fielding et de Richardson. Pour moi, qui n'ai ni le droit ni le goût d'assigner, par ordre de mérite, des places aux grands écrivains, je me bornerai à dire que peu de lectures sont plus attachantes que celle de ce roman. Il réunit au plus haut point des qualités qui se rencontrent rarement ensemble, élégance et profondeur, naturel et force, pathétique et naïveté. Que de douces larmes ont fait verser les infortunes de cette bonne et honnête famille, d'autant plus sympathique qu'en elle tout est vrai, vertus et défauts, qualités heureuses et travers ridicules. Que voulez-vous ? le genre humain est ainsi fait. Demandez à Molière, demandez à Lesage. Ils vous diront que le plus habile peintre est celui qui sait le mieux saisir cette ressemblance telle quelle et complète, traits et couleurs, pourvu que, par avance, il ait bien choisi ses modèles. Qui d'entre nous n'a vu les originaux que notre artiste met en scène ? Le pédantisme du docteur tempéré par une simplicité religieuse ; son amour-propre d'auteur, fort vif, quoique tout empreint d'humilité chrétienne ; la vanité souvent puérile, mais toujours comique, de sa femme ; la douce coquetterie d'Olivier ; le caractère aventureux de Georges ; la brusque originalité de M. Burschell ; la fatuité confiante de Thornhill ; tout cela se voit partout ; mais nulle part on n'avait fait de ces traits épars un tableau de genre, dessiné avec tant de vérité, peint avec

des couleurs si variées et si habilement assorties. Comme ce qu'on a senti est toujours ce qu'on exprime le mieux, l'histoire du philosophe vagabond, où Goldsmith a décrit quelques épisodes de sa vie si orageuse et si traversée, est un des plus beaux morceaux du roman. Mais la pensée qui domine ce délicieux ouvrage, qui l'a inspiré depuis le commencement jusqu'à la fin, c'est l'amour du *fire-side*, du coin du feu domestique, du *at home*, du chez-soi comme disent encore les Anglais; c'est ce sentiment du bonheur de la vie de famille, sentiment que des accidents cruels peuvent bien refouler et faire pour un temps disparaître, mais qui est trop profondément gravé par la main de Dieu dans le cœur de l'homme, pour qu'il ne reprenne pas un jour son influence et ne se manifeste à la fin, apportant avec lui de lointains et mélancoliques regrets qui sont en même temps d'ineffables consolations.

Telles sont les hautes leçons de morale pratique qu'offre l'histoire de cet honnête *Vicaire*. Qui s'étonnerait dès lors du succès toujours croissant de cet ouvrage, accessible à tous les âges, capable de donner d'aimables enseignements à la jeunesse, aussi bien que de chers et attendrissants souvenirs aux vieillards ?

Il est des livres qui, à les prendre isolés, dénotent un écrivain de génie, et qui, considérés au milieu de l'œuvre entière, ne sont plus que le chef-d'œuvre d'un écrivain de talent. Ces livres résument si bien les forces de leur auteur, ils contiennent si entièrement concentrée la quintessence de son esprit, qu'ils le font presque oublier et se substituent à lui. Qui connaît Swift ? mais qui n'a pas lu *Gulliver* ? Parle-t-on beaucoup de De Foë ? et cependant quel est celui dont son *Robinson* n'a pas charmé l'enfance ? Millevoye n'est plus guère connu que par la courte élégie de la *Chute des Feuilles*. L'abbé Prévost a-t-il beaucoup d'admirateurs ? mais qui n'admire pas la délicieuse histoire de *Manon Lescaut*. Bernardin de Saint-Pierre n'est plus qu'un nom rarement prononcé ; mais *Paul et Virginie* brillent d'un éclat et d'un renom immortels. C'est dans cette famille d'exquises et uniques productions qu'il faut placer le *Vicaire de Wakefield*. Lui aussi fait tort à la popularité de son auteur tout en la perpétuant, et le nom de Goldsmith est à beaucoup moins familier que le nom de son héros. Le temps est comme un filtre qui épure les produits de la pensée humaine. Tel artiste littéraire que, de son vivant, on appelait Benvenuto Cellini, une fois mort n'est plus qu'un bijoutier en faux. Mais les œuvres auxquelles le temps donne sa consécration, celles qui restent comme le type d'un caractère ou d'une pensée, celles qui atti-

rent les regards et accaparent les louanges des siècles, sont si parfaites dans leur ensemble que vouloir en retrancher quelque chose, ce serait vouloir les détruire tout entières. Otez donc un chapitre de la Bible, ce poème des poèmes, a-t-on dit avec raison. Sans vouloir comparer à cet ouvrage divin les œuvres humaines, il n'en est pas moins vrai que, sous peine d'en dénaturer l'aspect, d'en fausser le sens et d'en supprimer la substance, on ne peut pas davantage retrancher un chapitre des livres dont je viens de parler.

Laissons donc les critiques, toujours mécontents, déclarer que dans le *Vicaire* l'intrigue est détestable et que la dernière partie de l'histoire est indigne du commencement.¹ Pour nous, franchement et sans restriction, jouissons du beau et admirons-le. Il faut prendre les choses comme elles sont, et être de bonne composition avec ce qui est excellent. Ne reprochons pas l'aiguillon à l'abeille qui nous donne le miel.² Pourquoi, en présence d'une création de génie, y chercher les traces inévitables de la faiblesse humaine ? Cette faiblesse, Goldsmith l'avait à un plus haut degré peut-être que bien d'autres ; mais il n'en a pas moins écrit un impérissable chef-d'œuvre : *Exegerat monumentum* ; il pouvait mourir.

Il venait de concevoir le plan et le projet d'un *Dictionnaire universel des sciences et des arts* ; le prospectus en avait été publié ; Johnson, Reynolds, Garrick devaient être ses collaborateurs ; mais la mort vint mettre son *veto* à l'exécution de cette vaste entreprise. Depuis longtemps Goldsmith était sujet à une maladie douloureuse, fruit probable des vicissitudes de son existence tourmentée. Une fièvre nerveuse s'y joignit, et dès-lors ses jours furent comptés. A la nouvelle de sa maladie, ses amis accoururent, et, parmi eux, plusieurs médecins renommés qui lui prodiguèrent leurs soins. Mais, trait suprême de ce caractère original, le malade, se souvenant fort mal à propos de son doctorat de Padoue, voulut se traiter lui-même et s'obstina à prendre un remède que la Faculté jugeait mortel à son état. Elle ne fut que trop vengée de la désobéissance du patient, car la mort, fidèle aux menaces des docteurs, frappa notre héros le 4 avril 1774, dans sa quarante-cinquième année.

On doit d'autant plus de regrets à cette fin prématurée que Goldsmith était dans toute la force de son talent ; l'adversité, dont il avait

¹ Macaulay, 14, 15. — ² V. Hugo. W. Shak, 370.

triomphé après tant de lutttes, avait mûri son esprit, et le souvenir de ses malheurs ne pouvait plus fournir à son âme que de grandes et nobles inspirations. A peine fut-il mort que ses amis lui firent accorder les honneurs de Westminster. Le pauvre diable à qui le vivre et le couvert avaient si souvent manqué pendant sa vie dut reposer, après sa mort, dans le Panthéon anglais, à côté des princes, des grands hommes et des héros de la Grande-Bretagne. Son convoi fut magnifique : les lords Schelbourne et Lowth, Reynolds, Beauclerc, le célèbre publiciste Edmond Burke et le fameux acteur Garrick portaient les cordons du poêle. Mais il était dit que l'influence de sa malfaisante étoile le poursuivrait jusqu'au sein de la tombe : ces pompeux préparatifs furent perdus, et, au lieu d'aller habiter la vieille et royale abbaye, il fut déposé dans le cimetière du Temple. Pourquoi? ce fait étrange n'a jamais été éclairci. Plus tard une souscription fut ouverte, et les restes de l'auteur du *Vicaire* furent transférés sous les voûtes gothiques de Westminster, où un tombeau lui fut élevé entre ceux de Gay et du duc d'Argyle. On voit, de nos jours encore, ce monument, qu'on doit au ciseau de Nollekens, un des plus célèbres sculpteurs de Londres. Il est placé dans le *coin des poètes*, *in the poet's corner* ; on y admire son portrait d'une ressemblance frappante ; le médaillon est orné d'attributs poétiques et littéraires ; au-dessous, sur une plaque de marbre blanc, on lit une assez longue inscription latine, dette pieuse payée à l'amitié par le docteur Samuel Johnson. Pope y ajouta ce vers anglais, qui est à la fois le jugement le plus équitable et le résumé le plus exact qu'on puisse faire d'Olivier Goldsmith :

« In wit a man, simplicity a child. »

Nous le traduisons ainsi :

Homme par le cœur, enfant par la simplicité.

L. AYMA.



DES COUTUMES DU MOYEN-AGE

DANS LEUR RAPPORT

AVEC LE DROIT MUNICIPAL DE L'EMPIRE.

Après les invasions des Barbares, les populations dispersées par le flot des envahisseurs rentrèrent dans leurs demeures et se hâtèrent de réparer leurs désastres. Les villes du Midi de la France, plus peuplées que celles du Nord et plus éloignées des nations germaniques, qui continuèrent à pénétrer dans la Gaule jusqu'à la fin de la période Mérovingienne, avaient conservé avec leurs richesses le droit municipal dont elles jouissaient sous la domination romaine. L'influence qu'elles exerçaient sur les pays circonvoisins, l'absence de tout pouvoir politique assez fort pour maintenir la paix publique et la nécessité qui s'impose naturellement à toute aggrégation d'hommes, d'adopter certaines règles pour la sécurité des personnes et la protection des intérêts, déterminèrent les centres nouveaux ou secondaires à se donner des institutions appropriées à leurs besoins. On dut renoncer à établir des constitutions identiques à celles des municipales. Ces constitutions émanées de l'Empire, qui en faisait surveiller l'application par des agents investis d'attributions arbitraires, ne pouvaient convenir à des populations maitresses d'elles-mêmes et aspirant à une indépendance absolue.

Le droit municipal avait constitué le gouvernement républicain dans les villes importantes ; mais, en rattachant ce gouvernement local à la souveraineté de l'Empire par un ensemble de dispositions restrictives, il n'avait laissé aux cités que les apparences de la liberté. Cette législation était d'ailleurs trop compliquée et trop subordonnée à une autorité, qui n'existait plus, pour convenir à des agglomérations libres et être en harmonie avec une situation profondément modifiée par la conquête. L'état politique de la Gaule était en effet tellement changé, que les cités elles-mêmes, tout en gardant leurs institutions, ne tardèrent pas à leur donner un caractère plus com-

patible avec les temps nouveaux. Ces altérations, plus radicales dans les centres qui se formèrent après les invasions, constituèrent ce qu'on a appelé tour à tour libertés municipales, franchises, privilèges et coutumes, à mesure que la royauté, le clergé et la noblesse intervinrent dans le régime intérieur des villes. Les principes consacrant l'autorité des magistrats et les droits des citoyens furent calqués sur ceux qui dominaient dans les municipes, et les représentants de la loi institués avec les mêmes attributions et presque toujours avec les mêmes noms que les officiers municipaux de la curie. Les modifications introduites successivement dans ces constitutions affermirent l'indépendance de ces petits États et attestèrent le progrès de leur organisation.

Les Visigoths, qui occupèrent le Sud-Ouest, ne détruisirent pas les constitutions locales, parce qu'ils comprirent que leur domination ne s'établirait jamais avec quelque chance de durée, s'ils tentaient de dépouiller les habitants de leur liberté. Théodoric le Grand alla même au-devant des vœux du peuple et le félicita d'avoir reconquis sous sa tutelle les institutions romaines ; il écrivit aux habitants des Gaules : « Il est heureux pour les enfants de revenir aux lois qui ont fait la prospérité de leurs pères. Rentrez en possession de votre antique liberté et revenez comme eux aux mœurs romaines. » Cette sage politique fut suivie par les princes qui succédèrent aux Visigoths. Leur souveraineté presque nominale leur interdisait, du reste, tout acte d'oppression contre les indigènes, qui bornaient leur ambition à conserver leur indépendance municipale. Quelle était en réalité l'importance des privilèges qui leur inspiraient un si vif attachement ? Ces privilèges consistaient dans la liberté de régir leurs affaires intérieures, de voyager et de trafiquer, liberté toute personnelle, n'opposant nul obstacle à l'action du pouvoir souverain et lui donnant en retour de sa protection, et sous toutes les formes de l'impôt, une large part des richesses qu'accumulait le commerce de ces peuples intelligents et industriels. Le clergé, qui suivait la loi romaine, ne manifesta, lui aussi, que de la bienveillance pour les libertés locales. Il avait remplacé l'administration impériale dans le gouvernement des villes et conserva longtemps dans le Midi cette autorité que les Barbares avaient détruite ou du moins fort réduite dans le Nord. Ainsi, tout conspira pour le salut de nos petites républiques, l'éloignement des nations germaniques, l'absence de toute puissance capable d'étouffer l'indépendance des centres d'habitants, l'intérêt des conquérants dont la domination ne prit jamais de pro-

fondes racines, l'activité du commerce qui continua sans être troublé sérieusement sur les côtes de la Méditerranée et dans le bassin de la Garonne, et enfin l'attachement des populations à des institutions dont la longue possession leur avait appris à apprécier les avantages. Mieux protégés dans le Sud contre toute intervention étrangère, les constitutions municipales y restèrent plus homogènes et plus démocratiques que dans le Sud-Ouest, où les altérations devinrent plus profondes en raison de la distance, notamment dans le bassin de la Garonne, plus souvent agité par les luttes de races et les querelles de princes.¹

Une petite ville des bords de la Garonne a eu, l'une des premières, l'avantage de se gouverner par des lois écrites. Elle ne les devait pas, il est vrai, à l'initiative de ses habitants dans la forme où elles nous sont parvenues, et la date de leur transcription ne remonte pas à des temps très rapprochés de la conquête; mais nous espérons démontrer, en les combinant avec les coutumes nouvelles de la même ville, qui en sont le développement progressif, qu'elles reproduisent dans leurs dispositions essentielles des institutions municipales de l'Empire. Les coutumes primitives de La Réole datent de l'an 977 et paraissent être les premières du Midi fixées par écrit; elles renferment des dispositions antérieures à la date de leur rédaction et sanctionnent certains usages et certaines règles remontant à des temps reculés. Les nouvelles coutumes, rédigées de 1201 à 1255, rappellent quelques articles de la charte de 977, déterminent les droits respectifs du souverain et de ses sujets et organisent l'administration municipale. Nous trouvons ainsi, dans ces deux documents, les éléments authentiques d'une étude approfondie sur les institutions de l'époque qui s'étend de la fin des invasions à l'établissement de la féodalité.²

La Réole a porté successivement le noms de *Squires* et de *Regula*, qui ont la même signification et désignent le monastère fondé dans le pays d'Aillard vers l'an 678. Le rédacteur de la charte primi-

¹ Le caractère démocratique des constitutions municipales du Midi est démontré par l'étude des coutumes et par les faits. Lorsque saint Louis fut fait prisonnier en Egypte, les Marseillais chantèrent un *Te deum* en action de grâces, parce qu'ils détestaient les Sires. La haine de ces fiers républicains n'exceptait même pas le plus justement loué de tous les rois.

² Voyez l'Histoire de La Réole, par O. Gauban, 1 vol. in-8°, 1873.

tive affirme que *tout le monde savait en 977 que la Règle monastique florissait en ce lieu depuis les temps anciens.*¹ Il ajoute, en parlant de certains délits, qu'ils sont punis suivant la *coutume et les statuts*. Ces deux passages rappellent, l'un l'existence d'un établissement religieux dans les temps éloignés, et l'autre des dispositions légales adoptées par un groupe d'habitants vivant dans le pays d'Aillard longtemps avant le x^e siècle. Une monnaie d'or de Philippe de Macédoine découverte dans un débris de mur antérieur à la domination romaine, et des monnaies d'argent de *Μασσαλία* (Marseille) et d'*Ἐμπόριον* (Ampurias) trouvées au pied de ces ruines, donnent le droit de supposer qu'il existait sur l'emplacement de la ville actuelle un dépôt de marchandises phocéennes ou un marché fréquenté par des marchands de Marseille ou d'Ampurias. Ce marché est en effet cité dans les coutumes primitives, et divers seigneurs y levaient en 977 des droits sur les objets mis en vente. Ces médailles et ces ruines confirment les indications de notre vieille charte et assignent au village bâti dans ce lieu une date remontant au moins au iv^e siècle. Ce centre prit probablement quelque accroissement, soit par les progrès du temps, soit par la création du monastère de Squires, et adopta ou reçut des institutions particulières auxquelles la charte de 977 s'en réfère pour la punition de certains délits. Le prieuré construit par E. Mummole en 678 fut détruit par les Normands en 848. Le village eut le même sort ; mais les habitants en relevèrent les murs après le départ des envahisseurs et rétablirent leur constitution. Quel était le caractère de cet acte législatif ? En avait-on emprunté les dispositions principales au droit municipal des villes voisines, Agen, Bazas et Bordeaux ? Ni la tradition ni l'histoire ne nous ont transmis de renseignements à ce sujet. Il est probable que les lois en vigueur dans ces villes importantes avaient été adoptées dans le bourg du pays d'Aillard. La destruction du monastère et la dispersion des habitants rendirent ces lois momentanément inutiles et, en rentrant dans ses demeures, la population songea moins d'abord à affirmer son indépendance par des formules légales qu'à se consacrer au soin de ses intérêts. Quelques usages passés à l'état de coutumes suffirent pendant les premiers temps à la vie commune. Les développements que prit le village rendirent nécessaires une constitution

¹ Notum verò erat omnibus ibidem ex antiquo monastica institutionis regulam floruisse, etc.

plus étendue et le rétablissement de l'ancienne organisation. La charte de 977 reproduit une partie de cette constitution. Mais les deux puissances qui dominaient à cette époque dans le pays, le duc de Wasconie et l'abbé du monastère de Fleury-sur-Loire, substituèrent à l'administration libre de la ville par des magistrats élus leur autorité prépondérante et l'action de leurs officiers. Nos vieilles coutumes gardent en effet le silence sur l'organisation municipale. Le duc a des baillis qui perçoivent le cens, et le prieur son clavaire exerçant les doubles fonctions d'officier de justice et de collecteur de droits. L'administration de la ville paraît concentrée dans les mains du prieur et la juridiction lui appartient, soit sur les feudataires, qui ont reçu de lui des maisons, des péages et d'autres avantages à charge d'hommage et de services féodaux, soit sur les habitants, qui vivent dans sa dépendance et sont astreints à des devoirs et à des redevances dans tous les actes de leur vie.

Cependant la charte accorde à certains habitants le titre de bourgeois et des privilèges, notamment celui de n'être pas incarcérés en donnant caution de se présenter en justice. Nous retrouverons cette disposition gracieuse dans les nouvelles coutumes. Un article de la charte de 977 fait même allusion au rang supérieur que les bourgeois occupaient dans la ville, en condamnant à un exil perpétuel tout habitant qui préfère abandonner son domicile que de poursuivre en justice le prieur ou le bourgeois dont il croit avoir à se plaindre. Cette hésitation des classes inférieures à user d'un droit dont la charte ne parle pas, mais qui s'était maintenu comme un souvenir de l'ancienne constitution, est la preuve évidente que la bourgeoisie dépouillée de ses prérogatives par le prieur conservait en fait une supériorité de considération que l'usurpation n'avait pu lui ravir. Elle ne tarda pas à reconquérir les avantages qu'elle avait perdus. Les nouvelles coutumes, dont la rédaction commence en 1201, affirment l'ancienneté de ses privilèges dans un grand nombre d'articles : *Que totz temps meys agossa VI prodomes de la bila que fossen juratz de la dita bila de la Reula, losquals VI prodomes foren aqui eslegitz per lo comun* etc. (Article 1^{er}). *La bila de la Reula et los borgues habitans de la dita bila an franquessa agut et tingut tot temps sens memori a del contrari*, etc. (Article 27.) Cette affirmation des droits anciens, reproduite à satiété dans le texte indique suffisamment le travail de reconstruction auquel se livrèrent les bourgeois du x^e au xiii^e siècle. Les progrès de leur puissance avaient été rapides sans doute ; car en 1187 et dans le cours des années suivantes,

ils eurent guerre privée avec les habitants de l'Agenais et du Toulousain, conclurent des traités avec Agen, Moissac, le Port-Sainte-Marie, le Mas et Marmande, et accordèrent des lettres de sauvegarde aux habitants de ces diverses villes. En 1201, ils exerçaient le droit de patronage sur Castets, situé à huit kilomètres de distance, et réprimèrent les actes de désobéissance dont les prud'hommes de cette ville s'étaient rendus coupables envers le maire et les jurats de La Réole. (Article 43) En 1222, ils traitèrent d'égal à égal avec Bordeaux. Ces faits prouvent qu'il existait depuis longtemps dans la ville une organisation municipale, un gouvernement local ayant une influence sérieuse, une action étendue au dedans et au dehors pendant le ^x^e et le ^{xii}^e siècle. Cette organisation, ce gouvernement datait d'un temps reculé, puisque les jurats étaient parvenus à ce degré de prépondérance et de force, de conclure des traités avec des villes considérables, de soumettre à leur obéissance des centres de population et de protéger de leur autorité les habitants de provinces éloignées.

La bourgeoisie avait atteint, à cette époque, l'apogée de sa puissance. Aussi les coutumes confirmées et jurées par le prince Edouard ne sont autre chose qu'un traité d'alliance passé entre le souverain et des sujets dont la dépendance est limitée à des actes de déférence et à quelques droits peu onéreux. Le Roi ou le duc, son lieutenant, se réserve les prérogatives de la souveraineté, la haute justice et la faculté, singulièrement réduite, comme nous le verrons plus loin, de lever un certain nombre d'hommes en temps de guerre. Les bourgeois, auxquels il fait les plus larges concessions, stipulent en leur faveur tous les avantages d'une situation indépendante, l'indépendance de leur administration intérieure, certains droits de justice, l'impunité dans plusieurs cas, etc., etc. Nous résumerons ces avantages, justement appelés privilèges, lorsque nous aurons exposé le système de l'organisation aux deux époques, objet principal de cet examen.

La ville était gouvernée par un mage ou maire assisté de six jurats, de douze prud'hommes adjoints à l'administration et de quarante prud'hommes conseillers. Le corps municipal était ainsi une véritable assemblée délibérante formée sur le modèle de la curie. Le maire avait l'autorité des duumvirs ;¹ les jurats remplaçaient les princi-

¹ Il n'y avait quelquefois qu'un décumvir.

paux et les décaprotes (dix premiers), et les prud'hommes conseillers ne différaient pas des décurions. Cette réunion de 68 membres s'appelait la jurade, comme elle s'était appelée curie dans les municipes romains. Les membres de cette assemblée étaient élus, les jurats et les administrateurs par les citoyens ayant une certaine fortune, c'est-à-dire par les bourgeois, et les autres par la généralité des habitants comme dans les municipes. Le mandat des élus était annuel aux deux époques. On était admis dans la bourgeoisie aux mêmes conditions de domicile, de moralité et de fortune que dans l'ordre de la curie. L'admission était soumise à l'approbation du prieur et dans les municipes à celle du préfet. Les bourgeois et les décurions étaient également électeurs et éligibles ; le maire élu parmi les jurats comme les duumvirs parmi les principaux ; les jurats parmi les prud'hommes comme les principaux parmi les décurions ; les prud'hommes parmi les bourgeois comme les curiales ; et les bourgeois parmi les plébéiens possesseurs de terres ou de maisons. L'élection était la base du gouvernement dans les deux législations. Générale et populaire pour l'admission du plébéien dans la bourgeoisie et dans le corps des prud'hommes, elle était restreinte aux seuls membres de la jurade ou de la curie pour la promotion graduelle du nouvel élu aux diverses charges municipales. Cette assimilation, si complète dans la formation de la classe dirigeante et dans son élévation progressive aux fonctions publiques, existe même dans le règlement des préséances. Ainsi, les lois romaines distinguent dans la curie l'ordre des sénateurs et l'ordre des décurions. Ils siégeaient, les uns et les autres, dans la même assemblée ; mais les premiers y occupaient un rang de préséance plus élevé. Nos coutumes établissent la même distinction ; elles placent à la tête de l'administration six jurats auxquels sont adjoints douze prud'hommes participant à cette administration avec un rang hiérarchique supérieur à celui des quarante conseillers (art. 48 et 49). Les six jurats remplacent l'ordre des sénateurs, les douze prud'hommes le curateur, les inspecteurs, etc. de la curie. Ces fonctionnaires de second rang et les quarante conseillers forment un groupe équivalent à l'ordre des décurions. Les jurats ont, comme les sénateurs, un titre distinct et particulièrement honorable et jouissent, les uns et les autres, de privilèges et de prérogatives, qui n'appartiennent pas aux autres membres de la curie ou du conseil. Ainsi, toute insulte à un jurat est punie d'une amende et même de l'exil (art. 76). Le jurat est cru sur parole, sans être tenu de prêter serment. S'il est coupable, il ne peut être puni que

par le conseil, etc. (art. 77). Les sénateurs avaient des avantages équivalents.

Nos coutumes reproduisent une autre disposition de la législation municipale de l'Empire, qui établit entr'elles un nouveau rapport d'assimilation. Les décurions que les décrets impériaux rendaient responsables de la rentrée des impôts, de la levée des hommes de guerre, etc., cherchèrent à se soustraire par tous les moyens à cette responsabilité, qui les ruinait. Il fallut, pour trouver des administrateurs municipaux et repeupler la curie, leur accorder des privilèges, notamment l'exemption d'impôt et du service militaire. Cette faveur était inutile au moyen-âge comme moyen de repeupler la jurade, puisque l'admission dans la bourgeoisie et la promotion aux fonctions publiques étaient fort recherchées et valaient aux élus des avantages fort enviés. Elle leur fut néanmoins accordée et figure sans doute dans nos coutumes comme un souvenir de l'ancienne constitution des municipes (art. 24).

Nous pourrions continuer cette étude sur les rapports d'assimilation entre les officiers municipaux des deux époques et prouver que les attributions des membres de la curie et de la jurade étaient identiques ; mais cette étude resterait incomplète, parce que les documents sur l'époque romaine sont rares ou tellement concis, que le rapprochement des textes serait peu concluant et nous obligerait, pour compléter notre démonstration, à procéder par la voie périlleuse de l'interprétation des textes. Au reste, les rapports de similitude entre des populations vivant de la même vie, ayant les mêmes besoins de sécurité, d'administration, etc., sont si bien dans la nature des choses, malgré les divergences d'origine, que l'étude comparée de détails de police et de règlement nous paraît superflue. Nous ferons seulement observer que nos coutumes renferment des dispositions essentiellement pratiques et garantissaient avec autant de sollicitude que le droit municipal l'ordre intérieur et les intérêts des citoyens.

Après avoir démontré la perpétuité du droit des municipes et en avoir suivi l'application jusque dans nos coutumes, il convient de signaler dans les deux législations les différences qui tiennent à la diversité de leur origine et les modifications que les temps nouveaux y ont introduites. Les colonies, formées d'anciens légionnaires, et les municipes, villes anciennes dotées du droit municipal, eurent dès l'origine des institutions complètes empruntées à la législation romaine. En créant les colonies et en imposant ou accordant le droit italique aux

vieilles cités, Rome poursuivait un double but, s'assurer la possession du pays et propager des lois, qui devaient servir de lien et de moyen de rapprochement entre les nouveaux citoyens et la métropole. Ce résultat, recherché avec persistance, fut atteint rapidement et les habitants des centres régis par la législation romaine s'attachèrent avec empressement à des constitutions, qui assuraient leur bien-être et leur donnaient toutes les libertés compatibles avec l'autorité de l'Etat. Mais à mesure que l'Empire penchait vers sa chute, le pouvoir suppléant à sa faiblesse par la tyrannie devint de plus en plus oppresseur ; il détruisit l'indépendance des curies, fit de leurs magistrats ses propres agents et imposa aux cités et aux municipes des charges écrasantes en hommes et en argent. Les libertés municipales ne furent plus qu'un droit inerte et sans valeur.

L'origine des coutumes est tout autre dans le Midi. L'anarchie du temps des invasions semblait avoir fait disparaître jusqu'au souvenir du droit municipal ; mais il n'était qu'obliéré et les Barbares, en s'inclinant devant une civilisation que leurs intérêts conseillaient de respecter, laissèrent aux villes la liberté de conserver intacte ou de modifier leur constitution. Le droit municipal avait été imposé par la métropole. Les libertés locales du moyen-âge, au contraire, naquirent de l'initiative des peuples et furent l'expression spontanée de leur volonté. Aussi ne retrouve-t-on pas dans nos coutumes le caractère de généralité qui distingue les constitutions particulières aux municipes. La bourgeoisie du moyen-âge vivait dans ses murs et ne s'inquiétait des affaires publiques que dans la mesure de ses intérêts privés. Elle fit des lois pour elle, lorsque les circonstances les rendirent nécessaires, et elle les consigna sans ordre à leur rang d'inscription, dans le registre toujours ouvert de ses franchises. Il en résulte que les dispositions les plus disparates s'y mêlent dans la plus étrange confusion. De simples arrêtés de police y coudoient les règles essentielles sur les relations des sujets et du souverain. L'organisation de la jurade commence à l'article 1^{er}, et n'est complétée que par les articles 48 et 49, etc. ; mais l'air vivifiant de l'autonomie communale circule librement dans les méandres de ce dédale législatif et, en lisant les déclarations si nettes et parfois si hautaines de nos jurats, on croit assister à l'une de ces audiences royales où le prince, recevant le serment des magistrats municipaux, entend résonner à ses oreilles la longue énumération de droits populaires, qui réduisent sa souveraineté à de simples formules de chancellerie. Les rôles paraissent intervertis au spectacle de ces bourgeois en robe de laine requérant

leur Roi bardé de fer de jurer leurs franchises. Ces hommes qui affirment leurs droits et osent tenir ce fier langage : *e meis, senhor, abem francquessas, abem prebitleges*, avaient le sentiment de leur force, et le souverain étonné de leur audace devait sortir de cette entrevue moins sûr de sa puissance et peu fier des témoignages officiels du respect de ses sujets.

Les bourgeois de La Réole devaient en effet mettre un certain orgueil à proclamer : que la haute, moyenne et basse justice n'appartenait pas au Roi sur leurs femmes, leurs enfants et leurs valets, mais à eux seuls (art. 22); que le droit du Roi de lever un homme par maison était limité par celui des jurats de garder ceux de ces hommes, qu'ils jugeaient utile de retenir pour la défense de la ville et la formation des bannières (art. 23); que les bourgeois de la ville étaient libres de circuler avec leurs marchandises par terre et par eau, partout où ils voulaient (art. 29); qu'aucune saisie ne pouvait être faite par le seigneur sur les vêtements de leurs femmes, leur linge, leur farine, leur lin, leur cheval, leur cochon et leur armure (art. 30); qu'il ne pouvait les incarcérer, ni confisquer leurs biens, s'ils donnaient caution (art. 31); que leur serment tenait lieu de cautionnement (art. 32); que tout homme, qui frappait un bourgeois, devait être exilé et que le bourgeois meurtrier de son agresseur ne pouvait être recherché (art. 33); qu'il ne pouvait être cité en justice hors de la prévôté (art. 34); que le bourgeois qui tuait un individu ne devait pas être inquiété (art. 35); qu'il ne paierait rien au geolier en cas d'emprisonnement (art. 36); que les objets saisis ne pouvaient être vendus qu'après neuf jours et que le seigneur devait, même après ce délai, prévenir le bourgeois du jour de la vente (art. 37); que les marchandises des bourgeois étaient exemptes de tout droit à Bordeaux (art. 38); que les jurats décidaient entre le seigneur et son feudataire relativement au fief vendu (art. 39); que le prévôt du Roi ne pouvait faire aucune information en ville sans la présence des six jurats (art. 40), etc. La sécurité des bourgeois et le maintien des privilèges étaient enfin placés sous la sauvegarde du conseil : *Si lo senhor fase nulh grinch a negun borgeis, tot lo cosselh de la bila lo deu ajudar de gardar las franquessas* (art. 54).

Les bourgeois avaient pris, comme on le voit, leurs garanties contre l'abus de la force; ils voulurent aussi inspirer ou, pour mieux dire, imposer aux plébéiens le respect pour l'autorité de leurs magistrats. Tous les habitants devaient jurer obéissance aux jurats (art. 1^{er}); tout individu qui refusait d'exécuter l'ordre d'un jurat était

puni par le conseil (art. 51); toute injure contre l'un des officiers municipaux entraînait la peine de l'exil pendant un an et un mois (art. 52) et le coupable était expulsé de sa maison (art. 76); le jurat était toujours cru sur parole (art. 77), etc.

En donnant à ses représentants le prestige de l'autorité et le pouvoir d'intervenir dans tous les actes de la vie commune, la bourgeoisie voulut aussi se garantir par de sages mesures contre l'abus qu'ils en pourraient faire. Les jurats élus devaient jurer de ne garder leurs fonctions que pendant un an (art. 1^{er}); les jurats ne pouvaient ni lever des impôts ou des hommes de guerre, ni emprunter sans délibération du conseil (art. 50); le jurat qui accusait un bourgeois de trahison sans en administrer la preuve, était condamné par le conseil à 100 sous d'amende et exilé pour un an (art. 53); mais s'il s'agissait d'un plébéien, le jurat n'était pas condamné sur le serment de son adversaire (art. 77).

Cette organisation fut en pleine prospérité tant que dura la lutte de nos rois contre la féodalité. C'est en s'appuyant sur la bourgeoisie, qui représentait les forces vives de la nation, c'est-à-dire l'intelligence et le travail, qu'ils parvinrent à détruire ces petites souverainetés, dont l'inextricable réseau maintenait dans l'isolement et l'hostilité des populations vivant sur le même sol et intéressées à s'unir. La lutte terminée, la royauté oublia les services rendus et, au lieu de favoriser le développement des gouvernements municipaux, qui se neutralisaient entre eux, usaient dans les luttes de clocher les éléments d'opposition si naturels à l'homme, donnaient satisfaction par les fonctions publiques à l'ambition des deshérités de la veille devenus par le travail les privilégiés du lendemain et contenaient les passions révolutionnaires de la classe inférieure, la royauté, aveuglée par son triomphe, ne vit pas que les libertés locales n'entravaient pas plus l'essor de sa puissance que les murailles des villes municipales ne résistaient à la force de ses canons. Elle tenta d'abolir ces constitutions locales si utiles à sa sécurité et fut victime de son imprévoyance et de son aveuglement. La monarchie tomba comme était tombé l'Empire, en s'aliénant les sympathies de la classe moyenne, qui enrichissait l'Etat par son travail et donnait la stabilité au pouvoir en raison de la protection qu'elle en recevait.

OCTAVE GAUBAN.

LA TERRE ET LE RÉCIT BIBLIQUE DE LA CRÉATION,

PAR M. B. POZZY.¹

Le vénérable et savant Bartayrès,² si estimé, si aimé dans la région, vint un soir chez moi tout ému. — « C'est à n'y pas croire, fit-il. Figurez-vous qu'un jeune prêtre, se disant envoyé par Monseigneur, m'a, tout-à-l'heure, demandé des leçons de géologie. Il veut absolument que je la lui enseigne pour l'enseigner à son tour. » — « C'est fort naturel, répliquai-je. » — « Ce qui l'est moins, avouez-le, c'est qu'il prétend tout apprendre en un mois... En un mois, pauvre enfant ! lui ai-je dit. Il m'a fallu plus de trente ans pour apprendre le peu que j'en sais, et aller et venir, par tous les temps, portant pierres et cailloux, chargé parfois comme un âne. En un mois ! oh, c'est trop fort ! tenez, cher enfant, n'en parlons plus. Revenez à votre théologie, mettez-y tout le temps qu'il faut et tâchez de la bien savoir. C'est ce que vous avez de mieux à faire. »

Tout le monde n'a pas, malheureusement, le goût, l'ardeur, l'héroïque obstination de notre bon vieux maître. Dans les conditions où il l'apprit, la géologie serait un épouvantail pour nombre d'esprits légers, tentés, comme l'abbé en question, de prendre au sérieux le caprice d'un instant. En ces temps de hâte malade, avec des programmes scolaires aussi touffus que la thèse de Pic de la Mirandole, trente ans, c'est trop, avouons-le ; mais un mois ce n'est pas assez. Donc, qu'on se demande avant tout quelle somme de temps et d'efforts on peut appliquer à cette étude et, la résolution bien prise, qu'on parte, un bon guide à la main.

¹ Un vol. grand in-8° de 578 p., orné de 150 figures. — Paris, Hachette et C^{ie}. — Prix : 12 fr.

² Antoine Bartayrès, mathématicien et naturaliste distingué, décédé le 10 janvier 1857, après une longue vie pleine d'œuvres utiles.

On en peut trouver d'aussi bons que celui dont j'ai donné le titre, non de meilleur, ni même d'aussi complet. L'auteur ne s'est pas borné, comme on fait généralement, à étudier la structure intime de la terre, à exposer les modifications qu'elle a subies et les lois qui ont présidé à cet immense travail d'évolution ; il a de plus, et avec une loyauté appuyée d'une grande compétence, mis en regard des faits bien constatés le récit de la Création tel que l'offre le plus ancien des livres.

Avant lui, un autre agenais, L. A. Chaubard, avait marqué ce but à ses études dans les *Eléments de géologie* qu'il publia, il y a plus de quarante ans ; puis ce fut Marcel de Serres,¹ plus tard M^r Meignan.² Mais l'ouvrage de notre compatriote a naturellement vieilli et les autres, si estimables qu'ils soient, tiennent moins de la vulgarisation scientifique que de l'apologie chrétienne.

Le mérite de M. Pozzy, c'est d'avoir su garder un parfait équilibre entre ces deux ordres de préoccupations. Il a voulu faire aimer une science féconde en hautes distractions, et cela au moyen d'un livre où l'ignorant pût apprendre quelque chose, l'homme instruit se souvenir ; en second lieu, propager autour de lui cette conviction née d'une libre recherche que, à rectitude égale des deux parts, la science et la religion s'attirent comme les pôles opposés de deux aimants.

L'ouvrage se divise en trois parties, portant les titres suivants .
1° *La terre* ; 2° *La création* ; 3° *Les deux récits comparés*.

La première comprend le tableau des périodes ou ères géologiques, depuis la plus ancienne dite de *transition* jusqu'à l'actuelle, dite *quaternaire*. Pas une des nombreuses découvertes qui se rapportent à chacune d'elles n'y a été omise. L'exposition en est constamment faite en un langage aussi précis qu'élégant et des figures d'une rare exactitude viennent en aide aux descriptions, les suppléent ou les complètent.

Un des attrails de cette partie du livre c'est le développement donné à des questions qui, posées dans ces derniers temps comme de hardis problèmes, ont, si l'on peut ainsi parler, passionné la curiosité publique. Il s'agit, on l'a deviné, de ce qu'on appelle l'époque

¹ *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*, Paris, 2 vol in-18. 1859.

² *Le monde et l'homme primitifs selon la Bible*. 1 vol in-8°. Paris. 1869.

pré-historique et de la coexistence de l'homme avec les grands types de la faune quaternaire, constatée par la juxtaposition de leurs dépouilles dans des couches non remaniées. M. Pozzy n'hésite pas à admettre comme le point le plus extrême où la science permette de remonter, la contemporanéité de l'être humain et de l'ours des cavernes, ce qui reporte notre race au plus fort de l'époque glaciaire, par delà l'époque du Renne, par delà même celle du Mammoth. Vouloir pousser plus haut encore, comme ont fait, timidement, il est vrai, les abbés Bourgeois et Delaunay, c'est fonder sur de vaines apparences. Pour M. Pozzy comme pour M. Hebert, oserons-nous dire comme pour nous-mêmes? — l'homme miocène est à trouver.¹

Un tiers environ de l'ouvrage, — cent-cinquante pages tout au moins, — est consacré à cette étude qui comprend, dans toute son étendue, l'époque glaciaire, le *Diluvium* et l'examen de ses causes probables, la classification des cavernes à ossements, les révélations faites par les tourbières, les *Kjækkenmøddingen* ou restes de repas, les *Terramare*, les monuments mégalithiques (*Dolmens, Menhirs, Tumuli, Allées couvertes*) et les constructions sur pilotis (*Palafittes, Crannoges*) des lacs de la Suisse et de l'Irlande. On y trouvera sur ces sujets, dont l'intérêt se dénonce de lui-même, des renseignements puisés aux meilleures sources, et éclairés par des remarques critiques quand l'auteur ne les soumet pas, ce qui lui arrive souvent, à une sérieuse discussion.

Arrivé à la seconde partie, l'auteur, sans s'attarder au seuil du récit biblique, y entre de plein pied, comme un homme qui se sent bien chez lui, ce qui ne veut pas dire qu'il se sentit mal à l'aise sur le terrain de la science, qu'il quitte à l'instant. Ici, je lui laisse la parole pour ne point trahir ni affaiblir sa pensée: « Nous désirons, dit-il, interroger le récit biblique avec indépendance, sans nous préoccuper de l'accord ou du désaccord qui peut exister entre les données de l'une et celles de l'autre. Cette question reviendra en son temps. Pour le moment, la seule chose que nous devons avoir en vue, c'est de nous rendre bien compte du sens du texte sacré. Faute de l'avoir

¹ Tel est aussi l'avis sérieusement fondé de notre collègue et ami L. Combes dans son *Étude sur la géologie, la paléontologie et l'ancienneté de l'homme dans le département de Lot-et-Garonne*. — Villeneuve-sur-Lot, 1870, in-8°.

entendu et de lui avoir fait dire ce qu'il dit et non ce qu'il ne dit pas, on est allé se heurter contre des difficultés inextricables, mais qui eussent été levées bien vite, si au lieu de s'en tenir à des versions fautives, on se fût simplement donné la peine de recourir à l'original. La saine méthode scientifique nous oblige à constater les faits d'abord, sauf à en déduire plus tard les conséquences. Tant pis pour les théories qui ne cadrent pas avec eux. Une fois bien établi, un fait est un fait, et rien au monde ne saurait le détruire. Ouvrons donc le récit de la création, comme nous ouvririons tout autre document écrit à la même époque, dans la même langue, et demandons-nous, sans autre guide que la grammaire et le dictionnaire, ce qu'a voulu dire l'auteur sacré, ce qu'il a dit en effet. »

Après cet exposé de principes, l'auteur, un hébraïsant, donne sa propre traduction des trente-un versets du récit Mosaique, incomparable document qui offre le contraste d'une sublime grandeur dans une simplicité admirable. Il ne s'agit plus pour M. Pozzy que d'en serrer le texte de plus près, en discutant sur les termes susceptibles d'être entendus de plusieurs façons, et d'en dégager le vrai sens : tâche délicate et difficile qu'il remplit, nous le répétons, en conscience et avec autorité.

Il nous faudrait infiniment plus d'espace que nous n'en avons à notre disposition, pour signaler ce qu'il y a là de vraiment original. Les traductions de la Bible, on le sait, sont innombrables. Chaque langue en a au moins une, et il en est qui les comptent par centaines. Il semble donc que le pic du philologue n'ait rien à faire jaillir de ce sol tant exploré. C'est une erreur, comme on pourra s'en convaincre en lisant simplement le commentaire qu'a inspiré à M. Pozzy le premier verset du texte sacré. Essayons d'en donner au moins l'idée pour prouver que *tout n'est pas dit et qu'on ne vient pas trop tard, quand on est un homme et qui pense*. Veuillez l'auteur des *Caractères* nous pardonner ce mésaccord !

« Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa les cieux et la terre. » — Deux questions peuvent se poser à l'occasion de ces paroles. Par cette œuvre du commencement faut-il entendre celle des six jours exposée en détails dans les versets suivants, ou sont-ce là deux œuvres différentes, séparées l'une de l'autre par un espace de temps plus ou moins long ? Voilà la première question. S'agit-il dans ce mot *créa* d'une création proprement dite, d'une œuvre au moyen de laquelle Dieu aurait tiré du néant une chose qui n'existait pas, ou

bien du simple arrangement d'une chose préexistante ? Voilà la seconde.

A celle-ci se rattache incidemment la question de l'éternité de la matière, qui, acceptée comme un drapeau par une école anti-chrétienne, a aussi pour elle Justin Martyr et d'estimables théologiens après lui. M. Pozzy, qui la résout dans le sens opposé, établit son opinion sur des considérations strictement philologiques. Si l'hébreu *bérésith* que traduit le français « commencement » ne désigne qu'un point vague du temps, celui par qui s'ouvre une ère indéterminée, le mot *bara* a un sens net et précis, que le mot « créa » rend exactement. Moïse veut-il exprimer, au lieu de l'action créatrice, l'arrangement d'une matière créée, il se sert du mot *assa*, qui signifie faire, approprier, arranger : (*Facere vel ordinare.*) Ainsi au chapitre II, verset 3, de la Genèse, on lit cette phrase qui semble rapprocher tout exprès les deux termes : « Dieu s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait *créée* pour être faite » (*quam creaverat ut faceret, sive ut ordinaret.*) Moïse parle-t-il de la lumière, il ne dit pas : que Dieu la « créa » ; il ne se sert pas du vocable *bara*, mais du vocable *assa*, parce que, au sens propre du mot, la lumière n'est pas une création, mais la simple manifestation d'une des propriétés de la matière. Au reste « les cieux et la terre » embrassant, aux yeux des Hébreux, l'universalité des êtres, dire qu'au commencement Dieu les créa, c'était dire qu'avant cette époque, il n'y avait rien excepté Dieu, selon la juste remarque de l'auteur.

Pour ce qui est de la première question, qui a aussi reçu des solutions diverses, la plus naturelle est que l'œuvre des six jours et celle du commencement sont une seule et même œuvre. M. Pozzy, cependant, n'hésite pas à se prononcer pour l'autre. Est-ce parce que saint Augustin, Théodoret, Justin Martyr, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, Origène et d'autres docteurs de l'Eglise ont admis une période indéfinie entre la création de la matière et l'arrangement ultérieur de l'univers ? Non. Ce qui le décide encore, c'est une série de raisons philologiques. Il a repris le texte de la Genèse, l'a analysé, mot à mot, comme on dissèque, fibre à fibre, et en a dégagé un sens qui a commandé, forcé sa conviction. C'est ainsi qu'il a d'ailleurs procédé pour tout le reste du récit. Il n'a pas à le regretter puisqu'en gardant son entière indépendance, il a été amené à conclure, dans la troisième partie de son ouvrage, qu'il y a, non pas opposition, mais entier et parfait accord entre la science de la terre et le livre des révélations divines. Il ne demandait pas cela, mais cela s'est imposé.

Il cherchait la vérité, quelle qu'elle fût, où qu'elle fût, et il l'a trouvée où son cœur souhaitait la voir. C'eût été ailleurs qu'il l'eût proclamé sans crainte, selon l'épigraphe de son livre, qui est presque un acte de foi, qui est certainement une preuve de force : « *vincere opinionem, cedendo veritati.* »

Le temps nous manque pour parler d'un appendice dont le sujet est l'étude de l'homme dans la diversité des races et l'unité de l'espèce. L'auteur y emploie largement, dans leurs éléments positifs et nécessaires, toutes les sciences qui se groupent en faisceau sous le nom moderne d'anthropologie. Ce travail plein de faits et d'idées, complète d'une façon magistrale un ouvrage dont la lecture laisse de viriles impressions et développe cette soif d'admiration pour l'œuvre immense de Dieu, qu'avoue hautement tout homme de bonne foi.

AN. MAGEN.

L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

ET LE DUC D'ÉPERNON.

(Suite)

C'était le dix novembre que ces instructions et ces lettres étaient données au sieur de Villemontée, c'est-à-dire le jour même où avaient lieu, sur la place Saint-André, les violences qui avaient motivé la sentence d'excommunication contre le duc d'Épernon et d'interdit sur la ville de Bordeaux. Aussi, lorsque le maître des requêtes arriva, il trouva la situation complètement modifiée par les événements du dix novembre et par la double sentence de l'Archevêque ; il lui était impossible par suite de remplir l'objet de sa mission, c'est-à-dire d'engager le gouverneur et l'Archevêque à ne rien faire de nouveau. — Aussi il se borna à procéder à l'information dont il était chargé, entendit des témoins et dressa procès-verbal des faits constatés. — Le duc d'Épernon signa même ce procès-verbal, malgré ses amis qui lui firent observer que sa signature à la suite de ce document pouvait constituer un aveu de tous les faits qu'il renfermait. — Mais aveuglé encore à ce moment par son indomptable orgueil, il ne comprenait pas même alors la gravité de l'acte auquel il s'était livré, prétendant qu'il n'avait rien à désavouer.¹ Ses illusions ne devaient pas durer longtemps.

La présence de Villemontée à Bordeaux et les dépêches qu'il avait apportées produisirent un résultat vivement désiré par tous les habitants de la ville, la levée partielle de l'interdit. — Cette mesure avait été un sujet de deuil et de douleur pour la grande majorité de la population qui en demandait la cessation avec les plus vives instances. Impressionné par ce vœu presque unanime, le Parlement enjoignit aux jurats (17 novembre) d'aller supplier l'Archevêque de lever l'interdit, en s'excusant auprès de lui de leur attitude dans les diverses péripéties de la lutte qui venait d'avoir lieu. Les jurats s'y refusèrent, prétendant qu'ils n'avaient donné à l'Archevêque aucun sujet de plainte, et qu'ayant du reste informé le Roi de l'appel interjeté par eux de la sentence d'interdit, ils priaient la Cour de les dispenser d'une pareille démarche, jusqu'à ce que la réponse de S. M. fût arrivée.²

Dans cet état de choses, le Parlement se décida à faire une nouvelle tentative auprès d'Henri de Sourdis. Le président Dubernet, le

¹ Girard, page 493. — ² Registres secrets du Parlement.

procureur-général de Pontac, les conseillers Ragueneau et Pomiers lui exposèrent : qu'en présence de la désolation que l'interdit avait produit dans la ville, ils avaient prié les jurats d'en solliciter la levée, « mais qu'ils les avaient trouvés perclus dans leurs légitimes fonctions, qu'alors ils se décidaient eux-mêmes, par amour et par « dévouement pour la population si malheureuse et si affligée, à venir « s'adresser à sa piété et à sa charité, afin qu'il eût la bonté de lever « ou tout au moins de suspendre l'interdit. »

L'Archevêque leur répondit : qu'ayant prononcé la sentence, avec l'avis et le concours du clergé, il ne pouvait la modifier sans le consulter, et que, le lendemain, il irait au palais pour leur faire connaître sa décision. — Il leur déclara en effet le lendemain, 20 novembre, qu'il ne pouvait lever l'interdit, d'une part parce qu'il en avait déjà donné avis au Pape et au Roi, et d'autre part, parce que loin de se repentir, les excommuniés se moquaient des censures dont ils avaient été l'objet ; que néanmoins pour donner une preuve du désir qu'il avait d'être agréable à la Compagnie et à la population dont elle s'était fait l'organe, il consentait à suspendre l'interdit pendant quinze jours, les dimanches et fêtes, à l'exception des églises de Sainte-Foi et de Puypaulin, et de la chapelle de l'Hôtel-de-Ville ; il se retira ensuite, en remerciant le Parlement de toutes les marques de sympathie qu'il lui avait données dans cette circonstance.¹ Cette promesse fut mise à exécution, l'Archevêque rapporta le saint Sacrement à Saint-André et célébra une messe à laquelle assista toute la Cour.²

Louis XIII et Richelieu étaient déjà, à ce moment, informés de la scène de violences qui avait eu lieu sur la place Saint-André, et des coups portés par le gouverneur à la personne du Prélat. — Celui-ci, dès le 11 novembre, avait fait connaître à son frère, par un nouveau message, les événements de la veille, et, avait pareillement écrit au garde-des-sceaux pour lui apprendre les excès dont il avait été victime, ainsi que l'interdiction prononcée, et lui annoncer l'envoi prochain des procès-verbaux dressés par lui, et de l'information à laquelle s'était livré le Parlement ; il le suppliait en conséquence de lui rendre justice, malgré ses bonnes relations avec le duc d'Epemon, car il n'avait fait, en prononçant l'interdiction, que se conformer aux saints canons, déclarant du reste que l'interdit ne serait levé « sans « que les magistrats et le gouverneur fissent une satisfaction toute « entière, ou sortent de la ville, les memes canons le défendant « absolument.³ »

D'Epemon comptant sur son crédit, et comme nous l'avons déjà dit, n'attachant tout d'abord aucune importance sérieuse à ce qui venait de se passer, ne prévint le Roi et le cardinal que cinq ou six jours après cet événement. Lorsque son envoyé arriva à Paris, des décisions graves avaient été prises. — Ses derniers actes, marqués au coin d'une telle violence, avaient produit, à la Cour, la plus vive impression. Si ses fils, le duc de La Valette et le cardinal son frère, avaient jusque-là réussi à affaiblir la gravité des scènes des derniers

¹ Registres secrets du Parlement. — ² *Idem.* — ³ Archives de la Gironde, tome III.

jours d'octobre, il n'en fut pas de même pour celle du 9 novembre. — Richelieu saisit, avec empressement, cette occasion de donner une terrible leçon au duc d'Épernon, et de lui faire comprendre : que les gouverneurs de province, quelque grands seigneurs qu'ils fussent, n'étaient, dans leurs gouvernements, que les très humbles sujets du Roi, et ne devaient être désormais que les instruments de son autorité et de sa volonté. En conséquence, à son instigation, Louis XIII envoya immédiatement le sieur de La Varenne, gentilhomme de sa chambre, à Bordeaux, avec mission d'informer sur cet autre incident, et de remettre de nouvelles lettres à l'Archevêque, au gouverneur, au Parlement et aux jurats.

Les explications que le duc adressait au gouvernement, et dans lesquelles il soutenait qu'il n'avait pas frappé le Prélat, et qu'il s'était borné « à pousser du doigt son chapeau à cause qu'il avait le sien à la main,¹ » arrivèrent le 17 novembre, le jour même où La Varenne recevait ses instructions. Le seul effet qu'elles produisirent fut de retarder d'un jour le départ de La Varenne, qui ne put être à Bordeaux que le 25 novembre. Il se hâta de remettre aussitôt à l'Archevêque et au gouverneur les lettres qui leur étaient destinées. — Le Roi disait dans la première :

« Monsieur l'Archevêque de Bordeaux, ayant vu le procès-verbal des excès et violences commis depuis naguères contre votre personne et votre clergé, et voulant faire voir à chacun la protection particulière que je désire prendre de ceux de votre profession ; je vous ai voulu faire cette lettre pour vous dire : qu'aussitôt après avoir remis les choses en l'état qu'elles doivent être, en ma ville de Bordeaux, pour la consolation des habitants et l'exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, je juge à propos que vous me veniez trouver pour, avec connaissance de cause, vous faire raison et justice pour la réparation de cet attentat, vous envoyant à cet effet le sieur de Kerouet, enseigne de mes gardes du corps, lequel vous accompagnera pour plus grande sûreté, et en m'assurant que vous satisferez à ce qui est à mon intention, je prie Dieu, Monsieur l'Archevêque de Bordeaux, qu'il vous ait en sa sainte garde. — A Saint-Germain-en-Laye, le 17 novembre 1633. »

Il disait au gouverneur :

« Mon cousin, ayant vu le procès-verbal des excès dont le sieur Archevêque de Bordeaux et son clergé nous font plainte, je vous ai voulu faire cette lettre qui vous sera rendue par le sieur de La Varenne, l'un de mes ordonnances, pour vous dire : que je désire, incontinent icelle reçue, que vous ayez à vous rendre en votre maison de Plassac, et y demeurer jusqu'à ce que vous ayez un autre commandement de moi. Je mande aussi au sieur Archevêque de Bordeaux comme je désire qu'il se rende près de moi, afin que cependant je puisse être informé de la vérité de ce qui s'est passé, et faisant estat d'envoyer exprès un personnage de mon conseil, en

¹ Archives de l'Archevêché, lettres du marquis de Sourdis.

« ma dite ville de Bordeaux, pour en tirer un parfait éclaircissement,
« et me remettant sur le dit sieur de Varennes de vous faire enten-
« dre ce que j'aurais à vous mander icy de plus sur ce sujet dont
« vous le croirez entierement, je ne vous la ferai pas plus explicite,
« priant Dieu, etc. A Saint-Germain-en-Laye, le dix-huitième no-
« vembre. »

La Varenne se rendit le lendemain de son arrivée, 26 novembre, au Parlement, après avoir remis au président Daffis la lettre suivante que le Roi écrivait à la Compagnie :

« De par le Roi,

« Nos amés et feaux ayant reçu le procès verbal des excès et
« violences commises depuis peu en la personne du sieur Archevêque
« de Bordeaux et de son clergé, et désirant faire connaître à un cha-
« cun la protection particulière que nous voulons prendre de ceux de
« cette profession, nous écrivons présentement au dit sieur Arche-
« vêque de Bordeaux qu'incontinent après avoir remis les choses en
« l'état qu'elles doivent être, dans la dite ville, pour la consolation
« des peuples, et l'exercice de la religion catholique, apostolique et
« romaine, nous jugeons à propos qu'il nous vienne trouver pour,
« avec connaissance de cause, faire faire la justice qu'il convient
« pour la réparation d'un tel attentat, comme aussi nous écrivons à
« notre cousin le duc d'Epéron, pour lui ordonner que, sans dif-
« férer pour quelque cause et prétexte que ce soit, il ait à se rendre
« en sa maison de Plassac, et y demeurer jusqu'à ce qu'il ait autre
« commandement de nostre part, afin que cependant les commis-
« saires que nous avons résolu d'envoyer sur les lieux pour informer
« de cette entreprise puissent vaquer à l'effet de cette commission
« et de nos commandements, et nous faire savoir la vérité du fait et
« l'éclaircissement qu'ils en auront pu tirer, de quoi nous vous
« avons bien voulu donner avis par le sieur de La Varenne, l'un de
« nos ordinaires, qui vous rendra cette dépêche pour vous ordonner
« de tenir la main à ce que notre intention soit exactement exécutée
« par les dits sieurs commissaires, contenant au surplus de ce qui
« dépendra de votre pouvoir pour maintenir le repos et la tran-
« quillité desdits habitants à quoi nous assurant que vous ne man-
« querez pas de satisfaire, et d'ajouter créance au sieur de La
« Varenne sur tout ce qu'il vous dira de notre part, nous ne vous la
« faisons plus expressé. — Donnée à Saint-Germain-en-Laye le dix-
« sept novembre mil six cent trente-trois. Signé Louis. »

Admis dans la grand chambre, La Varenne dit à la Compagnie :
que le Roi l'avait envoyé à Bordeaux « pour porter ses commande-
« ments à M. le duc d'Epéron et à M. l'Archevêque de Bordeaux
« sur le sujet de leurs contestations ; que Sa Majesté lui avait aussi
« commandé de dire à la Cour qu'elle désirait qu'elle contribuât de
« tout son pouvoir à l'exécution de ses volontés dans une affaire de
« si grande importance. »

Le président Daffis lui répondit : « que la Compagnie ne manque-
« rait jamais de rendre au roi une entière obéissance, et que, dans
« cette rencontre, elle avait agi tout autant qu'il lui était possible »

« pour arrêter le cours de ces désordres, et qu'elle avait informé
« au vrai Sa Majesté de ce qui s'était passé.¹ »

Enfin La Varenne était encore porteur d'une lettre pour les jurats, et dans laquelle le Roi blâmait leur conduite en ces termes :

« Très chers et bien amés, ayant vu le procès verbal qui nous a
« été envoyé des excès et violences commises depuis naguères en
« la personne du sieur Archevesque de Bordeaux et ceux de son
« clergé, et même que notre cousin le duc d'Epéron a été assisté,
« en cette occasion, des officiers de notre dite ville, nous avons
« bien voulu vous témoigner, par cette lettre, que la mauvaise con-
« duite que vous y avez tenue, nous a été entièrement désagréable,
« et nous donne grand sujet de mécontentement ; cependant comme
« nous voulons que justice soit faite de cet attentat, nous avons
« résolu d'envoyer au plutôt un personnage de notre conseil sur les
« lieux pour en informer afin que l'éclaircissement qui nous sera
« donné de la vérité de cette occasion, il soit ensuite par nous
« ordonné ce que nous verrons être à faire par raison, vous com-
« mandant à cet effet d'assister ledit commissaire pour l'exécution
« de ce qui dépendra du fait de vos charges, et de prendre soin au
« surplus, autant qu'il est de votre devoir, à maintenir la bonne
« union et concorde entre les habitants ainsi que le requiert le
« bien de notre service, à quoi vous ne ferez faute de satisfaire, et
« d'ajouter entière créance à tout ce que le sieur de La Varenne, un
« de nos ordinaires qui vous rendra cette dépêche, vous dira de
« notre part. — Donné à Saint-Germain le dix-sept novembre seize
« cent trente-trois. Signé : Louis.² »

Le premier mouvement du duc d'Epéron en recevant de pareils ordres fut de résister, comme il l'aurait fait autrefois sous Henri III ou pendant la régence de Marie de Médicis, alors qu'il suffisait d'avoir de l'audace pour réussir. Tous ceux qui le connaissaient, ses fils surtout, s'attendaient à ce que de pareils sentiments fissent tout d'abord explosion chez lui : aussi, dès qu'ils furent instruits de la décision prise par Louis XIII, ils écrivirent à leur père : « qu'ils
« le priaient de considérer cette affaire comme la plus difficile et
« la plus importante qu'il eût eu de sa vie ; que pour éviter les maux
« qui lui en pouvaient arriver, il fallait obéir promptement au Roi,
« et remettre l'affaire à M. le cardinal sans aucune réserve, et
« que c'était la seule voie pour en sortir.³ » — De son côté, le garde-des-sceaux Seguier lui manda : « que la seule obéissance
« prompte et entière était la voie par laquelle d'une cause que le
« crédit de ses ennemis faisait trouver généralement mauvaise, il en
« pouvait faire une bonne ; mais que sans cela il était impossible à
« ses amis et à ses serviteurs de lui rendre les offices nécessaires
« pour conduire les choses à son contentement.⁴ »

Ses amis de Bordeaux lui tinrent le même langage. — Il fut

¹ Registres secrets du Parlement. — Séance du 26 novembre 1633 et Collect. de Brienne, fo 71. — ² Mémoires du clergé de France, tome VII. — ³ Girard, vie du duc d'Epéron. — ⁴ *Idem*.

obligé par suite de faire taire ses habitudes d'insubordination, cette fierté et cet orgueil intraitable qui avaient jusque-là caractérisé tous ses actes, et de se résigner à partir. Combien cette détermination dût être pénible et douloureuse pour lui, car, comme le dit son secrétaire, « il se vit réduit à ployer sous quatre lignes de papier.¹ » Quelle humiliation pour un tel homme ! il devait cependant en subir une plus profonde encore, pour rentrer en grâce. Les temps en effet étaient bien changés, il n'y avait plus maintenant d'impunité assurée aux grands seigneurs qui gouvernaient des provinces, et ce ne fut pas une des moindres gloires du ministère du cardinal de Richelieu, de leur faire comprendre ainsi que leur premier devoir était de respecter les pouvoirs établis, et d'obéir aux volontés du souverain.

Malgré la bienveillance de la lettre adressée par le Roi à l'Archevêque, elle n'en renfermait pas moins un blâme indirect relativement à la sentence d'interdit, car on y lisait : qu'avant de se rendre auprès de lui, le Prélat devait remettre les choses « en l'état qu'elles » devaient être dans la ville de Bordeaux pour la consolation des habitants et l'exercice de la religion catholique et apostolique ; » Louis XIII se servait d'expressions à peu près identiques dans sa lettre au Parlement. L'Archevêque en comprit toute la portée, aussi après avoir lu ces lettres, il prit la résolution de lever l'interdit, mais avant de la mettre à exécution, il attendit le départ du duc d'Épernon qui quitta Bordeaux le 27 novembre pour se rendre à Blaye d'où le lendemain 28 novembre, il prit le chemin de Plassac. Par suite l'interdit fut levé le 30 novembre, sur toutes les églises de Bordeaux, la chapelle de l'Hôtel-de-Ville et l'église de Cadillac exceptées, « parce que les jurats et les chanoines de Cadillac persistaient dans leur refus d'exécuter la sentence.² »

(*A continuer.*)

LOUIS DE VILLEPREUX.

¹ Girard, vie du duc d'Épernon. — ² Archives de l'Archevêché.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Décidément les poètes se ménagent. Nous n'avons encore aujourd'hui, chers lecteurs, qu'un seul volume de vers à vous présenter. Il est vrai qu'il s'agit de sonnets signés du nom le plus célèbre de la fantaisie moderne :

Th. de Banville. — *Les Princesses*. (Lemerre. — 1 vol. in-12.)

Vingt sonnets effarés, empanachés d'une préface extravagante. Style imagé, rutilant et fantaisiste à outrance, d'une saveur au moins étrange.

Qu'un littérateur chevelu écrivasse ces calembredaines, on peut aisément l'admettre ; mais qu'il se trouve un éditeur pour les imprimer avec luxe et surtout un public assez facile pour les admirer, voilà qui mérite certainement une mention non moins admira- tive que spéciale.

Voici quelques romans pris à même le tas des élucubrations les plus récentes :

Alph. Daudet. — *Fromont jeune et Risler aîné*. — Mœurs parisiennes. (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

Œuvre intéressante, bien conçue et bien écrite.

V. Perceval. — *Le Roman d'une Paysanne*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

Charles Gueulette. — *Récits espagnols*. (Dentu. — 1 vol. in-12.)

H. Rivière. — *La Faute du Mari*. (Michel Lévy. — 1 vol. in-12.)

Comtesse Dash. — *Un Costume de Bal*. (Lévy. — 1 vol. in-12.)

Quatre volumes dont nous n'avons aucun regret de ne connaître absolument que les titres.

Em. Zola. — *Nouveaux Contes à Ninon*. (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

Du savoir faire traluit dans un style un peu fébrile, mais non dépourvu de toute originalité.

Parlerons-nous ici, chers lecteurs, de cette foule, chaque jour plus considérable, de publications banales, qu'une illustration diffuse aide à propager parmi certaines classes de lecteurs ? Cela s'appelle des *publications populaires* et n'a, le plus souvent, d'autre valeur que celle d'un papier plus que médiocre, d'autre mérite que celui de multiplier les bénéfices d'industriels bien avisés. Nous pourrions les citer par douzaines, ces publications hybrides et sans caractère sérieux, dont l'officine Polo eut, pendant un certain temps, le monopole. Nous préférons nous abstenir à cet égard et citer en passant les quelques volumes suivants :

Le Duc de Brunswick, sa vie et ses mœurs (Sartorius. — 1 vol. in-12.)

Une biographie intéressante à plusieurs titres.

M^{me} Kibrisli-Méhémet-Pacha. — *Trente ans dans les Harems d'Orient* (Dentu. — 1 vol in-12.)

Un livre plein de détails curieux et d'une délicieuse couleur locale.

A. Cavaillé. — *Les Filouteries du jeu*. (Ghio. — 1 vol. in-12.)

Écrit par un homme compétent, cet ouvrage, d'une lecture non moins attrayante qu'instructive, mérite toute sorte de succès.

Charles Monselet. — *Gastronomie, Récits de table*. (Charpentier. — 1 vol. in-12.)

De l'esprit, de la science, de la verve et du style : un Monselet du bon coin. Prenez et lisez, chers lecteurs, l'auteur vous garantira de deux heures d'ennui.

Il nous est impossible aujourd'hui de nous astreindre à notre subdivision ordinaire. Les livres de voyage font défaut, ainsi que les ouvrages de science et d'histoire, et après la nomenclature qui précède, il ne nous reste guère à parler que des deux publications suivantes :

V. Hugo. — *Mes Fils*. (Levy. — in-8.)

Cette brochure, que nous citons pour mémoire dans notre *Bulletin* d'octobre, mérite mieux qu'une simple mention, et nous croyons devoir en dire ici quelques mots au point de vue exclusivement littéraire.

Il est pour tout écrivain, pour tout poète, des sujets spéciaux excitant plus vivement son inspiration, et la plume du poète dont nous venons d'écrire le nom a toujours excellé à décrire les joies, les élans, la naïveté et les charmes de l'enfance. La brochure actuelle est en prose, il est vrai, mais en cette prose colorée, vibrante et robuste dont fut formé le splendide poème de *Notre-Dame*.

L'homme qui, dans le bonheur, sut parler de l'enfance avec tant d'éloquence devait trouver sans doute des notes puissamment émuees pour rappeler les épreuves et les douleurs dont il est atteint dans ses propres enfants.

Alph. Karr. — *Promenade au bord de la mer*. (Lévy. — 1 vol in-12.)

Ceci est encore un nouveau recueil de lettres, de vieux souvenirs et de causeries familières sur des sujets divers et principalement sur les événements et les choses de la mer. L'auteur des *Guépes* excelle dans ce genre fantaisiste où si peu arrivent à marquer leur place. Malheureusement cet écrivain, vraiment distingué et original, manque un peu de variété. Il se répète et se réédite sans cesse, et il est peu de ses volumes parus dans ces dernières années qui ne contiennent quelques fragments plus ou moins considérables de livres antérieurs. — Ainsi, dans le volume que nous citons aujourd'hui, l'histoire de *Romain d'Étretat* est tout simplement reproduite des *Contes et Nouvelles*, et nous croyons bien avoir déjà rencontré quelque part le chapitre assez banal des *Erreurs et préjugés populaires*.

Toutes réserves faites d'ailleurs, on ne saurait dénier au maître de Freyschütz, au Pylade un peu excentrique d'Oreste-Gataye, à l'inventeur de la côte normande, une rectitude de jugement, une originalité de style et une science agréable et variée dépassant le niveau moyen des ressources de la plupart de nos littérateurs contemporains.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.

Agen, Imprimerie de Prosper Noubel.

A NOS LECTEURS !

Au moment où la *Revue de l'Agenais et des anciennes provinces du Sud-Ouest* va entrer dans la seconde année de sa publication, nous voulons remercier, encore une fois, nos obligeants collaborateurs, nos dévoués souscripteurs et nos excellents confrères de la presse régionale du succès qu'ils ont assuré à une œuvre dont les débuts présentaient des difficultés sérieuses.

Nous avons compté sur l'intelligence et les sympathies du public lettré de la région du Sud-Ouest. Nous n'avons eu à subir aucune déception. Au contraire, la réussite de la *Revue de l'Agenais* a dépassé peut-être nos espérances.

Il s'agit maintenant de continuer à répondre aux précieux encouragements dont nous avons été l'objet. Nous ne faillirons pas à ce devoir et nous croyons être en mesure d'augmenter, dans des proportions notables, la valeur et l'intérêt d'un recueil qui s'est déjà distingué par la variété et le choix de sa rédaction.

La fondation de la *Revue de l'Agenais*, en janvier dernier, a été très rapide et plusieurs écrivains, tout en nous promettant gracieusement leur concours, avaient été pris en quelque sorte au dépourvu. Ils ont eu aujourd'hui le temps d'écrire spécialement pour la *Revue* des articles qui sont destinés, nous en sommes certain, à satisfaire aux légitimes exigences des lecteurs les plus délicats.

Nos cartons se remplissent, chaque jour, d'études d'histoire et de littérature d'une forme attrayante et dont l'insertion dans les pro-

chaines livraisons de la *Revue de l'Agenais* ne peut manquer d'être accueillie avec une grande faveur.

Plusieurs personnes trop bienveillantes à notre égard se sont plaintes que la collaboration du directeur de la *Revue de l'Agenais* n'ait pas été assez active durant le cours de l'année qui s'achève. Nous sommes le maître de la maison et nous avons tenu à en faire les honneurs aux hommes de talent et de dévouement qui, les premiers, nous ont prêté le concours de leur habile plume avec un empressement dont nous leur garderons une éternelle reconnaissance.

Mais autant pour répondre au désir de nos amis que pour alléger la tâche de nos collaborateurs, nous avons l'intention de remplir désormais un rôle plus militant et nous écrirons pour chacun des numéros de l'année 1875, sous ce titre : *Le Mois*, une chronique sur un sujet d'actualité dans le genre familier et libre des *Causeries au vol de la plume* qui obtinrent naguère un certain succès au rez-de-chaussée du *Journal de Lot-et-Garonne*.

Ces chroniques apporteront un élément nouveau à l'ensemble de la rédaction et reposeront le lecteur des ouvrages de plus longue haleine.

Comme par le passé et fidèle à notre programme, nous refuserons inflexiblement l'accès de la *Revue* à tout travail ayant une affinité quelconque avec les questions de politique et de religion, et nous nous maintiendrons avec vigilance dans la sphère sereine de la littérature, de la science et de l'art.

La *Revue de l'Agenais* s'adresse à tous les gens studieux qui ont le goût des choses de l'esprit ; elle doit demeurer étrangère à toutes les querelles d'opinion qui troublent et divisent notre société contemporaine.

Il faut que tout le monde puisse venir à nous , pour que nous puissions aller à tout le monde !

On nous rendra cette justice que nous avons scrupuleusement obéi jusqu'ici à la pensée de concorde et d'impartialité absolue qui a présidé à la création de la *Revue*, tribune ouverte à tous les hommes intelligents et instruits qui ont quelque chose d'intéressant à raconter, d'utile à apprendre à leurs concitoyens.

Cette règle de conduite est trop sage et nous a porté trop de bonheur pour que nous ayons jamais envie de nous en départir.

La *Revue de l'Agenais* poursuivra donc la route qu'elle s'est tracée dès ses premiers pas. Espérons qu'elle y recueillera de nouvelles adhésions, de nouveaux concours, et continuons avec confiance à creuser notre sillon, sûr que l'indulgente sympathie de nos souscripteurs ne nous fera point défaut.

FERNAND LAMY ,

Directeur de la *Revue de l'Agenais*.



VOYAGE EN PALESTINE ,

SÉJOUR A JÉRUSALEM

PENDANT LES SEMAINES SAINTES , LATINE ET GRECQUE ,

DE L'ANNÉE 1873.

(Suite)

8 avril 1873 (*Mardi Saint*).

En rentrant à l'hôtel, après notre ascension au mont des Oliviers, nous rencontrons le *cavass* ¹ du consulat français. M. le consul nous fait avertir qu'à partir de demain, et pour huit à dix jours peut-être, il nous sera impossible de pénétrer dans la mosquée d'Omar : les musulmans y célébreront une de leurs fêtes, et la mosquée remplie de pèlerins arabes sera interdite aux chrétiens.

Profitons vite de notre après-midi pour cette visite.

C'est sur le mont Moriah, par suite, sur l'ancienne enceinte du temple de Jérusalem, que la mosquée d'Omar, la mosquée El Aksa, et leurs dépendances, sont aujourd'hui construites. Grâce aux travaux juifs, il était impossible de trouver un plus bel emplacement.

En effet, lorsque Salomon bâtit le temple sur cette montagne déjà sainte par le sacrifice d'Abraham,² il plaça le sanctuaire sur une éminence rocheuse ; mais, comme aux alentours le sol ne présentait que des pentes raides, il nivela le côté Est et remblaya les autres côtés. Plus tard, on élargit encore le terre-plein en comblant certaines déclivités par des substructions gigantesques, et en le disposant en deux plans, ou vastes terrasses, que dominait l'édifice sacré. On sait que, détruit par Nabuchodonosor, reconstruit avec somptuosité par Hérode, le temple fut complètement rasé par Titus.

¹ Les *cavass* sont les gardes des consulats européens.

² Une autre tradition place cet événement sur le Calvaire.

Ce ne fut qu'en 636 que le khalife Omar, cherchant la pierre sur laquelle Jacob reposa sa tête, quand il eut la vision de l'échelle mystérieuse,¹ et surpris de voir les chrétiens faire de ce lieu un dépôt d'immondices, découvrit le rocher, construisit la mosquée qui porte son nom, et fit de l'enceinte ce qu'elle est encore de nos jours.

D'ordinaire, autour d'une mosquée importante, des hospices, des écoles, des logements pour les imans, forment des cours vastes et ombreuses, au milieu desquelles s'élèvent les fontaines des ablutions et les *turbés*, ou tombeaux des fondateurs. Ici, l'espace occupé par les cours et les parvis, est encore plus considérable, — on l'évalue au sixième de la ville actuelle, — et contient, outre une foule de petits oratoires, deux monuments extrêmement curieux.

Longtemps, le chrétien qui franchissait l'enceinte était puni de mort. De nos jours, mais depuis la guerre de Crimée seulement, on y entre sans danger, tout sacrilège disparaissant devant le *bakchiche*, c'est-à-dire la gratification réglementaire. On peut même garder son chapeau sur la tête ; par exemple, il est indispensable, ou d'ôter sa chaussure, ou de la renfermer dans des pantouffles qu'un juif allemand loue à la porte aux visiteurs.

C'est par l'angle N.-O., à droite d'une caserne et de l'emplacement de la tour Antonia d'Hérode, que nous pénétrons dans la première enceinte. Nous nous trouvons sur une esplanade de 500 m de long sur 300 de large, dont le sol, en partie aplani par le ciseau, n'est autre que l'ancienne *cour des Gentils*. Des cyprès, et ça et là quelques grands arbres ombragent des groupes de pèlerins arabes. Accroupis sur les dalles, devant leur tasse de café et leur narghileh, ils passent là tout le jour, et y passeront même les nuits des fêtes. Ils sont chez eux, et malgré tout, nous regardent circuler avec plus d'indifférence que de mépris.

Jetons un coup d'œil sur cette petite chapelle à coupole, d'origine musulmane, et arrivons, par six degrés de marbre blanc, à la seconde plate-forme rectangulaire. C'est l'enceinte intérieure, surélevée de deux mètres, l'ancienne *cour des Israélites*, jadis entourée de murs, pavée encore de rochers nivelés, celle enfin du fameux temple.

Arrêtons-nous ! puisque tous les grands événements de l'histoire religieuse juive se sont passés en ces lieux. Quant aux souvenirs évangéliques, ils abondent. C'est ici que, d'après la tradition, Jésus

¹ C'est à Béthel et non à Jérusalem que Jacob eut cette vision.

enfant fut retrouvé par ses parents, après avoir étonné par sa sagesse les docteurs de la loi ; que plus tard, il pardonna à la femme adultère ; qu'il bénit l'aumône de la pauvre veuve, qu'il fut tenté du démon, et qu'il chassa à coups de fouet les marchands et les chanteurs.

Devant nous, et sur l'emplacement du temple, s'élève la mosquée d'Omar. Certes, on ne peut nier que sa majestueuse unité n'humilie le Saint-Sépulcre, que le croissant ne triomphe au sommet de sa gracieuse coupole ; qu'avec sa forme toute particulière, son dôme sphérique, ses quatre grandes portes orientées, ses murailles en émail de couleur, l'édifice ne soit réellement beau ; mais tout d'abord, il surprend étrangement. Je ne sais si, comme on l'a prétendu, l'art s'y montre aussi bysantin qu'arabe, mais il est certain que rien, à l'extérieur, ne ressemble moins aux mosquées que l'on connaît, à celles de Cordoue, du Caire et de Constantinople ; et que, malgré les caprices des arabesques et des plaquages, ici encore, « l'orient a gardé le sentiment juste de la couleur et le sentiment vrai de la nuance. »

Sans doute, il est constant que les Mahométans sont pleins de respect pour les grandes figures de l'Ancien Testament, et que Jésus lui-même est un de leurs prophètes ; mais on s'étonne que le souvenir d'une vision de Jacob ait seul inspiré ce monument. Pourtant on n'en peut douter, et il est évident qu'Omar n'a eu d'autre but que de magnifiquement abriter le rocher vénéré. Ainsi, à l'extérieur, que remarque-t-on ? Un simple octogone régulier, recouvert de marbre et de porcelaine ; au-dessus, un tambour circulaire, revêtu de terres cuites bleu d'azur ; puis une coupole ogivale plaquée de cuivre et surmontée d'un immense croissant ; mais pas un seul *minaret*, cet indispensable ornement des autres mosquées, qui fait d'ailleurs si bien valoir par sa délicatesse et sa légèreté les différentes superpositions des coupoles. Et à l'intérieur : deux enceintes octogones concentriques, entourant une partie centrale et circulaire ; mais à peine un seul et petit *member*, c'est-à-dire une chaire dentelée, surélevée d'escaliers incrustés de nacre, au dôme orné de ciselures ; à peine un unique *mirah*, c'est-à-dire une niche orientée vers la Mecque, faite de marbres multicolores, aux dalles usées par les genuflexions : rien, absolument rien qu'une calotte de rocher.

A part les bas-côtés circulaires, le roc, en effet, occupe tout l'intérieur. Aussi frappe-t-il singulièrement l'attention, et remarque-t-on avec étonnement le contraste de sa surface nue, raboteuse et tour-

mentée, avec la richesse des mosaïques, les dorures des murailles, les arabesques des colonnes, la tente de soie qui le recouvre, et les deux grilles qui le protègent, l'une en fer capricieusement ouvragé, et l'autre en bois merveilleusement découpé à jours.

C'est qu'en effet ce roc est vénérable. C'est l'antique sommet du mont Moriah, le centre de l'*aire même d'Ornam*, acheté par David, et devenu le *Saint des Saints*, l'*autel des holocaustes* du temple.

En descendant de quinze marches, on nous ouvre l'entrée d'une caverne creusée dans le rocher. Au centre, une dalle d'une sonorité incontestable révèle l'existence d'une cavité. Les musulmans l'appellent le *puits des âmes*. En réalité, cette caverne recevait les victimes expiatoires, et c'est par ce puits que leur sang s'écoulait dans le Cédron.

Cette version, que la science appuie et que l'étude des lieux autorise, suffirait pour rendre ce rocher respectable; ce n'est rien auprès des traditions musulmanes.

Ici, c'est l'empreinte d'une main, celle de l'*ange Gabriel* retenant le rocher au moment où il s'élevait vers les cieux à la suite du Prophète; là, celle du pied de *Mahomet*, et celle de *Sidi Aïssa*, c'est-à-dire de *Jésus* lui-même. Voici la selle d'*El Boruq*, la jument que l'ange Gabriel prêtait si complaisamment au Prophète; le bouclier de *Hamzé*; l'étendard de *Mahomet*; le drapeau et le coran d'*Omar*. Et dans la caverne : cette langue de rocher *a rendu le salut d'Omar*; ces dalles marquent les lieux de prière d'*Abraham*, de *David*, de *Salomon*, d'*Elie*, voire de tous les prophètes; et, quant au rocher lui-même, il est suspendu dans l'espace, à peine appuyé sur un invisible palmier.

J'en passe, et des plus ingénieuses.....

En sortant par la porte Sud, nous rencontrons de petits oratoires isolés, d'un gracieux caractère architectural musulman. C'est ainsi que nous trouvons sur l'esplanade : le *dôme de Salomon*, une splendide chaire en marbre blanc, plusieurs fontaines pour les ablutions, et, supporté par d'élégantes colonnes, un petit pavillon dodécagone, où nous cherchons vainement ce qu'on nous avait annoncé : la balance même qui doit servir à peser les bonnes et les mauvaises œuvres au jour du jugement dernier. Ce pavillon porte le nom de *tribunal de David*. C'est là que ce roi rendait la justice, et que, d'après les musulmans, en déférant le serment aux parties, il leur faisait tenir une chaîne miraculeuse dont un anneau se détachait pour trahir le parjure.

Cette chaîne a dû s'user vite, puisque Salomon, pour saisir la vérité, a dû menacer du glaive. Elle l'eût dispensé de la sagesse.

Mais nous voici devant le second monument important contenu dans l'enceinte, devant la mosquée El Aksa.

A première vue, la mosquée d'El Aksa (en arabe, la mosquée éloignée) trahit son origine chrétienne et byzantine.

Cette mosquée n'est autre, en effet, que la basilique *Sainte-Marie*, bâtie par Justinien. Respectée par la première invasion arabe, elle devint la résidence des rois chrétiens de Jérusalem, sous le nom de *palais de Salomon*.

La façade, précédée d'un porche à sept arcades, révèle la retouche des croisades par la gracieuseté des colonnes réunies en faisceaux pour supporter les ogives et les entablements.

L'arcade du milieu est la plus grande, de même que la nef centrale, à l'intérieur, soutenue par six colonnes monumentales, aux chapiteaux byzantins, est la plus large et la plus élevée des six autres nefs secondaires. A son extrémité, et à une grande élévation, s'élève une coupole ovoïde, dont les proportions ressemblent à celles de la mosquée d'Omar. Jadis l'église avait la forme d'une croix. Aujourd'hui, les bras du transept sont obstrués et l'abside a été démolie. A sa place, on a construit un mur de fermeture, naïvement enduit, comme d'ailleurs toutes les murailles, de ce badigeonnage blanchâtre qui fait ressembler bon nombre de mosquées parcellées, aux salles d'un hôpital recrépi après une épidémie.

C'est sur l'emplacement des nefs secondaires que la *Vierge et ses compagnes* habitèrent; que *Siméon*, à la vue de l'enfant Jésus, jeta son éloquent cri de reconnaissance : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine,* » et c'est probablement pour en conserver la tradition, que Justinien fit bâtir cette basilique.

Voyons maintenant les croyances musulmanes.

En entrant, on nous montre une dalle qui recouvre le tombeau des fils d'Aaron, puis un membre délicatement sculpté; à l'Ouest, le lieu où Omar fit sa prière, celui où *Zacharie* et *saint Jean* vinrent prier, et l'empreinte du *pied de Jésus*; enfin, à l'Est de la coupole, deux colonnes très rapprochées, appelées les *colonnes de l'épreuve*, et auxquelles se rattache la superstition suivante : Pour aller directement au ciel, il faut pouvoir passer entre ces deux colonnes, par un miracle d'élasticité, qui doit être bien difficile aux Turcs surtout. Plusieurs d'entre nous ont essayé; un seul a réussi : aussi est-il, de-

puis, d'une gaité que peut seule expliquer sa certitude de voir un jour les houris du paradis de Mahomet.

Sous la mosquée d'El Aksa existent une antique crypte et la niche qu'on appelle le *berceau de l'enfant Jésus*.

Quelques pas plus loin, et nous entrons dans les galeries souterraines dont les voûtes soutiennent l'immense esplanade qu'occupe l'enceinte, et qui ont comblé les déclivités de la montagne.

De quelle époque datent ces travaux ? Les opinions diffèrent. Les uns, raisonnant d'après leur direction, les attribuent à Justinien ; les autres, les comparant aux substructions d'origine plus certaine, en attribuent les assises à Salomon. Ces derniers ne nient pas d'ailleurs que Justinien ait pu les réparer, en consolidant les voûtes pour l'établissement de la basilique, et expliquent ainsi leur aspect romain ; mais ils prétendent prouver, par le caractère archaïque, les dimensions des blocs, et surtout le bossage des pierres, qu'ils doivent avoir une origine antérieure. Toujours est-il que les voûtes en sont gigantesques, les piliers et les chapiteaux intéressants, et que ces souterrains ont servi d'écuries aux Templiers.

Revenus en plein air et sur le parvis, nous nous dirigeons vers la muraille qui limite l'enceinte du côté Est et domine le cours du Cédron. En face de nous, se dresse le mont des Oliviers que nous avons gravi ce matin même ; à nos pieds s'étend la vallée de Josaphat, cette vallée qui doit, d'après les chrétiens, comme aussi d'après les musulmans, être l'emplacement du jugement dernier. A l'appui de cette croyance, on montre, dans une brèche de la muraille, une colonne couchée dépassant un peu en dehors. C'est, d'après les Turcs, la culée du *pont Sirah*, et le siège, très incommode du reste, que doit, ce jour-là, occuper Mahomet. Ce pont, fin comme le fil d'un rasoir et jeté sur l'abîme que creuse la vallée, suffira pour le passage du juste, mais s'effondrera sous le poids du pécheur.

Quelle étrange façon de comprendre la justice, n'est-ce pas, et quelle tendance à se délier des arrêts laissés à la responsabilité des juges ? Quand ce n'est pas une chaîne, une balance ou encore des colonnes miraculeuses, c'est un pont invisible comme un fil de la Vierge, terminé par une trappe à bascule : en sorte que, — logique extrême des doctrines musulmanes ! — Mahomet lui-même, n'est guère plus, au milieu des capricieux décors que crée l'imagination orientale, qu'un habile machiniste présidant aux décrets de la fatalité.

Enfin, nous quittons la mosquée d'Omar.

A peine jetons-nous un dernier regard sur une magnifique porte double, d'origine Hérodiennne, sous laquelle Jésus passa en triomphe, le dimanche des Rameaux, et qu'on nomme la *porte dorée*. Les entrées en sont depuis longtemps fermées. Seront-elles ouvertes un jour ? Nous l'ignorons, car elles ne peuvent l'être que par les croisés de l'avenir qui doivent, d'après une prédiction, entrer par cette porte dans Jérusalem ; mais, à tout hasard, disons : Ainsi soit-il !

9 avril (*Mercredi Saint*).

Ce n'est pas sans un certain remords, qu'hier, nous avons commencé nos visites par une mosquée : aussi, ce matin, nous rendons-nous au Saint-Sépulcre.

L'histoire de ce monument, — c'est-à-dire l'histoire de la Jérusalem chrétienne, — date de l'année 326. C'est, en effet, à cette époque, que Constantin entreprit de retrouver et de protéger les lieux Saints, et que sa mère, sainte Héléne, vint en Palestine diriger les premiers travaux et construire la basilique du Saint-Sépulcre.

Après l'invasion de Chosroës qui saccagea les sanctuaires, c'est un simple moine, Modestus, qui obtint, grâce à l'intercession de l'épouse du conquérant, la permission de réédifier le monument ; et quand Omar s'empara de Jérusalem, c'est un des successeurs de son patriarcat, qui sauva, par sa courageuse résistance, et mieux encore, par la promesse d'un tribut annuel, l'église confiée à sa garde.

Mais arrive le fondateur de la religion Druse, le khalife Hakem, un insensé qui se croit Dieu : tout est dévasté. Heureusement que sa mère lui arrache le droit de reconstruction, que les dons abondent, que l'empereur grec Constantin Monomaque aide puissamment à cette pieuse tâche, et qu'enfin arrivent les Croisades.

Ainsi, c'est non seulement à sainte Héléne, mais encore à deux femmes restées chrétiennes au milieu des infidèles, que l'on doit ce qui nous reste du Saint-Sépulcre. Depuis les croisés, en effet, malgré la victoire définitive des musulmans, et malgré les guerres intérieures de l'Asie mineure, ce monument n'a pas subi d'invasions dévastatrices.

Si j'ajoute que les rois chrétiens de Jérusalem rebâtirent, dans un seul ensemble, les trois sanctuaires reconstruits isolément ; que, grâce aux ruines, aux précédents travaux, aux assises restées probablement debout et sauvées par l'amas même des décombres, ils reprirent, en majeure partie, le plan de la première basilique, en

rajeunissant et décorant la façade, en l'encadrant entre deux clochers, en embellissant et ornant l'intérieur ; on comprendra que nous nous trouvions, tout à la fois, devant l'œuvre de Constantin et des Croisades. Malheureusement, en 1808, un incendie, ayant fait de sérieux dégâts à la coupole, les Grecs l'ont dénaturée, en emprisonnant dans de lourds piliers, les colonnes, les chapiteaux et les arcs superposés qui l'avaient supportée jusque-là.

Appartenant à tous les cultes, à toutes les communions, à tous les peuples chrétiens, l'église du Saint-Sépulcre voit affluer des pèlerins de toutes les parties de la terre. Les catholiques y coudoient les hérétiques et les schismatiques, tous y ont à peu près les mêmes droits. C'est que si Jérusalem est la ville sainte par excellence, le Saint-Sépulcre est le saint des saints de Jérusalem.

Et pourtant, on se fait de cette basilique une idée bien fausse.¹

Est-ce à l'imagination, aux légendes orientales, à la naïveté des premiers peintres chrétiens, à de pieuses hyperboles, que l'on doit s'en prendre ; je ne sais, mais généralement on se trompe sur les distances et les dispositions des lieux où se sont accomplies les dernières scènes de la mort de Jésus. A plus forte raison comprend-on mal la juxtaposition des divers sanctuaires que le Saint-Sépulcre a pour but de réunir.

Ce qui surprend le plus les personnes qui ne voient ce monument qu'à travers les mirages de l'imagination, c'est d'apprendre qu'il renferme à la fois le *saint Tombeau* et le *Calvaire*. Pour elles, le Calvaire est nécessairement une montagne, comme le mont des Oliviers ; ou, au moins, une haute colline, comme celle de certains pèlerinages, Betharram ou Verdélais par exemple.

En réalité, le Calvaire n'a jamais été qu'une élévation presque insensible, et bien qu'il soit très vrai que du Prétoire au Golgotha, les chemins étaient difficiles ; que la Voie douloureuse devait être, et est encore, une pente continue aboutissant au haut plateau de l'Ouest, la montagne était à peine un mamelon : aujourd'hui elle a quatre mètres de hauteur.

Placé hors de la ville, le Calvaire était le lieu où l'on exécutait les criminels : *et ils le conduisirent en un lieu appelé Golgotha,*

¹ Malgré les descriptions que l'on connaît, il m'est impossible de ne pas parler du Saint-Sépulcre, et j'avoue franchement ne savoir le faire sans entrer dans quelques détails.

or il y avait dans ce lieu un jardin, et dans ce jardin un tombeau. » Sans doute, longtemps après, le Calvaire resta pour le peuple un lieu sans importance, ou du moins, rien ne le signala au respect ; mais sainte Hélène vint, qui rassembla les témoignages, interrogea les souvenirs, s'enquit des traditions. Le rocher qui renfermait la chambre sépulcrale, fut détaché, complètement isolé, et devint le centre de l'édifice ; le Calvaire, 70 pas plus loin, trahit miraculeusement son authenticité ; la vraie croix fut retrouvée ; bientôt enfin, s'éleva, construite sur trois élévations différentes du sol, la triple église où nous allons entrer.

I. — *Église du Saint-Sépulcre proprement dit.*

L'église du Saint-Sépulcre proprement dit, dont la forme est aujourd'hui celle de la croix, est de beaucoup la plus importante. A vrai dire même, les deux autres ne sont que des raccords.

On y entre par une porte unique dont les Turcs possèdent les clefs, et qu'ils ouvrent aux jours fixés par les traités. Ils sont également chargés de maintenir l'ordre à l'intérieur ; aussi trouve-t-on sur le seuil des gardiens assis sur un divan, et fumant leur narghileh, avec la parfaite indifférence qui ressemble tant à la dignité.

Les premières choses qu'on rencontre sont : *la pierre de l'onction*, ou plutôt une plaque de marbre rouge recouvrant la véritable pierre sur laquelle Jésus fut enseveli ; et, à 12 mètres à gauche, une cage de fer ouvragé, indiquant le lieu où se tenaient respectueusement les saintes femmes.

Encore quelques pas, et l'on se trouve sous la coupole.

Ici une nouvelle subdivision est nécessaire, car nous avons à voir successivement : *la rotonde* ; *la grande nef* ; *les chapelles latine et arménienne* ; enfin une foule de *petits sanctuaires ou d'autels commémoratifs*.

1° *La rotonde*. — La rotonde (sans doute l'ancienne chapelle circulaire funéraire), est formée par 18 piliers massifs, qui soutiennent deux galeries à arcades, au-dessus desquelles s'élève une belle coupole complètement réparée à neuf. Le jour descend de haut, éclaire suffisamment le rond-point, mais laisse dans l'obscurité le derrière des piliers, et les divers sanctuaires qui en font le tour. Au milieu de la rotonde, un petit édifice isolé, de 8 mètres de long sur 5 de large, frappe le regard. La forme en est pentagonale, le dôme évasé, les parois d'un marbre jaune sale. C'est l'œuvre des Grecs, le revêtement du *saint*

tombeau. A l'intérieur, deux chapelles le partagent. L'une, celle de l'*ange*, sert de vestibule et contient un morceau de la pierre qui *fermait la tombe*. L'autre, dans laquelle on pénètre en se baissant pour ne pas se frapper le front au rocher (le seul endroit, du reste, où le roc soit visible), occupe à peine 4 mètres carrés et renferme, sous un autel de marbre blanc, le *creux* même qui contient le divin cadavre.

2° *La grande nef*. — En tournant le dos à l'entrée du saint tombeau, on a devant soi la grande nef, occupée en entier par la *chapelle grecque*. D'une architecture régulière, disposée comme le chœur d'une cathédrale, elle se compose d'un premier plan bordé par les stalles des papes, et d'une abside, au centre de laquelle s'élèvent des autels surchargés d'ornements. C'est une véritable église, et de beaucoup la plus vaste et la plus riche de tout l'édifice. Pourtant les souvenirs religieux y font défaut, et c'est pour le symbole, plutôt que pour la prétention géographique, que je signale une colonnette supportant une hémisphère, et fixant le *centre du monde* à l'endroit où elle est plantée.

3° *Les chapelles latine et arménienne*. — Les Latins, les Grecs, les Arméniens et les Coptes, ayant leurs habitations dans les dépendances de la basilique, se sont taillé de leur mieux à l'intérieur des petites églises particulières. Nous venons de voir celle des Grecs, nous allons trouver, dans les bras de la croix, les chapelles latine et arménienne.

La chapelle latine, à droite du Saint-Sépulcre, attenante au vieux couvent des Franciscains, est plus petite que l'église grecque. Elle porte le nom de chapelle de l'*apparition*, en souvenir de l'apparition de Jésus à sa mère. Simplement, mais richement décorée, elle possède de précieux dons de la catholicité : la France est sa protectrice naturelle et séculaire. Des stalles plaquées contre les murs font face à trois autels. L'un d'eux possède un *morceau de la vraie croix* ; un autre, un morceau de la *colonne de la flagellation*.

Les chapelles arméniennes bâties à gauche du Saint-Sépulcre, à hauteur d'un premier étage, n'ont rien de bien remarquable. Il est même difficile, à première vue, de constater une différence avec les dispositions et les objets du culte grec, car tout est empreint du même caractère bysantin. Nous remarquons pourtant que les Grecs étalent plus de luxe, et témoignent de plus de richesse.

4. *Les petits sanctuaires, ou autels commémoratifs*. — Suivant

les nationalités qui les possèdent et les entretiennent, les autres petits sanctuaires diffèrent d'ornementation ; mais tous rappellent un souvenir. C'est ainsi que nous trouvons :

Autour du saint tombeau, les chapelles :

Des Coptes, adhérente aux parois,
Des Syriens, plus enfoncée sous les piliers,
Des Ethiopiens et des Abyssins, dans le caveau que Joseph d'Arimathie se fit faire, après avoir donné le sien pour Jésus ;

Près de l'église des Franciscains, la chapelle :

De *Sainte-Marie-Madeleine*, à l'endroit où Jésus ressuscité lui apparut sous la forme d'un jardinier (aux Latins) ;

A l'extrémité de la nef de gauche, la chapelle :

De la *prison de Jésus* ;

Enfin, derrière l'abside de l'église grecque, les chapelles :

De *Longinus*, le soldat qui perça le flanc du Christ, et que convertirent les prodiges dont il fut témoin (aux Grecs) ,
Du *partage des saints vêtements* (aux Arméniens),
Et celle du *couronnement d'épines*, où l'on montre la *colonne* sur laquelle Jésus se tint assis durant ce couronnement.

II. — *Eglise du Calvaire.*

Passons maintenant à la seconde église, c'est-à-dire montons au Calvaire.

Le Calvaire n'est plus de nos jours qu'une plateforme de 15 mètres carrés, en partie supportée par une voûte factice, et où l'on monte par un escalier de 18 marches.

Point de rotonde, à peine une fenêtre, et pour dôme, les terrasses d'un couvent grec, qui semblent l'écraser, et qui s'étendent jusqu'à la coupole de la rotonde, dont elles masquent les élégantes proportions. Deux chapelles principales se partagent le sol : l'une, celle du *crucifiement*, appartient aux Grecs ; l'autre, celle de *l'élévation de la croix*, aux Latins. Seuls, les autels de la *plantation de la croix* et celui du *Siabat mater* reposent sur la vraie roche : le premier recouvre même le trou où la croix fut plantée, et l'on montre tout proches les endroits occupés par celles des *deux larrons*. Sous un treillage d'argent on peut voir le roc, et la fente miraculeuse qui s'ouvrit lorsque Jésus rendit le dernier soupir.

Enfin, en descendant, et sous la voûte factice dont je viens de parler, se trouve la *chapelle d'Adam*. Jadis elle contenait les cénotaphes de Godefroy de Bouillon, de Beaudoin II, et de plusieurs autres chevaliers. Aujourd'hui, il ne reste des héros des Croisades que l'épée et les éperons de Godefroy de Bouillon, que les Franciscains possèdent depuis le ^{xiii}^e siècle, et qu'ils montrent dans leur sacristie. Quant aux tombeaux, ils ont été détruits par les Grecs, qui n'y ont vu que les preuves de la priorité des droits latins. Ces cendres, que les musulmans avaient respectées, ont été profanées par des chrétiens !

III. — *Eglise de l'Invention de la Croix.*

Il ne nous reste plus qu'à descendre dans l'Invention de la Croix.

Lorsque sainte Hélène eut trouvé le Calvaire et le saint tombeau, elle rechercha les instruments de la Passion. Un jour qu'elle priait au pied du Golgotha, on trouva au fond d'une citerne trois croix et quelques autres instruments de supplice. Dieu venait d'exaucer sa prière, mais laquelle des croix était celle du Sauveur ? Une malade était à toute extrémité ; saint Macaire lui fit toucher successivement les croix ; à l'attouchement de la dernière, la moribonde fut instantanément guérie. Un convoi funèbre allait au cimetière ; il arrête le cortège, approche inutilement deux des croix du cadavre ; mais dès qu'il l'eut touché avec celle qui venait déjà de faire un miracle, le mort ressuscita. L'identité du Calvaire, l'authenticité de la vraie croix, étaient prouvées.

C'est alors, et comme action de grâces, que sainte Hélène creusa au pied du monticule, ce troisième sanctuaire et le réunit aux deux autres.

Bien que cette église ait dû avoir les mêmes vicissitudes que le Saint-Sépulchre, elle frappe par son caractère primitif, par sa coupole, et surtout par ses piliers, aux chapiteaux corinthiens, qui datent probablement des constructions premières. Sa situation secondaire, ses petites dimensions, son enfouissement même l'auront sans doute protégée. Aujourd'hui, elle charme par sa pauvreté et sa simplicité naïve : à peine est-elle éclairée par quelques lampes, et quelques œufs d'autruche. C'est que si, en fait, elle sert aux Arméniens, en droit, elle appartient aux Ethiopiens. Deux autels seulement y sont élevés : l'un est dédié au *bon larron*, l'autre, consacré à *sainte Hélène*, est placé près d'une fenêtre, creusée dans le roc, à l'endroit où cette sainte se tint à genoux pendant qu'on fouillait le sol.

De cette fenêtre, le regard plongé sous une voûte de rocher, qui n'est autre chose que la citerne où les soldats avaient jeté avec mépris les instruments du supplice. On y descend par 13 marches, et l'on se trouve sous une cavité sombre, aux parois luisantes d'humidité, et en face de l'autel de l'*invention de la croix*, le dernier de l'immense et triple édifice du Saint-Sépulcre, topographiquement et historiquement, devant les dernières empreintes qu'il a pour but de conserver à la vénération du monde chrétien.

10 avril (*Jeudi Saint*).

Décidément il ne faut pas médire des terrasses orientales, elles ont du bon. Celles de notre hôtel, notamment, offrent une vue intéressante sur l'intérieur de Jérusalem, la Voie douloureuse, le parvis de la mosquée, et le mont des Oliviers. Aussi, leur devons-nous de la reconnaissance pour les bons moments qu'elles nous procurent. Après nos journées de fatigue, nous trouvons charmant d'y monter ; comme de vrais musulmans, de nous étaler sur des divans ; et même de pousser la couleur locale, jusqu'à y adopter le café et le chibouck. Par ces belles soirées de printemps, rien n'est plus agréable que de laisser nos regards errer sur tout ce qui nous entoure, ou d'échanger nos impressions sur nos courses du jour.

Hier soir, le Saint-Sépulcre a fait l'objet de notre conversation : je résume nos diverses réflexions :

Au point de vue monumental, le Saint-Sépulcre répond-il à sa destination ? Oui et non, — tout à la fois.

Sans doute, son architecture « romane dans ses os, et gothique » dans sa chair, réunit heureusement, et pour la première fois, l'ogive, l'élancement des proportions, l'ornementation byzantine ou arabe, avec les fortes traditions des constructions romanes ;¹ sans doute, la façade est d'un beau style, mais elle est irrégulière, presque en ruines, appauvrie de ses tours, dont l'une est totalement détruite, l'autre à moitié tronquée. Il est humiliant de voir en cet état l'église la plus sainte de la chrétienté. Au lieu de la basilique que l'on cherche, fière de ses coupoles et de ses clochers, isolée, et respectueusement dégagée de tout ce qui n'est pas elle ; soutenue d'épais contre-forts, ou même, comme pouvait l'exiger sa défense, forti-

¹ De Laborde. (Voyage en Syrie.)

tifiée de meurtrières et de créneaux, on n'a devant soi qu'un amas de constructions parasites qui empiètent jusque sur les voûtes. Il est juste de dire que ces constructions sont des couvents, et que, s'ils sont venus se grouper ainsi autrefois, ce fut pour défendre le sanctuaire, l'entourer d'un rempart vivant, et se présenter les premiers aux coups des infidèles ; mais il n'en est pas moins exact qu'ils le masquent et l'étouffent. De plus, aujourd'hui, pour la plupart des différentes communions chrétiennes, l'ennemi n'est plus le musulman, c'est le couvent d'en face.

Quant à l'intérieur, si les « stigmates des siècles et des invasions sacrilèges » lui donnent un caractère grave, mystérieux, et en font une relique historique, les juxtapositions de sanctuaires, les raccords d'époques diverses, les différences de niveau en ont détruit l'unité et l'harmonie.¹

Au point de vue religieux, la première impression tient de l'étonnement et de la déception. Rien de ce que l'on cherche n'est visible. La pierre de l'onction est recouverte de marbre, le roc du saint tombeau est plaqué d'un revêtement aussi piètre de goût que de forme, le Calvaire est écrêté. Heureusement que les grandes lignes de la rotonde, la masse des piliers et des murailles, l'obscurité des bas-côtés, la majesté de la coupole, qui semble à dessein réserver ses clartés pour frapper le Saint-Sépulcre, réagissent bientôt sur vous. L'esprit tout d'abord distrait par la multiplicité des sanctuaires, la bizarrerie et la profusion de leurs ornements, l'étrange confusion des types, des races et des costumes, se sent vite impressionné par cette diversité même, car il s'en dégage le plus sublime appel à la tolérance et à la fraternité.

C'est qu'en effet, « pour le chrétien ou pour le philosophe, pour « le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare « deux mondes, le monde ancien et le monde moderne, c'est le « point de départ d'une idée qui renouvelle l'univers, d'une civilisa- « tion qui transforme, d'une parole qui retentit dans tout le globe : « ce tombeau est le sépulcre du vieux monde, et le berceau du « monde nouveau.² »

¹ Il en est de même dans tous les sanctuaires de la Palestine. Le fanatisme, la jalousie des sectes religieuses, l'indiscrète piété de certains pèlerins ont rendu cette mesure nécessaire.

² Lamartine (Voyage en Orient).

Aussi est-il regrettable que tout ait été bouleversé par sainte Hélène. Que n'a-t-elle sauvé le Calvaire comme Omar sauva l'aire d'Ornam, et conservé à tous les alentours leur structure naturelle ! S'ils parlent encore si profondément à l'âme, quelle n'eût pas été leur éloquence, si les pas de l'homme n'avaient comme pris à tâche d'effacer ceux de Dieu !

J'ai déjà expliqué que pour faire du Saint-Sépulcre le centre de l'édifice, on a aplani et bouleversé les terrains environnants. Pour circonscrire le Calvaire dans une chapelle, on l'a dégagé de ses côtés ; à peine a-t-on respecté la place où s'élevaient les croix. Il est vrai que les différences de niveau témoignent de cette transformation ; mais pour se l'expliquer, il faut plutôt faire appel aux souvenirs historiques qu'aux souvenirs religieux. Au premier abord même, la multiplicité des traditions et la faible étendue de terrain qui les rappellent ont quelque chose de contradictoire. Il semble que, dans un pieux dessein, on s'est complu à donner à chaque pli du sol, sa part de responsabilité dans le crime des Juifs. Mais en songeant à ce qu'a dû être l'ensevelissement d'un supplicié, aux soins furtifs que nécessitait la colère du peuple, on comprend que chaque pas puisse évoquer un fait, et que toutes les dernières scènes de la Passion aient pu se passer à quelques mètres du Golgotha.

Donc, presque toutes les traditions y sont vénérables. Malheureusement, à côté des traditions se trouvent toujours les légendes. C'est ainsi, par exemple, qu'on apprend que le Calvaire fut le lieu où Adam fut enterré, et qu'on a retrouvé son crâne, juste au fond de la fente miraculeuse qui, à la mort de Jésus, partagea le rocher.¹ Hier déjà nos drogmans ne nous ont-ils pas indiqués des mesures arabes, comme les maisons du *mauvais riche* et du *pauvre Lazare*, et ne nous a-t-on pas promis de nous montrer non seulement la place où le *coq a chanté*, mais une des pierres qui *eussent crié*, à défaut des Juifs, le jour des Rameaux, lorsque le Christ entra en triomphe à Jérusalem. Certes, de pareilles affirmations n'ont aucune importance, mais elles sont déplacées ici, et leur existence n'est explicable que par les tendances des populations qui se les transmettent. N'oublions pas que presque tous les pèlerins de la Terre Sainte appartiennent à des sectes orientales.

¹ Avouons pourtant que la légende est belle, et que, faire couler matériellement le sang du Rédempteur sur les os du premier pécheur est aussi ingénieux que touchant.

Quant aux offices qui se célèbrent au Saint-Sépulcre pendant cette semaine, ils diffèrent selon les années. La Pâque latine et la Pâque grecque ne tombent pas tous les ans à la même date, et la Semaine Sainte est tantôt la Semaine Sainte des catholiques, tantôt celle des Grecs, tantôt celle de tous les cultes chrétiens simultanément. Cette année la Pâque des Grecs échéant huit jours après la nôtre, le Saint-Sépulcre est presque uniquement visité par les Latins. C'est une garantie de tranquillité pour ces cérémonies, car il arrive quelquefois, lorsqu'elles tombent le même jour, que le sang coule et que l'ordre est gravement troublé.

Jusqu'à présent tout est d'un calme parfait. Il est vrai que Jérusalem n'a pas encore le caractère qui la rend si curieuse, et que les caravanes grecques, russes, arméniennes, syriaques, abyssiniennes ne sont pas toutes arrivées. Les Latins seuls sont présents, à peine représentés par la caravane française, une quinzaine de personnes environ, la plupart ecclésiastiques, et par quelques touristes, presque tous anglais ou américains. Aussi hier soir, à l'office des Ténèbres, étions-nous peu nombreux. Sans l'élément indigène, et l'appoint de quelques Maronites dont les costumes arabes faisaient une étrange diversion, le Saint-Sépulcre eût été vide.

Comme dans tous les sanctuaires latins, l'office était célébré par les Franciscains, et l'autel, un autel mobile, était appuyé contre la grille d'entrée de l'église grecque, et placé sous la coupole. La diversité de costumes et de nationalités des assistants, leur petit nombre, au milieu surtout de cette ville dédaigneuse et hostile, semblait faire de cette cérémonie une réunion de la primitive Église. Sous les derniers rayons que projetait la coupole, les groupes se serraient autour de l'officiant comme les brebis autour de leur pasteur. Mais c'est principalement lorsque l'obscurité, faiblement combattue par les cierges de l'autel, se fut étendue partout, qu'une sensation toute particulière s'est emparée de nous. Le Saint-Sépulcre éclairé seul d'une faible lueur, tout devint sinistre comme l'office, tout s'harmonisait dans l'ombre et la tristesse : et les prédictions de Jérémie que le clergé rappelait à voix haute, et les psalmodies de la foule qui leur répondaient comme un lugubre écho.

(A continuer.)

A. MARCENAC.

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE DE L'AGENAIS, DU X^e AU XVI^e SIÈCLE.

(Études par M. G. Tholin, archiviste du département de Lot & Garonne.)

En achevant, il y a dix-huit mois, la lecture de l'ouvrage, alors manuscrit de M. Tholin, nous pressâmes fortement l'auteur de le donner au public. Par malheur, nous avions affaire à une modestie rude, mal aisée à battre en brèche, admirablement outillée en fait d'arguments, de raisons et de prétextes. Affronter, à son âge, le public, quand des maîtres blanchis dans l'enseignement frémissaient à cette idée, c'était plus que téméraire. Le sujet, d'ailleurs, exigeait tant de recherches encore et d'allées et de venues, tant de comparaisons, tant d'études ! Puis, il en coûte cher de se faire imprimer, plus cher encore de faire graver des planches. Et le livre paru, qui donc l'achèterait, hors les vrais archéologues et deux ou trois bibliophiles fervents ? — Evidemment, il y avait à réfléchir.

La réflexion, aidée de conseils amis, a conduit M. Tholin où nous souhaitions qu'il allât. Son manuscrit est devenu un livre et ce livre s'honore du plus haut suffrage auquel il pût aspirer. En autorisant un de ses meilleurs élèves à le publier sous son patronage, le savant directeur de l'Ecole des Chartes, M. J. Quicherat, en a, aux yeux de tous, garanti la valeur. La tâche qu'il nous reste à accomplir devient, par le fait, extrêmement simple. Exposer sommairement le contenu de l'ouvrage, en marquant ce qu'on y trouve de vues personnelles à l'auteur, voilà uniquement en quoi elle consiste.

L'ouvrage a deux grandes divisions, l'une pour le genre romàn qui a régné dans l'Agenais du x^e siècle vers le milieu du xiii^e,

¹ Un beau vol. in-8°, orné de XXXII planches, imprimé par M. X. Duteis, à Villeneuve-sur-Lot. — En vente à Agen, à la librairie MICHEL ; à Paris, à la librairie DIDRON. — Prix : 10 fr.

l'autre pour le gothique, dont la fin du xvi^e siècle a vu la décadence. Rien de plus logique que cette distribution imposée par l'ordre de succession et la différence des procédés et des styles.

Pour ce qui est de la méthode à suivre dans le développement de chacune de ces grandes divisions, M. Tholin a dû hésiter. Il pouvait, décrivant en premier lieu l'église la plus ancienne, en dernier la plus récente, recommencer, en quelque sorte, l'évolution naturelle des temps. Il pouvait aussi former des séries de groupes en réunissant, sous des titres indicatifs de caractères communs, les églises à plans analogues. Ce dernier mode, qui permet d'introduire l'élément chronologique dans l'économie spéciale des chapitres, a aussi cet avantage qu'il épargne une foule de redites et se prête mieux aux vues d'ensemble. C'est celui que l'auteur a adopté.

La division consacrée à l'art roman se compose de douze chapitres dont les deux premiers comprennent les édifices les plus importants du genre, peut-être de la région, ceux qui possèdent trois nefs et un transept. Les autres traitent des églises qui, pour être de second ou troisième ordre, n'en ont pas moins des plans bien caractérisés, se répétant uniformément de l'une à l'autre.

Au premier groupe appartiennent Sainte-Marie de Moirax, œuvre de Pierre de ce nom, consacrée en 1063, Saint-Géraud de Monsempron, et Saint-Vincent du Mas d'Agenais, édifices dont la nef centrale, dépourvue d'étagement, appuie sa voûte à celles des bas-côtés. M. Tholin décrit longuement et minutieusement ces monuments si dignes d'intérêt et qui témoignent de tant d'habileté dans l'art du constructeur, d'une fécondité si pleine de fantaisie et de goût dans la décoration sculpturale. Après avoir, pour chacun d'eux, comme il fera d'ailleurs pour tous les autres dans la suite de l'ouvrage, sérieusement analysé le plan, étudié scrupuleusement les dispositions intérieure et extérieure, les procédés de construction, le choix et la mise en œuvre des matériaux, — taille et appareil des pierres, composition et assemblage des pièces de bois de la charpente, — il promène, sans fatigue, le lecteur à travers les détails de l'ornementation. Chevrons, pointes de diamants, palmettes et tores rompus, bandeaux enlacés, entrelacs, enroulements de fleurs et de feuillages, scènes religieuses, historiques, légendaires, bustes et mascarons, quadrupèdes et oiseaux, — la mythologie zoologique dans sa folle exubérance, — il lui montre tout cela, ou lui apprend à le voir sous les triplets, au bas des coupoles, dans les divisions des ar-

chivoites, sur les angles des chapiteaux ou l'échine touffue de leurs corbeilles. On aura l'idée de cette richesse quand on saura que dans une seule église, celle de Moirax par exemple, les colonnes ou colonnettes offrent au moins cent chapiteaux ornés. Il n'y a pas d'exagération à dire que les *Imagiers* dont le ciseau les ouvra, prodiguèrent, sans l'appauvrir, le merveilleux trésor de l'art roman. Leurs analogues se retrouvent en effet, à l'état d'infinies variantes, dans les églises de Monsempron et du Mas, à Saint-Caprais d'Agen, à Layrac, à Sainte-Livrade et, pour clore une liste interminable, à Saint-Savin de Villefranche, une ruine élégamment pittoresque, dont le chœur presque intact égaie de sa blancheur la tristesse d'une pente solitaire.

Un édifice ainsi étudié et décrit en toutes ses parties, il semble que l'auteur n'aurait qu'à se reposer avant de passer à un autre. Tel n'est pas l'avis de M. Tholin, qui juge, et avec raison, n'avoir pas rempli sa tâche. Une infinité de questions, pleines d'intérêt ou d'importance, veulent être résolues. Revenons, pour nous bien faire comprendre, à cette belle église de Moirax. Il suffit d'une première visite pour y retrouver les traces de nombreux remaniements. La voûte en étoile, qui rayonne aux croisillons, y prend, à ce point de vue, le *xvi^e* siècle comme en flagrant délit. L'unité de construction et de style n'en reste pas moins visible, et l'on incline à admettre que la physionomie de l'édifice n'a guère été altérée. On se demande ce qu'il faudrait pour le rétablir tel qu'il était au sortir des mains de l'architecte. — Ce qu'il faudrait, répond M. Tholin, si habile à voir dans le passé, le voici en quelques mots : Rendez aux croisillons leur vieille voûte en berceau, leur cul-de-four aux absidioles. Elevez sur le carré du transept une coupole semblable à celle du chœur et surmontez-la d'une flèche ; car, de prendre pour l'ancien clocher le maigre auvent adossé à la façade, ce serait une injure au *maitre d'œuvre* qui conçut le plan de l'église et sut le réaliser. Son ouvrage révèle et prouve une connaissance approfondie des forces que mettent en jeu les voûtes de grande étendue, ce qui n'est pas d'un praticien ordinaire. Assuré de la solidité de sa construction, il pouvait, il devait tenter de s'élever jusqu'à l'art.¹ Vous savez s'il a réussi !

¹ Signalons, à propos d'art, un passage où se montrent la rectitude et la modération des jugements de M. Tholin. Il s'agit des quatre panneaux sculptés qui entourent et décorent richement le chœur de l'église de Moirax. C'est beau, mais c'est

Et la question, si actuelle, des influences, des traditions, des écoles de sculpture ornementale ? M. Tholin s'en fût voulu à lui-même de ne la point discuter en passant à l'occasion de nos plus riches églises. S'il ne conteste pas carrément à M. Viollet-Le-Duc la justesse de ses aperçus, relativement au point de fusion des écoles Languedocienne et Saintongeaise,¹ il estime presque impossible, infiniment prématuré du moins, de rien préciser à cet égard. Cette difficulté à conclure résulte d'un examen attentif des pièces de conviction. Les influences bourguignonne et auvergnate sont visibles sur des chapiteaux ornés de pommes de pin ; celle de l'école aquitannique s'y traduit par la saillie des volutes tordues en fortes hélices. La

déplacé, parce que les lignes de l'architecture disparaissent derrière ces grandes machines où la marque du XVII^e siècle est d'ailleurs trop apparente. « Ces raisons, dit l'auteur, sont-elles suffisantes pour décider un architecte à faire enlever ces boiseries ? Je ne le pense pas. On s'émeut justement de voir certaines restaurations visant, à tort et à travers, à l'unité de style, faire supprimer des monuments déjà anciens et d'un mérite artistique réel. Je gagerais que, parmi les visiteurs de l'église de Moirax, le plus grand nombre donnera la meilleure part de son admiration aux sculptures du chœur. Quant aux archéologues, ils n'y chercheront que les traces de l'art roman et leurs regards sauront aller au-delà des boiseries. Ne dépouillons pas l'église d'une belle et riche parure, sous prétexte que cette parure constitue une dissonnance dans le style, » p. 16.

¹ D'après M. Viollet-Le-Duc, l'historiographe de l'architecture au moyen âge, chez qui la plus vive érudition se complète par les qualités d'un artiste hors de pair, « l'école de sculpture du Poitou et de la Saintonge étend ses rameaux jusqu'à Bordeaux, mais en remontant la Garonne elle ne va pas au-delà du Mas d'Agen. Encore, dans cette dernière ville, cette école subit l'influence du centre Toulousain. L'église du Mas nous montre de beaux chapiteaux ; les uns appartiennent à l'école de Saintonge, d'autres donnent un mélange des deux écoles et se rapprochent de celle de Toulouse. » *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française*, t. VIII, p. 194. — Le caractère de l'école Poitevine paraît être un mélange d'éléments indo-européens provenant de l'invasion normande et de traditions gallo-romaines locales ; celui de l'école Saintongeaise s'en rapproche singulièrement. Par contre, l'école de Toulouse, qui, avant le XIII^e siècle, donnait en plein dans la tradition gallo-romaine, toujours en fait de sculpture d'ornement, s'ouvrit dès lors et franchement à l'inspiration bysantine, en conservant toutefois assez de ses qualités locales pour empreindre ses créations d'une véritable originalité. On comprend qu'il faut avoir beaucoup vu et comparé, beaucoup de finesse et de tact pour démêler les influences diverses et faire à chacune sa part dans la décoration des monuments situés aux confins de leur sphère d'action.

radition toulousaine s'accuse par l'admirable exécution, par le naturalisme parfait de quadrupèdes chers aux fabliaux, le Lion et le Renard. Des rosettes détachées en relief sur des métopes concaves ont leurs analogues à Saint-Front de Périgueux, où l'influence byzantine, si frappante dans la construction, s'allie, dans les motifs d'ornement, à la tradition gallo-romaine. Il y a donc, dans nos églises romanes, comme un apport ou un accord d'influences et de traditions diverses, avec prédominance, à Moirax et au Mas, des styles propres à l'Auvergne et au Poitou, à Monsempron et à Saint-Caprais d'Agen, des éléments décoratifs caractéristiques de l'art bysantin.

Si nous nous sommes ainsi étendu sur la première partie du livre, c'est qu'elle traite du genre roman et qu'à ce genre appartiennent sans conteste les plus nombreux et les plus intéressants de nos édifices religieux. Comme ils offrent plus de surface à l'observation et à l'étude, ils permettent, ils commandent même des descriptions plus abondantes, plus *singulières* et plus diverses; on y peut ainsi mieux juger de la manière dont l'auteur entend et pratique son devoir, de l'ordre avec lequel il procède, de la clarté de ses démonstrations, de sa science et de sa conscience.

Rien ne lui échappe, on le verra, et les plus petites églises, les plus humbles, les moins connues, viennent prendre place à leur rang dans des chapitres, dans des groupes, si l'on veut, dont les titres sont des enseignes parlantes. Après Moirax, Monsempron, Le Mas, Saint-Caprais d'Agen, Layrac, Saint-Savin, Sainte-Livrade, dont nous avons déjà parlé, défilent successivement (nous ne citons, encore, qu'un petit nombre!) Saint-Martin de Cuzorn et de Saint-Front, — une église à clocher fortifié; Saint-Martin de Marmont-Pachas, — nef rectangulaire, chevet plat, un ensemble presque misérable, mais remontant, par delà le roman, jusqu'aux temps Carolingiens; Saint-Etienne de Fontarrède, qui s'énorgueillit à bon droit du Christ triomphant de sa façade et d'une charpente remarquablement hardie; les substructions de l'oratoire d'Aubiac, enfoui durant huit ou neuf cents ans dans le champ de la *Gleizeto*; Sainte-Raffine de Gaujac, avec sa chaire monolithe (n'est-ce pas plutôt un ambon?) adossée à l'arc triomphal;¹ Saint-Pierre de Buzet, une pseudo-forteresse à

¹ On admet assez généralement que les chaires à prêcher ne furent pas en usage avant le XIII^e siècle; M. Tholin juge que c'est à tort. Rien ne prouve, selon lui, que la période romane n'ait pas eu autre chose que des estrades mobiles en bois. Deux

clocher reposant sur une salle munie d'échauguettes et d'archères ;¹ Notre-Dame de Blanquefort, et les retraits ménagés dans sa nef par un retour du mur qui sert de clôture au chœur ; Sainte-Colombe de Duras, où l'on admire une charpente en berceau faite pour rester apparente et des chapiteaux richement historiés, d'inspiration toute Girondine ; Saint-Barthélemy de Sauveterre, fondée, croit-on, peu après l'an mille, sur le plan de quelque oratoire vieux d'au moins deux ou trois siècles ; Sainte-Radegonde de Bon-Encontre, dont l'ancienneté se déduit du monogramme et des sculptures barbares qui la décorent au-dedans et au-dehors ;² Saint-Caprais-de-Lerm, avec sa coupole demi-ronde appliquée sur des pendentifs, selon la formule bysantine ;³ Notre-Dame de Sérignac, qui coiffe d'une coupole à huit pans, également appliquée sur pendentifs, sa travée absidiale et

causes lui paraissent expliquer la destruction des chaires en pierre des XI^e et XII^e siècles : leur extrême simplicité qui les rendait l'objet de peu de soins et leur position relative. « Lorsqu'on préféra, dit-il, se placer pour la prédication au milieu de l'assemblée des fidèles, les ambons et les chaires établis dans les chœurs, devinrent des accessoires inutiles et encombrants qu'on fit disparaître, » p. 72.

¹ Cette salle et ce clocher ont pour soubassement, non pas un arc de support, mais un gros pilier rond portant trois arcs perpendiculaires aux murs ; la base de ce pilier n'est qu'un large socle creusé d'un tore, et il n'a pour chapiteau qu'un triple rang de billettes. M. Tholin, à ce sujet, fait remarquer qu'en diverses provinces, les forts piliers circulaires, des églises romanes, ont des chapiteaux rarement proportionnés. Dans le gothique primitif, dit-il, c'est à peu près le contraire qui a lieu. — Nous nous permettons d'opposer à cette allégation l'exemple des gros piliers circulaires de l'église des Jacobins d'Agen, qui sont du XIII^e siècle. Leurs chapiteaux se réduisent à « un mince bandeau de décoration végétale, au profil peu saillant » p. 77, 223.

² Une retraite fortifiée est annexée à la tour carrée qui sert de clocher à cette église. Trois meurtrières sont percées dans ce réduit auquel menait un chemin de ronde. Les supports de ce chemin s'implantaient dans des trous de houlain qu'on voit encore. « Ainsi, dit M. Tholin, à Sainte-Radegonde, comme à Sauveterre, comme à Saint-Front, comme à Luzignan (il eût pu ajouter : comme à Buzet), à l'époque des guerres féodales, des luttes contre les Anglais et des troubles du XVI^e siècle, on s'est retranché dans l'église, et, pour transformer le sanctuaire en donjon ou en poste d'observation, on a sur-élevé l'abside accolée au clocher. » Ici, M. Tholin inscrit, d'après les registres consulaires, des livraisons de poudre faites par les consuls aux desservants de Sainte-Radegonde, « pour résister aux entreprises des ennemis, » le 28 décembre 1588, le 18 janvier, le 24 juin, le 23 septembre 1589 et le 22 mai 1590, p. 95, 96.

³ Parmi les chapiteaux historiés qui décorent le chœur de Saint-Caprais-de-Lerm, il s'en trouve un qui reproduit à peu près exactement celui du chœur de Saint-

dont la porte, simple et riche à la fois, est un modèle d'élégance archaïque; Notre-Dame d'Ambrus, et son porche-mairie, fait de bois mal assemblé, naïf essai de l'accord souhaitable du pouvoir religieux et du pouvoir civil, de Jésus et de César; Notre-Dame de Vianne, édifice du ^{xii}^e siècle, enclavé plus tard dans une bastide et qui s'est conservé, comme elle, dans sa parfaite et mignonne intégrité; Saint-Martin de Mourrens, dont le rectangle sans clocher, bosselant le coteau nu qui porte Sainte-Colombe, semble vouloir dissimuler l'exquise finesse de sa décoration intérieure et la belle ordonnance de son chœur; enfin Sainte-Anne de Laurenque, édifice du ^{xi}^e siècle, à coupole sur pendentifs, à qui la grossièreté de ses sculptures a fait faussement assigner une date de beaucoup antérieure.¹

La seconde partie de l'ouvrage est, on le sait, consacrée à l'art gothique. Elle se compose de huit chapitres où sont décrites près de cinquante églises, nous n'avons plus à dire avec quel soin. Quelques-unes de ces descriptions sont de véritables Études, presque des monographies. Citons, pour exemple, Saint-Elie d'Agén, le plus complet des monuments religieux qu'ait possédés l'Agenais et dont il ne reste plus rien que des plans (encore incomplets!) des dessins et des souvenirs; Notre-Dame de Marmande; Saint-Jean de Mézin;— Le Temple de Port-Sainte-Marie, et l'église des frères prêcheurs d'Agén, deux fruits exquis de l'art gothique en sa pure et fraîche nouveauté.

Un mémoire très important sur les sépultures religieuses de l'Agenais clot dignement le volume. Ce sujet, malgré les travaux de Saint-Amans, demandait un chercheur intarissable, un observateur patient, autant qu'habile. Il l'a trouvé en M. Tholin.

Caprais d'Agén où est figurée la scène du martyre de ce saint Agenais. L'inscription du tailloir est identique.

¹ « Il est dangereux, dit avec raison M. Tholin, de s'attacher au style plutôt qu'à la construction pour bien dater les églises. L'exécution des sculptures est très inégale. Je pourrais citer bien des églises de l'Agenais, des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, dans lesquelles des personnages sont figurés de la même façon grossière qu'auraient pu leur donner des sculpteurs de l'époque romane. De plus, il arrive souvent que dans le même édifice se trouvent à la fois des compositions d'un bon et d'un grossier ciseau, » page 113. — On trouve dans le cours de l'ouvrage une infinité de ces réflexions judicieuses qui témoignent d'une étude scrupuleuse, non-seulement des livres, mais des monuments et de leurs matériaux. Citons, à ce sujet, la note B, p. 321-324, intitulée : *De l'étude de la taille des parements pour aider à déterminer la date des églises anciennes.*

En prenant congé du lecteur et de l'ouvrage, n'avons-nous pas de regrets à exprimer ! Quelle chose, en ce monde, est parfaite ? M. Tholin, qui a l'esprit vif, le cœur chaud, l'âme forte (il l'a prouvé dans la dernière guerre), laisse trop peu passer dans ses écrits de ces bonnes et belles qualités. Le sentiment et la passion sont de vrais dons d'archéologues. Ils aident à voir, presque à deviner ; ils aident aussi à rendre les impressions, suppléent le dessin, parfois la couleur. Un livre comme les *Études sur l'architecture religieuse de l'Agenais* pouvait, sans perdre de sa tenue, admettre, à l'occasion, de ces mots et de ces formes qui donnent à la pensée la vie et le relief.

Un plus fréquent recours aux sources historiques eût aussi été d'un bon effet pour l'économie du livre. Mais les archives des communes, celles d'Agen exceptées, sont si pauvres !¹ On ne saurait demander l'impossible.

En somme et sauf ces réserves, nous jugeons que M. Tholin a du même coup bien servi l'art et largement payé sa dette à sa ville d'adoption. Plein, nourri, substantiel, son ouvrage est intéressant et instructif au plus haut degré.² Il est de ceux qu'on lit comme par devoir, pour ne pas ignorer les choses de son pays et auxquels on finit par trouver un vif plaisir. On les quitte parfois, mais on y revient toujours.

AD. MAGEN.

¹ L'auteur, il faut le reconnaître, a pris sa revanche de la pauvreté des communes en empruntant aux archives municipales d'Agen dix pièces inédites relatives à la construction et à la restauration de la cathédrale Saint-Etienne. Trois autres, également curieuses, proviennent des papiers d'Argenton, depuis trop longtemps inaccessibles aux zélateurs de notre histoire locale. Nous ne doutons pas que M. le baron de Bastard, héritier de C. de Saint-Amans, ne tienne à honneur de découvrir la lumière, en mettant le boisseau à sa place naturelle. Ce serait un acte de libérale justice et de patriotisme éclairé.

² Un chapitre est consacré à la conservation et à la restauration des anciennes églises. Il rendra aux membres du clergé et des fabriques les meilleurs services. Au reste, toutes les formes d'église sont décrites dans cet ouvrage qui contient, en trente-deux planches bien exécutées, plus de quarante plans ou coupes transversales. Il sera donc d'une véritable utilité pratique pour la construction d'églises nouvelles. A ce point de vue, comme à celui des réparations et restaurations, nous le regardons comme le *vade mecum* de MM. les curés et desservants.

DEUX LIVRES NOUVEAUX.

Sous ce titre, *Les Petits-Fils des douze Césars*,¹ deux poètes d'une rare vigueur d'esprit, MM. Aimé Giron et Cyrille Fiston viennent d'écrire un beau volume de satires françaises-latines, édité avec un grand luxe typographique par la librairie académique de MM. Didier et C^{ie}. Quoique publié à Paris, ce livre nous vient de la province. C'est au Puy qu'il a été composé ; c'est là aussi, l'on nous permettra cette digression, qu'il a été imprimé d'une façon très remarquable et qui fait beaucoup d'honneur à la maison M. P. Marchesson.

L'un des auteurs, M. Aimé Giron est déjà connu dans le monde littéraire par une série de publications fort estimables. C'est lui qui, dans l'œuvre si hardie de conception et de forme dont nous nous occupons ici, s'est chargé de la partie française.

Notre excellent ami, M. Cyrille Fiston a traduit en vers latins les vers français de son collaborateur. M. Fiston ne fait pas profession d'écrire. C'est un fonctionnaire qui occupe ses loisirs à des travaux de littérature et d'érudition dont la valeur lui a valu récemment le titre de maître ès-jeux floraux. M. Fiston a résidé pendant quelques années à Agen, où il a laissé de sympathiques souvenirs.

Voilà pour la personnalité des deux écrivains.

Quant à leur ouvrage, il est digne des plus chaleureux encouragements du public lettré auquel il s'adresse. La pensée qui l'a inspiré, est essentiellement moralisatrice et patriotique. MM. Giron et Fiston ont vu dans les mœurs de notre société contemporaine amollie et corrompue des ressemblances hélas ! trop saisissantes avec les mœurs du monde romain, au temps des Césars. Leurs satires ne sont donc pas autre chose qu'une série de rapprochements ingénieux où les

¹ Un beau volume grand in-8°, avec eau-forte de Lorenz Frolich, à Paris, chez Didier, libraire-éditeur, 35, quai des Augustins.

nobles indignations et les généreuses colères du chrétien, du citoyen et du poète sont éloquemment exprimées en vers énergiques et brillants. Un pareil sujet pouvait facilement dégénérer en thèse politique. Les auteurs des *Petits-Fils des douze Césars* ont su éviter cet écueil et ils ont le droit de dire dans la préface : « Nous n'avons pris à partie aucune caste ni aucun gouvernement, nous n'entendons stigmatiser que les turpitudes collectives partout où nous les avons surprises dans les hautes et basses couches de la société. »

Espérons donc que leur livre obtiendra non-seulement le succès « d'honnêteté et de bonnes intentions » auquel il aspire ; mais encore le grand succès littéraire que mérite une œuvre d'un souffle aussi élevé, d'une aussi vigoureuse allure de style.

Consacrons maintenant quelques lignes à un livre plus modeste , mais non moins estimable à bien des titres, un *Recueil de sonnets* que nous envoie du fond de sa retraite un ancien préfet du département de Lot-et-Garonne , M. Adrien Brun, dont le nom est demeuré parmi nos concitoyens, entouré de l'estime générale.

Ces poésies, d'un caractère tout intime, n'étaient pas destinées à la publicité et M. Brun nous avertit, dans un petit avant-propos, qu'elles n'en auront qu'une très restreinte. Heureux les délicats et les gens de goût auxquels l'amitié de l'auteur en réservera l'hommage, car il y a en elles les éléments d'une douce et charmante lecture.

M. Adrien Brun a mis le meilleur de lui-même dans cet intéressant volume qu'il appelle son dernier-né et il s'y révèle tout entier ce qu'il est : un écrivain délicat doublé d'un homme d'esprit et, ce qui vaut mieux , d'un homme de cœur.

FERNAND LAMY.



L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

ET LE DUC D'ÉPERNON.

(Suite et fin)

L'Archevêque n'avait pas attendu jusqu'alors pour frapper les religieux qui faisaient partie de l'assemblée de Puypaulin, non cependant sans avoir entendu au préalable leurs explications, que nous avons déjà analysées. Dès le 18 novembre, il avait déclaré que : *Joseph-André*, religieux Feuillant, frère *Jacques Archambaud*, Dominicain, frère *Naudenat*, correcteur des Minimes, frère *Gaspard*, son compagnon, frère *Grégoire*, gardien des Capucins, frère *Fulgence de Gimon*, son compagnon, étaient interdits de toutes charges et fonctions « obtenues auparavant de quelque façon et manière que ce soit, de prêcher la parole de Dieu, avec les confessions et autres « fonctions qui touchent le saint Sacrement dans le diocèse, leur « défendant de s'en mêler et immiscer, sous les peines portées par « les saints décrets contre ceux qui administrent le saint Sacrement « sans autorité, permission ni mission, et afin que toute tâche et « blâme fût ôtée de l'ordre régulier à la suite de cette faute, principalement des couvents où étaient lesdits religieux, il ordonnait aux « supérieurs et provinciaux d'en faire la punition telle qu'elle était « requise par les saints décrets et de les tenir ôtés des demeures et « couvents de la ville, pour ne servir jamais de scandales et de « ruine à l'Église de Dieu et à leurs frères, ains pour étouffer et « éteindre totalement la mémoire d'une si téméraire entreprise, « laquelle punition faite et sentence donnée par les provinciaux devra lui être présentée dans les deux mois prochains après la notification des présentes aux couvents de la ville, autrement et le « délai passé faute de lui fournir ladite sentence, et tirer lesdits « religieux de la ville, dès à présent comme dès lors, et dès lors « comme dès à présent, il déclarait tous les religieux desdits couvents des Feuillants, Minimes, Capucins et Dominicains, qui avaient obtenu ou pourraient obtenir quelque autorité de prêcher, confesser et administrer les saints Sacraments, interdits, comme en ce cas il les interdisait de toutes charges et octrois à eux donnés, pour l'administration des saints Sacraments et prédication de la parole de Dieu, ordonnant qu'à ces fins ces présentes seraient « signifiées, etc., etc.¹ »

¹ Archives de l'Archevêché.

L'Archevêque, il faut le dire, se montrait trop sévère dans cette décision ; il ne sut pas modérer l'irritation qui le dominait encore à ce moment, car il accusait ces religieux d'avoir blâmé sa déclaration d'excommunication, alors cependant qu'ils déniaient tous, dans leurs réponses écrites, non seulement de l'avoir fait, mais même d'avoir tenu le langage que leur prêtait le duc d'Epéron, dans son ordonnance du neuf novembre. Ils n'hésitèrent pas en conséquence à appeler devant le Pape de la décision rendue contr'eux, d'abord parce que le Prélat était incompétent, les Archevêques et Evêques n'ayant aucune juridiction sur eux, ensuite parce qu'elle était injuste, donnée sans cause ni sujet apparent, enfin parce qu'elle était contraire aux canons du concile de Trente qui défendait d'user « d'aucunes paroles ou termes injurieux en la prolotion des sentences, et que » la prétendue sentence renfermait des injures et des diffamations « contraires à la modestie et à la correction chrétiennes.¹ »

Les chanoines de Cadillac furent aussi vivement impressionnés quand ils apprirent l'exil de leur maître ; ils crurent alors, pour masquer leur désobéissance, devoir faire notifier au vicaire Fustamy un acte dans lequel ils prétendirent : que s'ils n'avaient pas exécuté la sentence d'interdit, c'était parce que, malgré ses déclarations contraires, Fustamy ne la leur avait pas signifiée, car le jour où il s'était présenté à Cadillac, dans ce but, il avait trouvé les portes fermées.² Quoique ces allégations n'eussent rien de sérieux, elles démontrent néanmoins ce que pouvait à ce moment l'autorité du Roi dès qu'elle se manifestait à l'égard des gouverneurs de province. — Les autres agents du duc à Cadillac n'imitaient pas les chanoines ; Fustamy étant revenu dans cette ville y fut gravement maltraité, il s'en plaignit au Parlement qui, le sept décembre, ordonna une information à cet égard. — Pareille décision fut rendue, dans la même séance, sur la plainte de deux colporteurs que les pages et les laquais du duc avaient arrêtés et frappés au moment où ils traversaient Cadillac pour aller à Agen distribuer les lettres du Roi apportées par La Varenne, après avoir au préalable les-dits laquais fait bruler les imprimés.³

Du reste le Parlement s'occupait alors activement de l'enquête ordonnée par le Roi, stimulé par d'Aguesseau, son premier président, alors absent, mais qui écrivait de Paris :

« Messieurs, je suis revenu de Saint-Germain, en diligence, « exprès pour vous faire cette dépêche par laquelle je vous donnerai avis comme j'ai rendu à M. de La Vrillière l'information que « vous avez faite de ce qui s'était passé devant l'archevêché, le « dixième de ce mois, et, fait voir aujourd'hui à M. le cardinal et « à M. le garde-des-sceaux la continuation de l'information que vous « m'avez pareillement adressée, et que j'ai reçue, ce matin. J'ai « chargé de vous écrire que vous continuez encore l'information, les chambres assemblées, comme vous l'avez fait jusqu'à

¹ Archives de l'Archevêché. — ² *Idem*.

³ Registres secrets du Parlement, séance du 7 décembre 1633.

« présent, et d'entendre le plus de témoins qu'il se pourra capables
« de déposer de cette action, Sa Majesté désirant être pleinement
« instruite et éclairée de cette affaire. On avait résolu d'envoyer un
« commissaire du conseil sur les lieux, mais si la vérité se peut
« apprendre pleinement par vous, je crois que l'on changera de réso-
« lution. Je pense que la compagnie a intérêt qu'on prenne créance
« à sa procédure, c'est pourquoi vous la ferez, s'il vous plait, le plus
« exactement et le plus diligemment qu'il se pourra, en sorte que
« l'on puisse voir clairement comme toute la dite action s'est passée.
« Assurez-vous cependant que je veillerai soigneusement à vos inté-
« rêts, ne désirant rien cependant, avec plus de passion que de vous
« témoigner ce que je suis, etc.

D'AGUESSEAU.

Paris, 23 novembre 1663.¹

Cette lettre fut lue à l'audience du 1^{er} décembre 1663; à la suite de cette lecture, le procureur-général de Pontac requit : « qu'il plût
« à la Cour, ouïr les témoins qu'il lui présenterait, et à cet effet lui
« permettre de procéder par fulminations et censures ecclésiasti-
« ques. » Il fut fait immédiatement droit à cette requisition.²

A peine arrivé à Plassac, d'Epernon apprenant les nouvelles déci-
sions prises par le Parlement, se hâta de protester contre elles, en
invoquant de nouveau les lettres d'évocation qu'il avait obtenues
afin de porter toutes ses causes au Parlement de Paris. — Ces lettres
furent déposées sur le bureau du Parlement de Bordeaux à l'audience
du 2 décembre 1663, mais sur les conclusions conformes du procu-
reur-général, il fut décidé : que la Cour continuerait à entendre des
témoins, nonobstant la requête du duc, « qui serait mise à néant et
« demeurerait au greffe. »

VIII

Henri de Sourdis, après avoir levé l'interdit, se disposa, selon
l'ordre qu'il en avait reçu, à se rendre auprès de Louis XIII. — Son
frère, le marquis de Sourdis, lui avait, du reste, dès le début de ces
événements, fait connaître l'impression éprouvée par le Roi et par le
cardinal, notamment par la scène du 10 novembre; il lui écrivait,
le 17 du même mois, combien l'un et l'autre « étaient portés à ce
qu'il pouvait désirer,³ » puisqu'ils avaient choisi pour l'accompagner,
l'enseigne Herouet, son ami personnel; il insistait pour que le prélat
amenât avec lui l'évêque d'Agen, les supérieurs des Jésuites et des
religieux de la Merci, ainsi qu'une députation du Parlement pour se
plaindre du gouverneur; il l'engageait surtout à ne quitter Bordeaux
que huit jours après le départ du duc d'Epernon, et à passer par
Brouage et Richelieu, où le cardinal devait envoyer au-devant de lui.⁴

¹ Registres secrets, séance du 1^{er} décembre 1663. — ² *Idem*.

³ Archives de l'Archevêché; lettre du marquis de Sourdis, du 19 novembre 1663.

⁴ *Idem*.

De son côté, la députation du clergé de Bordeaux était arrivée à Poitiers, le 22 novembre, malgré les obstacles trouvés en route par le débordement des eaux. En rendant compte du voyage, Grimaud disait à l'archevêque : « qu'il n'avait qu'à ordonner, et que ses collègues et lui étaient prêts à obéir,¹ » tant était grand le dévouement qu'il avait su leur inspirer. Le cardinal résidant alors à Ruel, la députation avait dû s'y transporter ; mais avant d'être reçue par lui, elle avait eu diverses conférences avec le Père Desclaux, confesseur du ministre, qui l'avait assurée : « que tout allait très bien.² » Néanmoins Grimaud engageait l'archevêque à presser son départ, car « on cherchait à répandre des bruits contraires. » D'ailleurs la famille du duc s'agitait, le duc de La Valette allait à Plassac, tandis que le marquis de Maille venait d'arriver.³

Au moment où ces informations lui parvenaient, l'archevêque recevait de ses suffragants des lettres pleines de la plus respectueuse sympathie, les évêques d'Arles et d'Amiens lui exprimaient l'étonnement produit sur eux par l'écrit de l'évêque de Nantes auquel ils se préparaient à répondre.⁴ Enfin, le Parlement terminait son information toute favorable au Prélat ; il ne pouvait donc plus hésiter à partir. En conséquence, il prit congé du Parlement⁵ et se dirigea vers Poitiers où il avait donné rendez-vous à tous les évêques de la province, afin de prendre leur avis sur la conduite qu'il aurait à tenir. On raconte que, dans ce voyage, il eut le tort, non-seulement de passer par Plassac, alors qu'il pouvait suivre un autre chemin, mais encore qu'en longeant les murs du parc, il se permit de faire beaucoup de bruit, comme pour braver son adversaire.⁶ Cette attitude excita au plus haut degré l'irascibilité du duc ; ses amis et les serviteurs qui l'entouraient ne purent qu'avec la plus grande peine l'empêcher de se porter à de nouvelles violences contre l'archevêque.⁷ Henri de Sourdis manqua, dans cette circonstance, aux obligations que lui imposait le ministère dont il était revêtu, et à ces premiers sentiments de convenance et de générosité qui étaient alors l'apanage de la noblesse française.

Henri de Sourdis trouva tous ses suffragants réunis à Poitiers ; il fut décidé entre eux que les évêques d'Agen, de Maillezaïs et de Saintes seraient, auprès de l'assemblée du clergé qui allait avoir lieu, les interprètes de leur métropolitain pour faire connaître les excès commis contre sa personne. Cette assemblée s'ouvrit en effet à Paris, dans les derniers jours du mois de décembre. D'Epéron envoya le duc de La Valette pour le représenter et supplier les évêques réunis de se constituer ses juges, s'engageant par avance à exécuter leur sentence quelle qu'elle fût. Cette proposition ne laissa pas tout d'abord

¹ *Idem.* — Lettre de Grimaud, du 22 novembre 1633.

² *Idem.* — Lettre de Grimaud, du 1^{er} décembre 1633.

³ Archives de l'Archevêché ; lettre de Grimaud, du 1^{er} décembre 1633.

⁴ *Idem.* — Lettres des 7 et 8 décembre 1633.

⁵ Registres secrets du Parlement ; séance du 7 décembre 1633.

⁶ Girard, Vie du duc d'Epéron, pag. 498. — ⁷ *Idem.*

que de faire une certaine impression. Treize évêques sur vingt-cinq parurent décidés à l'accepter.¹ Mais tel n'était pas l'avis de Richelieu ; il eut soin de faire observer, par les membres qui lui étaient dévoués, que les évêques avaient été convoqués, non pas pour constituer un tribunal régulier, mais bien pour écouter les plaintes d'un de leurs collègues et lui faire rendre justice ; qu'ils ne pouvaient s'attribuer ainsi le pouvoir de condamner ou d'absoudre le duc d'Epéron. Telle fut aussi l'opinion de l'archevêque, qui la développa, selon Girard,² avec beaucoup d'emportement et de passion. Aussi le contraste fut grand entre son attitude et celle du duc de La Valette, qui aurait été tellement humble que l'évêque de Nantes, dont on connaît les sympathies pour le duc d'Epéron, aurait dit : « que si le Diable pouvait se soumettre envers Dieu au point que faisait le duc, il obtiendrait pardon de ses fautes, et que l'Eglise donnât le pardon à un chrétien qui avait toujours servi Dieu et l'Eglise.³ »

La demande du duc d'Epéron fut rejetée, et l'assemblée décida : qu'elle prendrait fait et cause pour l'archevêque de Bordeaux et demanderait à Louis XIII justice des outrages que l'Eglise avait reçus dans la personne de ce prélat. Le cardinal de Richelieu a résumé lui-même les délibérations de l'assemblée sur ce point :

Elle requit, dit-il, « qu'il plût à Sa Majesté faire réparer l'injure que l'Eglise avait reçue en la personne de MM. les archevêques de Bordeaux et évêque d'Agen, et clergé de Bordeaux, et laisser quelque marque qui puisse faire connaître à la postérité la piété du Roi, et rendre témoignage de la protection qu'il lui a plu donner à l'Eglise ; défendre aux gouverneurs de plus violer les lieux de franchise qu'il a plu au Roi donner aux églises particulières ; leur défendre de ne plus mener des gardes dans les églises ni lieux de franchises, non plus qu'ils font au palais et lieux de justice, la maison de Dieu n'étant pas moins privilégiée que celle où on rend la justice ; qu'il leur fût défendu de convoquer les curés ni religieux pour faire des assemblées chez eux, aucune assemblée ecclésiastique ne se devant ni pouvant faire sans l'ordre de l'archevêque ; de n'être plus si osés que d'entreprendre de casser les ordonnances des évêques, ni d'en empêcher l'exécution, sous quelque cause ou prétexte que ce soit, et que l'ordonnance de M. le duc d'Epéron, publiée contre la sentence de M. l'archevêque de Bordeaux, fût cassée ; qu'il fût défendu aux gouverneurs et lieutenants du Roi dans les provinces, d'empêcher qu'on ne rende aux archevêques et évêques, dans leurs provinces et diocèses, les honneurs et déférences que l'ancienne et louable coutume leur a, de tout temps, déferé et que la piété de Sa Majesté entend qu'il leur soit rendu dans son royaume, qui n'ont jamais été moindres que ceux qu'on rend auxdits gouverneurs et lieutenants du Roi dans les provinces ; de ne point donner de logement à leurs gardes dans les terres des prélats, ni de faire aucune contribution sur leurs habitants ni tenanciers sans ordre de Sa Majesté ; que l'on rendrait au sieur archevêque de Bordeaux les mêmes honneurs

¹ Griffet, Hist. de Louis XIII, tom. II, pag. 518. — ² Girard, pag. 499. — ³ *Idem*.

« qu'aux gouverneurs de Guyenne et qui lui ont été toujours rendus
« conformément à l'arrêt du conseil privé du Roi de l'an 1573, et
« celui du Parlement de Bordeaux de l'an 1631 ; qu'il plût au Roi
« faire justice des fautes commises par les jurats, pour n'avoir pas
« rendu à M. l'archevêque de Bordeaux, les honneurs cette année
« dernière, ainsi qu'ils avaient fait les autres ; pour avoir fomenté
« les violences de M. le duc d'Epemon ainsi qu'il se voit par leur
« procédure ; prêté les trompettes d'argent de la ville pour publier
« les ordonnances de M. d'Epemon contre l'Eglise, qui ne doivent
« servir que pour les édits du Roi ; pour avoir envoyé leurs officiers
« et le guet assiéger l'archevêché, violer les franchises, et assister,
« avec leurs armes ledit sieur d'Epemon à faire la violence qu'il a
« faite audit sieur archevêque et à son clergé ; et, pour avoir mé-
« prisé l'excommunication, ayant toujours gardé avec eux le capi-
« taine du guet et les soldats excommuniés, encore que le Roi eût
« ordonné au sieur d'Epemon de se retirer pour laisser lever l'in-
« terdit qu'on ne pouvait lever en présence des excommuniés ; que
« Sa Majesté fût également suppliée de faire justice de l'insolence com-
« mise par le chevalier du guet, enseignes et archers dudit guet,
« pour avoir assiégé l'église métropolitaine et le palais archiépis-
« copal, violé les franchises, assisté ledit duc d'Epemon en ses
« violences, battu et frappé les prêtres à coups de hallebarde, et,
« pour avoir méprisé les censures de l'Eglise et, étant interdits,
« demeurés dans la ville, encore qu'ils eussent vu que le duc
« d'Epemon en était sorti par ordre du Roi, pour donner lieu à la
« levée dudit interdit ; que les privilèges du lieu appelé la *sauveté* et
« *franchise* fussent confirmés avec défenses, tant au gouverneur
« que jurats, de les violer ni d'y mener gens armés, en sorte que le
« lieu fût, ainsi qu'il l'avait toujours été, un asyle de sureté pour les
« ecclésiastiques ; que les privilèges que ledit sieur archevêque
« avait de faire entrer dans la *Clye*, pour y avoir du poisson, ceux
« qui ont la charge de sa maison et desquels ses prédécesseurs et
« lui jouissent par une possession immémoriale, soient confirmés,
« avec défense à toutes sortes de personnes de l'y troubler ni les
« archevêques ses successeurs.¹ »

Il suffit de lire les divers chefs de ces demandes pour comprendre qu'elles étaient évidemment inspirées à l'assemblée par le cardinal de Richelieu dont la politique, vis-à-vis des gouverneurs de province, tendait à affaiblir leur puissance qui avait créé de si graves difficultés à la régence de Marie de Médicis. Aussi Louis XIII fit-il le meilleur accueil à la députation et lui déclara : qu'il était toujours décidé à donner à l'Eglise des marques non équivoques de sa bienveillance et de sa protection ; il ordonna en conséquence que l'information faite par le Parlement de Bordeaux et par Villemontée serait remise au maître des requêtes Lauzon pour faire rapport à son conseil.²

Le duc d'Epemon et les siens reconnurent bien vite l'influence du cardinal dans cette décision. L'un d'eux, le cardinal de La Valette que

¹ Mémoires du cardinal de Richelieu, collect. Michaud, t. VIII, p. 571.

² *Idem*, p. 572.

son dévouement pour le premier ministre avait fait surnommer par son père, le *cardinal valet*, insista pour obtenir ou que cette procédure fût suspendue, ou que l'autorité ecclésiastique eût seule le droit de prononcer, le duc son père étant prêt à se soumettre à toutes les peines canoniques pour avoir l'absolution. Mais toutes ses instances furent vaines, Richelieu se préoccupait fort peu des peines canoniques : il voulait, avant tout, frapper le gouverneur insubordonné et factieux, dans tout l'éclat de sa puissance. Il déclara par suite au cardinal de La Valette que justice suivrait son cours et que d'Epéronn devait être d'autant plus rigoureusement traité, dans cette occasion, « qu'étant de plus grande qualité dans le royaume, il pouvait donner l'exemple à des personnes mal avisées de faire de « pareils traitements aux ecclésiastiques.¹ » Il persista dans cette détermination malgré les scènes violentes que lui fit le cardinal de La Valette et qui amenèrent entr'eux la plus grande froideur.²

D'Epéronn se tourna alors vers la cour de Rome où les souvenirs du rôle qu'il avait joué, pendant la Ligue, étaient encore vivants ; il y était encore considéré comme un des défenseurs les plus ardents et les plus zélés de la religion catholique ; il demanda en conséquence à être jugé et absous par le Pape. Malgré toute la sympathie qu'il éprouvait pour lui, le Saint Père ne fit pas droit à sa requête, sous l'impression qu'il ressentait de la décision de l'assemblée du clergé, et de l'énergie des dépêches transmises à Rome par le cardinal-ministre.³ Le duc d'Epéronn dut donc se résigner et attendre la décision du conseil. Désireux de se le rendre favorable, il fit publier de nombreux pamphlets auxquels l'archevêque et ses amis répondirent à leur tour. Dans la plupart de ces libelles, le duc cherchait à établir la loyauté de tous ses actes ; il trouva du reste de précieux auxiliaires dans le clergé lui-même, car l'évêque de Nantes et l'archevêque de Toulouse prirent sa défense.⁴ Mais, il faut le reconnaître, on ne trouve dans les écrits qui furent publiés de part et d'autre ni discussion sérieuse, ni beaucoup de bonne foi. Voici le titre de quelques-uns de ces pamphlets :

1° Narration de tout ce qui s'est passé entre M^{re} le duc d'Epéronn et l'Archevêque de Bordeaux ;

2° Discours sur les troubles qui sont arrivés entre M^{re} le duc d'Epéronn et Monseigneur l'Archevêque ;

3° Cheron, avis sur l'excommunication du sieur Naugas ;

4° L'hermite de Cordouan ;

5° Réponse à la proposition et demande faite à Monseigneur l'évêque de Nantes de la part de M. le duc d'Epéronn ;

6° Le curé Bourdelais portant le vrai avis de Monseigneur l'évêque de Nantes ;

7° La vérité religieuse en esprit et en vérité ;

¹ Griffet, t. II, p. 520. — ² Girard, p. 504. — ³ Griffet, p. 520. — ⁴ Archives de la Gironde, t. , p.

- 8° Apologie pour Monseigneur l'Archevêque de Bordeaux ;
- 9° La juste défense de Monseigneur le duc d'Epemon ;
- 10° Mémoire de ce qui s'est passé au Parlement de Bordeaux dans l'affaire du duc d'Epemon ; etc., etc.

Pendant cette guerre de pamphlets, le maître des requêtes de Lauzon fit son rapport au conseil du Roi, qui, après avoir rappelé les diverses décisions du Parlement de Bordeaux réglant la préséance entre les Archevêques et les Gouverneurs, les honneurs dûs aux premiers, les droits relatifs à la *Clie*, la sentence d'excommunication contre Naugas et les gardes, l'ordonnance du duc d'Epemon du 9 novembre précédent, le rapport de Villemontée sur la scène du 10 novembre, rapport reconnu sincère et véritable dans toutes ses parties par le gouverneur lui-même qui l'avait signé, les informations du Parlement, les procès-verbaux dressés par l'archevêque et la députation du clergé ;

Décida :

1° Que les jurats, pour avoir manqué de rendre à l'archevêque « les honneurs qu'ils avaient accoutumés » et pour avoir désobéi au Parlement en ne demandant pas la levée de l'interdit, seraient d'ores et déjà privés de leurs fonctions et charges, et qu'il serait procédé par suite à de nouvelles élections ;

2° Que Verduc capitaine du guet et le lieutenant Naugas, à raison des violences par eux commises, seraient jugés par tels magistrats que désignerait le Roi, et qu'en attendant ils demeureraient interdits dans leurs fonctions et obligés de quitter la ville de Bordeaux ;

3° Que l'information ordonnée par le Parlement de Bordeaux sur la plainte des colporteurs serait continuée et les coupables punis ;

4° Que le différent relatif à la *Clie* serait jugé par le Parlement de Paris.

Un second arrêt du conseil, rendu contre le duc d'Epemon personnellement, le priva de ses charges et fonctions, avec obligation de renvoyer ses gardes. Le cardinal de La Valette obtint cependant encore qu'il ne serait pas tout de suite signifié à son père. Mais le premier ayant été présenté au Parlement de Bordeaux le 21 avril 1634, il en ordonna immédiatement l'exécution ; par suite les jurats et le chevalier du guet furent destitués et remplacés.

IX

La sentence d'excommunication et la décision du conseil du Roi avaient profondément affligé et humilié le duc d'Epemon et sa famille. Si le Pape s'était montré plein de bienveillance et avait même adressé, dès le 12 mars 1634, à son nonce en France, le cardinal Bichi, les pouvoirs nécessaires pour absoudre le duc, l'absolution trainait en longueur. Plus que jamais le cardinal de La Valette et son frère cherchèrent dès-lors à fléchir Richelieu et lui proposèrent en conséquence de marier le duc de La Valette avec la fille du baron de Ponchateau, son parent ; mais ce projet rencontra la plus vive opposition de la part de leur père, il déclara tout

d'abord qu'il n'y donnerait jamais son consentement, parce qu'il semblerait, en agissant ainsi, vouloir acheter son absolution, acte indigne de lui et qui déshonorerait ses vieux jours, aimant mieux mourir dans l'état où il était que de commettre une pareille lâcheté.¹ Il finit cependant par céder à leurs instances réitérées ; il se décida même à abandonner le gouvernement de Metz, car ce ne fut qu'à cette condition que Richelieu, qui voulait depuis longtemps lui enlever cette place, approuva le mariage projeté. Combien dut être pénible pour l'orgueil du vieux duc cette double concession ! La dernière pourtant fut sans doute moins amère, lorsqu'il apprit que le ministre avait donné ce gouvernement au cardinal de La Valette lui-même.

Dès ce moment, toutes les difficultés relatives à l'absolution disparurent ; les formes de cette cérémonie furent préalablement fixées par le Roi ; il était prudent d'agir ainsi pour éviter de nouveaux conflits entre deux adversaires aussi ardents et aussi passionnés. Le 1^{er} septembre 1634 Louis XIII écrivit à l'archevêque de Bordeaux.

« Ayant trouvé bon que vous vous trouvasiez à Coutras, mon
« cousin le duc d'Epéron et vous, pour l'accommodement du diffé-
« rend qui est survenu entre vous deux, je vous envoie le sieur de
« Coursan qui vous instruira personnellement de mes intentions sur
« ce sujet, je m'assure que vous vous y conformerez de point en
« point, et que vous me donnerez sujet de croire que vous ne voulez
« rien oublier de ce que j'ai estimé devoir être fait pour mettre fin à
« cette affaire, ce qui me conviendra encore plus particulièrement à
« vous donner des témoignages de mon affection. Sur ce je prie
« Dieu, Monsieur l'Archevêque de Bordeaux, vous avoir en sa
« sainte garde. » A Monceaux, le 1^{er} septembre 1634.²

Les ordres du Roi portaient :

1° Que le duc d'Epéron enverrait « quelque honnête ecclésiasti-
« que vers l'archevêque de Bordeaux pour lui témoigner l'extrême
« déplaisir qu'il avait de ce qui s'était passé, et le désir auquel il
« était de se bien remettre avec lui ; que pour cet effet il le priait de
« désigner un lieu où il le pourrait trouver pour y recevoir l'absolu-
« tion qu'il lui demandait ; »

2° Que l'archevêque lui désignerait Coutras, et le jour auquel il s'y rendrait ;

3° Que le jour désigné, l'archevêque revêtu de ses habits pontifi-
caux et, accompagné de tels ecclésiastiques qu'il lui plairait de choi-
sir, et de quatre ou cinq membres du Parlement, se tiendrait dans
l'église de la ville ou dans la chapelle du château de Coutras ;

4° Que le duc d'Epéron se présenterait sans gardes parce que,
quoique l'arrêt du conseil ne lui eût pas été signifié, il devait l'exé-
cuter, ce jour-là, et n'avoir ainsi aucun garde avec lui ; lui réserv-
ant néanmoins la faculté de se faire accompagner « par tel nombre
de noblesse qui lui conviendrait ; »

¹ Girard, pag 505. — ² Collect. Brienne, n° 192.

5° Qu'arrivé auprès de l'archevêque, le duc d'Epéron lui dirait : qu'il veut lui demander l'absolution et la lui demande de bon cœur ;

6° Qu'alors l'archevêque la lui donnerait dans les formes indiquées par le bref envoyé au cardinal Bichi ;

7° Qu'aussitôt après l'absolution donnée, le duc d'Epéron irait remercier l'archevêque, et lui témoignerait le désir de bien vivre avec lui ;

8° Que de son côté l'archevêque rendrait immédiatement sa visite au duc, et lui exprimerait le même désir, en l'assurant qu'il perdrait le souvenir de ce qui s'était passé ;

9° Que, dans cette double visite, le duc d'Epéron donnerait la main à l'archevêque, suivant le règlement général que le Roi avait fait pour tous les gouverneurs de province ;

10° Que le duc retournerait ensuite à Plassac pour y recevoir les commandements de Sa Majesté.

Louis XIII terminait en disant : « Ensuite de quoi le sieur de Coursan rapportera à Sa Majesté, et, elle jugera si elle a agréable de remettre M. d'Epéron, ce qui dépendra du bon procédé qu'il aura tenu dans cette action, et au cas qu'il eut été tel qu'on doit attendre, Sa dite Majesté enverra les lettres nécessaires audit duc pour le rétablir dans sa charge.¹ »

Le cardinal de Richelieu écrivit de son côté à l'archevêque :

« Vous saurez plus de nouvelles par le sieur abbé de Coursan que je ne puis vous en écrire ; il vous porte toute la satisfaction que vous pouvez désirer. Monsieur d'Epéron prendra l'absolution de vous, vous visitera, vous donnera la main droite chez lui ; il obligera à bâtir la chapelle dans le temps que M. le cardinal Bichi a prescrit, vous aurez votre arrêt que vous avez tant désiré, et que le Roi vous a fait rendre ; ainsi vous n'aurez plus rien à désirer par raison. »

« Je veux croire que M. d'Epéron fera, de bonne grace, tout ce qui est nécessaire en cette occasion ; mais quand cela ne serait pas, je vous prie de vous conduire en sorte que tout le monde juge qu'il n'y ait point de défaut de votre part. Je vous conjure aussi de prendre tellement garde à l'avenir à vos actions, que, quoi qu'il se passe, on ne puisse vous donner le tort, vous assurant, *pourvu que le bon droit soit de votre côté*, que vous n'aurez pas moins d'assistance de moi, que vous en avez eu par le passé. Vous le croirez, s'il vous plaît, et que je serai toujours sans changement.² »

Ces sages conseils et ces affectueuses recommandations ne furent malheureusement pas écoutés, car Henri de Sourdis se montra plein de raideur dans la cérémonie de l'excommunication et n'exécuta même pas, d'une manière complète, les instructions envoyées par le Roi.

¹ Collect. Brienne, n° 197. — ² Recueil d'Aubery, tom. II, p. 217.

D'Epéron envoya, le 7 septembre, à l'archevêque le sieur d'Espuet, chanoine théologal de l'église de Lescar, pour lui exprimer : « qu'il avait un extrême déplaisir de ce qui s'était passé entr'eux, qu'il avait un bien grand désir d'être bien avec lui, qu'à cet effet, il le pria de lui désigner un lieu dans son diocèse, où il pourrait lui donner l'absolution. »

L'archevêque, « mû, dit-il, par un sentiment de paternelle affection pour le duc d'Epéron et désireux de le voir revenir à la fréquentation des sacrements, et à la participation des biens communs de la Sainte Eglise, » répondit : qu'il était prêt à lui donner l'absolution et à lui indiquer dans quel lieu du diocèse il la recevrait, lorsque le duc lui en aurait manifesté le désir et adressé la demande, par acte authentique, passé devant un notaire et quatre témoins.¹

Les instructions du Roi ne portaient pas que l'absolution serait demandée par acte authentique ; néanmoins d'Epéron déféra à cette exigence de l'archevêque, et le chanoine théologal de Lescar se représenta, le 14 septembre 1634, porteur d'un acte reçu à Plassac, le 13 septembre, par un notaire et devant quatre témoins, par lequel le duc déclarait : « qu'obéissant au bref de Notre Saint Père le Pape, il suppliait humblement monseigneur l'archevêque de Bordeaux, subdélégué de l'Éminentissime cardinal Bichi, de lui donner l'absolution de l'excommunication qu'il avait encourue, laquelle il demandait de bon cœur, déclarant qu'il désapprouvait et condamnait tout ce qui avait été commis contre la personne de monsieur l'archevêque, contre sa dignité archiépiscopale, son clergé et officiers, contre la dignité et immunité de l'Église, ce qui avait donné sujet aux excommunications données tant contre lui que plusieurs autres, aux mois d'octobre et de novembre 1663, ayant toujours comme il en avait de grandes douleurs de ce qui s'était passé ; déclarant : qu'il avait été emporté par un premier mouvement, non par aucun dessein prémédité, n'ayant jamais eu intention d'offenser la dignité ni la personne de monsieur l'archevêque ni d'aucun ecclésiastique, ni aussi de violer l'immunité de son Église, ni d'entreprendre sur la juridiction ecclésiastique ou s'opposer à icelle, se soumettant en tout au bref de Sa Sainteté, et promettant d'accomplir ponctuellement la pénitence dont il avait donné la promesse particulière à M. le cardinal Bichi.² »

Ce ne fut vraisemblablement sans un vif serrement de cœur que l'impérieux d'Epéron signa une pareille supplique, car il était impossible de se montrer plus humble et plus soumis.

L'archevêque répondit à d'Espuet : qu'il se transporterait le mercredi 20 septembre, jeûne des Quatre-Temps, au lieu de Coutras, où le duc le trouverait prêt à lui donner l'absolution, « pourvu que de son côté, il fût préparé à l'obéissance et à la soumission requise,

¹ Collect. Brienne, fo 192. — ² Collect. Brienne, fo 192.

« ne recherchant tant rien que le bon état de son âme, repos et tranquillité de sa conscience.¹ »

Le lendemain 15 septembre, l'archevêque convoqua une assemblée du clergé régulier et séculier, lui fit connaître l'arrêt du conseil, les ordres du Roi, la manière dont le duc les avait exécutés par l'envoi du chanoine théologal de Lescar, et l'engagea à nommer des députés pour assister à la cérémonie de l'absolution, — ce qui fut fait à l'instant par la nomination de quatre chanoines de Saint-André, quatre chanoines de Saint-Seurin, et quatre curés de la ville.² L'archevêque se rendit sans retard à Coutras où il arriva le 19 septembre, et où il trouva les députés du clergé et cinq conseillers au Parlement de Bordeaux, Jacques de Mont, Jean de Loyac, Joseph de Lacroze, Pierre de Boucaud et André Denis. — Richelieu, d'accord en cela avec la famille et les amis du duc d'Epéron, aurait désiré que la cérémonie se fit dans la chapelle du château, et non dans l'église de la ville. L'évêque de Nantes et le duc d'Epéron prièrent Henri de Sourdis de se conformer au désir du cardinal ; l'abbé de Coursan se joignit à eux ; tout fut inutile, l'archevêque se montra inflexible et persista à faire la cérémonie dans l'église de Coutras ; on dit même qu'il aurait répondu aux instances de l'abbé de Coursan, invoquant l'autorité du cardinal : que Richelieu lui avait manqué de parole, et qu'on avait changé le bref du Pape et l'arrêt du conseil pour être favorable à d'Epéron.

Le duc dut encore se soumettre. Il se présenta, le 20 septembre, à l'entrée de l'église de Coutras, se mit à genoux devant l'archevêque, lui demanda l'absolution dans les mêmes termes que ceux que renfermait l'acte remis par le chanoine de Lescar.

L'archevêque répondit à cette humble supplication en lui imposant pour pénitence :

1° De visiter la chapelle de Montazet, celle de Notre-Dame en l'église métropolitaine de Bordeaux, enfin celle de Verdelaïs ;

2° De réciter trois fois le rosaire, et trois fois le petit office de la Sainte Vierge ;

3° D'accomplir la pénitence que le cardinal Bichi lui avait imposée, comme il s'y était engagé par l'acte du 13 septembre.

Le duc jura d'exécuter ces prescriptions ; l'archevêque monta alors sur le trône archiépiscopal, le duc étant toujours à genoux, et déclara : « avoir absous et absoudre Jean Louis de La Valette, duc d'Epéron, pair et colonel général de France, gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en Guyenne, des excommunications, peines et censures ecclésiastiques qu'il avait encourues de droit, et à raison desquelles il avait été dénoncé et publié pour les causes proférées et contenues dans ses diverses sentences, et jugements de déclarations des excommunications du dernier octobre et onze novembre 1633 ; de toutes lesquelles sentences, et peines encourues, à raison de ce, il le déclarait absous, le déchargeant et le délivrant

¹ Collection Brienne, fo 192. — ² *Idem*, fo 193.

« totalement, le restituait à l'unité et communion des fidèles chrétiens, le remettait et le réintégrait pleinement au même et tel état qu'il était auparavant d's dites sentences, peines et censures, le tout en la forme accoutumée de l'Eglise.¹ »

S'il faut en croire Girard, dont le récit est confirmé par le rapport de l'abbé de Coursan, l'archevêque, en prononçant l'absolution, se serait servi de termes autres que ceux écrits dans le bref du cardinal Bichi, et renfermés dans le procès-verbal que nous venons de transcrire; bien que la formule eût été prononcée en latin, il paraît que le duc s'en serait aperçu, aurait même été sur le point d'interrompre l'archevêque, mais qu'il aurait eu cependant la force de se contenir pour ne pas s'exposer à une nouvelle excommunication. Aveuglé, dans ce moment, par un succès que Richelieu avait obtenu plus dans l'intérêt de l'Etat que dans le sien, Henri de Sourdis oublia que justice lui avait été rendue, et qu'il devait plus que toute autre personne se montrer digne et généreux vis-à-vis du pénitent à genoux devant lui. Aussi leur entrevue, après la cérémonie, fut pleine de froideur; ils exécutèrent sans doute les ordres qu'ils avaient reçus, mais ils se quittèrent plus irrités que jamais l'un contre l'autre. L'archevêque rentra à Bordeaux, et d'Epéron revint à Plassac.

L'abbé de Coursan, en rentrant à Paris, rendit compte de sa mission au Roi et au cardinal. Il loua hautement la soumission du duc, et se plaignit de la raideur de l'archevêque, et surtout du refus qu'il avait fait de choisir la chapelle du château de Coutras pour les cérémonies de l'absolution. Le Roi manifesta hautement le mécontentement qu'il ressentait et fit défendre à l'archevêque, par l'intermédiaire de Richelieu, de reparaitre à la Cour. Quoique le cardinal eût cherché à l'excuser auprès de Louis XIII, il le blâma vivement dans la lettre qui suit :

« Je suis extrêmement aise que M. d'Epéron ait rendu à l'Eglise
« ce qui lui était dû, pour réparation de l'offense qu'elle avait reçue
« en votre personne, et que tout le monde ait connu qu'il n'y a
« point de considération qui me puisse empêcher de favoriser une
« si bonne cause que la vôtre suivant les intentions d'un Roi si pieux
« comme Sa Majesté est connue d'un chacun. L'abbé de Coursan
« m'a rapporté ce qui s'est passé dans cette action; s'il est vrai (ce
« que je n'ai pas eu encore le loisir d'avérer) que vous n'avez pas
« suivi les intentions de Sa Sainteté, portée par ses brefs, je ne puis
« que je vous die que vous eussiez mieux fait d'en user autrement.
« Au nom de Dieu, réglez vos actions et vos paroles, en sorte qu'on
« ne puisse trouver à redire à votre conduite. Vous savez combien
« de fois je vous ai averti de prendre garde à la promptitude de
« votre esprit, et à celle de votre langue; comme j'ai toujours
« craint que ces deux ennemis fussent les plus grands que vous
« eussiez, je vous avoue que je l'appréhende plus que jamais, et
« vous conjure de vous retenir pour l'amour de vous-même; vous
« assurant que j'en fais si peu de cas de tout ce à quoi ledit abbé m'a
« fait connaître, que votre passion vous a emporté à ce qui me tou-

¹ Collection Brienne, n° 189 et suiv.

« che, que ma considération ne me porte point à vous donner cet
« avis. La justice que vous avez reçue en votre affaire, fait si claire-
« ment paraître la pitié du Roi et l'assistance de vos amis qu'il fau-
« drait être privé de jugement pour apprendre qu'on peut donner
« mauvaise impression de l'un ou de l'autre. Jamais jugements ne
« furent plus authentiques que ceux que Sa Sainteté et le conseil du
« Roi ont donnés sur ce sujet ; et il faut n'être pas maître de soi-
« même pour dire qu'ils aient été changés. — Comme tels discours
« seraient capables de vous nuire, beaucoup d'autres qu'on dit que
« vous tenez quelquefois, donneraient atteinte à votre gratitude, qui
« à mon avis ne doit point vous permettre de vous plaindre de la
« fortune, qui a fait pour vous, dès votre jeunesse, ce que d'ordi-
« naire elle ne fit pour d'autres qu'avec beaucoup de temps et
« de longs services. — Si je n'étais véritablement votre ami, je ne
« vous parlerais pas de la sorte ; mais voulant continuer à l'être
« comme je l'ai toujours été, je m'y sens obligé ; parce que plusieurs
« ne vous connaissant pas aussi bien que moi, n'excuseraient pas
« comme je fais ce que j'estime plutôt procéder de légèreté, que
« d'autre plus mauvaise cause. Je me promets que votre conduite
« sera telle que vos amis la doivent désirer, et que je la souhaite
« particulièrement comme étant, etc.¹ »

Cette lettre, dans laquelle Richelieu peint, avec tant de vérité, le caractère et les habitudes de l'archevêque, démontre bien qu'il faisait quelque cas des allégations de l'abbé de Coursan. Elle impressionna d'autant plus Henri de Sourdis qu'il apprit, à ce moment, le mariage du duc de La Valette avec la petite nièce du cardinal ; il craignit alors que profitant de cette mauvaise impression du premier ministre, le duc et sa famille n'en abusassent pour lui nuire, et se venger ainsi de l'humiliation qu'il venait de leur imposer. Aussi, s'empressa-t-il de répondre à Richelieu, pour solliciter de plus fort sa protection, au nom des relations qui avaient jusque là existé entr'eux. — Le cardinal lui écrivit aussitôt :

« Vous me feriez tort si vous croyiez qu'une alliance fût capable
« de m'empêcher de vous assister ; mon humeur est si éloignée d'un
« tel procédé que je ne crois pas que cette pensée puisse entrer dans
« l'esprit de qui que ce puisse être. Je désire grandement de voir une
« bonne intelligence entre M. d'Epéron et vous. J'ose bien me pro-
« mettre qu'elle le sera avec messieurs ses enfants ; et bien que
« j'apprehende que ceux qui ont vieilli dans leur humeur aient de la
« peine à changer, je ne suis pas hors d'espérance de voir réussir
« ce que je désire. Je vous prie d'y contribuer de votre part, ce qui
« dépendra de vous, vous assurant que celui qui aura plus de raison
« et de justice aux différends qui pourraient vous arriver ci-après
« sera celui que je servirai le plus. Je crois que mon assistance ne
« sera pas beaucoup nécessaire à personne ; mais je me sens obligé
« de l'offrir à celui qui sera aux termes ci-dessus. Assurez-vous de
« mon amitié pour toujours, etc., etc.² »

L'expression de tels sentiments rassura complètement l'archevê-

¹ Griffet, tome II, p. 528. — ² *Idem*, p. 529.

que sur les conséquences du mariage qu'il redoutait. D'un autre côté, Louis XIII oublia bien vite ce qui s'était passé pendant la cérémonie de l'absolution, et Henri de Sourdis ne tarda pas à reparaitre à la Cour.

Le duc d'Epéron fut, à son tour, rétabli dans sa charge de gouverneur de la Guyenne et dans toutes ses dignités ; le Roi lui écrivait en effet, le 1^{er} octobre 1634 :

« Mon cousin, ayant considéré combien votre présence peut être
« nécessaire en ma province de Guyenne pour avoir l'œil sur les
« occurrences qui s'y passeront, je vous ai voulu faire cette lettre
« pour vous dire que je désire et auray plaisir que vous vous y ache-
« miniez afin d'y continuer les fonctions qui conviennent à l'autorité
« de votre charge, ainsi que vous avez fait ci-devant, prenant garde
« que toutes choses soient contenues au bon état qu'elles doivent
« être, pour la sureté et conservation de ladite province sous mon
« obéissance ; de quoi me promettant que vous vous acquitterez selon
« vos soins accoutumés, et la parfaite confiance que j'ai toujours
« prise en votre affection et fidélité, je ne vous la ferai plus expresse
« que pour vous assurer de la bonne volonté que je conserve à votre
« endroit, sur ce je prie Dieu, etc.. » Saint-Germain-en-Laye, 1 octo-
bre 1674.¹

Louis XIII adressa en même temps des lettres au Parlement et à la jurade pour annoncer le retour de d'Epéron à Bordeaux ; celui-ci y reprit en effet, peu de jours après, ses fonctions de gouverneur.

X

Telle fut l'issue de cet événement qui eut un grand retentissement dans toute la France, parce qu'il intéressait à la fois les prérogatives d'un gouverneur de province, et les droits du clergé. — C'est à Bordeaux surtout qu'il excita les plus vives émotions, dans tous les éléments qui faisaient la force et la puissance de cette ville. Pourquoi les jurats prirent-ils, avec tant d'énergie, fait et cause pour le gouverneur ? Était-ce pour voir grandir leur pouvoir et leur autorité déjà si étendus ! Étaient-ils hostiles au Parlement ou au clergé ? Ou bien n'étaient-ils guidés que par un sentiment de reconnaissance à l'égard du duc pour des bienfaits qu'ils en auraient reçu ? C'est peut-être ce qu'il aurait été possible d'expliquer, si les registres des délibérations de la jurade de cette époque n'avaient pas péri ou n'avaient pas été dispersés lors du dernier incendie de l'hôtel-de-ville de Bordeaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces magistrats furent d'ardents et d'utiles auxiliaires pour le duc, car ils avaient une haute influence due à l'ancienneté de leurs fonctions et à l'autorité avec laquelle ils les exerçaient. La passion qui les anima, dans toutes les péripéties de cette lutte, fut partagée par le clergé qui défendit le prélat avec non moins d'ardeur, et mit à son service tout ce qu'il

¹ Girard, page 506.

pouvait avoir de crédit et de puissance. Ce fut même une chose nouvelle que ce dévouement du clergé pour l'archevêque, car il avait été loin de manifester de pareils sentiments vis-à-vis du cardinal de Sourdis. On devine par suite quels mouvements dût produire à Bordeaux, cette contestation, où jouèrent un si grand rôle deux éléments si opposés, et ayant une influence presque égale.

Le Parlement conserva seul, malgré le souvenir encore vivant de ses derniers différends avec le gouverneur, cette impartiale dignité qui devrait être toujours l'apanage de la justice. Tous ses actes furent marqués au coin de la modération, et dictés par le seul amour du bien public, du respect du droit, du repos et de la tranquillité de la ville. Heureux le Parlement s'il avait su se pénétrer des mêmes inspirations, lorsque, quelques années plus tard, éclatèrent les troubles de la Fronde.

Les faits que nous venons de raconter ont suffisamment mis en relief le caractère du gouverneur et de l'archevêque ; ils se firent remarquer l'un et l'autre par le mélange de leurs défauts et de leurs qualités. D'Epéron se montra, quoiqu'il eût plus de quatre-vingt ans, ce qu'il avait été toute sa vie, violent, emporté, impérieux, ne connaissant d'autre autorité et d'autre volonté que la sienne. L'archevêque, de son côté, se laissa trop dominer par ce que Richelieu appelait « la promptitude de son esprit et de sa langue. » Ce qui frappe avant tout, et ce qui doit ressortir de ces événements, c'est l'attitude du cardinal ministre. Quels que fussent ses sentiments à l'égard du duc d'Epéron, il ne vit en lui que le gouverneur d'une province, c'est-à-dire l'adversaire constant de la royauté. Il aurait pu l'atteindre dans ses dignités et dans ses fonctions, il aima mieux les lui laisser, en lui infligeant une dégradante humiliation, seule peine que pût éprouver d'Epéron jusque-là si plein d'orgueil et de fierté. Obliger en effet, ce grand seigneur qui ne voulait pas reconnaître d'égal, le gouverneur qui dominait en souverain dans la province, à s'agenouiller devant l'archevêque qu'il avait outragé, lui demander pardon et absolution sur le seuil de l'église d'une petite ville de son gouvernement, aller le remercier ensuite, c'était porter le coup le plus terrible à la puissance des grands du royaume. Cet acte, trop peu connu peut-être dans ses détails, n'est pas un des moins curieux à étudier au milieu de ceux qui ont fait du ministère du cardinal de Richelieu une des époques les plus glorieuses et les plus justement célèbres de notre histoire.

LOUIS DE VILLEPREUX.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Aujourd'hui, chers lecteurs, il nous faudrait pouvoir disposer d'un espace cinq ou six fois plus considérable que celui qui nous est dévolu pour ébaucher ici une nomenclature à peu près complète des innombrables productions de ces derniers jours. — Poésies, romans, voyages, science pittoresque, etc., tout abonde à la fois à l'heure traditionnelle des étrennes.

La librairie française, sans rivale au monde pour l'élégance et la richesse de ses éditions, déploie chaque année à cette occasion tout son génie et toutes ses ressources, et c'est vraiment d'un charme inexprimable l'apparition de ces livres délicieux aux impressions luxueuses, aux reliures splendides, aux illustrations merveilleuses.

Il en est pour tous les goûts, pour toutes les fortunes et pour tous les âges, depuis le conte plus ou moins fantastique visant à l'enchantement de l'extrême enfance jusqu'à la traduction magnifique des hautes théories de la science.

Devant un tel amas de richesses, nous aurions par trop mauvaise grâce, chers lecteurs, à nous renfermer rigoureusement dans notre programme habituel, et, si vous le voulez bien, nous resterons pour aujourd'hui avec ces productions spéciales et aimables dont il ne nous sera possible même de citer qu'une très faible partie, en ne nous astreignant d'ailleurs à aucun classement méthodique.

Prenons donc à la hâte, un peu au hasard et sans abuser de l'annotation et du commentaire :

Il nous est impossible de nous attarder aux volumes-albums formant recueil de un ou plusieurs trimestres de publications périodiques connues, telles que :

Le *Tour du Monde* (Hachette), cette brillante revue de voyages dont la réputation est aujourd'hui universelle.

Le *Journal de la Jeunesse* (Hachette), une publication intéressante, pour la beauté de laquelle la maison Hachette s'impose tous les sacrifices.

La *Mosaïque*, un recueil hebdomadaire qui a su conquérir très rapidement une bonne place.

Le *Magasin d'Education et de Récréation* (Hetzel), publié par Macé, Stahl et Verne, trois noms aimés de la fantaisie et de la jeunesse. Publication la plus précieuse, la plus intéressante et la plus variée qui puisse être offerte à de jeunes lecteurs.

Mais nous devons une mention particulière aux travaux suivants, bien qu'ils affectent, quant à leur mode de publication, une certaine ressemblance avec les périodiques qui précèdent :

Les Merveilles de l'Industrie, par Louis Figuier, qui en sont actuellement à leur tome troisième (Furne et Cie). — Quoique d'un intérêt peut-être moins général que les *Merveilles de la Science* du même vulgarisateur infatigable, ce nouvel ouvrage n'en est pas moins digne de toute notre attention.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par M. Guizot (Hachette), arrivée à son quatrième volume qui termine le règne de Louis XIV, est une œuvre magistrale qui n'a plus besoin d'éloges.

Voici maintenant de l'inédit et de la surprise :

Histoire du costume en France, par Jules Quicherat (Hachette, 1 vol. in-8°). Un volume curieux, où l'esprit et les yeux trouvent leur compte.

Histoire d'une forteresse, par Violet-Le-Duc (Hetzel. — 1 vol. in-8°).

Une monographie à la fois artistique, historique et scientifique, aussi remarquable que cette curieuse *Histoire d'une maison* qui l'a précédée d'une année.

Les Comètes, par Amédée Guillemin (Hachette. — 1 vol. in-8°).

Un volume qui pourrait bien ajouter encore à l'immense réputation de son éditeur.

Le Docteur Ox, par Jules Verne (Hetzel. — 1 vol. in-8°).

Nous aurons assez fait pour ce nouveau volume de l'aimable vulgarisateur en déclarant qu'il ne le cède en rien à ses aînés.

L'Inde des Rajahs, par L. Rousslet (Hachette. — 1 vol. in-4°).

Un voyage dans le pays des merveilles, traduit par la gravure et par la plume d'une façon vraiment magnifique.

Les Abîmes de la mer, une œuvre un peu sèchement scientifique traduite de l'anglais par le docteur Lortet (Hachette).

Le XVIII^e Siècle, par Paul Lacroix (Didot, éditeur).

Œuvre splendide, continuant une série bien connue des lettrés et pour laquelle les ressources de la chromolithographie sont venues en aide à la gravure pour commenter dignement le texte savant du bibliophile.

La Comédie de notre temps, texte et dessins de Bertall. — 2^e série. (Plon. — 1 vol. grand in-8°).

C'est là une œuvre vraiment originale et parisienne, d'une portée plus philosophique et plus morale dans sa désinvolture fantaisiste que bien des tartines gourmées et prétentieuses.

M. Bertall, dessinateur spirituel, se trouve doublé d'un écrivain de talent, et la *Comédie de notre temps*, fruit de la collaboration de ces deux aptitudes, est une photographie vraiment délicieuse de notre société contemporaine.

La première série de ces études a obtenu déjà le succès qu'elle méritait. La deuxième série dont nous parlons ne saurait manquer de recevoir le même accueil. — L'auteur sait voir ; il sait observer finement et traduire ses observations, et dans cette succession de tableaux spirituels, on voit passer, malicieusement décrits, tous nos travers, toutes nos manies, tous nos ridicules et toutes nos sottises.

Citons encore :

Les Saltimbanques, par Gaston Escudier (Lévy. — 1 vol. grand in-8°).

Un livre curieux, qui mérite de nombreux éloges,

Et terminons cette nomenclature bien incomplète par l'indication de quelques ouvrages plus spécialement destinés à l'enfance et à la jeunesse :

Avec-les quatre volumes suivants :

J. Garnier — *Le Fer*,

Masson — *Les Merveilles du dévouement*,

Menault — *L'Amour maternel chez les animaux*,

G. Tissandier — *Les Fossiles*,

La *Bibliothèque des Merveilles* (Hachette, in-12) s'accroît de deux livres intéressants et de deux livres médiocres ;

Avec les deux recueils que voici :

Stanislas Meunier — *La Terre végétale*, in-12,

Ed. Jannetaz — *Les Roches*, in-12,

La collection Rothschild s'est enrichie de deux volumes très recommandables.

Mais la place nous manque absolument pour citer les dernières publications de la *Bibliothèque rose* et du *Magasin des petits enfants* de chez Hachette, et même pour indiquer les titres des charmants albums que la librairie Hetzel vient d'ajouter à cette collection intelligente qui, depuis déjà bien des années, fait les délices de l'enfance.

Cependant, puisqu'il s'agit ici exclusivement de livres d'étrennes, nous ne poserons pas la plume sans rappeler en quelques mots un des ouvrages les plus intéressants et les mieux appréciés de ces derniers temps, un livre curieux, présentant pour nous un intérêt tout spécial, et dont le succès bien mérité s'accroît chaque jour : *Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais*, par M. G. Tholin. — On ne saurait trouver, pour notre pays, un livre d'étrennes plus intéressant et plus précieux.

JULES ANDRIEU.

NOTA. — Tous les ouvrages mentionnés au *Bulletin bibliographique* se trouvent à la librairie **Michel et Médan**, à Agen.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les douze livraisons de l'année 1874:

I^{re} LIVRAISON. — Janvier.

Pages.

Liste des principaux collaborateurs.	4
<i>Avant-Propos</i> , par M. Fernand Lamy, directeur de la Revue.	3
<i>Un train de plaisir à l'Escurial</i> , par M. de Tréverret.	9
<i>Souvenirs d'un Agenais</i> , par M. Ad. Magen.	20
<i>La Fontaine de Saint-Pardoux</i> , récit légendaire du Quercy, par M. J.-B. Goux.	30
<i>L'Agenais à vol d'oiseau</i> , par M. J. Lacoste.	33

<i>Aperçu sur la constitution géologique du département de Lot-et-Garonne</i> , par M. Eug. Dupeyron.	41
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu.	47

II^e LIVRAISON. — Février.

<i>L'Archevêque de Bordeaux et le duc d'Epemon</i> , par M. de Villepreux.	49
Suite de l' <i>Agenais à vol d'oiseau</i> , par M. Jean Lacoste.	59
<i>Un Prêtre Agenais massacré en Chine</i> (l'abbé Dominique Deluc), par M. le chanoine Capot.	82
<i>A propos des engrais</i> , par M. Dubois.	88
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu.	92

III^e LIVRAISON. — Mars.

<i>A travers les Archives d'Agen</i> , par M. G. Tholin.	97
--	----

Pages.

Suite de l' <i>Aperçu sur la constitution géologique du Lot-et-Garonne</i> , par M. Eugène Dupeyron.	469
Suite de l' <i>Archevêque de Bordeaux et le duc d'Epemon</i> , par M. de Villepreux.	424
<i>Molière à Agen, d'après un document inédit</i> , par M. A. Magen.	431
Suite de l' <i>Agenais à vol d'oiseau</i> , par M. Jean Lacoste.	434
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu.	442

IV^e LIVRAISON. — Avril.

<i>Contes populaires recueillis en Agenais</i> , par M. J.-F. Bladé.	445
<i>Las Vesprados de Clairac</i> [soirées de Clairac], poésies de M. Gabriel Azaïs, de Béziers, par M. A. Magen.	464
<i>Jasmin chez lui</i> , par M. Fernand Lamy.	472
Le <i>Congrès archéologique d'Agen</i> , par M. G. Tholin.	479
Les <i>Puits Richard-Cœur-de-Lion et Montluc</i> , à Penne (Lot-et-Garonne), par M. le chanoine Delrieu.	484
Le <i>Château de Roques-Gaultier à Cancon</i> (Lot-et-Garonne), par M. B.	487
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu.	490

Ve LIVRAISON. — **Mai.**

	Pages.
<i>L'Agenais à vol d'oiseau</i> (suite et fin), par M. Jean Lacoste.....	493
<i>Lettre sur l'île de la Réunion</i> , par M. le docteur Gaube.....	207
<i>Une Excursion agricole dans le Sud-Ouest</i> (Concours régional de Mont-de-Marsan), par M. L. Bruguière.....	234
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu....	238

VIe LIVRAISON. — **Juin.**

<i>Les Débordements de la Garonne dans l'Agenais, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours</i> , par M. Jules Serret... ..	241
<i>Fontausil</i> , récit en vers, par M. Ducos du Hauron... ..	264
<i>Le Congrès archéologique d'Agen...</i>	278
<i>Le Château de Xaintrailles (Lot-et-Garonne)</i> , étude historique de M. Philippe Lauzun, par M. Fernand Lamy.... .	283
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu... ..	286

VIIe LIVRAISON. — **Juillet.**

<i>La Villa gallo-romaine de Bapteste (Lot-et-Garonne)</i> , par M. G. Tholin.... .	289
<i>Fontausil</i> , récit en vers (suite et fin), par M. Ducos du Hauron.....	297
<i>Suite de l'Aperçu sur la constitution géologique du Lot-et-Garonne</i> , par M. Eugène Dupeyron.....	313
<i>Lettres sur l'île de la Réunion</i> (2 ^{me} lettre), par M. le docteur Gaube..	319
<i>M. J. B. Goux, lauréat de l'Académie du Gard</i>	333
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu....	334

VIIIe LIVRAISON. — **Août.**

	Pages.
<i>Une Succession féodale au x^{ve} siècle, étude historique</i> , par M. A. Moullié, conseiller à la Cour d'appel d'Agen	337
<i>Le Volontaire de l'armée de l'Est ou l'Hospitalité Suisse en 1871</i> , poème par M. J.-B. Goux.....	360
<i>Littérature étrangère. — Olivier Goldsmith, sa vie et ses œuvres</i> , par M. L. Ayma.....	367
<i>M^{gr} Jean Jacoupy, évêque d'Agen</i> (d'après la Notice de M. le chanoine Delrieu), par M. Fernand Lamy... ..	378
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu... ..	383

IXe LIVRAISON. — **Septembre.**

<i>Recherches sur les origines de la ville de Condom (Gers)</i> , par M. A. Plieux, juge à Lectoure... ..	385
<i>Olivier Goldsmith, sa vie et ses œuvres</i> (suite), par M. L. Ayma... ..	396
<i>Contes populaires recueillis en Agenais</i> , par M. F. Bladé, par M. Ad. Magen.....	408
<i>Suite de l'Archevêque de Bordeaux et le duc d'Epéron</i> , par M. de Villepreux.....	444
<i>Bulletin bibliographique et littéraire</i> , par M. Jules Andrieu....	434

Xe LIVRAISON. — **Octobre.**

<i>M. de Bellecombe, général Agenais et les Colonies françaises au xviii^e siècle</i> , par M. François Moulenq.....	433
<i>Eléonore de Guyenne, étude historique de M. de Villepreux</i> , par M. Jean Lacoste.....	449
<i>Olivier Goldsmith, sa vie et ses œuvres</i> (suite), par M. L. Ayma... ..	464

	Pages.
<i>Bibliographie régionale. — Le troisième volume des Études historiques sur Moissac, de M. Lagrèze-Fossat, par M. G. Tholin.</i>	465
<i>Suite de l'Archevêque de Bordeaux et le duc d'Epéron, par M. de Villepreux.</i>	470
<i>Bulletin bibliographique et littéraire, par M. Jules Andrieu.</i>	478
 XI^e LIVRAISON. — Novembre.	
<i>Voyage en Palestine, séjour à Jérusalem pendant les semaines saintes, latine et grecque, de l'année 1873, par M. Marcenac.</i>	484
<i>Olivier Goldsmith, sa vie et ses œuvres (fin), par M. L. Eyma.</i>	494
<i>Des Coutumes du moyen-âge dans leurs rapports avec le droit municipal de l'Empire, par M. Octave Gauban.</i>	504
<i>La Terre et le récit biblique de la Création par M. B. Pozzy, par M. A. Magen.</i>	515

	Pages.
<i>Suite de l'Archevêque de Bordeaux et le duc d'Epéron, par M. de Villepreux.</i>	524
<i>Bulletin bibliographique et littéraire, par M. Jules Andrieu.</i>	527
 XII^e LIVRAISON. — Décembre.	
<i>A nos lecteurs, par M. Fernand Lamy</i>	529
<i>Voyage en Palestine (suite), par M. Marcenac.</i>	532
<i>L'Architecture religieuse de l'Age-nais, du dixième au seizième siècle (études de M. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne), par M. A. Magen.</i>	548
<i>Deux livres nouveaux, par M. Fernand Lamy.</i>	556
<i>L'Archevêque de Bordeaux et le duc d'Epéron (fin), par M. de Villepreux.</i>	558
<i>Bulletin bibliographique et littéraire par M. Jules Andrieu.</i>	574
 Fin de l'année 1874.	



3 9015 06848 1061

